



PROPERTY OF  
*University of  
Michigan  
Libraries*  
1817  

---

ARTES SCIENTIA VERITAS







अनेकशिष्यसुहृत्पण्डितविरचितनिबन्धः

कर्णपूजाग्रन्थः



ALBUM — KERN

---

OPSTELLEN

GESCHREVEN TER EERE VAN

Dr. H. KERN

HEM AANGEBODEN DOOR VRIENDEN EN LEERLINGEN  
OP ZIJN ZEVENTIGSTEN VERJAARDAG

DEN VI. APRIL MDCCCIII



BOEKHANDEL EN DRUKKERIJ  
VOORZIT  
E. J. BRILL — LEIDEN  
MDCCCXIII

---

DRUKKERIJ VAN DE ERVEN J. J. H. DE WIT, LEIDEN.

COMMISSIE VOOR HET ALBUM.

---

N. P. VAN DEN BERG . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
J. L. BRANDES . . . . .	<i>Batavia.</i>
A. BRUINING . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
W. CALAND . . . . .	<i>Breda.</i>
J. T. CREMER . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
J. H. GALLÉE . . . . .	<i>Utrecht.</i>
J. H. GEERTSEMA . . . . .	<i>Rijnsburg.</i>
M. J. DE GOEJE . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. J. M. DE GROOT . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. HUIZINGA . . . . .	<i>Haarlem.</i>
E. B. KIELSTRA . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
A. KLUYVER . . . . .	<i>Leiden.</i>
F. G. KRAMP . . . . .	<i>Leiden.</i>
C. PIJNACKER HORDIJK . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
J. S. SPEYER . . . . .	<i>Groningen.</i>
F. DE STOPPELAAR . . . . .	<i>Leiden.</i>
C. C. UHLENBECK . . . . .	<i>Leiden.</i>
A. C. VREEDE . . . . .	<i>Leiden.</i>
S. J. WARREN . . . . .	<i>Rotterdam.</i>

---

## FESTGABE AN Prof. KERN.

*Hochverehrter und lieber Freund!*

Gern hätte auch ich zu Ihrem 70<sup>ten</sup> Geburtstage eine kleine, Ihrer würdige Gabe gebracht, aber höhere Mächte, die über Geist und Körper eine unumschränkte Gewalt üben, rufen mir ein gebieterisches Halt zu.

Mit leeren Händen komme ich deshalb dennoch nicht. Viele Jahre vor seinem Lebensende übergab mir mein verewigter Freund Rudolf Roth eine metrische Uebersetzung des bekannten Spieler-Liedes im Rgveda zur freien Verfügung. Da mir bewusst ist, dass der Verstorbene Sie als Gelehrten und als Menschen hochhelt und ebenso wie ich, Ihre grossen Verdienste an unserm Wörterbuch anerkannte, stehe ich nicht an, Ihnen diese Uebersetzung zu widmen, in der festen Ueberzeugung im Sinne des Freundes zu handeln.

Meinerseits kann ich Ihnen nur die herzlichsten Glückwünsche sagen: möge ein göttiges Schicksal Sie noch viele Jahre in bisheriger Frische des Geistes und Körpers erhalten zur Freude Ihrer Angehörigen, Ihrer vielen Schüler und Verehrer und zum Fortmen der Wissenschaft.

Bewahren Sie mir auch ferner Ihre bewährte Freundschaft und gedenken Sie meiner in Liebe, wenn ich nicht mehr unter den Lebenden weile.

*Ich bin in dankbarer Erinnerung  
an Sie*

*Otto Nischling.*



Sein Spielzeug läuft der Spieler in Gedanken:  
 "Hut hing' ich" klingen, in die Luft sich erheben,  
 als Würfel oder Streifen sein Überdauern;  
 Er laßt den Spieler seinen eignen Lauf.

Sie sind wie Angeln, die sich klüfft sich heben,  
 Lötgerate sind sie, Brenner, gebläsen, glagen;  
 Kurz können Gedul' brauchen sie die Spieler  
 - den Spieler sind sie durch's letzte Wind.

Et brummt sich die Spieler der Leinwandfahrig  
 mit kleinen Angel, wie Schwirbel halten,  
 Von Jern ist Grotten sind sie unbeherrschbar,  
 sogar ein Löwe muß sich ihnen beugen.

Sie sollen nicht, sitzen in die Erde,  
 sind oft für sich grünen sie die Spieler.  
 So gegenüber den Tieren auf den Fluren (ich. auf. in der  
 Hand!)  
 vorgehen nicht nur, obwohl sie toll sind.

Verlassen grüßt der Spieler nicht sich einpaar,  
 die Mäher, mit der Lüge, um wissen, einisch,  
 Er selbst verstaubt erst auf die Luft  
 sind nicht zu Nacht sich unter Freunden stehen



Die Hof' ergriff ich, wenn er pißt die Jaktin  
und wofchaltts Grindal nicht anthon.

Den großen Koppo pfind er pffon die Bräunow,  
- uliffet das Fräu, frakt der Wißt pffanman

\* wi hi' n'el: wenn man die Luft  
pff, an pffelten Abend.

Dem, welcher eines großen Gefirns Gung an,  
da Borkönig einer Laub wofchaltt,  
den ich of erpeltig Jakt nicht wofchaltt.  
ich frucht man's Koppo erd' n'el pffon er.

So pfficht den Frind' n'el erbarnt ein mannes  
n'el bairnt ein frucht nicht und großen Blandent.  
Nurfol si einer Jakt n'el ein Frind' pffalt!  
ein frucht der Koppo pffanman an ein anthon.

Die Koppo Cap, Borkönig die Borkönig  
Borkönig die Koppo n'el pffalt in frucht,  
die Koppo die Koppo, die Koppo, die Koppo!  
die Koppo die Koppo die Koppo die Koppo.

Die Redaction dieser Festschrift möchte hier bemerken, dass bereits in einer im Jahre 1875 von Roth in Gemeinschaft mit seinen Schülern Geldner und Kaegi herausgegebenen Schrift: »Siebenzig Lieder des Rigveda« eine Uebersetzung des Spielerliedes eigenhändig niedergeschrieben ist, erwekt sich durch manche Variante als eine andere, besonders in der 7. Strophe, wo im Originaltext und in der gedruckten Uebersetzung das Metrum wechselt, was hier nicht der Fall.

## DADHIKRĀ-DADHIKRĀVAN ET L'ÉVHÉMÉRISME EN EXÈGESE VÉDIQUE.

.... M. Oldenberg croit que Dadhikrāvan a été un vrai cheval. Malheureusement il est dit de lui qu'il a engendré le soleil, et il a un quasi-homonyme, Dadhiśāc, qui n'a d'un cheval que la tête ....

(Barth, *Journal des Savants*, 1896).

Si je saisis l'occasion d'un hommage unanime de l'indianisme international à l'un de ses plus illustres et sympathiques représentants, pour exprimer une fois de plus mes défiances à l'encontre de l'évhémérisme en matière d'exégèse védique, ai-je besoin de dire que cette protestation n'implique aucune méconnaissance des mérites singuliers de MM. Fischel et Geldner qui s'en sont faits en toute occurrence les zélés champions ? Il est clair qu'il leur serait aussi impossible de voir le Véda avec mes yeux, qu'à moi de l'entrevoir autrement que des miens, et que je ne saurais prétendre les critiquer, moins encore les convalaquer. Ce qui importe, c'est que chacun de nous décrive en toute sincérité le champ de sa vision : il en ressort, évidemment, du Véda une image assez disparate, dont les contours heurtés ne sont pas près de se fondre en un harmonieux ensemble ; mais ainsi le Véda n'est-il point une oeuvre d'ensemble, et qui le ramènerait à une norme unique d'interprétation aurait les plus grandes chances possibles de ne l'avoir pas compris.

J'ai choisi à dessein un sujet où M. Fischel a conquis sans réserve le suffrage de M. Oldenberg, d'ordinaire plutôt réfractaire à ses idées : le mythe, ou la légende, ou l'histoire du cheval merveilleux Dadhikrā ou Dadhikrāvan<sup>1</sup>).

Voyons donc par le menu, et sans rien préjuger, ce que le Véda<sup>2</sup> saura nous apprendre de ce cheval divin ou divinisé, et ce qui l'emporte en lui, de ses exploits terrestres, ou de sa fonction céleste.

1) Cf. Fischel, *Inf. Stud.*, I, p. 124. — «C'est», dit M. Oldenberg (*Religions du Véda*, trad. Henry, p. 59), «un cheval en chair et en os, que Mitra et Varuṇa ont donné à Trasadasyu roi des Pūru» ; et tous les attributs divins dont l'officiale le poésie védique sont ainsi mis au compte d'une apothéose ultérieure.

2) Le R. V. seulement ; car ce héros semble inconnu à l'A. V., qui ne le mentionne qu'en une seule strophe, empruntée ou R. V. : A. V. III. 46.6 = R. V. VII. 41.6 (infra).

R. V. IV. 38. „1. Et nombreux sont vos dons [à Mitra et Veruṅa,] que Transdasyu communique aux Pūrus<sup>1)</sup> : || vous avez donné celui qui conquiert les champs à céréales, | le destructeur des Dasyus, le puissant vainqueur. — 2. Et le coursier aux prospérités abondantes, | Dadhikra qui appartient à toutes les races, | vous l'avez donné, || l'aigle rapide, rapide et moncheté | que le chantre doit louer comme un héros roi des hommes; — 3. Lui que, lancé comme au long d'une poutre, | acclament tous les Pūrus joyeux, || le coureur aux pieds voraces, comme un héros avide de butin, | qui dépasse les chars, volant comme le vent; — 4. Lui qui, s'emparant des richesses dans les combats, | se précipite à la recherche des vaches, || qui fait briller ses flèches et regarde les assemblées, | franchissant l'hostilité<sup>2)</sup>, faisant le tour des eaux d'Āyu. — 5. Comme un voleur de vêtements<sup>3)</sup>, | les gens le poursuivent de leurs cris dans la mêlée, || comme un aigle qui fond sur sa proie, | allant à la gloire et au troupeau de bétail. — 6. Pour prendre le pas sur elles, | il galope avec les files des chars, || comme un brillant flancé que pare une guirlande, | léchant la poussière, mortant au tourbillon<sup>4)</sup>. — 7. Le voici, le coursier saint et victorieux, | au corps docile dans la mêlée, || au fougueux élan parmi [les files] qui courent, | soulevant la poussière qu'il secoue de ses sourcils. — 8. Comme le ciel qui tonne, son [tonnerre], | quand il lutte, éponçant les ennemis; || et, s'il combat contre mille, | il demeure invincible, l'effrayant l'adversaire. — 9. Et les hommes admirent | l'élan et le triomphe du rapide qui comble [les gens] de sa race<sup>5)</sup>, || et ceux qui se retirent du combat disent: | Dadhikra a dépassé des milliers. — 10. Par sa force Dadhikrā [n'étend] les cinq races, | comme le soleil par son éclat a étendu les eaux<sup>6)</sup>. || Daigne le coursier fougueux qui conquiert cent et mille | oindre de miel les prières que je viens de réciter!”

A première vue, je le demande, est-ce d'un „résultat de courses” qu'il s'agit ici? M. Fischel n'en doute pas, et il ne lui en faut d'autre preuve que la demi-stance 6 a b, que je me fais un plaisir de traduire comme lui, ainsi que le *rathatīraṅga* de la st. 3. J'y joins volontiers encore la st. 7, où, de mon propre mouvement, comme on voit, je supplée *praviṣṭu* pour régir l'épithète *paśūna*. Mais c'est toute la concession qu'on peut lui faire; et il ne s'ensuit rien de plus, sinon qu'à ce moment de la composition le kaléidoscope védique a bongé d'un cran, une course de chars est apparue dans l'objectif, et le poète s'est lancé sur cette piste. Partout ailleurs, c'est trop visiblement de combats et d'un cheval de guerre qu'il a affaire. Passons encore, si l'on veut, sur les vaches qui pourraient être le prix de la course, mais qui sont bien plus probablement le butin de la razzia. Toujours est-il que les termes „combat, mêlée, conquête de terres, ennemis, Dasyus<sup>7)</sup>” situent sans équivoque la condition habituelle des triomphes de Dadhikrā.

1) M. Ludwig lit *transdasyu* et traduit „... vous qui donniez Transdasyu aux Pūrus”. La conjecture n'a pas d'influence sur la solution du problème qui nous occupe. — Je donne ici, une fois pour toutes, la référence des citations de M. Ludwig: *R. V.*, I, p. 89 sq. et IV, p. 70 sq.

2) La correction *śrīṭīṅ* (Ludwig) s'impose à tous les points de vue.

3) Pourquoi? Parce que sa crinière et sa queue flottent au vent de la course, comme les vêtements qu'emporte le voleur? L'image serait pittoresque et digne de ce beau morceau descriptif.

4) „... in den zügel beizend” Ldw.

5) „... und die wasser wie die sonne mit licht besegen” Ldw. Cet attribut mythique de D. serait évidemment favorable à la cause que je vais défendre; mais, pour écarter de mon argumentation tout élément tant soit peu douteux, je n'en veux faire honneur qu'au soleil seul.

6) Ou bien imaginera-t-on que les Āryas aient passé leurs loisirs à disputer pacifiquement aux Dasyus le prix de la course? Ils avaient mieux à faire, ou pis.

## II.

La question de savoir si ces triomphes sont historiques ou mythiques est sans doute plus délicate. Le caractère très objectif de la description semble militer fortement en faveur de la première alternative. Cependant, dès l'instant que le poète s'est représenté un cheval en plein élan, on ne peut pas s'étonner qu'il l'ait entouré de tous les accessoires obligés d'une semblable mise en scène. En récompense il en a admis quelques-uns qu'elle ne lui suggérerait certainement pas, qui ont tout l'air de procéder d'une tradition fort antérieure, d'un vieux fond mythique sur lequel il a plaqué son tableau. Admettons qu'il n'y ait rien à tirer de *avirgiko*, où Bergaigne a vu les flèches brillantes du soleil<sup>1)</sup>. Admettons, comme je l'ai traduit pour éviter de rien préjuger, que *kratipros* signifie, non „bienfaiteur des races“, mais seulement „de sa race“ (des Pârus), sans plutôt forcé. C'est bien expressément pourtant que ce cheval nous est donné pour *vipradkryfi* (st. 2), singulière épithète pour une bête qui est censée appartenir à la seule *krysti* des Pârus. Et que dire des „eaux d'Ûyu“ dont il „fait le tour“ (st. 4)? Serait-ce par hasard un obstacle ménagé au milieu du champ de course? Quoi qu'on pense de la personnalité assez obscure d'Ûyu, au point du moins on est incontestable: Ûyu est un personnage mythique<sup>2)</sup>, et „ses eaux“ ressemblent fort à cet océan céleste dont il est dit à satiété que le soleil fait le tour en une journée.

En somme, j'ai beau faire, je ne vois pas dans tout cet hymne, — le plus objectif, remarquons le encore une fois, de tous ceux qui sont consacrés à Dadhikra, — un seul détail qui répugne à ce que ce coursier soit un cheval solaire, — sauf cette unique circonstance qu'il appartient aux Pârus, peuple historique, et à leur roi semi-historique Tradasyu; et encore, au prix de quelles contradictions, on vient de le voir. — Eh bien, Hé- rakkls n'était-il pas Thébain? et Thésée, Athénien? Et doute-t-on pour cela qu'ils ne soient des héros solaires, l'un de par ses origines mêmes, l'autre tout au moins par les exploits qu'il a empruntés au premier? En vérité, ce serait bien méconnaître la nature du mythe, lierre vivace qui s'enlace à tous les troncs, que d'attacher à cette localisation factice une importance supérieure à celle qu'elle mérite et sur laquelle on reviendra en terminant.

## III.

Dans l'hymne IV. 38, le seul qui décrive nettement Dadhikra comme un cheval en chair et en os, nous avons déjà rencontré mainte expression qui ne peut absolument convenir qu'à un animal mythique; bien plus, à un dieu zoomorphe — „le saint“ (st. 7) — et le morceau se clôt par une prière qui en effet ne saurait s'adresser qu'à un être divin. Tel va être désormais le ton des hymnes de Dadhikra, l'esprit des moindres fragments où figure son nom sacré.

R. V. IV. 39. „1. Louons Dadhikra le rapide et chantons la louange du Ciel et de la Terre. ¶ Daignent les Aurores, en luisant, me rendre agréable“) et me faire franchir tous les mauvais pas. — 2. Pour lui donner énergie<sup>3)</sup>, je loue le grand coursier | Dadhikra van,

1) *Religion Védique*, I, p. 207, et II, p. 455.

2) Ou bien l'Ûyu, simple épithète, désignerait Agni (Ldw.), ce qui nous ramène toujours à l'aspect mythique.

3) Je vois dans ce *vidyaganta* un avant-coursier de l'idée exprimée par le *surabhi* de la st. 6 infra.

4) Ou accomplissant l'œuvre pie“ (Sây.): des deux manières, l'idée est liturgique.

l'étalon aux libéralités abondantes, || qu'aux Purus, comme un feu resplendissant, | vous donâtes, ô Mitra et Varuṇa, le franchisseur. — 3. Qui a loué le cheval Dadhikrāvan | devant le feu allumé au lever de l'aurore, || daigne Aditi le rendre sans péché, | il \*) est nui à Mitra et Varuṇa. — 4. Après avoir [invoqué] la vertu nourricière du grand Dadhikrāvan, | invoqué le nom propice des Maruts, || [nous invoquons] pour le bien-être Varuṇa, Mitra, Agni, | nous invoquons Indra qui porte le foudre. — 5. Comme de part et d'autre [ceux qui se lèvent pour le combat invoquent] Indra, ceux qui se lèvent pour se rendre au sacrifice invoquent [Dadhikrāva] \*) ; oui, Dadhikrā qui donne l'agrément au mortel, | vous nous l'avez donné, ô Mitra et Varuṇa, le cheval. — 6. J'ai dit la louange de Dadhikrāvan, | le cheval, le coursier victorieux : || qu'il donne à nos bouches un doux parfum, | qu'il prolonge nos vies."

C'est à un cheval qu'on parle ainsi, qu'on demande de pareilles grâces, qu'on fait hommage en même temps qu'aux plus hautes déités, que die-je ? avant elles ! — A un cheval divinisé, répond M. Oldenberg. — Mais pourquoi donc divinisé ? et pourquoi pas divin tout uniment ? Parce qu'il est censé appartenir à Trasadasyu et aux Pūrus ? Alors, l'argument est par trop mince.

Mais considérez seulement ce qu'on lui demande, et à quel moment : c'est en se levant, en allant au sacrifice, et c'est précisément ce dont on adjure les déités matinales, „qu'il prolonge notre vie", c'est-à-dire „nous fasse vivre ce jour-ci" [et les suivants]. Croira-t-on que ce soit pur hasard ? Ne tombe-t-il pas sous le sens qu'il est, lui aussi, un dieu du matin, c'est-à-dire un phénomène quelconque du lever du jour ? Mais, bien mieux, quelle soulerie, aussi saugrenue qu'on la suppose, a jamais pu imaginer qu'un cheval dût donner aux hommes une douce haleine ? Cette haleine parfumée de la belle amoureuse, elle a été fort congrûment définie par M. Fischel lui-même \*) à propos d'un autre morceau védique, et ce trait, à lui seul, euffit à nous montrer Dadhikrā veillant sur les confins de la nuit et du jour, sur l'heure douteuse et blanchissante où les amants s'unissent en un dernier baiser .... Ce n'est guère la fonction d'un pur-sang.

Poursuivons.

#### IV.

R. V. IV. 40. 1. Eh bien donc, louons Dadhikrāvan ! | Daignent tantes les Aurores me rendre agréable \*) ! || [Louons] les Eaux, Agni, l'Aurore, le Soleil, | et Bṛhaspati le vainqueur, fils d'Aditi ! — 2. Le vaillant, avide de butin et de vaches, .... | puisse-t-il conquérir les nourritures et les aurores, .... \*) ! || Bon conneur à la course aïnée, | puisse Dadhikrāvan engendrer la nourriture fortifiante \*) et le ciel lumineux ! — 3. Lorsqu'il court

1) Le cheval ? ou le fidèle qui le loue ? Tous les deux, probablement.

2) Les deux pîdas sont enchevêtrés et inséparables. Mais l'idée de se lever pour le combat" (Ldw., Sîty), laquelle on surpasse ont supprimés, ne me paraît s'égérer au plus que dans la compréhension, non dans la phrase principale : tout indique que ceux qui invoquent D. sont des prêtres qui se rendent paisiblement à l'office matinal quotidien.

3) Ved. Stud., II, p. 57.

4) Cf. IV. 39. 1 et 5.

5) La traduction des deux épithètes qui se répondent en rimes banales n'importe pas au sens de l'aurore et de la lumière céleste.

6) Les obstacles du sacrifice matinal.

et se précipite, | le vent suit son aile<sup>1)</sup>, comme celle d'un oiseau impétueux, || comme [celle] d'un aigle dont le vol fait le tour de la voûte, | [l'aile] de Dadhikrāvan qui franchit tout en apportant la nourriture. — 4. Le voici, le coursier qui hâte son élan (?<sup>2)</sup> ), | lié par le cou, le garrot et la bouche, || Dadhikra déployant sa merveilleuse énergie, | bondissant par dessus les courbes des chemins. — 5. Cygne qui réside dans l'éther, Vāsu qui réside dans l'espace, | prêtre récitant assis à l'autel, hôte assis dans la maison, || résidant parmi les hommes, parmi les richesses, dans la sainteté, au ciel, | né des canx, des vaches, de la sainteté, de la pierre, [qu'il engendre<sup>3)</sup>] la sainteté!<sup>4)</sup>

La notion se précise. Abstraction faite de la prière finale, qui n'est pas sûre, les épithètes et les attributs, qui le sont, visent sans hésitation possible un être céleste. Il a des ailes, non pas au figuré, mais au propre; et il court ou vole, comme le soleil, le long d'une courbe, d'une voûte; et il ne se borne point à voler, mais il apporte la nourriture, tout comme l'aigle qui a ravi le soma. Nous apprenons même à connaître les vaches à la conquête desquelles il se rue: elles ne sont autres que les vaches-aurores, dont la recherche, comme on sait, est partout intimement liée au lever du soleil, à la venue de la lumière; et aussi la st. 2 n'a-t-elle pas fallu à associer les deux concepts. Il faut se décider: ou bien toute cette poésie n'est qu'un informe verbiage de glossologie, ressassant à propos d'un cheval terrestre tous les clichés de la nomenclature mythique; ou, tout au contraire, le poète a su ce qu'il voulait dire, su au moins vaguement qu'il était Dadhikra, et il l'a environné de tous les ornements que comportait sa nature primitive. Mon choix est fait, depuis longtemps, pour le Véda: il se ramène à en interpréter le texte comme tous les textes, dans le sens où il a un sens.

## V.

Nous venons de voir Dadhikra invoqué parmi les dieux. Le voici maintenant placé à leur tête. On conviendra que ce rang outrepassé de beaucoup la dignité d'un cheval divinisé. Il faut qu'il se justifie par quelque raison profondément sous-jacente, dont peut-être le poète ne se doutait plus, se bornant à reproduire les données d'une tradition ancienne et désormais incomprise. Mais, pour nous au contraire, la clarté n'en laisse plus rien à désirer: si Dadhikra, phénomène naturel, passe avant les Açvins, avant l'Aurore, c'est qu'il les précède dans la nature; en d'autres termes, comme nous l'a déjà fait soupçonner IV. 30. 6, qu'il incarne l'aube incertaine, avant-courrière de l'étoile du matin et du soleil.

R. V. VII. 44. „1. Dadhikra tout d'abord, les Açvins, l'Aurore, | Agni enflammé, Bhaga, je [les] invoque en votre faveur, || Indra, Viṣṇu, Pūṣan, Brahmanaspati, | les Adityas, le Ciel et la Terre, les Eaux, le Ciel suprême. — 2. Éveillant Dadhikra par notre hommage, | nous levant pour nous rendre au sacrifice<sup>4)</sup>, || faisant asséoir sur la jonchée la déesse Ilā, | puissions-nous, les prêtres, invoquer les Açvins qui sont bons à invoquer. —

1) Le mot *parjasy* est à la fois dans la comparaison et dans la proposition principale.

2) „... ohas paitchevāśhig” *Lāv. Comment?*

3) *Lāv.* „... sūbhagbora [ist] dāḡ gaeṡ”. Mais le mouvement de la st. 2 suggère de suppléer *janat*. Éveiller le *śāś*, c'est créer la lumière au ciel et le sacrifice sur terre. Je ne veux toutefois tirer aucun argument de cette étence de facture banale, qui s'adresserait bien plutôt à Agni qu'à tout autre personnage mythique.

4) Toujours le même motif de sacrifice matinal, associé cette fois à l'idée d'«éveiller» D., comme on fait lever Agni, les Açvins, l'Aurore, toutes les déités du matin, en les appelant au sacrifice.

3. Éveillant Dadhikravan et Agni, j'invoque l'Aurore, le Soleil, la Vache, le [cheval] flamboyant de Manççatu et le [cheval] sombre de Varuṇa<sup>1)</sup>: | qu'ila te sauvent de tout mauvais pas. — 4. Dadhikravan est le coursier qui prend la tête; | il prend la tête des chars, lui qui sait [le chemin], | de concert avec l'Aurore, le Soleil, | les Ādityas, les Vasus, les Angiras. — 5. Daigne Dadhikr oindre<sup>2)</sup> notre rente, | afin que nous suivions le chemin de l'ordre saint! | Daignent nous entendre la troupe divine, | et Agni, et tous les buffles infallibles<sup>3)</sup>!"

Est-ce assez limpide? et comprend-on maintenant de quels chars prend la tête ce prétendu vainqueur du turf? Les Açvins, l'Aurore, le Soleil, Varuṇa, Manççatu (?), les Maruts, tous ces dieux ont des chars ou des montures; et tous tant qu'ils sont, Dadhikrā les devance, on sa qualité de dieu-cheval de la prime aube. Il est impossible de s'y tromper.

## VI.

Il n'est pas à présumer que les fragments où Dadhikrā n'est nommé qu'en passant ajoutent quelque chose à ce que nous ont appris ses hymnes spécifiques. Lisons-les toutefois, ne fût-ce que pour échapper au soupçon du sophisme d'énumération incomplète.

VII. 41. 6. „Que les Aurores s'inclinent vers le sacrifice, | comme Dadhikravan vers l'emplacement pur; | comme les chevaux [amènent] le char, qu'elles amènent, | tournés vers nous, Bhaga le trouver de trésors." Qu'est-ce que cet „emplacement pur" vers lequel „s'incline" ce cheval? Serait-ce la carrière noire de poussière ou le champ de bataille taché de sang? Et, pour que le poète ne le désigne pas plus clairement, ne faut-il pas qu'il soit à la connaissance de tous que le champ de course de Dadhikrā est l'éther céleste?

X. 101. 1. „Éveillez-vous, ô amis, d'un seul cœur; | enflammez Agni, nombreux et groupés, | Dadhikrā, Agni et la déesse Aurore, | et les [Maruts] avec Indra, je [les] invoque en votre faveur. „Rien à noter, sinon que, dès qu'il s'agit de s'éveiller et de prier les déités matinales, c'est toujours Dadhikrā qui passe le premier: encore une fois, s'il n'y avait à cela quelque raison traditionnelle, comprise ou non du poète, la règle souffrirait bien quelque exception.

Mais en voici une.

III. 20. „I. Agni, l'Aurore, les Açvins, Dadhikrā, | à chaque aube le prêtre [les] invoque par [ses] hymnes: | j'alignent les dieux lumineux nous entendre, | agréant d'un commun accord le sacrifice! — ..... 5. Dadhikrā, Agni et la déesse Aurore, | Erhaspati et le dieu Savitar, | les Açvins, Mitra et Varuṇa, et Bhaga, | les Vasus, les Rudras, les Ādityas, je [les] invoque ici."

L'ordre officiel, troublé au début, où il ne s'agissait apparemment que d'énumérer les dieux „lumineux", est rétabli à la fin, où il s'agit de les invoquer; et ici Dadhikrā prend la tête de tout le panthéon védique. Ainsi Dadhikrā est un dieu lumineux, et le plus matinal de tous les dieux. Je le demande, qui peut-il être, que le soleil, à un moment précoce de sa vie, et plus spécialement, avant sa naissance?

1) Ainsi, plus pléonaste que la traduction qui donne à Varuṇa deux chevaux et *manççatā* pour épithète (Léw.). Peut-être, si ce dernier terme était intelligible, en rejeterait-il une lumière sur Dadhikrā.

2) De quoi? De lait, sans doute, symbolisant le blancheur de l'aube, et l'on est d'autant mieux fondé à supposer *dañdā* que le mot figure dans le nom même du sujet de la phrase (*infra*).

3) Les dieux ou les Maruts. Cf. V. Henry, *Vedica* 12 = *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 87 sq.

Pour un ou deux passages qui font penser à la pelouse de Longchamp, nous en avons trouvé vingt qui assignent à notre héros une place odieuse et une fonction lamineuse. — „C'est qu'il a été divinisé. Cela répond à tout.” — Vraiment? Cela répond-il au rôle, toujours le même, qu'il paraît jouer, au rang, toujours le premier, qu'il occupe parmi les phénomènes de l'aube, aux allusions à mots couverts qui visent ce rang et ce rôle, et qui impliquent qu'ils étaient suffisamment présents à l'esprit des auditeurs pour n'avoir pas besoin qu'on les précisât davantage? S'il n'était qu'un Incitatus quelconque, divinisé tellement quellement, on l'aurait, ce semble, affublé au hasard de n'importe quels attributs divins; on ne nous le montrerait pas obstinément sous les espèces d'un cheval solaire, d'un cheval précurseur de l'aurore et du soleil. Cette localisation constante et spécifique exclut a priori l'hypothèse d'une apothéose factice et arbitraire.

Mais ce n'est pas tout encore: de quel droit, cherchant à pénétrer sa personnalité, fait-on abstraction de son nom, qui en est partie intégrante et qui enfin doit bien signifier quelque chose? Il s'appelle Dadhikrî: au pis aller, dirait M. Jourdain, „il y a du lait caillé là-dedans”<sup>1)</sup>. — Eh bien, quoi d'étonnant? répondra-t-on. C'est que le cheval de Trasadasyu était blanc. — A la bonne heure; mais au moins était-il mouche-té (IV. 38. 2). Et, malgré cette restriction, l'évhémérisme aurait ici le dernier mot, — car ses conjectures accumulées sont de celles qui ne se réfutent que par leur accumulation même, — si heureusement nous ne connaissions à Dadhikrî un quasi-homonyme, sûrement mythique celui-là.

Personne, que je sache, n'a jamais enseigné que Dadhyañc fût un vrai cheval; et aussi bien serait-il malaisé de pousser jusque-là l'esprit de système. Dadhyañc est un demi-dieu, un héros ou un sacrificateur du temps jadis, qui se sert de sa tête de cheval pour indiquer aux Aëvins la direction de la cachette où git la liqueur miellée dans la demeure de Tvashtar. Ce n'est pas ici le lieu d'essayer de débrouiller cet écheveau de mythes, où une donnée que je crois également d'origine solaire s'est surchargée et compliquée comme à plaisir du mélange d'autres survivances de „devinettes primitives”. Tout ce que j'en veux retenir est ceci: Dadhikrî et Dadhyañc portent à peu près le même nom; et, si celui-ci relève exclusivement du mythe, il ne se peut pas que l'autre soit originellement du ressort de l'histoire. L'argument onomastique, se superposant aux données de fait recueillies jusqu'ici, emporte tout à fait la balance.

## VIII.

Revenons maintenant à Trasadasyu et aux Pêrus, personnages historiques. Les textes nous apprennent, *peut-être*, qu'ils ont eu en leur possession un superbe cheval nommé Dadhikrâvan. Ce qui rend le témoignage suspect en tant qu'historique, c'est tout d'abord que ce cheval leur a été donné par Mitra et Varuna, dieux du jour et de la nuit. Mais enfin, Mitra et Varuna mis à part, cela est en effet fort possible, quoique au fond parfaitement indifférent.

Il y a quantité de chasseurs qui appellent leur chienne Diane. Supposé par impossible qu'aucune littérature ne nous renseignât sur Diane, sinon pour nous apprendre qu'elle fut

1) Si, comme l'enseigne Roth et l'autorise l'Étymologie, *dadhî-krî* signifie „qui répond le petit-lait”, quelle meilleure métaphore pourrait-on souhaiter pour l'heure pâle qui annonce l'aurore?



une chienne merveilleuse, arrêtant ou forçant tous les gibiers: nous serions fort excusables de méconnaître sa céleste origine. Mais, si nous venions à déterrer un seul passage authentique où elle apparaît invoquée comme déesse en compagnie d'Apollon, il me semble que cela nous donnerait à réfléchir. Quel donc, si la proportion se renversait? Et c'est le cas de Dadhikra.

Il est donc tout à fait possible, encore qu'indémontrable, que le roi Trasadasyu ait possédé un cheval de course et de guerre qui fit le bonheur des Paris, et qu'il l'ait nommé Dadhikra en le plaçant sous le patronage du dieu-cheval dont le nom et les exploits pré-existaient depuis longtemps dans la légende. Prenons ce résultat pour acquis, et aussi prouvé qu'il l'est peu; et puis, empressons-nous de n'y plus même songer; car enfin, il n'importe guère, je pense, à l'histoire d'Alexandre, que nous sachions ou non que son cheval s'appelait Bucéphale.

Et voilà tout justement, si je ne fais erreur, la mesure dans laquelle l'événémisme peut prétendre à servir la mythographie. Les mythes, données premières fournies par la devinette ou la métaphore naturaliste, vont se plaçant successivement, de génération en génération, sur divers personnages, plus ou moins réels, auxquels on attribue tour à tour les exploits surhumains où s'est complu l'imagination de l'enfance humaine. Le héros solaire qui s'est appelé Achille dix siècles avant notre ère s'est nommé Roland dix siècles après. Cela ne veut point dire qu'Achille ou Roland n'ait pas existé, mais simplement que nous ne savons d'eux que ce qu'on a conté, en leur temps et de tout temps, de l'unique et multiple Héros Solaire, — ou guère davantage. — Ainsi en est-il de Dadhikra, coursier céleste descendu sur terre, et son cheval sabbulaire monté à l'empyrée.

PARIS.

V. HENRY.

## THE JĀTAKA BOOK<sup>1</sup>).

---

The Jātaka book, which we now have before us in full in the admirable edition by Professor Faneböll, is so full of information on the daily habits, and customs, and beliefs of the peoples of India, and on every variety of the numerous questions that arise as to their economic and social conditions, that it is of the utmost importance to be able to determine the period to which the evidence found in this book is applicable. The problem is somewhat complicated. But, if only the right distinctions be drawn, the solution of it seems to me substantially sure, and really perfectly simple.

That we should have to draw distinctions between different parts of the same book is nothing surprising. As Professor Deussen has said of the early Upanishads, and as Dr. Winternitz has said of the Mahā-Bhārata, so also may be said of the Nikāyas and of the Vinaya (and even of some portions of the Abhidhamma) that 'we must judge each separate piece by itself'. And this is really only the very natural and necessary result of the fact that the books grew up gradually, that they were not books in our modern sense, and that they had no single authors.

In each story we have first the outer framework constituted by the introductory episode and the concluding identification. Enclosed in this we have the Jātaka proper, the 'story of the past' as it is called in Pali. And in this again we have what is, in the existing Jātaka Book, the kernel of the whole, the verse. *Each of these has a separate history.*

The oldest form in which we find any Jātaka is, as might be naturally expected, the simple fable or parable itself, without the outer framework at all, and without the verse. Thus in one of the Nikāyas<sup>2</sup>) we have an exhortation to maintain a constant presence of mind, for that is 'the proper sphere' of a *religieux*. Should he do otherwise, should he allow wordy things to agitate his mind, then will he fall — as the field-quail, when he left his customary and ancestral haunts, fell into the power of the hawk. And the fable is told as an introduction to the exhortation. It has, as yet, no framework, and it contains no verse<sup>3</sup>). It has not therefore become a Jātaka. But one of the Jātaka's is

---

1) The following is an enlarged restatement, with some new evidence, of views first put forward in the introduction (written in August 1878) to my 'Buddhist Birth Stories'.

2) In the Mahāvagga of the Saṃyutta (vol. 5, p. 146 of M. Feer's edition for the Pali Text Society).

3) M. Feer, indeed, prints two lines as if they were verse. But this is a mistake. The lines so printed are not verse.

precisely this very fable, in identical words for the most part. It is now decked out with a framework of introductory story and concluding identification, and two verses are added, one in the fable itself, and one in the framework. And there can be no question as to which is the older document; for the Jataka quotes, as its source, and by name and chapter, the very passage in the Saṃyutta in which the fable originally occurs <sup>1)</sup>.

This is not an isolated case. Of the Jatakas in the present collection I have discovered also the following in older portions of the canonical books, and no doubt others can still be traced: —

2.	Jataka n°	1	Apaṇṇaka	is based on	Digha 2. 342.
3.	" "	9	Makha-deva	"	Majjhima 2. 75.
4.	" "	10	Sukha-vihari	"	Vinaya 2. 183.
5.	" "	37	Tittira	"	Vinaya 2. 161.
6.	" "	91	Litta	"	Digha 2. 346.
7.	" "	95	Maha-sudassana	"	Digha 2. 169.
8.	" "	203	Khandha-vatta	"	Vinaya 2. 169.
9.	" "	253	Maṇi-kaṇṭha	"	Vinaya 3. 145.
10.	" "	405	Baka-brahma	"	{ Majjhima 1. 326. Saṃyutta 1. 142.

The heroes of two of these stories, Makha-deva and Maha-sudassana, are already in these older documents, identified, at the end of the stories, with the Buddha in a previous birth. In the Maha-sudassana, in the Litta, and in the second of the two versions of the Baka story, the verses are given. In all the rest both identification and verses are still, as yet, wanting.

The reverse case is about as frequent: that is to say, stories are told in the older documents, and the hero is expressly identified with the Buddha in a previous birth, without the stories being included in our Jataka collection <sup>2)</sup>. Such stories, even before the Jataka book grew up, were called Jatakas. There is a very ancient division, found already in the Nikayas, of Buddhist literature, into nine classes <sup>3)</sup>. One of these is Jātakam, that is Jatakas. And this must refer to such episodes in previously existing books. It cannot refer to the Jataka book now included in the canon, for that was not yet in existence. And it is important to notice that in no one of these instances of the earliest compositions that were called Jatakas is the Buddha identified, in his previous birth, with an animal. He is identified only with famous sages and teachers of olden time. This was the first idea to be attached to the word Jataka. What we find in the canonical book is a later development of it.

Such are the oldest forms, in the Buddhist literature, of the Jatakas. And we learn from them two facts, both of importance. In the first place *these oldest forms have, for the most part, no framework, and no verses*. They are fables, parables, legends, entirely (with two exceptions) in prose.

Secondly *our existing Jataka book is only a partial record*. It does not contain all the

1) Jataka vol. II, p. 28.

2) So for instance Ghatikira (M. 2.53); Mahi-govinda (D. 2.220); Pacetana's wheelwright (A. 1.111); and Mahi-vijaya's priest (D. 1.143). Mahi-govinda occurs, as a Jataka, on the Cariyā Piṭaka.

3) Majjhima 1.133; Anguttara 2.7, 163, 168 (= P. P. p. 43; 178; Vinaya 3.8. The phrase *netamagga* Buddha-tecchanā is later.

Jatakas that were current, in the earliest period of their literature, among the Buddhist community.

So much is certain. But I venture to go further and to suggest that the character of these ten earliest Jatakas in their pre-Jataka shape enables us to trace their history back beyond the Buddhist literature altogether. None of them are specially Buddhist. They are modified, perhaps, more or less, to suit Buddhist ethics. But even the *Maha-sudassana*, which is the most so, is in the main simply an ancient Indian legend of sun-worship<sup>1)</sup>. And the rest are pre-Buddhist Indian folk-lore. There is nothing peculiarly Buddhist about them. Even the ethics they inculcate are Indian. The only thing Buddhist about them in this their oldest shape, is the selection made. There was of course much other folk-lore, bound up with superstition. This is left out. And the ethics is, of course, of a very simple kind. It is milk for babes. This comes out very clearly in the legend of the Great King of Glory — the *Maha-sudassana*. In its later Jataka form it lays stress on the impermanence of all earthly things, on the old lesson of the vanity of the world. In its older form, as a Suttanta, it lays stress also on the Ecstasies (the *Jhānas*) which are perhaps pre-Buddhist, and on the Sublime Conditions (the *Brahma-vihāras*) which are certainly distinctively Buddhist, and have not been found in any Indian book except the Buddhist ones. These are deeper matters.

So much for the earliest forms in which we find the Jatakas. The next evidence in point of date is that of the bas-reliefs on the Bharhut and Sanchi Stūpas, those invaluable records of ancient Indian archaeology. Among the carvings on the railings round these stūpas are a number of scenes each bearing as a title, in characters of the 3<sup>rd</sup> Century B. C., the name of a Jataka; and other scenes, without a title, but similar in character. Twenty seven of the scenes have been recognised as illustrating passages in the existing Jataka Book. Twenty three are still unidentified, and some of these latter are meant, no doubt, to illustrate Jataka stories current in the community, but not included in the canonical collection.

Now let the reader compare the bas-relief of the Nigrodha Miga Jataka with the Jataka story. In the background three deer are being shot at, two are running away, one is looking back in fear; one has fallen. In the foreground, to the left, a deer lies with its head on the block. In the centre foreground the king of the deer, distinguished by his antlers, crouches beside the block, and close by him is a man, presumably the cook. In the centre the king of the deer exhorts the king of the men.

It may be noticed in passing that this strange device of putting several scenes of the same story in one plate is not confined to Indian art. The Greeks did the same, and it was common in Europe at the time of the revival of the arts after the dark ages. But while the Indian artist has not hesitated to suggest in his plate so many points in the story he omits all reference to the verse, and to that episode in which the verse occurs. The bas-relief, however, resembles the verse in one important respect. It would be absolutely unintelligible to any one not familiar with the story as told in prose. It is the same with all these bas-reliefs. None of them, except as explained below, illustrate the verse, or the framework, of the story. None are intelligible without a knowledge of the prose.

The exception referred to is the figure on the Bharhut stupa (Plate XXVI), unfortunately broken, but bearing in clear letters the inscription '*Yam brāhmaṇo atveṣi Jataka*'. These

<sup>1)</sup> It is translated, both from the older and the later form, in my 'Buddhist Sutta's' pp. 238-80.

are the opening words of the verse in this story which, in the printed edition, is called the *Andhabhūta Jātaka*<sup>1)</sup>. The fact is, as I pointed out already in 1886, that very great uncertainty prevails as to the titles of these stories, the same story being very often called, in the existing collection, by different names. Even one of these very old bas-reliefs itself has actually inscribed over it two distinct names in full. The carving illustrates a fable about a cat and a cock, and is labelled, in Pali, both '*Cat Jātaka*' and '*Cock Jātaka*'<sup>2)</sup>. As I then said:

"The reason for this is very plain. When a fable about a Lion and a Jackal was told (as in N<sup>o</sup>. 157) to show the advantage of a good character, and it was necessary to choose a short title for it, it was called the '*Lion Jātaka*' or the '*Jackal Jātaka*', or even the '*Good character Jātaka*'. And when a fable was told about a tortoise, to show the evil results which follow on talkativeness (as in N<sup>o</sup>. 215) the fable might as well be called the '*Chatterbox Jātaka*' as the '*Tortoise Jātaka*'; and it is referred to accordingly under both these names. It must always have been difficult, if not impossible, to fix upon a short title which should at once characterize the lesson to be taught, and the personages through whose acts it was taught. And different names would thus arise, and become interchangeable"<sup>3)</sup>.

We should not be surprised therefore to find here the catchwords of the verse used also as a title. And it is a most fortunate thing that in this solitary instance, the words of the verse are extant in an inscription of the third century B. C.

The next evidence we have to consider is that of the *Jātaka Book* itself. The canonical work, containing the verses only (and therefore quite unintelligible without a commentary), is very rare even in MSS.; and has not yet been edited. It would be very interesting to see what it has to say about the titles; and whether it gives any various readings in the verses.

What we have, in the well-known edition by Professor Fausbøll, is the commentary. We do not know its date. But as we know of no commentaries of this sort written before the 5<sup>th</sup> Century A. D. — they were all handed down till then by word of mouth, — it is probable that this one also is of about the same date. The author gives a slight account of himself in the opening verses, but without mentioning his name. He names three scholars who instigated him to the work, and says it is based on the tradition as then handed on in the Great Monastery at Anurādhapura in Ceylon. Twice in the seven long volumes he alludes to Ceylon scholars of the 2<sup>d</sup> Century A. D.<sup>4)</sup>, and though he only does so in notes, we may fairly conclude from all this that he probably wrote in Ceylon. Childers thought he was identical with the Buddhaghosa famous as the author of other great commentaries. But for reasons given elsewhere, this is, I think, impossible<sup>5)</sup>.

How far then did our unknown author vary from the tradition handed down to him? How far had that tradition, with respect at least to historical inferences contained on it, preserved the tone and character of that much more ancient date to which the verses themselves can be assigned? It is a difficult question; and can only be finally

1) Fausbøll, vol. 1, p. 289. The text has *evāhosi*.

2) Cunningham '*Steps of Bharhut*' Pl. XLVII.

3) '*Buddhist Birth Stories*', p. LXL.

4) I have discussed these two difficult and interesting notes in the article on '*The Last to go forth*.' J. R. A. S. 1902.

5) '*Buddhist Birth Stories*' pp. LXIII foll. See also the note in '*Dialogues of the Buddha*' 1. 17.

solved when, by a careful and detailed study of the whole of these volumes, we shall have been able to discover every case of probable deviation, and to weigh the general result to be derived from them all. Dr. Lüders in two admirable articles on the Isingia legend has shown how, in two or three instances the prose version in the commentary gives us a version of the story later, in some respects, than that implied by the verses<sup>1</sup>). This is not exactly the point we are considering, but is closely allied to it. Dr. Fick has subjected all the references in the Jataka to the social conditions in North Eastern India to a detailed and careful analysis; and has come to the conclusion that as regards the verses and the prose part of the stories themselves, as distinct from the framework, they have been scarcely altered from the state they were in, when they were handed down from mouth to mouth among the early Buddhists, and can be referred undoubtedly, in all that relates to those social conditions, to the time of the Buddha himself<sup>2</sup>). Hofrath Bühler, perhaps the very highest authority we have on Indian history, and a scholar whom no one will accuse of partiality to Buddhism, thinks the Jatakas as we have them, good evidence for the 5<sup>th</sup> or even the 6<sup>th</sup> Century. B. C.<sup>3</sup>).

Professor Fausböhl himself, the editor of the Jataka Book, expresses, in the preface to the last volume, a very similar opinion. The consensus of opinion among these well-known scholars — the only ones who have written on this particular point — is sufficient, at least, to shift the burden of proof. Instead of neglecting altogether, for the history of India, what the Jataka says, we may take historical inferences from statements made in the stories themselves (not in the framework) as presumptive evidence for the period in which the stories were being preserved for us by the fortunate chance of their inclusion in the Basket of Buddhist tradition. That tradition is found to have preserved, fairly enough, in political and social matters, the earlier views. The verses of course are the most trustworthy as being, in language, some centuries older. But the prose, which must have accompanied them throughout, ought also, in such questions, to have due weight attached to it.

We may already note some points in the comparative age of the Jatakas, as compared one with another, especially at two stages in the formation of the tradition. The whole of the longer stories, some of them as long as a modern novelette, contained in Vol. VI of the edition, are later, both in language and in their view of social conditions in India, than those in the earlier volumes. Yet several of those latest in the collection are shown, by the bas-reliefs, to have been already in existence in the third Century E. C. And this holds good, not only of the verses, but also of the prose; for the bas-reliefs refer to the prose portions of the tales<sup>4</sup>).

So also, at an earlier stage, it is possible to conclude that some of the tales, when they were first adopted into the tradition, were already old. We have seen above that, out of those tales of which we can trace the pre-Jataka form, a large proportion, 60 to 70 per cent, had no verses. Now in the present collection there are a considerable number of tales which, as tales, have no verses. The verses (necessarily added to make the stories into Jatakas), are found only in the framework<sup>5</sup>). And there are other tales where the

1) In the proceedings of the Royal Academy at Göttingen, 1897 and 1901.

2) Dr. Richard Fick, 'Soziale Gliederung im nordöstlichen Indien zu Buddha's Zeit', pp. VI, VII.

3) Georg Bühler 'Indian Studies' N. 5 (Vienna 1895).

4) For instance, the Visthāra, Sīma, Ummagga, and Vasavata Jātakas.

5) See now M. Senart's article, on these Abhi-sambuddha Gāthā, in the 'Journal Asiatique' for 1902.

verses, not in the story itself, are put, like a chorus, into the mouth of a fairy (*devatā*) who has really nothing else to do with the story. It follows, I think, that these stories existed, without the verses, before they were adopted into the Buddhist scheme of Jātakas by having verses put to them; and that they are, therefore very old and probably, pre-Buddhistic.

On the other hand, the very custom, on which the Jātaka system is based, of handing down tales or legends in prose, with only the conversation in verse, is itself pre-Buddhistic. And the Jātaka Book is only another example on a very extensive scale, of that pre-epic form of literature of which there are so many other, shorter, specimens preserved for us in the earlier canonical texts.

May I be allowed, in conclusion, to express my sincere thanks for having been afforded this opportunity of taking part in the testimony of esteem and affection for the distinguished scholar to whom we all owe so much, to whom this volume is addressed.

LONDON.

T. W. RHYS DAVIDS.

## OUD CONTRACT TUSSCHEN BÔNE, WĀDJŌ EN SÖPPENĠ.

Dit contract is bekend onder deo naam van *Lāmoempātīwe ri-Timēromġ*, d. i. letterlijk: *het in den grond planten van steenen te Timēromġ*, of ook wel onder dien van het verbond der *Tūllompōtjōwe*, of drie voornamen staten van Celebes, gesloten door deo koning van Bōne *La-Tāwirīwe Bōngkōngē Matīrīwe-ri-gōtjina* [d. i. *de vorst wiens aak in een gōtjī, of pot, bewaard werd*], deo *Āroe-mātōwa*, of voornaamsten der veertig vorsten van Wādjō, met name *La-Boenghītje Tu-Oedāna*, en deo vorst van *Sōppēng-riyādja*, genaamd *La-māpatīppō Patolō*.

Nadat de volgens de *katka's* (of geschriften over gunstige en ongunstige tijden) als gelukkig opgegeven' dag aangebroken was, kwamen de vorsten van Bōne, Wādjō en Sōppēng met hunne onderhoorigen te *Timēromġ* te zamen, om een verbond van broederschap te sluiten, en wel op dien voet, dat zij daarbij te zamen vereenigd zouden worden, als kinderen van één vader en één moeder. Bōne zou als oudste, Wādjō als middelste, Sōppēng als jongste broeder beschouwd worden. Doch alvorens tot het sluiten der verbandtenis over te gaan, maakte de *Āroe-mātōwa* van Wādjō de bedenking, dat zijn rijk eigenlijk nog een slaaf van Gōwa was, terwijl de verhouding van Bōne tot Gōwa een broederlijke genoemd kon worden. Doch de koning van Bōne weêrlegde dit bezwaar door de opmerking, dat Bōne, in weêrwil van zijn' broederlijke betrekking tot Gōwa, toch ook zeer goed het bewuste contract met Wādjō en Sōppēng konde sluiten, en dat Gōwa, zoo het zich some vermeten mogt, om Wādjō als slaaf te behandelen, het niet alleen met Wādjō, maar ook met Bōne en Sōppēng zou te kampen hebben. Daarna liet ook de vader van den vorst van Sōppēng, met name *Māta-āso* (d. i.: *de Zon*) *Pontipāwe*, zich in dezer voege hooren. Hij vereenigde zich volgaarne met het voorstel van Bōne, om een verbond van vriendschap te sluiten. Alleenlijk vond hij het gepaster, dat Sōppēng daarbij als zoon, Bōne en Wādjō als ouders beschouwd werden, dewijl Sōppēng wegens zijn' geringe magt bezwaarlijk een broeder van Bōne en Wādjō genoemd kon worden. De vorsten van Bōne en Wādjō konden niet ontkennen, dat de twee oudste broeders veel grooter territorium dan de jongste zouden hebben; echter vreesden zij beide, dat zij zich als ouders te veel gezag over hun zoon zouden aanmatigten; en daarom besloten zij, Sōppēng den meer gelijken titel van jongsten



broeder te laten behouden. Om nu het bezwaar van den Söppengschen vorst zooveel mogelijk uit den weg te ruimen, en het gebied van Söppeng een weinig te vergrooten, stond Böne Göne-göna met zijne *paliti's* of *vassalen*, en Wađjō *Baringāng* en *Lempáid*, insgelijks met de *paliti's*, aan Söppeng af. Als de vorsten op deze wijze te samen overeengekomen waren, nam de plegtigheid een' aanvang.

„Zoo iemand“, dus lidde de taal der contractanten, „op een dwaalspoor geraakt, zal hij door de anderen teregt gewezen worden. En mocht hij zich soms niet laten leiden, zoo zal hij het niet met *den*, maar met *toe* te doen hebben. De gevallen broeder zal opgerigt, de hulpbehoevende, hetzij het droeve of blijde dagen, oorlog of feesten, goldt, door de anderen bijgestaan worden. Vooral zal men elkander's aanzien niet verkleinen. veelmin begérijge blikken slaan op elkander's zuiver goud en kostbare zijden kleedjes of anderen rijkdom. Wanneer één der drie *bōđō's*, of *voornamen staten*, zijn grondgebied ultrahiden wil, zij het niet *binnen*, maar *buiten* elkander's territorium. Zij behooren verbonden te blijven, gelijk het buffeljuk en de ploeg, die stevig te samen geknoopt worden. Dat één van het bondgenootschap te gronde zou gaan, zoolang de twee anderen nog magt bezitten, zij ten eenenmale ondenkbaar. Zoo bij met een' magtigen vijand te kampen mocht hebben, zullen de anderen dien roofvogel kortwieken, en hem de dijen afhouden. Dan zullen zij dien vermetelen buffel de punten der hoornen afbreken, en zoo doende het stooten beletten. Ook zullen zij dien krachtigen buffel tot een' magteloos verdederen. Hij, die dit verbond mocht durven te schenden, worde met zijne nakomelingen van de aarde verdeigd, zoodat hij gelijk zij aan een' bladerlozen boom, waaraan men zelfs geen uitbetsel meer bespeurt, die zoo zwak en zoo broos is, dat zelfs het kleinste vogeltje geen' stamm meer vindt, om zich op neer te laten.

Na deze en meer dergelijke ontboezemingen, gaven alle aanwezigen, zoowel vorsten en voornamen, als hunne onderhoorigen en geringen, luidte teekenen van toestemming; en eindelijk werd de plegtigheid met een' symbolische handelling besloten.

*Kadjoelalidng*, een bekende wijze van Böne, *To-Madoesidng* van Wađjō en *To-Patjalepang* van Söppeng traden voorwaarts, en wierpen ieder één ei tegen den grond, daarmede, evenals bij de vroegere contracten, te kennen gevende, dat hij die ontrouw mocht worden aan dit verbond, op gelijke wijze te niet zou gaan. En om de duurzaamheid, ja het onberstelbare, der ramp duidelijk te kennen te geven, legden de drie vermelde mannen, na de geesten des Hemels en der Onderwereld als getuigen aangeropen te hebben, op die verpletterde eijeren ieder een' zwaren steen, om er ten slotte tot bevestiging nog aarde tegenaan te brengen.

## JOHANNI HENRICO CASPARO KERN

VIRO CLARISSIMO

S. P. D.

S. A. NABER.

---

Tene explevisse septuagesimum vitae annum! Ut cito labitur aetas! Ipsum diem memini, quo primam in Trippianum convenimus et tamen sunt anni circiter triginta septem. Anno 1865 post aestivas ferias ad Academicos Regios perieci fuit epistula Literarum Societatis Indo-Batavae, qua rogabantur ut experirentur possentne interpretari photographam imaginem inscriptionis in lamina argentea, quae illic in museo adservatur. Deinde Opzoomer, qui tunc temporis praesidis munere fungebatur, tres viros invitavit, qui ea de re referrent: Rutgersium, Antiquitatis Hebraicae professorem Leidensem, qui multum operae posuerat in studio Sanscriticae linguae, Tuum meumque praecceptorem, cuius memoriam pie conservamus; Vethium, qui nuper Amstelodamo Leidem vocatus fuerat, quo viro nostra aetate vix quemquam capaci mente plura comprehendisse arbitror, nam conjungebat studium Anglicarum et Orientalium literarum, paedagogicam et geographicam, entomologiam denique et Ethnographiam Indicam, ad quem disciplinam tunc totus ferebatur, quam apud nostrates vere coadjuvare dicitur. Tertius designatus erat Millies professor Rheno-Trajectinus, qui tamen delatum munus recusavit. Restabant dumvirum, qui statim agnoverunt literarum formas quibus indigenae utuntur in litore Linyricae, quam Malabariam hodie appellant. Ea est autem sermonis ratio ut, etiamsi Sanscritico optime intelligas, ad interpretationem non plus profeceris, quam si Ciceroni dederis Anglicam inscriptionem enucleandam. Sunt enim in Tamulicae linguae nominibus quae cum sacro Indorum sermone conveniant, sed grammatica plane barbara est, neque Indo-Germanorum similis. Quae dum secum repotebant Rutgersius et Vethius de solvenda questione desperarunt Teque adierunt, qui vixdum ex India in Leidensi cathedra constitutus eras. Itaque post paucos dies interrogatus respondisti Te agnovisse foedus anno, uti opinor, 1676 nostrae aerae ictum inter illius regionis regulum et legatum Batavae Societatis Mercatorum Indicae; praeterea exculpsisti nomina omnium eorum qui sponderant, quamquam Hollandi sub Tamulico habitu delitescerent etiam acute cernentem fallere poterant; addideras quoque praecipua sponsonis capita idque abunde satis fuit Vethio, qui apud Valentinum verna-

culum exemplum invenit, atque sic profligata quaestio fuit, quae primo ad aspectu insolubilis visa fuerat.

Nihil mirum Te proximis comitiis ab Academicis cooptatum fuisse, quum praesertim jampridem clarum nomen nactus esses tum apud nostros cives tum apud externos, ab Indis qui Gangem bibunt usque ad eos quorum agros Tamesis alluit. Deinde nostra suffragia rex rata jussit esse et mense Octobri anni 1866 nos Te in Trippiano libentissime recepimus et salutavimus.

Ab eo inde tempore frequenter illic una fuimus, cum perraro alteruter nostrum valetudinem aliudve sententiam excusaret. Postquam Kuenenius immatura morte nobis et anniversariae patriae ereptus est, quum circumspiciebamus quis nobis praesent, neminem invenimus Te digniorem, qui Praesidis munus in nostro Literario Ordine sustentaret. Accidit hoc anno 1892 et imprimis post hoc tempus saepe factum est ut, rebus Academicis rite peractis, reliquum diei tempus cum exoribus nostris et filiabus aliisque amicissimis viris hilare exigeremus. Mihi autem mandatum fuit ut, si forte non potuisses huc excurrere, Tuam absentis vicem supplerem; quod opus utinam mihi tam leve perpetuo manent quam hucusque fuit! Flet hoc mea causa non magis quam Tua.

Non solemus festo die ad gratulandum procedere nisi cum munusculo. Ego autem diutissime circumspexi numquid in adversariorum libris haberem, quod Tibi haud absurde offerri posset. Tandem constitui quaedam in unum colligere de figura rhetorica, quam Rhetores Graeci *ἰσοδυναμία* appellant et *ἀναφορὰν* et *ἐπιφορὰν* et *συμπλοκὴν* et *καούτητα* et *ἀναδιέλωσην*, sed misso putido horum nominum discrimine juvat apponere complura exempla, quae tamen apud poetas longe frequentiora sunt quam apud oratores. At primum apud Homerum duos locos enotavi, *Iliad.*  $\Upsilon$  871:

*τῷ δ' ἰγὺ ἀντίος εἶμι, καὶ εἰ πυρὶ χεῖρας ἵσταν,*  
*εἰ πυρὶ χεῖρας ἵσταν, μόνος δ' αἰθρῶν εὐθέγγυ,*

et *Iliad.* X 127:

*τῷ ἐπιζέμεται, ἔτι παρήβιος ἦθέεις τε,*  
*παρήβιος ἦθέεις τ' ἐπιζέττον ἀλλήλων.*

Sunt deinde duo Aristophanis senarii, quos Cobetus *Var. Lect.* p. 400 = *Mnem.* 1882 p. 56 reintegritavit, postquam Athen. XIV p. 562 composuit cum Imperatoris Iuliani Epistula XXIV:

*πλὴν μέλιτος οὐδὲν γλυκύτερον τῶν ἰσχάδων,*  
*ἀλλ' οὐδὲ τὸ μέλι γλυκύτερον τῶν ἰσχάδων.*

Sunt itidem duo scolia cum responsionibus:

*ἃ ἔε τὰν βλάτων τὰν μὲν ἴσται, τὰν δ' ἱσται λαβείν,*  
deinde Dorico homini respondet Atheniensis:

*καὶὼ παῖδα καλῶν τὴν μὲν ἴσται, τὴν δ' ἱσται λαβείν,*

Eiusdemmodi alterum est:

*εἴθε λῆρα καλὴ γενεὴ μὴ ἐλεφαντίνῃ*  
*καὶ με καλῶ παῖδες φορέϊν Διονύσιον ἐς χεῖρας.*  
*εἴθ' ἄστυον καλὴν γενεὴ μὴ γα χροσίαν,*  
*καὶ με καλὴ γενεὴ φορέϊν καθάρην θεμίαν τῶν.*

Itidem apud Callimachum Hymn. IV 83:

*νύμφαι μὲν χεῖρυσιν ἔτε ἔρωες ἱεβρὸς ἀίξαι,*  
*νύμφαι δ' οὐ κλαίουσιν, ἔτε ἔρωσι οὐκίτι φάλλα,*

verum apud Romanos ea figura longo crebrine legitur. Apud Catullum est 62, 21:

Hespere, quis coelo fertur crudelior ignis?  
 Qui utam possis complexu avellere matris,  
 Complexu matris retineutem avellere natam.

Virgii. Eclog. IV 58:

Pan etiam, Arcadia mecum si iudice certet,  
 Pan etiam Arcadia dicat se iudice victum.

Hortii. Satir. I. 6, 45:

Nunc ad me redeo, libertino patre natum,  
 Quem rodunt omnes, libertino patre natum.

Similiter haud raro Martialis, veluti II 18:

Capto tuam, pudet heu, sed capto, Maxime, cenam,  
 Tu captas aliam: jam sumus ergo pares.  
 Mane salutatum venio, tu diceris isse  
 Ante salutatum: jam sumus ergo pares.  
 Sum comes ipse tuus tumidique antea mbulo regis,  
 Tu comes alterius: jam sumus ergo pares.

Sed praes ceteris Ovidius ea figura delectatur, unde mollissimi numeri existunt.

Trist. III. 12, 14:

Quoque loco est vitia, de palmitis gemma movetur,  
 Nam procul a Getico litore vitis abest.  
 Quoque loco est arbor, turgescit in arbore ramus,  
 Nam procul a Geticis finibus arbor abest.

Metam. IV. 807:

Salmaci, vel jaculum, vel pictas sumo pharetras  
 Et tua cum duris venatibus otia misce.  
 Nec jaculum sumit, nec pictas illa pharetras:  
 Nec sua cum duris venatibus otia miscet.

Metam. VI. 419:

Quaeque urbes alicui binari clauduntur ab Isthmo,  
 Exteriusque sitae binari spectantur ab Isthmo.

Metam. VIII. 628:

Mille domos adiere locum requiemque petentes;  
 Mille domos clausere serae: tamen una recepit.

Metam. IX. 487:

Quam bene, Cause, tuo poteram nurus esse parenti  
 Quam bene, Causus, meo poteras gener esse parenti!

Metam. XII. 419:

Dumque vigil Phrygios servat custodia muros,  
 Et vigil Argolicas servat custodia fossas.

Metam. XII. 162:

Commemorare juvat: quid enim loqueretur Achilles?  
 Aut quid apud magnum potius loquerentur Achillem?

Pastor. IV. 135:

Aurea marmoreo redimicula solvite collo:  
 Demite divitias: tota laevanda Dea est.  
 Aurea siccato redimicula solvite collo:  
 Nunc alii flores, nunc nova danda rosa est.

Pastor. IV. 831:

Nox aderat: querno religant a stīpīte funem;  
Dantque levi somno corpora functa cibo.

Lux aderat: querno solvant a stīpīte funem;  
Ante tamen posito tura dedere foco.

Nec quisquam ignorat in primo *Metamorphoseon*:

Et superesse vidit de tot modo millibus *unum*,

Et superesse videt de tot modo millibus *unam*.

Idem in sacro codice exempla sunt 3 Regg. VIII. 31 seqq., Psalm. CXVIII, Evang. Matth. XXIII, alibi. Hic autem nescio quomodo Aristotelis mihi in mentem venit, qui Soph. Elench. § 4 tanquam ambigue dictum notavit versiculum:

πεντάκοντ' ἀδέρων ἰκανὸν λίπε τις ἄσχιλλεύς.

Non ambigue hoc dictum esse contendō, sed plane stulte et pessimus poeta fuit, qui ita scribere sustinuit. Quid igitur? Aut egregie fallor, aut duo olim versiculi fuere, quorum alterum Aristoteles laudavit, alterum omisit. Ipsi poetae venia dari poterit, si suppleverimus:

πεντάκοντ' ἀδέρων ἰκανὸν κτ' ἄνε τις ἄσχιλλεύς,

πεντάκοντ' ἀδέρων ἰκανὸν λίπε τις ἄσχιλλεύς.

Apud Indos autem in fabula de Nali et Damseantidis amoribus, quam recens ab Rutgersii institutione aegre nec sine lexicī ope perreptavi, in quinta rhapsodia memini me legere versiculum, qui *quater* recurrit: Tu mihi dices an idem apud eos alibi saepius fiat. Interim Tu cum omnibus Tuis carissimis capitibus valete.

## ZIGEUNERWOORDEN IN HET NEDERLANDSCH.

In een klein artikel over de Zigeuners of Heidens, vele jaren geleden in Eigen Haard verschenen, schreef ik omtrent ons land: „Er zijn nog een paar spreekwijzen, die de herinnering aan hnn verblijf bewaren: *hij maakt een leven als een Heiden* en *hij is zoo smart als een Heiden*. Ik waag daar de gissing bij te voegen, dat wij aan hunne taal twee woorden ontleend hebben: *beugel*, dat in het Zigeunersch duivel beteekent, en *bare duiel* nit het Zigeunersche *baro desel* (grootte God), wat zij aanhoudend in den mond hebben.“ Ik weet daar niets bij te voegen dan dat ook anderen het in de dieventaal zeer gewone woord *bing* (*beng*) of *bink* (*benk*), dat man beduidt en bij ons als scheldwoord in gebruik is, van het Zigeunerwoord *beng* (duivel) afleiden. Zie b.v. *Journal of Gypsy Lore* II, 250. Voorbeelden uit de dieventaal zijn: *bing* van de troetsels = *cipler*; *bing* van de gastik = *gevangenisbewaarder*; *bing* die het grns ophaalt = *diaken*; *koopbink* = *koopman*; *stuifselbink* = *molenaar*, enz.

Stellig is het woord *ratker* uit 't Zigeunersche *ratko* (knaap) overgenomen, en 't werkwoord *mollen* van 't Zig. *molo* (dood). In 't Bargoensch komt ook 't adjectief *mol* (dood) voor. De afleiding van „'t dier (de mol, dat zich gedurig in de aarde ophoudt“ door Broeckart (bij Kluge, *Botrecht*, I, 474) is te naief. Voor de Friesche uitdrukking *te bot* (te veel) schijnt ook geen andere verklaring mogelijk dan dat zij aan 't Zig. *bat* (veel) ontleend is; de Deutsche Zigeuners zeggen *ee* (zu) *bat*, zie Sowa, *Wörterb. des Dialekts der Deutschen Zigeuner*, p. 14. Met eenigen schroom voeg ik hier nog aan toe *pirescaais*, dat met het Zig. *pirjar* in vorm en betekenis merkwaardig overeenstemt<sup>1)</sup>, en „manesje van alles,“ waarin misschien *manwej* (mensch, man) schuilt. In 't Engelsch is uit het Zig. *phrai* (broeder) 't gemeenzame *pal* voor vriend ontstaan, evenals voor vader wel 't Zig. *dad* gebruikt wordt.

In 't Bargoensch treft men meer Zigeunerwoorden, al is hnn getal ook zeer ver beneden dat der Joodsche woorden, zooals *phraaf* (broeder), *phera* (zuster), *dey* (moeder), *geze* (moesje, uit *gadjel*). Bij Kluge I, 184 *ge* eine Magd), *maro* (brood), *balleraard* (spek, uit *balo* zwijn), *mass* (vleesch), *roep* (silver), *tjaro* (*tjaro* schotel), *sjeroi* (mes), *tjores* (*tjores* stelen, van *tjoro* dinf), *hagne* (*kahn* hoeders), *barre* (groot). Ik heb deze woorden

1) Mijn vriend Dr. A. Kleyer heeft de goedheid gehad mij opmerkzaam te maken op een door Prof. Etkesbeck voorgestelde en door hem zelve bevestigde afleiding van dit woord uit het Russische *pirovic* (zie *Beiträge zur Gesch. der deutschen Sprache und Literatur* van Sievers, XVI, 563 en XIX, 333). Deze afleiding schijnt mij de juiste.

alle (met uitzondering van *geze*, dat van Broeckaert is) ontleend aan de omstreeks 1800 geschreven Bargoensche woordenlijst van M. Verwoert, Directeur der cellulaire gevangenis te Utrecht, welke lijst thans eigendom is van de M<sup>o</sup> van Nederl. Letterk.

Wat het *Bargoensch* betreft, zegt Verwoert: „met 't Bourgondisch dialect, zooals dit in de Kempen nabij Hasselt gesproken wordt, heeft deze taal niet de minste overeenkomst.” 't Schijnt dan ook wel zeker, dat, zooals in het Woordenboek der Nederl. Taal geleerd wordt, Bargoensch en niet Borgeensch (of Bourgoensch) de oudere vorm is. Aan betgeen in dat artikel gezegd wordt, is nog toe te voegen dat een der oudste vormen van den naam (in 1574 voorkomende) *Arragoensch* is. Daardoor wordt de verklaring uit fr. *àragois*, hoewel die ook voor de hand schijnt te liggen, weer eenigszins onzeker.

Het zijn maar eenige losse aantekeningen, zonder de minste aanspraak op volledigheid, die, bij gebrek aan tijd, den dienst moeten vervullen, te getuigen van de hartelijke vriendschap van den schrijver voor den grooten geleerde aan wien deze bundel gewijd is.

LEIDES.

M. J. DE GOEJE.

## UN CHANGEMENT DE SIGNIFICATION: LE VERBE ALLEMAND MÜSSEN.

---

Parmi les diverses observations de sémantique, un intérêt particulier s'attache à ces mots qui, dans le cours des temps, ont si fort dévié de leur acception première qu'ils ont fini par signifier à peu près le contraire de ce qu'ils signifiaient d'abord. Ce n'est pas qu'au fond il se soit rien passé d'extraordinaire: la bizarrerie existe seulement pour celui qui, sautant les intermédiaires, met en présence le sens initial et celui auquel le mot a abouti en dernier lieu. Il arrive d'ailleurs souvent que le changement de signification ne se produit que pour une seule branche de la famille: les branches latérales y restant étrangères, on est en présence de contrastes qui peuvent faire hésiter sur la parenté.

Ces réflexions me sont suggérées par l'histoire du verbe allemand *müssen*, qui exprime aujourd'hui une idée de contrainte et de nécessité, au lieu d'une idée de latitude et de liberté qu'il marquait à l'origine. Que de fausses suppositions aurait pu faire naître une telle métamorphose en des temps moins appliqués que le nôtre à suivre la filière et à éclaircir la grammaire par l'histoire!

Le verbe gotique *mētan* (parfait *mēta*) se rencontre une fois chez Ulfilas, précédé du préfixe *ga*. Il signifie: „avoir ses coudees franches, avoir de l'espace, être au large.” Voici le passage:

*Jah suns galkēimans managat, swastē juthan ni gamōtēdan nih at daura.*

Le texte grec dit: *Kal ευόχθησαν καλλί, ἔτεσ μαιεῖς χυεῖν μεθ' τὰ κρεῖ τῆσ θίπασ.*

Le verbe *χυεῖν*, que traduit *gamētan*, a, dans la langue des Évangiles, le sens: „avoir de la place, avoir de l'espace.”

En vieux haut-allemand, nous trouvons *muozen*, qui a le même sens „être au large.” Il a ce sens au propre et au figuré, il signifie: „avoir le droit, avoir la faculté.” Il traduit le latin *licet, placet, fas est*. Graff le rend par *können, mögen, dürfen*. Exemples: *du muost sehen*; „tu peux voir.” *Du muost kan*, „tu peux aller.” *Daz ih muoze binnen in sinemo huse*, „que je puisse habiter sa maison.” *Daz sie muozzen gnozzzen mines lebans*, „pour qu'ils puissent jouir de ma vie.”

Cette signification du verbe *müssen* n'a pas complètement disparu de l'allemand moderne. Il est alors comme une sorte d'exposant du potentiel.



Das muss schön sein!  
 Wie muss das enden?  
 Ihr müsst es besser wissen.  
 Es muss spät sein.  
 Was das für ein Geheimnis muss sein!  
 Wie muss er das aufgefangen haben?  
 Du musst das nicht leiden.  
 Das soll und muss nicht sein.  
 So müsse mir Gott helfen!

Mais ce n'est plus là, en allemand moderne, le sens habituel. *Müssen* implique ordinairement une idée d'obligation ou de nécessité.

On connaît les vers de Schiller:

Was wollen Sie  
 Mit diesem selten feierlichen Ton?

So viel,  
 Dass Carlos nicht gesonnen ist, zu müssen,  
 Wo er zu wollen hat.

Et ceux de Lessing:

Zwar wenn man muss.  
 Muss? Derwisch! Derwisch muss?  
 Kein Mensch muss müssen, und ein Derwisch müsste?  
 Was müsst er denn?

Si nous voulons trouver la cause qui a amené un changement si considérable, il faut, je crois, la chercher dans une sorte d'euphémisme; au lieu d'exprimer nettement une contrainte ou une nécessité, le langage a préféré présenter l'obligation sous une forme adoucie. *Du musst das nicht thun.* — *Ihr müsst nur nicht erschrecken.* — *Wir müssen es nicht vergessen.* C'est par les phrases qui contenaient une négation que le changement a sans doute commencé. Mais du moment que *müssen* était employé de cette façon, il était impossible qu'il n'entrât pas également en des phrases positives. *Ich muss sagen.* *Ihr müsst euch erklären.* On sait que l'effet ordinaire des euphémismes est de produire l'effet contraire, c'est-à-dire d'accoutumer, de renforcer, de souligner l'idée première, et par conséquent de transformer le sens des mots employés. C'est ainsi qu'en anglais le verbe *may*, autre verbe signifiant „pouvoir,” entre dans des locutions où il équivaut à „devoir.” *You might have done it.* Quelque chose de semblable s'est passé pour le verbe *müssen*. *Du musst nicht* est devenu une défense et *du musst* un commandement.

Même changement en néerlandais:

*Alle menschen moeten oterven.* — *Moeten is dwang.* — *Het is een moet.*

Mais, ainsi que nous le disions en commençant, ce fait de sémantique peut se produire pour le verbe sans atteindre les substantifs qui l'accompagnent ou qui en viennent. C'est ce que nous voyons par le substantif *die Musee*, qui a gardé sa signification de liberté, de libre permission, signification qu'il a transmise à l'adjectif *müsig* „oisif, oisive.” En moyen haut-allemand *es ist müezlich* signifie „il est permis.” Il s'est enfin conservé en tchavarois au verbe *müezigen* „mettre en liberté (des prisonniers).”

PARIS.

M. BRÉAL.

## ALTINDISCH DĀYĀDĀ-, GRIECHISCH ΧΗΡΩΣΤΗΣ UND LATEINISCH HĒRĒS.

Dass ai. *d* av. *apers*. *a* 'herbei, heran' in präpositionaler oder einer sonstwie adverbialen Funktion aus vorarischer Zeit stamme, ist an sich wahrscheinlich. Man hat denn auch längst, seit Bopp's Tagen, auf europäische Verwandte geföhndet. Wenn nur wenige Anknüpfungsversuche allgemeinere Zustimmung gefunden haben, so ist das nicht verwunderlich. Denn abgesehen von der wenig signifikanten Bedeutung des Wörtchens, ist seine uridg. Gestalt aus dem Arischen nicht zu bestimmen. Sie kann \**a*, \**ā*, \**ā*, aber auch \**ǵ* gewesen sein. Ueberdies lassen die zahlreichen vokalisch ausgehenden Wörter mit uridg. doppelter Quantität des Vokals wie \**nē nē* ('nicht'), \**mē mē* ('mich'), \**prō prō* ('vorwärts') die Annahme zu, dass es neben ar. *ā* auch einmal eine kurzvokalische Form gegeben habe, die im Arischen ebenso ausstarb wie z. B. \**mē* (gr. *με* got. *mi-k*) neben \**mē* (ai. *mā*). Es ist nun hier nicht der Ort, die sämtlichen bisherigen auf den Nachweis von ar. *ā* in nichtarischen Sprachen abzielenden Kombinationen im einzelnen kritisch zu mustern. Nur folgendes sei zu ihnen bemerkt. Die Verknüpfung mit av. *ana* gr. *ἀνά* usw., wonach \**ǵ* die Grundform von *a* gewesen wäre (Fick Wörterb. I<sup>4</sup>, 172, Hirt Ablaut 92), hat am wenigsten für sich und ist unwahrscheinlich. Auch für ar. *ā* aus uridg. \**a* fehlt es an glanzwürdigen Belegen in Europa; lat. *a* (neben *ab*), das man oft verglichen hat (zuletzt hat über diese Deutung von lat. *a* Thurneysen in Wölfflin's Archiv [18, 8 f. gesprochen), ist fern zu halten. Dagegen haben eine Reihe von e *ā*, o *ā* der europäischen Sprachen guten Anspruch darauf, an ai. *d* angeschlossen zu werden. (Inbezug auf den qualitativen Ablauf, die sogen. Abtönnung, vergleiche man gr. *ἔρι*; *ἔριδον* osk. *op*; *ἔρι* lat. *pretium*: alt. *apla*; gr. *ἄ* (*ἀγρίον ἄ*, *ἀγρίον ἄ*): ns. *ā* u. a.; nach den Fällen wie *κατίρ κατίρες*: *εὐ-κατίρ* *εὐ-κατίρες* ai. *pātiras*: *teḥpātiras* [Brugmann Kurze vergl. Gramm. 145 f.] zu schliessen, sind die Formen mit o-Qualität ursprünglich die enklitisch antretenden gewesen.) Um von der von Fictet herrührenden, oft wiederholten und heute teils anerkannten teils bezweifelten oder verworfenen Deutung von *ἄναδι* als 'anlegend' (vgl. ai. *d* *ἄρα*) abzusehen<sup>1)</sup>: mit den arischen Wörtern mit präfixalem *a* dürfen verglichen werden gr.

1) Die Uebersetzung von *ἄναδι* durch 'her anlagernde' (v. Fierlinger KZ. 27, 220) ist grammatisch falsch, und mein verehrter Kollege Hugo Berger macht mich darauf aufmerksam, dass auch nur 'anlegend, daranlegend' den ältesten Vorstellungen der Griechen von 'anende' gerecht wird. Der genannte Gelehrte wird hierüber demnächst ausführlicher handeln.

$\delta\text{-}\rho\acute{\iota}\mu\alpha\iota$ ,  $\delta\text{-}\Phi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron$   $\delta\text{-}\Phi\lambda\iota\omega\acute{\alpha}\nu\omicron$  (vgl. zu diesem Solmsen KZ. 34, 448 ff., Thmbf IF. 9, 321),  $\delta\text{-}\kappa\acute{\iota}\lambda\lambda\alpha$ ,  $\delta\text{-}\tau\acute{\rho}\omicron\upsilon\sigma$ ,  $\delta\text{-}\rho\acute{\iota}\mu\alpha$ ,  $\delta\text{-}\delta\acute{\iota}\lambda\omega$  u. a., ahd.  $uo\text{-}m\acute{a}t$  und  $\acute{a}\text{-}m\acute{a}t$  'Nachmahd',  $no\text{-}w\acute{a}hst$  und  $\acute{a}\text{-}w\acute{a}hst$  'incrementum' u. a. (ahd.  $\acute{a}\text{-} =$  urgerm. \* $\acute{e}$ ), mit ar.  $\delta$  als Postposition aber gr.  $\pi\rho\acute{\iota}\sigma\tau\omicron\upsilon =$  \* $\mu\epsilon\tau\tau\iota\text{-}\acute{\alpha}$ ,  $\text{I}\acute{\epsilon}\text{-}\acute{\omega}$ ,  $\acute{\alpha}\delta\text{-}\acute{\omega}$  u. a., wovon dann  $\mu\epsilon\tau\tau\omicron\text{-}\tau\acute{\epsilon}\rho\omega$ ,  $\kappa\alpha\tau\omicron\text{-}\tau\acute{\epsilon}\rho\omega$  u. dgl. geschaffen worden ist, und die haltisch-slavischen Lokativbildungen auf  $\text{-}e$  wie lit.  $ra\text{-}loj\text{-}e$  aksl.  $k\text{-}lumen\text{-}e$   $\acute{e}lves\text{-}e$ ). Man sehe u. a. J. Schmidt KZ. 36, 42 (vgl. von Grienberger Untersuchungen zur got. Wortkunde, Wien 1900, S. 104 f.), von Fierlinger KZ. 27, 477 ff., Osthoff zur Gesch. des Perf. 129. 604 (vgl. G. Meyer Griech. Gramm. 3655), Moulton Amer. Journ. of Phil. 8, 209, Wackernagel Das Dehnungsgesetz der gr. Comp., Basel 1889, S. 50, Brugmann Grundr. 2, 610 f., Griech. Gramm. 3220 (vgl. 3453), G. Meyer Griech. Gramm. 363 3).

Ich glaube nun unsere arische Präposition als Präverbum noch in einem griechischen und einem lateinischen Worte nachweisen zu können, wo man sie bisher verkannt hat. Seit Pott Wurzeln. 1, 89 verbindet man lat.  $\acute{a}er\acute{e}s$  ansprechend mit gr.  $\chi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\iota$  'verwaist, entblüht'. Für die Bedeutung von  $\acute{a}er\acute{e}s$  beruft man sich mit Recht auf  $\chi\epsilon\tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\delta\acute{\iota}$ ; womit bei Homer (E 158) und später solche (verwandte oder nicht verwandte) Personen bezeichnet werden, die in Ermanglung von Söhnen die Hinterlassenschaft eines Verstorbenen, den ledig gewordenen Besitz,  $\nu\acute{\iota}$   $\chi\acute{\epsilon}\rho\omega$ , sei es zu eigener Nutzung oder nur zur Verwaltung erhalten. Auch ist dieser Auffassung das germanisch-keltische Wort für das Erbe, got.  $ar\acute{b}$  N., ir.  $orpe$  N., gütig, falls es, wie meistens angenommen wird, zu arm.  $orb$  'Waise', lat.  $orbis$ , gr.  $\epsilon\tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\delta\acute{\iota}$  gehört und ursprünglich so viel als verwaistes Gut war (Uhlenbeck Etym. Wörterb. der got. Spr. 316; anders Sievers FBS. Beitr. 12, 176 f. und Pedersen KZ. 36, 94). Nun wird der Ausgang von  $\acute{a}er\acute{e}s$  gewöhnlich als 'ufffall' bezeichnet, z. B. von Corssen Krit. Beitr. 40, 111 und von Stolz Hist. Gramm. 1, 564. Man vergleicht  $\mu\epsilon\tau\epsilon\tau\acute{\omega}$ , wodurch jedoch nichts erklärt wird, so lange das Verhältniß dieses Femininums zu  $\mu\epsilon\tau\alpha$  und zu  $\mu\epsilon\tau\epsilon\omega$  dunkel bleibt (zuletzt über diese Wörter Schrader Reallex. 320). Pott dagegen n. a. O. 'wätert' in  $\acute{a}er\acute{e}s$  ein älteres Kompositum. Er rechnet für den Schlussteil dieses Wortes mit dreierlei, mit Wurzel  $\acute{a}d$  'essen' ('das Ererbte verzehrend'), mit  $\acute{a}l$   $\acute{a}$   $\acute{d}\acute{\omega}$  'in Empfang nehmen, erhalten, in Besitz nehmen' und mit der Wurzel von lat.  $pr\acute{e}h\acute{e}n\acute{d}\omicron$ ,  $pr\acute{a}e\acute{d}\alpha$  (aus \* $pr\acute{a}i\text{-}h\acute{e}d\acute{\omega}$ ), und entscheidet sich für die letzte Kombination. Hierin ist ihm mit Recht niemand gefolgt. Die Verbindung mit  $\acute{a}d$  'essen', die Pott selbst mit der Begründung ablehnt, dass sie dem ersten und zumal in Rechtssachen keinen Spass verstehenden Römer einen übel angebrachten Witz unterliegen liesse, vertritt neuerdings Prellwitz BB. 25, 313 f., wobei er diese Wurzel auch in  $\chi\epsilon\tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\delta\acute{\iota}$  findet. Er bringt aber nichts bei, was den schon von Pott selber bezüglich der Bedeutung erhobenen Einwand zu entkräften vermöchte. So bleibt noch  $\acute{a}l$   $\acute{a}$   $\acute{d}\acute{\omega}$ , und diese Vergleichungsmöglichkeit, die Pott nur erwähnt, nm  $\acute{a}e$ , ohne Angabe eines Grundes, sofort wieder fallen zu

1) Nach Bartholomae ist mit diesem  $\text{-}da\text{-}n$  im al. Dat. Sg.  $\acute{d}ur\acute{e}n\acute{y}e$  (st.  $\acute{d}ur\acute{e}n\acute{y}$ ) identisch, s. Grundr. der inn. Phil. 4, 122. Darnech hätten wir die kurzvokalische Form auch auf irischen Boden.

2) Nicht ohne gewagt wäre wohl noch Heranziehung des Ausgangs  $\text{-}a$  von got.  $fa\text{-}n\text{-}a$  (vgl.  $kr\acute{e}n\acute{a}$ - $\acute{a}$ ) und  $fa\text{-}n\text{-}a$  (vgl.  $\acute{e}n\epsilon\tau\acute{\epsilon}\delta\acute{\iota}$ - $\acute{a}$ ), über welches anders, aber mir wenig einleuchtend Hirt FBS. Beitr. 18, 298 f. und Streiberg Upperm. Gramm. 269. 272 urteilen. Man könnte annehmen, dass in urgermanischer Zeit zunächst der Akkusativ in Verbindung mit der Postposition gleichbedeutend wurde mit dem blossen Akkusativ der Richtung. Neben diesem war dann die Bildung mit dem vokalischen Anhängel nur eine formale Variante, und die Doppelformigkeit wurde darauf bei den andern Gebrauchsweisen des Akkusativs übertragen. Schliesslich wurde der neutrale Akk.  $fa\text{-}n\text{-}a$  noch monosyllabisch verwendet. Man vergleiche die Verwahnung des  $\text{-}a$  mit verschiedenen Kasusformeln im Avestischen (Bartholomae an der in der letzten Fomote zitierten Stelle) und die als Akkusativprädik. verwendete arn.  $\text{-}z$  (Hubschmiede Ars. Gramm. 1446).

lassen, trifft, denke ich, zu, und zwar nicht nur für *hēris*, sondern auch für *χρηστής*, welchem, wie es gewöhnlich geschieht, ein von *χρησθω* 'ich mache verwalst, entblasse' abgeleitetes \**χρηστής*:') zu Grunde zu legen weder nach Seiten der Form noch auch nach Seiten des Sinnes angeht.

Wenn wir hiernach eine alte Zusammensetzung mit der Bedeutung 'Erbeempfänger' annehmen, so wird das zunächst dadurch empfohlen, dass der Begriff 'der Erbe' auch sonst in den idg. Sprachen durch Komposita ausgedrückt wird: zur Hand sind mit u. a. *εἰς ἁρτί* und *δῆγμα ἁρτί* *dhēgma harti* ('Erbanteil erhaltend'), gr. *καρμυνομας* ('Erbanteil in Benutzung nehmend', zum Medium *κασμα*), got. *arbi-nunms* abd. *erbi-nomo* ('Erbenehmer'), alsl. *arfakti* ('Erbenehmer') *arfpegi(r)* ('Erbeempfänger') *erf-nyti arfnyti* ('in den Genuss des Erbes kommend'). Insbesondere vergleicht sich mit *χρηστής* und *hēris* das al. *dayād-* 'der Erbe', da es aus *dayā-* 'Anteil, Erbteil' und *-da-* 'empfangend, in Besitz kommend' besteht. Es gab also, die Richtigkeit unserer Anknüpfung vorausgesetzt, schon in uridg. Zeit zur Bezeichnung solcher Personen, die Vermögensteile oder Hinterlassenschaften erbielten und übernahmen (vgl. Schrader Reallex. 184 ff.), dieses oder jenes Kompositum, dessen zweiter Teil ein Nomen agentis von \**r̥ dō*, \**o dō* war.

Bei dem Bedeutungsumfang, den die Wurzel *dō-* hat, und der sich auch in den europäischen Sprachen auf den Begriff unseres deutschen *geben* nicht beschränkt (vgl. u. a. Pott n. a. O. 105 ff., Osthoff Zur Gesch. des Perf. 236 ff.), ist es ohne Anstoss, dass wir die historische Bedeutung des al. *d dō* schon unserm uridg. \**r̥ dō*, \**o dō* beilegen. Ich möchte sogar annehmen, obwohl sich das wohl nie wird wirklich beweisen lassen, dass das allgemeindogermanische *dō-* 'essen' ursprünglich mit diesem Verbum compositum eins gewesen ist, dass es zunächst das Zusehnehmen, Einnehmen von Speisen durch die erforderlichen Bewegungen der Hand bedeutet hat und, in diesem spezielleren Sinne schon in uridg. Zeit als Simplex empfunden, seine eigenen Wege gegangen ist. So würden sich die eigentümlichen Ablautsverhältnisse bei dieser 'Wurzel', namentlich das Verhältnis des Präsens al. *diti* zu lit. *ēsti* usw., ungezwungen erklären. Die neuere Ablauttheorie muss hier, um zurechtzukommen, von ursprünglichem \**hēmi*, Pl. \**dhēis* ausgehen und das *o-* von al. *diti* aus dem Pl. und Du. übertragen sein lassen (Hirt Ablaut 142. 183). Statt dessen wären *e-* und *i-* bei diesem Verbum die beiden in der Quantität verschiedenen Formen unseres Präfices gewesen: al. *o dō* Imper. *o dō* wie *da-dō* *da dō*, wozu Sg. *d dō* wie später ep. *da-dō* für *dō-dō*; gr. *i-ō* lat. *edo* got. *ita* themavokallisch wie al. *dō-dō* (av. *dašāti*) und *ōdat* 'er ass', ursprünglich eins mit *ōdat* 'er empfing'; mit *i-* lat. *ēsti* lit. *ēsti* alsl. *jesti* sowie Part. lat. *ēns* lit. *ētas* = ai. *ō tsa* s. Kame man damit der Prellwitz'schen Etymologisierung von *χρηστής* und *hēris* ein Stück Weges entgegen, so muss doch betont werden, dass diese Wörter mit der uridg. Abzweigung eines \**r̥ dō* in der Bedeutung 'essen' von dem sonstigen \**r̥ dō* nichts zu schaffen gehabt hätten.

Die Deklinationsverschiedenheit zwischen *hērd-* und al. *dayād-* kann auf doppelte Weise erklärt werden. Man kann für *hēris* an die alte Kasusflexion des Wurzelnomens *dō-* anknüpfen, wonach vor haupttoniger Kasusendung, wenn sie vokalisch anlautete, der lange Vokal verloren ging, z. B. Gen. Sg. \**dōs* Dat. Sg. \**dōi* (vgl. Lanman Noun-Inflection 434 ff., Bartholomae Grundr. der iran. Phil. 1, 107 f. 234 f.). Die Kasusformen *hērd-is*, *hērd-i*, *hērd-um* waren dann alterrecht, und sie veranlassten die konsonantische

1) Bei Pollux 3, 47 ist *χρησταί*, nicht *χρησταί* zu schreiben, s. Beche's Ausgabe Hesychius hat *χρησταί*, was Housens in *χρησταί* verbessert hat.

Deklination des Nomens. Oder *hērēs* war ursprünglich *e*-Stamm wie *dāyodōs* und trat später, nachdem sich seine anfängliche Bedeutung verdunkelt hatte und sein Ausgang nur noch als 'suffixal' angeschaut wurde, in die konsonantische Flexion über, vgl. die Adjektiva auf *-ās* neben kelt. *-āns*, *senex* neben ai. *senakōs* (gall. *Seneca*) u. dgl. Der altlat. Akk. *hērem* (Naevius) war natürlich Neubildung nach dem Nom. *hērēs*.

*χρηστής* ist durch *-της* als Nomen agentis charakterisiert. Es kann eine jüngere Erweiterung von \**χρηδ(ω)* oder \**χρηδ-* sein, wie *ἀπραγής* von *ἀπραξ* (*ἀπράξω*), *ποιμαστής* von *ποιμαίνω* (u. dgl. Aber es kann auch schon vor der Zusammensetzung mit *χῆρις* ('*ghiro*')) ein mit dem ai. Part. *ā-ḥa-s* zu vergleichendes \**ā-rtā* F. 'Empfang', konkret 'Empfänger', gegeben haben, das in die Komposition einging. Mit Rücksicht auf die Frage, ob \**ῥ* *do* \**ō* *dō* und *hd* 'essen' ursprünglich identisch waren, vergleiche man auch *ἀμεστής* 'Robes essend' gegenüber ai. *āmād* 'Rohes essend', worüber Wackernagel Das Dehnungsgesetz 31 gehandelt hat. Zum Schluss noch die Frage, ob nicht unser \**e* *dō* auch noch in einem oder dem andern der folgenden Nomina enthalten war: *ἀλφειστής*, *τοιχαστής*, *ἰρχειστής* u. a. (s. Leo Meyer Handb. der griech. Etym. 1, 322 f.), *δείκνυτος* *δέκνυτος* und *δεικνυτής* ('Zeit des *deiknō*, des *deknō*'), *ἰρχειστής*, lesb. *χίλλεστις* (etwa 'Tausendschaft'). Eventuell hat ein Substantiv als zweites Zusammensetzungsglied nach Art von nhd. *-tum*, *-heit*, *-schaft* u. dgl. den Charakter als bloss formantisches Element angenommen und hat dann ohne Rücksicht auf die Grundbedeutung fortgewuchert.

LEIPZIG.

KARL BRUGMANN.

## KRĀNĀ, KRĀNĀ IM RĠVEDA.

Die nachstehende Besprechung eines schwierigen vedischen Worts — oder vielmehr die Revision älterer Besprechungen desselben — führt zu einem Resultat, das an Bestimmtheit wie an Sicherheit viel zu wünschen übrig läßt.

Ich glaube, dass bei Problemen dieser Art eine befriedigendere Lösung oft ausgeschlossen ist. Die Gleichungen, so zu sagen, aus denen wir die unbekanntes Grössen ermitteln sollen, enthalten allemal viele mehrdeutige Elemente. Wie wir dann nicht versuchen dürfen Bestimmteres zu finden als nun einmal gefunden werden kann, werden wir andererseits durch solche Sachlage uns auch nicht bewegen lassen, auf so viel Einsicht, als eben erreichbar scheint, zu verzichten.

Es handelt sich um das Wort *krāṇā* im Rgveda<sup>1)</sup>, neben dem eine Anzahl offenbar demselben Stamm angehöriger anderer Casusformen liegt (*krāṇāya krāṇāsaḥ krāṇāḥ*?). Die Belegstellen sind die folgenden: I, 58, 3 *krāṇā rudrādhir vāsuḥkṣi purūḥito hōṁ nīpatto rayāḥ śmaratyah* | ... *vy ānuśāḥ vīryā devā rṇvati*. — I, 132, 2, *avarjje dhīra āprāya vākmāny uparbhūdhah svāminn dhīyae krāṇāya svāminn dhīyai* | *dhan indro yētha vidē* etc. — I, 134, 2 *māndantu tvā māndino vāyav indavo* "emē krāṇāsaḥ sukṛtā abhīyaso gōhīḥ krāṇā abhīyasaḥ" | *yid dha krāṇā irādhyasi dākṣāḥ sōanta atāyāḥ* etc. — I, 130, 1 *yid dha krāṇā vīśevati nābha anādāyī nōvayati* | *dha prā sō na tīpa yantu dhīyāḥ* etc. — V, 7, 8 *evār avata matā krāṇā yā ānast dhāgam*. — V, 10, 2 *te asuryim āruhat krāṇā mītrō nā yajātīyāḥ*. — IX, 86, 19 *krāṇā vīndhīmim kulāsāḥ svāpāt*. — IX, 102, 1 *krāṇā śīfar mahīnāḥ hīnōnn rīdāyo dīdhīim* | *vīśva pīri prīyā dhūvad dīha dvīth*. — X, 61, 1 *idām itthī rīudrāḥ garīśvōḥ brāhma krāvī idayām anār āyae* | *krāṇā yā asya pīdār māghānēsthīḥ pīrpat pakthī dhann ā sapṛā hōḥn*. — X, 92, 6 *krāṇā rīudrā marīto vīśvīkṛṣyāḥ* ... | *tēhīḥ caṣṭe vīruṣo mītrō aryamā* etc. — X, 132, 2 *yuvāḥ krāṇāya anbhyaḥ abhī syūma rakṣāḥ*.

Für die Deutung scheint mir zunächst so viel klar, dass eine Zusammenstellung mit *κράνωμαι κρατός*, die man versucht hat, ausgeschlossen ist oder allermindestens aus aller Wahrscheinlichkeit heransfällt. Es ist hinreichend gesichert, wie auch Johanson hervorgehoben hat, dass in den griechischen Worten palatales *k* (= ekt. *s*) vorliegt. *πόδιός* *κράνωθής*

<sup>1)</sup> Ich führe von neuerer Literatur an Lassen JAOS, X, 334; v. Bradke, Byzov Aoten 35 f.; Fischel, Vedische Studien I, 67 f.; Colast, Les principes de l'épique védique 24 f.; Johanson, Bezenbergers Beiträge XX, 89; Ludwig, Ueber Methode bei Interpretation des Rv. 24.

<sup>2)</sup> Diese Formeln nehmen, beiläufig bemerkt, der Annahme von *krāvā* als Instr. eines 'krāman, wonach man gedacht hat, wohl die Wahrscheinlichkeit.

I, 134, 2 stützt jene Zusammenstellung nicht hinreichend: man braucht sich, um dies zu erkennen, nur einen Ueberblick über die Mannigfaltigkeit der Verbindungen zu verschaffen, in welchen das Wort *gōbhīh* schon allein im Umkreis von Manj. IX erscheint.

Ich halte für unzweifelhaft, dass ein mediales Participle von *kar* „machen“ vorliegt<sup>1)</sup>. *krāvā* verhält sich der Form nach zu *cakrāvā* wie *yujānā jujānā* zu *yuyujānā juyujānā*; es verhält sich andererseits zu *krāvānā* wie *hīnānā* zu *hīnānā*.

Für die Uebersetzung ergibt sich damit entweder die Anknüpfung an den sonst vorliegenden medialen Gebrauch von *kr* oder die Annahme passivischen Sinnes. Im ersteren Fall gelangen wir zu der Bedeutung: „der (für sich) etwas machende, resp. gemacht habende“: etwa in dem Sinn wie es I, 54, 9 heisst *māno vasudēyaya kṛva* „mache deinen Geist auf Schätzenspendung gerichtet“ oder X, 42, 4 *yujāya kṛvate* „er macht ihn sich zum Genossen.“ Was mich bedenklich macht gegen den Versuch von diesem Ausgangspunkt aus die Stellen zu interpretieren — man vgl. Colinet's Behandlung des Problems mit einem solchen Versuch bezeichnen dürfen —, ist die unverkennbar starke Verschiedenheit des Aussehens der Belegstellen für *krāvā* gegenüber denen etwa für *kṛva kṛvate kṛvānā cakrāvā*. Das bei den letztgenannten Formen regelmässig im Accusativ ausgedrückte Object vermissen wir bei *krāvā* durchweg; dass etwa *\*māno vasudēyaya krāvāh* oder dgl. gesagt würde, ist unerhört. So scheint mir in Frage zu kommen, ob *krāvā* nicht passivisch zu verstehen ist<sup>2)</sup>. Beim Verbum finitum *kr* ist passivischer Gebrauch des Mediums, wenn überhaupt vorhanden (z. B. III, 27, 97) so in jedem Fall äusserst selten. Aber es ist wohl möglich, dass in dieser Beziehung das Participle seinen eignen Weg geht: etwa wie bei *vr* „wählen“ das mediale Verbum finitum nicht in passivischem Sinn, sondern stets im eigentlich medialen, durchweg mit Objectaccusativ, dagegen das Part. *vrāvā* nicht selten in passivischem Sinn gebraucht wird.

Prüfen wir darauf die Belegstellen und beginnen mit dem Vers I, 134, 2, in dem unser Participle dreimal erscheint. Man wird die Uebersetzung annehmbar finden: „Dich sollen erfreuen, o Vayu, die erfreuenden Komas, von uns her (vgl. etwa das *asvānā* in IV, 41, 1) die bereiteten schönbereiteten himmelstrebenden, die mit Kuh(milch) bereiteten himmelstrebenden. Wenn dazu bereit zu gewinnen, Segnungen deine Einsicht geleiten“ etc. Das *krāvānā* ist ungefähr synonym mit dem *sikṛtāh*; dem *krāvānāh sikṛtāh* vergleicht sich VII, 62, 1 *kratva kṛtāh sikṛtāh kartāhīr bhūt*. Zu *gōbhīh krāvāh* vgl. III, 35, 8 *sāma indra gōbhīr mādhumantam akraṇ*; IX, 61, 18 *gōbhīh . . pāriṣkṛtam*. Das *krāvā* *iridhīyā* ist vergleichbar einer Wendung wie VIII, 98, 3 *indrah ei dīmane kṛtāh*.

Danach übersetze ich weiter I, 132, 2 *krāvāya* „dessen der bereitet (zugerüstet) wird (oder: wurde)“: das Wort steht parallel mit *usarbādāh* und wird auf Agni gehen. Weiter X, 132, 2, wo vermuthlich *krāvāya* Neutrum ist: „durch eure (Mitra-Varuṇa's) Freundschaft zum Besten dessen was gethan wird (oder: wurde, zum Besten unsres Werks) mögen wir die Zauberer überwinden.“

Dies sind sämmtliche Stellen, an denen eine andre Form als *krāvā* mit Sicherheit vorliegt. Es handelt sich nun darum, diejenigen, an denen *krāvā* erscheint oder unter Berücksichtigung des Sandhi erscheinen kann, den in Betracht kommenden Casus zuzuweisen. Wie wir bisher den verschiedensten Casus des Worts begegnet sind, kann es

<sup>1)</sup> Dass an *kar(i)* „ausstreuen“ und *kar(i)* „speisen“ nicht zu denken ist, sieht man leicht. Auch die Anknüpfung an *car(i)* (Birt. Mg. Abh. 85) kann ich nicht überzeugend finden.

<sup>2)</sup> Wichtigstes in der Hauptmasse der Fälle. Die Möglichkeit, dass es sich in einzelnen doch um mediale Sinne handeln kann, will ich nicht läugnen.

nicht überraschen, wenn auch in die Belege von *krūpā* mehrere Cams sich theilen. Die Hauptfrage ist, ob wir mit Casusformen der allgemein gangbaren Typen ausreichen oder ob es nöthig ist zu einem — etwa adverbiall. erstarrten — Instrumental *krūpā*<sup>1)</sup> seine Zuflucht zu nehmen.

Ich glaube nun, dass es nicht geradezu unmöglich ist, einen solchen Instrumental zu vermeiden.

Ein Nom. eing. fem. scheint mir zunächst I, 130, 1 die grösste Wahrscheinlichkeit zu besitzen (so auch Fischel). Wie es in dem zur nämlichen Serie gehörigen Hymnus I, 134 (v. 2) heisst *yād dha krūpāḥ* und dann das zu diesem *krūpāḥ* gehörige *śūpāḥ* folgt, genau so heisst es hier *yād dha krūpā* und es folgt entsprechend *śūpāsi* (scil. *śūpāḥ*). Auch V, 7, 8 ist der Nom. eing. fem. denkbar, auf *māś* bezüglic.

Weiter ein Acc. plur. neutr. kann sehr wohl IX, 102, 1 vorliegen, etwa: „Das Junge (nämlich der Soma), antreibend die Werke der grossen (Wasser), den Gedanken des Rta“ etc.; auch Abhängigkeit des *krūpā* vom *pāri . . bhāvat* des dritten Pāda wäre möglich. Von den „Werken der Wasser“ könnte auch IX, 86, 19 die Rede sein: „die Werke der Ströme, die Kufen hat er (der Soma) brüllen gemacht“, d. h. er hat bewirkt, dass die Wasser, mit welchen er sich mischt, brüllend (rauschend) ihr Werk thun und dass die Kufen ertönen. Vgl. I, 54, 1 *ākrandayo nodyāḥ*; IX, 96, 14 *adā śūpāḥ* *kalidē svāsināḥ*. Feroer ist der Acc. pl. neutr. I, 58, 3 denkbar, abhängig entweder, parallel mit *śūpā*, von *v . . ryaṇi* oder von einem zu ergänzenden Verbum (etwa: er thut, führt aus). Desgleichen V, 10, 2 vielleicht: „die Werke (vollführt du) wie der heilige Mitra“: in diesem Liede findet sich mehrfach Ellipse des Verbums. Oder wäre zu verstehen „wie zu seinen Werken der bellige Mitra (emporsteigt)“ — anter Ergänzung von *śruhat* aus dem vorhergehenden Pāda?

Es bleiben zwei Stellen übrig. Zunächst X, 61, 1: ein dunkler Vers eines dunklen Liedes. Das danebenstehende *pūtrā* lässt als möglich erscheinen, dass *krūpā* Dual ist. Auf weitere Vermuthungen muss ich hier verzichten. Endlich X, 92, 6, wo der Nom pl. masc. in Betracht kommen kann; auch der *Padapaṭha* nimmt *krūpāḥ* an. Ich würde übersetzen: „Die Rudras, die Maruts, die allen Länden zugehörig gemacht werden (worden).“

Blickt man auf die Gesamtheit der Stellen zurück, wird man doch den Eindruck nicht abweisen können, dass die Unterbringung des *krūpā* in jenen verschiedenen Fächern nicht ohne eine gewisse Gewaltthatigkeit gelangen ist. Die Ergänzung ausgelassener Verba, eventuell das Abhängigmachen des Accus. *krūpā* von einem weit entlegen stehenden Verbum (I, 58, 3), die Seltsamkeit der Vorstellung, dass der Soma „die Werke der Flüsse brüllen macht“ (IX, 86, 19): das Alles, ohne direkt unlenkbar zu sein, muss doch dazu treiben einen andern Weg zu versuchen. So wird denn die längst von mehreren Seiten verfochtene Annahme eines Instrumentals *krūpā* als möglich wohl in Betracht zu ziehen sein. Instrumentale von *a*-Stämmen auf *-ā* sind einigermaassen häufig nur bei den Ausgängen *-āś* und *-āṇāś*. Aber an diese Fälle gebunden sind sie nicht; nichts steht im Wege, insonderheit bei einem offenbar alterthümlichen Wort, zu dieser Erklärung zu greifen. Die Bedeutung würde sein „durch Gethanes“, resp. „in thatkräftiger, wirksamer Weise.“

1) Was die Annahme eines Dativs *krūpā* anlangt (Fischel), so hat schon Colinet dieselbe mit treffenden Gründen bekämpft. Die Verbindung, in welcher diese Hypothese mit der Zusammenstellung *krūpā-śūpā* erscheint, kann ihre Überzeugungskraft kaum vermehren. Uebrigens hoffe ich bei anderer Gelegenheit den Nachweis zu führen, dass gegenüber den neuerdings so beliebt gewordenen Dativn auf *-ā* alle Skrupel angebracht ist.



Damit kommen wir, allerdings auf einem andern Wege als Colinet, auf das Ergebnis dieses Forschers zurück. Ein solcher Instrumental brauchte keineswegs überall, wo *krāṇḍ* steht, angenommen zu werden. Insonderheit I, 139, 1 möchte ich aus dem oben angegebenen Grunde den Nom. sing. fem. für wahrscheinlicher halten. X, 92, 6 andererseits würde die Annahme des Instr. *krāṇḍ* statt des Nom. pl. *krāṇḍīḥ* die erwünschte Möglichkeit geben, übereinstimmende Auffassung des *krāṇḍ rudrīḥ* mit dem *krāṇḍ rudrābhīḥ* I, 58, 3 zu erreichen. Positive Behauptungen werden wir uns hier versagen müssen.

Wird die fortschreitende Forschung bei Problemen dieser Art wesentlich sicherere Ergebnisse erringen lernen? Ich zweifle daran. Doch vielleicht darf uns das nicht allzu sehr bekümmern. Mögen noch so viele Einzelfragen der Vedaklärung ungelöst und unlösbar bleiben: der Veda im Ganzen bietet unserm Eindringen so breite Angriffsfelder, dass wir die Hoffnung auf eine allmähliche Ueberwindung der jetzt unter den Vedaforschern bestehenden weit- und tiefgehenden Meinungsverschiedenheiten sicherlich nicht fallen zu lassen brauchen.

Kiel.

H. OLDENBERG.

## INSCRIPTION SANSCRITE DU PHOU LOKHON (LAOS).

Phou Lokhon, d'après M. Aymonier, „le mont du royaume" (Lokhon ou nokhon = scr. nagara), est un monticule de grès qui domine la rive gauche du Mékong, à quelques kilomètres en amont du confluent du grand fleuve et du Sé Moua, par 15° 20' N et 103° 8' E. „Au sommet, on a creusé dans la roche un petit puits rond de 60 centimètres de diamètre „et de 80 centimètres de profondeur, pour mieux dégager sans doute un linga de 30 centimètres de diamètre, qui se dresse au milieu, et qui a 1<sup>m</sup>, 50 de hauteur. A 2<sup>m</sup>, 50 au „Sud de ce linga est planté à même dans la roche un pilier carré de grès, haut d'un „mètre au plus, large de 60 centimètres, qui présente la particularité de n'être pas „orienté aux quatre points cardinaux, mais aux points intermédiaires. Sur sa face Nord- „Est <sup>1)</sup>, a été gravée une inscription sanscrite de 6 lignes, peut-être de 7 <sup>2)</sup>: le texte, assez „net dans le haut, ayant beaucoup souffert dans sa partie inférieure <sup>3)</sup>. L'écriture, très „ancienne, indique notre VII<sup>me</sup> siècle. On lit d'ailleurs dans ce document, qui reste à „étudier, le nom de Mahendrarvarman, qui succéda à Bhavavarman et qui dut régner vers „l'an 610 ou 620 de notre ère" <sup>4)</sup>.

Ce petit monument nous a conservé la dernière inscription cambodgienne qu'on ait trouvée jusqu'ici en remontant le Mékong et, en même temps, l'une des plus anciennes. Bien qu'elle ne soit pas datée, elle émane en effet, comme l'a vu déjà M. Aymonier, du deuxième roi dont nous ayons un document direct, de Mahendrarvarman, le successeur de ce Bhavavarman de l'inscription de Han Chey, dont l'éloge déchiffré par Kern, il y a plus de vingt ans <sup>5)</sup>, a été l'une des premières conquêtes dans le domaine de l'épigraphie cambodgienne.

L'inscription se compose de 3 çlokas anuštubh, occupant deux lignes chacun, les pādas séparés, formant deux colonnes. Elle relate l'érection, sur le Phou Lokhon, par le roi Mahendrarvarman, comme trophée de ses victoires, après la conquête du pays, d'un linga de Çiva-Giriça, sans doute le linga même qui se voit encore aujourd'hui sur la montagne.

Par une inscription postérieure d'Ang Chumnaik <sup>6)</sup>, nous savions simplement que

- 1) Par conséquent faisant face au linga.
- 2) Les estampages n'accusent aucune trace d'une septième ligne, et le nombre impair est a priori improbable.
- 3) C'est tout juste le contraire.
- 4) Aymonier: *Le Cambodge*, t. II, p. 172.
- 5) Dans les *Annales de l'Extrême Orient*, du février 1882, p. 325.
- 6) *Inscriptions sanscrites du Cambodge* (dans les *Extraits et Notices des manuscrits*, t. XXVII), n° XL.

Mahendrarman a été le successeur de Bhavarman. Par l'inscription de Han Chey <sup>1)</sup>, nous savions en outre que Bhavarman avait eu un fils qui lui a survécu, mais dont

ॐ श्रीगणेशाय नमः  
 श्रीमहाराजस्य भवः  
 श्रीमहाराजस्य भवः  
 श्रीमहाराजस्य भवः  
 श्रीमहाराजस्य भवः  
 श्रीमहाराजस्य भवः  
 श्रीमहाराजस्य भवः  
 श्रीमहाराजस्य भवः

le nom, pour une raison ou pour une autre, ne nous a pas été transmis, pas même par celui de ses fidèles qui a fait son éloge <sup>2)</sup>. Nous apprenons maintenant que ce fils n'a pas été Mahendrarman qui, d'après notre document, a été un frère cadet de Bhavarman. Très probablement le neveu est mort trop jeune <sup>3)</sup> pour avoir effectivement régné. D'autre part, l'inscription de Véal Kantel <sup>4)</sup> nous avait donné le nom du père de Bhavarman, Viravarman; mais il restait un doute quant à l'identité de ce Bhavarman avec le grand roi victorieux des autres documents. Ce doute est maintenant levé, car le nom de Viravarman se retrouve et, très probablement, comme celui du père commun de Bhavarman et de Mahendrarman, dans les traces très indistinctes, il est vrai, de la première ligne de notre inscription. Malheureusement, celle-ci ne nous apprend rien de plus sur ce Viravarman, qui paraît ne pas avoir régné, car il ne figure pas dans la liste

1) *Ibidem*, n°. I. A, cl. 17-21.

2) Il n'y a qu'une allusion à un dignité de *kramara*. Le nom ne se retrouve pas non plus dans l'inscription de Peshkar Har (*Ibidem*, n°. II), qui se rapporte aussi peut-être à Bhavarman et à son fils.

3) C'est là la seule que doit avoir le nom *supari rittana* de Han Chey, A, cl. 21.

4) *Ibidem*, n°. IV.

des rois de l'inscription d'Ang Chumnik, où le prédécesseur de Bhavavarman est Rudravarman. La relation de ce dernier avec Bhavavarman et son frère reste donc inconnue.

Par contre, notre inscription nous apprend le fait très intéressant que Mahendrarvarman n'a porté ce nom qu'à partir de son sacre et que, auparavant, il s'appelait Citrasena<sup>1)</sup>. Dans ce dernier nom, il est permis de reconnaître le Tche-to-ssou-na des annales chinoises<sup>2)</sup>, de race ksatryia<sup>3)</sup>, le conquérant du Fou-nan, royaume dont le Cambodge aurait été autrefois vassal. De même, dans son fils et successeur Yi-ché-na-sien (Içnavarman) des mêmes annales, il est permis de reconnaître Içnavarman, le successeur de Mahendrarvarman (Citrasena), d'après l'inscription d'Ang Chumnik<sup>4)</sup>. La source chinoise, à peu près contemporaine, place ces événements entre 559 et 618 A. D., probablement peu avant 616<sup>5)</sup>, ce qui s'accorde parfaitement, et avec la date de 600 A. D., que, pour des raisons paléographiques, quand rien ou presque rien n'était encore connu de l'ancien Cambodge, Kern avait assignée approximativement à Bhavavarman<sup>6)</sup>, et avec les données de nos inscriptions, dont l'une, du règne d'Içnavarman, celle de Vat Chakret<sup>7)</sup>, est datée de l'an çaka révolu 548 = 626 A. D. En fixant ce nom de Citrasena, jusqu'ici flottant, notre inscription donne une base solide à ces synchronismes: décidément, en ses 6 lignes mutilées, elle nous en apprend plus que bien d'autres très longs documents.

La rédaction est soignée et la langue est parfaitement correcte: la faute de la 5<sup>ème</sup> ligne est certainement une méprise du lapicide. L'écriture est du plus beau type de cette époque: à la fois robuste et élégante, elle rappelle tout à fait celle de l'inscription de Bhavavarman au Phnom Bantéai Néang<sup>8)</sup>.

Le fac-similé est la reproduction phototypique, réduite à  $\frac{1}{2}$ , d'un calque fait avec soin sur un excellent estampage provenant de la mission Aymonier, et revu ensuite, pour les parties douteuses, sur deux autres estampages de même provenance déposés à la Bibliothèque Nationale, où ils sont cotés sous le n<sup>o</sup>. 387. Partout où le tracé du gravure est resté suffisamment net, il est reproduit par le trait plein, sans égard pour les menus accidents de la pierre. Quant aux hachures, qui doivent représenter les traces parfois à peine visibles des parties usées, elles sont nécessairement plus ou moins conventionnelles. Le fac-similé est donc plus net d'aspect que l'original; mais, sous cette réserve, je crois pouvoir en garantir l'exactitude. Il n'y a pas de signe marquant la fin des çlokas.

Dans la transcription (et dans la traduction) les lacunes sont marquées par des points; les lectures douteuses sont en italiques.

. . . ï . rryā . ya- s sūnuç çriPirvarmmañah  
 çakhyānana: 10) kaniçtho pi bhāta çriBhavavarmmañah

1) L'usage d'un saxon de sacre, *abhiçekandiman*, a été aussi constaté par M. Finot dans une inscription inédite de Campt.

2) Abel Rémusat: *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. I, p. 77, 83, 90; et Pelliot, dans le *Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient*, t. II, p. 123.

3) Les rois de cette dynastie se prétendaient en effet de race ksatryia. *Inscriptions sacrées du Cambodge*, n<sup>o</sup>. I, A, cl. 51.

4) Nos inscriptions n'ont pas donné jusqu'ici la relation de parenté de ces deux princes.

5) Des sources chinoises postérieures (Abel Rémusat, op. l. p. 84 et Pelliot, op. l. p. 124) attribuent la conquête du Fou-nan à Içnavarman, ce qui, pour le moment, n'importe guère.

6) *Annales de l'Extrême Orient*, 1882, p. 225.

7) *Inscript. sacrées du Cambodge*, n<sup>o</sup>. VI.

8) *Ibidem*, n<sup>o</sup>. III, pl. 4.

9) Les dimensions de l'original sont 0<sup>m</sup>, 40 x 0<sup>m</sup>, 335.

10) Je crois distinguer les traces de l'ï et du jivhāndilya.

çriCitrasetanamî ya-	s sarvva-mâhatalakṣaṇaḥ
sa çriMahendravarmoti	nâma bheje bhiṣekajam <sup>1)</sup>
jitvemaṇa teçam <sup>2)</sup> akhila-	â Giriçayeha bhûbhṛti
lîḡgaṇa niveçayam îsa	jayacihnam ivâtmanuḥ

1. Lui .. qui .. *filz de çriViravarman* (et) *nullement inférieur en puissance*, bien que le plus jeune frère<sup>2)</sup> de çriBhavavarman;
2. Lui, çriCitrasetana, qui possède toutes les marques de la majesté, a pris le nom de çriMahendravarman lors de son sacre.
3. Après avoir conquis toute la contrée, il a, sur ce mont, établi ce linga de Giriça comme le signe de sa victoire.

C'est avec un sentiment de joie et de gratitude que j'offre à notre ami Kern ce petit souvenir cambodgien, où il retrouvera d'anciennes connaissances et qui lui rappellera le temps déjà lointain où, sur ce domaine comme sur tant d'autres, il a été un initiateur. J'y joins les vœux les plus fervents pour le cher maître: *valeat multos in annos!*

PARIS.

A. BARTH.

- 
- 1) La trace de virama est très faible.
  - 2) sic; lire *ççam*.
  - 3) Le superlatif implique qu'il y a eu plusieurs frères.

## NAAR AANLEIDING VAN BENIGE DUISTERE PLAATSEN IN BUDDHACARITA EN LALITAVISTARA.

Mag ik eenige oogenblikken uwe aandacht vragen, Meester, voor eenige opmerkingen betreffende een paar plaatsen in teksten, die veel aan U verschuldigd zijn. De waarde van Lalitavistara als document voor de Buddhalogende hebt gij door uwe methode van behandeling, zoowel in uwe *Geschiedenis van het Buddhisme in Indië* als in uw *Manual of Buddhism*, in het licht gesteld, en Ācāryaśa's kunstgewrocht is door uwe tekstcritiek zeer gebaat geworden.

Voorerst dan Buddhac. III, 54—57. De prins is voor de derde maal uitgereden en heeft den lijkstoet ontwaard, dien de Devas hem en Chandaka openbaren, maar dien anders niemand bemerkt. Vier mannen dragen den doode, wien eene schare van rouwbedrijvendens volgt. De prins vraagt den wagenmenner, wat voor iemand dat is. De woorden van den tekst geeft Cowell in zijne Engelsche vertaling (S. B. E. XLIX, 34) aldus weer: 'Who is this borne by four men, followed by mournful companions, who is bewailed, adorned but no longer breathing?', waarbij deze aantekening 'I would read *apasy avarudyate*'. In zijne tekstuitgave had hij die gissing overigens reeds in den tekst opgenomen. Daar luidt de geheele stanza als volgt:

*athūbrahid vījanatā ca vītaḥ  
naraḥ caturbhīr hrīyate ka cāh |  
dinair manasyair anugamyamāno  
yo bhūṣito 'pasy avarudyate ca ||*

In de Hds. staat in den vierden pāda: *apasyavarudyate*, wat zinloos is. Maar *apasy* schijnt niet te passen. Hoe kan de Bodhisattva, onbekend met den dood, weten dat die man, die daar ligt, niet ademt? Zien kan hij het niet, al zou hij, in zijn karos gezeten, den doode op nog zoo korten afstand bemerken. Ook is de vereeniging van dat drietal attributen 'bewailed, adorned but no longer breathing' wat gewrongen. Mijns inziens valt er aan of niet te tornen, maar schuilt de fout in *avar*, waarvoor ik lees *av*. Zoodoende komen wij tot een goeden zin; *bhūṣito 'pasy avarudyate ca* past goed in den mond van den prins, die zich verwondert dat die man daar *getooid* is en toch beweend wordt. Deze gissing wordt bevestigd door de Chineseche vertaling, die volgens Beal (S. B. E. XIX, 36, vs. 243) aldus in Engelsche vertolking luidt:

„(Once more) he asked: What is this they carry? with streamers and flowers of

every choice description, whilst the followers are overwhelmed with grief, tearing their hair and wailing piteously."

Dinsvolgens heeft de Chinees de woorden *bhāṣita* (getooid) en *anarudate* (wordt bevoend) in het origineel aangetroffen en geparaphraseerd<sup>1)</sup>, maar van een woord als *apūsi* niets gemerkt. Ook heeft hij de tegenstelling, gelegen in het samengaan van twee zeer tegenstrijdige zaken, in zijne vertaling tot maar recht doen komen. Met *āpi* . . . ca vergel. men I, 52 *apūsiāpūsi abhinanditapa*.

Het antwoord van Chandaka, dien de Devas nopen te zeggen wat hem verboden was, laat ik hier volgen in origineel en in Cowell's vertaling. In zijne uitgave heeft de stanza (III, 56) dezen vorm:

*buddhindriyapṛaṅḡḡayair vīyuktāḥ*  
*supṭo vīcāyānas tṛyākāś/habhutaḥ |*  
*saṅghādhyā saṅghāḥya ca yatazandhīḥ*  
*priyāpriyāś tyaḡataḥ| eṣa ko 'pi |*

Zij is aldus vertaald: „This is some poor man who, bereft of his intellect, senses, vital airs and qualities, lying asleep and unconscious, like mere wood or straw, is abandoned alike by friends and enemies after they have carefully swathed and guarded him." Deze opvatting stuit al dadelijk op de vertaling van *anarudate* door 'swathed'; gesteld eens dat dit Sanskrit woord de bet. 'zwachtelen' kan hebben, toch blijft dit bezwaar: de doode is in een lijkkleed gehuld, niet in een bandage vastgesnoerd. Te recht vermoedt daarom Böhtlingk dat *anarudate* — zoo staat in de Hds. — bedorven is uit *anarudate*. Met deze lezing, waartoe ik, onafhankelijk van B, bij repetita lectio van ons poem ook gekomen ben, moet men niet denken aan handelingen in verband met de lijkplechtigheid, maar Chandaka zegt dit: „na hem eerst grootgebracht en gekoesterd te hebben, abandonneert men dien man nu." Maar hiermede is de plaats nog niet terecht gebracht. In C.'s vertaling wordt er gezegd dat de doode wordt 'abandoned alike by friends and enemies'. Hoe nu? Gaan de vrienden en vijanden van een overleedene gezamenlijk hem naar het kerkhof brengen? Het zijn natuurlijk de naaste betrekkingen, die jammerend en misbaar makend achter den doode optrekken. De Chinees, die onzen tekst vertaalde, heeft van die „vijanden" ook niets gelezen. Volgens Beal is dit de inhoud der Chineseche vertolking hier: „This is a 'dead man', all his powers of body destroyed, life departed; his heart without thought, his intellect dispersed; his spirit gone, his form withered and decayed; stretched out as a dead log; family ties broken — all his friends who once loved him, clad in white cerements, now no longer delighting to behold him, remove him to lie in some hollow ditch (tomb)." Ondanks de nitspinning der kenmerken, die in het origineel veel korter worden aangegeven, wordt hier geen woord gerept van „vijanden".

Om kort te gaan, de nitdrukking *priyāpriyāś* is of verkeerd begrepen of corrupt. Neemt men dit laatste aan, dan zou men de fout gemakkelijker kunnen herstellen door in plaats van *saṅghāḥya* te lezen *saḥ*: *saḥ*: 'ab amicis amicis (deseritur)', iets wat paisographisch

1) Die nitwerking van het ruwmisbaar vindt men ook in de parallelplaats van het kanonieke werk Lalitavistara. Zie aldaar 190, 10 vlg. ed. Lalin. In de vanastāhika stanza, waarin daar de prins zijne vrees dat een goeden zin geeft 'op het rustbed', maar tegen de maat is; in het Pseudoanukrit der *gūthās* is *saṅghāḥya* met Prakrit *saṅghā* (vgl. Pischel, *Gramm. der Prakrit-Sprachen* § 158) onbetreftelijk. Iets verder, in plaats c XVI, 123 noot.

gewettigd is; de stek van de *a* en de *visarga* worden meermalen verward. Of men zou kunnen lozen *śrīvāḥ*: 'ab amicissimis.'

Maar is het woord wel corrupt? Zeker naar de normale wetten van de taal is *priyapriya* = een versterkt *priya*, maar *priyāpriya* = *priya* + *apriya* 'vriend en vijand'. Evenwel, men heeft naast *carācara* dat aan *cara* + *acara* beantwoordt nog een ander *carācarā* = *carā* met intensieve beteekenis. Zou men nu ook hier iets dergelijks bij *priyāpriya* mogen onderstellen? Er voor pleit, dat het type *carācarā* niet tot dit eene woord beperkt is, er tegen dat er van een intensief *priyāpriyā* van elders, zoover ik weet, niets bekend is. Twee vārtikas op Pāṇini, nr. 2 en 3 op VI, 1, 12, leeren de ooregelmatige reduplicatie met lange eindvocaal in *calācalā*, *carācarā*, *patāpatā*, *vadāvādā*, *ghanāghanā*. De meeste van dese komen in de literatuur voor; *calācalā* o. a. in Buddhistische teksten als attriboot van den *saṃśāracakra*, met name in eene gemeenplaats over het bereiken van het Arhatschap<sup>1)</sup>, en het tegengestelde *acalācalā* 'onveranderlijk, onwrikbaar' wordt Lalit. 216, 15 (ed. Lefm.) gezegd van het voornemen van den Bodhisattva om monnik te worden. Zoo staat *asaḍāṭāda* Altar. Br. 7, 13, 7. „Vallenle sterren" heeten Kaṅṅas. 93, 35 en 128, 1 *nakṣatrāṇi patāpatāni*, vgl. Weber, *Omina und Portenta* p. 390.

Bevat die lijst van den vārtika-vervaardiger alle bestaande gevallen? Zoo ja, dan is het niet mogelijk *priya-priya* ooit als een intensief *priya* op te vatten. Maar er bestaat minstens één dergelijk verbale, dat door den grammaticus niet genoemd wordt, nl. *madamadā* dat slechts eens schijnt voor te komen, Kathopaniṣad 2, 21. Terecht wordt dit in het Pet. Woordenb. vertaald „in eteter Anfregung seiend" en Čaṅkara's interpretatie<sup>2)</sup> *madamadā* = *samadā* 'madāṣca sahaṣa' 'harsaṣ' en afgekeurd; philologisch is zij ook onhoudbaar. Ook past de intensieve zin beter bij de gedachte die daar wordt uitgedrukt.

Misschien geeft de gestelde vraag aanleiding, dat er meer gevallen van dien aard voor den dag komen. Zoolang er niet meer bewijsmateriaal aanwezig is, blijft de zaak onzeker. Het verschijnsel zelf is evenzeer van rhythmischen aard als de quantiteitwisseling bij den gereduplicateerden aorist van verba der X<sup>e</sup> klasse, bij intensiva als: *varivart*, *darīdhar*, bij den Vedischen dubbelen imperatief *pīḍa-pīḍa*, bij het Ovidiaansche *dictaque vale vale inquit et Echo*, bij het Homerische 'Απει 'Απει en dergel.

Bij aandachtige lezing van den Lalitavistara ontgaat het niemand, dat dit reuzensūtra, dat uiterlijk den vorm van een enkele, achter elkander uitgesproken openbaring van Bhagavān heeft — het begint met *evāṃ me pratham* en eindigt *idam ārocaḍ Bhagavān | uttamānā* te *Bhagavato bhāṣitam adbhyanandanān* *hi*<sup>3)</sup> — in werkelijkheid allerlei zaken van verschillende berkomt bevat, in taal en inhoud onderscheiden. Niet dat de etijl des (of der) redacteurs, die dit alles bijeenbrachten, niet te herkennen is; de eindeloze uitvoerigheid, de lange composita en het opgeschroefde karakter van dat proza is een betrouwbaar kenmerk voor het opperkleed, dat over de bonte plunje van dit vaipulyasūtra heen getrokken is. Die samenstellers kenden de voornaamste handgrepen van de ars rhetorica. In

1) Zie Divyā. 180, 21 vgr. 281, 29 vgr. 267, 40 vgr. In de Mūrcchukāṭi, 2e bedrijf (p. 112, 2 ed. Goḍābole) zegt de Māgadhī sprekende samant *calācalā dhara* 'rijdom is vergankelijk'.

2) Boor volgt Čaṅkara, zoals ik zie op blz. 424 van *The twelve principal Upaniṣads, English Translations* published by Thekaram Tatyā. Bombay, 1891.

3) Ook hier bederft verkeerde interpunctie in de beide uitgaven den zin. Het feit dat *uttamānā* sterdig voor *uttamānānā* gespeld is, kan als verachtende omstandigheid voor de uitgevers gelden. De formule zelve is uit vele andere plaatsen bekend.



den bouw van langere perioden komt dit voldoende uit. Zoo begint de tweede adhyaya met een lof van den Buddha, waar het lichaam der reke met allerlei versierselen der kunst wordt opgesmukt. O. a. wordt hij voorgesteld als de karavaanleider (p. 8,14—18 ed. Lefm.), als een lotus (3,18—9,3), als een leeuw (9,3—11), als de zon (9,11—13). In de beide edities zoowel als in Foucaux' vertaling worden bouw en groepeerings van die beeldenreeksen ten eenenmale miskend. In de edities ontbreekt de interpunctie of is zij verkeerd, ook misvatting blijft niet nit; Foucaux vertaalt elke samenstelling, als stond zij op zich zelve, en doordt daardoor de ziel van den geheel en passage. Op de voorstelling als zon volgt die als maan. Deze komt nog minder tot haar recht dan de vorige metafers, want het woord voor 'maan' zelf schuilt weg in een bedorven plaats van den tekst. De onmiskenbare woordspelingen *kṛyapabāpapatasya sukīapaksapratiparāgasya*, van de maan 'die tegen nieuwe maan weg is, en vol is bij volle maan', van den Buddha 'vrij van de categorie: donker (boos), maar geheel gevuld met de categorie: helder (rein)', euz. hadden nitgevers en vertaler den weg kunnen wijzen. Om kort te gaan, na de acht epitheta, die bij den Buddha als maan passen (9,13—16), volgt als slot het substantief Buddha-maan zelf. Er moet staan *mahāpuruṣacandramasaḥ*. Wat er volgt *caturparāddhīpa* behoort niet meer tot dit beeld. In den gedruken tekst staat *\*andrasamacaturparāddhīpa*, hier is *\*samaca* bedorven uit *\*masaca*.

GRONINGEN.

J. S. SPEYER.

## DE BLAUWE PRINSES IN HET GAJŌ-MEER.

Het Gajoland, dat men kan beschouwen als het centrale bovenland van Atjeh en Onderboorigheden, bestaat, geographisch, hoofdzakelijk uit vier deelen: 1° Het gebied van de Laut Tawar, een ± 1200 M. boven de zee gelegen meer van 40,5 kilometer omtrek, waaruit de Peusangan-rivier ontspringt; 2° het stroomgebied van de Boven-Djambi Ajé of Djemér; 3° het stroomgebied van de Boven-Tripa (Gajō Loëds of G. Tanjō); 4° dat van de Boven-Simpang Kanan en de Boven-Penzeula\* (Sérbōdjadi).

Dit geheele gebied wordt bewoond door een volk, dat, hoewel het in den loop der tijden nooit afkeerig geweest is van het opnemen van vreemde elementen, één is gebleven in taal en zeden. In de laatste twee jaren vond schrijver deze gelegenheid van dat land, zijne bewoners en hunne taal studie te maken. Het kwam hem eigenaardig voor, van de resultaten der studie die tot nog toe onbekende taal een eerstelling als hulde aan te bieden aan den Meester der Indonesische linguïstiek.

De Gajō's maken ons, gelijk meer Inlandsche volken, de studie hunner taal gemakkelijker door hunne liefhebberij in het doen van verhalen (*këkōbōrōn*, van het Mal. Arab. *kaḥar*). Van die kostelijke bronnen voor de kennis hunner taal heb ik dan ook vele op schrift gebracht, en één daarvan wil ik hier, met vertaling, mededeelen. Om niet ontscheiden te zijn bij het innemen van plaatsruimte moet ik mijne aantekeningen tot het allernoodigste beperken. Hij, voor wien deze bijdrage in de eerste plaats bestemd is, zal van die beperking de minste moeilijkheid ondervinden.

### KĒKŌBŌRŌN NI PĒTĒRI IDJŌ.

KĒkōbōrōn djaḥman <sup>1)</sup> sara <sup>2)</sup>: bĕsĭs <sup>3)</sup> Rōdjō Mĕrésa 'ni <sup>4)</sup> ara rŭa anak <sup>5)</sup>, sara rawan,

1) De toezegging van *h* in vreemde woorden met open *a* in de eerste syllabe komt zóer voor: *nahma*, titel, *Arakmas*, heilig, *Djahman*, evenals *Aj. djemens*, betuigt den ouder tijd. 2) Behalve de telwoorden *sara*, *rŭa*, *tales*, *dpat*, *limŭ*, *diŭn*, *paŭa*, *waŭeŭa*, *nĭnah*, hebben de Gajō's de Maleische overgenomen. 3) *Bĕsĭs* = nu, hier als stopwoord gebruikt. Tot de zinnenstellende deelen behoort zeker *lŭ* = dag (*maŭa-lŭ* = zon), evenals in *sĕŭ* = wanneer? 4) Verkort uit *ni*, demonstrat. bij de 1<sup>de</sup> persoon; bij de 2<sup>de</sup> behoort *ŭa*, soms verkort tot *a* of *ŭ*, bij de 3<sup>de</sup> *ni*. 5) Possessief en soms ook objectivaal der 3<sup>de</sup> persoon is *ŕ*: het volle pronomen *sĕ*, soms verborgen *sĕ*, bijv. *i sĕ*, bij hem of haar, *lĕn sĕ*, voor hem of haar. Dit *sĕ* is niet te scheiden van het demonstrat. *sĕ* in *ŕi-sĕ-nĕ*, *bĕŭa*, *bĕŭ*, aldus, en *lĕn* = hier. Vergel. noot 28 en 93.

sara banan (bōōn). Bēsilo anaké si rawan sinó<sup>6)</sup> (tēn,ah kootjaq<sup>7)</sup> biōh<sup>8)</sup> mērēkat<sup>9)</sup> koo Atjéh. Nggō<sup>10)</sup> mōkōtō<sup>11)</sup> mērkāf uswah<sup>12)</sup> doēp poeloh taun i nēgri Atjéh, kootjaq wō biōh nggō mēgoemōs wō miōn<sup>13)</sup>. Nggō hianggō<sup>14)</sup> gōh<sup>15)</sup> kéné amas Rōdjō Mērēsa: bōh, ipaq<sup>16)</sup> kō koekōrdjōn<sup>17)</sup> sōm<sup>18)</sup> wōn<sup>19)</sup> si gōh ari Atjéh siō<sup>20)</sup>. — Nti<sup>21)</sup> akoe kērdjōn ama, kéné anaq si banan (bōōn), sōm djēma<sup>22)</sup> ōja<sup>23)</sup>, roepō roepō n-dēngankoe<sup>24)</sup> ōja, kéné. — Noemō<sup>25)</sup>, ipaq<sup>26)</sup> noemō dēngankoe ōja, kéné Rōdjō Mērēsa. — Dēngankoe ōja<sup>27)</sup> — Bērdōwō<sup>28)</sup>, gōrō<sup>29)</sup> mēra<sup>30)</sup>. Gēh<sup>31)</sup> kéné amas miōn<sup>32)</sup>, Rōdjō Mērēsa 'ni<sup>33)</sup>: Nti<sup>34)</sup> kō Bērdōwō<sup>35)</sup>, noemō<sup>36)</sup> dēngankoe<sup>37)</sup> ōja<sup>38)</sup>, djēma<sup>39)</sup> kēn<sup>40)</sup>, oerang nēgri Atjéh ōja. — Èh, nggō<sup>41)</sup> bēta<sup>42)</sup> kéné ama, gōrō<sup>43)</sup> pō<sup>44)</sup> akoe Bērdōwō<sup>45)</sup>. Kēta<sup>46)</sup>, kērdjōn<sup>47)</sup> ama mi<sup>48)</sup> akoe sōm<sup>49)</sup> djēma<sup>50)</sup> ōja<sup>51)</sup>, tapō<sup>52)</sup> gōrō pēnah<sup>53)</sup> djēma<sup>54)</sup> sarinō<sup>55)</sup> kērdjōn<sup>56)</sup>. Nti<sup>57)</sup>

6) Sinó, steeds volgevoed op het bepaalde woord, heeft de waarde van Mal. *ināf*, Jav. *waoh*: De eerste syllabe is waarschijnlijk het ass. Mal. *jay* beantwoordende *ai*. Soms gebruikt men alleen *nó*, ee het demonstratief *namchēst* *n* of *ō* heeft ongeveer dezelfde kracht. 7) *Kootjaq*, kleie; *band of dōt*, groot. 8) *Biōh*, gaan; in 't Atj. vreden (door water). 9) *Ahēdik* met *mō*, dat afwisselend met *bō* gebruikt wordt, van *rēbt*, Atj. *Arakut* (uit Arab. *Arakuf*) bedrijf omhaakt, middel van bestaan. 10) *Nggō* = reeds, waarschijnlijk uit *ānggō*, dat veel als stopwoord dient; *voongpō*, afgegaan, ten einde. 11) *Mōkōtō*, langdurig; het suffix heeft betrekking op de zaak; als het ware: 'de duur ervan'. 12) *Suwok* (Alasat): *nō* = Mal. *asapari*. 13) *Mi* is *meer*, nog; *asra mi*, nog een. Het suffix *-nō* (= *-na*) heeft o. a. conjunctieve betekenis. *Mōn* is 'water, terug', ook: *stapoptomen*. 14) *Hianggō* heeft vaak de zin van 'toeven, vertoefaar'. 15) *Gēh*, komen, aankomen. *Kēnd*, zeggen, wordt steeds gebruikt om de directe rede om een te geven, wie de spreker was; het substantief of pronomen, dat dien spreker aanduidt, volgt erop. Wil men die aenduiding aan de directe rede vooraf laten gaan, dan moet *vōr* *kēnd* het woord gōh kōmoe, als hier-voor. Met het suffix van de 3<sup>e</sup> persoon blijft *kēnd* onveranderd. 16) *Ipaq*, vocatief voor *meisjes*, maar functioneren daarbij heet kōot. Met het suffix *-nō* (= *-no*) vormt men o. a. conjunctieven; hier dus: *nāh-nō*; *nāh-nō*, ik ben al getrouwd. De conjunctie, die alleen plaats heeft, waar een object genoemd of goddicht het praefix i blijft vaak *wō*; de voor *n* is een phonetisch verschijnsel. 17) *Kōrdjōn*, met, mede; *mirin*, *ipaq* (noet 16) voor meisjes is. 18) *Sōm*, dialect. *sia*, is een met *si* = *jang* versterkt demonstratief bij de *gōrō* of *gōhō* (*gōhō*, *ngōhō*). 19) *Wōn*, *meisje*. 20) *Nti*, relatieve en subconjunctieve oetkensieg, *djēngan*; de *gōwōs* *negas* is. 21) *Djēngan*, *synon.* met *andōrō*; alle leden van één patriarchalen stam zijn dit van elkaar. 22) *Noemō*, *meutō-wa*, tegevoeten, zich verzetten. 23) *Nti*, *willen*, in den zin van 'egziedt zijn'; wordt syntactisch *nā* *gōō*. 24) *Lēn* = *lain*; voor den vorm cf. *mēt* = *nūt*, *Djēndō* = *Djanbos* *Ajir*; voorts: *rēt* = *lajar*, meest met demonstratieve, duidt gelijkstelling aan: *bō-wō-īnō*, zoo als dese, dit; *bō-wō-īnō* moeds die, dat; naar *Pemangan*. *Bēt-wō*, *bēt*, als dat, d. i. *nō* is lot adverbium versterkend op woord ook *nō*, *nō*, *nō*, *nō* is ongeveer synoniem met *bō*. Cf. noot 4 en 93. 25) *Nō*, *steeds met eppān*, is = *Ajō*. *M*, *vander*; *gōrō* *gōrō* *pēnah* of *pēnah*, nog soet. 30) *Kēn*, uit *īkō* (*gōn*), *īkō*, en te (*bētō*, *nā*, *nō*), *nō* = *gō*; *īkō*: functie nog die van een zwak conjunctief of toelandsch. 31) *Mi* heeft behalve de in noot 13 genoemde *kēnd* *mō*, laat ook den eerst maar eten. Verder wordt het met *ori* (van ... *nō*, van ... of) gebruikt om *asra*, *īnō*, en *īnō*, weder; maar *orinō* wordt van bloedverwanten in het algemeen gezegd, en wel in bepaling van den gradus zegt men *asra-nō* (van dezelfde lijn is aannemelijk komt, van opzaten. Ter andere *asra* *dōmō* *asra*. 34) Het praefix *i* vōr de ontvouding of afgeleiden transitieven verbaalsten vormt het imperatief (*bōrōfō*, *ībōrōfō*, *ībōrōfō*, *ībōrōfō*), en deze kan het praefix ook missen.

ini <sup>29</sup>), nggō <sup>30</sup>) ngggō <sup>30</sup>) kōnō <sup>31</sup>) ama, ikērdjōn <sup>32</sup>) ama mi <sup>33</sup>) akoe ōrom <sup>34</sup>) djēma <sup>35</sup>) ōja. Nggō <sup>36</sup>) nta <sup>37</sup>) ikērdjōn rōndjōl <sup>38</sup>), ibōh <sup>39</sup>) pēkajadōn <sup>39</sup>), salōndō <sup>40</sup>) bōndō <sup>41</sup>) nilangkap. Nta <sup>42</sup>) bēgoeroe <sup>43</sup>), nggō mēta <sup>44</sup>) kirō <sup>45</sup>) bēgoeroe, iwōtō <sup>46</sup>) pēkajadōn <sup>47</sup>) ari bōddōn <sup>48</sup>) miōn <sup>49</sup>), nta <sup>50</sup>) ibōh <sup>51</sup>) bēdaq, ibōh panggēr <sup>52</sup>), imōl <sup>53</sup>) koe koealā <sup>54</sup>) mēniri <sup>55</sup>); rōndjōl <sup>56</sup>) mēniri. Hinggō mari <sup>57</sup>) mēniri, tangkōh <sup>58</sup>) koe dōrōt <sup>59</sup>), nta <sup>60</sup>) (jōsōja <sup>61</sup>) pēkajān miōn <sup>62</sup>). Nggō <sup>63</sup>) mbēh <sup>64</sup>) sēlōkō <sup>65</sup>) pēkajān, sōntōng <sup>66</sup>), epōh kiō <sup>67</sup>), tjēmara, soebang, kēta-waq <sup>68</sup>), sēlindang, ikōl <sup>69</sup>), gōllang <sup>70</sup>), tōpōng <sup>71</sup>), sēsēm <sup>72</sup>), bētaōndōn <sup>73</sup>), batōl <sup>74</sup>), kētoemboe <sup>75</sup>), krandām <sup>76</sup>) nggō mbēh <sup>77</sup>) i bōddōn <sup>78</sup>). Hinggō-hinggō ibasonbē kēdingō <sup>79</sup>) koe wan <sup>80</sup>)

35) Het demonstratief heeft hier, gelijk zoo vaak, temporeel betrekking. 36) Nggō, in staat, geoorloofd; als men het als verbum wil vertalen: kunnen, mogen. Eene meer objectieve, van buiten waer- oorzakenke mogelijkheid duidt *ōrōh* aan; de stem is *bōh* = metten, plaatsen, aandoen, aanbrengen, leggen ook de afgeleid stem *bōn* (uit *bōh-in*) aanduidt. In de meeste gevallen kunnen *ōrōh* en *nggō* dooreen gebruikt worden. 37) *Hōndjōl* is identiek met Atj. *hōndjōl* (r), dadelijk, onmiddellijk; de combinatie *l-r* duidt het Gajōch niet: *rōl* = laar, *rōngōl* = ligkar, enz. Voor *rōndjōl* hoort men ook *ōndjōr*. 38) *Bōh* werd in noot 36 al besproken; men zegt ook *bōh*; in Bōssan *bōh* en *bōbōh*. 39) *Tuschala* twee vocales wordt in dikwijls *da* (vergel. noot 17), en tot *ōn* (noot 18), nu tot *gōg* (*ōndjāg*, *ōndjōngōg*). 40) *Sōlōn*, volledig *ōt* klereen, met suffix 3<sup>e</sup> pers. 41) *Bōndō* of *bōndōn*, is sijn geheel, zij allen, dat alles. Het suffix *ō* haagt erom, maar zonder suffix of pronomen komt het woord niet voor: *bōh-hani*, — *ō* (= *hōn*), *bōh-han* of *-nō* (suffix bij *han*, 2<sup>e</sup> pers. plur.) 42) *Bēgoeroe* is het technische woord voor het zin de leer gaan" van bevelingen en bevel, de werke bij den leera van sijn geslacht, de tweede bij de vrees der lesaans van het hare, die hun oederrichten in de samenstelling der bruijft en ken daerom ook den bevelōst aanspanen. 43) *Kiō*, te rukken of te ruzen, en frequent *stapanōn*. 44) *Wōt*, ophellen, optillen (traan); *van daur*, de wijl de reiniger, alsover in vertrekken, zijt het openert, wēt (intrans), als andere predicaatswoorden behandelij, vertrekken; cf. *bōrōngat*. Het transitief wordt oaddebrōngiering aangegeven door *da* stem met *-in* (= *an*) uit te bevelen, cf. noot 17. Het suffix *-ō* duidt in een op de veelheid der objecten, kan echter a. o. ook op veelheid der subjecten of beveling der handeling wijzen. Voor het uit- trekken" van klereens is meer gewoon dan *wōtōn* of *wōt*; *ōrōh*, d. i. de met *-ōn* vermenende stem *ōrōh* (hoek), waarna *mōhō*, *gōpōnd*. 45) *Bōdōn*, Arab. Mal. *bōdōn* met suffix. 46) *Panggēr* is het met citroensap en bloemen vermenen water, dat men voor haarreinjing (*bō*- of *bōrōngōg*) gebruikt. 47) *Mōi*, mededeelen, medebrengen, hetzij personen of zaken, geleidend of dragend; *mōhō* of *mōn* (voor *mōhōn*) dragend. De klank *ō* (voor kort sitgesproken) bezantwoordt ons Mal. *ai*, bv. *ai*, *drōk*, *wōg*, *stijgen*, *bōi*, *tail*. 48) *Kōndō* of *ēnō* is de maandij van eenen stroom in den anderen; in verband met de plaats, waar het verhal speelt, moet het hier de situoending van de Laut Tawar, tusschen den oorsprong der Pemangant- rivier, bij Takōndō, beduiden. 49) *Mēniri*, *badna* (intrans); de stem *niri* alleen is ongebruikelijk; ver- meerdert met *-ōn* (*an*), hetwelk met *i* tot *ō* samenstemt, en de *o* door *o* veruengend, wordt het transitief: *pēniriōn*, *kōpēniriōn*, *ipēniriōn*, *ipēniriōndōn* enz. 50) *Mari*, ophouden, rusten, vergel. Jav. *mari*, *mōndō*; *pōndōn*, eene rustplaats op den weg, ook als afstandemaat gebruikt. 51) *Tangkōh*, naar boven komen uit eene rivier, *wah*, moeras. 52) *Dōrōt* (Mal. *dōrōt*) is de vaste grond, in tegenstelling met het water, maar ook de huivoer; van *daur* beteekent het *whāta*; *kwōtōt* (Mal. *kwōtōt*) het gewoen woord voor *uitgaan*, *uitkomen*; *kōndōnōn*, caustic: naar buiten brengen, enz. 53) *Sōlōg* *raōndōn* = als kleedingstukken en lijfdoeren. 54) *Mōh* komt in betekenis met Mal. *abō* overeen, *ai*, *klar*, *geheel* en *ō*; *mōhōn* = afdoen, opmaken. 55) Hier is, gelijk dikwijls, het prefix *i-* weggetallen; het suffix *-ō* duidt waar (sijn noot 44) op veelheid der objecten. 56) De *ōndjōng* sijn voorwerpen van *gōspōpō* of *zilverblad*, die bruijft aan bruggen in het haar gestoken worden. 57) *Ōpōh* is het algemeene equivalent van Mal. *klis*, kleed, kleedingstuk. *Ōpōh kōi* is eene soort van zwart leutenkleed, dōr Gajōndō vrouwen van katten geweven en door bruiden en jonge vrouwen gedragen. 58) Een is het Gajōndō zelf gewoven broede gerdel voor vrouwen. 59) *Ariōndō* voor den boevenarm; *gōlōng* van den pols tot den *ōndjōng*; *ōndjōng*, ring, sijn slappe veldbanden, die juist passend om den pols vastgemaakt worden. 60) *Bēhōfō* of *bōhōfō*, mak van uit- waanen verschillende soorten als alle viagers gedragen worden. 61) *Bēhōfō* of *bōhōfō*, mak van uit- waanen verschillende soorten als alle viagers gedragen worden. 62) Het blad, waarop de *ōndjōfō* en de *vāng* met *dōndjōfō* veldbanden geplaatst werden. 63) *Dōngō* voor de *pingang*; de Gajō's vutvanges de *pingang*, waar die niet geveien wil, veel door haat van den *bōndjō*-loem- 64) *Sirihkalkdōngō*. Omtrent al de hier genoemde *nika* vlied men meer in den Inventaris eener verzameling. 65) *Ōndjōng*, die door Major van Duinen uit het Gajōndō werd medegebracht (Natalia Batris, Gen., 1902). 66) *Ōndjōng*, de voet, post, *pōndōn*, hand; de voet van eenen berg of hevel het *katki*. 67) Binnen, of het binnenste *ai* of *a* (eens door *nasōlōndōn* *ōp* of *ai*) achter zich: *i-sōn-ai* of *i-sōn-a*, welk laatste tot *i-sōn* samenrek (evenveel *ō-sōn-ai* = *i-sōn-a* = *i-sōn*) en, wanneer een vokal erop volgt, den vorm *i-sōndō* (*-dōndjō*) kno aanneemt.

wöh<sup>4)</sup> sō<sup>5)</sup> mīn<sup>6)</sup>, (laupné<sup>4)</sup> diré<sup>6)</sup> mīn<sup>7)</sup> saap<sup>7)</sup> koe laut sō<sup>5)</sup> mīn<sup>6)</sup> gōrō tēridah-tēridah<sup>6)</sup> nē<sup>7)</sup>. Sobōp<sup>1)</sup> sūna<sup>1)</sup> kati<sup>1)</sup> lanpān diré<sup>6)</sup> Kēmél<sup>1)</sup> wé<sup>6)</sup> djēma sarinō<sup>2)</sup> malé<sup>2)</sup> (ijōrdjōn<sup>1)</sup> dēngān<sup>2)</sup> rawadné<sup>1)</sup> ūrīm<sup>1)</sup> dēngān banadné<sup>1)</sup> (bōndōné<sup>1)</sup> (jōra-<sup>1)</sup> kati<sup>1)</sup> djādi ara Pētēri lōjō i wadn<sup>1)</sup> Lant Tawar<sup>1)</sup>, ōja aaké, ōja oesoelé, ōja awalé<sup>1)</sup>, ōja akiré.

Besikō<sup>1)</sup> djēma bēprau<sup>1)</sup> oedah<sup>1)</sup> laērgōdné<sup>2)</sup> prau-n djēma koe kōdōkō<sup>2)</sup> sērlāb-sērlāb<sup>4)</sup> lō<sup>7)</sup> sō<sup>7)</sup>. Sarōngé nīpō<sup>3)</sup>, mēdjōndjōn<sup>3)</sup> senén kamés<sup>4)</sup> tēridah<sup>6)</sup> koed(erō<sup>6)</sup> pētēri-a<sup>4)</sup>; nggō<sup>1)</sup> tēridah lēngōn<sup>2)</sup> djēma, majō<sup>2)</sup> koe wan<sup>2)</sup> sarōngé mīn<sup>1)</sup>, mīsangka<sup>1)</sup> koe wan<sup>2)</sup> Laut sō<sup>5)</sup> mīn<sup>6)</sup>. Telas<sup>3)</sup> oedah<sup>1)</sup> tēntang nī Boer<sup>1)</sup> Brah Panjang, i lah<sup>1)</sup>,

67) Wōk, water, ook rijver of beek. 68) Intransitief wordt de stam *laup* niet anders dan met het praefix *mē-* gebruikt, hetgeen vaak voorkomt: *mēlaup* duiken (intr.). De stam *laupōn* beduidt *uiterdooptelen*; *laupōn diré* is *die iets sterker dan mēlaup*; *laupō* is *duiken naar*.... 69) *Sap* de klank van in 't water neerkomen van een lichaam, dat er reeds in staat; *broes* is 't geluid van wat in 't water valt; *sōō* van den regen (*erōn*); *ōjō* is het reflexwoord voor beweging, komen of gaan, enz. 70) *Wan* de stam *idat* wordt alleen deze afleiding gebruikt. «Zien» is *ōjōn*; *ōjōngōn*, *ōjōngōdō* enz.; *ōjōngōn* gebouwd. De niet verwoede transitieve vorm is *mēōjōngōn*; deze vestigt de aandacht meer op het subject: *ōjōn* of *mēōjōngōn* of *nī mēōjōngōn*, ik zie het, heb het gezien. *ōjōngōn*, gemamenlijk zien; *ōjōngōn* gebouwd. De niet verwoede transitieve vorm is *mēōjōngōn*. *ōjōngōn* of *mēōjōngōn* (dit wordt verwoed, de beide verwoede vormen sijn) iemand iets laten zien. 71) D. l. anek, normaal. 72) *Sūna* vraagt naar zaken; gelijk de meeste vraagwoorden, wordt het vaak uitgedrukt met het suffix *-ōn* of *-ō*: *anōn* of *anōkōn* = *aan*. Zoo: *an* of *anō*, wie? ook: *anōn*? *anō*, hoe? ook: *anōnōn*? *nī*, waar? ook: *nōnō*? *Sōn* of *nī sōn* (jng mang) vraagt ook naar een of meer uit een beperkt aantal. 73) *Kati* = dat, opdat (zoowel Mal. *katipō* als *mekō*). *ōja kōdō* sōō komt het\*, «juist dáárom». 74) *Krōn*, synom. met Mal. *mulo*. De stam *ōmōn* (*ōmōn*) beduidt *beschaamd maken*; *ōmōn* ontstaan, zich schamen voor.... 75) *Rōwa*, man, mannelijk, en *beana* (*bōnō*), vrouw, vrouwelijk, kwamen reeds in den oorsprong van het verhand voor. Vergelijk meer de noot 39. 76) *Lō* heeft de waarde van Mal. *lah* als *bedrukking*, gelijk *lō* (dat men in 78) *Gevoonlijk* noemen de Gajōn het Meer, de «Zoutwateren», en ook het ontleende bewoende gebied, eentwēg *Laut*. De ver *afstegene* Zee, die slechts *rengōn* te zien krijgen, heet *Laut Kōhō*, de *Wjān*, *Dorō*; zie noot 52. 79) De vier een het Arab. (Mal.) ontleende woorden hebben geene verklaring noodig; de in het Gajōsch betoelst ouer overigens plaats. 80) Men staart op het meer met vaartuigen (jōra); de nu steeds zeer kort uitgesproken, die uit éénen boomstam vernaardigd worden, zonder verwoede wanden, dan. 81) De stam *ōjōn* alleen is ongebruikelijk als transitief, wel *mēōjōn*-*ōjōn* (Atj. *mēōjōn*-*ōjōn*), nu en vastraken (van een vaartuig); *ōjōn* of *ōjōngōn* is de transitief stam; *vastraken*, doen vastraken, op grond of steen *nōtore*, rug; *erōp* voorste; *i kōdōn*-*nōjō*, daarna, vervolgens. 84) *Sōvōk* is *zakke* tegen 83) *Krōn*, schijn, waarbij meestal de rugenloop (*kōmbōn*) te zien komt. Men weet, hoe ook elders de rugenloop bij staandende prinsessen in verband gebruikt wordt. 85) *Slang*, *nōjō* is *droom*. 86) De andere vijf dagen «binnengaan», *ōjōn*, *ōjōn*, *ōjōn*, *ōjōn*, *ōjōn*. De stam *ōjō*, *vermoederd* met *-ōn*; *ōjōn* of met dubbelen verwoeding, reeds vermoederd stam: *ōjōnōn*, doen *ingna*, indooen, insteken. Het suffix *-ō* treedt hier ook echter den is binnengaan (in iets dingen, bijv. *bōdō* *bōdō* *ngō* *kōngō*, alle vertrekken ten of verhoed der objecten); *ōjō* *ōjōn* of *ōjōngōn*, gemamenlijk naar binnen gaan; *ōjōn* of *ōjōngōn* (beide ook al reeds binnengaan), pl. v. *pō-* door een ieder *erōn* iets in laten doen; *ōjōngōn*-*ōjōnōn* is niet ongebruikelijk, maar zonder het erin gelooze. 88) *Mōngōn*, hard loopen, wegloupen, vluchten; zoewel van den stam *ōjōn*, als van hard doen loopen; *ōjōngōn* gemamenlijk wegloupen, *ōjōngōn*-*ōjōnōn* of *ōjōngōn*-*ōjōnōn*, om het hardst 89) Men ziet hier en uit andere voorbeelden hoerboven (*Rōjō* *Mōn*) *nī*, *hōt* *nī*, *lō* *nī*, hoe vaak demonstrieeren des dienst van een lidwoord doen. 90) *Tōn* is geheel synoniem met Mal. *tanang*, Atj. *tanang*, de ligging of 2 wijken eener *kōmpōn*; *Tōngōr* Boer op *Tōngōr* Palō bij Boera- en besiedelingsnaams zoals *ngō* voor den verleden, en *ōndō* voor den toekomstenden tijt.

in<sup>63</sup>) p<sup>64</sup>) téntang ni Klitoe, i lah, roep<sup>65</sup> iêngön djéna sara<sup>66</sup>) in<sup>67</sup>-majakan<sup>68</sup>).

93) Door de locale praepositie *i* wordt van *ni* een locaal bijwoord gemaakt, dat "zinds" bedoelt. Overigens is de samenhang tusschen de demonstrativa en de bijw. van plaats in het Gajjisch in de war gekomen. Bij *ini* behoort *ainin* of *i-ainin*, hier. Bij *iya* behoort echter een *aiy*, dat van *ni* is afgeleid, namelijk *ainid* (noms *ainidat* uitgesproken), bestaande uit de locale praepos. (*i*), den comparatief van *ai* (*aiy* = *ainin*) en het suffix van de 3e pers., dus als het ware: meer in het gindsche eren. Men zegt voor "waar" ook eenvoudig *ainid*, *ainid* (trouwens *ai* heeft eenen bijvorm *aiy*), *ainid*. Dan heeft men nog *aini*, dat comparatief van *i* *ai* schijnt te zijn en locaal ongeveer in gelijken zin als *ainin* dient (cf. noot 4 en 28). *Ainidat* hoorde ik eens enkele maal. De herkomst wordt oeggelopen met *ai'* (= *aiy*) *ini*, *ari* *ainid* of *ainidat* of *ainid*, *ari* *ai*, de richting met *kaa* *ini*, *kaainid* of *kaa* *ainid* of *ainid*, *kaa* *ai*. Deen en geene zijde van een water-heeten *aiyep'* *ni* en *aiyep* *ai*. 94) *Pé* (Atj. *pu*) geeft indruk en kan vaak door "wat betreft" vertaald worden; ... *pé* ... *pé* *ie*: zowel ... als ... *Ini* *pé* *bén* *ni*, ook dit is evenzoo (noms = *Mn. djegea*). Verder dient *pé* als verachtend adverbium bij verzoeken in imperatiefvorm: *héh pé* *kéjip* *kaa* *ain'*, och, ga eens even derwaarts. 95) *Sara*, *ia*, dient ook om gelijkheid uit te drukken: zijne plaats hier kan ook door *layoe* of *ajipéit* of *zuphass* of *gura* ingenomen worden; in Gajj Loewa zegt men ook *Zatpasa*. Het adjectief voor "gelijk, even groot, eender" is *da*: *iya* *arim* *ini* *da* *us*, wat is juist hetzelfde als (met) dit". 96) Evenals de Javones nomen de Gajj's den vader (*ama*) en de moeder (*ini*) naar hunne kinderen: *Amu-n-X*, *Imu-n-X*. De namen heeten de *pirinisa* en *pirinisa*, in tegenstelling met iemands naam als kind; *gibéit* *Loepog*. Soms verwisselt men, grootvader of grootmoeder geworden, de namen naar de kinderen voor die naar de kleinkinderen: *pirinisa* des *Mjoe-n-X* (zowel mannel. als vrouwel.). Vaak dragen ledere *pirinisa*: onder kinderen te hebben, of althans onder dat die namen met die hunne kinderen in verband staan, bijv. *Amu-n-Ratosa* heet iemand, omdat hij voor zijne vrouw eren bruidschot van 100 dollars heeft gegeven, enz. Nu worden de bruidsgaas (*bi*) en de bruid (*béwa*) van hun huwelijk af, tot dat zij kinderen hebben, respectievelijk *ama-n-majekan* en *ini-n-majekan* genoemd, waarin het overigens ongebruikelijke *majekan* het kind moet aanduiden, dat men hun toewentst.

## VERTALING.

### VERHAAL VAN DE BLAUWE PRINSES.

Een verhaal van den ouden tijd: De [ons bekende] Radja Méresa nu had twee kinderen, eenen jongen en een meisje. Die zoon van hem ging nu nog klein zijnde naar Atjeh om gold te verdienen. De duur van zijne handelsreis naar Atjeh had al twintig jaren bereikt; klein was hij gegaan, gesnorl kwam hij terug. Toen zeide zijn vader \*) Radja Méresa [tot zijne dochter]: wel, vrijster, ik wil u uithuwelijken \*) aan dien jonkman, die uit Atjeh \*) gekomen is. — Vader late mij niet trouwen, zeide de dochter, met dien man; zijn uiterlijk is dat van mijnen broeder, zei ze. — Wel neen, vrijster, dat is een ander dan uw broer, zei Radja Méresa. — Mijn broer is dat! — Zij praatte tegen, wilde niet. Toen sprak haar vader, de [ons bekende] Radjo Méresa weder: Praat toch niet tegen, dat is een ander dan uw broeder, een vroomdeling, iemand uit Atjeh is dat. — Nu, als vader dan zoo zegt, zal ik niet meer tegenpraten. Dus late vader mij dan maar met dieo man trouwen, maar het is nog nooit gebeurd, dat menschen van dezelfde (patriarchale) afstamming in den echt verbonden worden. Nu is dit geval, daar vader zegt, dat het mag, verbiude vader mij dan in den echt met dien man. — Vervolgens werd zij onmiddellijk in den echt verbonden \*, hare kleeding haar aangeleerd, haar stel (bruids)kleederen met alles

1) Stuwigend wordt als bekend aendersteld, dat de jonge man, in uiterlijk en manieren geheel Atjéer geworden, in het Gajjland nam niemand, ook na zijn eigen vader niet, meer bekend was.

2) Het normale huwelijk in het Gajjland is het kooptuwelijk, waardoor de vrouw voor haar eigen gezacht of stam verleen gaat. Uitzonderingen hierop vormen de *anghap-huwelijken*, waarbij de vader zijne dochter aan eenen vreemde (gewoonlyk niet-Gajj) zonder bruidschot tot vrouw geeft, maar tevens haren man plichtig als zoon adopteert, waardoor dese geheel als in het stamverband opgenomen wordt. Vele vaders geven de voorkeur aan zulke huwelijken voor hunne dochters, vooral wanneer zij, gelijk Radja Méresa, slechts eenen dochter en geene zoons hebben.

3) Onder Atjeh verstaat de Gajj geheel Atjeh en Onderhoorigheden.

4) De bedoeling is, dat men onverwijld begon, de voorbereidingen tot de huwelijksvoltrekking te treffen.

compleet. Vervolgens ontving zij [van de vrouw des Imóms] het [aan elke bruid vóór den huwelijksdag gegeven] onderricht; toen dit onderricht om zoo te zeggen afgehoopen was, werd haar het geheele toilet weder van het lichaam genomen <sup>5)</sup>. Daarna wreef men haar in met bádaq, reinigde hare haren met citroenwater en bracht haar naar de riviermonding om te baden. Toen baadde zij. Nadat zij klaar was met baden, steeg zij op het droge. Vervolgens werden haar de kleederen weder aangeaan. Zoo had zij dan haar geheele toilet weder aan, hoofdkleeden, het zwarte lendenkleed, de chignon, oorknoppen, den lijf-gordel, het schouderkleed (séndang), de armbanden van de bovenarmen, de benedenarmen en de polseo, vingerringen, haar sifzaak met het hia en de doosjes voor pluang en kalk, alles was nu aan haar lichaam <sup>6)</sup>.

Ten slotte wiesch zij hare voeten wederom in dat water, en dompelde zich weer onder, plons! weer in dat Meer, (en daarna) werd zij in het geheel niet meer zichtbaar.

Ter oorzaak waarvan was het, dat zij zich onderdompelde? Zij schaalde zich, dat menschen van één geslacht in den echt verbonden zouden worden, de broeder met zijne zuster. Dat is het dan, waardoor het gekomen is, dat de Blauwe Prinses in de Laut Tawar is, dat is de oorsprong ervan, dat de reden, dat het begin en dat het einde.

Nu [overkomt het] af en toe aan menschen, die [op de Laut Tawar] varen, dat zij het vaartuig van de menschen van achteren vastzet, wanneer namelijk het weer [letterlijk: de dag] zachte regen met zonneschijn is. Haar omhulsel <sup>7)</sup> is eene slang; nu en dan, op Maan- en Donderdagen <sup>8)</sup> wordt de Prinses zichtbaar, huiten [haar omhulsel] gekomen. Zoodra zij, zichtbaar geworden, door de lui gezien is, gaat zij weer binnen haar omhulsel en snelt weder benen naar binnen het Meer [d. i. onder water]. Te zien is zij nu en dan ter hoogte van den berg Brah Pandjang, in het midden [van het Meer], naar de overzijde van het Meer ter hoogte van Klitoe <sup>9)</sup> [kijkende] in het midden; hare gedaante, die men ziet, is gelijk eene jong getrouwde vrouw.

Met het oog op de plaatsruimte werd de kortste redactie van het verhaal gekozen, die mij bekend is. In andere komen veel meer details voor, en wordt tevens het ontstaan der *dipéq*-vischjes, die alleen bij Zuidwestenwind in massa's door het Meer zwermen, die eikers, naar men zegt, niet gevonden worden, en welke vangst een middel van bestaan aan een deel der bevolking oplevert, met de Blauwe Prinses in verband gebracht. Zij zou namelijk, alvorens zulve te verdwijnen, de voor hare huiloft gekookte rijst in het Meer geworpen hebben, en die rijstkorrels werden veranderd in die kleine visschen, welke zonderlinge manier van verschijnen en verdwijnen in de oogen der Gajo's eene boven-natuurlijke oorzaak moet hebben.

KOETA RADJA, 9 November 1902.

C. SNOUCK HURGRONJE.

<sup>5)</sup> Dit onderricht heet namelijk den veen eens of meer volledige repetitie van hetgeen een paar dagen later in ernst opgevoerd zal worden.

<sup>6)</sup> Deze uitspraak is hier, ook voor Gajische ooren, wat misplaatst, daar men alleen kleederen en lijfkleeden (*Kidóes*) kan hebben, maar de lengte der opmerking brengt den spreker met de syntaxis in de war.

<sup>7)</sup> Menschen, die volgens de verhalen tijdelijk of voor goed in de gedaante van een dier roadwaren, worden geacht in dat dier te wonen, welk laatste hun als eene zroeng is, die zij soms kunnen uittrekken.

<sup>8)</sup> De leuze dieser dagen is aan lavioel van den Islam toe te schrijven, volgens welke zij voor sommige gewichtige handelingen bijzander geschikt zijn.

<sup>9)</sup> De bedoeling is, dat, wanneer men ter hoogte van den Brah Panjang (Westelijk deel van den Zuidelijken Meerover) in de richting van Klitoe (Oostelijk deel van den Noordelijken Meerover) kijkt, de verschijningsplaats der Prinses juist in het midden van het Meer tusschen die beide punten ligt.

## IRISH ETYMOLOGIES.

*áí* 'timid'.

*áí* cach angha, LL. 344<sup>a</sup> 2. *áí* [leg. *áí*] 1. *eccad nó thait*, O'Dav. 53. This comes regularly from \**aglo-*, with compensatory lengthening, as in *áí* 'brood' (Cymr. *ael*) from \**paglo* (cf. Lat. *propago*), and *máí* 'chief' (Cymr. *mael*) from \**maglo* (Strachan, Bezz. Beitr. XX, 25). *Áí* 'timid' is cognate with Ir. *ágor* 'I fear', Goth. *agis*, Gr. *ἄγος*.

*áin* 'splendid', *áin* 'swift'.

These two homonyms are formed in the same way: *áin* 'splendid' from \**ag-no-*, cognate with Ir. *agen* 'frying-pan' (pl. dal. *aignib* gl. *patellis* Sg. 92<sup>a</sup> 3), Gr. *ἀγνοον*, Lith. *agnis*, Lat. *ignis*, Skr. *agni* (Bezz. Beitr. XXVII, 161), and *áin* 'swift', from \**agno-*, cognate with Ir. *agim* 'I drive', Lat. *ago*, Gr. *ἄγω*, Skr. *ájati*.

*apaig* 'ripe'.

*apaig*, Trip. Life 28, comes regularly from \**ad-bagi*, as *anapaig* 'immature' Wh. 11<sup>a</sup> 12, from \**an-ad-bagi*. Here \**bagi-* is cognate with Gr. *βάγω*, Eng. *bake*, Germ. *backen*. For the connexion of Idem cf. *πιδων*, *πίσιμος* cognate with Skr. *patvá* and Lat. *coquo*.

*Béilthe* 'blossoms', *drúine* 'embroidery'.

The former word occurs in the gen. sg.; *barr Béilthe* Laws II, 120; *etaracarath a béilthe*, Imr. Br. 2, and in the following quotation in O'Davoren's glossary p. 61, s. v. *Béilthe*; *adiciadís* [leg. *adicitís*] a n-aenach Lipthe *braga* for *aghail béilthi*, *eich fo bertí béilthi* [leg. *Béilthe*] 'there were seen at the Fair of Liffey shoes on cattle in pound, horses under housings of flowers', i. e. embroidered housings. *Béilthe* is a feminine collective in *-íú*, like Ir. *aithre* 'father's tribe', *oúire* 'sheep' (oven), *crúibe* 'claws', *lestrae* 'vessels', 'hives', *múithre* 'mother's tribe', and Gr. *πατρίς* (Hdt. I, 200), *Φακρία* = O. Slav. *bratija*.

Ir. *drúine* 'embroidery' seems another collective in *-íú*, literally meaning 'flowers', and cognate with Gr. *φύλον* in the well-known passage, Il. 22, 440:

ἀλλ' ἦ γ' ἰστὴν ἔφαινε μυχῷ ἔριον ὑφάλας  
 ἔπαιλα παρ' ἑρῆς, ἐν δὲ φέρων παλαιά<sup>1</sup> ἱτασεν<sup>2</sup>.

1) Cf. *apric* 'fragile' from \**ad-bric*, *apulta* 'death', Mi. 30<sup>a</sup>, 14 from \**ad-batu*, etc.

2) Cf. *Midsummer Night's Dream*:

We Herms, like two artificial gods,  
 Have with our needles created both one flower,  
 Both on one sampler.



*ceannchoasach* 'hands and feet'.

Another kind of collective (also ignored by the Grammatica celtica) is in *-ach*, e.g. *odbach* 'lumps', Laws III. 8, 5 (a disease) from *odb*, and *ceannchoasach* (*ceudchoasach*, YBL. 105<sup>b</sup> 27), from *ceann-choas* 'head-and-foot', a *deandua* compound, like Ir. *brat-gaisced*, *damscaithe*, Gr. *μαχθίαιρες* etc., Brugmann Grundr. II, § 49.

*labar* 'arrogant', 'hasty in speech'.

*labar* 'superbus, arrogans' Wb. D<sup>2</sup> 82, *clia druidi labar* I.L. 205<sup>a</sup> 48, compd. *labar-choend*, L.B. 149<sup>a</sup> 47; 187<sup>a</sup> 68, is = Gr. *λαβρος*, II. 2, 148: *Vind. O. 2. 156*. It is, pace Ascoli (*Gloss. pal. hib. p. cli*) a different word from *labar* 'loquens', which Bezzenger has compared with *odd. flappen*.

*lap* 'mire'.

*dat. sg. as cean i lap lathar n-aigniua mainip fri hollamain* 'a head in mire' is the arrangement of a pleading unless it be under the direction of an *ollam*. This *lap* is glossed by *loth* no *cechar*, in O'Davoren's glossary 100, and comes from \**lappo*, \**lapud*, cognate with Gr. *λάπη* 'scum, phlegm'. In modern Irish we have the derivative *lapach* 'marsh', 'swamp'. For other such instances of the assimilation of pretonic *n* (*capp, crisp, gopp, topp*), see *lég. F. II 187, XII 198, and Zapitza in KZ. XXXVI. 202, 234*.

*mleith* 'tending cattle'.

*mbleith, bleith* (O. Ir. \**mleith*) occurs in the Laws I. 102, 3; 210, 28; 258, 16, and III. 324, 28. The gen. sg. *bleithi* (leg. *bleithe, mleithe*) has been quoted supra, s.v. *bláithe*. It seems to mean especially 'tending cattle in pound' (*si forus*), and to be cognate with Gr. *μῆλυ, μάλιτυ*.

*oibne, uibne* 'a small drinking-vessel'.

*uibne .i. nomen do lestar bic a mbi deog*, *Corm. Tr. 167, boighi .i. oibne*, O'Dav. 56. *uibne .i. lestar beag no soldbeach beag*, O'Cl.

The *-ne* is a diminutive ending, as in *gnasne, voiscne, suibne*. The rest of the word seems cognate with Lat. *obba* 'beaker', 'muggin'.

*on* 'blemish'.

*on .i. ainimh*, O'Dav. 108, O'Cl. *cen on cen ainim*, Tir. 11. *On* rhymes with *con*, *Rev. celt. XIII, 460*, and with *galar*, YBL. p. 315 b 24. It is cognate with Gr. *ὄσμαι, ὄσμαιτίς*, and perhaps Lat. *nota, notare* (Prellwitz).

*ór* 'plea', 'prayer'.

*ór firindí do cantain do cethri druidib fair 'a plea of truth to be chanted over him by four wizards'*, L.U. 46<sup>a</sup> 21. Cognate with Lat. *orare* and *ad-orare*, the Irish reflex of which occurs (with an infixed pronoun) in *atnora* (= \**ad-dn-ora*), O'Dav. 46, corruptly *adnoire*, *ibid. 124*, s.v. *udar*. The enclitic form of this verb is *adrain*, *lase n-ad-n-adrain-se* (gl. *non adorando*), *MI. 132<sup>a</sup> 1*.

## UEBER EIN VERLORENES HELDENGEDICHT DER SINDHU-SAUVIRA.

Im Udyogaparvan des Mahabharata steht ein eigenartiges Stück, das Vidulaputrānuśāsana (adhy. 133—136), das jedem aufmerksamen Leser auffallen muss; denn durch seine kräftige Sprache, originelle Ausdrucksweise und leidenschaftliche Darstellung hebt es sich deutlich von seiner Umgebung ab. Der Zusammenhang der Erzählung, in den es eingefügt ist, ist folgender. Als Kṛṣṇa sich von Kuntī verabschiedet, bittet sie ihn, er möge Yudhiṣṭhira ermahnen so zu handeln, wie es Pflicht eines Königs sei, und um zu zeigen, wie ein Fürst im Unglück handeln müsse, erzählt sie einen *itihasa purāṇana*: wie Vidula<sup>1)</sup>, die Königinmutter, ihren Sohn Sañjaya, als er vom Sindhukönige besiegt in stamper Verzwelfung auf seinem Bette lag, mit Vorwürfen überhäuft habe (*jagāhe putram aurasaṃ / nirjītaṃ Sindhurajena śaṣṇaṃ dīnaśāsanaṃ*). Auf diese mangelhafte Exposition folgt dann die Rede der Vidula, die nur an wenigen Stellen durch die Worte ihres Sohnes unterbrochen wird. Sie sucht ihn durch Ermahnungen, Vorwürfe, Ausmalung des ihr und ihm und dem Selbigen drohenden Loses zu männlichem Entschluss anzuspornen. Er aber, in seiner Verzagtbeit findet seine Mutter hart und lieblos; *kīṃ nu te mām apatyantyaśāḥ pṛthīya api sarvaṃ / kim adharapakṛtyena kim bhogair jīvitena* es hält er ihr zweimal (133, 39 und 136, 36, 4a) entgegen. Doch die Mutter lässt nicht ab: jetzt sei der Augenblick zu handeln, durch Tatlosigkeit ginge Alles verloren. Als er nun einwundet, was er denn ohne Hilfe, ohne Mittel tun könne, zeigt sie ihm, wie Klugheit und Beharrlichkeit ihn zum Ziele führen müssten; und so gelingt es ihr, ihm seine Zustimmung zu entlocken. — Es wird uns nicht ausdrücklich gesagt, wes Landes König Sañjaya sei; aber aus einer gelegentlichen Bemerkung folgt, dass er König der Sauvira's sein muss. Denn 134, 82 heisst es: „vergñe dich mit Sauvirafräuen und prunke mit eignen Schätzen wie ehemals, nicht aber gerate als Besiegter in Knechtschaft von Saindhavafräuen“. Auch wird uns nicht, was am Schlusse hätte geschehen sollen, berichtet, ob Sañjaya zu seinem Ziele gelangt sei; doch dürfen wir es als sicher annehmen, weil Vidula 134, 8 die Prophezelung eines weisen Brahmanen erwähnt, derzufolge Sañjaya, nachdem er einmal in grosse Gefahr geraten sei, wieder zu Glück gelangen würde.

Wir erfahren also aus dem Vidulaputrānuśāsana, dass Sañjaya, König der Sauvira, von dem Sindhukönige geschlagen, später seine Feinde besiegt habe. Diese wenigen Daten genügen, uns zu zeigen, dass wir es mit einer Episode aus der Sage der Sindhu-Sauvira zu thun haben, und zwar, wie wir gleich sehen werden, einer Episode, welche einen entscheidenden Wendepunkt in deren Geschichte betrifft.

1) Koenenstedt nennt sie Vidurā, Bhāratamāñjarī V 473 ff.

Die beiden Stämme der Sindhu's und Sauvira's sind in der epischen Zeit, deren Verhältnisse das Mahabharata widerspiegelt, und auch wohl noch später, zu einem Reiche vereinigt und schlossen unter den Völkern des Fünfstromlandes eine hervorragende Stellung eingenommen zu haben. Duryodhana's Schwiegersohn ist der König der Sindhu-Sauvira \*) Jayadratha Vardhakasattri, dem auch die Sib's gehorchten. Obgleich er bald als Sindhukönig †), bald als Sauvirkönig ‡) bezeichnet wird, so galt er doch als ein Sauvira der Abstammung nach; denn er wird nicht nur im Verlauf der Erzählung öfters einfach als Sauvira angeordnet, sondern sein Gefolge bilden zwölf Sauviraakprinsen §). — Verbinden wir nun diese Angaben mit den im Vidulaputrānāsana enthaltenen, so ergibt sich Folgendes. Ursprünglich hatten sowohl die Sindhu's als auch die Sauvira's eigene Fürsten. Zwischen diesen Nachbarstämmen entstand dann in unbestimmter Vorzeit ein Kampf um die Vorherrschaft, in dem zuerst der Sindhukönig siegreich war. Aber dem geschlagenen Sauvirafürsten Satjaya gelang es, seine Kräfte wieder zu sammeln, den Gegner zu besiegen und seiner Herrschaft die über die Sindhu's hinzuzufügen. Wahrscheinlich halfen ihm dabei die Sib's; denn im Mahabharata unterstehen sie der Oberherrschaft Jayadratha's (III 267, 11) und ihr König Kotikasya ist dessen Vertreter und Helfersheifer. Die Vereinigung der Sindhu's und Sauvira's scheint zunächst nicht zu einer völligen Verschmelzung geführt zu haben, da ja, wie wir sahen, der Herrscher sowohl den Titel eines Königs der Sindhu's als auch den eines Königs der Sauvira's führte. Da der Herrscher aber vom Stamme der Sauvira's war, so mussten letztere das Brudervolk allmählich in Schatten stellen. Das scheint der Grund zu sein, weshalb Paṅini, der IV 1, 145—150 Regeln über die Bildung der Patronymica der Sauvira's gibt, dabei der Sindhu's nicht gedenkt, ebenso IV 2, 76. Dass durch die Vereinigung der beiden Stämme die Könige der Sindhu-Sauvira einen vermehrten politischen Einfluss erhielten, ist selbstverständlich; vielleicht dürfen wir als Zeugnis dafür die Schilderung des Mahabharata III 265 anrufen, nach welcher das Geleite Jayadratha's ausser dem Sibukönige der König der Trigarta's, ein Kulindaprinz und einer aus Ikṣvākuidenstamme bildeten. Das Reich der Sindhu-Sauvira mag bis gegen das erste Jahrhundert v. Chr. bestanden haben, um welche Zeit die Herrschaft der Indoskythen seiner Selbständigkeit auf Jahrhunderte ein Ende bereitet haben wird.

Die Stammesgeschichte der Sindhu-Sauvira hatte also von bedeutenden Ereignissen zu berichten und bot dem Heldengesang einen würdigen Stoff für ein nationales Epos. Dass ein solches zu jener Zeit, als die epische Poesie blühte, von der wir einen Niederschlag im Mahabharata haben, bestanden habe, ist äusserst wahrscheinlich. Meine Vermutung geht nun dahin, dass das Vidulaputrānāsana aus dem angenommenen Epos der Sindhu-Sauvira stamme. Zunächst ist nämlich nicht zu bezweifeln, dass dieses Stück nicht zu dem Zwecke gedichtet ist, dem es angeblich dienen soll: Belehrung über den *rajadharma* zu geben. Zwar wird es wie so viele *śāśvadā's* oder didaktische Dialoge, an denen die späteren Bücher des Mahabharata besonders reich sind, mit derselben typischen Formel: *atrī'py udāharanti 'mam itihāsam parātanaṁ* eingeleitet, aber es unterscheidet sich von ihnen in bedeutsamer Weise nach Inhalt und Form. Jene *śāśvadā's* sind in sich abge-

1) III 267, 8, *patiḥ Saevira-Sindhūnām*.

2) III 264, 6, *raḅḅī Sindhūnām*.

3) III 265, 106, 111: *Asūharaḅḅh Kṛtjaro Guptaikal ca Sātravijayah Satjaya-Suprasiddhīḥ || Bhogam-*

*āra, the Bhogamāra Rāsi ca Sūrah Prāḅḅjyah Kubānāḅḅ ca vīmaḥ ||* Hier bezeichnet uns beachtenswertere Weise ein Satjaya; vermutlich sind unter diesen Namen auch auch andere, die in der Stammesgeschichte der Sauvira einen guten Klang hatten.

schlossene Stücke mit ausgesprochen didaktischer Tendenz, teils Legenden mit mehr oder weniger entwickeltem Dialog, teils belehrenden Vorträge über irgendwelchen Gegenstand, die berühmten, aus der Sage oder Mythe bekannten Personen in bestimmt angegebenen, als Rahmen dienender Situation in den Mund gelegt werden. In Ton und Sprache unterscheiden sie sich nicht von den meisten übrigen lehrhaften Partien des Mahābhārata. Dagegen ist das Vidulaputrānāsana nicht in sich abgeschlossen, sondern es ist nur zu begreifen, wenn man es als aus einem größeren Zusammenhang herausgerissen auffasst; die nur mangelhaft angedeutete Situation dient nicht als Rahmen einem belehrenden Inhalt, sondern der Inhalt, der nicht allgemein belehrende Tendenz hat, obschon manche Lehren des Nitiśāstra darin vorkommen, dient umgekehrt der Situation, zur Charakteristik der auftretenden Personen und zur Entwicklung der Handlung, die jenseits der Grenzen der mitgeteilten Episode sich abspielend gedacht werden muss. Die Kraft und Originalität der Diktion stellt dieses Stück den besten epischen Partien, deren das Mahābhārata im Verhältnis zu seinem Umfang leider nur zu wenige enthält, würdig an die Seite. Und so gewinnt man beim Lesen desselben die Überzeugung, es sei ein, wenn auch wahrscheinlich nicht völlig intaktes Bruchstück aus einem echten Epos, das weil es die Stammesage der Sindhu-Sāvira behandelte, das nationale Heldengedicht dieses Volkes gewesen sein dürfte. Das beschränkt nationale Interesse dieses Epos hat auch wohl den Verlust des ganzen Gedichtes bewirkt; denn in die allgemein-indische Litteratur fanden nur solche epische Stoffe Aufnahme, denen religiöse Sanktion die allgemeine Teilnahme sicherte: so die Geschichte Rāma's, weil er zu einem Avatāra Viṣṇu's erhoben wurde, und die Geschichte der Kuruṅge und Panduṅge, weil Kṛṣṇa als Freund und Beschützer der letzteren darin auftritt.

Treffen meine Combinationen das Richtige, so ist unser Ergebnis nicht nur deshalb von Interesse, weil es uns einen Schluss auf die dem Mahābhārata vorausgehende und ihm als Basis dienende Litteratur gestattet, sondern auch weil es die Anteilnahme jenes westlichen Grenzvolkes an der Sanskrit-Litteratur verbürgt. Dass in jenen Gegenden einst das Sanskrit in ausgebreitetem Gebrauche war, wissen wir aus Pāṇini; wenn derselbe bemerkt 1), dass nördlich von der Vipsā gewisse abgeleitete *Brahmen*-namen anders betont wurden als im übrigen Indien, so dürfen wir mit Sicherheit annehmen, dass das Sanskrit nicht bloß das Idiom gelehrter Brahmanenschulen war. Sprachliche Eigentümlichkeiten der Sāvira's behandelt Pāṇini an den oben angeführten Stellen. Ein Heldengedicht der Sindhu-Sāvira in Sanskrit erscheint daher unbedenklich, namentlich wenn man folgende Überlegung anstellt. Es ist natürlich, dass ein nationales Epos nur entstehen kann, so lange sich das betreffende Volk seiner Macht und Selbständigkeit erfreut, nicht in Zeitläuften politischer Not und Bedrängnis. Solche mussten aber über die Sāvira's hineinbrechen, nachdem mit Alexanders Zug der Anfang immer wiederkehrender Einfälle fremder Völker in Indien gemacht war. Dadurch wurden in erster Linie die Sindhu-Sāvira mit betroffen, weil sie gewissermassen den Wachtposten an der Einfallspforte Indiens inne hatten. Darum dürfte für die Entstehung eines nationalen Epos der Sindhu-Sāvira das vierte vorchristliche Jahrhundert die nunterste Grenze sein; man wird wohl nicht bezweifeln können, dass in so früher Periode die gegebene Sprache für ein solches Epos nur das Sanskrit sein konnte.

Boiss.

HERMANN JACOBI

1) IV. 2, 74.



## EENE NIEUWE VERSIE VAN DE URVAŠI-MYTHE.

Eene der ultvoerigste handelingen voor den Adhvaryu ten gebulke bij het srauta-offer is het aan Baudhayana toegeschreven sūtra. De tot dusverre heerscheude meening, dat dit werk als geheel wel zou verloren zijn, kan thans gelukkig worden tegengesproken, daar nadere onderzoekingen, gesteund door de Engelsche regering, geleerd hebben, dat nagenoeg het geheele sūtra nog bestaat. Slechts enkele stukken van betrekkelijk geringe waarde ontbreken nog. Bovensal de latere hoofdstukken (praśna's) zijn van het grootste gewicht en voor onze kennis van den ritus en uit literair-historisch oogpunt beschouwd. Gelijk door het aanbrengen van bepaalde wijzigingen in het regelmatig paradigma van het nieuwe- en vollemaansoffer tal van variaties ontstaan, die den verrichter de vervulling van eenige bepaaldelijk omschreven wenschen verzekeren (de kamyepi's), zoo kunnen ook de ééne dag bestaande Soma-offers door afwijkingen van en toevoegselen in het gewone paradigma een bepaalden wensch voor den offeraar doen vervallen. Deze zogenaamde ekāha's worden in het laatste deel, de nttara tati, van het eigenlijke srauta-sūtra van Baudhayana uitvoeriger dan elders behandeld. Tot dusverre kende men de ekāha's slechts uit de overlevering der Śāma-veda-scholen; de boeken der R̥gvedins en Yajurvedins, voor zoover ze er melding van maken, sluiten zich met zeer korte opgaven ten nauwste bij de teksten der Chandoga's aan, uitgezonderd slechts Śāukh̥yana. Baudh̥yana nu geeft eene geheel zelfstandige uitvoerige beschrijving der ekāha's en deelt, eenigszins in den trant der Brāhmaṇa's, bij iedereen ekāha eene mythe of legende mede, die, volgens hem, tot het ontstaan van den ekāha in kwestie aanleiding gegeven heeft. Deze mythen en legenden zijn deels onbekend, zooals hijv. de mythe ter verklaring der twee Punastoma's, die ons verhaalt hoe de groote kamp tusschen Goden en Asura's niet tot eene beslissing kon komen, totdat Indra door eene list ontdekte hoe de Goden de Asura's konden overwinnen; deels worden ons de mythen in eene meer of minder van de bekende afwijkende versie medegedeeld. Zoo wordt ook de beroemde mythe van Koning Puruvasa en de Nymph Urvaśi verhaald en dat wel op vele punten afwijkend van de verschillende tradities volgens welke ze ons tot nog toe bekend is en die door Geldner in zijns Vedische Studien, dl. I, p. 243 vlgg. besproken zijn. Het is mij een feest hier de mededeeling dozer mythe te mogen doen en de primitie van mijn arbeid U, mijn loermeester, te mogen aanbieden. Onwillekeurig gaan mijne gedachten daarbij twintig jaar terug, toen ik onder uwe leiding

de beroemde passage nit het Śat. Br. ha, waar onze mythe eveneens behandeld wordt. Ongelukkig echter is het latere gedeelte van het Baudhāyanaśrauta in slechte overlevering tot ons gekomen. De tekst is zóó verknood, dat de vergelijking zelfs van drie hss. geen volkomen leesbaar geheel oplevert. Eén ha. bevat talrijke marginale verbeteringen, doch niet alle plaatsen die verbetering behoeven, zijn hier hersteld. Daar commentaren geheel ontbreken, zijn wij genoodzaakt onze toevlucht tot conjecturen te nemen, doch soms is de overlevering zóó bedorven, dat ook dit middel te kort schiet. Eene mededeeling der Urvaśi-mythe volgens het Baudhāyanaśrauta kan dus voorloopig slechts ten deele eene getrouwte vertaling zijn, ten deele moet zij paraphrase zijn. De bedoelde mythe wordt in Baudh. (XXI. 13, 14) medegedeeld ter inleiding van twee ekaha's: śada en aupāśā, waarvan de vermelding of korte behandeling gevonden wordt: Pañc. hr. XIX. 3, Laty. IX. 4. 3; Āp. XXII. 11. 4-12, Hir. XVII. 10, Katy. XXII. 10, 13; Āsv. IX. 8. 21, 22, Śaikh. XIV. 22. 23-26<sup>1)</sup>. Zij luidt dan:

Er was eens een zeker Koning Purūravas, een voortreffelijk man. Op hem had de nymph Urvaśi hare zinnen gezet. Een jaar lang ging zij in verliefdheid achter hem aan. Zulk eene volharding toch had men oudtijds. Maar het dacht haar (toch) te lang en toen hij nu eens uitreed, vertoende zij hem vóór zijn wagen een gat in den grond. Toen de Koning dit gezien had, steeg hij af, maar zag, na afgestegen te zijn, het gat niet. Toen etoeg hij wederom op en opgestegen zijnde zag hij (het weer). Hij vroeg nu zijn wagenmenners: „Wagenmenners, wat ziet gij?” „U, Sire”, antwoordde hij, „en den wagen, de paarden, den weg”. Nu dacht Purūravas: „Ik heb zeker hallucinaties”. Doch eene stem sprak hem toe: „Gij hebt geen hallucinaties, ik heb U dit gat in den grond laten zien”. „En wie zijt gij?” (vroeg de Koning). „Ik ben de nymph Urvaśi”, sprak zij, „een jaar lang heb ik in verliefdheid u gevolgd, maak mij tot uwe echtgenoot”. „Moeilijk te bereiken voorwaar zijt gij, Vrouwe, die eene godin zijt”, sprak Purūravas, „hoe moet gij gediend (behandeld) worden?” „Ik moet honderd dienstarennen hebben en die moeten dagelijks ieder met honderd schotels gesmolten boter tot mij komen; dat is mijn voedsel; en ook moet ik u niet naakt zien”. „Dat alles is licht te verrichten, Vrouwe”, zoo sprak hij, „maar hoe is het mogelijk dat eene echtgenoot hare man niet naakt ziet?” „Gij moet uw onderkleed aanhouden”, sprak zij, „en zoo moet gij het tegendeel van naakt wezen”. Hij leefde nu met haar, (steeds) zij ontkleed dragend. Zij doolde nu telkens de zonen die haar geboren werden. Tot haar sprak de koning: „Wij menschen, Vrouwe, verlangen zonen te bezitten, doch gij doodt telkens de zonen die geboren worden”. Daarop sprak zij: „Verstreken zijn de dagen en verdwanen de levens dier anderen; laten wij beiden wederom ons aan de liefde wijden”. Zij schonk nu het leven aan Āyus en Amavasū<sup>2)</sup>. Zij sprak: „Deze twee zullen hun gansche leven genieten”. Naar het Oosten ging Āyus; van hem komen de Kuru's, Pañcāla's, Kāśi's en Videha's. Dit zijn de volken, die ten gevolge van het voortgaan van Āyus ontstonden. Naar het Westen ging Amavasū; van hem komen de Gāndhāri's, de Sparsū's en de Aratta's. Dit zijn de volken, die ten gevolge van Amavasū's voortgaan ontstonden.

Nu had zij (Urvaśi) eene zuster, de nymph Purvacitā. Deze dacht: „Langen tijd waarlijk heeft mijne zuster onder de menschen gewoond, komaan, laat ik tot haar gaan.”

1) Hier *śada-* en *aupāśā-* gebreken, hetwelk door Hillebrandt niet gezien is, die in den index de woorden onder *śada* en *aupāśā* opzocht.

2) De ha. overal *mītasū*, hetgeen ik op grond van Harivaṅśa (vgl. Ved. Stud. I, p. 256) veranderde.

Na tot haar te zijn gegaan, kan zij haar niet medekrijgen (?). Nu had zij (Urv.) eene kudde schapen in hare nabijheid laten brengen (?); zoo wae namelijk de gewoonte dier vorstinnen in den ouden tijd. Deze maakte zij (Purvacitti) het plan, na wolfengedaante te hebben aangenomen, te rooven. Eén zoogend lam nu was vastgebonden aan den voet van hare (Urvasi's) legerstede. Dit roofde zij. Toen het weggevoerd werd, riep zij: „Gij daar, voer mijne schapen niet weg.“ Op 't hooren van die woorden vloog de koning op, bereikte haar en kwam op haar toe. Doch zij nam de gedaante van een icshumon (?) aan, kwam herzeijls op hem af en rukte zijn ondergewaad weg. Daarop deed zij een bliksemsaal ontstaan en in het schijnsel van die straal zag zij (Urv.) hem naakt. De koning komt terug en spreekt eenige woorden, mij onverstaaubar, eindigend met: „wat nu dus?“ „Vandaag zal ik U verlaten“ (antwoorde Urvasi). „Wat is er (dan) gebeurd?“ „Ik heb U naakt gezien“, zoo sprak zij. Toen zij nu heengegaan was, verkeerde hij in droefheid. Tot hem sprak de Angirase Bhraspati: „Kom, ik zal het śada-offer voor U houden, daardoor zal ik U weer moed doen vallen“. Bhraspati verrichte nu het śada. Toen hij (Pur.) nu van het avabijtha (de slot-ceremonie van het Soma-offer) terugkwam, zag hij haar. Hare beide zonen, tot Urvasi gekomen, weten haar tot medelijden te bewegen, zoodat zij zegt: „Ik zal hier drie nachten verblijven, opdat nint het gezegde van den Brahmanya 's onwaar worde“. Hij woonde drie nachten met haar, het ondergewaad aanhoudend; et in illam semen intromisit. Toen sprak zij: „Hoe moet dit gaan?“ „Hoe dan?“ antwoorde de koning. Urvasi sprak: „Haal een ongebruikte schaal“. Daarin goot zij het semen uit. Nu zijn er in Kurukṣetra lotusvijvers Vivasvatyaḥ (of Visavatyaḥ) geheeten; de noordelijke daarvan is Suvargasvanta geheeten. Daar begroef hij het, op deze plaats ontsproot een Aśvattha door eene Samsi omgoven: uit het semen de Aśvattha, uit de schaal de Samsi: dit is het ontstaan van den Samigarbha aśvattha (de ficus religioos, die de Samsi tot foetus heeft), dat het wezen er van. — Toen zij vertrokken was, verkeerde hij weder, door zijn ramp terneergedagen, in droefheid. Tot hem sprak de Angirase Bhraspati: „Kom, ik zal het apaśada-offer voor U houden, dan zal de tegenspoed van U weggan“. Bhraspati verrichte nu het apaśada en deed dan tegenspoed van hem wijken. Dit zijn de beide naar Purūrasva geheeten (ekalm's): śada en apaśada. Als men iemand vermogen wil doen verwerven, moet men hem het śada, en als men van iemand tegenspoed wil doen wijken, het apaśada doen verrichten.

Ten slotte worden de wijzigingen medegedeeld, door 't aanbrengen waarvan een normale agniṣṭoma tot śada of apaśada gemaakt wordt. De quintessence er van is, dat het wezen van den śada bestaat in het af, van den apaśada in het toebenen. In den eersten moet namelijk bij ieder stofra een stotriya-vers weggeleten, in den laatsten telkens een bijgevoegd worden.

De vraag, wat voor Bandhāyana de aanleiding was deze twee ekaḥ'a'e met de mythe van Urvasi in verband te brengen, vindt hare beantwoording in den tekst van het Pañc. brāhma., waar het heet (XIX, 3, 1—2): „De apaśada is het „lof“ van Gandharven en Apsarasen. Wie kinderen wenscht, wende het aan. De Gandharven en Apsarasen immers beschikken over het kroost of het bezit van kroost des menschen. Hun komt (bij deze gelegenheid) de Soma-drink toe; daardoor etelt men hen tevreden met het nu toe komende en schenken zij, tevredengesteld, nakomolingschap“. In overeenstemming hiermede wordt

1) Vermoedelijk is hier *brāhmanya* als synonymot van *brāhman* te nemen; dan is bedoeld de *brāhman-purūḥita*: Bhraspati.



door Āpastamba en Hīranyakēśin geleerd, dat bij het morgen-savana één Somastengel extra moet gegeven worden met de woorden: „Mogen de Gandharven en Apsarasen tevreden zijn”, bij het middag-savana met de woorden: „Mogen de Gandharven (en) Goden tevreden zijn” en bij het avond-savana met de woorden: „Mogen de Gandharven (en) Vadersen tevreden zijn”<sup>1)</sup>.

BREDA, December 1902.

W. CALAND.

---

1) In den tekst uitgegeven door Garbe zijn twee verbeteringen aan te brengen: 1. *ekasivāsa* behoort nog in Sūtra 3; 2. Sūtras 6 en 7 maken één zin uit.

## UEBER DEN URSPRUNG DES SAMAJJA.

Skr. samāja, P. samajja ist als terminus technicus inschriftlich bezeugt durch das erste Felsenedikt Piyadasi-Asoka's. Der König untersagt die Abhaltung des samāja, d. h. eine bestimmte Veranstaltung, die unter diesem Namen damals bekannt war. Das nämliche Edikt bestätigt den freien Gebrauch des Wortes in der unbestimmten Bedeutung von *समाज*, Konvent oder Versammlung. In literarischen Dokumenten begegnet ein samāja als Kunstausdruck zuerst in Āpastamba's Dharmasūtra an zwei Stellen (I, 8, 12; 32, 19 f.), ebenso samajja im Vinayapīṭaka an zwei Stellen (Cullav. V, 2, 6; VI, 2, 7). Bei Āpastamba wird dem brahmakrīn, beziehungsweise dem sūtakā verboten an samājas teilzunehmen, und die erste der beiden Pāli-Stellen enthält ein fast gleichlautendes Verbot für Buddha's Mönche. Den Prioritätsstreit, sowohl von der Pāli-Quelle mit ihrer Sanskrit-Verwandten, als auch den andern zwischen der literarischen und der epigraphischen Notiz, können wir auf sich beruhen lassen, um so mehr da die betreffenden Verfasser in der ablehnenden Haltung gegenüber der mit dem Namen bezeichneten Sache übereinstimmen. Denn nur insofern besteht ein Unterschied, als Piyadasi-Asoka und Āpastamba keine Andeutung über den Charakter des samāja machen, während dagegen die beiden Vinaya-Stellen uns einen wertvollen Fingerzeig geben. Erstens in örtlicher Hinsicht durch die Angabe, dass der samajja auf Bergeshöhen abgehalten wurde (giragga-samajja). Hierher ist auch die Angabe zu rechnen, dass die Veranstaltung zu Rājagaha stattfand, in einer Stadt, die an Bergen in nächster Umgebung keinen Mangel hatte<sup>1)</sup>. Wir dürfen hinzufügen, dass Rājagaha eine Perspektive öffnet, in deren Verfolgung wir wagen die Frage nach dem Wesen und Ursprung des samajja zu lösen. Zweitens wird als charakteristisch für diesen samajja Tanz (naccap), Gesang (gītaṃ), Musik (vāditaṃ) angegeben. Es greifen jedoch die Teilnehmer nicht (oder: nicht mehr) aktiv ein, sondern sind Zuschauer (oder: Zuschauer geworden). Zu diesen aber stellten alle Volksklassen, auch die Magistratspersonen (mahamattā) ihr Kontingent; der beste Beweis für die grosse Popularität des samajja. Schon die beiden Uebersetzer des Cullavagga, T. W. Rhys Davids und Hermann Oldenberg sprachen sich im Anschluss an die Stelle V, 2, 6 dahin aus, dass der giragga-

1) Man vgl. die Lokalbeschreibung im Cullav. IV, 4, 4. In dieser Aufzählung von Höfen, Grotten u. s. w. fehlt der Berg Paṇḍava, berührt durch das Pabbajissita (SN. v. 414 E.); s. auch Therag. v. 41. Dem Kommentar zu Vinimavattū I, 10, 6 zufolge lag Rājagaha zwischen fünf Bergen (Sighā, Vepullā, Vekkhira, Paṇḍava und Gijjhakūṭa) und hiess darum Giribhaya (VVA. 82).

samajja wahrscheinlich im Zusammenhang stand mit einem alten, dem „vedischen Brahmanismus“ fremden Höbenkult<sup>1)</sup>. Einen Schritt weiter that Rhys Davids, indem er den samajja auf organische Feiern beziehen zu dürfen glaubte, die auch in Indien nicht unbekannt waren<sup>2)</sup>. Eine der Gegenwart näher liegende Aeußerung des nämlichen Forschers hält, wie es scheint, nur den religiösen Charakter des samajja für erweisbar in Anbetracht dass derselbe sich auf Höben abspielte<sup>3)</sup>. Von den Fragen aber, die Rhys Davids nebenbei aufwirft: What was the meaning of this 'carrying on together'?<sup>4)</sup> Who were the people who took part? Were they confined to one village? or have we here a survival from old exogamic communistic dancings together? überliegen die beiden letzten das Ziel. Es thut daher not, die Beweismaterialien nochmals zu prüfen und möglichenfalls um einige Daten zu ergänzen. Sie liegen in der Pali-Literatur bereit, weshalb wir uns auf diese beschränken können. Für samajja in der Sanskrit-Literatur gibt das Petersb. Wörterb. eine gute Uebersicht, aber Aufschlüsse über den Ursprung und die Feier selbst sind aus diesen Quellen nicht zu gewinnen. Da das Pali Dictionary von Childers die einzigen schon damals vorliegenden Belegstellen für samajja fälschlicherweise zu samejja<sup>5)</sup> gestellt hat, so nehmen wir unter die Beweismaterialien auch diejenigen Stellen auf, die nicht viel mehr als das Wort bieten, jene mit \* bezeichnend, welche Rhys Davids unerwähnt gelassen hat. Es empfiehlt sich die Scheidung in kanonische und nicht-kanonische Schriften hier beizubehalten. Also

I. Pali-Kanon. Ausser den oben angeführten Stellen (Vin. II, 107; 150<sup>6)</sup> noch Vin. IV, 85; 267, wo aber die Situation genau die gleiche ist<sup>7)</sup>, ferner das Sigalovada-sutta<sup>8)</sup> (Grimblot 300 f.) und vier Gāthās in den Jātakas. In der Stelle des Sigal. (DN. Nr. 81) bilden, wie in Vin. II, 107; IV, 267 Tanz, Gesang, Musik den Grundstock des beim samajja Dargebotenen, nur treten noch hinzu Rhapsodien (akkhānaṃ) und zwei Lärmvorrichtungen (pāṇissaraṃ, kumbhathānaṃ), nicht jedoch um damit den Kreis zu schließen, sondern blos um eine Sechsheit von Flügen zu erhalten, die vom Besuche des samejja erschrecken sollen. Da hier nicht ausdrücklich vom giragga-samajja die Rede ist wie in sämtlichen Vinaya-Stellen, so weiss man nicht sicher, ob unter samajja allein oder vorzugsweise Höbenfeiern zu verstehen sind. In asserkanonischen Schriften wird der samajja nicht mehr durchweg zu Höben in Beziehung gesetzt. Wir folgern dies aber natürlich nicht aus dem Gebrauch von samajja (mahāsamajja, naṭasamajja) neben giragga-samejja, woran auch der Misse Zufall sein kann. Vielmehr stehen uns zum Beweise dafür unzweideutige Zeugnisse zur Verfügung. Es sind jedoch vorerst noch die Jātaka-Gāthās zu nennen, nämlich: Jāt. III, 541, 21 (Tittimā. Nr. 438, Str. 7d)

1) SBE. XX, 71, n. 2.

2) SBE. XXXVI, 421, n. 1.

3) Dialogues of the Buddha, 7, n. 4.

4) Rhys Davids legt der Wurde s) die Bedeutung carrying on bei.

5) Childers hat samejja mit Bedeutung s) die Bedeutung carrying on bei.

6) Allein die Citate zu letzterem Wort gehören vielmehr zu restevaṃ, das auch neutram sein kann und theilweise an zwei von Childers angeführten Stellen (Ten J. 47 < = Jāt. II, 13, 10>; Dh. 420), wo der Nom. sg. steht, neutrum ist, während Mah. 213 < = Mahv. XXXIV, v. 79 b> zwar den Acc., aber nach dem Zusammenhang nur den von samajja hiezt. Samejja ist bis jetzt nur aus der Abhidhānaṃp. 414 zu belegen, wozu die Sāci bemerkt: samaganti [gleich für samaganti] sangarhanti mātāyaṃsaṃ [gleich für mātā] ti samejjaṃ, sam gubho aṃa gānaṃ, n [also decl. nach mar.], itthiyaṃ s.

7) Aus Vin. II, 150 ergibt sich, dass die Entschersitzer teilweise gepoltert waren

8) Vin. IV, 267 = II, 107, nur dass hier Mönche, dort aber Nonnen sich unter die Neugierigen bei einem samajja mischen; IV, 85 ist kelaggaṃ.

9) Sigal<sup>9)</sup> = Sigalā<sup>9)</sup> (cf. Jāt. VI, 138, 5), nicht Sigil<sup>9)</sup>.

daṇḍehi yuddham pi samajjamajjhe;

ferner \*Jat. VI, 277, 13 f. (Vidhuraṇḍita), Maṇiḥaṇḍa, Nr. 545, Str. 64)

Samajja cētha vattanti akappa naranāribhi  
mañcātimañce bhūmiyo maṇimhi passa nimmitap;

auch die folgende Strophe

Passa malle samajjasmiṇ poṭhente digupam bhujam  
nīhate nīhatamāne ca maṇimhi passa nimmitap;

weiter \*Jat. VI, 559, 30 (Vessantara), Maddhapaṇḍa, Nr. 547, Str. 559 ab)

Ayam so assamaṇo pubbe samajjo paṭibhāti maṇ.

Stockfechten und Ringkampf erweitern den Kreis der Schaustellungen, die den samajja einem Jahrmarkte schon sehr annähern, und dieser Eindruck wird durch die über einander sich erhebenden, amphitheatralisch angelegten <sup>1)</sup> Zuschauerplätze nicht gerade abgeschwächt, von denen die Vinaya-Stellen noch nichts zu wissen schienen. In den angeführten Gāthas wird demnach der samajja kaum noch in der Bedeutung einer auf Bergeshöhen lokalisierten Veranstaltung festzuhalten sein. Für die Wertschätzung des samajja besitzen wir in dem Gemäldnisse der Maḍḍi ein unverdächtiges Zeugnis. Wir wenden uns zur

II. jüngerem (nicht-kanonischen) Literatur, gestatten aber dem Stigma „jünger“ nicht uns die Thatsache zu verschleiern, dass auch Altes und Ursprüngliches in diese Literaturschicht eingedrungen ist. Es kommen hier an erster Stelle die Pali-Kommentare in Betracht, von welchen indess nur zwei, die Jatakaṭṭhakatha (in den Aṭṭavattu-Teilen) und die Dhammapadaṭṭhakathā Berücksichtigung finden können. Die Angaben verteilen sich im Jataka-Kommentare auf die folgenden Stellen:

- \*I, 283, 13 samajjamajjale (der kreisförmige Rann wo sich ein Pankenschläger produziert, und überhaupt der Festplatz).
- [I, 394, 28 samajjaṭṭhāṇap (wo eine Bajalere auftritt, also wie oben)]<sup>2)</sup>.
- \*II, 13, 13 Barapasāyap ussava ghoṣite mahāsamajjap ahoṣi, bahū maṇṇe ca devanāgasu-  
pappādayo ca samajjassananttham samsātipisu (man erwartet also beim samajja  
Schaustellungen; auch Vin. II, 107; IV, 85; 967 heisst es: dassanāya).
- \*II, 481, 23 f. „kuvam gīṇam kuvam naccaṇ kuvam vāḍitaṇ“ <sup>3)</sup> samajjathīho paṇatto  
(mit Bezug auf einen Verlorenen Sohn Atkindens; die bekannte Dreizehner der Geniesse  
beim samajja, mit sehr deutlichen Anklängen an das Sigal-Sutta).
- \*III, 338, 1 ff. „rajaṅgape samajjap kareṭva asip gīlīṇap jānanta gīḷḷepa, rājanap  
sibapaṇḍare katvā samajjap olokappesāma“ u.s.w. (der Pian gelingt, und der König  
schaut sich von einem Fenster den im Schlosshof stattfindenden samajja an, wobei  
Viele ihre Künste zeigen, unter ihnen auch ein Schwertschlucker).
- \*III, 538, 9 f. giraggasamajjasadīṇap mahantaṇ ḥapaṇ ghoṣayipisu (die Höhenfeier ein  
Non-plus-ultra).

<sup>1)</sup> Die amphitheatralische Anlage wird durch ekkhāṅkharū ausgedrückt (vgl. Jāt. II, 331, 12; IV, 81, 25).  
aber sie versteht sich hier von selbst, da für den Festplatz die Kreisform gewählt wurde.

<sup>2)</sup> Auch Vin. II, 150 hat samajjaṭṭhāṇa.

<sup>3)</sup> Damit wird das Durchsindereufen beim samajja, weil jeder das sucht, wonit er sich gerade  
betustigen möchte, zum Ausdruck gebracht. Fenshūll hat die Lesart traṇ (statt kuvam) in den Text aufge-  
nommen. Allein richtig ist kuvam (oder kva). So liest auch Grimblot (Sept Suttas, 300). Das die ersten vier  
Worte einen ungenen pīda in einem āḥa bilden, wird Zufall sein.

- \*VI, 7, 1 f. Tato „dāraka nama samajjathika honti“ ti tam pañcabi dārakasatehi siddhip rajaṅgape nisāpaveta nātasamajjap karesup (Prinz Temiya soll auf diese Weise zum Lachen gebracht werden; worin die Aufführungen bestanden, ist nicht angegeben, und nāta kann, aber muss nicht notwendig Pantomime bedeuten).
- \*VI, 383, 18 siddhappatichādanattham dvare samajjap kireti (das Geschrei eines im Hause eingesperrten Besessenen vorweg der Lärm eines samajja zu überhören).
- \*VI, 410, 27; 411, 10, 15 (Eine interessante Stelle. Der König der Pañcala erteilt Kunstdichtern [kavi, nipuṇa kabbakara] den Auftrag, die Reize seiner Tochter, die sie sich betrachten dürfen, in einer epischen, zum Gesangsvortrag bestimmten Dichtung [gita-bandhana] zu verherrlichen. Diese thun wie befohlen und werden reich beschenkt. Aus ihrem Munde vernehmen nāta die Lieder und singen sie samajjamajjale. Auf diese Weise verbreiten sich die Lieder im Volke, und der König lässt die Dichter dasselbe Thema, aber mit Strophen, die auf den König von Vihēha als den einzigen ebenbürtigen Gatten seiner Tochter gemünzt waren, nochmals episch behandeln. Die Dichter [hier sie selbst] ziehen nach Mithilā und singen ihre Weisen samajjamajjale unter dem Beifall Tausender und alsdann auch vor dem König von Vihēha in dessen Behausung [tatto nivesane samajjap karevsa] und das Weitere gibt sich von selbst).

Der Dhammapada-Kommentar liefert die folgenden Angaben:

- 1, \*p. 120 (Fausböll) = p. 44 (Colombo Ed.)
- 2, \*p. 136 (Fausböll) = p. 57 (Colombo Ed.)
- 3, \*p. 191 (Fausböll) = p. 137 (Colombo Ed.)
- 4, (fehlt bei Fausböll) \*p. 506 (Colombo Ed.)

2, und 3, sind belanglos (2: giragganaccasamajjap [n.]; 3: samajjadassanaya [Fausböll hat dafür naccasaddan]).

1, und 4, lehren uns manches Neue.

Zunächst Nr. 1: Beschreibung des samajja, welcher Upatissa (Sariputta) und Kolita (Moggallāna) den Anstoss zur Sinnesänderung gegeben hat.

Alljährlich wurde auf einem Berge bei Rajagaha ein samajja (giraggasamajjap) gefeiert. Die beiden jungen Leute und Freunde, Upatissa und Kolita, hatten ihre Plätze neben einander. Sie überliessen sich den Eindrücken der Aufführungen, wobei komische Szenen mit erschütternden und zu Mitleid stimmenden sich abtöten. An den ersten Tagen waren sie mit Herz und Seele dabei. Dann trat der Umschlag ein.

In dieser Stelle weist die Zeitbestimmung „anusavvaccharap“ auf eine regelmässige Wiederkehr der Bergfeier zu Rajagaha hin. Zu welcher Jahreszeit sie stattfand, hören wir nicht. Dagegen erfahren wir zum ersten Male Näheres über die Wirkung des samajja auf die Affekte und sind imstande zu ermessen, dass dieselben den durch das Drama (Tragikomödie) ausgelösten nicht sehr unähnlich waren.

Nr. 4 meldet von einem samajja (nicht giraggas), der zu Rajagaha abgehalten wird. Auch hier fehlt die Zeitbestimmung nicht; sie ist zur Not mit der vorigen in Einklang zu bringen (savvacchare va chemmasse va). Zuschauerplätze werden erwähnt, die sich über einander erheben, wohl amphitheatralisch (mañcātipaṇḍāsu). Der König befindet sich unter den Zuschauern. Es treten 500 nājaka auf, „Künstler“ in der bekannten Nebenbedeutung und keinesfalls Schauspieler. Eine Tänzerin (asaṅkadhā) produziert sich auf einer 60 hattha langen Bambustange in Tanz, Gesang und Luftsprünge. Sie gehört zum fahrenden Volk, das auf Ochsenwagen von Dorf zu Dorf, von Stadt zu Stadt zieht, um seine

„Künste“ zu zeigen. Den Text zu ihren Liedern macht sie selbst, indem sie die Motive ihrer eigenen Lebenserfahrungen entnimmt<sup>1)</sup>.

Die im Vorstehenden mitgeteilten Beweismaterialien<sup>2)</sup> erlauben uns die Schlussfolgerung:

Der samajjs war ursprünglich eine Höhenfeier lärmenden Charakters, bei welcher die ungestüme Gewalt noch ungebändigter Gefühle alle Teilnehmer, Männer wie Frauen in tanzenden, von Jauchzern und wilder Musik begleiteten Bewegungen durch einander wirbelte. Ueber den Vorstellungsinhalt dieser Gefühle versuchen wir allsogleich eine Hypothese. Hypothetisch ist zwar auch die Teilnahme Aller am Tanze, allein insofern ist sie unerlässlich, als die am meisten hervorstechenden Züge des samajja in seinen überlieferten Formen anders nicht in ihrer Kompaktheit zu verstehen sind. Der Ersatz, den man schief, wohl unter dem Drange der Gesittung, bewahrte glücklicherweise noch genug vom ursprünglichen Wesen, um uns über dieses Auskunft geben zu können.

Als die aus innerem Triebe Tanzenden professionsmäßigen Tänzern<sup>3)</sup> das Feld räumten, um sich von diesen in die Stimmungen, die sie früher selbstthätig hervorriefen, hineinversetzen und schliesslich nur noch angenehm unterhalten zu lassen, zog die Natur aus und die Kunst setzte sich an ihre Stelle. Die Form vermißte sich, schon in Folge des Umstandes dass die gefühlpathologischen Voraussetzungen hinwegfielen, aber auch deshalb weil das Auge des Zuschauers nicht ertragen kann, was der Mitwirkende selbst kaum empfindet, und das Ganze sank, indem der Zusammenhang mit seinem Ursprung immer lockerer ward, zu einer grossartigen Verjüngung herab. Als dann gar auch noch die lokale Gebundenheit der Feier abhanden kam, war die Uebertragung des Namens auf jede Art öffentlicher Schaustellung unaufhaltsam geworden.

Die Tanzbewegungen bei der ursprünglichen Höhenfeier des samajja entepirangen dem Wunsche und Verlangen, sich einem höheren Wesen, das daran Gefallen fand, vielleicht weil es selbst solche Bewegungen mit Vorliebe ausführte, nach Möglichkeit zu assimilieren, um dadurch übernatürliche Kräfte zu gewinnen. Die Grandidee also war eine religiöse, und die Beziehung des samajja zu einem Gotte oder Dämon, den man sich auf Bergen hausend dachte, liegt auf der Hand. Nun leuchtet sofort ein, dass dieser Gott nur Rudra-Siva sein kann, der „Bergbewohner“ (girīśa), der „Bergbeschützer“ (girītra), wie ihn die Vājasaneyi-Saṁhita (XVI, 3. 4) nennt. Wildheit ist seine Natur und rasende Bewegung sein höchstes Behagen. In der jüngeren vedischen Literatur bereitet sich schon der Erfinder des tapjaya, den Megasthenes im Auge hat, wenn er Dionysos die Inder den bei den Griechen unter den Namen *Σάτυρος* bekannten Satyrnanz kehren lässt (fr. 23). An der mimischen Bedeutung des beim samajja üblichen Tanzes zu zweifeln besteht daher

1) Darauf deuten doch wohl die Worte: So atinam krabha tassi gyanabharasa hatēḥ tap puchi: jnani sandhaya kathoi' gī? „Uns tap sandhaya' ti. Denn nur wenn sie öffentlich ihre Privatangelegenheit in einem Couplet behandelte, konnte sie sich eine Wirkung versprechen. Insonderlich entsetzlich ist der betreffende Pavanus nicht.

2) Nr. 278 (samajjānāṁ) zeigt, dass man damals auf den samajja nicht gut zu sprechen war: yo tap dānap deti so apyagāmi hoti. Nicht sehr lange vor dem mittelasiatischen Datum der Abfassung des Milindapañha hatte König Mahāśāhika Mahāśāja von Ceylon noch einen samajja abbilden lassen somaragatavāhita zur Feier der Vollendung eines buddhistischen Celija, eine Bergfeier! Denn es heisst im Anselum hieraus (vgl. auch Divy. XXI, v. 32):

Cetīyasaṁ maha kema tana pūjā ai kārīḥ sabb  
gīrībhājanasāpījā uḥāḥ ucate idha (Mabv. XXXIV, v. 81).

3) Es ist überaus sehr wohl denkbar, dass zunächst die Gesamtheit der Festteilnehmer durch Einzelne aus ihrer Mitte abgeholt wurde und dass zuletzt auch diese zurücktraten und bestimmte Tänzer von Profession die Rollen derselben übernahmen.

kein Grund. Durch Nachahmung hoffte der Chorus der Tanzenden Anteil zu bekommen an dem Gotte, der nur im Tanze zu erreichen ist.

Rājagaha, die Stadt, von der ein Spruch (Subhāṣītārāva 151) verkündet:

Campayam jāyate Brahmā Rājagṛhyām Mahāśvaraḥ  
Mathuro jāyate Viṣṇuḥ

Ist nun auch in der Pali-Literatur die Heimat des giragga-samajja, d. h. also, wie wir jetzt sagen dürfen, des Śiva-Kultes mit seinen Tänzen auf Bergeshöhen<sup>1)</sup>. Kanonische Pali-Texte nennen Īsana neben Īnda (Sakka), Varuṇa, Pajāpati, Soma u. a. (DN. I, 244; Sapp. N. I, 219), und damit kommen wir in die Zeiten, aus denen die ältesten Nachrichten über den samajja stammen (4. Jahrh. v. Chr.)<sup>2)</sup>. Nicht viel jünger ist die Strophe des Dasabrahmaṣa. (Nr. 495, Jāt. IV, 364, 1 f.):

Nikkhantabhikkhaṃ bhūṅjanti gamesveke purohita  
bhū te paṭipucchanti aṅgacchedā tilāśchaka,

wozu die Glosse bemerkt *tilāśādi aṅgakarāgena lañchaka*. Ein Hinderniss also, die Höhenfeiern von Rājagaha als Śiva-Feiern zu deuten, liegt nicht vor, da der spezifische Śiva-Kult vorbuddhistisch ist. In ihrer frühesten Bezeugung im Vinayapitaka haben diese Feiern ihren organischen Charakter bereits abgestreift, und hiemit war ihr Schicksal besiegelt. Sie hatten aufgehört religiöse Feiern zu sein in dem engen Sinne, den samajja für die kleine Schar von Śaśāṅgā besass, und wurden zum Stelldichein aller derer, die sich für einige Stunden den eintönigen Alltagsleben entzogen, um nach Herzenslust sich an heiteren und ersten Pantomimen<sup>3)</sup>, an rhapsodischer Rede und Aufführungen dramatischer Art<sup>4)</sup> zu vergnügen.

WÜRZBURG (BAYERN).

EDMUND HARDY.

1) Es ist daher nicht nötig, mit Rhys Davids (SBE. XXXVI, 121, n. 1) an Kolarian influences zu denken.

2) Śiva-tijā in DN. I, 9 besetzt die euphemistische Bedeutung des Wortes, allein eines frühzeitigen Hinweises (an early reference) auf den nachmaligen Śiva-Kult deuten zu erlauben, wie Rhys Davids (Dialogues of the Buddha, 18, n. 4) für möglich hält, dessen bedarf es nicht, weil der Kult des Gottes Śiva damals schon entwickelt war.

3) Über die Bedeutung von *nāṅka* ist von Fall zu Fall zu entscheiden. Es können Gaukler darunter verstanden werden, wie Jāt. IV, 324, 11 ff., aber ihr Hauptkunststück ist ein Tanz, und Tänzer sind wohl auch Jāt. IV, 105, 3 gemeint, während Jāt. II, 350, 3 die *nāṅka* im Gefolge des Königs Berden sein dürfen (*kaṭhāṅghamaṣa madhurāṅka madjakā*, sagt die Glosse). Der *Bārde* heisst *śūta* (Jāt. V, 254, 4). Auch für *nāṅka* läßt sich nicht eine durchgängig zutreffende Bedeutung ergeben. Jāt. III, 61, 21 heisst es, das die *nāṅka* überall herankommen, und Jāt. IV, 324, 7 sind Tänzer gemeint. Alleis es handelt sich um pantomimischen Tanz sehr oft, wie von Tänzern der *oṅka* die Rede ist, und die Pantomime wird von *Budhāṅghama* (Som. Vā, I, 84) als die Substanz des *oṅka* bezeichnet und *pekkhaṅka* (skr. *prekṣā*) gleichwertig erachtet (*pekkhaṅka* *ti nāṅkaṅgaṅka* [dies die richtige Lesart]).

4) Die Angaben berechtigen nicht zu dem Schluß, dass dramatische Aufführungen im strengen Sinne stattfanden. Rhysodens traten auf und trugen epische Erzählungen (*akkhāna*) vor. Aber mit Recht sagt E. Windisch (Mira and Būdhā, 223): »Die Anfänge des Epos und des Dramas liegen eng beisammen.« Dass die Rollen auf Mehrere verteilt waren, scheint durch die Ausdehnung der meisten Sagenstoffe postuliert werden zu müssen.

## BOHOR, OHORTZ.

In het dialect van Soule is de Baskische *i* regelmatig aan eene *ā* der volgende lettergroep geassimileerd. Zoo luidt b.v. Bask. *ā(h)urri* 'bron' in het hedendaagsche Souletin niet \**ūhūrri*, maar *āhūrri*. Talrijke voorbeelden van deze regressieve vocaal-assimilatie, die van denzelfden aard is als de Germaansche Umlaut-verschijnselen, heb ik in eene verhandeling over de vergelijkende klankleer der Baskische tongvallen verzameld en in verband met andere klankregels besproken. In beginsel niet verschillend van dit assimilatie-proces, een der eigenaardige trekken, waardoor de tongval van Soule zich scherp tegen het nauwverwante dialect van Noder-Navarro afsteekt, is de gelijkmaking van *e* aan eene *o* der volgende lettergroep, maar dit verschijnsel doet zich sporadisch in Baskische dialecten voor. Een twijfelachtig voorbeeld is het reeds bij Dechopare (1545) voorkomende *oboro* 'meer', dat door van Eys (*Dict. basque français* 296), hoewel vragend, als een afleidel van (*h)obe* 'beter' met het adverbiale suffix *-ro* wordt verklaard. *Oboro* uit \**obero* zoude dan op dezelfde wijze gevormd zijn als (*h)andiro* bij (*h)andi* 'groot', hoewel met dit verschil, dat (*h)andi* een gewoon adjectief, maar (*h)obe* een comparatief is. Willen wij *oboro* tot een onder \**obero* beheliden, dan is het echter onzeker, of het juist de *o* der eindsyllabe is, die de *e* in *o* heeft doen overgaan, ja het komt mij zeker voor, dat wij ook aan de *o* der beginlettergroep een assimilerenden invloed zullen moeten toekennen, want progressieve vocaal-assimilatie, in den stijl der Oeral-Altische vocaal-harmonie, is in het Baskisch geenszins ongehoord. Ik herinner slechts aan *hagai*: *hagai* 'twintig'. Maar wellicht is *oboro* volstrekt niet uit \**obero* ontstaan en moeten wij veeleer den Souletijnschen vorm *ahoro* als den oorspronkelijken beschouwen, in welk geval wij evenzeer eene assimilatie hebben aan te nemen. Overgang van *e* in *o* door den invloed eener volgende *o* is met zekerheid aan te toonen bij het Souletijnsche woord voor 'merrie', dat in onzen tijd *behor* luidt, maar in de spreekwoordenverzameling van Oihenart (1657) nog in den vorm *behor* verschijnt (*behorraren* N°. 76, *behorric* N°. 311). Ook in de overige Baskische dialecten vinden wij *e* (*é*) in de eerste syllabe; men vergelijke de vormen *behor* (Labourd, Noder-Navarro), *beor*, *béor* (Guipuzcoa), *béor* (Bizcaya). Het is evenwel bevreemdend, dat *behor* nit *behor* in het Souletin alleen schijnt te staan en dat wij in dit dialect talrijke gevallen met bewaard gebleven *e* voor een *o* der volgende lettergroep kunnen aanwijzen. Zoo zegt men in het Souletin evenals in de andere dialecten *eko*, *egon*, *egos*, *eko*, *ehortz*, *eror*, *eros*, *bera*, *beso*, *gero* enz. Het is moeilijk te zeggen, waarom juist in *behor* de *e* aan de *o* is geassimileerd. Ook in *éko* 'maken' en *ehorts* 'begraven' is de *e* slechts door een *ā* van de *o* gescheiden en toch zijn deze woorden in



het Souletin niet tot \**oho*, \**ohorts* geworden. Wel kennen wij uit Liçarrague een geassimileerden vorm *ohorts*, maar deze zal wel niet tot het dialect van Soule behooren. Ook de *b* van *behor* kan er niet voor worden aansprakelijk gesteld, dat alleen bij dit woord assimilatie van *e* aan *o* heeft plaats gehad, want ook in *bera* 'warm' en *beso* 'brachium' gaat aan de *e* een *b* vooraf. Misschien hebben twee omstandigheden, waarvan elke op zich zelf niet in staat zoude geweest zijn de assimilatie te bewerken, deze met elkander vereenigd tot stand kunnen brengen. *Behor* immers is het eenige geval, waar aan de *e* een *b* voorafgaat en die *e* tegelijk slechts door een *A* van de *o* is gescheiden. Maar al konden wij ons rekenschap geven van de voorwaarden, onder welke de *e* in het Souletin aan *o* is geassimileerd, hoewel het onkele *behor* nauwelijks in staat is ons die voorwaarden te doen kennen, wat moeten wij beginnen met een geval als het bovengenoemde *ohorts*? In Labourd en in Soule zegt men *hortzi* en daarnaast wordt een vorm *hortzi* als Neder-Navarreesch vermeld. Hoe komt het dan, dat Jean de Liçarrague uit Briscous niet *ehorts* (*ihorts*), maar uitsluitend *ohorts* gebruikt? Ten bewijze haal ik eenige plaatsen aan uit Liçarrague's vertaling van het N. T. (1871): Mt. 8, 21 *permetti icadoc behin ioan nadin neure nitaren ohorzera*; 8, 22 *vaguc hilac bere hilén ohorzera*; 26, 12 *ene ohorzetcotai*; 27, 7 *ohorts leku*; Mc. 14, 8 *ene ohorzetcotai*; Lc. 9, 59 *neure nitaren ohorzera*; 9, 60 *bere hilén ohorzera*; 16, 22 *ohortze iean en*; Jh. 19, 40 *nola costuma baitate Iuduc ohorzeteo*; Rom. 6, 4 *ohortze iean gara bada herrequin bateau Baptismoaz haren herioan*; Col. 2, 12 *harrequin ohortze ipanic Baptismoaz*. Obenart, wiens taal sterk Souletijnsch gekleurd is, heeft *e* in de eerste lettergreep, zooals wij op grond der jongere taal ook zonden verwachten (*ehorz sedin* N°. 137, *ehorsten dira* N°. 456). Tot welken tongval behoort nu de vorm *ohorts*? Met zekerheid laat zich dit voorsnog niet uitmaken, maar het is wel waarschijnlijk, dat Liçarrague, die uitsluitend den geassimileerden vorm bezigt, daarmede van zijne jeugd af vertrouwd is geweest. Het zoude van belang zijn te weten, hoe het woord thans in de streek van Briscous en ook in andere gedeelten van het Neder-Navarreesche taalgebied, waar in elk geval ook een vorm *hortzi* voorkomt, wordt gezegd. Het is evenwel bij het eclectische karakter van Liçarrague's schrifttaal niet ondenkbaar, dat de vorm met *o* in de beginsyllabe aan een anderen tongval is ontleend (vgl. Schenhardt's Inleiding op Liçarrague CXI sqq.). Wij mogen daarom niet onvermeld laten, dat de geassimileerde vorm ook in het Spaansch-Baskisch bekend is geweest. Immers in de door Jhr. van Eys ontdekte Refranes van 1596 vinden wij het spreekwoord *Cematuoc guayago oraituac baño* (Mas los amezcados que los enterrados), hetgeen wegens *oraituoc* in Bizcaya zal thans behooren. Deseifde assimilatie vinden wij ook bij *ydoro* (*otaro*), in welken vorm het verbum *erido*, *eriden*, *ediren* 'vinden' in de Refranes verschijnt, hoewel naast *geraitu* = *edricien*, *erideiten*. Zeker is *ydoro* onmiddellijk uit \**idero* ontstaan. Nog een voorbeeld van *o* nit *e* onder den invloed eener *o* der volgende lettergreep is het in Guipuzcoa en Bizcaya naast *orpo* 'hiel' gebruikelijke *orpo*. Wij zien dus, dat regressieve assimilatie van *e* aan *o* sporadisch in verschillende streken voorkomt, en hebben derhalve het recht om te vragen, of *ohorts* (*ortz*) eenmaal in het geheele Baskenland naast *ehorts* in zwang is geweest. Misschien is *ohorts* tot heden toe in sommige uithoeken bewaard? Op deze en zoo menige andere vraag, die bij de lezing van het N. T. van la Rochelle bij ons opwelt, zullen toekomstige dialectonderzoekingen misschien eenmaal het antwoord geven.

LEIDEN.

C. C. UHLENBECK.

## QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'EMPLOI ET L'HISTOIRE DU PARTICIPE GREC.

Il y a peu de points de la syntaxe grecque sur lesquels l'ancienne école ait opposé une résistance plus soutenue aux théories nouvelles, inaugurées par Allen, que sur celui de la signification du participe de l'aoriste. Au participe, comme à l'infinitif et à tous les modes, excepté l'indicatif, l'aoriste ne contient aucun indice de ce que nous appelons le temps passé : le verbe y est présenté sous son aspect perfectif. Le sens du passé que nous y attachons quand nous le traduisons dans une langue romane ou germanique, n'est pas inhérent à la forme, mais provient du contexte<sup>1</sup>). On reconnaît le mieux la vraie signification du participe de l'aoriste dans des phrases où le verbe principal et le participe concourent à caractériser la même action, comme γ. e. dans les constructions avec λαθόντα, τυγχάνων, φθάνων (je ne cite que l'adage bien connu λάθῃ βίωσαι), et dans des tournures comme εὖ γ' ἐπίσταναι δουμύνας με (Plat. *Phédon* 60 C). Goodwin (§ 150) reconnaît qu'ici il n'y a pas priorité mais coïncidence de temps, mais il n'admet cette explication, du moins dans des cas tels qu' εὖ παύει, que pour les participes qui „indiquent ce en quoi consiste l'action d'un verbe de temps passé“ (denoting that in which the action of a verb of past time consists). Cette restriction paraît peu fondée quand on examine des passages comme τὸ εἶμα εὔσαι τοὺς λόγους εὔσαι ἑαυτοί (Enrip. *Iphig. en Tur.* 765), et Σαπίδα θῆναι τὰς ἑαυτοῦ ἐχθρῶν γέλω (Eurip. *Méd.* 383). On a essayé de se tirer de la difficulté en disant que l'acte de sauver le corps et l'acte de mourir doit nécessairement précéder celui de sauver les paroles et de fournir matière de rire aux ennemis. Mais cette argumentation assez spéciale ne se soutient pas devant le témoignage de ce passage d'Euripide : ἀλλὰ χθόνουσι δίω Σαπίδα (Hippol. 356).

D'autre part un savant américain, M. Ballantine, quoique convaincu qu'en règle générale le participe de l'aoriste a un sens passé, n'en est pas moins d'avis que dans tous les cas où le participe ne contient pas la notion d'une action nouvelle, contemporaine ou

1) Gilbertson (*Syntax of classical Greek*, New-York s. d. (1901), § 320) dit très bien : „The temporal relation is that of the kind of time. The sphere of time depends on the context.“ Depuis Allen (*The Grundzüge der Lehre von Tempus und Modus in Griechischer*, Bostock 1861, p. 7) des auteurs comme Curtius, Koch, Brugmann et Delbrück se sont exprimés dans le même sens, mais un nombre imposant de savants et de profonds connaisseurs de l'usage classique, tels que Cobet, Madvig, Krüger et Classen n'ont jamais partagé cette opinion. Goodwin, dans son livre monumental sur la syntaxe grecque (*Syntax of the Moods and Tenses of the Greek Verb*, London, 1889 p. 47—53, 329 suiv.) ne l'admet qu'en partie.

antérieure à celle du verbe principal, et ne sert qu'à le compléter, le participe de l'aoriste est de rigueur<sup>1)</sup>. Il déclare avoir trouvé très peu d'exceptions, même apparentes, à cette règle, malgré „un examen attentif des nombreux exemples que les grammairiens ont empruntés à tous les écrivains de la littérature attique." Je n'ai pas vérifié ce fait, mais quand même ces exemples confirmeraient la théorie de M. Ballantine, on peut dire que ce serait un pur hasard, car on n'a qu'à chercher un petit peu pour trouver des passages qui renversent la règle. Son auteur lui-même signale comme une „exception éblouissante" (a flagrant exception) l'usage très fréquent de *λγω* dans le Nouveau Testament, dont il reconnaît que la syntaxe pour la question qu'il a étudiée ne diffère point de l'usage classique; seulement il explique *λγω* dans *ἀποκρ.δολ. δ' Ἰησοῦς πάλιν εἶπεν ἐν παραβλαβῇ αὐτοῖς λγω* (*Matth.* 12, 1) par un hétéroclisme! Il est bien plus simple d'y voir la notation du sens duratif de *λγω* côte à côte avec celle du sens perfectif de l'acte de répondre. Voici, pris dans un auteur classique, un autre exemple de l'usage que M. Ballantine conteste: *ἐν μὲν καλοῖς ἰσίοις, ἔ κριτες, κροῖω* (Xén. *Cyrop.* 8, 4, 13: „c'était très bien à vous, Crésus, d'être prévoyant").

On comprend que, surtout pour l'étude du Nouveau Testament, la connaissance exacte de la signification du participe a une importance capitale; en dogmatique la question de savoir si tel acte doit être considéré comme précédent un autre ou non, est presque toujours une affaire de conséquence. M. Ballantine a discuté toute une série de passages qui sont interprétés différemment selon l'idée que se forment les commentateurs de la force du participe. La question mérite donc d'être étudiée. Or, il y a peu de constructions où la coïncidence de temps entre le verbe principal et le participe de l'aoriste soit si manifeste — même quand le premier se rapporte au futur — que dans les phrases avec *εὖ* ou *καλοῖς ποιῶ*. Malheureusement chez les auteurs les exemples d'*εὖ ποιῶ* au futur sont extrêmement rares; on doit être d'autant plus content d'en trouver beaucoup dans les papyrus. Je cite quelques passages, dont il serait facile d'augmenter le nombre:

*Καλοῖς ποιήσεις πρωτότες*: Πάριους (*Fayûm Tevues and their Papyri*, n°. 13, l. 5/6, env. 170 av. J. Chr.); *εὖδὲ ποιήσεις τὸ προαγγελλόμεν καὶ ἐλαττώσει* (*The Tebtunis Papyri*, n°. 31, l. 13, 114 av. J. Chr.); *χαριστὶ ἐπιμήσειας φίλων ἀρτίβας β* (ibidem n°. 65, l. 6/7, fin du second siècle av. J. Chr.); *εὖ εὖ ποιήσεις γράφας μετ' ἀντιφύσεσιν* (*The Oxyr. Papyri* II, n°. 294, l. 13, 22 après J. Chr.); *εὖ ποιήσεις . . . ἀναγκάσει ἐλαττώσει καὶ κέρσει* (*Fayûm Tevues* etc. n°. 110, l. 3/5, 94 après J. Chr.); *εὖ ποιήσεις δεῦς Οὐασειῶν* (ibidem n°. 121, l. 3/4, env. 100 après J. Chr.); *εὖ ποιήσεις μεταβαλλόμεσιν τὸ παρ' οὖν εὖ καπ* (ibidem n°. 122, l. 3/4 env. 100 après J. Chr.). Conformément à un usage bien connu dans la langue classique, on trouve aussi la construction inverse: *εὖ εὖ ποιήσεις πέμψεις* (*Fayûm Tevues* etc. n°. 113, l. 10/11, 100 après J. Chr.; cf. ibidem n°. 114, l. 3/5, même époque<sup>2)</sup>).

Ces exemples suffisent sans doute à prouver qu'aucune idée de temps passé ne se

1) *Bibliotheca Sacra* XLII (1884), p. 787 suiv.

2) Ces passages sont empruntés à des pièces officielles aussi bien qu'à des lettres privées. A la même époque on voit paraître deux autres constructions de *καλοῖς ποιῶ* qui ont survécu toutes les deux à la construction avec le participe. Ex: I. *καλοῖς ποιήσεις ἀρχιερέων κροῖω μετ' οὖν δεῦς δεύρων δι' οὐρανοῦ καλοῖς* (*The Tebtunis Pap.* n°. 50, l. 9/11, fin du second siècle avant J. Chr.); II. *καλοῖς ποιήσεις μετ' οὖν εὖ καπ . . . καλοῖς δι' ἰσίων δεῦς μετ' οὖν δεύρων* (*The Oxyr. Pap.* I, n°. 99, l. 2/3, 11, second ou 3<sup>e</sup> siècle de notre ère). Dans la langue du moyen âge l'infinitif continue à remplacer souvent un participe ancien. Je renvoie à ce que j'ai écrit sur l'infinitif de circonstance dans les *Études de philologie néo-grecque* (Paris, 1892, p. 32 et 43). La construction au moyen d'un second verbe principal répond à l'usage moderne.



en *av*; nous manquons de données sur le caractère de cette forme et sur son usage <sup>1)</sup>. De tous les dialectes grecs, seul le Thracien posséda à l'actif des participes déclina- bles à tons les nombres et à tous les genres <sup>2)</sup>. Ils servent à former, à l'aide du verbe sub- stantif, le présent et l'imparfait actifs (comp. en Anglais *I am writing*): c'est le participe présent de l'ancienne langue qui a fourni l'élément adjectif dans ces constructions.

Dans la *seuè* l'évolution eynactique a été accompagnée d'une tendance très prononcée à normaliser les désinences grammaticales. Ces deux causes ont eu pour effet qu'on trouve de bonne heure des exemples de participes de forme irrégulière ou indéclinables. La dis- parition finale du participe actif dans sa signification classique a été précédée d'une longue période où les participes, tout en gardant une bonne partie de leurs fonctions classiques, étaient devenus invariables. Les auteurs de la première période de la littérature byzantine, tels que Jean Moschus, Melais et Théophane, abondent en exemples de ces formes <sup>3)</sup>, qu'il serait téméraire d'attribuer toutes au demi-savoir des écrivains. La langue actuelle garde un reste intéressant de l'état de choses de cette période dans le mot ζωντα-ός, vivant, adjectif formé du participe indéclinable ζώντα, qui dérive du part. classique ζῶν: on sait qu'en prose attique ζῶν remplace l'adjectif ζῶντις. Ce même mot ζώντα survit encore dans ζωνίς, jument, dans la locution εἰς τὰ ζώντα (μυ, τοῦ πάκου μου etc.), du vivant de, et dans les mots composés ζωντιστάριον, prendre vivant, ζωντίχηρις, ζωντιχέρη, homme, femme divorcée et ζωντίβολος, bête. Il est impossible de voir dans ces derniers mots des composés avec le participe ancien ζῶν, car ils sont d'un usage tout à fait populaire, ils ne se trouvent dans les textes qu'à partir de la fin du moyen âge et leur formation n'a rien de classique. Avec ζωντίβολος (d'abord un mot collectif, une «jetée d'êtres vivants»), on peut comparer dans la langue d'aujourd'hui παντίβηλα (παίζω τὰ παντίβηλα, je joue aux osselets, l'anc. πανταδίβη), χροίβηλος, poignée, χροίβηλος, d'après le dictionnaire de Vlachos «pelote de neige», mais aussi «la neige qui tombe», d'après le dictionnaire de Vlachos «pelote de neige en néogrec du Pentécôteque de 1547, ζωντίβηλος a encore le sens de bétail (καὶ ἡ Ἄβραμμ βρώς κελλὰ εἰς τὸ ζωντίβηλο, εἰς τὸ ἀσέμι καὶ εἰς τὸ μάλαμμα, Gen. 13, 2), aujourd'hui on se sert du mot au sens figuré.

LEIDA, Décembre 1902.

D. C. HESSELING.

fréquent qu'en Grèce, grâce sans doute à l'influence de l'Italien. Morvis (Studi sui dialetti greci etc., p 138) a tort de dire qu'en Italie ce participe est *variissimo usato*: on en trouve des exemples presque à chaque page des textes qu'il a publiés.

<sup>1)</sup> Dieterich, *Untersuchungen* etc. p 208.

<sup>2)</sup> Deville, *Étude du dialecte Thracien*, Paris 1866, p. 143 suiv.

<sup>3)</sup> Pezencop d'ex. chez Isaacaris (*An hist. grecs Gramm.* § 823), entre autres τὸ καλὸν ζῶνα. Les papyrus de Tebtouia (n<sup>o</sup>. 45, l. 27/30 et n<sup>o</sup>. 47 l. 43) donnent des ex. de participes invariables de l'an 113 avant notre ère.

## DE INVLOED VAN HET OUDJAVAANSCH-MAHĀBHĀRATA OP HET JAVAANSCH-BALINEESCHE GEDICHT BHĪMASWARGA.

Onder de *kidung's*, die op Bali populair zijn, noemt Dr. van der Tuuk in zijne Notes on the Kawi language and literature (Journal of the Asiatic Society, new Series, XIII, p. 51 sq.) behalve de Pañjiverhalen *Malat*, *Waseng* enz. de *Bhīmaswarga*, „which relates how Bhīma went to the kawah (hell) in order to liberate Pañja, whose corpse had been forcibly carried away by the dependents of Yama, called in the poem Cĳkarabala, a corruption of Kingkarabala.”

Het is niet onze bedoeling, hier verder uit te weiden over den inhoud van dit gedicht, doch wij stellen ons voor, aan te toonen, welken invloed het eerste en het voorlaatste parwan van het Oudjavaansche *Mahābhārata* er op uitgeoefend hebben.

In de Javaansche redactie begint het gedicht als volgt: *Bagawan Kĳtama mangke muneak amĳng-amĳngan maring wasĳntara, sira ngĳlor, tandwa katnu punang k'nas istri ĳstic ayu rupanĳe*. Reeds de eigennaam *Kĳtama*, verbasterd uit *Kindama*, is voldoende, om ons dadelijk te doen denken aan die plaats van het *Ādiparwan*, waar *Pāpdu's* dood beschreven wordt (in van der Tuuk's HS. 8 pag. 75 vlg.). Daar wordt *Kindama* voorgesteld als de onmiddellijke bewerker van *Pāpdu's* dood, omdat de laatste hem in actu copulationis doodelijk getroffen had, tengevolge waarvan *Kindama Pāpdu* vervloekte. In een Maleisch wayang-verhaal, welks inhoud van der Tuuk gaf (in het Tijdschr. van Ind. T. L. en Vk. XXV pag. 501 vlg.) en waarvan de Leidsche Universiteitsbibliotheek thans ook een HS. bezit <sup>1)</sup>, zijn het *Batara Guru* en *Narada*, die zich bij die gelegenheid in een paar klĳjang's veranderen, terwijl daar van *Kindama* geen sprake is.

De wijze, waarop de dood van *Pāpdu* beschreven wordt in den *Bhīmaswarga*, komt in alle opzichten zoo volkomen overeen met de bovengenoemde passage van het *Ādiparwan*, dat alleen de laatste de bron ervan kan zijn geweest.

*Pāpdu's* weduwe *Kuntĳ* spoort vervolgens de *Pāpĳawa's* aan, hunnen vader uit de *kuwah* te verlossen. Daarbij worden zij vergezeld door de clowns *Delĳm*, *Twealen* en *Sangut*, de Balineesche vertegenwoordigers van de bekende Javaansche *panakawan's* *Smar*, *Petrak* en *Nalagareng*. *Bhīma* bestrijdt achtereenvolgens *Cĳkarabala*, *Gera Wikrama*, *Utpala*, *Jogor Manĳh*, *Suratma*, *Dorakala* en den hellebond (*asu gĳplang*), totdat hij eindelijk *Pāpdu's* *ĳtman* verlost uit de hel.

1) Cod. 3377, beschreven op p. 56-58 van mijnen Cat. der Mal. en Sund. HSS.

In zang II wordt verhaald, hoe *Yang Pramesti* de Pajjawa's nitnoodigt, naar den hemel te gaan, omdat deze zoo verlaten is. Op weg daarheen worden de Pajjawa's ieder door een verschillenden god gedood: *Aryana* door *Wisnu*, *Nakula* en *Sahadewa* door de *Mahasno* (d. l. *Mahatwinau*). In deze passage vertoont zich duidelijk de invloed van het *Prasthānikaparwan*, waar verhaald wordt, hoe de Pajjawa's op hun tocht naar den *Mahimera* de een na den ander dood nederzinken. Ook hier is de overeenkomst in de voorstelling zoo groot, dat men vrij zeker kan zeggen, dat de dichter van den *Bhīmasawarga* het *Prasthānikaparwan* moet hebben gekend.

Terwijl hier dus de invloed van het O. Javaansche prozawerk op het Jav. Balineesche gedicht duidelijk merkbaar is, schijnt dit laatste door den Balineeschen afschrijver van het handschrift 3134 gebruikt te zijn, om eene episode in het O. Jav. *Prasthānikaparwan* in te lassen. Reeds bij mijne uitgave van dat *parwan* bemerkte ik, dat een gedeelte ervan onecht was (fol. 51 *Blas mati* tot fol. a. 53 *ri lina*<sup>1</sup>). De reden, waarom ik het voor onecht hield, was het voorkomen van jongere taalvormen, als *ingoun*, *aijaluk* en *payi*, terwijl bovendien het overeenkomstige gedeelte in den Sanskritekst ontbreekt. Bij mijne uitgave kon ik slechts over codex 3134 beschikken. Toen later van der Tuuk's HSS. te Leiden kwamen, bemerkte ik, dat deze passage in geen van zijne HSS. voorkomt, zoodat mijne gissing hierdoor tot zekerheid werd. Het ingevoegde gedeelte begint echter bij *samangkana ta* (blz. 85, r. 2 v. o. mijner editie) en eindigt met *Dropadi* (blz. 87, r. 10-11 v. b.). De zin loopt dus door: *Blas mati sang catur Pajjawas meang sang Dropadi* (p. 85) *hasokas ta sang Yudhishthira* enz. (p. 87).

Het ingevoegde gedeelte nu schijnt ontleend te zijn aan den eersten zang van den *Bhīmasawarga*, waar *Bhīma Derakula* bestrijdt, om de ziel van zijnen vader uit de hel te verlossen. Deze *Derakula* of *Diedrakula* komt reeds in den *Kwijjarakarya* voor. De naam is waarschijnlijk verbasterd uit *Diedrapala*.

In zang III wordt verhaald, hoe *Dharmasawarga* naar de hel gevoerd wordt, doch hoe *Bhīma* hem er weder nit verlost. Ten slotte (zang IV) moet *Bhīma* nog den *butapatih Bandayuta*, die den *panakanan Tuwala* ingeslikt had, bestrijden. Nadat deze verslagen is, keeren de Pajjawa's, die intusschen weer levend gemaakt zijn, naar *Indraprastha* terug.

Volgens van der Tuuk worden allerlei figuren uit dit verhaal in de Balineesche *wayang* te pas gebracht, o. a. de *bula cawegah* en de *asu gaplong*.

Naast de Javaansche redactie, vertegenwoordigd door 10 HSS., bestaat nog eene Balineesche, die echter vol Javaansche woorden is, terwijl aan den anderen kant de Javanische tekst niet vrij is van Balinismen. De inhoud van beide redacties komt vrij wel overeen.

LEIDEN.

Dr. H. H. JUYNBOLL.

<sup>1</sup>) In mijne uitgave pag. 85, r. 3 v. o. tot pag. 87, r. 10 v. b. Dit gedeelte is daarom dan ook tusschen vierkante haken geplaatst.

## DAS BUDDHISTISCHE LEBENS RAD.

Jeder Organismus, d. h. Alles was zusammengesetzt ist – einen principiellen Gegensatz zwischen organisch und anorganisch gibt es nach Buddha übrigens nicht – löst sich mit der Zeit wieder in seine Bestandteile auf, es stirbt, und dieser Process, *jarāmaraṇa*, 'Altern und Tod' genannt, die letzte (12. 'Phase', *nidāna* \*) einer jeden Existenz beginnt mit oder, besser gesagt, ist abhängig von der 'Geburt', *jāti* (11. 'Phase') †. Die Geburt ist aber nur das In-die-Erscheinung-Treten des 'Werdens', *bhava* (10.), des Beginnes des realen Lebens, der Conception, wie wir auch sagen könnten, und diese ist ihrerseits wieder abhängig von der 'Verwirklichung', *spāṇāna* (9.) eines 'Verlangens', *trṣṇā*, *taṭṭhā* (8.), genauer gesagt des Bestrebens sich in Realität umzusetzen. Der Parallelismus dieser Anschauung mit der aristotelischen Lehre von dem Verhältnis der 'Potenz', *δύναμις*, zur 'Actualität', *ἐνέργεια*, springt in die Augen; es verdient jedoch der indische Denker vor dem griechischen insofern den Vorzug, als er sich bemüht, die Kluft zwischen den beiden Kategorien durch eine Reihe von successiven Entwicklungsgliedern zu überbrücken. Allerdings ist Entwicklung im buddhistischen Sinne nicht identisch mit dem, was wir unter diesem Worte zu verstehen pflegen, sondern involviret ein vollständiges Aufgehen der einen Phase in der andern, nicht Veränderung an einem zu grunde liegenden Substrat. So sind z. B. die Elemente, welche die sauer gewordene Milch bilden, von den Elementen der früher vorhanden gewesenen süssen vollkommen verschieden, es gibt dabei keine zu grunde liegende Substanz ‡). In derselben Weise haftet auch das 'Verlangen', das sich in die 'Verwirklichung' umsetzt, nicht etwa an einem Subjecte, sondern repräsentirt eine für sich existirende Wesenheit, woraus implicite folgt, dass wir mit der 8. 'Phase' die Grenze zwischen Sinnlich und Übersinnlich überschritten haben und dass uns die nächst höheren in eine Sphäre führen, wo wir es nur mehr mit intelligiblen, aber allerdings in gewissen Sinne realen, Kategorien zu thun haben. In der That ist die nächste Phase die 'Empfindung', *vedanā* (7.), die aus der 'Berührung', *sparsā*, *phassa* (6.) einer der sechs 'Qualitäten', *ṣaḍāyatana*, *saḍāyatana* (5.) hervorgeht.

Zunächst ist hierbei zu bemerken, dass die Inder als höchsten Sinn das 'Denken', *manas*, betrachten, dem das Denkbare ebenso als Object gegenübersteht, wie das Sichtbare dem Auge, das Hörbare dem Ohre a. s. w., ferner mag daran erinnert werden, dass auch

1) Der Terminus bezeichnet ursprünglich 'Krankheitsurache' (Senart. *Mélanges de Harlet*. p. 287).

2) Burnouf. *Introduction à l'histoire du Bouddhisme*, p. 492.

3) Warren. *Buddhism in translation*, p. 114.



die moderne Biologie in Übereinstimmung mit Demokrit<sup>1)</sup> Berührung im weitesten Sinne als Vorbedingung der Empfindung hinstellt, und wir brauchen diese Beobachtung bloss auf das übersinnliche Gebiet zu übertragen und anzunehmen, dass eine apperzipirbare Qualität sich in eine Empfindung in abstracto, d. h. in eine von einem empfindenden Subjecte losgelöste verwandelt, um den Gedankengang Buddha's zu erfassen.

Die nächste (4.) Phase heisst 'Name-Form', *nāmarūpa*, und es ist nach dem Vorausgehenden klar, dass 'Form' hier nichts Materielles bezeichnen kann, sondern im aristotelischen Sinne als Gegensatz zu Stoff aufgefasst werden muss. Da nun weiters der übrige schon vorbuddhistische Terminus 'Name-Form' ein Ausdruck für Individuum ist, so kann in dem una beschäftigenden Zusammenhange darunter nichts Anderes verstanden werden, als eine abstracte Einheit, eine Idee. Wir erhalten hiermit ein frappantes Gegenstück zu den 'Ideen' Plato's, allerdings mit dem fundamentalen Unterschiede, dass die letzteren die ewigen Wesenheiten der Dinge vorstellen, während die buddhistische 'Idee' ebenso flüchtig und vergänglich ist, wie die andern 'Phasen'. 'Name-Form' darf deshalb auch nicht mit dem 'feinen Körper', *hīgāsarīra*, der Sākhya-Philosophie identificirt werden, da derselbe das Princip der Persönlichkeit und der Identität der Person in den zahllosen Verkörperungen vorstellt<sup>2)</sup>.

Die 'Idee' soll nun weiter aus dem 'Bewusstsein', *vijñāna*, *vīñāna* (3.) und dieses seinerseits aus den 'Dispositionen', *sāskhāra*, *saṅkhāra* (2.), unter welch letzteren wir in buddhistischem Sinne die gesamte individuelle Anlage verstehen müssen, hervorgehen. Hier scheint es mir nun, dass allgemein bekannte Erscheinungen, die das geistige Schaffen begleiten, wohl geeignet sind, die Entwicklungsreihe Buddha's zu beleuchten und zu erklären. Jedermann weiss, in welchem Masse dasselbe von der Stimmung d. h. der Naturlage in einem bestimmten Momente, abhängig ist und dass eine Idee, d. h. das einheitliche Urbild eines jeden Schaffens, sich nur im Bewusstsein zur Klarheit durchringen kann; buddhistisch ausgedrückt: die Stimmung gestaltet sich durch das Bewusstsein hindurch zur Idee. Diese löst sich dann wieder in eine Reihe von Einzelvorstellungen auf — die sechs Qualitäten —: der Componist hört die verschiedenen Töne, der Maler sieht die einzelnen Farbennuancen, der Erfinder berechnet die Theile der Maschine u. s. w. Durch diese Thätigkeit, infolge deren notwendiger Weise Sinnliches vorgestellt wird, durch die Verähnlichung der Idee, um mich so auszudrücken, entsteht die Empfindung des Verlangens die Idee zu verwirklichen, sie durch die Objectivirung in die Aussenwelt gleichsam los zu werden, ein Drang zu dem die rein ästhetische Freude am Schaffen, ohne weiteren Zweck, den Anstoss geben kann. Der Schriftsteller kleidet also seine Gedanken in Worte, der Componist schreibt die Noten nieder oder bringt die Töne auf einem Instrumente hervor u. s. w., mit einem Worte das Geistige verbindet sich mit Materiellem, die Stufe der Erzeugung oder Conception ist erreicht.

In ähnlicher Weise stellte sich, meiner Ansicht nach, Buddha vor, dass die Idee des Individuums, *nāmarūpa*, durch die Verbindung mit den Elementen, *dhātū*, sich zu einem materiellen Individuum, *paṇḍala*, *paṅgala*, verwirkliche, und es erklärt sich aus diesem Verhältnisse, wieso gelegentlich die 'Idee' als etwas aussen Befindliches dem materiellen Körper, *sattva*, *sakkāya*, gegenübergestellt wird<sup>3)</sup> und wieso die Bestandtheile oder 'Stützen', *skandha*, *khandha* des letzteren als 'Verwirklichungsgesützen', *upādānaskandha*, *upādānak-*

1) Mrs. Rāy's Davis. A buddhist manual of psychological ethics, p. LVI.

2) Garbe. Sākhya und Yoga, (Geogr. 4. Indo-ur. Philol. Bd. III, Heft 4) p. 26.

3) Oldenberg. Z. D. M. G. 1898, p. 689.

*khandas* bezeichnet werden können, obschon der Unterschied von ideell und materiell Illusion und die Annahme einer Differenz zwischen beiden genau genommen also ein Fehler ist.

Es scheint nun allerdings, dass mit den 'Dispositionen' oder der Naturanlage der Kreis geschlossen werden müsse, denn nach indischer Auffassung charakterisirt ja die 'sittliche Bilanz', *karma*, *kamma*, einer abgestorbenen Existenz den Nachfolger in einer bestimmten Richtung und es ist deshalb nicht abzusehen, wie die *anābhava* aus einer noch höheren, unbestimmteren Kategorie hervorgehen sollten, die sich zwischen sie und das *maraya* einschleibt. Wenn Buddha trotzdem noch ein Zwischenglied statuirte, welches die beiden Lebenskreise, den vollendeten und den neu entstehenden miteinander verbindet, so hat er damit, allem Anscheine nach, eine Concession an eine durch ihr Alter ehrwürdige indische Tradition machen wollen, wobei übrigens nicht vergessen werden darf, dass er vor vielen seiner Zuhörer überhaupt niemals bis zu den obersten 'Phasen' hinaufstieg, sondern häufig die Reihe mit der 'Idee', dem 'Bewusstsein', dem 'Verlangen' oder, wie wir mit Schopenhauer sagen könnten, mit dem 'Willen zum Leben' begann. Immer und immer wieder kehrt nämlich bei den Alten der Gedanke wieder, dass nur das Wissen, *vidyā*, den Menschen erlösen könne, das Nichtwissen ihn in den Kreislauf der Existenzen zurückschleudere. Streichen wir bei diesem Begriffe den Träger, an dem es haftet, so erhalten wir die (1.) 'Phase', die wir am Besten mit 'Unbewusstsein', *avidyā*, *arjyā*, wiedergeben können, da darin Nichtwissen und Nichtsein verschmolzen sind<sup>1)</sup>. Dieser höchste und unbestimmteste Begriff bildet also die Brücke zwischen Tod und Leben, ein traumloser Schlaf, dem kein schöpferischer Drang zukommt und der eben deshalb sich scharf von dem von Schelling vorbereiteten und von Hartmann präzisirten Begriff des Unbewussten unterscheidet, eine flüchtige Phase, gleichsam der Hintergrund auf dem das geheimnisvolle Gesetz der Wiedergeburt seine Wirksamkeit entfaltet und der darum weder mit dem brahmanischen *śat*, noch dem chinesischen *tao*, der Ursache allen Seins, identifizirt werden darf.

GRAZ.

J. KIRSTE.

1) Barsoof. *Introduction à l'histoire de Bouddhisme*, p. 485, 507.

Note. Die vorstehende Hypothese schließt sich an die von Barsoof aus nordindischen Quellen geschöpfte Ansicht an und steht auch mit der Darstellung des Tanten, das von de la Vallée Poussin (*J. R. A. S.* 1897, p. 463 ff., vgl. Barth. *Revue de l'hist. des relig.* 1908. *Fouddhisme*, p. 13) veröffentlicht wurde, im Einklange. Auf die in letzteren Werke vorkommende Theorie des *anābhava* des 'Zwischenseins', das vom Sein und Nichtsein verschieden ist, sowie auf andere Einzelheiten heffe ich in anderem Zusammenhange zurückzukommen.

## DE OORSPRONKELIJKE VOLGORDE VAN FÁFNISMÁL 20—22.

De strofen, die het slot van het gesprek tusschen Sigurðr en den door hem doodelijk verwonden draak inhouden, luiden volgens de overlevering:

20. (Fáfnir) *Raþk þér nú Sigurðr,* en þú rípa nemer

*ok rípa heim hepan,  
et gjalla gull ok et glöþraupa fe,  
þér verpa þeir þaugar at bana.*

21. (Sigurðr) *Ríp es þér ráðet,* en ek rípa mon

*tú þess gulls es í lyngve ligg;  
en þú, Fáfnir! ligg í Ljotrötum.  
þars þú Hel hafes.*

22. (Fáfnir) *Reginn mik ríp* hann þú rípa mon,

*hann mon ok [verpa] þáþom at bana;  
þýr eitt líða þykk at Fáfnir munu,  
þitt varp nú meira megen.*

Zooewel tegen de volgorde als tegen den inhoud dezer strofen kunnen gewichtige bedenkingen worden ingebracht. Str. 20 geeft geen geringen aanstoot. Op zijn minst betreurend is de zorg, die Fáfnir toont voor het heil van zijn doodvijand. De draak weet, dat zijn goud den ondergang van Sigurðr zal bewerken. Dat hij hem daarmee dreigt, is geheel natuurlijk; de stervende profeteert, zooals zoo dikwijls, zijn vijand rampspoed. Hij schroomt ook geenszins de mededoeling te doen, wel wetend, dat een held door voorzichtigheid zich van zijn plan niet laat afbrengen. Maar van de profetie van onheil tot den welmeenenden raad, dat onheil te vlieden, is een heele stap. Neemt men nu in aanmerking, dat de strofe uit vreemde elementen samengefasst is (r. 1 = Háv, 112, 1; r. 2 is bijna woordelijk = Regn. 9, 4 — in welk verband insgelijks van het goud sprake is; — r. 3—4 = str. 9, 3—4), dan ligt het besluit voor de hand, dat deze strofe niet echt is<sup>1)</sup>.

1: De meening, dat Fáfnir nog op andere plaatsen van het gedicht Sigurðr een goeden raad zou hebben gegeven, moet worden verworpen. Str. 9 kon altes onder den indruk van str. 20 zoo worden verstaan; inderdaad hevat de plaats een bedreiging in den geest, zoals hierboven werd aangeduid. Ook str. 11 is een bedreiging en geenszins. — geijð Møllenhoff wíldu, — eeno sessantie. Daarom mag ook in regel 3 þú niet geacht worden; i wíldu is niet present; het verb. wil zeggen 'als je in den wind roeit (anders een gevaarlose onderneming), zal je verdrieken', waarop v. 4 'wie roeit is, komt door alles (zelf door het zwaigste) om'. Wanneer men met Gering v. 3 vertaalt 'wie zich in gevaar begeeft, komt daarin om', dan staat dat met v. 4 in directe tegenpraak, en met v. 1—2 bestaat er dan is het geheel geen verband.

Wonderlijk volgt hierop str. 21, 1a: 'u is een raad gegeven'. De gebroeders Grimm, begrijpende, dat niet Fǫfnir maar Sigurðr een raad ontvangen heeft, veranderden *ǫr* in *mér*; maar *ǫr* is de oorspronkelijke lezing der verzameling, zooals de Völsunga saga toont. Overigens wist ook de schrijver dier saga met de plaats geen weg en gaf haar weer op de volgende wijze: *þetta eru þín ráð*. *Zó* is ook de opvatting der jongere exegeten; maar zij blijven het antwoord schuldig op de vraag, hoe de woorden *ráð* en *ǫr rápet* met mogelijkheid *zó* iets kunnen beteekenen.

Str. 21 maakt den indruk, de slotstrofe van het gesprek te zijn. Gelijk aan Fǫfnir het eerste, zoo komt aan Sigurðr het laatste woord toe; na het krachtige 'lig te stuiptrekken in de macht van Iel' kan ieder verder antwoord van Fǫfnir slechts dienen om den indruk te verzwakken. Str. 22 daarentegen kan zeer goed Fǫfnirs laatste woord wezen, ja, men weet zelfs niet, wat hij daarna nog meer te zeggen kan hebben, maar na str. 21 is zij niet geschikt om het slot van het gesprek te markeren; dit is tegenover Müllenhoff positief vol te houden. Men komt dus in de verzoeking te vermoeden, dat str. 20 onecht is, en dat str. 22 op de plaats van str. 20 behoort te staan. Het eenig bezwaar tegen deze opvatting is, dat str. 21 niet een passend antwoord op str. 22 schijnt te wezen.

Dat str. 21 en niet 22 de slotstrofe is, heeft reeds Edzardi (Germania 23, 314 e. v.) gezien. Hij tracht den ouden samenhang met behulp der Völsunga saga te herstellen. Het is noodig, thans op deze een blik te slaan. Hier staat de inhoud van str. 21 aan het einde van het gesprek. Maar die van str. 22 staat op eene geheel andere plaats, namelijk tusschen str. 15 en 16. Ik kan Edzardi niet toegeven, dat deze volgorde de oude is. Hetzij men str. 12-15 met hinnen geleerd-mythologische inhoud behoudt, gelijk nog Finnur Jónsson doet, hetzij men 22, m. i. met volkomen recht, verwerpt, er bestaat zulk een voldekt gebrek aan samenhang tusschen str. 22 en de omgeving, waarin zij hier gemaakt is, dat hieromtrent maar één meening mogelijk is. Daarentegen geloof ik wel, dat de volgorde der Völsunga saga relatief oorspronkelijk is. De strofe was — door eene nog niet opgehelderde oorzaak — uit haar wezenlijk verband geraakt en achter str. 15 geheel verkeerd aangebracht. De schrijver van den Codex Regius of zijn voorbeeld zag, dat die plaatsing onjuist was en verzette de strofe naar eene plaats, waar zij in een beteren samenhang stond, maar die daarom niet de juiste plaats is. Indien in de oorspronkelijke verzameling str. 22 daar had gestaan, waar R. haar kent, dan is het niet te begrijpen, hoe de schrijver van den codex, dien de Völsunga saga gebruikte, er toe kon gekomen zijn, haar tusschen str. 15 en 16 te plaatsen.

Ook de volgorde van str. 20-21 in de saga stemt niet met die van den Codex Regius overeen. Str. 20 kende reeds de schrijver der saga; zij is dus niet een toevoegsel van R.; maar de saga is uitvoeriger. Edzardi schrijft die uitvoerigheid hiernaan toe, dat de Codex Regius verzen verloren heeft; de bron der saga zou vollediger zijn geweest. De volgorde der saga is de onderstaande:

*þat ráð ek ǫr at þú takir hest þinn ok riðir á brott um skýrast* (= Fǫfn. 20, 1-2),  
*þvíat þat kemir opt, at sé er dunnásir for þefnir sín sjálf* (I<sup>1</sup>) ontbr. Fǫfn.). *Sigurðr*  
*egir: þetta eru þín ráð, en annal mun ek gera; ek mun riða til þíns bóls ok taka þar*  
*þat et mikla gull, er frowdr þúinir hafa út* (= Fǫfn. 21, 1-2). *Fǫfnir svarar: Riða*  
*munu þar til, er þú finnr svá mikil gull, at gert er um þína daga* (II ontbr. Fǫfn.).

1) De cijfers I-IV duiden de in Fǫfnimál ontbrekende volzinnen of deelen van volzinnen aan.

ok *lat sama gull verðr þinn bani* (= Fáfñ. 20, 3-4) ok *heva annars er lat á* (III ontr. Fáfñ.). *Sigurðr stóð upp ok mælti: Heim munda ek riða, þátt ek miata þessa ens mikla fjór, ef ek rissa, at ek skylda aldri deyja* (IV ontr. Fáfñ.), en *heva frakki maðr vll þi riða allt til ens eins dags* (= Fáfñ. 10, 1-2, die niet hierheen verplaatst maar hier herhaald zijn); en *þu Fáfñir! ligg í fjörbotum, þar er þik Hel hafí* (= Fáfñ. 21, 3-4).

Het valt in het oog, dat in dezen tekst een zeer regelmatige afwisseling bestaat tusschen volzinnen, die in Fáfñismál staan, en zulke, die er niet staan. Indien het gedicht verzen verloren heeft, dan kan evenmin str. 20 als 21 in haar oorspronkelijken vorm bewaard zijn; na iedere halve strofe ontbreekt iets. Maar het is niet waarschijnlijk, dat Fáfñ. 20-21 bestaat uit louter losse halve strofen. waaraan telkens de andere helft ontbreekt. Afgezien van formeele redenen hierom, omdat de overtollige volzinnen der saga op één na geen enkele nieuwe gedachte inhouden. II en IV zijn gehabtraeerd uit hetgeen onmiddellijk volgt; zij betuigen dus slechts een breedsprakige weergave van den tekst. III ok *heva annars er lat á* is te kort, om de paraphrase eener halve strofe te zijn; de schrijver voegt hier aan den vloek, dien het voorbeeld had, het uit c. 14 bekende dreigement toe. Alleen de inhoud van I is nieuw, en Müllenhoff ziet daarom in dien volzin de oorspronkelijke tweede helft van str. 20 en meent, dat die in den Codex Regius door de verkeerdelijk gespateerde verzen uit str. 9 zijn verdrongen. Intusschen is tegen deze zienswijze in te brengen, dat toch ook de schrijver der Vols. s. str. 20, 3-4 in dat verband kende, want haar inhoud volgt onmiddellijk daarna; alleen is een deel van Sigurðs antwoord (str. 21, 1-2) tusschen I en 20, 3-4 geschoven. Door Müllenhoff's hypothese wordt voorts str. 20 in geene deele gebaat; de eerste helft blijft een samenraapsel van vreemde elementen; het hoofdbezwaar echter, dat hiertoeven tegen de strofe werd ingebracht, wordt nu tot een afdoend bezwaar, want dat Fáfñir, indien hij van plan was, vóór zijn krachten hem begaven nog een poging te doen, den vijand, met wien hij reeds geruimen tijd geconverseerd had, te schaden, die poging zoo inleiden met den raad om zich uit de voeten te maken, is toch inderdaad belachelijk. De phrase is dus niets dan een verkeerde poging van den sagaschrijver, om v. 1-2 te verklaren. Waar Fáfñir zegt "Sigurðr, ik raad je van hier te gaan", begroep de sagaman niet, dat dat betekende 'ga heen, zonder het goud mee te nemen', ofschoon v. 3-4 hem uit den hand hadden moeten helpen; hij vatte den raad letterlijk op: 'ga van de plek, waar gij staat'. Om dat toe te lichten, schreef hij: *þeiat þat hendir opt, at sí er bannadr far þefur sín eiddr*. Waarschijnlijk is de volzin slechts als een verklarende opmerking van den schrijver, niet als een deel van Fáfñirs rede bedoeld. De omzetting van 20, 3-4 (rede van Fáfñir) en 21, 1-2 zou daartegen spreken, indien het uitgemaakt was, dat zij een gevolg was van de toevoeging van dezen zin, maar dat dat verre van zeker is, zal aanetonds blijken.

Wat de saga verder bij den Codex Regius voor heeft, wijst evenmin op een meer oorspronkelijken tekst. Het is eene tweede paraphrase van str. 10, 1-2. De oorsprong dezer plaats is duidelijk genoeg. Immers 20, 3-4 is een repetitie van 9, 3-4. Waar nu in de saga op eene reeds in de oudste bereikbare redactie der verzameling voorkomende herhaling van 9, 3-4 een herhaling van 10, 1-2 onmiddellijk volgt, terwijl overigens noch in den Codex Regius noch in het overeenkomstig deel der Volsunga saga 1) herhalingen voorkomen, daar is het gemakkelijker te zien, dat 9, 3-4 10, 1-2 nageslept hebben. Er kan alleen hierover twijfel bestaan, of de repetitio van 10, 1-2 het werk van den saga-

1) Van deze herhaling is een ander deel in het gesprek zie ik af.

schrijver is en samenhangt met een mogelijke behoefte, om het laatste antwoord van Sigurðr, waarvan hij de helft dan reeds gebruikt zou hebben, op de lengte eener — geparaphraseerde — strofe terug te brengen, of dat reeds in den door hem gebruikten codex der Edda str. 10, 1—2 op deze plaats berhaald was. Dat is ongetwijfeld het waarschijnlijkst. De volgorde van dat handschrift was dan, slechts in deze ééne nieuwigheden afwijkend van R: 20, 1—2, 20, 3—4 (= 9, 3—4), 10, 1—2, 21, 1—2, 21, 3—4. De schrijver der Volungna saga plaatste daarop 21, 1—2 achter 20, 1—2 en de aldaar door hem ter opheldering toegevoegde frase. Indien deze gang van zaken, zeker de eenvoudigste, ook de juiste is, dan blijkt, dat niet 20, 3—4 en 21, 1—2 eenvoudig omgezet zijn, — immers 10, 1—2 stond reeds daartusschen, — ook niet 20, 3—4 achter 21, 1—2, maar dat 21, 1—2 teruggelplaatst is vóór 20, 3—4<sup>1)</sup>. De aanleiding tot de verplaatsing zal deze geweest zijn, dat in het handschrift der Edda, dat de sagschrijver gebruikte, Sigurðr aan het einde anderhalve strofe aaneen sprak, terwijl anders aan ieder der erprekenen telkens niet meer dan één strofe werd toegestaan; deze anderhalve strofe werden nu in twee replieken van Sigurðr verdeeld; dientengevolge moest ook Fáfnirs laatste rede (str. 20) in tweeën gedeeld worden; uit Sigurðr rede koos de sagschrijver om die deeling van str. 20 tot stand te brengen de eenige halve strofe, die ook vóór 20, 3—4 verstaanbaar was. Van 'formelhaft wiederkehrenden versen', waarvan Edzardi droomt, is geen sprake.

Welke is nu de oorspronkelijke samenhang van str. 22? In de verzameling schijnt haar ondsta plaats achter str. 15 te zijn, waar zij in geen geval thuis hoort. Ik geloof, dat haar juiste plaats vóór str. 21 is, en dat een misverstand zoowel hare verplaatsing als de substitutie van str. 20 veroorzaakt heeft.

Nadat Fáfnir in het begin van het gesprek zijn onmachtige woede in scheldwoorden gelucht en met den vloek van het goud en de wraak der nornen bedreigd heeft, treedt eene stillere stemming in. Hij spreekt nu van den tijd, toen hij den schrikhelm nog bezat en de menschen op een afstand hield. Maar Sigurðr geeft hem geen tijd om sentimenteel te worden; hij herinnert den draak er aan, dat hij zijn meerdere heeft gevonden. Fáfnir blijft niets over dan zich in zijn lot te schikken. Een troost echter blijft hem; hij kan niet nalaten, dien stervend uit te spreken: de moordenaar zal de vruchten van zijn daad niet lang plukken; dezelfde vijand, die Sigurðr aanspoorde hem te lijf te gaan, zal ook zijn werktuig den dood bereiden. Die gelachte belichaamt zich in Fáfnirs mond in het verbum *ráða*. '*Reginn mál réþ; hann ák ráða man*', zegt hij; het is op dit woord, dat de dubbele nadruk en dus ook Sigurðs aandacht valt. Het wekt daarom geen verwondering, dat de held, die ver van teergevoelig zijn vijand tot het laatste oogenblik boont, dit zelfde verbum tegen hem wendt. Ik versta om die reden *ráð* nu *ráða* in 21, 1 in denzelfden zin, waarin Fáfnir *ráða* gebruikt, en verwijs op de bekende uitdrukking *ráða einhverjum þuarað*. De samenhang, de ironie van de plaats staan toe, hier het simplex te gebruiken, waar het proza aan een compositum de voorkeur zou geven, te eer daar het simplex *ráð* zeer veelvuldig van een boos opzet gebruikt wordt, en men misschien alleen dáárom in verband met het verbum *ráða* niet *ráð* in den zin *þuarað* gebruikt, omdat *ráða* *einhverjum ráð* zeer licht anders kan worden verstaan, wat onze overlevering bevestigt. Op deze plaats echter zou de woordspeling verloren gaan, indien de dichter in plaats van *ráð* een bekend compositum had aangewend. Kon Sigurðr Fáfnir, die hem voorspelt, dat

<sup>1)</sup> Daarmee vervalt de reden, die ons hierboven nog weerhield, den achter 20, 1—2 toegevoegden volzin als een bloote opmerking van den sagschrijver op te vallen.

hij verraden zal worden, smadelijker antwoorden dan door te zeggen 'voorloopig ben *jú* al vast verraden; maar *ik* zal nu het goud op de heide gaan ophalen'? Men denkt aan het antwoord, dat Warenar den afgeranselden kok geeft, die hem een pak slaag beloof: 'Mogelijk is misselijk; bij provisie heb je 't al'. De tegenstelling *þér* — *ek* correspondeert met *mik* — *þik* in Fáfnafrs rede; daarom is het ook verkeerd te schrijven *riþa monk* in plaats van *ek riþa mon*.

De dwaasheid, dat Fáfnafr een goeden raad kreeg, staat dus niet in de strofe. Maar de voor de hand liggende vergissing, dat *riþa riþ* 'raad geven' beteekent, is ond en is oorzaak, dat het verband van 22 en 21 niet werd verstaan. Uit 21, 1 scheen met noodzakelijkheid te volgen, dat een strofe vooraf moest gaan, waarin een raad werd gegeven, en een interpolator — vermoedelijk de verzamelaar — lupte nu zoo goed hij kon nit bekende elementen str. 20 bijeen. Hij kan dat gedaan hebben in den waan, het oorspronkelijke te herstellen. Sigurðr zegt str. 21, dat hij het goud zal gaan ophalen; Fáfnafr heeft dus den raad gegeven, het te laten liggen; daarmee was de tweede helft der strofe gegeven. Wat zou de draak verder hebben geraden, dan heen te gaan? hiervoor was Reginmáfr 9 bij de hand; voor v. 1 was Háv. 112, 1 de bekende formule. Dat de verzamelaar de dichter van str. 20 is, leid ik vooral af nit de plaats, waar str. 22 is overgeleverd. Indien reeds vroeger str. 22 door 20 verdrongen was, dan was er voor 22 geen plaats meer geweest, en de strofe zou licht verloren zijn gegaan. De verzamelaar echter had haar tot zijne dispositie; hij wist slechts niet, nadat hij tot het inzicht was gekomen, dat zij niet tusschen 19 en 21 moest staan; wat nu met haar te beginnen. Hij zette haar nu aan het einde van een viertal strofen (12—15), die ook met den samenhang van het gedicht niets te maken hebben en dus insgelijks als verdwaalde strofen konden en kunnen gelden. Dáfr vond haar nog de schrijver der Volsunga saga etsan. Maar in den Codex Regius werd zij naar het einde verplaatst door een afschrijver, die onder den juuloten Indrkr verkeerde, dat Fáfnafr na deze strofe niets meer kan te zeggen hebben.

AMSTERDAM.

R. C. BOER.

## IETS OVER DE TAAL VAN DAO.

Ten Zuidwesten van Roti ligt het eilandje Dao. Van de bewoners was bekend, dat zij zelf zeggen van Sumba afkomstig te zijn; doch van hunne taal wist men tot dusverre niets. Onder de vertalingen, welke K. F. Holle indertijd van de Maleische taal: „hikajat burang anum dan kura“ heeft laten maken, vond ik ook eene in de taal van Dao. De taal bleek een Sawoneesch dialect te zijn (en in zoverre verwant met het Sumbasch), doch, gelijk te verwachten was, sterk onder den invloed van het Rotineesch te staan. Hoevele gebreken zulk eene vertaling nu ook mogen aankleven, zij is toch voldoende om een denkbeeld van de taal te geven; zij volgt hier na een paar verbeteringen en verkortingen met enkele opmerkingen, waartoe ik door nader ingewonnen inlichtingen in staat ben gesteld. Ten einde in een kort bestek de vergelijking met het Sawoneesch zoo overzichtelijk mogelijk te maken, staat het Sawoneesche woord cursief gedrukt tusschen haakjes achter het Daoesche, als het woord in beide talen nagenoeg identiek is; een cursief gedrukt woord in den tekst wil zeggen, dat het Daoesche en het Sawoneesche woord volkomen identiek zijn, terwijl de aan het Rotineesch oostleende woorden met vette letters gedrukt zijn.

Pika <sup>1</sup> manubni džanga <sup>2</sup> nggoa (Daoesche uitspraak: goa) -**đano**.

**Tobe** wru-na <sup>3</sup> **đano** etji (tâi) fua-in <sup>3</sup> (so-ic) risi <sup>4</sup> (rih). **Manubni** đna (dne) pea (pe) etu <sup>3</sup> dara **đano** rna <sup>3</sup>, etu <sup>2</sup> kapua (kopue) menji-đano <sup>4</sup>. **Manubni** đna (dne) sern <sup>3</sup> paangalni (paangalni) džanga <sup>2</sup> nggoa-đano etji (tâi), sami-sami-ena <sup>3</sup>, fe ia <sup>6</sup> dai firu (wiru) fadu (wadu). Fe ia <sup>6</sup> ei **đano** mango (mangu). Fe ia <sup>6</sup> manubni đna (dne) sern <sup>3</sup> ra-pêka <sup>3</sup> (pika) džanga <sup>2</sup> angalai nggoa-đano ena <sup>3</sup>: „**O** angalai o, đeo <sup>6</sup> neš <sup>3</sup> đjaš <sup>3</sup> tao samia <sup>3</sup>, ei **đano** mango (mangu) ôlo“? Nia <sup>3</sup> (ie)-na đjaš <sup>3</sup> lari (ook Sawoneesch als lari eni) na <sup>3</sup> dara **đano** etji (tâi) laku <sup>10</sup> têngo <sup>6</sup> ngangni <sup>3</sup> (ngai) đjaš <sup>3</sup> etu <sup>3</sup> ena <sup>3</sup>, tê dara đjaš <sup>3</sup> na-p'đa <sup>3</sup> rai <sup>11</sup> ela ou <sup>3</sup>. K'ri sami-ena <sup>3</sup>, nia <sup>3</sup> (ie)-na đjaš kêtî <sup>6</sup> ou <sup>3</sup>, fô đjaš <sup>3</sup> kêtî <sup>6</sup> ou patalak (pedak) na <sup>3</sup> era ei etji (tâi), fô dara đjaš <sup>3</sup> fêka <sup>6</sup> taloo <sup>13</sup>, tê đjaš <sup>3</sup> nêo <sup>6</sup> lila (lila) kêtî <sup>6</sup> ou, nia <sup>3</sup> (ie) boe <sup>13</sup>, buli <sup>6</sup> kahuri (kuri) ou, na adu risi <sup>4</sup> (rih), nia <sup>3</sup> (ie) boe <sup>13</sup>, đjaš <sup>3</sup> kadi <sup>6</sup>. K'ri sami-ena <sup>3</sup>, na li-padi (pedai) đjaš <sup>3</sup> etji (tâi): „đjiš <sup>3</sup> đna (dne) ngeti <sup>6</sup> adju etji (tâi), fô kadi <sup>6</sup> mai <sup>3</sup> talora (teloru) adju ena, đjiš <sup>3</sup> đna (dne) mai <sup>3</sup> su (hu) baka-etji <sup>14</sup>, fô lila (lila) ngeti <sup>6</sup> ou. Tê ou baku <sup>12</sup> bêke <sup>2</sup> fêpa (u'pa) ngeti adju“ Fe ia <sup>6</sup> nggoa-đano nad <sup>16</sup>: „nia <sup>3</sup> (ie) aku <sup>6</sup> ou samia <sup>3</sup>, đjaš madutu (dutu, pedutu)“. Fe ia <sup>6</sup> manubni sern <sup>3</sup> riti <sup>6</sup> adju etji (tâi), fia (nie) nggoa-đano kadi <sup>6</sup>, tê lila (lila) riti <sup>6</sup>. **Manubni** sern <sup>3</sup> lila (lila) dai rae etji (tâi), fe ia <sup>6</sup> êle <sup>15</sup> dou sern <sup>3</sup> kabêla (kê'êa) af, buli <sup>6</sup> rêdi <sup>6</sup> (ng'adi) nggoa-đano lila (lila) re <sup>3</sup> talora



(*telora*), *manubai* re<sup>2</sup> *boadai* (*boadai*) *boalen* (*boalon*). *Ele*<sup>10</sup> *dou sira*<sup>2</sup> *radn* (R. *randu*), *fo* in<sup>6</sup> *tefpa ai*, *fo* in<sup>6</sup> *ngona-dano tadange*<sup>6</sup> *dou maruru*<sup>6</sup>, *fo* in<sup>6</sup> *aku*<sup>6</sup> *ngengu*<sup>6</sup>: „*dou sira*<sup>2</sup> *radn*<sup>6</sup> *nga*<sup>3</sup> (*nengd*)“? *Fe* in<sup>6</sup> *ngngu*<sup>6</sup> *bike*<sup>2</sup> *tepa* (*uba*) *ena*<sup>3</sup>, *bébe*<sup>6</sup> *sa*<sup>3</sup> *rai*, *fo* in<sup>6</sup> *made*. *Lé* *neé*<sup>6</sup> *nuko*<sup>6</sup> *éna*<sup>3</sup>.

Eerst mogen hier eenige algemeene opmerkingen volgen. Uit den vorm der ontleende Rotineesche woorden als: *randu*, schreeuwen; *manubai* (T. *manupai*), vogel, blijkt dat zij genomen zijn uit een dialect<sup>1)</sup>, dat eene oorspronkelijke *r* bewaard heeft, waarin de *d* in het woord, na de *n*, niet verdwijnt, waarin eene Term. *p* in *mb* (*b* naar Daosche uitspraak) overgaat, aan welke voorwaarden de dialecten van Oenale en Ti voldoen; de grootere nabijheid zou den grootsten invloed van het eerstgenoemde het waarschijnlijkst maken. Het klankteisel van het Daosch komt in het algemeen volkomen overeen met dat van het Saw.<sup>2)</sup>, ook in de eigenaardigheden, als de veelvuldig voorkomende omzetting van *u* en *i*: *feru*, Saw. *wéru*, Jav. *wulan*; Dao. en Saw. *énu*, Mal. *rumah*; Dao. en Saw. *Émi*, M. P. *lima*; de vervanging van *l* door *r*: Dao. en Saw. *uru*, Mal. *ulu*, end-J. *hulu*; *feru*, Saw. *wéru*, Jav. *wulan*; *kahuri*, Saw. *kuri*, Mal. *kulit*; de verzachting van *t* in *d*: Dao. en Saw. *dou*, Msk. en Bug. *tau*, mensch; Dao. en Saw. *made*, Mal. *mati*, Tag. *matay*; het veelvuldig wegvallen van de *k*: Dao. en Saw. *aiju*, Mal. *kaju*; Dao. en Saw. *ngad*, Bim. *ngaha*, Mad. *ngakan*, eten; enz. De voornaamste afwijkingen zijn: 1<sup>o</sup> eene oorspronkelijke *s*, welke in het Saw. steeds *h* wordt, blijft in het algemeen in het Daosch: *risi*, Sumba. idem, Ende. *resi*, meer; *dasi*, Mal. *tasik*; *oaf*, Tag. *ohay*, stijgen; of gaat soms over in *ð*, gewoonlijk in die woorden waar ook het Bim. denzelfden overgang vertoont: *stj*, Bim. *stja*, Mal. *esa*; *h'ju*, Bim. *mb'ju*, Jav. *b'wur*; *ng'ju*, Bim. *nóju*, Sumba. *ngosung*, Mal. *ksung*; *tyo*, Bim. *tyoi*, M. P. *sieu*, negen; 2<sup>o</sup> elke oorspronkelijke *w*, welke in het Saw. behouden is gebleven, wordt in het Daosch tot *f*: *feru*, Saw. *wéru*, Jav. *wulan*; *feh*, Saw. en M. P. *wéhi*, koespen; *fu*, Saw. *wiu*, vgl. end-Jav. *wehu*, nieuw; *fafi*, Saw. en M. P. *waei*, varten; *manafu*, Saw. *manawu*, Bnl. *nawu*, vallen; enz. Die *f* heeft soms neiging om in *h* over te gaan, bijv. *manahu* nevens *manafu*, *h'pa* naast *tepa*, Saw. *uba*, mond. In het Bim. schijnt zeldzaam een overgang van *w* in *f* voor te komen, ook het Saw., dat de *f* niet kent, heeft een hoogst enkele maal eene *h* voor *w*, bijv. *h'wui* nevens *wui* (ook M. P.), verbergen. Mag hier gedacht worden aan den invloed van de uitspraak van Rotineesche kolonisten, die zich ep Dao neerzetten en de landstaal geleerd hebben? Geen enkel Rotineesch dialect kent de *w* (behalve in enkele uitroepen), wel de *f*, welke in het Rotin. eene oorspronkelijke *w* als regel vervangt.

Wat nu de grammatica betreft, het eenige prefix van M. P. oorsprong, dat in het Saw. nog levende kracht heeft (om niet te spreken van de versteende overblijfselen als: *wa*, Saw. *me*, in *manafu*, Saw. *manawu* enz. namelijk *pa* (Saw. *pe*), dat causatieve en reciproque verba vormt, wordt ook in het Daosch aangestroffen: *pa-talale*, Saw. *petale*, loslaten; *pa* (Saw. *pe*) *made*, dooden; *pa* (Saw. *pe*) *angatai*, met elkander bevriend zijn. Doch van de elementen, die de nieuwere Saw. grammatica vormen, als de prefixen *ta*, *da*, enz. is in het Daosch geen spoor te vinden; hun gebruik zou ook moeilijk samenhang met het sub. 8 te vermeiden felt. Opmerking verdient nog, dat het subject, dat in

1) Vgl. Kern. Bijdr. XLII. Het Rotineesch woord verder opgegeven volgens het dialect van Ternatan, tenzij bepaaldelyk een ander dialect genoemd wordt.

2) Vgl. Kern, Summeesche Bijdragen, Bijdr. XII.

het Saw. (ook Bim. en Samba.) gewoonlijk op het verbum volgt, in het Daosch (ook in de spreektaal) voornam staaf, evenals in het Rotineesch. Vergl. voorts de Aanteekeningen.

1. Sumba. *pôka*, Saw. *pika*, beteekent: zeggen (gelijk ook verderop in den tekst); verhaal is in het Saw. *li-pefiri*. È voor é als a volgt ook in *lôla*, Saw. *lôa*, vliegen; *dôda*, Saw. *dôda*, Sumba. *modôla*, hoog.

2. De voorzetsels <sup>1)</sup> zijn: *djanga* (Mal. *dengan*) volledige vorm van het Saw. *nga*, met, *ngôti*, Saw. idem. van, uit; *re*, in de beteekenis van Saw. *djara*, aan (don kant van), *ôtu* in den zin van Mal. *dî*, Saw. *pa*; *mai* (vgl. Mak. *moe*) in dien van Mal. *ka* en *kapada* (Saw. *la*, ma en soms *pa*). Naast *maf*, in den zin van *ka*, is ook *sa* in gebruik, denklijk aan het Oenaleesch ontleend.

3. *Fua*, beteekent: vrucht; de vorm *fua-ôa* levert derhalve het overtuigend bewijs, dat het Saw. *wo* in *wo-ôe*, goed, *wo-rôna*, groot, enz., oorspronkelijk dezelfde beteekenis heeft gehad als bijv. in *wo-poa*, mangga- vrucht. Als afzonderlijk woord leidt *fua* in het Saw.: *wue*; *ôa*; *ôe*; een oorspronkelijke *a* (na *u* en *i*) treft men in het Daosch ook aan in: *dôa* (Saw. *dôe*), twee; *dôa*, Saw. *dôe*, Mal. *tuak*; *fia*, Saw. *wie*, Bim. van Kolo wees, geven, enz.; doch ook *bôka*, gelijk in het Saw. zonder dat er, zooals in die taal, een *bôka* met verschil in gebruik nevens staat. Ook in de voorvoegsels staat een korte *a* tegenover eene Saw. *e*: *paungalai*, Saw. *paungalai* (zie boven); *kapua*, Saw. *kapua*, stam; *talora*, Saw. *telora*, midden; enz.

4. De hier gevolgde constructie is de gewone, ook in de spreektaal, geheel afwijkend van een Saw. *rôti ne soie*, maar overeenkomstig een Rotin. *maôle-kôk*.

5. De pers. voorw., welke tevens als bezittelijke dienst doen, zijn: *djao* (vgl. Bares *jaku*), Saw. *ja* (vgl. Mak. *ô*, ik; *ôdi*, Saw. *dî*, wij, Mal. *kita* *ôdi*, waarvan *dî* blijkt naar eene verkorting is, staat voor *ôa* (zoo bijv. Bim., Rot.) = *kita*, wij; als (*ng*) *ôdi*, zien, staat voor *ôa*, (zoo Sumba. Bug. = *kita*, zien); *djô*, Saw. *dji*, wij, (Mal. *kami*); *ou*, Saw. idem, gij, *môu* (Ende idem, Saw. *ma*), gijlieden. De voorw. van den derde persoon zijn: enkelv. *nôngu*, meerv. *rôngu*, waarvoor het Saw. *no* en *ro* heeft (*nôngu* en *rôngu* bevatten klaarlijklijk *n(a)* en *r(a)*, hierbij Saw. *anga*, ander, Bim. *angi*, Sumba. *anga*, elkander, welke beteekenis in „zelf“ kan overgaan?) Of als bezittelijk voorw. nog na voorkomt, dan wel of dit nsvolging van het Rotin. is, is onzeker. De aanwijz. voorw. zijn: *nef*, deze, dit, (vgl. Saw. *né*, *nôné*), *ôna*, die, dat (Saw. *nône* en *ône*, of in samengestelde vormen *naôné*, *paôné*, *paue*), *naï*, gindsche (vgl. Saw. *ni*, *nide*, *nauidé*). Het verderop in den tekst gebezigde *sôra* is niet ontstaan uit het Rotin. *sôa* (dial. *sôra*), maar een meervoudsvorm overeenkomstig het Saw. *hâra*, (in samenstelling *naôhâra*, *paôhâra*), meerv. van *nône*; *sôra* staat tot *hâra* als *ôna* staat tot *ône* (*nône*). Van de overigen zijn mij echter geen meervoudsvormen bekend. Het vragende voorw. voor zaken luidt: *nga* (Saw. idem of *nengô*), voor personen is het aan het Rotin. ontleende *sé* in gebruik.

6. *Môji-dano* is eene vertaling van een in het dial. van Ti en Oenale voorkomende naam van eene waterplant: *mîna-dano*. Wat de overige woorden in den tekst betreft, waarnaast geen Saw. equivalent staat en die niet in de aanteekeningen besproken worden, beteekent: *deu nef*, heden; *ténga*, zoeken; *buit*, omlet; *nôa*, willen; *aku*, woord; *maruru*, schreeuwen; *bôbe*, vallen; *nake*, zija, aanwezig zijn; meer weet ik er niet van te zeggen; *kadi*, bijten is Sumba. *kati*; *taïangé*, hooren, staat, tot Saw. *rôngi* als Jav. K. D. *pidangét* tot *rungu*. Of *fe ôa*, vervolgens, het Rot. (van Oenale en Deangka *feân ia*,

1) Eene eenzijdige opmerking, zonder andere beschouwing, is hier als regel gevolgd.

nu, moet voorstellen en of hierbij gebracht moet worden *feku* (*fe + ka?*), dan, pas, (*fein* in genoemde dialecten), is zeker.

7. *Sami-na*, als dat, (Mal. *bagitu*), Saw. *mi-nahore*; *sami-net*, als dit, (Mal. *bagini*), Saw. *mi-nahole* (het Saw. bezigt hier meervoudvormen), *samia*, voor *samimia*, hoe? Saw. *mi-nami* (*mia*, waar?, wat? = Saw. *mi*) waarnaast ook *Aami-nami*.

8. In *ra-pika*, evenals verderop in *na-pida*, wordt die verbinding van een pers. vrw. met een verbaal woord (en wel met een zuiver Dao-Saw. woord) aangetroffen, welke kort-halshalve vervoeging genoemd kan worden. Hiervan is in het Saw. geen epoor meer te vinden. De vraag is nu: heeft hier het Daosch een ouderen toestand bewaard (in het Sumb. en Bim. toch komt die vervoeging wel voor), of heeft men hier met taalvermenging te doen? De vorm der vrw. van den derden pers. kan niets uitwijzen; Sumb. heeft *na* en *da*, Bim. alleen *na*, Rot. *na* en *ra* (bijv. in Oenale). Eene verdere vervoeging van dergelijke met een consonant beginnende woorden (zie beneden) bestaat er, voor zoover ik heb kunnen nagaan, niet, trouwens ook in den derden pers. kan evengoed de enkele stam gebezigd worden. Er zijn evenwel verba, welke geheel vervoegd worden. In de eerste plaats het woord voor: „drinken“: *kiau*, ik drink; *minu*, gij drinkt; *sinau*, hij drinkt; *siau*, wij (Mal. *kita*) drinken; *minu*, gijl. drinkt; *sinau*, zij drinken. Dit nu is geheel en al de Rotinesche vervoeging<sup>1)</sup>, daarin onderscheiden van die in het Sumb. en Bim., dat de vocaal van het pers. vrw., welke voor met een consonant beginnende stammen regelmatig tot *a* (in plaats van de *p/pʰ*) wordt, voor met een vocaal beginnende stammen (hier M. P. *sinu*) geheel wegvalt. Het zou evenwel mogelijk zijn, dat hier de Rotin. vervoeging invloed had uitgeoefend op eene oorspronkelijk bestaande. Het woord voor „eten“ wordt evenwel op de volgende wijze vervoegd: *kud*, *mud*, *nad*, *tad* (wij, Mal. *kita*), *mid*, *rad*, *nyaba*, enz., dat hier alleen aan overname, niet aan vorvorming gedacht kan worden. Er is echter meer. Nog is niet genoemd de vorm, dien het werkw. heeft in den eersten pers. meerv. Mal. *kami*; deze luidt bij het woord voor „drinken“ *nginu* (het Saw. heeft *nginu*, onveranderlijk voor alle personen), Rot. heeft *minu* (trouwens de vorm zou onmogelijk Rotin. kunnen zijn, dewijl geen enkel dialect *ng* aan het begin van een woord kent), Sumba. heeft *ma-sauug*; een reden waarom de *m* door eene *ng* vervangen zou zijn, is wel niet te vinden. „Wij (*kami*) eten“ luidt: *ngad*, wat onmogelijk uit den corresponderenden Rotin. vorm *mi* kan zijn ontstaan, maar overeenkomt met den Saw. stamvorm *ngad*, welke blijkens *nga ngad*, voedsel, Saw. *ngad* (de reduplicatie in navolging van Rot. *namak*) ook voor het Daosch als stamvorm moet gelden. Wanneer men nu nog in aanmerking neemt, dat het woord voor „zien“ (Saw. *ngidi*) op de volgende wijze vervoegd wordt: *kidi*, *mid*, *nidi*, *vid* (wij, *kita*), *ngidi*, (wij, *kami*), *mid*, *vid*; waarin dus weer de Saw. stamvorm voorkomt in den eersten pers. meerv. exclusief, dan volgt daaruit, dat *nginu* en *ngidi* ook voor het Daosch als stamvorm moeten aangenomen worden, en wijl *kiau*, enz., *kidi*, enz. onmogelijk nit *nginu*, *ngidi* kunnen zijn ontstaan, dat er van eene eigen vervoeging in het Daosch geen sprake kan zijn bij deze woorden. Maar terwijl *kiau* enz. eenvoudig uit het Rotinesch overgenomen is, dewijl *nginu* zeer weinig in klank navolging van die van *nginu*, dewijl het toch niet waarschijnlijk is, dat men nog eenig verband tusschen *ngidi* en Rotin. *kita* (bij ziet) gevoelde. Op dezelfde wijze als *ngidi* ver-

1) Met uitzondering van die in het dial. van Dengka.

voegd, komt in den tekst voor *ngéti*, dragen, brengen, wel hetzelfde woord als Rot. van Ti enz. *nendi* (Term. *nendi*), hij brengt.

*Nin*, in den tekst is van *ia* (Saw. *ia*), goed, dus: het is goed, gevormd als Rot. *ninu* van een M. P. *inun*. Eigenaardig is nog de behandeling van het woord voor „gaan”, men zegt: *djao laku* (en dit *laku* kan wel niet anders zijn dan het in het Jav., Sumb. enz. gelijkluidende woord, Bis. *lakau*); dewijl nu in het Rot., ik ga: *ku*, luidt, gij gaat, *mu* enz., vervoegt men dit woord op de volgende wijze: *laku, lamu, lani, lani* (wij, *lita*), *laku* (wij, *kami*), *lami, lami*, waarin *ni, ti, ni* en *ri* verkortingen moesten zijn van Rotin. *neu, teu, meu, reu*, wegens den klomtoon op de eerste lettergreep. Hoewel het nu niet rechtstreeks te bewijzen is, maakt het bovenstaande het meer dan waarschijnlijk, dat ook vormen als *rapéka* onder invloed van het Rotin. zijn ontstaan. Waarom overigens in den eersten pers. meerv. exclusief ook niet den Rotin. vorm overgenomen is, kan ik niet bevroeden. Nog moet opgemerkt worden, dat de Rot. *r*-dialekten thans niet meer in den eersten pers. *kisu* enz. zeggen (geijik in Bilba, Korbafo), maar *isu*, een bezwaar tegen het bovenstaande kan dit echter niet zijn, alleen blijkt er uit, dat, toen de invloed van het Rotin. het eerst deze veranderingen veroorzaakte, men ook daar nog *kisu*, enz. zeide.

9. Zoo is de gewone constructie in overeenstemming met een Rotin. *meti sé* (dial. *éna*): de Saw. zou zijn: *éna pe-mangu* (daargelaten dat in dezen zin *mangu* niet gebruikelijk is).

10. De constructie met *laku* achteraan is zilver Rotin. Zie over *laku* onder 8.

11. *Rai éla*, voor het Rotin. *laé éla*, verlaten.

12. *Talea* is eigenlijk: ruim; de uitdrukking is eene vertaling van een Rotin: *éu dala nga lonka*, mijn hart is ruim, ik ben verheugd.

13. *Boe*, niet (vgl. Saw. *boé*, dat niet!) wordt evenals het Saw. *do* achteraan geplaatst, dus *nia boe* = Saw. *ie éo*, het is niet goed, ook: het kan niet. De vetatieve partikel luidt in het Daosch: *laku*.

14. Met *béke* (dial., althans in Ti ook *baka*) vormt het Rotin. distributiva: *béke esak*, ieder één, enz., *bakasiéti*, is dus naar Rotin. voorbeeld gevormd (daargelaten dat het Rotin. hier: *békesetik*, ieder aan een zijde, zou bezigen).

15. *Nadé*, kan wel niet anders zijn dan Rotin. *nadé* (in alle dialecten), bij antwoordt; eigenaardig is hier de verzachting van de *t* in *d*. In den eersten persoon zou men zeggen: *djao da*, dus zonder vervoeging (vgl. 8), daarnaevens is ook *érami*, Saw. *hemi*, in gebruik.

16. *Ie dou*, wil hier zeggen: alle menschen; *ie* (ook Saw. In in een bepaald geval voor *éla*, vgl. *béke* sub. 3), beteekent eigenlijk: op zijn; het is hier vertaling van het Rotin.: *basa*, dat „op zijn” en „alle”, beteekent. Men zegt ook *mos-mos* van *mos* (Saw. idem), schoon (op).

17. Saw. *boesai*; *bofou* beteekent respectievelijk Noord en Zuid (lett. landzijde en zeezijde), dewijl Rot. *ki*, zoowel Noord als links, *hona*, zoowel Zuid als rechts beteekent, heeft Dno *boesai* en *bofou* ook de beteekenis resp. van links en rechts verkregen. Bij *bon* (*bo*) vgl. Rot. *boboat*, zijde.

## RAMPZALIGE BOERSOK <sup>1)</sup>.

De eigenaardigheid van het sprookje is dat deugd, hoe zwaar zij ook beproefd moge worden, steeds belooning vindt, ondeugd daarentegen onvermijdelijk ten verderve leidt. Zoo is dit ook in de volksverhalen der Bataks. Kenmerkend voor het karakter van den Batak is evenwel de drang om zich over ondergaan onrecht zelf te wreken, tegen beter weten in en zonder, gelijk de adat dit voorschrijft, daartoe zijn toevlucht tot het gerecht te nemen. Grootelijks zondigt hij daardoor tegen de hoogere machten wien het overgelaten blijven moet als Nemesis op te treden; zij toch laten zich te dien aanzien nimmer onbetuigd. Zonder futen volgt de straf de misdaad en hij, die zich als eigen rechter opwerpt, ontgaat dus evenmin zijn verdiende straf. Legio zijn de verhalen, die deze opvatting tot grondslag hebben; zelfs de deugdamo, die zich, al is het slechts eenmaal vergrijpt, boet met zijn leven. Treffend komt dit o. a. uit in de hieronder volgende vertelling van den beklagenswaardigen knaap, wien men zelfs een naam onthield en die, in spijt van zijn betoende vaderliefde, toch een waterspook ten offer valt, omdat hij het lijk zijns vaders, schoon die vader zijne moeder en hem het leven ondragelijk had gemaakt, den tijgers ten prooi laat, in plaats van het een eerlijke begrafenis te geven.

128

### SIBURSOK LUMANGLUMANG <sup>2)</sup>.

Asa adong na halak sa saingas an margar Sibadi. Dua djomana, sada sitana leana, sada sitarbuwangna. Ija sitarbuwangna sada anakna: ija sitana leana inon tolu anakna. Ija goar ni anak ni sitarbuwang Siburok da, ija goar ni anak ni sitana leana sada Siborsik, sada Sibata, sada Silimut. Asa marhasana nasida, alai bontar da hasmanasida inoa.

Ija sung da sun dirabi hasmanas inoa, asa dirabas sitarbuwangna en satsiatti tu hasmana inoa. Ija sung da sapat, hantul nasida. Asa didokkon na anakna inoa Siburok: asa pihon na djolo anami, ala amasag, makalahon satsiatti on", boti ma didok sitarbuwangna inoa. Ro na anakna inoa, asa dipihon na amasag inoa: sija ho, ala apasag, beka djolo tu hasmanami, asa didokkon dainag makalahon satsiatti?" boti ma didok Siburok lumanglmang. Ija ro ma didok djolunaa sitana leana inoa: "dadong halasa tu ni anami, barang aba ulommasa pihoti hasmana disison!" boti ma didok sitana leana inoa. Asa matak na Siburok lumanglmang, asa terjaga ma ihana. "Ija, ala iaang, habot na songen iba on, anak ni sitarbuwang, dohot makalahon nitak dohot makalahon satsiatti dalong ho olo dainag," boti ma didok

1) Boersok is de algemeene naam van mannelijke kinderen vóór dat deze hunnen naam ontvangen; de knaap had dus geen naam: sija goar ni anak ni sitarbuwang Siburok do". Zuiver Tobasch heeft Siburok en Inomna.

2) Ex legato v. d. Tsak, 767<sup>e</sup> — deel III. — bl. 213 et.

Siburok leumpanglang. Aa dihatahan ma sattiastu inon. »Ija nie Oppung debata. asi roham di aha, on di bo sattiastu. Aha nie Oppung, indadeng boboto martogotogoto ho, ale Oppung debata: »aa gaba emekta di hennakkan bahe, ale Oppung?«<sup>1)</sup> boti ma didok ina ni Siburok leumpanglang. Aa martaba ma nasida

<sup>2)</sup> indadeng diboto dasing mardekte, agiat aha makknal, ale apang?«<sup>3)</sup> boti ma didok Siburok leumpanglang. Aa diapa sunna i ma halta, indadeng marida dibahan lail ni Siburok. Ija hail ni Siburok didok Siburok dohot Siburok marida do halta dibahan sunna inon. Ija hail ni Siburok indadeng marida: »ija umbahan na so marida, dibahan upala dapotan pe ihana, inana i dolotna mangatto?«, boti ma roha ni sunna inon. »Ija hail ni anak ni situan lea umbahan na marida, dibahan ija adong dapot halina inon pangatoona do i robasa

Aa laho ma Siburok makknal, dibasa ma sada rasahan dekte. Ro halak Siburok dida ma dibasa Siburok dekte inon. »Siburok, ale Baia, marbas dekte!«<sup>4)</sup> boti ma nina Siburok. »Aa laho ma mos Siburok makknal, aa beti si tabotot Siburok i ma makknal?«<sup>5)</sup> boti ma didok Siburok. Aa wior ma nasida, na makknal, ija Siburok dapotan halta, ija halak Siburok tola nasida indadeng dapotan hail nasida na tola.

Aa bot ma ari, aa malak ma Siburok. Ro ma Siburok ditakkop ma Siburok, dirappas ma dekte inon tin Siburok inon. Aa tangis ma Siburok inon laho te ruma. »Besa ho tangia, ale amang?«<sup>6)</sup> boti ma didok inana inon. »Ija beba ma i bahenan, ale amang, dibahan sira-bung i do aha. Ale amang, aa pia mata na marida ho, ale amang?«, boti ma nina inana inon. Aa ditogong aa beba tola. Ija nng ditogong beba inon, ro ma Siburok dida ma Siburok leumpanglang laho mangoror beba inon, aa dilatutan ma las paE. Aa dirangrangi ma dekte inon tin beba inon, aa ro ma Siburok mangor dirappas ma dekte inon. Aa mangangabi ma Siburok, ija tolototus do nasida, manaknp Siburok leumpanglang, mangarappas dekte inon. Aa malak ma ihana te ruma, aa dipalua ma di suna inon: »ija, ale saang, dirappas Siburok do dekte i makkn tin aha, si tola nasida mangarungutto aha, ale inang?«, boti ma didok Siburok leumpanglang, madokkon inana inon. »Ija nang do didok ho saang i, ale inang?«, boti ma didok Siburok leumpanglang, madokkon inana inon. »Ija nang do didok ho saang i, ale inang, beba ma i kubahan, ale amang, solo saang i, pasot dasing, solo sai saang i do dibahan di roham, ale amang?«. »Dada be inang

<sup>7)</sup> pasotoktu, mak hodotatu do madokta, si malun mangodeng aha, ale inang, stik pe tola nasida beba do nasida, ale inang?«<sup>8)</sup> boti ma didok Siburok leumpanglang. »Ija boti do inon, ale amang, siorang?«, ma dijole nasimata inon?«

Aa mording ma nasida, dibasa ma halak: »ija nasuna pangai ni hata on mangerdang hita dijole martoga?«, i ma didok. Aa didat ma manak bahe leppan ni halak. »Aa araban apni, ale amang, stik pe so dipangulahan hita, arabanokkon do ihana mangas, ale amang?«, i ma didok ina ni Siburok leumpanglang inon. »Ija ho, ale apa, beba hita te nasuna didokkon dasing?«, i ma didok Siburok leumpanglang, »Ro beba hita te nasuna?«<sup>9)</sup> boti ma didok sunna inon. Aa malak ma Siburok leumpanglang. »Ija, ale inang, didong olo apa?«<sup>10)</sup> i ma didok Siburok leumpanglang. »Molo so olo, mangas ma hita?«<sup>11)</sup> i ma didok inana inon. Aa dipa ma halak mangin. Aa mangas ma halak nasa ma alaraban ma hita?«<sup>12)</sup> i ma didok inana inon. Ija sitan lea ni Siburok leumpanglang nasa. Ija nang do sun ordangon, malak ma halak lat soada diorang halak?«, boti ma nina naterop.

Aa mording ma situan lea, nasida na mangawon do, dibahan soada inlahas dapotan pangonan ni halak. Aa ananga gawap ari situan lea mangerdang, nang pe adong lima ari, aa sun ordangon inon. Aa sun nang halak martaba inahata. Aa martaba ma sitarubung siterapi. Ija tenas dipasomba di-  
si, di toru nang so dulat. Aa derian dida halak madokko do sitarubung, »sitorungin do ija martaba.

1) Hg kom mja ewil te derwaars = ik wil te niet leegaan.  
2) Dadeloek voor zedeng.

Ija situan leun sarisim de marbobe dida baluk. Aa ro ma deok situan lea a Sihadi: »ida ma leon, potpot ni  
 201 haema ni djetaman, ale Hadji!« boti ma deok situan leana inon. Ija dibaben na djongjong i dida tana i  
 ro ma didok natorop, na tarulang. Ija tunas dibat situan leon, ija dibat dipasomba situan leana inon. Aa ro  
 natorop direr ma haema ni sitarawang, wongga ma deok di tera, ala tunas di dipasomba. Aa didok baluk:  
 »na tarulang, ija haema ni situan leon ma di gindjang lapa potpot de di tera, i ma na djang leon.«

Aa bolok ma eme, ro ma sitarawang dipoleket ma tunas ni lapa ma di haema inon, diadi  
 wongga matah deagga ma ni sitarawang leon. Dibaben na busobusi. Ija eme ni situan leon nungga  
 mate eme. Nungga nikat deok ma manggoti ma sitarawang, nungga deok amosa. Ija situan leon nungga

202 rapar makna ni ladalong emene, tarulang de haema. Aa ro ma manggungina inon mangdi ladaban.  
 Aa ro ma Siburok lumanglumang: »ho, ale inang, deagga loppa ladaban leon, leon dipasoga sja inon,  
 asa diboto dai ni inaban na situat inon!«, boti ma didok Siburok lumanglumang, mandekkon inon inon.

Nung i, disoedok inana i ma tu panganan, asa mangga ma amana inon. »Ija nung de boor mangga ho,  
 ale sja, lapa ma ho mulak tu sjoeman nang hami patara eme tu ruma.« boti ma didok Siburok lumang-  
 lumang. Aa tangi ma amana inon umbeg hata ni anaka inon. Aa lapa ma amana i. Ija nung de lapa  
 amana i, asa diturul ma emenanda leon tu ruma lubuta. Ija nung de puru ro di ruma eme inon asa  
 tu ruma ma nasida tu huta Paraginan, i ma gar ni huta leon. Aa ro ma natorop matok hata di Siburok

lumanglumang: »ija ho, ale Burok lumanglumang, atap manata hamana i tu ruma on, sal di balua i nasida,  
 203 atik beba ma didok baluk manakko nasida ma di balua inon!«, boti ma didok natorop. Aa lapa ma Siburok  
 mangatap amana inon. »Ija ho, ale sja, deok ho ale inang, beba haema tu ruma didok raja Ijang  
 patana, ho busap, asa beba haema ma tu ruma!«, i ma didok Siburok lumanglumang. »Ija ho, ale Burok,  
 paba di raja inon, ladalong tarbaban nita tu ruma!« boti ma didok amana i, na marger Sihadi, »na halak

Siburok deok Siburok deok Silimut, nungga lapa djatag, ladalong de boon nasida na tola, hami sa dua  
 na mana didon, dibaben sa soula i sipanganon lebonon ni inana on, i ma umbaban na lapa nasida na tola!«  
 Aa i ma paboa di ruma di raja Ijang patana. Aa mulak ma Siburok lumanglumang, na dipoba raja

204 Ijang patana. »Ija i na ro tu ruma on anaku ma inon, asa sa di balua i ladaba paripetko inon!«, boti ma  
 didok raja Ijang patana. Aa mangandang ma halak di huta Paraginan. Nungga san handang ni baluk, ija  
 Sihadi, ana ni Siburok lumanglumang, »ali naropo ballas de. Aa leleg di arina ro ma babat diro ma  
 Sihadi deok inangnugra inon di sopo haema inon.

Aa lapa ma halak pangdang, dida ma di sopo inon nungga sajak Sihadi mate deok djotmana leon.  
 Aa mulak ma pangdang i tu ruma, asa dipaboa ma tu Siburok lumanglumang: »ija ho, ale Burok lumang-  
 lumang, nungga mate sapa diro babiat di sopo!«, »boti ma didok pangdang inon. »Ija mate po simoduka  
 i, soula disadangi ni soula bolong ni ruma ni morana inon, ija beba ma i babenen aguni, ale Burok,

205 nungga mate. »Ija mate pinasomba di! ijanggo mananon, ladalong sja ale pinasomba di inon, asa dipasoba  
 babiat inon!«, boti ma didok Siburok lumanglumang. Aa mandaban babiat i ma tuta amana i deok  
 djotmana inon. Aa dida halak ma tuta deagga be adang lading dibabee babiat inon. »Ija ho, ale Burok  
 lumanglumang, dadong pipa songon i ho i kuida baluk, mate amana soula dipaditibon ija, i pe, ale Burok  
 lumanglumang, anang ho di huta on, inda deagga buda songon ho i baluk, mate amana soula padali ho, ma  
 unak ho di huta on!«, »boti ma didok be ni huta inon. Aa lapa ma ibana, diraban ma inana inon. »Tu dia  
 ma hita, na anang Burok lumanglumang!« boti ma didok inana inon. Aa dibaben ma sopo di dalan  
 na boon. Aa ro ma lelak partandja: »sana ho diro naropo, ale Burok lumanglumang?« boti ma didok  
 partandja inon. »Ma diro po sja, ladalong dikana raja i ala di butana inon!«. »Aa na ala dibalen ho,  
 ale Burok lumanglumang?« »Na xla pe i dolonoma, na diro babiat tuta deagga ladalong huta on i, deok-

206 »na ma beboto na mata sa babenen, ale anang partandja!«, boti ma didok Siburok lumanglumang. Aa ro  
 ma inana inon, dibaben ma partandja i bahen simoduka. »Ija ho, ale inang, so sor sa gilar ruhaku di ho,  
 unang ma dibaben ho i bahen simoduka, ija bantemu de partandja inon sanat paboa di sja!«, i ma  
 didok Siburok lumanglumang mandekkon inana inon. Ija ro didok inana inon: »sja rohm, ale anang, »duda  
 pe babiat partandja inon baben narakko!«, i ma didok di simoduka inon. Aa ro partandja inon dibabene  
 inana ni Siburok lumanglumang. Ija nung de dilaban partandja inon, asa tangi ma ibana. »Ija ale inang,  
 emene dadong olo ho babenen di partandja inon, atong, ale inang, lapa ho ho kape!« boti ma didok  
 Siburok lumanglumang, tangi ma ibana mandek inon. Aa pikiri ma ibana: ija pikiri: »agiat nongong  
 bubu sja tebe!« nina rebana. Aa lapa ma ibana nongong bubu. Ija nung de torang ari, asa diro ma

207 bebuna inon, asa dida ma dekan dibegasan bubu leon matuli deok.

Aa dirusaki ma deke inon, dibatan ma tu wapa. Ija nung de ro di sopo inon, asa diro ma deka

tu parapara gadisana. Ana ro ma parlandja digadis ma dekkana i. Ana dituhori parlandja i ma, dihekan ma deba sira, dileka deba dahanon dohot umbaho dohot pinang, sugu manna sipanganon dilahor. Ana mulak ma pillaandja inon. »Ahi songon i pe i, ne Burok, sukot pite bergin on pejo dekke di bami,« boti ma didok pangallang inon. »Aha bupejek dekke di hamana, toan hamana di aha hudo, ana adong pangaloppata, ale manang pangallang,« i ma didok Siburok mandokkoo parlandja inon. Ai managa sai tumalaing Siburok lumaunglumang sibergin, ai molo managa laho parlandja i, mulak manada manna dainon. Ana torang ma ar,  
 119 »sa laho ma ibasa mangoror babu. Sehat ma ro di babu i, ro ma babat dilitei ma ibana tian pangorwara babu inon. Ana marikah ma ibana tu sopena inon, ro babiat i call dituhora to to sopo inon. »Ma margir ma babiat i di tombar i. Ija anag do margir, ana ditutengi ma dalihan. Ija rung dipatongon, ana manpaedjak ma ibasa di gindjang. Ana ro ma babiat i dipanganag ma bahana doppak gindjang, sa: dilabu ana dalihana utustengna inon di togo ni babu ni babiat inon, ana mate ma babiat inon. Ro ma parlandja i dinda ma babiat i: »dege, ale Burok lumaunglumang, dapot aha on dilaban ho?« boti ma didok pangallang inon. Ana dipanganari ma djuhut babiat inon. Ana dilekan parlandja i ma di ibana hudo dohot dahanon ana adong sipanganon. Nunga maruli Siburok lumaunglumang, ana laho ma parlandja mulak. Ana bot ma ar, ana ditogong ma bubuna. Ija torang ma ar, ana diorar ma bubuna inon, ro ma salambak golanggolang<sup>1)</sup> ditakap ma Siburok lumaunglumang. Ana mardangut ma manna, ro Siburok lumaunglumang ditakap ma obokan dililiten ma tu tangnana obak ni salambak golanggolang. Ana dilahor ma pira ni Siburok lumaunglumang, ana mate ma Siburok lumaunglumang, ale manag ma manna:

Een zekere Hadji, hij leefde in de grūze onbeid, had twee vrouwen van welke hij de eene hartelijk liefhad de andere daarentegen in gelijke mate haatte. Laatstejongeom had slechts een zoon, dien men Boersok noemde, doch de beminde vrouw had drie jongens, onderscheidelijk Horsik, Batoo en Limoet geheeten. De akkers van beide vrouwen lagen nevens elkander.

Toen het tijd geworden was om de akkers te gaan bewerken, kapte de versmade vrouw haren akker schoon en, daarmede gereed, bracht zij offerspijs naar den akker en droeg zij Boersok op tot zijn vader te gaan en dezen te verzoeken, den goden het offer te komen opdragen om daarmede zegen over den toekomstigen oogst af te smeeken.

Boersok deed gelijk zijn moeder verlangde, doch bij zijn vader gekomen, trof hij hem in gezelschap der beminde vrouw aan, die Boersok, nadat hij den wensch zijner moeder had kenbaar gemaakt, toevoegde, „ik laat je vader niet daarheen gaan, trek dus maar weer aan je werk!“

Verdrietig keerde Boersok naar zijn moeder terug, klagend „is het geen ramp de zoon van een verschoppeling te zijn, want vader wil noch het meel noch de andere spijzen komen opdragen!“ „Dan zal ik dit zelf doen,“ zeide daarop zijn moeder en de offerspijzen opnemend, sprak zij, „Ach Grootvaders goden, hebt medelijden met mij, deze spijs wijd ik u. Wel ken ik het passend gebed niet, doch laat niettemin mijn rijst op dezen akker godjen, zij het zoo, Grootvaders!“

1) Salambak golanggolang, den woort van spoken worden in dl. V. 767: blz. 204 als volgt beschreef: »I ma pertempa ni Salambak golanggolang. Bantar obokan manna gindjangna, djana djemberag dohot pinggolna, ratarata manna, isang bahana, baruhura dilana. Molo mordalan ibana, gindjang salibana, mochorungbat imbeluna djana bantar. Saista gindjang ni ibana, djana bantar di pironai sumpu i kironng porhalaa ni blang de. Molo adong ni ibana i. Ija pe halisina ni morhabek de. Ija porhalana songon djempas indangon olo be manna, alai molo managa saaga dijion goar ni balak indangon be teleng ana dung do diburu balak i. Alai indangon olo balak manghabon ai kuu do pamatang ni Salubuhak pangalopang i djah unang sa diburu balak do tombar sienten ana diburu balak dohot pampupema dohot manna pama taor. I ma salibana'.



Aan het veid der bemide vrouw werd intaschen niets gedaan, zoodat de andere dorpeelingen dan ook aan Horsik vroegen: „waarom ga jullie je land niet bewerken?“ „Hoe veel tijd zal het vorderen, wij zijn zooveel?“ luidde het trotse antwoord.

Het dorpsvelk ging nu ook zijn velden bewerken en toen deze klaar waren, lag de akker van Hadji's geliefde vrouw nog maar steeds braak.

Toen de akker bezaaid moest worden, zond Boersok's moeder hem andermaal naar zijn vader om een hengst te gaan vragen, daar zij wilde dat haar zoon voor haar eerst uit visschen zou gaan. Boersok ging en vroeg zijn vader een haak voor hem te smeden. Hadji beloofde zijn verzoek in te zullen willigen en glog inderdaad haken smeden. Terwijl hij echter de haken voor zijn drie zoons bij de bemide vrouw behoortijk van weerhaken voorzag, maakte hij voor Boersok een haak zonder dezen, hij zich zelf overleggende: „op deze wijze zal mijn geliefde vrouw rijkelijk door haar jongens van visch voorzien worden, doch Boersok zal niets vangen, zoodat die moeder van hem kan honger lijden.“

Boersok kreeg den haak, ging aan het visschen en ziet, hij ving een heele rits. Horsik, die hem zag terugkomen, riep: „Batoe, kijk die Boersok eens een visch gevangen hebben, als hij weer gaat hengelen gaan wij hem achterna. Zoo gebeurde toen Boersok 's anderen daags opnieuw uit visschen ging. Slag op slag haalde hij een visch op, doch Horsik, Batoe en Limoot vingen niets. Tegen het vallen van den avond wilde Boersok met zijn vangst naar huis gaan, doch onverhoeds werd hij door de drie broeders aangegrepen, die hem zijn visschen ontnamen. Huilend liep Boersok daarop naar huis en vertelde zijn moeder, wat hem overkomen was. Zij trachtte hem te troosten en ried hem nu fuiken te zetten. Aldus deed hij, doch de broers, die hem bespied hadden, overvielen hem eenmaal toen hij 's avonds zijn fuiken lichtte en de visch er uitstortte. Zonder zijn visch en na hem een flink pak mangel gegeven te hebben, lieten zij hem zijns wegs gaan.

Het oogenhlik om den akker te bezaaien was inmiddels daar. Weer stuurde Boersok's moeder hem naar zijn vader, thens om dezen uit te noodigen de pootgaten te komen maken. Tijdens zijne afwezigheid bereidde zij een kip voor het maal van haar man en de helpers, die hij het smaken der gaten de hand zouden leenen, doch de vader van Boersok wilde ook nu niet helpen en dus bezaaiden moeder en zoon met de overige dorpeelingen, nadat zij samen gegoten hadden, den akker alleen.

De geliefde vrouw had nog altijd niets aan haar land gedaan, eindelijk deed zij dit echter, doch haar familieleden, die haar daarbij hielpen, kregen niets te eten wijl zij voor hen niets te eten had.

Nu de akker bezaaid was, moest deze ook geweid worden. De versmide vrouw deed dit 's nachts. Zij brak het onkruid bij den wortel af, zó dat de toppen ervan hoven de rijst zichtbaar bleven. Dies leek haar akker verwilderd. De bemide vrouw daarentegen wiede alleen des daags, zij brak slechts de toppen van het onkruid af doch liet de wortels staan. Het gevolg was, dat hare rijst verstikte, terwijl die der versmide vrouw overvloedig graan droeg, zoodat deze, toen de ongstijd daar was, volop te eten had, terwijl de bemide vrouw met hare zoons honger leed. Met hen hongerde Boersok's vader, doch Boersok, met hem begaan, gaf hem op zijn smoeken ten eten. Verzadigd wilde zijn vader hem helpen de rijst op te schuren, doch dit weigerde Boersok en Sihadji weende van spijt. Het dorp, waar Boersok met zijne moeder woonde, heette Paranginan<sup>1)</sup>.

1) Ligt op de hoogste bosen Mousa, Oostelijk van Bakharu; vermoedelijk is het stuk die in het dialect van dit dorp opgesteld.

Toen nu de dorpingen Boersok zijn rijet hulswaarts zagen brengen, zeiden zij hem zijn vader in hun dorp te noodigen, daar het anders den schijn zou hebben, alsof deze wilde stelen. Sihadi echter weigerde, waarop het dorps hoofd boos werd en hem voor goed den toegang daartoe ontzegde. Zoo bleven zij huiten in een veldhutje met hunne drie zoons vertoeven.

Nu gebeurde het op zekeren nacht dat rondapeurende tijgers hen overvielen en in stukken scheurden. Een gadong rooler, die toevallig langs het huleje kwam, vond allen dood en berichtte dit aan Boersok. Deze zeide dat hij niet van plan was om hun dood te beweenen, noch hen te begraven; de lijken moesten maar blijven liggen, de tijgers zouden daar wel raad mede weten. Weldra was er van deze den ook niets meer over, doch de dorpingen nemen Boersok's handelwijze zeer euvel op, daar het ongehoord was het lijk zijns vaders den tijgers ten proef te laten. Daarom werd hem en zijn moeder verder verblijf in het dorp ontzegd, en nitgeworpen, betrokken zij een huleje aan den handelsweg.

Een lastdrager, die daar eenige dagen later voorbij kwam, vroeg Boersok wat de reden was, dat hij daar woonde. Boersok vertelde hem deze.

Nu wilde het geval dat Boersok's moeder den lastdrager tot man wenschte te nemen waarop Boersok zeide, „wanneer ge dien lastdrager tot man wilt nemen, zeg het mij dan ronduit, moeder!" „Wees dan maar gerust, mijn jongen, dan zal ik het niet doen", waarop de lastdrager vertrok. Nauwlijks was hij echter weg of Boersok's moeder barstte in tranen uit, omdat de lastdrager was beëengegaan, zoodat Boersok medelijdend zeide, „ga hem den maar achtern moeder".

Aleen gelaten, overlegde Boersok wat hem nu te doen stond en hij besloot weder fulken te gaan zetten. Het geluk diende hem, want, toen hij den anderen morgen de fulken ophaalde, bevatten deze een massa visch. Hij reeg de visschen aan een rotting en toog er mede naar huse waar hij een deel ervan boven het vuur droogde om te verkoopen.

De eerste, die bij hem kwam, was bovengenoemde lastdrager, die hem zijn visch afkocht voor wat zout, tabak, rijst, pinang en andere versnaperingen. Tevens beloofde deze hem dat hij binnen een week zou terugkomen om meer visch, en dan tevens den bedongen kookpot mede te zullen brengen, opdat Boersok zijn eten zou kunnen koken. De lastdrager ging weer heen en Boersok begaf zich met het aanbreken van den dag naar zijn fuiken, doch daar, toen hij aan den oever kwam, en een tijger aanstalten maakte om hem te bespringen, vluchtte hij ijlings naar zijn hutje, gevolgd door den tijger. Het gelukte hem evenwel daar binnen te komen, terwijl de tijger er onder postvatte. Ten einde den lastigen lndringer te verjagen ontstak Boersok vuur onder de treeft en toen deze gloeiend was, liet hij deze in den muil van den tijger vallen, waardoor deze omkwam. Juist op dit oogenblik kwam de lastdrager den pot brengen en samen vergaeten zij zich nu aan het vleesch van den tijger, waarna ieder tot zijn bezigheden terugkeerde. Boersok zette weer zijn fulken, doch o schrik, toen hij er een den volgenden morgen ophaalde, zat daarin een waterspook, dat hem dadelijk aanviel. Hij verdodigde zich en het gelukte hem het spook bij de haren te vatten, doch eensklaps reet het spook Boersok's buik open \*) en met den arme was het gedaan.

LEEDEN, November 1902.

C. M. PLEYTE.

\*) Supient est.

## HET ORIGINEEL DER ÇUKASAPTATI.

De fabelachtige Guṇāḍhya verloor tenslotte eener weddenschap het recht om de drie talen die hij kende: sanskrit, prakrit en deçabbāṣā (volgens Somadeva Katha. 6, 148) of apabhraṅga (volgens Kāśhemendra Bṛhatk. 6, 52), te spreken, waarop hij de pañcābhāṣa leerde en daarin de Bṛhatkāthā schreef (Somadeva 8, 2; Kāśhemendra 8, 41), die later door Somadeva en Kāśhemendra, door elk naar zijn aard, in sanskrit is overgebracht. In beide bewerkingen staan ook de 25 Vetālav verhalen, die dus ook oorspronkelijk in pañcābhāṣa waren geschreven. Men mag aannemen dat ook de prozabewerking dezer verhalen van Çivādāsa (door Uhle in 1881 uitgegeven) gemaakt is naar het oorspronkelijke werk van Guṇāḍhya, middellijk of direct. Zij is althans niet gemaakt naar Somadeva's of Kāśhemendra's bewerking. In hoofdzaak stemt zij wel daarmee overeen en de volgorde der verhalen is bij Çivādāsa ook ongeveer dezelfde, maar in gewichtige bijzonderheden wijkt hij te veel af. Zijne prozaische bewerking is versierd met talrijke verzen. Hoevele daarvan van hem zelf zijn en hoeveel door overschrijvers langzamerhand zijn bijgevoegd is niet nit te maken. Van het door hem gevolgde origineel zijn naar alle waarschijnlijkheid afkomstig de 20 à 25 prakritverzen die door corruptie dikwijls onleesbaar zijn.

Een dergelijk werk als Çivādāsa's Vetālavācaviṇāṭikā is de zoogenaamde tekst simplicior der Çukasaptati (in 1893 door R. Schmidt uitgegeven). De inleidende strofe noemt het werkje een uittreksel: *śuddhārnā kirasāsmoteḥ*. De verhalen zijn geschreven in eenvoudige proza, maar een groot aantal verzen, veel grooter dan in Çivādāsa's Vetālav, is er tusscheningestrooid. Een paar malen wordt zelfs een stuk van het eigenlijke verhaal metrisch verteld, bijv. op bl. 24 en 31. Hoogstwaarschijnlijk was het oorspronkelijke werk geheel metrisch, en is het door den bewerker van dit uittreksel slechts voor een deel in proza overgebracht op dezelfde manier, om kort te gaan, die in praktijk is gebracht bij de bewerking van de pañcābhāṣaverhalen in de Jātakatthivappans. De oorspronkelijke metrische gestalte schemert vaak door het prozagevaad heen; door weglating van overtollige of zinstorende stopwoordjes komt de natuurlijke gedaante soms duidelijk te voorschijn.

Voorts is het aantal prakritverzen veel grooter dan in Çivādāsa's werk. Behalve vijftientwintig tweeregelige strofen komt er nog een reeks van twintig of dertig vrij onduidelijke prakritregels in voor die ook metrisch zijn. De strofen zijn niet, zoals bij Çivādāsa vaak het geval is, — zoo bijv. in zijn 23<sup>de</sup> verhaal (gelijk 8 bij Somadeva) de talrijke pessimistische gemeenplaatsen — er te opas bijgehaald: zij illustreeren inderdaad

de gelachte van den spreker of de situatie. Eénmaal komt het zelfs voor dat een *roja* zijn *mantri* terecht wijst met een prakritstrofe (bl. 71):

*Ma kahi suhagāhi mā pattihī (pattia?) jāw̄ ya dīṭhacacakkhās  
Paccakkhammi vi dīṭhe juttajuttā vāyāhi.*

Waarom juist aan een *roja* een prakritvers in den mond zou zijn gegeven, is niet te verklaren, tenzij het in het origineel reeds stond. Er is dus wel reden om aan te nemen dat het origineel, waarvan de *textus simplicior* een uittreksel is, geschreven was in metrisch prakrit, prakrit hier genomen in zijn ruimste beteekenis, in tegenstelling van sanskrit.

Een geheel ander heid dan de *textus simplicior* vertoont de *textus ornatior* der *Čukasaptati*, die in 1898, eveneens door R. Schmidt, naar miserebele handschriften zeer verdienstelijk is uitgegeven. Vooreerst is de stijl geheel verschillend. Terwijl het proza van den t. s. hoogst eenvoudig, inderdaad uittrekselachtig is, geeft de t. o. fraais rhetorische zinnen, toegerust met alle versierselen die de taalvirtuositeit van een *paṇḍit* ter beschikking heeft, zeldzame woorden, ongebruikelijke verbaalvormen, lange gezochte samenstellingen, enz. enz. Een staaltje zij voldoende, genomen uit het vijfde verhaal, dat in beide reeesies van denzelfden inhoud is. In t. s. begint het aldus: *Asi Ujjayini noma nagari. Tatra Vikramādityo roja. Tasya rojās Kamalās noma uttamakulajyoti. Sa ca rājho 'trea vallabā. Ekāda nṛpaṣ tasya srikam bhōjanās kurvan bhṛṣṭamatyās tasya dāpāyimsa.* In t. o. luidt deze aanhef als volgt: de tekst is hier en daar corrupt en meteen karakteristiek voor den toestand der handschriften. *Ujjayinīm guṇagapapṛṅgalbhena jagatṛajajayinīm nagarīm samākṛantakramadr̥ṣṭhatparākramo Vikramārkaḥ. Sa śūgarāmbhōm yathāved āhōreḥit. Sakalalākūṇā Kamatalikā nāma kalikalipinubhārikautukasaājīra-naprathamākura mahipateḥ śāndranandāmandanīhyanādodabindusaśodohānndhūbhāvadviralasāstataralāśālnavīmarasamarasamarasārābhātaraḥḡilīnānagarasoparārambhā-sārambhāsaurābhāḡalāhari vīhīroḡilaprayāsā kāmīmanorathapātram parijimbhate sma . . . Tatalaḡ kasmīāc cid ekamētan āhāni bhāḡbharti mahīḡi caikabhājāna eva bṛḡbhūjate. Tādā pṛthivīpatīḡ prathamaspadom pṛīpīm pṛatyaḡa. Nīḡḡimīnam evōdumohimīnam samuddyoḡayanū adyatānū mīnīḡ. Tat kim ūti na bhāratībhīr abhyvṛatīvīśahastam opādyaḡe.*

Een tweede opvallend verschil is de betreffelijke schaarschte van verzen in den t. o. Welgeteld zijn er slechts éenennegentig strofen of koepletten, waarvan vijf vier regels tellen, de overige tweoregeig zijn. Van die éenennegentig staan er drieenvijftig in het inleidend verhaal dat veel langer gerukt is dan in t. s. en tien van de zesenzestig bladzijden van 't geheele boek inneemt. In de vijf eerste vertellingen staan dertien verzen, zoodat in de volgende verhalen (bl. 19—68) de verzen dun zijn gesaaid en in sommige der langste vertelsels geheel ontbreken. Van deze éenennegentig verzen zijn er slechts acht te vinden in den t. o., waar het aantal verzen veel grooter is en ongeveer een vierde, misschien wel een derde van 't geheele werk beslaat, en slechts vier van die acht gemeenschappelijke verzen staan in beide teksten in 't zelfde verhaal en in 't zelfde verband.

Een derde verschil is het ontbreken, het totaal ontbreken van prakritverzen in den t. o. Ze zijn spoorloos verdwenen, op één na, dat, in sanskrit overgebracht, opgenomen is. Het is de ook in Čivadāsa's *Yetalap*. voorkomende prakritstrofe in verhaal IV t. s.

*Pāvasamāpāśīno jōvāḡāliāhe taha a dalidāma  
Pādhamasīḡchavīro tīpī vī gṛuvī dukkhāḡ.*

In den t. o. staat dit vers op een geheel andere plaats, in het inleidend verhaal (bl. 10), aldus gesanskritiseerd:

*Pravṛtāle yātrā yuzvanakāle puruṣahārīdryam  
Prakamaancho virahaḥ triṣṣaḥ śukhāny atiguruḥi*

Naar den t. s. kan t. o. niet zijn gemaakt; ook de verhalen zijn niet allen dezelfde. Het is eene jongere en vrijere bewerking van het origineel, waarin de verzen zijn besnoeid en waarmede het prakrit is verdwenen.

Toch meen ik ook in den t. o. een spoor, al is het flauw en bijna uitgewischt, te hebben ontdekt van zijne afstamming van een prakritorigineel. Het is een eigennaam in het vierde verhaal. In al deze vertellingen hebben de meeste personen een betoekenisvolde naam. Vooral de hoofdpersoon. De schranderheid waardoor hij of zij zich uit eene moeilijkheid redt of eene moeilijke vraag weet te beantwoorden wordt door den naam alvast aangekondigd. Een enkele maal is die hoofdpersoon een van elders bekende *सलामति*. Zoo wordt in 48 van t. s. = 58 t. o., en in 49 t. s. (ontbreekt in t. o.), koning Nanda ten tooneede gevoerd met zijn minister Çakaçāla, wiens slimheid aan Somadeva (4, 105) den uitroep ontlokt: *kim ajñeyas hi dhimatām!* Zijne schranderheid evensart die van den Bodhisatto door wien in de Jatakathavaggaṇa (Fansböhl VI p. 389, 11) dezelfde *paṇḍo* wordt beantwoordt als in verhaal 49 door Çakaçāla. Gewoonlijk echter heet de schrander man of vrouw, betoekenisvol: *Balaçarjita* of *Balaçaravati*, *Dhīrtamajū*, *Prisajātada*, *Subuddhi*, *Pitarā* enz.; een sluwe dief draagt den poëtischen naam *Maticakora*. Zoo treedt dan in 't vierde verhaal een schrander *mantri* op, die eene zeer lastige kwestie oplost en in t. o. (in t. s. is hij naamloos) *Bahusuta* heet. Op zich zelf een veelzeggende naam, maar niet kenmerkend voor een schranderen minister. In het origineel heeft gestaan *Bahussuta*, misschien zelfs *Bahusuta* (cf. Fischer Grammatik § 196), overeenkomend met sanskrit *Bahuçruta*. En zoo moest deze eigennaam luiden in den gesanskritiseerden tekst: dan pas is de wijze minister *patārthanāma*.

Het is slechts een reeke van gissingen, die ik U, hooggeachte leermeester en vriend, aanbied en aan Uw oordeel, o Bahuçruta! onderwerp. Het is geene gissing, maar waarheid wat de heilige schrift zegt:

*Tasma hi dhammā puriso vijāṇā  
Indaṁ va naṁ devatā pūjeyyati;  
So pūjito tasmā pasannacitto  
Bahussuto patākuroti dhammā.*

ROTTERDAM.

S. J. WARREN.

## NIRVĀṆA.

Il y a des mots illustres; *nirvāṇa* en est un. Il a bénéficié de la faveur qu'a connue le bouddhisme. Il a suscité d'amples commentaires; tout récemment il a inspiré au P. Dahlmann des thèses aventurées. Cependant à qui se tient en garde contre la grisaille des spéculations il me paraît aisé de fixer son histoire. Toute longueur m'étant ici interdite, je voudrais simplement en esquisser les traits principaux. Le P. Dahlmann a d'ailleurs réuni les faits les plus saillants. Reste à les bien interpréter.

Au propre, *nirvāṇī* signifie „s'éteindre”, *nirvāṇa* „extinction”: extinction d'une lumière qui éclaire (Mbh. IV, 716) ou extinction d'un feu qui brûle (cf. *nibbāhi* pour dire „refroidir”, en parlant d'un plat trop chaud, *Jātaka*, IV, 391, 22). Le thème a pu, par une image très naturelle, exprimer parfois l'idée de „disparition, destruction” (*Kūmarasambh.* III, 52; *Rām.* II, 77, 18); c'est cependant de la seconde nuance de signification seule que se dérive le développement du substantif dans une acception figurée: du sens de „rafraîchissement” il s'achemine au sens de „bien-être”, puis, plus spécialement, de „satisfaction, bonheur intérieur”. La transition est d'autant plus naturelle que la langue religieuse assimile plus constamment la douleur à un feu qui consume; comme toute passion est feu et douleur, l'idée de „repos, détachement”, se confond aussitôt avec cette notion de „félicité”.

L'évolution est écrite dans la langue de l'Épopée avec une clarté décisive.

Mbh. III, 10438—9 marque précisément la liaison entre „rafraîchissement” et „bonheur”; ce sens s'affirme explicitement XII, 13014 (cf. 7150); III, 1050; c'est à ce sens que se rapportent sûrement III, 15487, 13502; VI, 1079. Il serait aisé de montrer jusque dans des passages plus récents (*Haris.* 11345, 12370) comment, sous cette notion générale, se perpétue la conscience des attaches primitives (Cf. *Vikramorv.* 62).

Parallèlement s'accuse l'acception de „calme, sérénité”. C'est d'abord le rapprochement avec *śanti, śama* (Mbh. VI, 1079; XIII, 7011; etc.); XIII, 2178, l'ascète est représenté *nirmanyaṇur apī nirvāṇaḥ*. L'usage en était si bien établi que Kalidasa (*Raghuz.* I, 71) a pu employer *nirvāṇa* en parlant d'un éléphant encore sauvage, non encore domestiqué.

On me permettra de citer au moins un vers bien caractéristique, c'est Mbh. XII, 6635: *epa brahmapratiṣṭhā haviḥ grīṣṭe śīlam ita hradaś śamānti parinirvāṇīni sūhāśī manī etī havalāś*. Il atteste tout ensemble la double notion de calme et de bonheur qu'enferme *nirvāṇa*, comment l'une et l'autre sont déduites du sens plus primitif de „rafraîchissement”, et (devançant des explications qui vont suivre) combien intimement liées à l'idée de Brahma. Il eût été écrit de propos délibéré pour mettre en relief tous les aspects du mot qu'il n'eût pu être plus expressif.

Le mysticisme hindou de toute école décompose le mokṣa en deux moments, *śivanukṭi* et *aparvarga*, *arhatas* et *parinirvāṇa*. *Nirvāṇa*, exprimant à la fois la „paix” qui succède aux agitations du désir et la „félicité” d'échapper aux misères du saṁsāra, était, mieux qu'aucun autre terme, tout indiqué pour les embrasser l'un et l'autre. Les cas assez nombreux (MBh. XII, 631, 783, 6258, 6666, 7130; XIV, 542, etc.) où il paraît dans cet emploi mystique, nous laissent la plupart du temps assez empêchés de décider quelle est des deux nuances celle qui prévaut dans chaque passage. Ce qui est certain, et ce qui seul importe, c'est que, dans l'usage épique, le mot n'est rien qu'un équivalent d'autres termes, comme *śanti*, *nirvṛti*, que, inspiré par une figure qui continue à demeurer transparente et dominé par la notion de „bonheur”, il désigne d'une façon générale et sous ses deux aspects successifs l'idéal hindou de la „délivrance”.

Mais c'est la langue du bouddhisme qui a surtout généralisé son emploi, lui a plus décidément assigné une valeur technique et a fait parmi nous sa fortune.

La spéculation bouddhique nie l'existence objective de l'âme, de la personnalité; de pareilles prémisses impliquent de la délivrance finale une conception différente de celle que proposent *vedānta* et *śāikhya*. On en a conclu que *nirvāṇa* devait, dans le bouddhisme, avoir un sens tout particulier et refléter directement ces vues spéciales. On s'est, pour le démontrer, fondé sur certaines paraphrases qui semblaient l'adapter à ces notions nihilistes de l'au-delà. C'est ainsi que, presque sans exception, on a attribué à *nirvāṇa*, dans le bouddhisme, le sens d'„annihilation”.

Et cependant, même a priori, cette interprétation n'aurait pas dû paraître si simple. Si le thème *nirvā* a été, à l'occasion, comme il était très naturel, transporté par voie de comparaison à l'idée de *suppression*, *dispersion*, cet usage ne paraît pas s'être consolidé, si je puis ainsi dire: je ne connais aucun exemple de *nirvāṇa*, employé absolument pour dire „destruction”.

Quand on voit à quel point le bouddhisme s'applique à esquiver toute déclaration catégorique sur son idéal de l'au-delà, comment croire qu'il eût été si pressé de frapper un mot destiné à exprimer crûment des conséquences nihilistes qu'il hésite précisément à réaliser?

En fait l'emploi bouddhique de *nirvāṇa* est inséparable de son emploi brâhmanique: de part et d'autre il s'applique de même aux deux phases de la délivrance; il est de même paraphrasé régulièrement au sens de bonheur (*Dhammap.* 204, etc.)<sup>1)</sup>, associé aux mêmes synonymes, *śanti*, *nirvṛti*. On ne peut raisonnablement isoler les deux courants. Où en est la source?

Il est trop clair que le sens supposé de „destruction” ne fournit pas le point de départ commun. Dans la langue brâhmanique au contraire l'évolution est à la fois transparente et directement documentée. Il est d'ailleurs naturel que le bouddhisme, qui a tant emprunté, se soit, avec d'autres termes similaires, approprié *nirvāṇa*.

On relève à josta titre une contradiction flagrante entre certains noms, certaines paraphrases dont le bouddhisme caractérise la „délivrance” et la conception que nous sommes autorisés à lui en attribuer (Dahlmann, *Nirvāṇa*, Introd.). Mais cette contradiction ne s'attache pas spécialement au terme de *nirvāṇa*; prétendrait-on qu'elle impliquerait pour *amataś padāś*, pour *śāśvadhī*, etc. le sens d'„annihilation”? Il est tout simple que le bouddhisme ait, malgré ses divergences doctrinales, perpétué des dénominations traditionnelles

<sup>1)</sup> L'expression *śāntiśāntasā nirmāṇasā* citée par Childers (p. 273); montre curieusement comment se conserve le souvenir de la métaphore originelle.

dont le sens très général se prêtait à couvrir des vues diverses et qui concordaient au moins en ceci que toutes visaient également l'objectif commun à toutes les sectes, l'heureuse délivrance des passions et de la transmigration. Au moment même où il interprète *nirvāṇa* par „annihilation”, Burnouf (*Introduction*, p. 560-1) est amené à constater que les Tibétains l'entendent : „exemption de la douleur”.

Que si certains textes (p. ex. *Sūtanip.* v. 235) rapprochent de l'idée du *nirvāṇa* l'image de la lampe qui s'éteint, on en trouverait l'exacte contrepartie dans des expressions épiques (comme Mbh. XIV, 542) où rien n'autorise à chercher une portée nihiliste.

Cela n'empêche pas, bien entendu, que cet aspect du mot n'ait pu avoir sur ses destinées une part d'influence. Il importe seulement de la placer à sa vraie date et d'en fixer l'exacte mesure.

On sait si les Hindous aiment à appuyer leurs spéculations de rapprochements verbaux appropriés, de véritables jeux de mots. Par sa constitution étymologique, *nirvāṇa* se prêtait à des combinaisons de ce genre. Elles permettaient aux bouddhistes d'orienter le mot vers cette signification négative où menait la logique de leur doctrine. Loin de nier cette tendance, j'estime que c'est cette circonstance qui a grandi le rôle du terme dans le bouddhisme et lui a valu d'y devenir l'exposant préféré de l'idée de délivrance. Ce que je soutiens en revanche, c'est que sa terminologie l'avait recueilli à l'origine dans une acception et en vertu d'une tradition parfaitement indépendantes de ces arrière-pensées.

Il n'est, je pense, douteux pour personne que l'on n'a dit *nirvāṇi*, *nirvāṇī* pour „embriser dans le *nirvāṇa*”, qu'après que le substantif avait été fixé dans son emploi technique.

*Nirvāṇī* ne prête à aucune incertitude; l'étymologie ni l'usage ne permettent de l'entendre qu'au sens de „joie, bonheur”, et c'est sûrement dans ce sens que, à côté et comme équivalent de *nirvāṇa*, il a pris droit de cité dans la langue bouddhique; cette acception y est amplement attestée. Mais il était synonyme de *nirvāṇa* pour dire „félicité”, les deux mots affectaient une certaine ressemblance de son: on finit par les confondre en une assimilation complète; par une extension d'analogie que rien ne justifiait, on employa *nirvāṇī*, *nirvāṇā* non plus seulement en sens de „délivrance, délivré”, mais au sens matériel de „extinction, éteint”. L'exemple est instructif; il démontre le courant secondaire dont je signale l'action sur l'histoire de *nirvāṇa* et des mots apparentés.

Il est vrai que le P. Dahlmann a cru découvrir dans *nirvāṇī* le pivot d'une doctrine spéciale, ancienne, dont le bouddhisme aurait hérité avant qu'elle ne se branchât au Vedantisme et Śākhya. L'exposant distinctif en serait le terme „brahmanirvāṇa”. Il eût dû y regarder de sangfroid pour écarter cette vision, et pour se convaincre que cette locution tout accidentelle ne recèle pas tant de mystère.

Le dictionnaire de St. Pétersbourg la traduisait „absorption en brahma”. Prise à la lettre la version est arbitraire et erronée. L'analyse du composé ne prête à aucune équivoque. Des expressions comme Mbh. XII, 6635, comme XII, 6906 (*sukhāṇā vai brāhmaṇo brahmanirvāṇa*), XIV, 727 (*śāntir brahma saṁśānā*), etc. montrent assez qu'il s'agit de *brahma* conçu comme l'essence ou, si l'on veut, comme le lieu, de la félicité suprême. Je n'ai pas besoin de rappeler les spéculations par lesquelles les Upanisads associent dans une union étroite les notions de *brahma* et d'*ānandā* <sup>1)</sup> (Doussen, *Gesch. der Philos.* I, 128-9). En effet,

1) C'est le cas de sa souvenir de *Vijñāpar.* VI, 2, 22 (cité par Vāṇīśākhikā, ap. Garbe, *Sāṅkhyaśāstrā* p. 2); *nirvāṇaṅgāṅgā saṁyama ānandā*. L'expression fait transition à *Īśānānāṅgā ānandā* qu'on trouve *Taittirī.* *op.* II, 8, 1 et ailleurs. Cf. autre part *Bṛh.* *op.* IV, 3, 33; *epi parvānānāṅgā epi brahmanānāṅgā*.



des vers tels que MBh. XII, 13230 (*nirvāṇaḥ paramaḥ brahma*), qui établissent l'équation *nirvāṇa = brahma* <sup>1)</sup>, tels que Bhāgav. Pur. III, 33, 30 (*ātmanāḥ brahma nirvāṇaḥ*) où les deux mots sont coordonnés, ne laissent aucun doute: le composé signifie simplement „le nirvāṇa qu'est brahma". Nous savons déjà (et des passages comme MBh. XIII, 1257 le confirmeraient au besoin avec une précision topique) que *nirvāṇa* c'est à dire „la félicité, le bonheur" (Cf. *Maitr. Upan.* VI, 22 qui qualifie de *nirvāṇataḥ* l'absorption en *brahma*).

*Brahmanirvāṇa* ne paraît en tout qu'une demi-douzaine de fois (surtout MBh. VI, 949-50, 1058-60); loin de représenter je ne sais quelle doctrine invraisemblable et ténébreuse, il est un simple équivalent de *brahma* ou de *nirvāṇa* seul. La formule n'ajoute rien à ce que nous apprennent les textes courants sur l'idéal védantique; tout au plus peut-on admettre qu'elle avait pour objet de distinguer expressément la seconde étape, l'étape définitive du mokṣa par opposition à la *jīvanmuktī*. J'incline d'autant plus à le penser que de l'histoire entière du mot, de l'emploi persistant du sens figuré de „rafraîchissement", je crois pouvoir conclure que c'est pour désigner la première phase de la délivrance, la suppression du feu des passions, la joie calme du détachement parfait, que *nirvāṇa* a été d'abord et à l'origine utilisé par la terminologie mystique.

Il est aisé encore de discerner par quelles mains il y a été introduit. Partout où l'Épopée présente le mot dans son application spéculative, c'est invariablement en des passages qui reflètent avec évidence les idées et les doctrines du Yoga; quant à la locution *brahmanirvāṇa*, elle ne figure que dans la Bhāgavadgītā et dans le Bhāgavata Purāṇa, c'est-à-dire dans la tradition des Bhāgavatas. J'ai relevé ailleurs — et j'espère bien quelque jour revenir plus au long sur cette question — divers indices qui montrent dans le bouddhisme naissant une secte détachée du tronc antique et puisant du Yoga vishnouïte. L'emprunt de *nirvāṇa* apporte en ce sens un témoignage de plus.

PARIS.

EMILE SENART.

<sup>1)</sup> On peut comparer MBh. XII, 781, 783, où *nirvāṇa* et *brahma* sont balancés dans un parallélisme qui implique clairement leur assimilation essentielle.

## OLYMPUS.

\**Ὀλύμπου* war der name vieler berge in Griechenland und in Kleinasien <sup>1)</sup>).

Der namhafteste von diesen bergen war Olympos in Thessalien, der höchste berg Griechenlands. Von dem thessalischen Olympos kann der name nicht auf alle übrige übertragen sein, wol aber auf einige derselben. So hat der olische Olympos wol nach dem thessalischen seinen namen erhalten; dies ist wahrscheinlich, weil mehrere andere ortsnamen aus Thessalien nach Elis übertragen sind.

Der name ist auch in Kleinasien uralt. Dies geht u. a. daraus hervor, dass ein flötenspieler, der am schluss des 8<sup>ten</sup> Jahrhunderts unter dem phrygischen könige Midas II, gelebt haben soll, *Olympos* hieß und im gegensatz zu einem älteren fabelhaften Olympos der jüngere genannt wurde. Allein dieser mannesname ist nach dem namen eines berges gebildet. Denn oft werden, u. a. bei den asiatischen Griechen, namen von göttern und flüssen, ländern und städten in unveränderter form als personennamen angewendet <sup>2)</sup>).

Die sprache Kleinasiens war in älterer zeit nicht griechisch. Da der gebirgsname aller wahrscheinlichkeit nach in Kleinasien uralt ist, kann derselbe seinem ursprung nach nicht griechisch sein, sondern muss für *vorgrüchisch* angesehen werden.

Man hat den namen, trotz vieler versuche, nicht mit wahrscheinlichkeit aus dem Griechischen erklären können <sup>3)</sup>.

Die ursprüngliche griechische wortform war \**Ὀλυμπος* <sup>4)</sup>). Da der gebirgsname Olympos an so vielen stellen vorkommt, muss die ursprüngliche appellativische bedeutung des wortes eine sehr allgemeine oder generelle gewesen sein. Olympos an der grenze von Thessalien und Olympos an der grenze von Mysien, um nur diese zwei hervorzuheben,

1) Nach Pape-Benseler und Borsia führe ich folgende an: 1) an der grenze von Makedonien und Thessalien. 2) in Epeiros. 3) in Attika. 4) in Elye. 5) in Arkadien. 6) in Lakonien. 7) auf Euböia. 8) auf Kreta. 9) auf Lesbos. 10) auf Kypros. 11) an der grenze von Mysien, Phrygien und Bithynien; damit hängt Olympos als der name eines berges im norden Galatien vielleicht zusammen. 12) in Lykien; damit steht Olympos als der name eines lykischen berges vielleicht in verbindung. 13) in Lydien; davon ist ein berg dieses namens in Ionien bei Smyrna wol nicht verschieden. 14) Auch ein berg auf der fabelhaften Insel Panchain trägt diesen namen.

2) Siehe Bechtel - Fick Personennamen s. 340 ff., 419 ff.; Sitzl Philol. 44 S. 215.

3) Fick, der Bezt. Beitr. XXI, 277 f. \**Ὀλύμπου* zu altind. *ἄστυ* 'verbricht' stellt (vgl. lat. *rupes* von *rupes*), spricht davon, dass der name griechisch sei, zweifelt nur: 'wem griechisch'.

4) Epiisch und ionisch *Ὀλύμπος*. In weriformen, die einen antipast bilden, vorkommenden die epischen Dichter den ersten vokal, und davon nun wurden die formen mit *Ὀλυ-* nach W. Schulz Quäst Ep. 271—273 weiter verbreitet. Analoges geschieht anderer wörter, s. B. ep. ion. *πέλαγος* = att. *πέλαγος* kann dabei mitgewirkt haben. In \**Ὀλύμπου*, der schreibung einer amphora, kann das e der zweiten silbe als assimilation erklärt werden (Kretschmer Kultus Z. 29 S. 412).

sind nicht einzeln dastehende bergspitzen. Der thessalische Olympos ist eine weitgestreckte wehr von felsenhänden mit mächtigen rücken und Gipfeln. Der myrische Olympos ist eine weitverzweigte bergkette. Daher liegt es nahe, als die ursprüngliche bedeutung von \*Oλυμπος 'bergrücken' 'bergekamm' od. ähnl. zu vermuten. Dies wird durch eine mittlung Strabone bestätigt. Er berichtet 10,470, dass vier höhen (λίφαι) des Ida \*Oλυμπος genannt wurden. Man muss demnach annehmen, das Ἰδαμπος von den bewohnern dieser gegend appellativisch oder halb appellativisch angewendet wurde. Die ursprüngliche appellativische bedeutung von \*Oλυμπος war also λίφαι, 'bergrücken' oder 'bergekamm'. Der umstand, dass sich in Troas eine appellativische oder halb appellativische anwendung des wortes erhalten hatte, bestätigt das bereits im vorhergehenden gewonnene ergebniss, dass \*Oλυμπος ursprünglich nicht griechisch war.

Welcher sprache gehört nun dies wort ursprünglich an?

Wir haben gesehen, dass das wort \*Oλυμπος in Mysien, um nur dies land hier hervorzubeh, sicher ursprünglich zu hause war. In Mysien wurde, wie sicher erwiesen und allgemein anerkannt ist, in uralter zeit nicht Griechisch gesprochen; die sprache der aus Thrakien eingewanderten Myser war vielmehr gewiss mit der armenischen näher verwandt.

Ich folgere also: \*Oλυμπος gehört ursprünglich einer anatolischen, mit dem Armenischen verwandten indogermanischen sprache an und bedeutet ursprünglich λίφαι 'bergrücken' oder 'bergekamm'.

Findet nun dies wort im Armenischen eine erklärung? Armen. *ofn*, gen. sing. *ofin*, nom. pl. *ofunkh*, gen. pl. *ofunkhs* bedeutet 'rückgrat' und 'rücken' (*lorsum, tergum*), *ofunkh* kann, wie *dorsum* und das deutsche *rücken*, von erhöhungen der erde, von felse und bergen angewendet werden (*rups, balza, montague*) Ciackiak).

Hier haben wir die für \*Oλυμπος gesuchte bedeutung 'rücken' 'bergrücken'. Und formell scheint es mir hiernach deutlich, dass das seinem ursprung nach vorgriech. \*Oλυμπος aus *δλυμ-π-* entstanden ist und mit dem armen. stamme *ofin-* von *ofunkh* nom. pl. 'rücken' zusammengehört.

Es scheint mir deutlich, dass das element *-π-*, welches in \*Oλυμπος aus *δλυμ-π-* (vgl. armen. *ofunkh*), an *δλυμ-* getreten ist, ein suffix sein muss. Der ursprung dieses suffixes ist weniger sicher.

Ich vermute, dass die Griechen durch \*Oλυμ-π- einen vorgriechischen stamm \**δλυμ-φ-* wiedergaben und dass wir hier das idgmn. secundärsuffix *-φ-* haben. Dies tritt oft an *n*-stämmen und erscheint oft rein amplifikativ.

Wenn auch diese erklärung des suffixes *-π-* von \*Oλυμπος vielleicht nicht richtig sein sollte, scheint es mir jedenfalls evident, dass das vorgriechische \*Oλυμπος ein anatolisches wort ist, das mit armen. *ofunkh* 'rücken' zusammengehört.

Alein hieraus muss notwendig folgert werden, dass am Olympos in Thessalien (vielleicht auch anderswo in Griechenland, wo wir den namen Olympos finden) einst stämme wohnten, deren sprache nicht Griechisch, sondern eine mit dem Armenischen nahe verwandte sprache war.

Dass Griechen erst später als diese Anatolisch sprechenden stämme die gegend am Olympos im Thessalien betreten haben, lässt sich weniger sicher folgern. Jedoch ist auch dies wahrscheinlich, weil die Griechen den angrischen namen \*Oλυμπος von einem Anatolisch sprechenden stamme aufgenommen haben. Griechen und Nichtgriechen müssen in Thessalien am Olympos einst neben einander gewohnt und mit einander verkehrt haben.

Die Griechen stellten sich den Olympos in Thessalien als einen götterberg vor. Auf

seinem gipfel wohnten die himmlischen götter, deren herrscher Zeus war. Diese vorstellung entwickelte sich wahrscheinlich unter dem einfluss einer pierischen sängerschule, und wurde zuerst unter die Aioler und Ioner verbreitet. Dasselbe ist bereits in der Ilias durchgeführt; hier ist der Ὀλύμπιος noch vom himmel (ἐρείβει) getrennt. Dieser vorstellung zufolge hat Zeus in der Ilias den znnamen Ὀλύμπιος; die götter heissen hier Ὀλύμπιοι. Erst später wurde Olympos geradezu eine bezeichnung des Himmels.

Auch auf dem heiligen gipfel Olympos in Arkadien tront Zeus, und dort war er erzogen.

Es scheint im voraus möglich oder nicht unwahrscheinlich, dass die vorstellung von Olympos als götterberg und himmelsberg und von olympischen göttern bei den Anatolisch sprechenden stämmen, die dem thessalischen berge den namen gaben, wurzelt <sup>1)</sup>.

Der hier behandelte name bildet ein einzelnes glied einer langen reihe von griechischen ortsnamen und personennamen, aus denen ich folgere, dass in Griechenland einst kleinasiatische stämme wohnten, die anatolische, mit dem Armenischen verwandte, sprachen oder dialekte redeten und auf die kultur der Griechen einen durchgreifenden einfluss übten. Allein auf diese annahme, die ich auch durch andere tatsachen bestätigt finde, kann ich an dieser stelle nicht näher eingehen.

CHRISTIANIA, in den Weihnachten 1902.

SOPHUS BUGGE.

<sup>1)</sup> Hierbei verdient der armenische ausdruck *olu eribai* 'das hochste des himmels' (sig. der rücken des himmel-) aufmerksamkeit, wenn derselbe auch nicht hier streng beweisend ist.

## UIT DE FRIESCHE WETTEN.

### I.

In de onder dezen titel door Kern in deel II der Taalkundige Bijdragen gepubliceerde aantekeningen vinden we (op bl. 174) de opmerking, dat in den passus der bekende verzameling van eedsformules (z. Von Richthofens Rechtsqu. 245 vlg.) „*het thu alla thina litana* (l. *licoma*) *alsa behalde tin se* (l. *tuicac*) *il* (voetzool) *and sward* (hoofdhuid) *fon farendum and fon fretma, fon beylum and fon breaecktum and fonra lerya fallanda ewele*“ *fonta lètha* te lezen is en het slot van dit citaat alzoo moet worden vertaald met „van het loede vallende euvet“ („van de gehate vallende ziekte“). Omtrent andere t. a. p. voorkomende ziektebenamingen zij hier het volgende aangestipt.

Met betrekking tot *farendum* is te herinneren aan Grimms Myth. 1108 vlg.: „Die herumziehende, an keiner bestimmten stelle haftende, fliegende gicht (arthritis vaga) wurde wenigstens im 17. jh. in Norddeutschland (Holstein, an der Ostsee) *dat varende, lopende doer* (das fahrende, laufende thier) genannt, in andern niederachs. und westfhl. gegenden *de varen, de vareude, de lopende varen*, d. i. die fahrenden, umlaufenden, gehenden (geister oder dinger)“.

Voor het met den veelvuldig gebezigden afdelingsuitgang *-ma* (vgl. de Altostfries. gramm. § 184) gevormde *fretma* is aan verwantschap te denken met het oudnoorsche *fretr* crepitus ventris; alzoo *fretma* = 'koliek'.

Voor het te recht brengen van *breaecktum* wijst ons den weg het oudnoorsche *brida selt* „een plotseling overvallende ziekte“ (met het alject. *bridtr* „plotseling“), waaraan mutatis mutandis een friesch *bride secht* zou moeten beantwoorden; een hierbij behoorenden dat. pl. *brida sechtum* „beroorten“ („schlagen/vullen“) mogen we met vertrouwen als emendatie in de plaats stellen van een bedorven lezing *breaecktum*.

### II.

Onder de boven vermelde aantekeningen ontmoeten we (op bl. 200) een verklaring van het oudwestfriesche *fun bërverpen*. Als oostfriesche termen voor een gelijke of gelijksoortige beleedigende behandeling vindt men in de Hunsingoer codificatie (z. Von Richth.

1) Vgl. de Altostfries. gramm. § 156 ann. en voor de bij *licoma* behoorende vormen *alle* (*litna*) § 202 a en 213 van hetzelfde werk.

384, 21 vlgg.) composita met *-lem* en *-skeppene*: „*Thi biárlém tvelef scillingar...; biárskeppene sex scillingar*“. In het tweede deel der laatste uitdrukking is gereedelijk een met het vrouw. suffix *-ini* (= got. *-eins*, oed. *-i*, oudfri. *-ene*) van een zwak *jo*-verbum (= ofri. *skappa* haartre) afgeleid abstractum te herkennen; alzoo *biárskeppene* eig. en oorspr. = „bierscheppen“, doch voorts ook door overdracht van het antecedens op een sequens = „met bier werpen“ (vgl. voor een dergelijke metaphora het nld. *einen trunk schöpfen* = „trinken“). Een zwaarder belediging werd hijkens de hoogere boete bedoeld met *biárlém*: herinnering primo aan het met de ags. en oudnoorsche verba *hlemman*, *hlanma* cum strepitu collidere samenhangende ags. *hlem* „slag“, secundo aan een gebruik van 't hd. *schmettern* voor „klatschendes schlaudern einer Flüssigkeit“ (z. het DWb. i. v.) brengt ons er toe aan de samenstelling een betekenis „kletsend met hier besproeien“ toe te kennen; een mis-handeling, hier bedoeld, was een krenking van ernstiger aard dan het hijkbaar door *biárskeppene* uitgedrukte „met bier besproeien zonder lichamenlijk leed te doen“.

## III.

In het III<sup>de</sup> Londricht wordt den door de Noormannen gevangengenomene een volstrukt behoud van zijn onroerend eigendom gewaarborgd. In de Hunsingwör redactie der wetsbepaling lezen we dienaangaande (z. Von Richth. 48, 11 vlgg.): „*su sen su thá ríste sin lond árselle ífthá selde* (wanneer iemand onderwij, d. l. tijdens de bedoelde gevingen schap, des gevangenen land mocht verpand of verkocht hebben), *su hi* (de gevangengenomene) *siher ína thá lond* (vaderland) *cume, su forere ína sin ín gód and uppá sin íthel* (vaderlijk erf)... *róm* (vrij) *and umbeide*“. Met het oog op *árselle* is voor de verklaring van dit *umbeide* samenhang aan te nemen met het ags. *bíd* pignus en het woord op te vatten als een met *íe*-suffix gevormd hahuvrhi-compositum = „niet door verpanding zwaar!“ (voor de eigenaardige *ei* vóór *d* uit *z* ontwikkelde *ei* vergel. men de in § 187 en 53 anm. 2 der Altostfries. gramm. vermelde vormen *meide*, *breid* in plaats van *míde*, *bríd*). Dat het adjectief gaandeweg in onbruik was geraakt en niet meer verstaan werd, mogen we, naar het schijnt, opmaken uit de omstandigheid, dat in de Eomsgoór en de Westfriesche redacties (z. Von Richth. 48, 16; 49, 15 en Hostema's uitgaaf bl. 55) als surrogat van *umbeide* het adj. *unbretes* „ongeschonden“ en het part. *ónbretsen*, *oebretsen* worden aangetroffen.

GROTHINGK.

W. VAN HELTEN.

## LES TROIS ASAMSKRITAS.

Çaṅkara ad Brahmasūtras, II, 2, 22-24.

Tout ce qui existe est *saṁskṛta*, car il n'est rien qui existe en soi d'une façon permanente et individuelle. L'*asaṁskṛta* est donc un pur néant. L'École tient pour *asaṁskṛta*, 1° l'espace, *ākāṣa*, c'est à dire le vide, 2° le *nirodha* ou disparition, destruction. On distingue le *saṁtānanirodha* (= *kṣaṇabhāṅga*, *saṁskṛtavināṣa*), c'est à dire la disparition immédiate des phénomènes, de leur nature momentanés, et le *asaṁtānanirodha* (= *sthūlavināṣa*) ou extinction des diverses séries causales qui constituent ces phénomènes<sup>1</sup>). La vie de la plante, depuis la graine jusqu'à la graine, est un perpétuel devenir, un perpétuel renouvellement, par conséquent une destruction constante de tous les „moments" de cette plante: *saṁtānanirodha*. Que la graine vienne à être brûlée, la série est détruite: *saṁtānanirodha*.

À cette distinction, capitale, mais qui n'a trouvé place ni dans les vieux livres, ni dans les nomenclatures officielles, s'en ajoute une autre: la destruction est *prôcôde*, conditionnée par un état de conscience, ou elle ne l'est pas: *pratisaṁkhyanirodha*, *apratisaṁkhyanirodha* (= *nirvāṇa*). Il va de soi que le *saṁtānanirodha*, qui constitue la nature même du *saṁskṛta*, est indépendant de tout état de conscience; en ce qui regarde les séries, celles dont est absente la conscience (*vijñāna*), ne peuvent aboutir qu'à l'*apratisaṁkhyanirodha*; au contraire, les séries intellectuelles ne peuvent être interrompues, détruites, que lorsque des états d'esprit, *stériles* de leur nature, y sont introduits.

Le commentaire de Çaṅkara a été très habilement traduit par MM. Thibaut et Deussen; je n'ai à fournir que des remarques de détail et des références; la forme qui convient à la présente étude est par là même indiquée.

II, 2, 22. *Api ca Vaināṣikāḥ kaḥpoyanti buddhībodhyāḥ trayāḥ anyat asaṁskṛtāḥ kṣaṇikāḥ cetī.*

Si l'on veut restituer la formule bouddhique originelle, il faut lire: *kṣaṇikāḥ ca tat*, avec Kumārila (*Mīmāṃsātantravartika*, p. 170, l. 10<sup>2</sup>) et Parthasarathimītra (*Nyāyaratnākāra*, p. 735, l. 10<sup>3</sup>).

1) Nous avons consacré une étude spéciale à la thèse du *vijñānanirodha*. I. As., Sept. Octobre 1902.

2) *Bonares* N. S. n° 7.

3) *Commentaire du Mīmāṃsātantravartika*, Chowkhambā S. S. n° 20.

Kumarika cite notre demi-stance : dharmas tenopadiṣṭo 'yaññ kṣaṇikāñ sarvasaṁskṛtam, kṣaṇikāñ sarvasaṁskṛta aśhiraṇāñ kutāh kriyā, buddhibodhyam trayāḍ anyat . . .<sup>1)</sup>

Tad api ce trayāḍ pratisaṁkhyāpratisaṁkhyānīrodhīre akāṣāñ cety anēṣṭate.

C'est l'énumération classique des trois asaṁskṛtae; voir Dharmasamgraha, XXXII, et les notes p. 42 (Abhidharmakośavyākhyā sur les quatre anaṁvadharmas : mārgasatyā + asaṁskṛtae) — Candrakīrti (Madhyamakavṛtti, VII, 23 = edic. Calcutta, p. 58, 28) fournit de précieuses indications : «Quelques-uns considèrent comme asaṁskṛta l'espace, la destruction inconsciente et le nirvāga; d'autres considèrent comme asaṁskṛta la vacuité qui a pour définition la „oneness“ = atraikā akāṣapratisaṁkhyānīrodhanirvāgaṇy asaṁskṛtanī kalpayanti; aṣṭe cānyatāñ tathatālakṣyaṇy asaṁskṛtāñ parikalpayanti. — Il nous est difficile de comprendre à fond les distinctions scolastiques.

Trayaṁ api cañca avastubhāramītram nirapāḥyaṁ iti manyante.

Cette définition est très exacte. L'asaṁskṛta est dépourvu des caractères du saṁskṛta, de l'être : „na upaśo pañṣayati (asaṁskṛtastasa), na vayo pañṣayati, na thitassa aśhīhatāñ pañṣayati“ (Aṅg. N. I. p. 162). La même doctrine, Abhidharmakośa. (Ms. de la Soc. As.) fol. 231b, Madhyamakavṛtti, Chap. VI, L'asaṁskṛta, comme il est dit expressément de l'akāṣa, n'existe que comme être de raison, prajñaptisat, et non comme être réel (Bodhicaryavatāra, p. 270, 6 : yataḥkāṣaṁ prajñaptisannātram aśaṁ na kva cid arthakriyāñ samartham; il échappe à la définition de l'être : arthakriyākṣama<sup>2)</sup>).

Ācāryapāḥāramītram ākṣyaṁ iti. Voir Madh. vṛtti, ad II, 1 : akāṣaṁ anavaraṇalakṣyaṁ<sup>3)</sup> et Çalistanmasūtra : akāṣadhātur vijāyānavaraṇakṛtyaṁ karoti.

Buddhipīrvaḥ kīla viñāḥ bhāvaṇāḥ pratisaṁkhyānīrodho nāma bhāveṇy; tadāparito 'pratisaṁkhyānīrodhaḥ, M. Thilant définit la deuxième catégorie : the insensible continual decay of things = kṣaṇabhāga = sākṣmavīnaḥ (auquel s'oppose le sthāvilavīnaḥ); voir le Brahmavidyābhāraṇa cité en note. Le Çlokovartika discute longuement le problème, p. 839, 424, 736.

Pratisaṁkhyāpratisaṁkhyānīrodhoy aprūptir asaṁbhavaḥ ity arthāḥ . . . etas hi pratisaṁkhyāpratisaṁkhyānīrodhan saṁśīnogocaraṁ vā vyūṭāñ bhāvacocaraṁ vā. Par bhāvaṁ il faut, suivant la glose d'Ananāgiri, comprendre saṁśītanin, c'est à-dire chacun des termes de la série désignée par le mot saṁśītanin. L'explication est sans doute exacte, mais il est peu probable que les bouddhistes aient jamais opposé, dans ce sens, bhāva à saṁśītanin.

Na śīvat saṁśīnogocaraṁ saṁśīharatāḥ : sarveṣu api saṁśīneṣu saṁśītanīnāñ aricchītanena ketupīṭhābhāva saṁśītanavichedasyāsaṁbhāsat, Çāmkara fait à bon droit appel au principe de causalité pour écarter l'idée de l'interruption de la série. Il néglige la théorie scolastique de l'acte stérile, the barren karma (Voir Warren, Buddhism in translations), théorie que les écoles brahmaniques ont élaboré parallèlement aux bouddhistes.

Ananāgiri établit que si le dernier membre de la série ne produit pas un nouveau

1) La demi-stance „kṣaṇikāñ sarvasaṁskṛtāñ aśhiraṇāñ kutāh kriyā“ est citée Bodhicaryāvatāra, p. 254, 28, suivie de la ligne : bhūte yeṣāñ kriyā kvaiva nraḥāñ sañcā cecyate. Il n'y a aucune désignation d'entour. La demi-stance : bhūte . . . est citée par Vasupati (Pīṭhantī [1891], p. 261, 3, avec la mention : yathāññ (Voir Vedāntakalpatara, p. 278, 9). — Enfin, le çloka tout entier se lit dans la version tibétaine de Nyūyabodhicaryāvatāra, sūtra, Tardjōur, Mō CXI, fol. 118b) oeuvre de Śācīrya Kamalāçīla, et nous trouvons dans ce texte l'indication qui nous manquait ailleurs : mūlāḥ = sūtrāt.

2) La capacité de produire un effet. — Voir Sarvadharmaśāstra traduction partielle dans le Manōu, 1901-1902, notes 30, 33, 36, 438, 481.

3) „Ākṣā is ready okāṣa, room or opportunity, for life and movement“, 24<sup>e</sup> Rhys Davids, Buddhism Psychology, Intr. p. XLVIII. Cf. Dharmasamgraha § 638.



membre de la dite série, il est inexistant d'après la définition de l'être: *satta arthakriyā-karītram* 1); par conséquent le membre qui a précédé, ayant un effet inexistant, est lui-même inexistant. — «Si vous dites que le dernier membre de la série existe parce qu'il produit un membre dans une série différente (exemple: la dernière étincelle du feu qui s'éteint engendre une pensée dans la série intellectuelle de l'observateur) et qu'en même temps il y a interruption de la série, parce que ce dernier membre n'engendre pas un nouveau membre de sa série propre, — non, car il s'ensuivrait que plusieurs séries existent dans une seule série».

II, 2, 23. *Yā yam avidyūditrodhāḥ pratīcāśthyānīrodhānūlāpī paraparīkṣitāḥ, sa samyagjñānād vā aparīkṣitāt apīl svayam eva tā. pūrvaśmīn vīlāpī nīrhetuvānīcābhīya-pagamaśāntīprasāṅgāḥ; uttarasmīn tu nīrropādēḥnārthakṛpṛasaṅgāḥ . . .*

C'est une thèse des bouddhistes que le *vinaça* se produit sans cause (voir *Madhyama-kavṛti*, *Bibl. Buddhica*, p. 29, 5, et les sources citées en note); elle est définie dans la *Nyāvartikatatparyāṅka* p. 383, 19: «l'être est produit par sa cause oujet à destruction on non sujet à destruction; dans le premier cas, il n'a que faire d'une cause pour disparaître; dans le second, des milliers de causes ne pourraient le faire disparaître». Ceci est vrai du *kaṣa*, du moment, du membre de la série (*śāntana*), mais non pas de la série (*śāntana*); d'ailleurs, l'interruption de la série, étant une pure négation, n'a pas à proprement parler de cause.

II, 2, 24. *Ākāṣe cīyukto nīrupakhyatvābhīyagamaḥ . . . vastutapratīpattē . . .* Mais, les bouddhistes ne veulent pas que l'*ākāṣa* soit réel (*vastu*); voir ci-dessus p. 2 l. 18 un passage de la *Bodhic. t.*

*Apī cīvaragābhītvamātram ākāṣaḥ manyamānasya Saugatasya evābhīyagamasavīrodhāḥ prasāṅgā: saugate hi samaye 'prthivī bhāgavaḥ kīśāśāntīgraya' ity asmīn praṇapratī-vaśanaprasāṅge prthivyāśāntam, autē 'vāyuh kīś saṅgīgraya' ity asya praṇasasya pratīvaś-anaḥ bhāvātī 'vāyur ākāṣaśāntīgraya' hi.*

L'agama par lequel Çāṅkara prétend mettre les bouddhistes en contradiction avec leur définition de l'*ākāṣa*, nous est connu dans diverses recensions. Voir *Madh. Vṛtti*, ad VII, 25 (*Buddhist T. S.*, p. 53, 15), des *gāthas* *prācīten*: *ākāṣa nīvarta samarata śpaśkaṇ-ḍho (?)*; — Burnouf, Introduction p. 448, très instructif: «[L'auteur de l'*Abhidharmakośa*] attribua [aux *Vaiśāṅkas*] la croyance à l'existence de l'éther, ou de l'espace, que toutes les écoles bouddhiques ne reconnaissent pas également. Les *Vaiśāṅkas*, dit-il, se fondent sur ce texte qui émane de l'enseignement de Bhāgavata: sur quoi repose la terre, ô Gau-tama? demande Kaçyapa. La terre, ô Brāhmana, repose sur le cercle de l'eau . . .» (d'après *Abhidh. k. v.*, *Soc. As. fol.* 13a); — Millard, p. 68, 24: *mahāpāṭhavi udako patīḥḥita . . . vāto ākāṣe patīḥḥito ti*. M. Rhys Davids compare *Mahāparinibbāna*, III, 13.

*Apī ca nīrodhadvayanā ākāṣaḥ eva trayam apy etas nīrupakhyam avastu nīlāpī cetī vipratīśīdham na hy avastano nīlpatam anīlpatasā vā saśābhavātī. C'est précisément par ce que l'*ākāṣa* est inexistant qu'il est éternel: yat sat tad anityam.*

GAND.

LOUIS DE LA VALLÉE POUSSIN.

1) Voir note 2 page précédente.

## ATHARVAVEDA 7, 106.

Atharvaveda 7, 106 (= 101 ed. Roth-Whitney) lautet:

*yāt svapne ānām aśvīmī nī prīṭer adhiḡamyāte |  
śrīraṃ tād astu me śīrāṃ nahi tād drīḡyāte divā ||*

Sāyaṇs Erklärung dazu lautet: *yad ānāṃ svapne aśvīmī bhakṣayāmī . . tad ānāṃ prīṭar nadhiḡamyāte na drīḡyāte | hi yasmāt tad ānāṃ divā ānāni na drīḡyāte atah tai svapne anubhojaneṣu śrīraṃ anubhojanasādṛśam akhilyabdhakṣayādikaṃ me mama śīraṃ māṅgalakāri astu bhavatu | svapne anubhojaneṣu yad aśīḡaṃ bhavati tad aśvīmī mantra-japena śūnyatu pratyuta kalyāṅkārī bhavatu ity arthah ||* Sāyaṇa meint also, Essen im Traume sei ein böses Vorzeichen, und die Strophe sei bestimmt, dasselbe unschädlich zu machen. Das Kauṣīkasūtra 41, 12 führt die Strophe ebenfalls als Mittel gegen einen schlechten Traum an: *yāt svapna ity aśīḡa vīḡyāte |* Darin bemerkt dazu: *mandrānte nīkolayate ānām ita bhuktvā, Nīkolayate* ist nicht mit Bloomfield als verderbt anzusehen, etwa für *nīdrāṃ labhate*, sondern enthält die im Apabhraṃṣa und den neuindischen Sprachen übliche Wurzel *bhā*, die auch ins spätere Sanskrit übergegangen ist (Fischel zu Hemacandra 4, 376, 1; Böhtlingk s. v. *bhā*), *nīkolayate* ist also die Erklärung von *vīḡyāte*. Caland, Altindisches Zauberritual p. 151 übersetzt: „Mit dem Liede VII. 101 blickt er um sich, wenn er (im Traume) gegessen hat“. Dazu hat er die Anmerkung: „Weil „dreams go by contraries“, Tylor, l. 8. 123“. In der ZDMG. 56, 556 bemerkt Caland sodann, aus dem Atharvan-Ritual sei es bekannt, dass Essen im Traume als ein böses Omen galt und auf Mangel an Speise deutete. Um das Omen zunichte zu machen, musste man beim Erwachen den Vers AV. VII, 101 hersagen. Caland führt als Parallele dazu eine Strophe aus dem Prayascittasūtra des Baudhāyana an. Diese Strophe findet sich auch Apastamba, Śrautasūtra 10, 18, 11 und Hiranyakeśin, Grhyasūtra 1, 17, 4 mit Varianten. Bei Baudhāyana lautet sie:

*yāt ānām adyate naktāṃ na tat pratyah kṛndho 'rati |  
śrīraṃ tad aśvīmī nū hīṃśin na hi tad dadṛṣe divā ||*

Bei Āpastamba hat Garbe irrig *adya te* geschrieben; der Text hat falsch *hīṃśin* statt *hīṃśin*. Hiranyakeśin hat metrisch falsch:

*yāt ānām adyate śīraṃ na tat prīṭar avatī kṛndhah |  
nūḥ im zweiten Verse na hi tad divā dadṛṣe divāh |* Apastamba hat zur Erläuterung: *hi svapne 'nāṃ bhuktvā, Hiranyakeśin: ity anabhipretāḥ svapnāḥ drṣṭvā tilāir ujyamīśīrāṃ juḥtī |*



In der indischen Traumdeutung gelten also nur bestimmte Speisen als ungünstig, Essen im allgemeinen aber als günstig. Und damit stimmt der AV. überein.

Die Strophe des AV. ist missverstanden worden, weil man nicht beachtet hat, dass *adhigamyāte* betont ist. Daher übersetzt Sayana: „Die Speise, die ich im Traume esse, findet sich am Morgen nicht vor“. Die gleiche Erklärung setzt die Fassung bei Āpastamba und Hiranyakeśin voraus: „Die Speise, die in der Nacht (am Abend; H.) gegessen wird, schützt am Morgen nicht vor dem Hunger“. Damit wird dann gesagt, dass ein Traum, in dem man isst, nicht in Erfüllung geht, also ein ungünstiger ist. Beachtet man aber den Accent von *adhigamyāte*, so ist zu übersetzen: „Wenn die Speise, die ich im Traume esse, sich am Morgen nicht vorfindet, so möge mir das in jeder Beziehung heilbringend sein; denn die (Speise) findet sich ja nicht am Tage“. Und dann ist der Sinn: Der Traum, in dem ich Speise esse, ist ungünstig, wenn er sich am Morgen nicht erfüllt, ich also am Morgen nichts zu essen vorfinde, was ich nach dem Traume erwarten müsste. Auch nach der Auffassung des AV. ist also Essen im Traume an und für sich günstig. Ungünstig wird es erst, wenn der Traum sich am Morgen nicht bestätigt. Das sagt der zweite Vers noch einmal ausdrücklich mit den Worten *nahī tād dṛṣyāte dīpa*. Um das üble Vorzeichen abzuwenden, muss daher der, der den Traum gehabt hat, am Morgen so thun, als ob er die Speise gegessen habe, nachdem er AV. 7, 106 hergesagt hat: *mantrinte nihāyate annam ita dhātava*, wie Dārīla sagt. So stehen also auch hier wieder vedische und nachvedische Zeit in vollstem Einklang. Zugleich aber lehrt uns die Strophe von neuem, wie früh schon der wahre Sinn des Veda erkannt worden ist. Die Strophe bei Āpastamba und Hiranyakeśin ist ohne Zweifel eine Nachbildung von AV. 7, 106 in missverstandenerm Sinne.

Einen andern Fall gleicher Art habe ich ZDMG. 40, 121 ff. nachgewiesen. Zu der dort vorgeschlagenen Lesung *mā mṛtat* für *māṃṛtat* in RV. 7, 59, 12 vergleiche man noch AV. 8, 31, 8 *jiva mā mṛtat*; 9 *ihāiva dhava mā mṛtat*; 5, 13, 4 *urīyassa mā jivā*, und zu der späteren Fassung der Strophe Mantrabrahmaṇa 1, 2, 3. 4: *preta manūta manūta*. Dass sich zufällig *mā* beim Imperativ im Veda sonst nicht findet, kann ich nicht mit Delbrück (Altindische Syntax p. 361, Anm. 1) als einem Grund gegen meine Konjekturen ansehen.

BERLIN.

R. FISCHEL.

## A PECULIAR USE OF THE VERB YĀ IN A VERSE OF THE HARṢACARITA.

While editing the fragments of the *Lalitavīraharāja-nāṭaka*, I came across the sentence *sirahāḥ sadhau katham yasyati* <sup>1)</sup>, which clearly means 'how will the separation be borne?' or 'how will it be possible to bear the separation?' For the peculiar use of the verb *yā*, here presented to us, I should not have been able at the time to adduce any parallel passages. I now see that von Bötlingk already, in his Dictionary, has quoted from a Jaina poem <sup>2)</sup> *na yanti gupāḥ tava vaktum*, 'your excellences cannot be described'; and in Prof. Fischer's *Materialien zur Kenntnis des Apabhraṃśa* 350, 1 and 441, 1 I find, in two Apabhraṃśa verses, *taṁ akhānāṁ na jāi = na akhāntuṁ na yati*, 'that cannot be told', and *dhūjāyāḥ<sup>3)</sup> na jāi = bhoktuṁ na yati*, 'it cannot be enjoyed'. Moreover Dr. Lüders, whom I had requested to look about for similar passages, has kindly drawn my attention to the verse 1, 30 of the *Karpūramāñjarī*, which contains the two instances *va bahukīṭi ramaṇaphalāṅgī vedhīṅ jāi dohīṅ = na bahubhṅgī ramaṇaphalāṅgī vedhīṅ jāi dohbhṅgim*, 'the expanse of her hips cannot be compassed with both arms', and *vīlīṅ jāi eṣā na cīte = vīlīkīṭuṅ<sup>4)</sup> yati eṣā na cīte*, 'she cannot be drawn in a picture'.

Another example is furnished by the verse on page 60 of the Bombay edition of Bagn's *Harṣacarita*, which, with the words immediately preceding and following it, by Prof. Cowell and Mr. Thomas has been translated thus:

"Nor shouldst thou shrink from the toil of court-attendance or feel any fear of waiting upon him; for although it may be true enough,

'Alas! he who is unskilled in waiting upon a king is like Kāms, — he cannot speak out his request, although the opportunity is come exactly as he had wished, — he gives pain (to his patron) by hundreds of ill-timed petitions for favours, — and by his folly he throws away his livelihood in a moment'; <sup>1)</sup>

yet these other common kings are one thing, and our ambrosial lord is quite another, who puts to shame such ancient heroes as Nṛga, etc."

1) See *Bruchstücke Ind. Schauspiele in Inschr. zu Ajmeer*, p. 9, l. 4.

2) See *Ind. Stud.* Vol. XIV, p. 379, v. 6.

3) I use this form purposely; compare *Vāsanatāṭī*, p. 104, *citrāṅgī na śakyatī bhīṭīkīṭum; Gupta Inschr.* p. 147, l. 8, *ity utarāṅgī gupāṅgī bhīṭīkīṭuṁ*.

4) I omit the note of the translators in which the meaning of the verse, as referred to Kāms, is correctly given.

The reader of this translation will perhaps agree with me in thinking that there is something wrong here about the context. From the words which follow upon the verse we should have expected the verse to describe some inferior kind of king, while according to the translation it speaks of an unskilled attendant. And the facts of the case seem to be that the translators have taken the words *na yati vaktum* of the original text to be equivalent to *na śaknoti vaktum*, while in accordance with the passages quoted above they should be paraphrased by *na śakyate vaktum*. The verse itself and the translation which I would propose are as follows:

Svecchopajātaviṣayo'pi na yati vaktum  
 debhī mārgaśatais ca dādātī duḥkham |  
 mōhit samakṣipati jivanam apy akāṣṭe  
 kaṣṭam Manohava iveśvaradurvidagdhaḥ ||

"Aias! A wrong-headed king, though his possessions come to him at his own pleasure<sup>1</sup>, does not allow himself to be told to give something; he causes pain by hundreds of behests; and in his infatuation takes even one's livelihood away without cause; — so that he is like the god of love, who, although something born from one's own desire, cannot be called a corporeal being; who causes pain by hundreds of arrows; and who in his folly suddenly throws away even his own life, miserably burnt as he is by Śiva."

The compound *īśvara durvidagdha*, as applied to the king, is correctly formed by Pāṇini II, 1, 53; and the example *mīmāṃsaka durdurūtha* (or *-durdurūtha*), given for that rule by the commentators (as well as in the *Gāyatrīnamahodāhī*, p. 156, and by Hemacandra) shows that in the commentary on the *Harṣacarita*, instead of *durvidagdho durūthaḥ*, we ought to read *durvidagdho durdurūthaḥ* (or *durdurūthaḥ*).

GÖTTINGEN.

F. KIELHORN.

1) Or 'of their own accord'.

## SUR L'ÉTYMOLOGIE DE L'ADJECTIF VÉDIQUE NINȪĀH.

Le dictionnaire de Saint Pétersbourg explique l'adjectif védique *ninȪĀh ninȪĀyāh* „intime, caché, secret” comme étant dérivé de *ni-*, et le dictionnaire étymologique de M. Uhlenbeck a, récemment encore, reproduit cette interprétation; mais la nasale cérébrale *ṅ* demeure complètement obscure dans cette hypothèse; de plus *ni-* fournirait un autre dérivé *nīyāh*, et l'on voit mal pourquoi du même mot seraient tirés deux dérivés aussi exactement parallèles. M. Bartholomae ne cite pas *ninȪĀh* dans son article des *Indogermanische Forschungen*, III, 157 et suiv., où il étudie le cas de *r* suivi de dentale en sanskrit. Dans son *Altindische Grammatik*, I, 192, M. Wackernagel mentionne une hypothèse de Benfey qui n'a plus qu'une valeur historique, et, p. 195, il constate que la nasale cérébrale de *ninȪĀh* est inexpliquée.

Cette cérébrale suppose que l'*i* soit non pas un ancien *i*, mais un ancien *r*, et qu'il s'agisse d'une forme prākrite sanskritisée; pour le traitement prākrit, voir Pischel, *Gramm. d. Prakritspr.*, p. 48 et suiv., et notamment § 50, p. 50; on notera que *i* comme traitement prākrit de *r* apparaît précisément après les dentales et les gutturales ou palatales: les cas où des formes prākrites ainsi faites ont pénétré dans les textes sanskrits, même les plus anciens, ne manquent pas, voir Wackernagel, *loc. cit.*, § 146 et § 172. Le sanskrit classique *kiṅkiṇī* „clochette” à côté de *kaṅkaṅāh* „ornement (à clochettes)” paraît un bon exemple de ce genre: le *k* devant *i* prouve que l'*i* n'est pas un ancien *i*, mais un ancien *r*, ce que confirme la cérébrale; et, ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est que l'on trouve *i* devant *r* de la syllabe finale et *a* devant *a*: *kaṅkaṅāh*, mais *kiṅkiṇī*; l'*i* de *kiṅkiṇī* se trouve dans des conditions très analogues à celui de *ninȪĀh*; cf. encore pâli *gijjhātī* de *gḍḍhātī* à côté de *gadhā* de *gḍḍhā* (Kuhn, *Beitr. z. Pali-gramm.*, p. 14); la forme à nasale du redoublement intensif répond exactement à celle de lit. *kaṅkaṅas* „clochette” et de polon. *kaḱkaḱ*, serbe *kaḱkaḱ*, russe *kaḱkaḱ* „vraie”, et, d'une manière plus générale, à celle des redoublements intensifs de racines dont l'élément sonantique est *r* ou *l*, type lat. *caucor*, etc.; sur la racine, voir Grammont, *Dissimilation consonnantique*, p. 178.

Tout indique donc que *ninȪĀh* est un ancien *\*nṛnyāh* ou *\*nṛnyas*. Dans ce mot, *\*nyo-* ne peut être qu'un élément suffixal; dès lors il ne reste qu'à rapprocher arm. *i ners*, *i nerks* „à l'intérieur”, *nerkhin* „intérieur, inférieur”, gr. *ἔσπον, ἐστῆρας* <sup>1)</sup>. Devant un suffixe

1) M. J. S. Sponer a récemment cherché un autre représentant sanskrit du même groupe de roots, dans l'article intitulé *Keine indische verwante van de persische godin Nothos*. [Note de correction.]

secondaire, le vocalisme sans *e* de l'élément présuffixal est régulier: le sens et la forme s'expliquent également bien en partant de \**nr-nyo*.

Le groupe suffixal *-nyo* n'est pas ordinaire en sanskrit; on le retrouve pourtant dans *pányah* qui, par une coïncidence singulière, présente aussi le traitement prékrit de *r*, sous la forme *u*, normale après une labiale. D'ailleurs, dans \**nrnyah* le suffixe *-nyo* joue exactement le même rôle que joue *-ya* dans *amdyah*, *nāyah*, *nītyah* (cf. v. sl. *nijti* „bas”, différent par la quantité de l'*i*, et sans doute à rapprocher de *niziti*, *śānūtyah*, *śvītyah* (cf. lat. *propitius* de *prope* d'après M. Zabaty); et, pour l'emploi de \**-nyo*, on rapprochera le suffixe de got. *fairneis*, et celui un peu plus complexe du slave, *-nje*, dans v. sl. *vānetrinjū* „intérieur”, *vānđinjī* „extérieur”, *domātinjī* „de la maison” (de *dama* „à la maison”, avec deux suffixes secondaires, l'un \**-je*, cf. skr. *-ya*, et l'autre *-nje*, cf. skr. *-nya*), etc. On sait que, en principe, les suffixes en *-n* et en *-t* jouent des rôles analogues, ainsi dans skr. *pūrtāh* et *pūrtāh* „empli”.

La constance de la forme prékrit *nītyāh* dans la langue védique pourrait sembler surprenante; mais *pányah* n'est pas moins constant, et si *kātyakāh* et *vīdātāh* ne se rencontrent que dans le *mapāla* X, on a dans les parties les plus diverses du *Ṛveda*: *jāthāram*, *pānīphāyat* (*phāyat* de \**phīyat*, v. Wackernagel, *Altind. Gram.*, I, p. 192), *jāhijāh* (de *jāhijāh*, ib.), etc. On notera que, dans tous ces exemples, il s'agit de mots isolés, soit par suite de la disparition de toute forme parente, comme dans *nītyāh*, soit par suite de déviations de forme ou de sens, comme dans *vīdātāh*; là où des alternances nettement perceptibles maintenaient le sentiment de *r*, comme dans *kṛtāh* „fait”, à côté de *ākṛam*, *akāra*, *kariyāni*, etc., le traitement prékrit *a*, *i*, ou *u* de *r* n'apparaît naturellement pas.

PARIS.

A. MEILLET.



## SUR UN PRÉFIXE FRANÇAIS.

Au Maître en l'honneur de qui le présent Recueil a été composé, je soumetts les rapprochements suivants, qui contribueront peut-être à éclaircir l'origine, jusqu'à présent obscure, de quelques mots français et néerlandais.

### I.

Darmesteter a signalé l'existence en français <sup>1)</sup> d'un préfixe *ca* (*caï*, *etc.*), „d'origine inconnue." Je crois qu'il vient du flamand.

De Ho, dans son *Westvlaamsch Idioticon*, cite plusieurs exemples de verbes et de substantifs auxquels la composition avec *ka* (*kia*, *kra* *etc.*) donne un sens itératif et péjoratif. En voici quelques-uns: *kabooten*, „tordre à coups redoublés" (de *booten*); *kadullen*, „choyer, taquiner" (de *dul*); *kadutteren*, „caboter" (de *datteren*); *kaltitteren*, „branler" (de *lutteren*); *kasjousen*, „travailler dur" (cf. holl. *sjousen*); *kawèkieren*, „s'occuper à des riens" (de *wik*); *kaguide*, „mauvais cheval"; *karooi*, „querelle" (de *rooi*); *kansses*, „sorte de bière" (de *wesse*). Quelquefois *ka* alterne avec *kia*: *kabonter* et *kiabouter*, „gnomer"; *kabout* et *kiabout*, „écuelle"; quelquefois avec *ko*: *kaduinen* et *kaduinea*, „tuer à force de pousser" (cf. *duwen*). Avec *kia* seul, nous trouvons *kiasutteren*, „grincer, tinter", et peut-être *kallemahj slaan*, „frapper les chevilles l'une contre l'autre". Avec *kra*, *kar*: *krabeselen*, *karbeselen*, „travailler dur" (cf. holl. *afbeselen*); *kraesjifelen*, „piailler"; *kraakeelen*, „quereller" <sup>2)</sup>.

Ces mots appartiennent tous à la langue du peuple, et c'est là un premier point de ressemblance qu'ils offrent avec les mots français composés avec *ca*. Ils s'en rapprochent aussi par le sens; en effet, *ca*, en français, a aussi une signification augmentative et péjorative. Comme c'est un préfixe populaire, il est à supposer que les textes écrits ne sauraient nous offrir une image exacte de sa fréquence; on le rencontrera surtout dans les patois et dans l'argot, et ce n'est en quelque sorte que par erreur qu'il s'est égaré quelquefois dans la langue littéraire. C'est pourquoi il est peu utile de relever la date de sa première apparition dans les livres. Une autre conséquence du caractère populaire de ce préfixe, c'est la multiplicité de ses formes; on le rencontre souvent, dans les mêmes composés, sous trois ou quatre habits divers. Voici ces formes: 1. *ca*, *cha*, qui ne demandent

1) Il ajoute: *not en provençal*. Mais s'il y a des exemples provençaux, ils doivent être rares. Darmesteter a parlé de ce préfixe dans sa *Grammaire historique*, III, 29, et dans son *Traité*, p. 182.

2) On pourrait encore rapprocher les mots allemands *Katzenaug* et *Katzenack*, que Kluge, *Etymol. Wörterb.*, cite sans les expliquer.

pas d'explication. 2. *ga*; cette forme confirme notre hypothèse de l'origine flamande; en effet, c'est dans les patois du Nord de la France que *g* initial devient souvent *g'*). 3. *cal* (cf. flam. *ka, kaf*). 4. *cale, gale*, où *e* muet n'est sans doute autre chose que l'élément vocalique de la liquide *l*. 5. *call, gall*; cette transformation est plus difficile à expliquer; on pourrait rapprocher *aimant* (de *almant*). Dans tous les cas, il semble bien qu'en général les formes avec *i* sont plus récentes que celles avec *e* (p. ex. *caleforchie* est plus ancienne que *califourchon*). 6. *cal, gai*; ces formes n'ont pas encore été rattachées à notre préfixe, mais les variantes du wallon *galosa* (*gaisoufa*, dauph. *gaisosa*) permettent de l'identifier. 7. *cof* (?); comparez *califichet* à *coffichier* (God.). 7. *car*; c'est le flam. *kar*.

Darmesteier cite quelques mots qui contiendraient ce préfixe. Il me semble qu'on peut aussi supposer sa présence dans les mots suivants, qui n'ont pas encore été expliqués. Je me bornerai le plus souvent à les nommer, me réservant d'y revenir plus tard. D'ailleurs, je ne prétends pas que je pourrais les expliquer tous.

**En français:** *bagarre* (wall. *gabar*), *cabaret* (?), *cafard*, *cahote* (flam. *hotteren* „secouer”), *cajoler* (cf. *enjôler*), *cajot* (cf. *bigot*), *cahute* (néol. *huf*), v. fr. *calebretois*, v. fr. *callibistrié*, fr. *chamailler*?, *quémander* (v. fr. *calmauder*)?, *crapaud* (cf. flam. *kraepel*, „petit enfant”)?, *gamin* (cf. v. fr. *galose*, wall. *galmitte*, „gamin”).

**Dans les patois**<sup>1)</sup>: *caboulot*, „calaret borgne”; *cacaie*, „jouet” (cf. *côtez*; *cacouie*, „blague” (cf. *coule*); *cajoué* (cf. v. fr. *farfouriller*); *cafourneau*, „petit creneau établi sous un toit”; *cahu*, „bagarre”; *cafurti*, „gueux”; *calmoust*, „s'amuser en secret” (wall. *moust*, v. fr. *muser*); *canousir* (cf. *monair*); *canuche* (cf. *muche*); *chamburter*, „brûler mal”); *gandrouiller* (fr. *gandrouiller*); *galava* „gourmand”, etc. etc.

**Dans l'argot**<sup>2)</sup>: *calinottes*, „culottes”, *galfitre*, *gallibâton*, *gallitrac*, *galvauder* etc.

**En néerlandais**, emprunté au français: *kijnuit* (*cahute*), *kombuis* (ca + bouge), *kombof* (ca + bove)<sup>3)</sup>.

## II.

À côté de *hoduinen* le flamand possède *kokkeduinen*, dont on peut rapprocher *kokkedikken* (et *hakk*), „glousser”, *kokkerullen*, „parler en secret”, *kokkerulle*, „cabane”, *kokmare*, „cauchemar”. Cette forme *kokke* pourrait être rattachée à *ka, ko*; en effet, c'est un procédé familier au flamand d'intercaler, dans les mots du peuple, une syllabe entre la syllabe initiale et celle qui suit. Voyez De Bo, s. v. *klabasteren* (pour *klaasteren*), *klabetteren* (pour *klatteren*), *klawesteren* (pour *klaasteren*).

Ce préfixe *kokke* a aussi passé en français, où nous le rencontrons sous la forme

1) J'ai signalé en fait, *Tijdschrift*, XVI, 88.

2) Le mot semble trop récent pour qu'on puisse admettre l'étymologie du *Dict. gén.*

3) L'argot actuel connaît encore comme *vandiant*. Il ne me paraît pas impossible que le nom de *Calibus* remonte à une forme *calibus*, qu'on a le droit de supposer à côté de *calibus*. Mais cf. l'article de M. Kluyver (*Tijdschrift*, XIV, 53).

4) On mit que *crapaud* a, en français, aussi le sens de „spetit enfant”. Il est curieux qu'en flamand le mot *Arvete* (all. *Kröte*) signifie aussi „spetit enfant”.

5) Voyez Edmont, *Lezique de St. Pol*, Grandgagnage, Remacle.

6) Doit-on rapprocher *chamburter*, dont parle M. Thomas, *Mémoires d'Étymologie*, p. 46?

7) Voyez Villotte, *Parisienismes*.

8) Ces mots, dont l'étymologie a été l'objet de plusieurs hypothèses plus ou moins fantaisistes, demandent des explications; je les donnerai au paragraphe V.

Je ne mentionne qu'en passant quelques mots où l'on pourrait reconnaître l'influence du préfixe *ca*: *chamarre*, *chat-huant*; à St. Pol *cafoin* (*diablotin*).

**coque, gogue.** Son identité avec *ca*, *cali* est prouvée par *coquesuche*, auquel mot répond en wallon *caikoule*, et par *goguelureau*, à côté de *galureau*. Voici les mots où on pourrait le reconnaître: *cauckemar* (St. Pol *kokmaï*, flam. *kokmare*), v. fr. *coquisus*, „niais”, fr. *coquebin*, *coquecigrue*, v. fr. *coquesubuse*, fr. *coquesfredouille*, v. fr. *coquetier*, fr. *coquelourde*, v. fr. *coquidé*, *gogue*, *gogueth*, fr. *gogaille* (cf. wall. *gogouiserie*), *goguemard*.

## III.

Enfin, je trouve en flamand *koddevins* „mauvais couteau”, de sînsse „couteau”. Ce qui permet de supposer que c'est là encore une variante du même préfixe, c'est qu'en français on a *godelureau* à côté de *goguelureau*, *godaille* à côté de *gogaille*.

## IV.

Rapprochons maintenant les mots *calin*, autrefois „mendiant”, *coquin* et *godine* (ou *godine*) „fille de joie”. Il y a entre ces mots des rapports de sens très étroits: un wallon *calin* signifie „coquin”, et *se godiner* est traduit par „se caliner”. Je me demande si on n'aurait pas, dans ces trois mots, affaire à des dérivés des préfixes *cali*, *coque*, *gode*, qui auraient été traités comme des mots isolés. Ce seraient alors trois variantes du même mot. Quant au procédé, on pourrait rapprocher *kalf*, qu'on emploie à St. Pol pour un „individu méchant”, *caï*, terms obscène du wallon, *godaille* et v. fr. *godon* et *coquard*. Le suffixe *-in* a, d'ailleurs, souvent un sens péjoratif, par exemple *calotin*, *carabin*, *larbin*, *plaisantin* ).

## V.

Revenons à *kajuit*, *kombaf* (*kabaf*), *kombuis* (*thaluis*). Il n'est pas douteux que les formes avec *ka* ne soient plus primitives que celles qui ont *kom*, quoiqu'elles paraissent dans les textes à la même époque (après 1600). En *estit*, *kou-* peut, très naturellement, provenir de *ko-*, tandis que le développement inverse serait inexplicable<sup>1)</sup>; l'introduction de *m* prouve, en outre, que, du moins les deux derniers mots, ont une origine française.

Ce qui fait que, jusqu'à présent, ces mots ont résisté à toutes les explications, c'est que, à l'origine, c'étaient des mots de bas étage<sup>2)</sup>.

**Kajuit** a généralement été mis en rapport avec fr. *cahute*<sup>3)</sup>. C'est possible, bien que les sons ne se prêtent pas très bien à cette explication. Parlons d'abord du mot français; je ne sais pas pourquoi on n'a pas encore proposé comme source de ce mot le m. néerl. *hutte*, all. *Hütte*, composé avec le préfixe péjoratif *ka-*. La forme *cahutte*, qu'on rencontre à côté de *cahute* (Thurot, l. l.), s'expliquerait alors par l'étymologie populaire: on a voulu retrouver dans le mot français le suffixe diminutif *-ette*. Maintenant, fr. *cahute* peut-il devenir néerl. *kajuit*? A la rigueur, oui: si fr. devant le groupe *tt* simplifié peut, chez nous, devenir *w* long<sup>4)</sup>. Le *j* pourrait s'expliquer ainsi: il arrive que *h* aspiré tombe dans les mots que nous empruntons au français (p. ex. m. néerl. *antereu*, fr. *hanter*; *arporn*, fr. *harpon*; *eraud*, fr. *heraud*); on admettant que cette chute ait eu lieu dans (*ca*)*hute*, on

1) Cf. Darmesteter, *De la création actuelle de mots nouveaux*, p. 110.

2) *Handelingen Tweede Philologencongres*, 1900, p. 93.

3) Thurot, *De la prononciation française*, I, 353 cite, du dictionnaire de Richet, les paroles suivantes: „*cahute*; ce mot est bas et de rabelais.”

4) Je ne sache que l'homme qui (*Zeitschrift f. roman. Philol.*, XVII, 521) propose autre chose: *kajuit* viendrait de *quai* et de *hutte*!

5) *Romania*, XXX, 75.

pourrait rapprocher de \**casite* > *kajuit*, le verbe ancien-français *flaïter* qui, chez nous, devient *flaïsteren*<sup>1)</sup>, et où le *god* a été intercalé pour empêcher l'hiatus<sup>2)</sup>.

Seulement, reste encore à rendre compte du fr. *exjute* et du néerl. *casate*, „échoppe". Le dernier ne peut pas être considéré comme une prononciation défectueuse du fr. *casite*, qui n'apparaît qu'un 17<sup>e</sup> siècle. Le mot français a été, très probablement, emprunté au néerl., comme terme de marine; mais comment expliquer la chuintante? On pourrait rapprocher des mots qui, en français et en flamand, ont *f* (*genievere, jaloux*), et en néerl. *god* (*jeneser, jalorrs*); il est vrai que, dans ces mots, c'est la chuintante qui est primitive<sup>3)</sup>.

**Kabof** est sans doute un composé de *ca* et de *bore*, qui, en ancien français et, de nos jours encore, dans la France du Nord, se rencontre au sens de „cave". Je lis chez Godefroy: „Une des choses remarquables dans la ville d'Arras, ce sont ces caves profondes nommées *boses*". Comparez ce que dit le *Glossaire de St. Pol*.

**Kabuis**. Il est peu probable que ce mot soit en rapport avec *cubane*, un mot d'origine provençale, comme le prouve le *d*; sa provenance doit, sans doute, être cherchée plus près de la Hollande. Comme le mot a été emprunté par l'anglais, probablement au néerlandais, sous la forme de *cubose*, il serait possible que *kabuis* remontât à un mot plus ancien \**kabose*; le changement de *oe* (fr. ou) en *ui* est un fait rien moins qu'isolé<sup>4)</sup>. S'il en était ainsi, on serait autorisé à y reconnaître le fr. *bouge*, dont le *f* aurait été prononcé ici comme *z* (Cf. *passazier*). Ce qui corrobore cette explication, c'est que précisément *bouge z*, comme *kabuis*, le sens de „cuisine, office"<sup>5)</sup>.

Il est curieux que, à St. Pol (et, d'après Littré, en Berry), on connaisse *cambuse* au sens plus général de „maison mal tenue, logement peu habitable, mal bâti, mauvaise hutte". On voit que ce sont exactement les sens actuels de *bouge*. Le mot a dû être emprunté au néerlandais, à cause de *m*. On doit donc supposer que, chez nous, il a eu primitivement un sens plus large<sup>6)</sup>.

LEZÉ, octobre 1902.

J. J. SALVERDA DE GRAVE.

1) Il est inutile de changer ce mot en *flaïsteren* (Mnl. Wl.).

2) *Romania*, XXX, 94.

3) Le flm. *kajuit*, „charnière", est un tout autre mot, qui est probablement en rapport avec le cri de *juï*, qu'on emploie en Flandres pour encourager les chevaux. (Voyez De Ho, s. v. *juï*).

4) *Romania*, XXX, 76 et suiv.

5) Du Camp, s. v. *loupis*: „*bouge pro capitis vel coenaculi*"; Godefroy *bouge* cabinet de décharge". Cf. Kluken, s. v. *Kobeye*: „... *Prumptuarium; exedra in navi*".

6) *Kobwer*, une espèce de navire, est sans doute un autre mot (fr. *boue*, néerl. *buis*, composé avec *ho*).

## ANGELSÄCHSISCH U N N A.

Von den neuen deutungen, mit denen M. Trautmann in den Bonner Beiträgen zur anglistik 1 (1895), 43 ff. und 2 (1899), 118 ff. den runenstellen des Cynwulf beizukommen versucht, scheint mir eine in besonders hohem grade die kritik herauszufordern. Ich meine damit die annahme, die U-rune sei im Crist, der Elene und den Fata apostolorum durch *unne* aufzulösen, und dies wort bedeute dort 'das gut' oder – weniger secundär – 'das geschenk': denn ich sehe nicht wie sich diese deutung mit den tatsachen des ags. sprachgebrauchs vereinigen lässt.

Zunächst eine bemerkung über die form des wortes. Trautmann setzt sie ohne nähere rechtfertigung als *unne swf. an*, trotz seiner verweise auf Sweet und Bosworth-Toller, welche mit recht *unna swm.* in die erste reihe stellen: mit recht, denn diese form ist bei B.-T. 5 mal belegt, neben 2 *unna stf.* und nur einem *unne swf.*, dem ich auch nur noch einen weiteren beleg hinzuzufügen wüßte (*mid fullre unnan alde and gefe'se* Cart. Sax. 2, 214 n°. 1010). Auf alle fälle war also vom rein praktischen standpunkte aus das *masc.* zu bevorzugen. Ebenso aber auch aus allgemeineren gründen. Denn das wort gehört, als verbalsubstantivum zu *unnan*, in die nicht unverbreitete klasse der männlichen wurzelabstracte auf *-en*, der weibliche parallelen auf *-in* nur in viel geringerem umfang zur seite stehen (vgl. etwa Kluge, Nom. stammbild. 2 § 105 f. 109). Auch danach erscheint *unne swf.* als das anomelere, also vermutlich auch als das jüngere bez. secundärere, sogut wie *unna stf.*

Ist nun aber *unna* verbalabstractum, so ist auch zu erwarten, dass sich in ihm, soweit überhaupt ein parallelismus belegt ist, die verschiedenen bedeutungen des verbalen grundworts *unnan* noch abspiegeln, bez. dass der sinn des subst. durch den des verbums seine nähere beleuchtung empfangt. Das trifft denn auch hier wirklich zu. Aber das resultat der vergleichung ist für Trautmann nicht günstig.

Weit verbreitet – auch ausserhalb des ags. – ist für das verbum *unnan* die bedeutung 'erlauben, genehmigen'. Dem entsprechend bedeutet auch das subst. *unna* vorwiegend rein abstract 'erlaubnis, zustimmung, einwilligung', sc. zu einer handlung. Von den 12 belegen bei B.-T. entfallen hierauf nicht weniger als 10 (dazu trage ich noch nach *be his fullan unnan* Cod. dipl. 4, 262). Diese bedeutung aber kommt für die runenstellen ebensov wenig in betracht, wie die bedeutung 'willigkeit', die B.-T. unter n°. II mit einer stelle belegt (*gelaste he gode his teofunga mid eallre blisse and mid eallum unnan*). Somit bleibt auch für Trautmann eben nur der eine beleg übrig: *se þas gyfu and þisne unnan wille gode*

and sancte Petre atbeddan, auf den allein sich doch wol die von Tr. angezogenen ansätze von Sweet ('what is granted, grant') und B.-T. ('a grant, what is given') stützen.

Diese ansätze aber tragen<sup>1)</sup> dem sehr charakteristischen umstand nicht rechnung, dass auch dieser beleg (aus Kemble's Cod. dipl. 4, 276) wie die grosse mehrzahl aller übrigen der rechts- bez. urkundensprache angehört, und daher offenbar technisch-formelhafte bedeutung des wortes voraussetzt, und zwar um so mehr, als er (wie übrigens schon das abgekürzte citat bei B.-T. erkennen lässt) einem stehenden bestandteil aller schenkungsurkunden, der schliessenden verwünschungsformel, angehört. Das document in dem die stelle sich findet, ist die berühmte schenkungsurkunde Leofrics für die kathedrale zu Exeter, die erst seine schenkungen aufzählt, dann (unmittelbar vor der verwünschungsformel) mit einer testamentarischen bestimmung (*ofer his day he ann . . .*) schliesst. Die geltung von *ann* ist also nur aus der urkundensprache zu ermitteln, nicht durch allgemeine erwägungen festzustellen.

In dieser urkundensprache *ann* heisst (*geannan* (ohne dass die bedeutungen 'erlauben', 'gönnen' n. ä. ausgeschlossen wären) sowie wie 'durch besonderen rechtsact bez. urkundlich zuwollen'. Insbesondere ist es geradezu stehender *terminus technicus* für testamentarische verursachung. So heisst es beispielsweise im testament des Abba gerofa bei Sweet, O.E.T. s. 447 L, n°. 41, 35 ff.: *gif mine broðr ar fereowd gestrianen . . . þonne ann ic ðem landes*, und ähnlich ebenda z. 38. 39, sowie s. 452 n°. 45, 47 im testament des dux Ælfred. Weitere belege, z. t. in sehr zahlreichen wiederholungen der formel, bieten die testamente<sup>2)</sup> Cartul. Sax. bd. 2, n°. 558 (testament könig Ælfreds), 566, 682, 678, 825, bd. 3, n°. 912, 931, 989, 1009, 1012, 1013, 1014, 1015, 1017, 1018, 1020, 1106, 1182, 1174, 1288, 1289, 1306, 1317, und Crawford collection (edd. Napier und Stevenson, Oxford 1895) n°. 10: das sind aber zugleich fast alle testamente welche die genannten sammlungen enthalten. Ebenso erscheint die formel, wenn auch relativ seltener und hinter parallelen ausdrücken wie (*forþifan, syltan, botian, betwom* etc. viel stärker zurücktretend, bei urkundlichen schenkungen unter lebenden, so z. b. Cart. Sax. bd. 1, n°. 908, bd. 2, n°. 498, 529, 558, 579, 591, 605, 619, 804, bd. 3, 328, 1110, 1139, 1148, 1163, 1220, ja einmal bd. 3, 490 n°. 1212 sogar bei einem tauschgeschäft: *pat Æðelstæd and Eadwold gewæren Ælfrwoldes anes dannes wið his licgryðon scatte ðe his anfang*.

Damit ist denn wol klar gestellt, dass *ðis gifu and ðine unnon* an der fraglichen stelle nichts anderes heissen kann als 'dies rechtskräftige geschenk und vermächtnis'. Dagegen spricht weder *gifu*, denn auch dies wort bedeutet in der urkundensprache sonst 'schenkung' n. ä. (vgl. stellen wie *seo gifu þas landes þe we Cynulfe syltað . . . þorweunige* bd. 2, n°. 551, *þe afre þas gife andyde* bd. 2, n°. 687, *gife and sylens* bd. 3 n°. 1308), noch das verbum *atbeddan* (vgl. *gif Awa afre awig þing of þisum ewyde* [so sehr oft für 'testament'] *awende oðra atbedde* bd. 3, n°. 1306, *þas mine gife and sylens mid awegum uncraftu* [d. h. 'arglistig!'] *thare stowe atbeddan thence oðthe wille* bd. 3, n°. 1308), wol aber spricht noch dafür, dass in den verwünschungsformeln aller urkunden, auch der lateinischen, wol die verletzung des rechtsinstruments, der rechts-handlung und ihres inhalts oder des durch sie geschaffenen rechtszustandes, nur ausnahmsweise aber das vorgreifen am körperlichen rechtsobject bedroht

1) Vgl. dazu schon Walker, Beiblatt zur Anglia 9, 465.

2) Die *frigo* nach der echtheit und dem wirklichen alter der einzelnen stücke darf ich hier wol als für unsere zwecke weniger in betracht kommend unerörtert lassen.

wird, und dass wo das letztere der fall ist, lieber ein wort von concreter bedeutung gewählt wird (z. b. *pat heo nafre þis feoh gelyttien* bd. 2, n°. 562, *þe afre þas gife un dyde oððe þis lande gelytled* bd. 2, n°. 687).

Und zum schlusse noch eines. *Ums* ist in seiner isoliertheit doch immerhin eine etwas auffällige bildung, zumal angesichts der tatsache, dass das germ. von alters her ein abstractum zu *unum* besass in got. *ansts*, an. *æt*, ags. *æt*, fries. *enst*, as. abd. *anst*, und zwar ein abstractum das sich den wechselnden bedeutungen des grundverbums überall gut anschmiegt, das wirklich z. t. auch zu concretem sinne durchgedrungen ist, und das als parallele zu *unus* 'wille, zustimmung' selbst der ags. rechtssprache noch nicht ganz abhanden gekommen ist: kehrt doch die alte formel *ofer...est* 'gegen jomandes willen' (s. Grein 1, 234) urkundlich noch a. 896 im Cart. Sax. bd. 2, n°. 674 (*pat hit on hafde ofer godes est*) wieder. Man wird danach unser *unus* für eine spezifische und relativ junge neubildung der ags. rechtssprache halten müssen, die leicht etwa nach dem muster des urkundlich so häufigen *ic willa, pat...: hit is min willa pat...* als parallele zu *ic (ge)an* geschaffen werden konnte.

Für einen dichter der zeit Cynowulfs dürfte damit die unmöglichkeit eines concreten *unus* = 'geschenk' dargetan sein. Und gebessert wird die sache keineswegs dadurch, dass Trautmann an einer der einschlägigen stellen den richtigen vers *L<agn>stodum bilocen* (Crist. 807) in ein den alliterationsgesetzen widersprechendes *L<oud>stodum bilocen* umgestaltet.

LEIPZIG-GORLIS, 26. december 1902.

EDUARD SIEVERS.

## IETS OVER BOEDDHISTISCHE RELIEKEN EN RELIEKTORENS IN CHINA.

Overblijfselen van de plunje, van de gereedschappen en zelfs van het lichaam van Boeddha waren, zooals de Geleerde, wien deze bundel van geschriften is gewijd, in zijne „Geschiedenis van het Boeddhisme in Indië” in het licht stelt, in de landen waar de beide groote afdelingen der Kerk heerschten, dielare relieken, met wonderkracht begaafd geacht en hoog vereerd. Hsuen-tsjwang vooral doet daaromtrent merkwaardige mededeelingen. Die klooke reiziger had ook veel soortgelijks kunnen verhalen van zijn eigen land. Daar had de reliekendienst met de Kerk zelve zijn intocht gedaan; ook daar was hij tot hoogen bloei geraakt, zooals Chineseesche werken ons op menige bladzijde leeren.

Die dienst stond er in onmiddellijk en eng verband met den bouw van Dagob's of Stûpa's, waarvan de rol en beteekenis in Indië als Dhâtugarbha's of bergpijlaars van relieken mede door Kern in zijn gezegd werk zoo duidelijk is getoekend (II, bla. 141).

Geschriften van gezag leeren ons, dat reeds in de eerste eeuwen van onze jaartelling in China tal van zulke gebouwen ter opberging van die heilige kostbaarheden ontstonden. En, zoo leeren die geschriften ons meteen, het was lang geene zeldzaamheid dat zij licht uitstraalden, hetwelk zij natuurlijk aan het daarin berustende echte fragment van het lichaam van den Boeddha, het Wereldlicht, ontleenden. Een zeer oud bericht dienaangaannde staat te lezen in de *Kao seng tsj'ien* 高僧傳 of „Overleveringen betreffende Boeddhistische Geestelijken van Hooge Beteekenis”, eene belangrijke verzameling levensschetsen van kerkvaders en apostelen, in het begin der vijfde eeuw geschreven. Een geestelijke, Hwoei 會 gehheeten, afkomstig uit Khangki, doch wiens familie in Indië woonde, verkondigde sedert het jaar 247 van onze jaartelling de kerkleer in het gebied van Soen Khuen 孫權, den stichter der Woe-dynastie, die in het hedendaagsche Nanking zijn zetel had. Deze liet den profet tot zich komen, en vernam van hem het volgende: „Sinds het verscheiden „van den Tathagata zijn duizend jaar verlopen; nit zijn nagelaten beenderen of Çaritra „straalt een goddelijke glans over het Hoelal, en Açoka deed Dagob's (塔) bouwen, wel „84,000 in aantal; de oprichting van Dagob's en tempels dient tot verkoniging van de „nagelaten leer van bekeering”. „Kan ik Çaritra's krijgen”, dus sprak Soen Khuen, „dan „laat ik er een Dagob voor bouwen; maar zoo dat alles onzin is, dan heeft het rijk „straffen voor u geroed”. Hwoei vroeg zeven dagen tijd. Hij en de zijnen reinigden „zich toen en vastten in een stil vertrek; zij plaatsten een bronzen vaas op een bank „brandden wierook en zonden plechtige smeekgebeden op; doch de zeven dagen gingen



„in alle stilte voortbij, zonder dat zij werden verhoord. Hwoei vroeg toen om een ver-  
 „lenging van den termijn met zeven dagen, maar ook gedurende dit tijdverloop bleef de  
 „staat van zaken onveranderd. Eindelijk verzocht hij om nog een derde week tijds. De  
 „avond van den eenentwintigsten dag kwam, en nog verscheen er niets, en allen sid-  
 „derden van angst; maar — in den loop van de vijfde wacht werd plotseling in de vaas een  
 „geluid gehoord als van een hard voorwerp. Hwoei ging er een blik in slaan, en zoowaar,  
 „bij hande er een Çarira uit.

„Den volgenden morgen zond hij Soen Khuen hiervan bericht. Diens hofhouding kwam  
 „bijeën om te aanschouwen hoe een vijfkleurig licht \*) opvlamde en schitterend boven  
 „de vaas nitstraalde. Eigenhandig nam Soen Khuen de vaas op en stortte de relik er uit  
 „in een bronzen schaal; maar de Çarira bonste daarop neder met zoo veel geweld, dat de  
 „schaal dadelijk aan stukken brak. Toen trad Hwoei naar voor en sprak: 'Indrukwekkend  
 „is de goddelijke macht van de Çarira; maar zou zij niets anders bezitten dan het kenmerk  
 „(相) der lichtgevendheid? Vuur, waarin zij geworpen wordt, kan haar niet verteren:  
 „de wrada-knods, die op haar nederkomt, verbrjzelt haar niet'. Nu beval Soen Khuen  
 „daarmede eens een proef te nemen. Men legde de relik op een ijzeren aanbeeld en liet  
 „een krachtig man er op beuken, maar het aanbeeld werd totaal verbrjzelt zonder dat  
 „de Çarira beschadigd werd. Met een diepen zucht gaf Soen Khuen zich gewonnen. Hij  
 „richtte er een Dagob voor op, die de eerste aanleiding werd tot de stichting van een  
 „Boeddhistisch klooster, waarvan de oulste naam Kiën-taj'oe 建初 midde".

Van weinig belang schijnt de vraag of men in deze overlevering, zoo duidelijk en  
 krachtig neergechreven, de beschrijving mag zien van eene wezenlijke gebeurtenis.  
 Hoofdzak is, dat het feit dat zij in den aanvang der vijfde eeuw werd te boek gesteld,  
 ons het recht geeft om aan te nemen, dat destijds Dagob's beschouwd werden als te  
 zijne reliktorens, gebouwd naar het voorbeeld van Açoka. Dat er werkelijk toen reeds  
 van die gebouwen bestonden, ja zelfs al teniet gegaan waren, vinden wij ten overvloede  
 bevestigd door een lang verhaal, voorkomende in de *Nan sji* 南史 of „Geschiedboeken  
 van het Zuiden" en wel in de bladzijsden die dit historisch werk van den eersten rang  
 in zijn 78ste hoofdstuk aan het rijk Fo-nan of Hoelam 扶南 wijdt:

„In het eerste jaar der periode P'oe thoeng (A. D. 520), alsmede in het tweede der  
 „periode Ta thoeng (528) en in het eerste der periode Ta-toeng (535) zond dat rijk een gezant-  
 „schap met landsvoortbrengselen. In het vijfde jaar (539) stuurde het nogmaals gezanten  
 „met een levend menshoorndier. Deze zeiden, dat er in hun rijk een haar van Boeddha  
 „bestond van twaalf voet lengte. De keizer (nl. Woe van de Liang-dynastie) zond toen den  
 „Çramana Çakya T'an-poo 釋曇寶 met het (terugkerende) gezantschap derwaarts, om  
 „dat haar in ontvangst te nemen.

„Eenigen tijd te voren, namelijk in het derde jaar (537), in de achtste maand, had  
 „keizer Woe den Boeddha-dagob van Açoka laten verbouwen en de Çarira's, die onder het  
 „oude gebouw lagen, mitsgaders de nagels en haren van Boeddha, er doen uitnemen. Dat  
 „haar was blauwachtig rood van kleur. Het werd langer of korter al naar de geestelijken  
 „het met de handen uitrekten, en lieten zij het dan los, dan kruide het lineen als een worm.  
 „Açoka was koning van het Ijzeten Rad en beheerschte het Djamboedwipa, de gansche  
 „wereld. Toen Boeddha het Nirwaga was ingegaan, deed hij door de geesten in één etmaal

\*) Het Werdlicht is inderdaad vijfkleurig, want het noorden, oosten, zuiden, westen en midden zijn  
 in China vereenzelvigd met de vijf boedhikieuren, respectievelijk zwart, blauw, rood, wit en geel.

„84,000 Dagob's houwen, en de bovenvermelde was er een van. Onder de Woe-dynastie (van Soen Khoue) was de plek door monnen bewoond, die er een kleinereij bezaten. Deze werd welra door Soen Tej'en 孫林 (die omstreeks A. D. 250 omkwam) vernietigd en de Dagob ging toen mede ten gronde; maar toen de Woe-dynastie tot omdenwering was gebracht, herbouwde de geestelijkheid hem op dezelfde plek. In het eerste jaar der regering van keizer Yuen 元 van de Tsin-dynastie (317) trok deze den Yangtszé over, en herstelde dien Dagob. En in de periode Hiën-ngan (372) van keizer Kien-wen 簡文 beval deze den Çramana An-fat 安法 daar ter plaatse naar hetzelfde model een kleinere Dagob te bouwen, maar nog vóór dit gebouw voltooid was stierf deze geestelijke. Zijn broederszoon Seng-bien 僧顯 bracht toen het gebouw verder tot stand.

„Het geschiedde nu na het negende jaar van de periode T'ayen (384), onder keizer Hiao-woe 孝武, dat er in het district Li-sjih 離石 in Si-ho 西河 een vreemdeling uit het westen, Lie Sat-ho 劉薩何 gehooten, door eene ziekte werd aangetast en stierf. Zijn hart bleef echter warm, zoodat zijne verwanten hem niet maar zoo durfden kisten; hij beriefted dan ook na zeven dagen. Twee ambtenaren, zoo verhaalde hij toen, hadden een register geraadpleegd; hij was daarop door hen noordwaarts geleid, maar kon niet bopalen toe ver, totdat hij in de achttien hellen belandde. Daar trof hem de vergemking, die hem loekwam, in haar volle gewicht; hij leed er ellende, verricht er devoties, en gij zult niet ter helle varen wanneer uw leven geëindigd is'. Toen zij dit gezegd had was het hem alsof hij van een booge steile viel en met een schok tot huwatzijn kwam. Hij omhelste dus den geestelijken stand, noemde zich Hwoei-tah 慧達, en ging op reis om die Dagobs te vereeren.

„Allereerst kwam hij te Tan-yang. Onbekend met de plek waar de Dagob moest staan, beklom hij de stadswallen en keek naar alle kanten uit; en — daar ontwaarde hij nabij het dorp Ts'jang-kan 長干 een zondertinge lichtspling. Derwaarts richtte hij zijne schreden; hij deed er zijne devoties, en zoowaar, bij bevend zich op de plek waar eertijds de Dagob van Açoka stond. Herhaaklijk straalde daar licht uit; het stond dus voor hem zoo vast als iets dat daar Çarira's moesten zijn. Hij bracht toen het volk bijeen, groef den grond op tot eene diepte van tien voet, en stiet zoo op drie stenen, elk zes voet groot. Bij den middelsten bevond zich een ijzeren kist, waarbinnen een zilveren verborgen was, en hierin stond er weer eene van goud met drie Çarira's, een haer en een nagel. Het haer was ettelijke vooten lang. De Çarira's bracht hij naar het noorden heen en hij richtte er een Dagob van ééne verdieping voor op, en wel aan den westkant van dien welke (zie boven) onder Kibo-wen was gebouwd. In het zestiende jaar (391) werd bevel gegeven aan den Çramana Sang-sjang 僧尚 om dat gebouw op te trekken tot drie verdiepingen.

„Dit nu was de Dagob die (zie boven) keizer Woe deed openmaken. Eerst groef men den grond nit tot op vier voet en vond toen een drakekuil (龍窟), benevens ringen en armbanden van goud en zilver, haarsnallen en allerlei kostbaarheden, daar vroeger door de menschen ingeworpen. Zoowat nog negen voet dieper kwam men aan een steenen fundering. Hieronder stond een steenen kist, waarin een ijzeren pot, die een zilveren schaal bevatte, en in die schaal vond men een gegraveerden pot van goud, met drie Çarira's erin, zoo groot als rijstkorrels, volkomen rond, lichtgevend en rein. Binnen in

„de (steenen) kist bevond zich nog een schaal van hœ-li (waldoerya, lapis lazuli?),  
 „waarin vier Çarira's lagen, alsmede haar en nagels. Die nagels waren vier in aantal en  
 „hadden alle de kleur van wirook. Op den 27sten dag der maand kwam de keizer in eigen  
 „persoon in het klooster zijne devoties verrichten, deed er een groote Verlossingsvergadering  
 „(無碍大會, Mahimokshaparishad) houden, en schonk een algemeene amnestie. Dien-  
 „zelfden dag deed hij water in een metalen bedelnap en liet daarin de Çarira's roeddrijven.  
 „De kleinste zank en kwam niet te voorschijn; maar toen de keizer verscheidene dozijnen  
 „voetvallen deed, straalde uit de Çarira's in den nap licht en dwarrelden zij eenigen tijd  
 „rond, totdat zij in het middelpunt tot ruet kwamen.

„In het vierde jaar (538), op den 15den dag der negonde maand, kwam de keizer  
 „nogmaals naar het klooster, belegde een groote Verlossingsvergadering en richtte twee  
 „Tsjok's (刹, Caltya's?) op. Voor elk dezer gebouwen werden in een gouden schaal,  
 „waarin een tweede kwam van jaspis, de Çarira's met de nagels en de haren geplaatst, en  
 „nadat elke schaal binnen in een (kleinen) Dagob van zeven kleenoden was gezet, deed men  
 „deze Dagob's (elk) in een steenen kist en plaatste de kisten in de beide Caltya's. En  
 „onder de Caltya's werden de gouden en zilveren ringen, armbanden en andere kostbaar-  
 „heden, die prinses en prinsessen en welgestelden des volks kwamen weggeven, opgeboopt.  
 „Op den tweeden dag der vijfde maand van het vijfde jaar (545) verzocht de geestelijkheid  
 „den keizer nogmaals in het klooster het Pradžna Sutra te komen nitleggen, en bij die  
 „gelegenheid straalde des avonds de beide Dagob's licht uit”<sup>1)</sup>.

Van relieken van den Boeddha wordt overigens in geschriften van diezelfde en nog  
 vroegere tijden zóó vaak gewag gemaakt, dat er bezwaarlijk twijfel kan rijzen of China was  
 aan die kostbare fetischen bijzonder rijk. Dezelfde Woe van de Liang-dynastie, de vrome  
 Boeddhist wiens regering een der glorieuuzere tijden in de geschiedenis der Kerk vormt,  
 macht zich ook verheugen in belangrijke aanwinsten voor zijn reliekenzchat. De *Nan sji*  
 verhaalt ons namelijk in hetzelfde hoofdstuk, „dat in het eerste en in het vierde jaar der  
 „periode Tsjoenng-ta thoeng (529 en 532) de vorst van het rijk Panjan 梁榮 een gezant-  
 „schap zond met brieven, en meermalen tanden van Boeddha en teekeningen van Dagob's  
 „stuurde, benevens vele tientallen van garoe- en sandelhoutsoorten en andere reukwerken.  
 „In de achtste maand van het zesde jaar (535) zond hij nogmaals een gezantschap met  
 „Çarira's uit het rijk Bodhi en met teekeningen van Dagob's, alsook met bladeren van  
 „den Bodhi-boom, nitstokende sulker en gaurstoffen”. De *Liang sji*, waarin deze mededeeling  
 eveneens voorkomt (hst. 54), leert ons tevens, „dat in het tweede jaar der periode Tsjoenng-  
 „ta-thoeng (530) het rijk P'o-soe 婆斯 een gezantschap zond om een tand van Boeddha  
 „aan te bieden”. Iets meer dan het vierde gedeelte van een eeuw was het toen geleden dat  
 een ander gedeelte van Boeddha's heilig gebit binnen de rijksgrenzen verdwaaide. Kao Tsœ  
 高祖, de stichter van de Tsjen-dynastie, die in 557 het luik van Liang van den troon  
 stiet en zichzelf daarop plaatste, „enf nog in ditzelfde jaar bevel den tand van Boeddha  
 „buiten te brengen, en op de gronden van de weduwe Toe bracht bij de vier standen  
 „bijeen tot eene Verlossingsvergadering. Kao Tsœ verscheen daar zelf en boog zich vóór de  
 „overleden geestelijke Thoeng-fah 統法, toen deze geschenken bracht naar het rijk  
 „Oetin 烏憐. In het laatste jaar der periode Thiën-hiën (519) was zij onder hoede

1) Het bovenstaande komt ook voor in de *Liang sji* 梁書 of „Geschiedenis der Liang-dynastie”, hst. 54.

„en bewaring van den Çramana Hwoei-hing 慧興 van het Khing-yoen 慶雲 klooster „op den berg Sjeh 攝, en toen deze op het punt was den laatsten adem uit te blaazen, „gaf hij haar aan zijn leerling Hwoei-tsi 慧志. Deze schonk haar in het laatste jaar „der Sjing-sjing periode (564) heimelijk aan Kao Tsoe, die haar nu naar haiten deed brengen”<sup>1)</sup>.

Ook Loh-yang, de hofstad der Wei-dynastie, mede een brandpunt van Boeddhisme in die eeuwen, schijnt in tandem en andere relieken van den Profet goed geaardeerd te zijn geweest, want in een merkwaardig boek uit de zesde eeuw, getiteld *Loh-yang kia-lan ki 洛陽伽藍記*, „Beschrijving van de Kloosters in Loh-yang”, lezen wij, dat zich daar in het Fah-yoen 法雲 klooster „al de Çarira's, benevens de tanden, Soetra's en afbeeldsels van Boedda bevonden, die in de Westersche rijken waren gekocht”. Zonder betaling waren dus blijkbaar die heilige zaken toenmaals niet verkrijgbaar. Maar hoe duur zij gingen wordt niet vermeld.

Voortdurend speelde ook in latere eeuwen de reliekenvereering in de Kerk haar rol. Zij verhengde zich zelfs af en toe in het hooge keizerlijke patronaat. Voor alle volgende eeuwen is hierdoor bijzonder vermaard gebleven de vingerring van Boedda, nabij Loh-yang, de hoofdstad des rijkts onder de Thang-dynastie, in het Fah-men 法門 klooster bewaard. Want toen dit pronkstuk in 819 nit zijn Dagoh te voorschijn werd gehaald en op keizerlijk bevel plechtstatig door de hofdijuitarissen in het Paleis gebracht om daar te worden vereerd, achtte de beroemde staatsman Han Yü 韓愈 het oogenblik gekomen om in toorn te ontvlammen, naar het schriftspensel te grijpen en tot zijnen keizerlijken Heer eene philippica tegen het Boeddhisme te richten, scherper en vijmender dan ooit door een Chineesch brein werd uitgedacht. Tot op dezen dag wordt met dit geschrift, zoowel wegens stijl als inhoud, door de gansche Confucianische wereld gedweept<sup>2)</sup>, en dat het op de besnoeiing en vervolging van de Kerk in de daaropvolgende eeuwen van grooten invloed is geweest, valt niet te ontkennen. Aanvankelijk werkte het weinig anders uit dan dat de schrijver de geestelijken ongenade van zijn Keizer opliep. Nog ruim een halve eeuw later, in 873, dus toen de bekende vervolgingsstorm onder keizer Woe Tsoeng over de Kerk was losgetrokken, herhaalde zich in de hoofdstad ditzelfde plechtige tooneel. „In de derde maand”, dus lezen wij in hst. 19 A van de *Kie Thang sjoe 舊唐書* of „Oude Geschiedboeken der Thang-dynastie”, „gaf de keizer aan de geestelijkheid der „bekte straten (der hoofdstad) bevel om in het Fah-men klooster van Foeng-siang den knok „van Boedda te gaan inhalen, en — dien dag daakte allerwege regen neder op de gele „klei. En op den achtsten dag der vierde maand kwam het been naar de hoofdstad. Van „de Khei-yuen poort tot de Ngan-foeh poort stonden bontkleurige stellingen alom langs den „weg, en het geprevel van Boedda's naam deed den grond beven. De keizer beklom „de Ngan-foeh poort, om daar de relik met voetvalles te ontvangen. Zij werd toen „naar het offerterrein in het Paleis gebracht, en op den derten dag uitgedragen naar de „verschillende kloosters der hofstad. Mannen en vrouwen paktten zich als wolken open; „het praalvertoon was zó volmaakt, zó uitgerocht, dat er sedert de ondeheid geene „wedergade van bestaan hed”. Bij keizerlijk decreet werd hij die gelegenheid aan alle misdadigers, behalve aan de zwaarste, een graad afslag van straf verleend.

China was, naar het schijnt, inzonderheid met heilige tanden of kiezen van

1) *Tsj'ou sjoer 陳書*, hst. II.

2) Een vertaling ervan gaven wij in „Sectarianism and Religious Persecution in China”, I, blz. 33.

Boeddha gezegd, althans wij krijgen nog weer eens van een pronkexemplaar dier soort te hooren, en wel door Tej'en Kwah 沈括, een vermaard schrijver uit de elfde eeuw. „In de Hi-ning periode (1068—1078)”, aldus deelt deze ons mede, „toen ik mij bezig hield „met onderzoekingen over de Hiën-ping periode (908—1004), wandelde ik eens met Loo „Ting-tszé-sien, die met het district goed bekend was, langs een Boeddhistisch klooster. „Zij hebben hier een tand van Boeddha”, dus sprak hij, „een zeer wonderlijk ding”. Nadat „ik mij geroeid en gevestigd had, nam hij mij mede om het voorwerp in oogenfchouw „te nemen. Plotseling bracht die tand Çarira's voort, op dezelfde wijze als er zweetdruppels „op het menschelijk lichaam ontstaan. Zóó viag welden zij er nit op, dat hun aantal „niet te tellen was. Eenige vloegen het luchtuum in; andere daalden naar den grond; „ving men ze met de hand, dan gingen zij er doorheen; kwamen zij op de rustbank „terecht, dan gaven zij daarop een tikkend geluid en vielen er door. Het licht, dat „zij gaven, was zóó schitterend en doordringend, dat het de oogen vnlke (verhulde). In „de hoofstad gekomen, maakte ik de zaak onder de hooge ministers bekend, en daarop „werd de relik derwaarts gebracht; het bestuur nam haar in ontvangst en bracht haar in het „oostelijke gebouw onder dak. Beurteilungen deed men haar rondgaan onder de rijksgrootten, „en het aantal goddelijke wonderen, die zij wrocht, was niet te tellen. Op keizerlijk bevel werd „haar het groote Siang-kwoh 相國 klooster tot verblijf aangewezen, en daar een houten „Dagob gebouwd om haar op te bergen. Deze is de westelijke van het tegenwoordige „Siang-kwoh klooster” 1).

In het lange, nog altijd niet ten volle afgesponnen tijdperk van verval, hetwelk de Kork onder de Thang-dynastie intrad, ging dus, blijkens het bovenstaande uittreksel, de invloed van het geloof in de relieken en in hare macht niet ten gronde, zelfs ten hove niet. Nog sterker blijkt dit uit het felt, dat de Ming-dynastie, die door haar strengen geest van Confuciaansms boven de voorafgaande vorstenhuizen uitblonk en zich door allerlei regeeringsmaatregelen den vijand van het Boeddhisme toonde, er toch nog een paar eeuwen lang niet aan dacht zich van haren rijken reliekenschat te ontdoen. Eerst in 1586 kon zij daartoe besluiten. De toen regeerende keizer Sji Tsoeng 世宗, die zijne regeering kenmerkte door tal van harthadige maatregelen tegen de Lamaisten, en heel wat kloosters deed slechten, beval in dat jaar, onder algemeen applaus van de rijks-dignitarissen, in rade bijeengerooepen, dat ook binnen zijne paleismuren de Boeddhistische gebouwen neergehaald, de beelden vernield, de beenderen en tanden van Boeddha met de overige relieken altogader buiten de wallen verbrand zouden worden. In een der vertoogen, ten aanzien dezer zaak door de ministers ingediend, vind ik aangeteekend, dat er, naar schatting, niet minder dan duizend pood van die gewijde artikelen ten hove aanwezig was 2).

Nog op den dag van heden worden in China hier en daar in de grootere kloosters en tempels relieken van Boeddha eerbiedig bewaard. Zij bevinden zich veelal in een kleinen Dagob van steen of metaal, waarin de letters 舍利寶塔: „Kleinooden-Dagob voor Çarira's”, gegrift of gebeiteld staan. Vaak heeft zulk een Dhātugarha den vorm van de eenvoudige zil met dak, die men wel op graven van Boeddhistische geestelijken ziet; trouwens is, zoals Kern ons leert, de grafplaat de grondvorm der Dagob's en

1) *Mang hsi pié tsen* 夢溪筆談, hist. 20.

2) *Ming ts tsjing hi* 明大政紀 en *Ts'oen ming meng yü tsch* 春明夢餘錄, aan-gehaald in de *Koe kün thoe qwe tsih ts'ing*, sectie 神異, hist. 64.

Stüpa's. Achter een gesloten deurtje in de voor- of achterzijde liggen de heilige voorwerpen verborgen. Deze relikwewaarders herinneren ons aan die, welke Woe van de Liang-dynastie bezigde (zie boven). Hunne afmetingen loopen nogal uiteen; ik heb er gezien van ruim drie meter hoogte, en andere niet grooter dan een voet of twee. Hanne gewone standplaats schijnt te zijn in de groote zaal der Triratna, vóór of nabij het beeld van Boeddha, hetwelk daar tegen het midden van den achterwand prijkt; hier en daar echter vond ik er een in eene speciale kapel, steeds met een beeld van Boeddha in de onmiddellijke nabijheid. Enkele malen zag ik zulk een beeld van geringe afmeting binnen in het kasteje staan, nevens de relikken. In het groote klooster op den berg Koe-sjan nabij Foeh-tsjoe (Fuhchow), dat zich in het bezit van een kostbaren tand en eenige Çarira's verbeugt, zijn deze schatten geplaatst in een tabernakeltje, in een nevenkapel. De tand, die mij steeds toescheen een door ouderdom gebruind stuk van een olifantskies te wezen, ligt daarin geheel zichtbaar achter oenig traliewerk, nevens de Çarira's, die in een soort van fleschje opgeborgen zijn. De monniken gaven zich vaak moeite om mij het lichtgevend vermogen van de laatstgenoemde voorwerpen te doen ontwaren, doch, niet gewapend met het oog des geloofs, bespeurde ik daarvan nooit iets. Vermoetelijk zijn die Çarira's, zoowel daar als elders, diamantjes, of fragmenten van andere edelsteenen.

Lmden.

J. J. M. DE GROOT.

## DIE GESPANNE DER GÖTTER.

In dem merkwürdigen *Sapnāta* zwischen Indra und den Marut *Ṛgveda* I 165 ist Vers 5 noch nicht richtig verstanden worden. Die Marut sagen:

*Āto vājān antamēbhīr yujānāḥ*  
*svakṣātrēbhīr tanvāḥ śūmhamānāḥ|*  
*māhobhīr etāḥ ūpa yujānāḥ nū*  
*Indra svadhēm ānu hi no bhāhētha|!*

Der Schlüssel zum Verständniß dieses Verses liegt im 1. Pāda, in den Worten *antamēbhīr yujānāḥ*. Die bisherigen Uebersetzer haben unter *antama* „Freunde“ oder „Nachbarn“ der Marut verstanden, von denen wir freilich sonst nichts wissen:

“Therefore, in company with our strong friends, having adorned our bodies” Max Müller, *Rig-Veda-Sanhita Transl.* (1869) I 164; „So werden wir und mit uns unsere Nachbarn die freien Männer unsere Rüstung nehmen“ Roth, *Siebenzig Lieder* S. 85; „So werden wir vereint mit unseren Freunden, den freien Männern, unsere Leiber schmückend“ Grassmann; „ānu wollen [auch] wir mit unsern nächsten vereint, den Leib geziert mit angebornem herscherghanze“ Ludwig.

Zunächst ist festzustellen, dass das Participle *yujāna* mit dem Instrumental des Gespannes verbunden, „mit diesem fahrend“ bedeutet: *yujāna Indra hīrībhir... ā gahī Valakṣhīlya* 2, 7; *ā vīśāntya trīṃśata gahy arvāḥ ā catvoriṃśats hīrībhir yujānāḥ | ā pañcāśata surāthēbhīr Indra gahyaḥ saptaśtya somapīyama*, kann hierher mit zwanzig, dreißig, vierzig Falben fahrend, mit fünfzig den schönen Wagen ziehenden, o Indra, mit sechzig, siebenzig zum Somatrunk! II, 18, 5.

Die in diesen Stellen vorliegende Construction war eine formelhafte bekannte. Wir dürfen sie auch an unserer Stelle annehmen, obwohl hier ein dem *hīrī* entsprechendes Substantiv fehlt. Aber die Erwähnung der *etā* im 3. Pāda weist deutlich genug auf die Rosse der Marut hin.

So wie Indra fahren auch die Marut mit vielen, sich weithin erstreckenden Gespannen. Derselbe Agastya, dem I 165 zugeschrieben wird, sagt I 167, 2: *ā nō 'vōbhīr Marūto yanto āccā... śūha yid eṣāṃ nīpīlāḥ paramāḥ samudrāya cā dhāvīyanta parā*. Zu uns her sollen die Marut mit Gnaden kommen, ... selbst wenn Ihre äussersten Gespanne am Rande des Meeres laufen! Das Gegentheil von diesem *parama* ist *antama* an unserer Stelle.

Auch die *Asvin* dachte man sich in dieser Weise fahrend, wie womöglich noch deutlicher aus VI 62, 11 hervorgeht: *á paramábhír utí madhyamábhír níyádbhír yataṁ ara-mábhír arák*, kommet her mit den fernsten und mit den mittelsten und mit den nächsten Gespannen! Hier hat *arava* dieselbe Bedeutung wie unser *antama*.

Im 3. Pada hat *sipa yujyáke* vielleicht die Bedeutung „dazu anspannen“. Zu den nächsten Gespannen spannen sie noch die *eta* genannten schnellen Thiere an. Nicht in kleinem Zuge, nur mit den unmittelbar vor ihnen herlaufenden Gespannen, sondern in grossem Zuge, mit allen ihren Thieren fahrend bieten sich die Marut dem Indra an. Ein grossartiges Bild! An einer anderen Stelle finden wir *áeva* und *prvati* als die Thiere der Marut genannt: *yáś áśvan dháryá pípatír áyugádhavaṁ*, als ihr die Rosse (und) die Antilopen (*śarangi* Say.) anspannet, V 55, 6. Diese *prvati* entsprechen den *eta* unserer Stelle. Aber die Vorstellungen sind im Einzelnen nicht überall genau dieselben, so werden die Marut I 89, 7 *prvadáśubh* genannt, nach Sayana „Pferde mit weissen Flecken besitzend“.

Eine untergeordnete Schwierigkeit bietet noch *svákjatrebhíh*, der Betonung nach ein Bahuvrhi, daher wohl von Ludwig's Auffassung hier abzusehen ist. Das Wort wird ungefähr denselben Gedanken enthalten wie *svarj* als Epitheton der Rosse der *Asvin* I 182, 2: *á śam dáśambh... áśvī svarjō áśvino vahantu*. Die göttlichen Rosse der Götter regieren sich selbst, haben ihre eigene Herrschaft, oder nüchterner gesagt, spannen sich von selber an, vgl. *vibhír... svayáktábhíh* I 119, 4.

Der 4. Pada hängt nicht so eng mit dem Vorhergehenden zusammen. Merkwürdiger Weise hat keiner der Uebersetzer genügend Werth darauf gelegt, das hier erscheinende Wort *śandhū* in demselben Sinne aufzufassen, den es in der gleich darauffolgenden Antwort des Indra haben muss.

„For, Indra, according to thy custom, thou hast been with us“ Max Müller, „du kommst uns eben ganz nach Wunsch, o Indra“ Roth; „denn recht nach Wunsch bist, Indra, du ersiehnen“ Grassmann; „Indra, unserer göttlichen Natur stehst du doch nach“ Ludwig; „du hast dir unsern Opfertheil zu Gemüthe geführt“, Geldner, *Vedische Studien* III 123 Anmerkung.

Der Sinn ist vielmehr „denn du bist nach unserer Art geartet“. Dem entspricht nicht nur die Antwort Indra's in Vers 6: *keá syá vo Marutáh svadhéśid yáś móm ákap samá-dhattáśhikétye*, Wo war diese euer Art, ihr Marut, als ihr mich allein in den Kampf mit *Ahi* schicktet, sondern dazu stimmt auch III 51, 11: *yás te ánu svadhéśm datat euté ní-śoccha śaravm* der nach deiner Art sein soll, bei dem Soma halte dich an!

Der behandelte Vers würde demgemäss zu übersetzen sein:

Wir daher mit den nächsten (Rossen) fahrend,  
den unter eignor Herrschaft stehenden, uns selbst schmückend,  
mit Herrlichkeit spannen an jetzt die gefleckten Thiere,  
o Indra, denn nach unserer Art bist du geartet!



## BHAGAVADGĪTĀ 2, 46.

*yōsya artha udapāne sarvataḥ saṃplutodakā*  
*Upān sarveṣu vedeṣu brāhmaṇasya vjñanataḥ*

Fra gli interpreti, vecchi e nuovi, del *Canto Divino*, il solo K. T. Telang avverte che "the meaning here is not easily apprehended" (SBE, VIII 48). Degli altri, alcuni traducono semplicemente, senza cercare di connettere il verso in questione con ciò che precede, o di spiegare la scelta della similitudine: così il Wilkins (Parraud 787) „La science divine trouve tant d'usages dans tous les Vedes ensemble, que dans un reservoir plein d'eau", lo Schlegel (1846) "Quot usus inservit putens aqula nndique coufluentibus, tot usus praestant universi libri sacri theologo prudenti", il Burnouf (1861) „Autant on trouve d'usages à un bassin dont les eaux débordent de tous côtés, autant un brâhmame en reconnaît à tous les Védas", il Kertaker (1868) „Siccome le diverse onde affluiscono in un gran lago raccoglie, e a vie diverse E a diversi usi le comparte, il vasto Spirto dei sacri libri ai vari ingegni Varie appresta sentenze", il Telang (1882) "To the instructed Brâhmana, there is in all the Vedas as much utility as in a reservoir of water into which waters flow from all sides". Altri, travolti dal biasimo infilto nel v. 42 al *vedasāvarataḥ* i quali

*yam imāṃ paṃpīlāṃ vicāṃ pravāḍantya avipācīlāḥ*

e attribuendo a *vjñanataḥ* un valore che non gli è proprio, tradussero „A quanti noi servir sogliono le fonti Delle accolte acque, a tanti usi l'astinto Brâhman rivoige i sacri libri" (Gatti, 1869), oppure „Wie die Cistern' im dârren Sand dem Wand'r'er (?) dünkt ein reicher Fund (?), So ist der heil'gen Bücher Wort in eines schlaunen Priesters Mund" (Boxberger, 1870). Non rammento il Fauche (Vol. VII p. 79, 1867) che anche qui, come tante altre volte, staglia; del Galanos (1848), del Cockburn Thomson (1856) e del Roy non ho modo di giovarmi.

Dalle traduzioni eurriferite differisce l'interpretazione dei commentatori indiani. Çaṅkara, il più antico e quasi sempre il più autorevole, intende: Tanta utilità c'è in un piccolo serbatoio, per bagni, per bere ecc., quanta in una grande cisterna colma d'acqua, giacché il piccolo si comprende nel grande, il meno nel più: così c'è tanta utilità in tutti i Veda quanta in un brammano che conosce (l'Ātman supremo), giacché le gioie piccole si perdono nella gioia infinita (*leḍḍrasamūhānām anantasukhe 'nitarbhāvat*). Sulle tracce di Çaṅkara vanno la *Podabodhīnī* e la *Bhāṣārthadīpikā* (di Jñānadeva: Mss. del Museo Indiano di Firenze), nonché il più recente fra i traduttori, M. Nath Dutt (Vol. VI p. 34, 1896) „The (water of the) small tank serves the same purposes as (that of) the great lake. Like the above, the Brâhmana, learned in devotion, serves the same purposes as those

of all the Vedas". Il commentatore Çrīdhara invece spiega: Come bisogna in varie volte servirsi di un piccolo pozzo, per la scarsità dell'acqua, mentre in una sola volta si prende da una grande cisterna l'acqua di cui si ha bisogno, così dai Veda si può soltanto avere questo e quel vantaggio corrispondente al frutto delle azioni, mentre tutti quanti i vantaggi sono riuniti nel brammano che conosce (la scienza suprema), il cui pensiero è impegnato di decisioni, che è tutto dedito al Brāhman (*etam gagan carveya vedeyu tattathar mahataripo 'rthah i taran sarvo' pi vijñato vyacasoptimabuddhiyuktasya brahmanasya brahmaniehāya bhavaty esa*). E aggiunge, con la stessa conclusione di Çākāra: *brahmanandē kṣudrīnanandanam antarbhāstatē*. — In modo differente intendono, e nell'intendere si assomigliano, Rāmanuja e Nīlakaṇṭha. Questi: Quanta utilità c'è per un assetato in una cisterna ricolma d'acqua... cioè egli ne prende quasi tanto che gli serve (per calmare la sete), non già tutta, così in tutti quanti i Veda il brammano che conosce (il Brāhman) prende solamente ciò che serve alla liberazione finale, non già altro (*gad era mokṣasadhanam upadeyaṁ nanyat*). Questi, pur riportando l'opinione di Çākāra e dei suoi seguaci (ai quali alludono le parole *vrakṣas tu*), espone così la propria: Come in una grande cisterna non si attinge tutta l'acqua, ma il secchio di cui si ha bisogno, così da tutti i Veda un brammano sapiente, aspirante alla conoscenza del Brāhman (*brahmanabhāṣaḥ*), sceglierà soltanto lo *spṛṣṭvad* (cioè quella sola dottrina che a tale conoscenza può condurlo); «poiché una sola vita umana non è sufficiente a studiare tutti quanti i Veda, in questa vita, o in una vita futura, purificando la mente con la preghiera ecc., si ottiene la liberazione dal *traigya* ascoltando lo *spṛṣṭvad*: questo è il senso».

Tanta varietà di esegesi mostra che il verso non è scevro di difficoltà e sarebbe stato desiderabile che un dotto come il Dhātṅk lo avesse compreso fra i luoghi controversi esaminati nelle sue acute *Bemerkungen zur Bh. G.* (Ber. der K. Sächs. Ges. Wiss. XLIX, 1897, p. 1-16). Dirò qui la mia modesta opinione in proposito. Tutte le versioni, e le spiegazioni degli esegeti indigeni hanno, secondo me, un peccato d'origine: non considerano la stretta connessione fra questo v. 46 e il precedente, e partono da una errata interpretazione, e quindi, spiegazione della similitudine in esso contenuta. Occorre prima di tutto, ponendo una virgola dopo *udapine*, staccare questa parola dalle seguenti, con le quali sta in antitesi: e ricordare che Kṛṣṇa, constatato che i Veda hanno per oggetto e fondamento il *traigya*, la nota triade di *sattva, rajas* e *tamas*, esorta Arjuna a liberarsene. Ora, se solamente il *nīstrāigya* può possedere la scienza suprema, la conoscenza del Brāhman, è chiaro che i Veda, appunto per il loro *traigya* *varīṣyatva*, tale scienza non possono rivelare, ma giovare solo al raggiungimento del *karmaphala*. Abbiamo quindi da una parte un vantaggio ristretto e limitato, quale può venire, a chi di acqua abbia bisogno, dall'uso di un pozzo: dall'altra, un guadagno sterminato e infinito, come è quello della conoscenza dello Spirito supremo, o figuratamente, di una massa inesauribile di acqua. Perciò la similitudine deve necessariamente intendersi così: Come quando si può disporre di una massa sovrabbondante d'acqua, nessuna utilità viene da una piccola cisterna, così a chi è immerso nella contemplazione del Brāhman, gioia suprema e infinita, nessuna utilità viene dai Veda, piccolo ricettacolo di gioie limitate e radicate nel *Karman*. Mi permetto di ripetere questa spiegazione in forma indiana, perchè meglio ne resti illustrato il verso in questione: *yatha, sarvataḥ samplutadake saty, alpudapāna udakīrthino na ko'py artho'sti sambhavati vā: evam eva yadā brāhmaṇe paramārthajñānam udēti, tadā brahmanādanamigno 'sau brahmanāḥ karmamūle paricchinnaudapradṣyake vedabhāge na kim api prayojanam pacyati*.

Tale interpretazione mi sembra benissimo confermata dal verso parallelo del *Saṁsuk-jātya* (VI 26 = Mbh. V 46, 26)

yathodīpane, mahatī sarvataḥ samputodake

evaṁ sarveṣu veśeṣu stminam anujñataḥ

nel cui quarto pāda la v. l. „*st. anuj.*“ è ancor più chiara e significante della espressione corrispondente nella *Bhagavadgīta*.

FIRENZE.

P. E. PAVOLINI.

THE PAHLAVI TEXT OF YASNA XIX<sup>1)</sup>, 1—11  
WITH ALL THE MSS. COLLATED<sup>2)</sup>, ALSO TRANSLATED.

1. Fürst zartūt min ašharmazd ašy ašharmazd minavad<sup>3</sup> [i šaptr] va<sup>2</sup> afzūnīg<sup>4</sup> datar i gəhan<sup>5</sup> astāmanān aharūv<sup>6</sup> [i]š].

(2) ma<sup>4</sup> zag mšays bāt<sup>4</sup> ašharmazd st<sup>4</sup> av<sup>4</sup> li guft<sup>4</sup>

(3) levin<sup>7</sup> min asman<sup>8</sup> va<sup>10</sup> levin<sup>7</sup> min mayš va<sup>11</sup> levin<sup>7</sup> min damīg levin<sup>7</sup> min gəspend i<sup>13</sup> bədəhak<sup>14</sup> va<sup>15</sup> levin<sup>7</sup> min ašrvar pēš<sup>16</sup> min staxš i ašharmazd bəra pēš<sup>17</sup> min gabrā i<sup>18</sup> aharūv<sup>19</sup> i<sup>19</sup> gayəmart<sup>20</sup> levin<sup>7</sup> min šedayyan<sup>20</sup> man<sup>7</sup> min xrat<sup>21</sup> staret<sup>22</sup> yəgavimūnēt<sup>23</sup> va anāštan va<sup>24</sup> levin<sup>7</sup> min harvisp<sup>24</sup> axš i<sup>25</sup> astāmanān [dahəšn i xvatayth]<sup>25</sup> levin<sup>7</sup> min<sup>27</sup> harvisp<sup>28</sup> avajih i<sup>29</sup> ašharmazd dat<sup>7</sup> i<sup>30</sup> min aharayth pētākūh<sup>31</sup>?

4. ašāš guft<sup>4</sup> ašharmazd ašy baxtarūh<sup>32</sup> zag yəhvūnt i<sup>33</sup> min ašhnavər spītamin<sup>7</sup> zartūt<sup>7</sup> [zag i<sup>34</sup> minavad man<sup>7</sup> dēn<sup>7</sup> rōvak vebədanānd<sup>35</sup> man<sup>7</sup> zag dēn<sup>35</sup> min ašhnavər bərəhinūt<sup>36</sup> yəgavimūnēt<sup>36</sup>] man<sup>7</sup> aš<sup>40</sup> av<sup>4</sup> lak fraš guft<sup>4</sup>.

(5) ašy levin<sup>7</sup> min asman<sup>8</sup> va<sup>10</sup> levin<sup>7</sup> min mayš<sup>10</sup>, . . .

6. Man<sup>7</sup> zag baxtarūh min ašhnavər spītamin<sup>7</sup> zartūt<sup>7</sup> pavan abarəgəvešnih [ašyāš avestāk i tanū bən miyān<sup>37</sup> bərs iš yemələnūt] abarū-šutākūh [read-šūtākūh] [ašyāš bərs iš xolmūnēt<sup>38</sup> srayēt<sup>38</sup>]

(7) pavan i raz (C) madān valāšan<sup>39</sup> han<sup>7</sup> i rutiš i gəšān<sup>40</sup> amat pavan bərs gəvešnih bərs šutākūh [read šūtākūh] srayēt [nštān<sup>41</sup> i yazəšn<sup>41</sup> zal yəhvūnūt].

<sup>1)</sup> This text possesses special interest as it treats the celebrated expression 'the Honorer' which has been seriously, but erroneously, supposed to have had some bearing upon the doctrine of the Logos. Its original consists in a commentary upon the post-göthic piece 'yathō ašō vairyō' which 'ahū vairyō' became corrupted to homo-ter.

<sup>2)</sup> The texts were prepared for the XIIIth international Congress of Orientalists with the variants added and presented to the Iran Section by the printing office. They occupied 66 pages of typewritten matter. This text is part of a complete edition of the Pahlavi texts of the Yasna which the writer is preparing, and of which he has hitherto published Yasna IX, 1—48, J. H. A. S., July 1900, Y. IX 49—103, J. A. O. S., Y. X, Zeitschrift D. M. G., Jan. 1902, Y. XI, XII, XIII, Z. D. M. G., Oct. 1902, Y. XIV, XV, XVI and XVII have also been offered to the Journals, as have the translations of Y. IX, 1—103, Y. 28—34, 43—51, 53 were included within my work upon the Five Zarathustrian Gāthas, pp. 653—821, Vol. 1, 11, 111a. For a critical free rendering of the original Avesta text see SBE XXXI, pp. 260, 261. The Congress having decided to print only abstracts of all the papers, this contribution remains unappropriated. The variants are omitted here to economise space.

<sup>3)</sup> The gəšān is here omitted.

8. Va man' pavan barā govēnāh va barā sūtākāh (read sūtākāh) srayēt actan' yazēd' ʔal yehvōnēt pavan X madam valāšn zagsi rāth i gūšan' ac'ē.

9. Man' hēn zag i li axā' i astāsmānd spītamān' zartāšt' baxtārth i ahunaver hōsmāret' [aʔy ʔal gēprobnēt] frāz zag i hōsmāret' \*\*dronjēt(?) [aʔy narm barā vebodnāgd] va frāz zag i dronjēt' srayēt [aʔyāš nīrang barā xavtunēt] va frāz zag i srat' yazēt [aʔyāš yāšt barā vebodnūyā].

(10) III bar tarest' šūvadarg zag i valā rūvān' av' zag i pāhrām axvān' frāz vitāram li man' ašharmāzd havām [ ]\*,

(11) av' zag i pāhrām axvān va zag i pāhrām abarāyih va zag i pāhrām relānh.

TRANSLATION OF THE ABOVE TEXT.

1. Zartāšt asked of Ašharmāzd thus: O Ašharmāzd, spirit [good] and bountiful, Creator of the bodily worlds, holy [ ],

(2) what was that word, Ašharmāzd, which thou didst speak to me,

(3) before the heaven and before the water, before the earth and before the bountiful †) herd, before the plants and before the fire, Ašharmāzd's son, and before the holy man [Gayōmart], before the demone who are of scattered wit, and (before later) men, and before all the bodily world ((and before) the creation (of man's) sovereignty over it), before all the wealth provided by Ašharmāzd which is derived from the manifestation of Asha (the Angel of the Law)?

4. Ašharmāzd also said to him (in answer) thus: that section was from the Ahunaver, O Spītamān Zartāšt, [which is spiritual, by which they would make the Law advance, by which that Religion was constructed from the Ahunaver], by which it was declared to thee,

(5) that is to say, before the heavens and before the waters . . . §).

(6) He who pronounces that section (of mine) from the Ahunaver, O Spītamān Zartāšt, with not excessive speech, [that is to say, he who does not say in the midst of it another Avesta passage], and also (on the other hand) with not excessive remissness, [that is to say, (who) does not sleep upon it, but recites it],

(7) does what is by one hundred above the ritual-chieftainship of those other (sections) of Gāthas \*\* when he recites them with (?) excessive words, (or) with (?) remissness. [So (it is estimated, as the recital) of (the rest of) the Yasna is constituted, (and related) to (this Ahunaver)].

8. And he who even with excess in words and excess in omissions recites (this section) so (as) the Yasna is constituted (and stands related) is by ten over the ritual chieftainship of those other Gāthas, even so.

9. He who in that which is my bodily world, O Spītamān Zartāšt, recites in memorising a section of the Ahunaver, [that is to say, who expresses a prayer (in its terms)], and murmurs forth what he recites (from memory); [that is to say, they would make it thoroughly familiar (by their droning repetitions)], and who then pronounces fully (what he drowns to himself), [that is to say, he who will understand the nīrang by means of it],

\*) Gloss omitted.

†) Or 'well endowed'.

§) As before.

\*\*\*) 'Gāthas' is here evidently applied to other metrical matter than the original Five Hymns of Zoroaster. The construction is awkward as with madam valāšn zagsi rāth in 8, but rāth is used, as it were, collectively: see the plurals in the original.

and repeats in sacrifice that which is (thus) pronounced, [that is to say, (in cases where) they would celebrate a yašt (in using it)],

(10) three times do I pass his soul over the Činvat Bridge on to the Best World, I who am Ašharmazd; [three\*] (times) in that day when they would celebrate the Yašt of nine times, three times I would pass (his) soul for him to the beyond; also I would effect for him a (further) benefit in this\*]; — I would pass his soul,

(11) to that which is the Best World and to him who is Asha Vahishta, and to that which is the best light (the light of Heaven).

OXFORD.

L. H. MILLS.

\*) The text of this gloss in '10' is omitted to economise space.

## PRAKRITISMEN IM ALTINDISCHEN.

### I. *janośśada-*.

Im Gaṇa *kāśhādi-* zu P. 4, 4, 102 (Antritt des Suffixes  $\pm$  '(i)ka-) werden neben dem in der Litteratur belegten *janośśada-* „Geschwätz“ auch *janośśāda-* und *janośśāda-* angeführt. Das letztgenannte fehlt in der *Kāśhādi* 1), wird aber durch Gaṇaratnam. 4, 837 völlig gesichert. Wie sind diese Nebenformen zu begreifen? Neben *janośśāda-* steht eine grosse Anzahl analoger Komposita mit lokativischem Vorderglied, vgl. O. Richter Indog. Forsch. 9, 205—213. Zwar fehlt es an einem speziellen Analogon: vor Nomina verbalia entspricht lokativisches Vorderglied sonst dem Lokativ, der mit dem betreffenden Verbum verbunden zu werden pflegt, während *janośś-* den Agens des *-śśāda-* bezeichnet; aber man beruhigt sich leicht mit der Erwägung, dass *janośś-* für *janośś-* aus dem Vorbild eines zufällig nicht erhaltenen Kompositums stammen kann, worin dieser Lokativ sinngemäss verwandt war. Viel auffälliger ist *janośśāda-*. Das Neutrum *janośśa-* kann natürlich nicht in Betracht kommen; wenn aber, wozu die Bedeutung des Kompositums zwingt, *janośśāda-* zu *janośś-* gehört, so kann *janośśa-* anscheinend nur dessen Nominativ darstellen. Und so wird das Wort von Böhtlingk erklärt. Ist dies denkbar?

Über Nominativ statt Stamm in der Nominalkomposition hat zuletzt zusammenhängend O. Richter gehandelt Indog. Forsch. 9, 1—54. 248 f.

Natüremäss ist sein Eintreten in *Āmreṣitas*, in *Dvandvas*, in den Reziprozitätskomposita *aṅgā'nyā-paras-parā-*, in den Komposita mit *śātem-*, *śāśāram-*, in dem aus einem Satz erwachsenen *āham-pāra-* u. ähnl. nebst Patanjalis *apir-arība-nyāya-* (neben *apya-arība-n-*) „die Weise von *apir* und *arība*“. Für uns können nur solche Fälle in Frage kommen, wo der Nominativ so, wie anscheinend in *janośśāda-*, das Vorderglied einer Tatpuruśśahaverbindung bildet. Solche giebt es in der That. Einmal kann bei Verbindung eines Substantivs mit einem kongruenten Attribut das erste Glied der Gruppe in Nominativform erstarren, Zu den von Richter a. O. 9, 53 f. behandelten *vīśśa-deśśa-* und *gṛhṛī-karma-* (aus *gṛhṛī* *āvrāśśādi* mit vedischer Endung) „Anweisung für die häuslichen Kultushandlungen“ 2) kommen

1) Nach gültiger Mitteilung Kielhorns fehlt das Wort auch in dem guten Manuscript der *Kāśhādi*, das sich in seinem Besitze befindet.

2) Nach dem Vorgang von Justi Zusammensetzung. 10 u. an. will Richter Indog. Forsch. 9, 72 f. auch in *mohā-* einen solchen erstarrten Nominativ sehen. Aber man erkennt nicht, warum gerade bei diesem Worte *mohā-* eine solche Erscheinung eingetreten sein, und warum ferner in ganz singularer Weise etwas bei den *Karmadhāryas* aufgekommens bei der viel altern und beliebteren Kompositionsklasse der *bahuvrīhi* Eingang gefunden haben sollte. Evident ist dem gegenüber Jacobi's Hinweis auf den vedischen Akkuntiv *mohā-*

hinzü mit nachfolgendem Bestimmungswort episch *āhīr-būdāhāyī-* (durchdekliniert und auch pluralisch) aus ved. *āhīr būdāhāyā* „der Drache der Tiefe“, *tīraśy-āṅgīrasa-* „Tirafel der Angirase“ aus PB. 12, 6, 12 *tīraśy āṅgīrasa-*, SB. *dyaur-lokī-m dyaur-lokī* aus parathetischem „*dyaur lokāh*, was unter dem Einfluss des alten *svargō lokāh* neben *svargāh* zeitweise neben einfachem *dyāyā* üblich gewesen sein mochte, vgl. BAU. 3, 1, 10 *dyā-loka*“). — Solann, und das liegt dem scheinbaren *jano-śada-* schon näher, tritt der Nominativ vereinzelt auch da ein, wo das Vorderglied zum Hinterglied im Verhältnis eines obliquen Kasus steht. Man kann hier zwei Gruppen scheiden. In Kath. Apost. *dyaur-dā-* „Himmel verleihend“ und AV. 10, 5, 27 *dyāy-śapāṭā-* (aus *dyāy-śapāṭā-* Verf. Ai. Gramm. I § 287 a) „vom Himmel getrieben“ und in dem späten Städteamen *manikāṭa-pura-* st. *manikāṭa-* erklärt sich das Eintreten der Nominativform aus ihrer starken Abweichung von der Stammform; *dyā-* ergab sich nicht von selbst, wenn man mit *dyāyā* ein Kompositum bilden wollte, und die Nominative auf -a von -r-Stämmen sind auch sonst aus ihrem Geleise geworfen worden. Die zweite Klasse wird vor allem durch die Komposita B. *āpo-darāyā* (S. *darāyā*), Upan. *āpo-mātrā* „der feine Urstoff des Wassers“, später *āpo-mīrtī-*, Nebst B. ep. *āpo-māyā* „aus Wasser bestehend“ vertreten. Richter (F. 9, 22, 244 hat über diese Bildungen richtig geurteilt. Dass das Vorderglied eines Kompositums dem Prinzip nach ebenso gut pluralisch verstanden werden kann, als singularisch, ist bekannt (siehe darüber Delbrück Vergleich. Synt. 3, 160 f. 200 ff.) und wird ausser durch die von Delbrück angeführten vedischen Verbindungen wie *ṛj-pāṭa narīm* durch Stellen wie SB. 8, 7, 2, 8 *śtha patibhāyāh patī-yāpām āc kṛāyānī* und Ind. Sprüche<sup>3</sup> 1:19 *lokīśaṅgā svaro rīpāṅ, nari-rīpāṅ patīratam, vidyā rīpāṅ kurupāṅ, kama rīpāṅ lapasivām* aus oculis demonstriert. Aber es ist natürlich, dass, wenn ein Wort überwiegend im Plural

(Compos. und Nebensatz 21 A), durch den eine Stammform *māh-* gezeichnet wird. Man kann m. E. diese Erklärung noch präzisieren. Griechisch ist *μα-* üblich (an dessen Stelle Homer die Stammform *μαῖα-* zur in *μαῖαῖα* kennt), was sich mit der Stammform ai. *ma(i)-* in Ableitung und Paradigma (*ma(i)* im Akk. sg. nr-, *ma-* im fem. nr-*i* und in den schwächeren Kasus) deckt. Offenkundig entspricht dieser Verwendung von *μα-* als Vorderglied die gleiche vedische von *ma(i)-*. Es fragt sich nur, wieweit daneben *ma-* möglich war und schließlich so üblich, dass es *ma(i)-* ganz verdrängte. Aus dem Simplex kann das *ā* nicht importiert sein, da gerade in dessen Flexion das *ā* gar nicht hervortritt. Denken wir aber daran, dass von der Grundstamme her im Auslaut der Vorderglieder *a:ā* (Rie ig. *a:ō*), *i:ē*, *u:ū* in ursprünglich rhythmisch gepreßtem Wechsel stehen, wird es uns als das nächstliegende erscheinen, der Grundstamme einen rhythmischen Wechsel *ma(i):ma-* (*ma(i):ma-* [oder *ma(i):ma-*]) zu setzen und den in ai. *ma(i)-*; *ma(i)-* fortgesetzt zu denken. Ich glaube, dieses Verhältnis schimmert im vedischen Gebrauch noch durch. Rhythmische Dehnung tritt ein, wenn das Hinterglied mit einfachem Konsonant und zugleich mit kurzer Silbe anlautet, ausserdem überhaupt vor *v-*; unter diesen Bedingungen erscheint im Rigveda *ma-* 13 mal *ma-* bloss 3 mal. Sonst gilt Kürze; entsprechend *ma(i)-* vor Langs nur 2 mal, vor Konsonantengruppe nur 1 mal und zwar im X. Manḍala, dagegen *ma(i)-* in diesen Fällen im ganzen 5 mal (incl. *ma(i)-pantam*). Also vertreten einerseits *ma(i)-padi-*, *ma(i)-tri-*, *ma(i)-śva-*, *ma(i)-śva-* *ma(i)-ra-* das vedisch vorherrschende und zugleich ursprüngliche Gebraueh. Für den Akzent *ma(i)-* eventuell *ma-* vor der des Simplex *ma(i):ma(i)-* bestimmend. Gleich gut es *ma(i)-* wie zu *ma(i)-* passen die Yuktive *ma(i)-mā-* *ma(i)-mā-*, in denen kurioser Weise das Vorderglied nach Vokalendung erhalten hat, ähnlich wie in av. *ma(i)-ma(i)-ra-* *ma(i)-ma(i)-* beide Glieder durchdekliniert werden und in TA. und bei Apastamba *ma(i)-ra-* das Femininum *ma(i)-ra-* erhält.

1) Gegen die hergebrachte Erklärung der zuerst im AV. und in den obern Saphitis auftretenden *pāṭimā-* *śāṭimā-* und ihres Nachwuchses aus Zusammenrückung von *pāṭi* mit ved. *ma(i)-h-mogus*“ (Dopp. Lehrb. 731 u. s. w.) spricht die Wortfolge (siehe Richter 1F. 9, 52), vgl. Delbrück Verwendbuchf. 373. Wichtig nimmt Kātīyāyana zu P. 4, 2, 36 ein Suffix *-śāṭ-* oder *-śāṭ-* an. In ved. *ma(i)-ma(i)-* *ma(i)-* *ma(i)-* macht dieser Ausgang den Eindruck einer Argumentalverbindung und wurde daher in der auf den RV. folgenden Sprachschicht zur Steigerung von *pāṭi* *pāṭi-* verwendet; ob unter dem Einfluss eines daneben vorhandenen *ma(i)-pāṭi* „Grossvater“, lässt sich nicht ermitteln, da ausserhalb der zweifelhaften Rigveda-stelle 6, 20, 41 *ma(i)-pāṭi* *daśāhā* *śva-* *pāṭimā* im Ai. keine derartige Verbindung als Ausdruck für Grossvater bezeugt ist.



vorkommt oder im Plural spezialisierte Bedeutung hat, der Nominativ plur. statt des Stammes komponentiert wird. Zu *apah*, das übrigens auch als Simplex gelegentlich als *as*-Stamm behandelt wird (Fischel BB. 8, 239 A. 6, 84) kommen hinzu buddh. *diśo dāha* „(Höhen des Horizonts“ (vgl. ŚB. *diśo dahantī* n. M. 4, 116\* *diśāp dāhe*), wodurch auch kl. *diśo gāyā* „sich nach allen Richtungen verbreitend“, *diśo bhāḥ* „das Weite ansehend“ verständlicher werden, da der Akkusativ Pl. im Vorderglied von Kompositis sehr selten ist<sup>1)</sup>. Ebenso Āp.SS. *viśo bhāgini* Beiname der Sarasvatī zu v. *viśāh* „die Stämme“; auf dessen Kontamination mit MS. Āp.SS. *viśo bhāgini* oder noch eher auf dem Einfluss von *paśāh* in eben solcher Verbindung beruht das von P. 4, 4, 132 als vedisch überlieferte *viśo bhāgini*. (Anderes hierüber und über das analog zu beurteilende *viśo bhāgini* P. 4, 4, 131 Böhlingk Wörterb. sv.).

Weitere Fälle von nominativischem Vorderglied in eig. Tatparushas giebt es nicht. Es kommt also solches nur vor erstens bei unregelmässigen Paradigmen, zweitens zum formalen Ausdruck pluralischer Bedeutung des Vorderglieds. Da *jano-vāda* keine dieser Bedingungen auch nur von ferne erfüllt, kann in *jano* nicht ein Nominativ sing. stecken. Wenn aber *jano*-wörter Stamm von *janas*-noch Nominativ von *jana*-sein kann, so sind die Möglichkeiten es zu erklären überhaupt erschöpft, und wir müssen notgedrungen darauf verzichten den Teiltrieb hinter *jano* zu ziehen. Eben damit wird uns aber eine andere Möglichkeit nahe gerückt. Nach dem ausdrücklichen Zeugnis des Kommentars zum Gaṇaratnamahodadhī ist *janovāda* ein Synonym von *janavāda*, es bedeutet also „Geklätsch“, bezeichnet das Durchhecheln anderer. Nun kennt das Altindische als Ausdruck für üble Nachrede auch *janapavāda*, ein Wort, das die Lexika aus je zwei Stellen der Kāśīka und des Pañcatantra nachweisen, und das sich von *janavāda* nur dadurch unterscheidet, dass darin der Begriff der üblen Nachrede schärfer zum Ausdruck gebracht wird. Nichts anderes als dieses *janapavāda* steckt in *janovāda*, das somit *janovāda* zu teilen ist. *o* für das Praeverbium *apa* ist echt praktisch (Fischel, Prakritgramm. § 154, p. 116). Und wenn bei den Buddhisten *opāda* „Mahnung, Predigt“, *opadati* „mahnen“ heisst (Asōka Ed. von Bbairā 5. Girnar 9, 8, Childers Pali Dict. s.v.), so darf trotzdem ein mittelindisches *opāda* „üble Nachrede“ um so weniger beanstandet werden, als schon im Altareyab. *apa-pād* (nebst *āpa-avāda*) in der Bedeutung „maledicere“ belegt, dagegen *apa-pād* „mahnen“ auf das buddhistische Sanskrit beschränkt ist. Ich habe nichts dagegen, wenn man *opāda* auf diesem *apa-pād* stellt, das schon in ältesten Mittelindisch zu *o-pād* werden konnte. Jedenfalls steckt unser Wort auch im den von Hemacandra überlieferten *bhāṣopāda* und *janabhāṣopāda*. (Eggeling Gaṇaratnam. p. 373 A. 2). In diesen etwa Zusammenrückungen aus *bhāṣāṅg vādāḥ* nach der Art von *vāṣe-deva* (s. oben) sehen zu wollen wäre verkehrt. Erstens weil derartige Zusammenrückungen nur in besonders begründeten Ausnahmefällen statt zu haben pflegen; zweitens weil *bhāṣa* als Attribut zu *opāda* weniger gut passt als zu *opāda*.

## II. u aus r.

Im Upadis. I 70 wird neben *setu-tāntu* u.s.w. auch *gāntu* als Bildung mit *-tu* aufgeführt. Ujjvaladatta giebt dem Wort die Bedeutung *pathikāḥ* und fügt *aganu-tu-ḥ* in der Bedeutung *abhigāntuḥ* bei. Letzteres sammt *aganu-tu* findet sich schon in den Sutren im Sinne von „hinzukommend, von aussen kommend“. Dürfen wir in diesem Worte wirklich das alte Suffix *-tu* finden? Man könnte auf das nach den Lexika im RV. zweimal vor-

1) Hierher auch kl. *diśo-dāgha*, dessen Bedeutung unbekannt ist? Nach V. 7 zu P. 6, 3, 21 steckt darin ein Gesetiv.

kommende *gintu* „Gang“ und auf die bekannte Erscheinung verweisen, dass Nomina actionis leicht die Funktion von Nomina agentis annehmen, eine Erscheinung, die uns auch in Bildungen mit *-tu* entgegentritt. So gotisch in *Alif-tu-s* „Dieb“ (Brugmann, Grundriss 2, 304 f.); so vedisch (wie avestisch) in *māntu* und *gātu*, die nicht Moss „Rat“ bzw. „Spuk“, sondern auch ratgebende bzw. spukhafte Wesen bezeichnen. Das seltene *tapysiti* (dessen Bildung übrigens nur begrifflich ist, wenn man es als eine Nachbildung des auf *tanpiti* beruhenden *tanpysiti* „Donner“ fasst) bedeutet in der TS. „Glut“, ist aber RV. 2, 24, 9 *sāryas tapati tapysiti* direkt von der Sonne präzisiert. — Allein wir kommen *āgantuktu* auf diesem Wege nicht bei. Ein wirkliches Substantiv *gintu* hat es nicht gegeben; belegt ist nur ein den Akkusativ regierender ablativisch-genetivischer Infinitiv *gintah* (vgl. v. *gintare gintasi*), nach jener Annäherung derer auf *-tu* an die Nomina ag. und an die Adjektiva ist verständlich bei Wörtern wie *topysiti-māntu*, wo ein Wesen mit dem bezeichnet wird, was dafür konstantive Bedeutung hat und wodurch es sich hauptsächlich ausert. Wie sollte das, was zufällig herzukommt, schlechtweg als die „Herankunft“ bezeichnet worden sein? Im Deutschen ist *Rat* Personenbezeichnung geworden, *Gang* nicht.

Aus TB. *spardraṣṭu-māti* vor Zeugen und aus kl. *kroṣṭu* „Schakni“ steht fest, das im Altindischen gelegentlich das Suffix *-t-* in der praktischen Form *-tu* erscheint. Danach glaube ich *āgantuktu* auf *āgant(ku)* zurückführen und an das vom RV. an belegte *gānt-* „gehend, kommend“ anknüpfen zu dürfen. Ebenso erklärt sich kl. *gātu* „Reisender“ (indische Lexika) aus v. *gāt-*. Warum in den einzelnen Lexika die mittellindische Suffixform siegte, ist nicht immer gleich klar. Bei *draṣṭu-kroṣṭu* ist die Abneigung gegen *r*-Laut hinter Cerebral im Spiel (vgl. BR. sv. *kroṣṭu*. Verf. Altind. Gramm. I, § 145 b A.); bei den andern ist der besondere Anlaß nicht erkennbar. Noch ausgeprägter mittellindisch ist ein weiteres Wort, wo *-t-* solchen Wandel erlitten hat. Die Lexika verzeichnen *bhāṣuka* „Schwestermann“ als Ausdruck des Dramas. Ich glaube nicht fehlzugehen, wenn ich darin eine jüngere Form von pa. *bhāṣuka* „Bruder“ (eig. zärtliche Bezeichnung dafür) erkenne. Vgl. JM. *bhāṣu* (Fischel, Praktizr. § 391 S. 273) und wegen der Bewahrung des Gutturals neben ausgestoßenem *t* Fischel a. a. O. § 568 S. 406; *āsu* ist die natürliche altindische Wiedergabe von pr. *su*, vgl. pa. *āsu* *āvudhā*, sowie im letzten Grunde auch korykrisch *āvudā*. Dass der Schwager mit dem zärtlichen Ausdruck für Bruder bezeichnet wird, hat in frauösisch *beau-frère* u. ähnl. seine Parallele; *-n-* Suffix in einem Affinitätswort ist mit lat. *vitricus*, *noverca* zu belegen. — Das in den Quellen mit *bhāṣuka* zusammengenannte *āvuka* „Vater“ beclauere ich nicht deuten zu können.

Die in meiner Altind. Grammatik, § 19, S. 21 f. gegebene Liste von Wortformen mit *u* für *r* bedarf der Vervollständigung. Den von andern gedeuteten, wie *gupa* (Liéon Studien 3), *duḍi* u. s. w. „Schilddrüse“ [wofür Asoka *daḍi* und *duḍi-1*] (Uhlenbeck sv.), *basa* (Bartholomae ZDMG 60, 712), *lakṣa* (Johansson IF, 8, 165), *huda* *huda* „Widder“ (Uhlenbeck sv.) u. s. w. füge ich noch Bhaljik. *ghuṣṭe* „gerieben“: *ghṛṣṭ*, Lex. *julaka* *julika* neben *jalo* „Haarflechte“, Lex. *ḍuka* „Herz“ neben *vṛkka* „Herz, Niere“ bei. Auf der Neigung *u* für *r* einzuführen beruht der Hypersanakritismus kl. *jāvatṛka* „anglebend“, das aus *jāvatuka*, der normalen Ableitung aus *jāvat-*, unter dem Einfluss von *dvaimātka* und ähnl. umgeformt wurde.

GÖTTINGEN.

JAKOB WACKERNAGEL.

## OVER EENIGE EUPHEMISMEN IN HET OUD-INDISCH.

Gevreesde dingen met een goeden naam te noemen, is een neiging zoo oud als de taal zelve, en niet gebonden aan eenige hoogte van beschaving. Wij geven er even goed aan toe als de onbeschaafde mensch, die van een vreeselijk woord vreeselijke uitwerking verwacht. Op het gebied van ziekte en onheil laat zich die neiging tot euphemisme natuurlijk sterk gelden. Benamingen als *de gave Gods* voor de pest vindt men overal terug. Geen wonder, wanneer wij ook bij de Indiërs, die immers hun meest gevreesde godheid *Śiva* — de heilzame, noemden, aan enkele namen voor bijzonder erge ziekten euphemistischen oorsprong moeten toekennen. Onder dat gezichtspunt laten zich, dunkt mij, de volgende verklaren:

1. *jevaras* — de koorts. Grohmann heeft indertijd zoo duidelijk aangetoond<sup>1)</sup>, dat in den Atharvaveda met de gevreesde ziekte *śakmā* de koorts wordt bedoeld, dat de oudere meening van Roth<sup>2)</sup>, die in *śakmā* een algemeene benaming voor eene klasse van huidziekten zag, sedert niet meer verdedigd is. De vrees voor den gruwelijken, demonischen *Tukmā* speelt in de hymnen van den AV geen geringe rol, gelijk men in Grohmann's verhandeling kan nalezen. In de latere literatuur ontbreekt het woord *śakmā* ten eenen male, terwijl *jevaras* in den AV niet wordt aangetroffen. Zoals Bloomfield<sup>3)</sup> zegt: de beide woorden complementeeren elkander. Zou men niet de gissing kunnen wagen, dat bij deze opmerkelijke alternatie in de benaming van den „koning der ziekten“<sup>4)</sup> het euphemisme in het spel is? dat men, om den gevaarlijken *śakmā* niet op te roepen, zijn naam vermeed, en de ziekte aanduidde als *jevaras*—gloed?<sup>5)</sup>

2. *kṛphān* — lepra. In den AV wordt de lepra aangeduid als *kṛphān*, wat echter nauwelijks een naam voor de ziekte zelve kan heeten, en op de meeste plaatsen eenvoudig als „het gevlekte“, (vgl. RV, V, 53, 1), te vertalen is. Immers, het gaat niet op, AV, I, 23, 1 *śidāś rajaniś rajayaś kṛphānāś paṭitāś ca śrit* met Bloomfield<sup>6)</sup> te vertalen: stain this leprosy and the gray spots. Ten eerste wordt zoo de natuurlijke parallel tusschen *kṛphānā* en *paṭitā* gestoord, ten tweede moet niet de ziekte zelf gekleurd worden; die was voor

1) Indische Studien IX. p. 381 vgl.: betzefle was reeds eerder betzōgd door Weber, I S. IV. 419.

2) Zur Lit. u. Gesch. des Weda, 1846: PW I. v. *śakmā*.

3) Hymns of the AV, SBE XLII, p. 442.

4) *vyasārj* *Saṅgita* VI. 39 etc. vgl. Caraka, VI. 3. 2.

5) Aan een dialect-verschil valt hier niet te denken; dat zoo men *śakmā* toch ultiem konnen verwachten in eenig ander goddelijke der Vedische literatuur.

6) SBE XLII p. 445.



op. Zou echter *vīśvāno* met zijn beslist horizontale beteekenis wel het rechte woord zijn, om 'naar boven en anderen' aan te duiden? Men merke op, dat *vīśvāno* als ziektenaam reeds Vedicisch is: *Vajasaneyi-sambhita* 19, 10, *Taittiriya-brāhmaṇa* 2, 6, 1, 6, en dat in de Veda's het woord *vīśvāno*, *vīśvāni* schier bij voorkeur wordt gebruikt in onheilwederende formules: RV II, 83, 2... *vy āmīśvāno cātayantu vīśvāni*, VI, 74, 2 *śmīśvānro vy vīśvānā vīśvānīm āmīśvāni yā no gāyam āvīśvāni*. VIII, 14, 15 *śmīśvānīm indra śmīśvānā vīśvāni vy āmīśvānā*. AV I, 27, 2 *vīśvāny etu kṛtānti* (waarschijnlijk van een *kṛtā*), I, 19, 1 *śrācchavāny āsmād vīśvānīm indra pītāya*. XIX, 88, 2 *vīśvānāno tīśmad yīśvāno vīśvāni vīśvāni tīśvāni*. VIII, 6, 10 *tū ośadhe tīvā gandhāno vīśvānīm vi nīśvāno*, (van demonen). III, 7, 1 van *hṛtīśvāni*, VS, 17, 64 van *śapīśvāni* gezegd. In het woord *vīśvāni* kon onder invloed van al deze en dergelijke formules licht een onheilwederende kracht worden gevoeld. Voegen wij hieraan nog toe AV VI, 90, 1 *yāno te vādra iśvāno ānyād āngrebbhāno hīdayāyā ca, idāno tūno idāno te vādra vāyāno vīśvāni vi vīśvānāni*, welke bezwering volgens Kauś. S, 31, 7 tegen koliek wordt gebruikt, dan wordt het, dunkt mij, zeer waarschijnlijk, dat *vīśvāni*, welke kwaal er mee moge bedoeld zijn, euphemistisch op te vatten is, ongeveer in de beteekenis: „naar alle zijden weg van ons!“

5. *ariṣṭam* — doodsteeken. Naast de ziektenamen een paar benamingen uit de sfeer der omīna. Een onheilspellend teeken, dat den dood aankondigt, heet bij Caraka <sup>1)</sup> en Susruta <sup>2)</sup> *ariṣṭam*. Het Vedicische *ariṣṭā* — ongedeerd, heeft in het bijzonder onheilwederende beteekenis, zie b.v. RV I, 41, 2; VII, 97, 4; X, 85, 24; AV VII, 58, 5; X, 8, 10; VS 2, 13; 37, 20 *Mantrapāṭha* II, 15, 16 <sup>3)</sup>. De substantivische beteekenis 'onheilsteeken' heeft het woord reeds bij Kauśika 28, 15 <sup>4)</sup>; 31, 27, en *Abhūtaśrībhāṣya* 4; 6. Ie het gewaagd, deze beteekenis als euphemisme nit die van „ongedeerd“ af te leiden?

6. *pīśvāno* — tortelduif. Het zwoeven behandelde *ariṣṭā* behoort volgens *Dhanvantariyaṅghaṭṭa* 6, 73 <sup>5)</sup> met *nīmīttakṛt* en het eigenaardige *ātmaghoṣa* (die uit zich zelve, niet als bode van een godheid des onheils, roept) onder de namen voor de kraai, met de duif een der meest gevreesde onheilbodes <sup>6)</sup>. Reeds in RV X, 105 <sup>7)</sup> verschijnt de duif (*kapāśva*) als bode van Nirṛti. Later heet dezelfde vogel, nog altijd gevreesd (*dhīśvāno gṛhānīśvāno*) *Dhanv. nigh.* 6, 25) meestal *pīśvāno* (reeds VS 24, 25). Wat beteekent dit woord? „Uit de verte komend?“ Dat past niet goed voor een reeds van oude inboescchen vogel. Het woord *pīśvāno* — verte, bekleedt in meer dan een afwederende formule van den AV een plaats van gewicht; b.v. AV III, 18, 3 *pīśvāno eva parivīśvāno śapīśvānīm gāmayāmasi* <sup>8)</sup>, VIII, 6, 9 *ubhāyā tū pīśvā pāntu parāśvāto nāśvāni nīśvāni dīti*. Men mag wel aannemen, dat in de afleidingen van *pīśvā* hier een onheilwederende klank werd gehoord, ook

1) V, 2.

2) I, 32 etc.

3) Vgl. *ariṣṭīti* RV X. 00. 8, 97. 6, AV XIX. 38. 2.4) Ten onrechte heeft Bloomfield naar aanleiding van Bārāṇsi's commentaar hier in *ariṣṭā* den naam van een ziekte gezocht: *SIE* XII. 543. De lezing van den commentaar is door Caland, *Alind. Zauberritual* p. 90 noot 13 gedeeltelijk hersteld. Keiava verwijst voor de beteekenis van *ariṣṭā* naar Caraka. Op Caland's vraag aldus, of de paarleziekte *ariṣṭīyāyā* Kāty. *Mr.* 8. XX. 3. 16 synonim kan zijn met *ariṣṭīyāyā* *Nir.* XIII. 3. 8. 3, kan men met het oog op het parallel gebruik van *ariṣṭā* en *akṣata* in RV X. 160. 2 (vgl. AV V. 4. 7 *ariṣṭā akṣitā*) wel hevestigend antwoorden.5) *Erenzo Bajajigh. Ind.*, ed. *Amsterd.* *Sik.* *Serios* n°. 33, part. I. p. 290.6) Vgl. *Abhūtaśrībhāṣya*. 8, *Abh.* 2. 15. 14, *Hiranyakeśin* I. 17, *Caraka* V. 12. 27.7) Vgl. AV VI. 97 en *Kauś.* 8, 40. 7—8.8) Vgl. RV X. 145. 4, *Mp.* I. 13. 4.

in AV VI, 29, 3, waar de noodlottige vogels duif en uil worden toegesproken: *páráā eva pára pada páracim ánu anáśáam* — doe ver weg uw geluid hooren, bij eene ver-wijderde schare <sup>1)</sup>. Zou het mogelijk zijn, dat ook in *páráānta* — tortelduif die onheilwerende klank aan de benaming het aanzijn gaf? In de sfeer der omina zou zulk een benaming wel passen.

HAARLEM.

J. HUIZINGA.

<sup>1)</sup> De vertaling, die Florens, *Bez. Beitr.* XII, 297, en Hoensfeld, *SBE* XLII, 107 van deze woorden geven, (*Sprich ihn durch einen sprochen hinweg, etc.*: Charm him very far away etc.), meen ik op verschillende gronden te moeten verworpen.

## DE DOOD VAN ABHIMANYU<sup>1)</sup>.

(EPISODE UIT HET OUD-JAVANEESCHE REIGENDICHT BHARATA-VEDHA).

ngkà sang Dharmmasutàténg muhi t tingkabi gélar-ira nátha Korawa  
Apan tan ana sang W'kodara Dhanaf'jaya wénanga rumapakang gélar  
ngning sang Párthasutàbbimanyu makusara rumusaka gélar mahádwijsa  
manggéh wruh ling-irársak m'wang umasuk tuhna i wijil-irárdha tan-tama  
betu çri çra Dharmmasana mangutus mag'hara makarabuyuhábhuta  
Dh'çtadyunna Ghatokkac'gra ni supit-nya makatutuka wira Sátyaki  
sang Mádryát'maja netra Páñjawasutásunguta sang Abhimanyu nisika  
çri Dharmmát'maja te'jas angga walakang pararata tinatá tékong wugat  
sámpun mangkana ç'ghra edhasa masuk marawaça ri gélar mahádwijsa  
sang Párthát'maja çurasara rumusak pakekés ika linacaran panah  
ç'ronang byúha lilang tékap sang Abhimanyu téka ri kabanan Suyodhana  
dang hyang Droça K'ç'p'nilih karapa sang Kurupati malayú marimus  
yékangsé-nira sang Jayadratha kiping-ni pakekés-i gélar mahádwijsa  
himpér kori ékés-niranghinóhi çakti mangékéri nararyya Páñjawa  
ndá tan-dwá rinébut sang Arjjanasutenid'eron inwagháta ring panah  
tah'jrih mangkin unangsé manglépasaken çarawara kadi warça yan tiba  
ndá tan-dwá lwangi çatru çakti mangaran K'ç'asuta sawatéK W'rhadbala  
m'wang Satyaçrawa çúra matta kena tanpa-ngujili pinanah linacaran  
it'wan wira wiç'ça putra Kurunátha mati malara kokolan panah  
kyát'ing Korawawangça Lakç'maça-Kumara ngaran ika kasih Suyodhana  
ngkà ta kredha sakorawálana panahpanah-ira lawan açwa sárathi  
tan-waktan tang awak tangan suku gigir çaja wadana linakça kiérépan  
mangkin Párthasutojwalimurek ahakra makapalaga punggé'ing laras  
dih'ramuk mangusiryayag'g'atém atén péjaha makiwulung Suyodhana  
anggan'ya racapa pamuk-nira hatar tarupa sé'jeng amúrwa kanyaká

1) Deze episode komt voor in Zang XIII van het oudjavaneesche gedicht Bharata-yuddha, vers 23 tot aan het einde; de inhoud komt in de groote trekken overeen met het Abhimanyuudh'n-Parwa, een deel van het Drona-Parwa, dat het 7e boek van het oud-indische Mahábhárata uitmaakt. Ter vergelijking kunnen vander dienen: Cohen Stuart's Beil'-joesi, Zang 19:9 — 20:24, en bl. 83—91 van de Krit. Aanteekeningw.; De Beil'-joesi enz., drie Jav. heldendichten door C. F. Winter bl. 37—42; Geschiedenis der Pandawa's door H. N. van der Tuuk, in het Tijds. voor Ind. taal-land- en volkenk. dl. 21, bl. 34—36.

tan-pendah ri kadal-ningastra malungid sinaman-ira halis rinengwakén  
 byakta sirinaka panghi)ep-nira dnmoé hara-ni jaja-niran keneeg panah  
 mangki panghuri çabda-ning gaja rathäwa waling-ira rengib-ning adyahi  
 manggeh lwir asan)ekar sapnag maswan i lalut-ing arüm seangkrama  
 tingkah Parthasutabhimanyu rinobot pinarawaça watek Sayodhana  
 mangkin mangrahaken kasiaghan abarép humarasa gelung-ing watek ratu  
 manggá sempala matya moé syuha lamun masugaira pelupay haneng kapó  
 tekwan pwasawam arupa cimpaka turung besar awiji wilapa ring gelung  
 mwang tan-lagi rinektakén ri sekar-ing kanigara kineut sinungkiéman  
 ndah mangkin kena maraga)aluru sawang jean kanaka tumang wiengyaken  
 byaktän säk katibän ri danta dadi laywan i taya nira Partha masiha  
 wet-ning sugrama darçanya sinawang Madana madanakäryya kämial  
 salwir-ning çara warña bhüçapa teke çirah-ira humatur susupsasap  
 manggá hró Ragatandhanäsemu sawit sekar i jaja hanasalesale  
 kala-nyanpangtae pilis kud mahä mah-ira sahido-bang jisewakén  
 ndah yan mangkana katiçiran-ira ring laga mamuhara hara-ning mulat  
 reb-ning warña hatal mawor madha kuneng hiwang amomis amatyäng musuh  
 mangkou syuh pinanah ténuh yayan aliudi sakapurek emäs tibeng beni  
 hüs-ning räh mijil ing kanin kodi gula-drawa pangisi wuluh gungjing remék  
 adin tan-syüha ngarüpe Manmatha turung grémusen ing aréjängres ing jiném  
 yudyan prängen i tsagtung ing halis iwön ténuha-ni hati-ning smarätura  
 kähinyan paça çura matta sang ngémöbli ri sang Abhimayu riug rapa  
 nahan marmma-nirna hane lijab-ing adyah angésah alarängajap tawang  
 mangkin wira masó hatur sawara tawwan abarép i manis-nikaang madhu  
 tan-sengüh ri pengmpöt-ing warayang ambhramarä hmung i tambas-ing hräs  
 lawan pringga jarang-nikaang gaja rathäwa wöki çarawarämöloh tingas  
 tambie mati kagastnran laga tuhun raras-i pati niränguisr manja.

Variae lectione 1). 23. J nda(n) voor ngbi. — B rnum<sup>o</sup> of rnuam<sup>o</sup>. — 24. 2 J çri  
 wara. — 1 J çri Mä. — 25. J mamuk. — 2 J dhejeywara. — J (h)ilang. — 1 B et voor  
 sang A. — 2 J Kurukula. — 26. 1 B sakti. — 1 J sarendra voor \*riryya. — 27. 2 J mati,  
 B mata, voor matta. — B Lakçapa<sup>n</sup>. — 28. 1 B g'g'r. — 1 B amarik. — 1 B tan-pçaha. —  
 29. 2 J sinaman ika. — 30. 2 J mangkin voor mangg'ä. — 2 J kasihan voor \*nghan. —  
 2 J lumira m<sup>n</sup>. 1 B tumarasa. — J mangg'ä voor mangg'i. — 2 J saphala. — 31. 2 J Yama-  
 rüpa. — J mwang tang en — yan. — 2 B tebu'ngyaktän. — B säkütibän en öng k<sup>o</sup>. — 2 J  
 kasikan voor mäsäha. — 32. 2 J wadanakäryya. — 2 J mwang tang voor mangki. — 2 J  
 jinawpau'n. — 33. 2 J dahan voor udah yan. — 1 J rapa voor laga. — 2 J madu huwäng.  
 — 2 J alindri of 'dra. — 2 B häning. — 34. 2 J nda' voor udin. — 2 J mati, B mata  
 voor matta. — 35. 2 J nika voor wöki. — J tingal voor tingas.

1) De tekst is vastgesteld na vergelijking van 7 handschriften, behorende aan de Leidse Universiteits-  
 bibliotheek en in Prof. Vreede's Catalogus voorkomende onder de nummers 1880, 2267, 2268, 2108, 1788,  
 2167 en 2160. Daarvan zijn de 3 eerste Balineesche Hss. op palmblad, en het vierde is het bekende Hs. van  
 de variae lectione van Coken Stuart getiteld grafisch en nu een twaalfdel cureschrijven in 't licht gepre-  
 sent. Deze afkerming zijn de lezingen dezer codices geverkt met B. De drie overige handschriften zijn van  
 hier een plaats gevonden.



## VERTALING 1).

[Droga, aan Suyodhana beloofd hebbende Yudhishthira te doden, weet te dien einde Arjuna en Wrikodara (Bhima) van het slagveld te verwijderen, waarop hij de onverwinkelijke Radasagarde laat opstellen].

23. Toen stond Dharma's zoon ontsteld op het gezicht der slagorde van den Korawa-vorst; want Wrikodara en Arjuna, die haar (alleen) hadden kunnen verheken, waren afwezig. Siechte Partha's zoon, Abhimanyu, maakte zich sterk het leger van den grooten Brahmaan te kunnen vernielen: „Wel kon hij er binnen komen en de slagorde verwoesten, maar er uit komen, dat kon hij goenszins“. Zoo sprak hij.

24. Daarom liet Dharma's zoon de vreeselijke Kreeftslagorde opstellen. Dhryadymna en Ghaṭotkaca vormden de' epits der scharen, de dappere Satyaki den bek, Madri's zonen de oogen, de Paṇḍawa-telgen de voelborens, en Abhimanyu den meus; terwijl Dharma's zoon den kop, en de overige vorsten den romp en rag vormden, in guld geschaard tot aan den staart toe.

25. Daarop stormden zij met geweldige vaart de slagorde van den grooten Brahmaan binnen. Ofschoon bedolven onder pijlen vernielde Partha's heilhaftige zoon haar samenstel. Verbroken was de slagorde, geheel vernield door Abhimanyu, die (zelfs tot de standplaats van Suyodhana doorbrong; maar de eerwaarde Droga en Kṛpa kwamen ter hulpe; zoo kon de Kuru-vorst aan zijn vervolgor ontkomen.

26. Daar rukte Jayadratha aan, die zijn plaats had in de velg van het Rad. Als een die een poort dichtwerpt, sloot hij met kracht Arjuna's zoon op, en de edele Paṇḍawa's buiten. Aanstonds werd de eerste omringeld en onder pijlen bedolven; maar onbevreesd naderde hij steeds verder, terwijl hij zijne uitstekende pijlen als een (dichten) regen deed neervallen.

27. Niet lang duurde het of er sneuvelde een machtige vijand, Kṛtasnta en Wrahaṭhala met de zijnen, en Satyaçrawas, de dolle held, weerloos overstelpt door pijlen; en een uitstekend strijder, een zoon van den Kuru-vorst, viel onder een zweren van schichten, hij, bij de Korawa's bekend als Lakṣmana-Kumāra, de lieveling van Suyodhana.

28. Toen ontstaken de Korawa's in toorn, al maar door vielen hunne werptuigen; paarden en wagonnemen, maar vooral 's vijands lichaam, handen, voeten, rug, borst en gelaat werd dicht beschoten. Des te heviger woede Partha's schitterende zoon, en wierp met de stukken van zijn boog als een discus om zich heen; dapper kampte hij, welk het roem, zijne uiterste krachten inspannende om met Suyodhana samen te sneuvelen.

29. Wil men zijn aanval maken? hij godroeg zich als een jongeling, die een maagel verkracht. Het scherpe staal, dat de lucht doortrilde, vergeleek hij bij het fronsen der wenkbrauwen; de pijlwonden in zijn borst beschouwde hij als van vrouwenagels afkomstig

1) De vertaling houdt het midden tusschen een letterlijke en een vrije. Een letterlijke overzetting te leveren van een oudjavanisch dichtstuk uit het midden der 12<sup>e</sup> eeuw in *Hollandsch* van de 20<sup>de</sup> eel wel niet mogelijk is, tenzij men onverstaanbaar wil zijn. Toch is de vertaling niet zoo vrij, of schrijver deest vleit zich met de hoop, dat zijne opzetting van den tekst, ook uit een grammaticaal oogpunt, voldoende uit de vertaling zal blijken. Wat de laatste 6 strofen van dit fragment betreft, misschien waren het voldoende uit de vertaling zal blijken. Wat de laatste 6 strofen van dit fragment betreft, misschien waren het beter geweest zo niet te vertalen; het is voor ons Westelingen zeer moeilijk ons geheel in te denken in beter geweest zo niet te vertalen; het is voor ons Westelingen zeer moeilijk ons geheel in te denken in beter geweest zo niet te vertalen; het is voor ons Westelingen zeer moeilijk ons geheel in te denken in

2) Vert. niet geheel zeker; vgl. Dr. H. H. Juyakoll, Proefschrift bl. 184.

te zijn; het gebrul der olifanten en het karsen der strijdkarren hield hij voor het gekerm van prinsessen.

30. Waarlijk, als een bloeiende *Asana*-tak begeerd <sup>1)</sup> door den gellefde van dartelende vrouwen, zoo werd Partha's zoon door Suyodhana en de zijnen nangevalen en in 't nauw gebracht; toeb ontplooid hij zijn leeuwenard, vol verlangen de haartooisels der vorsten te grijpen <sup>2)</sup>. Men mocht op hem inhouden, hem doden, ja tot stof verbrijzelen, als zijn lied maar in de ooren der menschen bleef voortklinken <sup>3)</sup>.

31 <sup>4)</sup>. Want hij was jong als een *Cimpaka*-bloem, die nog niet te oud is met een minneklacht gevuld den haarwring te sieren, en hij was nog niet verwend (zijn naam?) gegrift te zien op de *Kanipara*-bloem, om gekust en aan 't hart gedrukt te worden. Maar nu, door pijlen getroffen, was hij bleek als geel blanketsel; waarlijk hij werd verbrijzeld, getroffen door de slagstonden (der olifanten), een verwelkte bloem gelijk, daar Arjuna niet aanwezig was om hem te beschermen.

32. Wegens zijn moed en schoonheid was hij als Madana, een voorwerp van liefde voor de vrouwen. Alle pijlen strekten hem tot sieraad; op zijn hoofd waren ze als haarbloemen; zoo geleken de (*v*)*rapabandhana* <sup>5)</sup> pijlen op bloemensnoeren, die over de borst tot de schouders liepen; troffen zij de slapen, dan was 't of ze er behagen in schepten (het afkrulpende) bloed met sirihspog tot blanketsel te vermengen.

33. Zie, zoo verschafte zijn heldenmoed in den strijd vrede aan de toeschouwers. De kleur van stal met honig gemengd, overigens keelrijk, stond hem schoon bij het doden zijner vijanden <sup>6)</sup>. Daar werd hij verbrijzeld, ter neeggeschoten, hoe schoon hij ook was, als een gouden ring <sup>7)</sup>, die in het zand valt; zijn bloed stroomde uit de wonden, als suikerstroop uit een getrokken bamboekoker.

34. Hoe zon bij niet verbrijzeld zijn, hij het evenbeeld van Manmatha; aler hij nog gekrabd was door de bangste schoone op de legerstede, zou alleenlijk getroffen door de punt van de wenkbrauw, het hart van den door minnesmart lijdende reeds zijn gebarsten. Hoeveel te meer nu woeste helden hem, Abhimanyu, op het slagveld bestookten. Danom bleef hij leven op de lippen <sup>8)</sup> der prinsessen, die al zuchtende met emart aan hem teruglachten.

35. Straks stormden de helden aan als myriaden van bijen, belust op het zoet van den honig; maar hij gaf niet om het snorken der pijlen, als waren 't hommels gezonde op de pees van den boog, noch om <sup>9)</sup> de ravijnen gevormd door olifanten, strijdkarren en paarden, gevuld met schichten, als waren 't scherpepunten bamboes. Geneeij bij sneuvelde, onder strijderna bedolven, maar de schoonheid van zijn dood verwierf hem het zoet (van den roem).

LEIDEN.

J. G. H. GUNNING.

1) Letterl. er op-mangeloopen.

2) Eigenl. staat er: om te riken.

(Dr. Brandes' Beschrijving der Jav. Ind. en Sas. Has. enz. n°. 214 en 215) geeft *Aspa* weer met *Asni*!4) De vertaling van dit couplet berust op gising. Noch de Bal. interl. vert. noch van der Toek geen hier licht. Dat men eedige minnebrieven in *cimpaka*'s stak, blijkt uit de geschiedenis van Raden Pabelan, in Bab. Tan. Dj. Bl. 154 en 152. Voor de *kanipara*-bloem, zie van der Toek's Kaw. Bal. Ned. Wdsk. I. v. rek. en het citaat uit Anjang Nilartha. De woorden *tanany* *winagyanu* zijn mij onvertaankbaar (en den Bal. vert. ook, die *tanany* = *derany* stelt), en daarom niet vertaald.Op den 4<sup>en</sup> regel wil van der Toek leken *akalika* 'aridanta, tegen de maan, en bemvelen en mij oververtaankbaar.

6) Geheel naar gising, en waarschijnlijk fout vertaald.

7) *Murit* volgens den Bal. vert.8) Er staat: op de *Aspa*.

9) Naar gising vertaald.

## DEDETH, DEDJURAMENTUM<sup>1)</sup>.

Yn'te Fryske Kesten en Lânrijchten en yn'te alde boetetaksen fen Hunsingo wirdt meer as ienris spritsen fen „dedetha“. What det wird bitsjut, stiet net fest. Von Wicht, *Ostfr. Landr.* 149 haldt „del“. „deed“ ya dit „compositum“ foar in foarm fen „thind“, „thead“, *folk*, dat eak, krekt as nou – mient er – femylje bitsjutte koe. Hy haldt derom da „dedeth“ foar en eod mey oedbepers. De útjouwers fen'te Alde Fryske wetten 127 en Wiarda *Aesgabuch* 111 bin et hjirmei iens.

Grimm *E. A.* 4<sup>de</sup> útj. II 561 haldt hjir „ded“ foar „dad“ = „dea“; hy mient, dat hjir spritsen wirdt fen eden dy't swarren wirden net útjergefallen.

En Von Nibthofen *Allfr. Wb.* 681 set it wird oer troch „that-eid“.

Is ien fen disse oersettingen de rjuchte, en bokker?

Wij gean earst de gefallen ney, hweryn de „dedeth“ foarkomt.

I. Ney de vyfte Kest mat mie syn rjucht by forstjer biwize „mit dededen sonder stryd mit tolef manna edem“<sup>2)</sup>.

II. Ney de Rûstringer tekst fen it 21<sup>e</sup> Lânrijcht mat hy, dy't oanspritsen wirdt om lân, dat er as erfamme bisit, dit hadde mey „dedetha“. Ney de twade Hunsingör en de earste Emsingör tekst mat er swarre mey „keremegn“, „kerene kennemegum“<sup>3)</sup>.

III. It vyfte Lânrijcht bihandelet it gefal, dat ien oanspritsen wirdt om lân, dat er koft hat, en dat er syn warman net foarbringe kin, omdat de forkeper ney Rome tein en der forstoarn is. Dit keste mat er biwize „mit tuam roomfarem“ of – ney de Westerlauwerske tekst – „mey XII manna dededem“<sup>4)</sup>.

IV. It fjirde Lânrijcht sprekt oer 'e forkeap truch en wif fen lân dat ija as boeljeite meikrige hat. Wei hjir broer him tsjin disse forkeaping forsette, sa mat hja biwize, dat yt lân ta hjir „fletjeva“ hjert „mit XII manna dededen“<sup>5)</sup>.

V. It achte Lânrijcht<sup>6)</sup> is fen in hwet twyvelachtige bitsjutting. It saande oit, dat de erfamme, as syn bloedfrjeon dealein is, dy deasag biwize mei, mei sin „tredekningena“, „and lodase twelwasum to tha withem“. It achte Lânrijcht forfolget dan (– yn'te Westerlauwerske tekst –) „dat ellie eerne mei leda syn tredknis mit tuam dededem, toe

1) Mij tocht it puste net om yn in boek foar in man dy't hat alle talen forstiet, oer in Frysk wird yn it Hollandsk te skriuwen. It skriuwe derom, in it Frysk as goed as ik it kin.

2) Nibthofen. *Fr. Wb.* 8, 9.

3) *Alm.* 54, 55.

4) *Alm.* 52.

5) *Alm.* 50, 51.

6) *Alm.* 57.

dade ende toe dulge". Nei-t-it my farkomt, is de sin, dat er by bistriding mei twa „dededem" biwize mast, dat de 12 foarbrochte mannen syn „trecknia" binne.

VI. Einlinge nei § 9 fen 'e Hunsingoër boetelaksen mat de ouskild by bitiging fen „abel and insecta" biwizen wurde „mit flwr dedetbem".

My tinkt, it oanbeljen fen disse jústsen allinne is al faldwænde om it onhaldbere fen twa fen de neamde forklearingen dúdlik to meitsjen.

En „dea-ecd" kin de „dedeth" net wêze. Yn'e IV<sup>de</sup>, V<sup>te</sup> en VI<sup>te</sup> pleats wurd fengjin dea spritsen, en eak yn'e I<sup>e</sup> en II<sup>de</sup> is it net om it biwiis fen'e dea to dwaen.

Allike min kin „ded" yn it wurd „daed" bitsjutte. Om it bewiis fen en „daed" = *actio*, is it op syn bêst yn ien pleats, de VI<sup>te</sup>, to dwaen. En al woene wy oannimme dat „dede" eak bitsjutte kin „hwet bard is" en fearful, dan soe dit dochs de sin net wêze kinne yn it *compositum*. De I<sup>e</sup> en de II<sup>de</sup> pleats biwize dit al. It is der to dwaen om it biwiis fen erfjucht by forstjerren, fen bloedfrjoeskip. In dit kin min dochs nea en *fearfal* neame, al woe min de bitjutting fen dit wurd eak nochs sa rûm nimme.

Mar bûtendat, sjoch ik good, den bûndel de „dedeth" net ienris oer'e feiten dy't de gron fen'e oanspraak foarme, mar allinso oer'e leawenswirdigene fen dy jinge dyt earst swarret.

Dit bliket sa klear as de dei út'e tredde pleats. De twa pilgrims dy-t-de keaper four-bringt, kinne miskjin mei reden fen wittenskip de dea fen hjar melpilgrim bêwarre. Mar dat — at er net sokke twa to sinen binne — toalk oaren dit kinne soene, is net tinkber. De sin kin gjin oare wêze as disse, dat twa mannen de dea fen'e forkeaper bitage matte, en as dat net kin, toalk de leawenswirdigens fen'e swarrende oanspritsene bifestige.

Den mat min dit eak noch hitinke: „ded" = *mors*, ef = *actio, factum*, bie foar 'o skriuwer fen'e Latinske tekst maklik to forstaen en oer to setten west. Dat er et wurd sa mar oeromd hat, lit us tinke dat er der net good wei mei witen hat, sa as eak mei warden as „benethe", „swimslec", „forigan", „wiltina".

Ik leu, dat in oar *compositum* mei *ded* us hwet ljocht jowt, n.l. „dedlade".

Von Richtofen WZ. 681 seit „dedlade ist wörtlich eine lade, (reinigung mit eidesbeifern) bei einer dede".

Der liket my noch al hwet op ou to tingjen. „Lede, lade" (WZ. 887) fen it Ww. lada is itselde as it MND. „Leite", „Anleito" (Haltze 1200, 34, Schiller u. Lubben II 655, 657) fgl. MNL. „leiden", „beleiden" (Verdam MNLWZ. IV 330, I 834).

„Lede, lade" is yn'e earste pleats *productio* (testim, conjuratorum caet.) En sa leit it meast foar'o bân, dat in „dedlade" is de „productio", it foarbringen fen in „ded", ef fen „deden".

Yn'e ienige pleats wer-t-it wurd farkomt, slagst it op in onskildbiwiis, troch in eed mei eedhelpers. De wentlike eedhelpers fen'e oanspritsene yn en proces om denoach binne sin bloedfrienren.

De „dedlade" kin derom hjar juridisk net bêst hwet oars wêze as en „productio", en „foarbringen" fen bloedfrienren.

Yn it Fivelgoër rjucht binne eak noch twa pleatsen dy't us in bytsje helpe kinne<sup>1)</sup>. Op dz. 110 fen „Het Fivelgoër en Ooldampster Landrecht", truch Jhr. Mr. M. de Haan Hettema útjowr, lêze wy: Itwersa thi othor sprecht an marra kap an thi other oens

1) Prof. van Heiten wt Grise hat mij hjrop wiid.

lessa iecht, sa ie thi niar thene kap to witane mith witum an ded vter strid...“ en yn itselde book bl. 10 etiet yn'e fjirde keet „dat min.... „thredknia lawe ach.... to haldana *and ded* sunder strid mit XII monnum on tha withum“<sup>1)</sup>. Hjur sollie wol en pear warden difallen wêze; sa rint de sin net goed. Der seil wol stean matie, krekt as yn'e oare plents „to haldana *mith witum and ded*“.

Hwet kin der nou by dat hâlden d. l. swarren oars to pas komme as *wite* d. b. hilligen en *meisuerders*, *bloedfrjoenen*? En foaral, dit is dâdlik, „*den*“, as „*dae!*“ kin „*ded*“ hjir nea bitsjutte.

Foar *ien* gefal witte wy siker (plents II) en foar de oare etiet it oak sa goed as *fat*, dat de „*dedjaraments*“ oden mei *bloedfrjoenen* binne.

De tsalkinneres matto mar dûmeitsje *of ded* In'e warden der't wy it hjir oer hawn hawwe, sammenbinget mei „*thind*“, „*thead*“, of dat it in foarm is fen in forlerne ald-Fryske stamme. In rjuchtskearde docht foarsichtig at er him hjir bûten hâldt. Hy mei folstean mei de oanwizing, dat juridske grounen pleitsje foar de forklearing fen von Wicht en tige tjin de twa oars.

LEIDEN.

FOCKEMA ANDRÉE.

1) Oak sa bl. 28 VII de Lânrecht.

## LES FONDATEURS D'ANGKOR-VAT.

C'est à Mr. Henri Kern que nous devons, il y a déjà une vingtaine d'années, la révélation de l'existence d'un roi cambodgien du nom de Saryavarman. Le choix de ce prince, pour sujet d'une étude dédiée au cher et vénéré maître que nous étions aujourd'hui s'explique donc sans difficulté. En outre, j'attribue au règne de ce Saryavarman l'achèvement de l'un des plus grands monuments édifiés par la main des hommes, le célèbre temple d'Angkor-Vat.

Depuis les premiers déchiffrements de Kern, les progrès de l'épigraphie du Cambodge nous ont appris que ce Saryavarman était le second roi de ce nom et qu'il régna au XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, de l'an 1112 (1034 *saka*) aux environs de 1150. Nous ignorons en effet à quelle date exacte il mourut.

Sur son origine et sur la manière dont il arriva au trône, nous ne possédons guère que les renseignements suivants données par Mr. Kern dans la traduction de l'inscription sanscrite de Ban-That et confirmés depuis, en partie, par d'autres textes :

„Fils de Sri Narendralakṣmī, propre nièce des deux rois (Jayavarman VI et Dharanindravarman I, les deux prédécesseurs immédiats de ce Saryavarman II) comme Kartikeya est fils de Bhavāni, il fut pour un ennemi redoutable ce que le lion est pour l'éléphant. „C'était après avoir fini ses études, à peine arrivé à l'âge adulte, qu'il devint désireux de la dignité royale de sa famille et, comme elle était partagée entre deux seigneurs, il entra en campagne avec une armée nombreuse, livra une bataille terrible et s'attachant sur la tête de l'éléphant royal, il tua le roi ennemi. Il rendit à son état normal l'empire qui avait été plongé dans une mer de calamités.”

Saryavarman II fut sacré par un célèbre brahmane cambodgien de l'époque, le paṇḍita et guru nommé Divakara, qui compléta son éducation en l'initiant, après le saint ondoisement, aux pratiques et aux devoirs du pontificat royal. Le jeune souverain étudia donc les sciences et les mystères sacrés, organisa des fêtes religieuses, accompagna les millions d'oblations sacrées, les grands holocaustes et les sacrifices aux saints ancêtres. Il fit les largesses accoutumées : dons et présents aux dieux et spécialement à Śiva, adoré sous le vocable de Bhadréśvara ; récompenses et honoraires à son guru et aux autres brahmanes ; il distribua de tous côtés palanquins, parasols, chasse-mouches, bijoux incrustés de pierres fines, bouches d'oreilles, bracelets, bagues, anneaux de pieds, urnes, aiguères, crachoirs et autres ustensiles, terres, bétail et esclaves des deux sexes. Lettré lui-même, le roi paraît avoir composé des strophes sanscrites.

L'inscription de Ban-That prétend qu'il reçut le tribut des peuples voisins „subjugués

de leur propre gré" et qu'il fit des expéditions lointaines qui auraient eu l'île de Ceylan pour théâtre; mais ceci n'est guère admissible à ce texte ne peut être pris à la lettre.

Nous savons, d'autre part, qu'il renoua avec la Chine, dès 1116, des relations officielles, interrompues depuis plus de deux siècles, et qu'il fit, dans le royaume du Champa, en 1145, une invasion qui ne semble pas avoir été couronnée de succès.

La fin de son long règne paraît avoir été moins brillante que ne le furent les débuts, alors qu'il avait sans doute pour Mentor ce vieux Divakara, qui l'avait sacré comme il avait déjà ondoyé ses deux prédécesseurs, et dont nous suivons, pour ainsi dire, la carrière pendant cinquante ans, sous quatre ou cinq règnes.

En effet, Divakara, qui semble être né en 1057 (979 a.), le roi Udayadityavarman régnant, se distinguait déjà tellement par ses grandes qualités, malgré son jeune âge, au temps de Haršavarman III (1070—1090 environ), frère cadet et successeur d'Udayadityavarman, qu'il fut choisi, n'ayant guère dépassé la trentaine, pour sacrer le roi Jayavarman VI (1090—1105 environ), successeur de Haršavarman III. Nous voyons dit qu'il remplit le même office à l'avènement de Dbaranindravarman I, qui régna de 1105 environ à 1112, ainsi qu'à celui de Sūryavarman II, en cette dernière année.

Les trois souverains qu'il ondoya successivement la comblèrent d'honneurs et semblent lui avoir laissé un pouvoir presque illimité en fait d'œuvre pie, de fondations religieuses. Il célébra de nombreux sacrifices, ordonna de creuser des bassins, construisit ou provoqua la construction de plusieurs édifices, prodigua les biens-fonds, les objets du culte, les éléphants, buffes et chevaux, aux brahmanes et pandits, aux divinités de tous lieux de dévotion et de pèlerinage.

Enfin, vers 1120, âgé de plus de soixante ans, il reçut du roi Sūryavarman le titre de *Dhātī Jēn* „Poussière des Pieds”, dignité à peu-près royale et dont l'unique titulaire était placé, semble-t-il, au dessus de tous les seigneurs du pays.

J'attribue la construction du temple d'Angkor-Vat à cet éminent personnage. Il dut surveiller de près la construction, s'il ne fut pas lui-même l'architecte du monument. Avant d'émettre les arguments qui militent en faveur de cette opinion, je dois résumer rapidement les notions que l'on possède sur ce temple, qui est très connu et moins abîmé que les autres grands édifices du Cambodge.

Dans son plan, régulier autant que colossal, s'inscrivent une série de rectangles concentriques. D'abord, un bassin-fossé très profond, revêtu de murs et large de deux cents mètres, mesure plus d'une lieue de pourtour, exactement 5540 mètres, à son bord extérieur. Cette première enceinte est traversée par deux larges chaussées dalées. Au delà d'une bermé d'une quarantaine de mètres de largeur, s'élève un mur qui se développe sur 1047 mètres Est-Ouest et 827 mètres Nord-Sud, soit un rectangle de 3748 mètres de pourtour.

Le temple étant par exception orienté à l'Ouest, ce mur d'enceinte est remplacé, au milieu de la face occidentale par un portique d'honneur, d'une longueur de 235 mètres, composé de trois portes monumentales, qui sont sommées de tours et flanquées de deux longues galeries latérales. D'autres portiques moins importants, courent sur 35 mètres de longueur vers le milieu de chacune des autres faces.

Le mur d'enceinte entoure un vaste parc, que traversent deux larges avenues dalées et où sont dispersés quelques bassins et constructions secondaires. Vers son milieu, une superbe terrasse en forme de croix latine, dalée et surélevée de deux mètres, précède immédiatement le temple proprement dit, qui se dresse dans toute sa majesté, au dessus des arbres de la forêt tropicale.

C'est une pyramide rectangulaire, dont les trois énormes terrasses s'étagent bordées de galeries, contenant des cours, des galeries d'axe et quelques constructions isolées.

Le premier de ces gradins repose sur un soubassement de 4 mètres de hauteur. Il développe les lignes régulières de ses galeries et de ses péristyles sur 215 mètres Est-Ouest et 187 mètres Nord-Sud, soit plus de 800 mètres de pourtour.

Au milieu de sa cour intérieure, qui est surélevée de 3 mètres au dessus du soubassement de ce premier étage, se dresse le second gradin, reposant lui-même sur un soubassement de 6 mètres et mesurant 135 mètres Est-Ouest sur 115 Nord-Sud. Les angles sont couronnés de quatre tours dont le dôme cylindro-ogival repose sur un épais massif cubique.

L'élévation du dernier gradin de la pyramide est sensiblement égale à celle des deux autres étages réunis. Il repose en effet sur un puissant soubassement de 13 mètres de hauteur, qui couronne les galeries du plateau supérieur et quatre tours qui se dressent aux angles.

Au milieu, la tour principale surpasse tout l'ensemble et porte à neuf le nombre des dômes du monument. La hauteur de cette tour centrale équivaut à peu près à l'élévation de l'énorme pyramide à trois gradins qui la supporte; sa flèche s'élevait donc à une soixantaine de mètres au dessus du sol de la plaine.

De tous côtés, les superbes escaliers, décorés de statues de lions, et les élégants vestibules, aux frontons profondément fouillés ou ajuts brahmaniques, accèdent aux étages et à leurs galeries. Les murs et les pilastres, partout ciselés, sont couverts d'innombrables nymphes célestes, gracieuses dans leur pose, au buste nu et charmant. Le mur de fond des grandes galeries de l'étage inférieur est sculpté, sur plus d'un millier de mètres carrés, en bas-reliefs représentant, de même que les nombreux frontons du temple, des scènes locales ou des épisodes tirés des grands poèmes de l'Inde.

Telle est, en quelques mots, cette œuvre colossale, où la perfection du détail rivalise avec la grandiose de l'ensemble, dont les milliers de blocs de pierre, souvent énormes, furent apportés de loin, polis, mis en place et sculptés, sans la moindre défaillance, avec les soins les plus minutieux.

Rien, dans le célèbre monument, ne précisant une date quelconque, nous devons procéder par voie d'élimination et de déduction, afin de fixer approximativement le temps de sa construction.

Les caractères de son architecture, comparés à ceux des autres grands édifices du pays, permettent d'affirmer qu'il ne remonte qu'à la dernière période des beaux édifices cambodgiens, qui sont tous compris entre le commencement du IX<sup>e</sup> siècle et le XII<sup>e</sup>.

Or, en ce dernier siècle, le règne de Suryavarman II est le seul qui puisse être accepté. Le successeur immédiat de ce prince, Dharmindravarma II, n'eut qu'un règne bref et incolore, et le second successeur, Jayavarman VII, ayant subi la honte d'une invasion poussée jusqu'au cœur de l'empire, se lança, pour venger cette offense, dans des guerres formidables qui remplirent les dernières années de ce douzième siècle et se continuèrent jusqu'à la décadence définitive du Cambodge. L'ère des grandes constructions n'était plus.

Angkor-Vat ne peut donc être postérieure à Suryavarman II. Or, l'achèvement de ce temple ne peut pas davantage être antérieur à ce prince.

En effet, des inscriptions burinées sur le temple même nous apprennent que le roi fondateur ou plutôt le roi qui acheva la construction du monument reçut après sa mort le



surnom de Visnuloka, le prince qui a été au "monde de Visnu". Or, nous connaissons tous les noms royaux posthumes, depuis le IX siècle jusqu'à Suryavarman II exclu, sauf celui du seul Udayadityavarman, dont le règne, au XI siècle, ne fut pas très long et semble avoir été trop violemment agité par les guerres civiles pour qu'on puisse songer à lui attribuer cette œuvre gigantesque; et le seul Visnuloka qui se rencontre dans la liste des surnoms royaux post-crématoires appartient à un roi du IX siècle qui doit être mis hors de cause, parce qu'il remonte certainement trop haut et que d'ailleurs son règne fut très court.

Considérons, d'un autre côté, que l'écriture des brèves inscriptions qui furent barinées sur l'une des galeries des bas-reliefs d'Angkor Vat semble bien appartenir au XII<sup>e</sup> siècle et que le contenu de ces légendes explicatives indique qu'elles furent gravées peu de temps après l'édification du temple.

Enfin, malgré la regrettable sobriété des rares et courtes allusions que l'épigraphie locale fait aux grands travaux du peuple Khmer, d'autres textes, recueillis en dehors du monument, paraissent attribuer positivement cette grande œuvre à Suryavarman II. L'inscription sanscrite, déjà citée, de Ban That, qui doit dater des environs de l'an 1180, nous dit que Suryavarman "bâtit un complexe de trois hauts édifices de pierre", passage qui semble désigner un ensemble triplement étagé de constructions en pierre. Ce temple était "entouré de bocages d'arbustes variés", c'est à dire d'un parc; il était considérable, puisqu'il était "fréquenté par les groupes nombreux de sages et de nymphes célestes". Les bannières y flottaient dans les airs en grande quantité. Là, en fin, on pouvait "voir en tous temps l'univers représenté comme de près sur la paroi brillant de tateaux", allusion qui se rapporte très exactement aux galeries des bas-reliefs d'Angkor Vat.

Pour essayer de préciser davantage, il faut nous reporter à ce que nous savons de la carrière du brâhmane Divakara, déjà honoré et puissant vers 1080; noter aussi qu'une inscription en langue vulgaire, trouvée au village de Samrong, à quelques lieues au Nord d'Angkor, parle de grands travaux qui eurent lieu, entre 1090 et 1108, pour la construction d'un temple à Siva Bhadrâsvara; il nous faut consulter deux autres stèles en langue vulgaire, malheureusement trop mutilées, trop fragmentaires, disant que, en 1119 (1041 S.), le roi Suryavarman ordonna une levée générale des artistes, ouvriers et corvéables de l'empire, que Divakara redoubla alors ses œuvres pieuses, donations et sacrifices, et que des ornements, bannières et velours, furent placés sur un grand temple, celui de Siva Bhadrâsvara sans doute. Ces derniers textes nous apprennent encore que Divakara reçut, vers 1120, ce titre de *Dhâti Jêh* "Poussière des pieds" qui le plaçait au dessus de tous les sujets, et dont l'obtention pourrait bien avoir coïncidé, si non avec l'achèvement du temple, du moins avec un pas décisif fait dans sa construction.

Ce dut être, du commencement à la fin, l'œuvre d'un grand artiste, jouissant de la confiance, soit d'un roi puissant au règne très long, soit de plusieurs souverains successifs; et ce dernier cas fut celui de Divakara. L'unité d'exécution du monument qui est parfaite, se serait, je crois, ressentie fâcheusement d'une succession d'architectes différents. Aussi l'opinion de Fr. Garnier, qui a pu dire que cet édifice était trop considérable pour n'avoir pas exigé le concours de plusieurs générations, me semble-t-elle exagérée.

Mais il est évident que si le temple fut achevé vers 1120, et même vers 1130, il est impossible d'attribuer qu'il ne fut commencé qu'à l'avènement de Suryavarman II, en 1112; il faut nécessairement en reporter la conception, ainsi que le début des travaux, à une époque sensiblement plus reculée, que je peusse fixer à l'avènement de Jayavarman VI, vers 1090.

Angkor Vat aurait donc été l'œuvre personnelle, pour ainsi dire, de Divakara, ce brahmane cambodgien, lettré honoré entre tous, investi de la confiance de trois ou quatre rois. Il a pu, pendant quarante ans au moins de sa vie, y faire travailler deux générations d'artistes, d'ouvriers et de corvéables. Il parvint à un âge très avancé et pourtant la mort ou le couchant sur son bûcher lui fit abandonner son œuvre qui resta inachevée, comme on sait: certaines sculptures du premier étage n'étant qu'à l'état d'ébauche.

PARIS.

ÉTIENNE AYMONIER.



## DE UITSpraak DER U + W IN HET MIDDElNEDERLANDSCH.

Eene gecontroleerde *w + se* komt in de hedendaagsche schrijftaal en beschaafde spreektaal voor in de woorden: *duseen*, *gruseen* (en *gruselijk*), *huseen* (met *huselijk*), *huseen*, *schuseen* (met *searschuseen* en *afschuselijk*), *spuseen*, *stuseen*; *kluse(en)*, *sproue*; *luse*, *ruie*, *schuse*, *sluse* en *use*, waarbij ook het pers. v.w. *u* mag gerekend worden, dat alleen in het schrift de *se* mist, en *nu*, dat ook oorspr. geene *se* had. Voor het Middelnederlandsch zijn daar nog bij te voegen: *duseen*, *bruseen*, *ruuseen* (met *ruuse*), *truseen* (naast *tru* en *ghetru*), *wusee* en *ju*, die nu alle met *ouse* worden geschreven en uitgesproken; en verder *cusee* (nu *kieuse*) met het w.w. *cuseen*, *nusee* (nu *nieuse*), *zuseen* met den analogievorm *enuse* (an *snuseen* als afleiding van *snusee*), *vrusee* (Oa. *frisa* On. *frā*, nu geheel verdrongen door den bijvorm *vrouwe*), *bluseen* (= slaan), *slusee* (= net) en *usee* (= taxiboom).

Al deze woorden komen in 't Mal. ook met *ouse* voor, en de vraag moest dus rijzen: in welke streek behooren de vormen met *use* en in welke die met *ouse* oorspronkelijk te huis? Was de uitspraak sedert de middeleeuwen onveranderd gebleven, dan moesten de hedendaagsche tongvallen op die vraag een antwoord kunnen geven. Een onderzoek (waarbij ik de Friesche en Sakische tongvallen, als voor het Mal. van geen belang, nu maar ter zijde laat) daarnaar ingesteld, hoofdzakelijk voor de woorden *trouwe* en *trouwen*, *duseen*, *huselijk*, *schuseen* en *searschuseen*, *spuseen*, *stuseen*, *zuseen*, *kluse(en)*, *nusee*, *wuse*, *ju* en *nu*, leidde tot de volgende uitkomsten.

In alle Noordnederlandsche tongvallen van Holland, Utrecht, Noord-Brabant en het Zuid-Westen van Gelderland worden deze woorden over het algemeen met *ouse* uitgesproken, voor zoover zij daar althans voorkomen. Komen zij er niet voor, zooals vooral dikwijls het geval is met *nusee*, *schusee* en *stusee* dan wordt dat in mijne opgaven soms uitdrukkelijk vermeld, maar soms worden die woorden dan eenvoudig geschreven zooals in onze schrijftaal. Met *use* wordt (althans voor Noord-Holland) nog het meest *kluseen* opgegeven; den vorm *kluseen* echter vindt men te Laren, aan de Zaan, in de Streek, te Enkhuizen en op Vlieland; doch ook in Noord-Holland wordt meestal, evenals bijna uitsluitend in Zuid-Holland, Zeeland en Utrecht, *kleen* gezegd.

Voor de Zaanstreek geeft Boekenooien (*De Zaansehe Volkstaal* XXXIII): *dousee*, *sprouwe*, *klousee*, *sprouwe*, *louse*, *lousee*, *schouse*, *snouse*, *snouseen*, *jou* en *nou*; daarentegen met *use* (bl. XXV): *nuse*, *kuse* en *zusee*. Toevallig zijn dat drie woorden, waarin de *use* voor het Zaansech met *ieuse* afwisselt, nl. met *nieuse*, *kieuse* en *enisee* (met Noordholl. *ie* voor *ee* uit *ai*), en daar nu aan de Zaan ook *duuse*, *zoupe* en *nusee* wordt gezegd voor

*diep, zweip* (= zweep) en *mieuw* (= meeuw) meen ik ook in *nuw, kuc* en *nuuc* labialisatie van *ie* te mogen aannemen. Zoo zal misschien ook de *u* van *kucse* (= kieuw of kraak) op te vatten zijn bij Amsterdammers als Bredero, *Luette* vs. 2528 in rijm op *schuuen*, en bij Huydecoper, *Heekelichten* bl. 122 in rijm op *bespuue*. Voor de rijmwoorden volgt daaruit ook *u*-uitpraak, ten minste in de beschaafde taal, want *spuuen* is zeker nooit Amsterdamsch geweest en is het nog niet. Overigens werden ook reeds op het eind van de 16<sup>de</sup> eeuw andere woorden, die met *ue* geschreven werden, beschonwd als met *u* door beschaafden uitgesproken te moeten worden, daar Spiegel in de *Trefspracck* van 1684 (nltg. 1614 bl. 32) aan *duscen* dezelfde *u* als aan *duren* toekent en nitdrukkelijk zegt, dat men die woorden niet als de Westfalingen *doeren* en *doesuen* moet uitspreken. Dit alles neemt echter niet weg, dat het volk te Amsterdam *douue*, enz. zeide en gewoonlijk nog zegt (zie *Onze Volksaal* II, bl. 129). In geen enkelen Noordnederlandschen tongval nu is de klank over 'talgemeen *ue*: meestal is hij *oue*.

Is de *ue* dan Zuidnederlandsch? Zeker is zij niet Brabantsch. Voor Antwerpen wordt (door Cornelissen en Verrijet) opgegeven: *douuen*, *grouuen*, *houuclijk*, *spouuen* (met *spouue*), *stouuen*, *rouue*, *schouue*, *houue* (= kieuw) en *ou* of *oe*. *U* is er ook wel in gebruik voor Nom. en Acc. van het pers. vnv. en voor het bez. vnv., maar, evenals in Noord-Nederland, deftig, ook in den volleren vorm *Uue*, terwijl men in Hollandsehe steden onder de lagere bevolking ook nog wel den anderen vorm *Uue* hoort, die nog beter zijn oorsprong nit de schrijftaal of zelfs nit de etadhuistaal verraad, als afkorting van *Ue Edelheid*, en dus bij ons onderzoek geheel buiten rekening kan blijven. In Aalst zegt men (volgens Collinet) met *u* of *ue* voor *oue*: *douen* of *dan*, *uiek*, *schün*, *spüen* of *spin*, *rüt* (= ruw), *schü*, *nü*, *ü* en als pos. *ü*, *ünen*, *üjer*; en verder ook *büen* of *buu*, *brün* en *trün*. In Leuven hoort men (volgens Goemans): *düen*, *uvelük*, *spüen*, *schü*, *ü* of *üf*, *nü*, en ook *büen*, *brüen* en *güen*.

Wat Limburg betreft, in het Noorden, bv. te Gennepe en Horst, heerscht de *ou* evenals in de Lijmers, en zoo is het ook te Maastricht. Te Roermond wordt (volgens Simons) *houue*, *roue*, *noe*, *troue*, *houue*, *houue* en ook *houue* en *houuouue*, naast *houue* en *houuouue*, gezegd, maar *douuen* leidt er *düje*, evenals te Sittard en Valkenberg, waarvoor verder *hö*, *houuclijk* en *hö* wordt opgegeven, in overeenstemming met het Heerlenscch, dat (volgens Jongeneel) *düje*, *spüje*, *küje* (= karwen) en *klüje* heeft of, volgens eene andere opgave, *deje*, *höje*, *höje* en *houuouue*. De *j* die hier optreedt en nmlaut, ten deele ook verkorting bewerkt heeft, is ook eigen aan het Westvlaamsch met *düje*, *spüje*, *schüje* (zie De Bo bl. 1066), doch overigens geeft De Bo met *ue*: *grue*, *ruue* en ook *douen*, *spüen* en *schüen* op, naast *rou*, *trou*, *roue* (zie bl. 988). De oorsprong van onze schrijftaalformen met *ue* zou dus in het Westvlaamsch te zoeken zijn, tenzij de vormen met *uj* de eigenlijke Westvlaamsche mochten wezen en die met *ue*, ook in de Bo's opgave, alleen schrijftaalformen of analogievormen naar die met *u*, en dat laatste nu komt mij waarschijnlijker voor. In *douen* (uit *höhen*) is de *j* in ieder geval niet, de *u* wel epenthetisch, en bij de andere woorden is een *j*-suffix althans denkbaar.

Is bij alle woorden, waarin de *u* epenthetisch is, de umlaut der *ü* door *j*-suffix vóór de *u*-epentthesis a priori niet nitgesloten (ofschoon overigens umlaut van lange klinkers in het Westnederlandsch niet voorkomt), aan zulk een umlaut is wel niet te denken bij die woorden, waarin de *u* reeds overoud is en meestal reeds tot den wortel zal behooren, tenzij wij daarbij eerst vocalisatie der *u* aannemen en dan weer latere epentthesis van eene andere *u*. Overigens heeft natuurlijk vóór *j* (zels al was het maar eene overgangs-

tusschen twee klinkers) overgang van *û* tot *ê* evengoed kunnen plaats hebben als vóór iederen anderen medeklinker.

Wij moeten nu, om tot eene aannemelijke verklaring te komen, beginnen met alle woorden (nietgezonderd *jou* en *nu*, waarvoor naar omstandigheden zoowel korte als lange *u* mogelijk is) in twee klassen te onderscheiden. De eerste bevat dan woorden met *û* (of *â*) oorspr. zonder *u*, namelijk *houwen*, (*ver*)*traanen*, *graven*, *druven*, *ruen*, *sluie*, *inl.* *sluice* en misschien ook *stussen*. Bij die woorden kon de *û* of *hijven* of overgang in *eu* volgens hetzelfde diphthongeeringsproces als men bij Engelsch en Hoogduitsch waarneemt, waar deze diphthongering zich ook heeft uitgestrekt tot de *û* vóór medeklinkers en zich niet heeft bepaald tot de *û* vóór klinkers, zooals in onze dialecten, waarin de *û* vóór medeklinkers reeds voornamelijk in *â* zal zijn overgegaan, om vervolgens (behalve vóór *r*) *ui* te worden. De tweede klasse wordt gevormd door alle andere woorden, die oorspr. *ie* of *eue* hadden. Deze beide klanken vielen samen tot een klank, dien wij in de oudere Germaansche talen als *iue* of *eue* geschreven vinden. Uit de *ie* nu is bij ons, naar ik vermoed, door den invloed der volgende *u* in de meeste Westnederfrankische tongvallen niet *ie* met lange *â*, maar *ue* met korte *u* ontstaan, en die korte *u* moest ook hier, evenals overal in het Nederlandsch, in korte *é* overgaan. *Uie* werd dan *éu*, zooals, blijkens de schrijfwijze, nog dikwijls in het Mnl.; en niet *éu* ontstond dan later weer *oue*. Zoo konden dan in sommige dialecten de woorden *oue* hebben of uit *â* + epenthetische *u* of uit *éu*, *ue*; terwijl andere dialecten (of *â* + epenthetische *u* (soms *j*) of *âe* konden voortonen. Bleef nu de lange *â*, dan kon zij den algemeenen regel der Germ. *â* in het Nederlandsch volgen en eerst *â*, vervolgens (behalve vóór *r* en *w*) *ui* worden; maar de mogelijkheid is niet nitgesloten, dat zij vóór en onder invloed van *u* haar oorspronkelijken *â*- (d. i. *oe*-) klank behield. Reeds vroeger is dat door anderen (bv. door De Vries) gegist, en ook mij komt het voor, dat de *â* in de middeleeuwsche periode dien klank nog overal behouden had, waar men *ue* (en niet *oe* of *oue*) schreef.

Mijn eerste grond daarvoor is, dat de *â* inderdaad dien klank nog heden ten dage behouden heeft niet alleen in het Friesch en Saksisch (wat hier niets ter zake doet), maar ook min of meer in het Westvlaamsch en veelvuldig in het Zeeuwsch, terwijl daarvan ook zelfs in andere dialecten sporen over zijn. In het Westvlaamsch zegt men nog *spree* voor *sprie* en *joe* voor *jou*, met het poss. *joen*, dat zijne *u* misschien aan *ie*, *ie* ontleende, of uit *joen*, *joeten*, den accusatiefvorm, ontstaan kan zijn. Ook is nog te wijzen op *noew* of *noet* (voor *nue* = nieuw) en *noes* (voor *nues* = nieuws), dat voor *Brecht*, in het Antwoorpsche, wordt opgegeven. In alle Zeeuwache tongvallen (die van Goeree en Overflakkee ingesloten) zegt men *joe* (alleen in 't Oostvlaamsch van Hinte of naast *jou*), *sohoe* en *seerschoete* (te Akal *schœien*), *echoef* (= *schuw*) en *slœf* (= *sluw*) en overigens *domee*, *stouwe*, *houwe* en *rou*. Als Zeeuwach is ook te beschouwen het woord *slœt*, dat bij Cats (nigt. 1700 I bl. 246) voorkomt in de beteekenis van „vogelnet“, en dat bijnaar hetzelfde woord is, dat door Kluisen onder den vorm *slœwe* (vogelnet) en door De Bo als Westvlaamsch onder den vorm *slœwe* (vischnet) wordt vermeld.

Opmerkelijk is ook het woord *klœn*, dat samengetrokken moet zijn uit *klœnen* toen dat nog *klœnen* hield, maar nadat over het algemeen *â* tot *ê* was geworden, want anders zou men *klœue* zeggen. Dit woord nu komt in geheel Zeeland en Zuid-Holland voor en wordt ook voor allerlei plaatsen van Utrecht en Noord-Holland opgegeven, dus voor alle streken, waar wij met een Friesch-Frankisch dialect te doen hebben, tegenover *klœue* in de zuiver Frankische streken. Evenals *klœn* uit *klœnen* moet ook *inl.* *verhoen* uit *verhoenen*

(= verhuwen) ontstaan zijn, dat men vindt in de *Mnl. Draw. Poësis* (uitg. Moltzer bl. 310 vs. 61), en nml. *verspoen* uit *verspoens* (= verspuwen, zoals o. a. hij Stoke IV 640, en verspouwen, zoals b.v. bij Anna Bijns), dat men vindt *Theophilus* vs. 1451.

Behalve vóór de *n* schijnt ook vóór de *r* de *ae* tot *oe* geworden te zijn in *boer* waarvan ik vermoed, dat het is voortgekomen uit *boeser*, d. i. *büeser*, *büeser*, dat ook (*land*)-*böeser* kon worden. Totnogtoe had dat woord — althans voor mij — altijd iets raadselachtigs, daar vóór de *r* alleen in de Oostelijke dialecten de *ü*-klink behouden blijft, maar in de Westelijke regelmatig *a* is geworden, en toch nauwelijks van dit woord te gelooven is, dat het een indringeling uit het Oosten zal zijn. Wie dat aanneemt, zoals hv. Franck in zijn *Elym. Wdb.*, wijst er dan op, dat het Nnl. alleen een tamselijk zeldzaam *ghebuere* kent, dat *gebuur*, *buur* moest worden en ook inderdaad werd, terwijl het gewone woord voor „rusticus” in ’t Nnl. *dörper* is. Andere woorden zijn *lantman*, *ackerman* en *huusman*. *Geburen* komt ook werkelijk als synoniem van *lantmannen* voor in *Sp. Hist.* I, 15 vs. 32, en dikwijls kan men in het begin van de 16<sup>de</sup> eeuw *buur* aantreffen in eene beteekening, die vervanging door *boer* mogelijk z-u maken, met name in de *Informatie* van 1614, waar bl. 818 (en ook elders) zij die „hemlyuden generen met bouweryo” *buyseren* worden genoemd, terwijl er hl. 811 sprake is van *buysman*, bl. 812, 815 vlgg. 402, 410 enz. van *buyslyuden*, bl. 809 vlgg. 447 enz. van *inbuyseren*, bl. 445, 458 enz. van *binnenbuyseren* en bl. 445, 448 vlg. enz. van *utbuyseren*; maar moeilijker is het te begrijpen, hoe een woord, dat toen, met *ü*, *buur* luidde, later door een Oostersch *boer* zou verdrongen zijn. Het woord *boer* schijnt nochtans in nml. geschriften niet voor te komen; althans in het *Mnl. Wdb.* van Verdam onthreekt het, en ik herinner mij ook niet, het in oeder Nederlandsch dan van de 16<sup>de</sup> eeuw te hebben aangetroffen. In dien tijd zou het dus ingevoerd moeten zijn; en J. W. Muller (*Wdb. der N. Taal* III 164) houdt het er voor, dat het eerst „in smadelijken zin” en „allesbehalve als een eernaam”, dus ongeveer als een scheidnaam zal gebezigd zijn. Zoo komt het in Vischer’s *Brabbeling* voor en ook in de *Antwerpsche Spelen van Sinne*:

„Tvolck danckt tes verworpeelijc te heeten boeren,

En zy en poyzen niet, dat zy den naem voeren

Naer böesens, dat groot gheacht behoerde tzyne.”

Dese plaats bewijst, dat het woord in 1561 niet alleen Hollandsch was, maar ook Brabantsch. Het was dat ook reeds lang vóór 1544, blijkens de „oude liedekens” N<sup>o</sup>. 18 en 35 in het *Antw. Liedboek*, waar *boer* en *boerman* voorkomen, maar juist als eernaam: althans een jonkman verheft er zich daar op, dat hij is „een rijk boermans zone”, die „sijns vaders acker woude bouwen.” Het oudste mij bekende voorbeeld van *boer* weerlegt dus de meening, dat het als scheldwoord zou zijn ingevoerd; en was dat inderdaad het geval, hoe dan te verklaren, dat het, niet in den mond van den stedeling, die het zeker dikwijle met minachting gebruikt en gebruikt heeft, maar in den mond van den dorpsbewoner zelf nog altijd een eereitel is, want de *boer* en de *eroue* zijn bezitters van eene boerdery tegenover de arbeiders? Op grond van de ongunstige hetoekenis kan men het desnoods aan indringen uit het Friesch knnnen denken, maar het is, met allerlei afleedelen en samenstellingen, algemeen Noordnederlandsch en komt in de 17<sup>de</sup> eeuw bij bijna alle schrijvers voor. Dat het ook Zuidnederlandsch is, bewijzen de houde Antwerpsche geschriften, waarin het voor het eerst in de schrifttaal wordt aangetroffen. Piantijn geeft

boer, *boermen* op als synoniem van *boeser* en *Augemen* en Kilian vermeldt het eveneens met de bijvoeging: „dicitur boer per syncopen pro boeser.“ Nog altijd is het, met tal van afleissels en samenstellingen, ook in Brabant (ook Zuid-Brabant, b.v. te Leuven) en Vlaanderen een alledaagsch woord. Van een zoo algemeen woord is moeilijk te veronderstellen, dat het hier niet inheemsch zou geweest zijn, en m. l. acht Kilian liet dan ook terecht gelycynopeerd uit *boeser* (versta natuurlijk *boeser*, *boeser*), waarmee het in betekenis veel meer overeenstemt, dan met *buur* (ult *gebuur*), *dat*, evenals *dorper*, eigenlijk dorpsbewoner, huurbewoner beteekent, tegenover den boer of landbouwer, die afgezonderd op zijne eigene hoeve woont. Natuurlijk behoeft het woord *boer* in die streken, waar het steeds den oorspr. klank behield, niet uit *boeser* ontstaan te zijn, maar kan het *boer* zijn gebleven.

Mocht de verklaring van *boer* als ontstaan uit *boeser* nog misschien op enkele bezwaren blijven stuiten, dat zou echter niets te kort doen aan het feit, dat in het Mnl. de *se* als *ose* zal zijn uitgesproken. Daarvoor pleiten ook enkele rijmen in mnl. geschriften, zoals *Eemoreit* 850 vlg.: van *tu* (d. i. *toe*) op *u*, en *Melp.* II 2041 vlg.: van *ru* (= *roe*, *rust*) op *su* (= *nieuw*). Daarvoor pleit de schrijfwijze *nos* (voor *su*) in *Lorr.* A I 707 en *Spiegel der Leeken* 7r: „Hoe en oet ghi niet van desen vruchten *nos*“ en evenzoo de schrijfwijze *duwe* voor *doel* of *dos* in den *Roman van Rouffiers* B vs. 639 en van *buwe* voor *toef* of *toe*, aklaar vs. 696, 886, die dus bewijzen, dat het mogelijk was *oef* in schrift door *ure* weer te geven.

Opmerkelijk ook is het, dat in het eerste gedeelte van den *Walewein* door Penninc altijd *jou* geschreven wordt en in het tweede gedeelte door Vostaart altijd *ju*, zoals men ook elders, b.v. in den *Sp. Hist.* vindt. M. l. is in den *Walewein* niet alleen *ju* als *je* uit te spreken, maar ook *jou*(e), daar in dit gedicht de *ou* vóór labialen en gutturalen dient om de *oe* af te beelden, in overeenstemming ook met het tegenwoordig Westvlaamsch, waaria, volgens de Bo (bl. 695) vóór labialen en gutturalen de *oe*-klank wat korter is dan vóór dentalen en vrij gelijk aan de korte *u* in 't Hd. *gebunden*. Deze opmerking geldt voor iedere *ouwe* in Vlaamsche geschriften, misschien zelfs voor iedere *ou* (ook wanneer geene *so* volgt), daar het bekend is, dat in het tegenwoordig Westvlaamsch geen *ou* (wel *au*) bestaat en b.v. onze *ou* uit (af) vóór *d* of *t* als *oe* wordt uitgesproken. Daaruit zouden tevens in Vlaamsche geschriften de niet zelden voorkomende schijnbaar onzulvere rijmen te verklaren zijn, zoals van *ghetruse*, *vrouwen* op *schuuen*, *boeset* op *truset*, enz.

Eindelijk zijn ook alleen vormen van eigennamen als *Walewein* en *Lodewijck* te verklaren wanneer men de *u* als halfvocaal opvat op de *u* als een daaruit ontwikkelde svarabhakti klank, die dan natuurlijk als korte *oe*-klank moet worden opgevat en dan, geheel toelooft of onduidelijk geworden, ook als *e* kon worden afgebeeld. Ook in den uit het Fransch overgenomen diernaam *Cuwaert* kan de *u* moeilijk iets anders dan *oe* zijn. 't Zelfde geldt van een vorm als *tuwaere* (bv. *Sp. Hist.* I<sup>o</sup> 61 vs. 48, v., *Cassanus* 550, enz.) voor *tuwaere*, *te waere* en voor de *u* van den zwak beklemtoonden ofgang *uue* van *zuwaere*, *schaduue*, *geluue*, enz., die zich ontwikkeld heeft uit de daar ongetwijfeld nog lang halfvocaal gebleven en daardoor in Brabantsch, Westvlaamsch en Zeeuwisch dan ook in *we* overgegangene *u*: vgl. Antw. *malem*, Wv. *maime* voor *waue*, Wv. *meelme* voor *meue* (melig), *muem* voor *muue*, *muem*, *palm* voor *peluue*, *zeem* voor *zeuue*, *zeelme*. Antw. *soelme*, Zeeuwisch *zoelme* voor *zuuue*.

De *u*-uitspraak van deze *u*, evenals van de *u* in beklemtoonde lettergrepen, zal dan na de middeleeuwen (misschien reeds in de 16<sup>de</sup> eeuw) in de zogenoemde bechaafde



Nederlandsche spreektaal of het gemeenlandsch dialect opgekomen zijn hetzij door analogiewerking van verwante vormen met *j* als b.v. *dujen*, hetzij (of tevens) onder den invloed van schrift en schoolonderwijs. Die invloed schijnt mij totaogtoe steeds onderschat te wezen. Wanneer men in 't vervolg daarop meer zal hebben gelet, zal men m. i. gemakkelijker de verklaring kunnen vinden van allerlei klankovergangen in de beschaafde spreektaal, die — tegenover de dialecten — toch min of meer eene kunsttaal is, zoodat hare geschiedenis en die van onze geschreven taal elkaar wederkeerig moeten aanvullen. Te weinig wordt nog steeds in 't oog gehouden, dat wat van een vrij als spreektaal zich ontwikkelenden tongval geldt, niet in dezelfde mate of uitsluitend van eene, in verband tot schrift en schrijftaal gevormde, algemeene taal waar behoef te zijn. Zelfs de dialecten blijven in hunne ontwikkeling tegenwoordig niet meer geheel onafhankelijk van beschaafde spreektaal, schoolonderricht en schrift. Men moge dat bejammeren, maar zal het als noodzakelijk feit moeten aanvaarden.

AMSTERDAM.

J. DE WINKEL.

## ÜBER EINIGE INDISCHE HOCHZEITSGEBRÄUCHE<sup>1)</sup>.

1. Worin bestand die *saptapadi*? Bekanntlich wird diesem Ritus besondere Bedeutung beigelegt, indem er nicht nur von Manu 8, 327 als der Abschluss der Trauung bezeichnet wird, sondern auch in späteren Werken gewöhnlich als der eigentlich bindende Teil der Hochzeitsfeierlichkeiten erscheint. So kann nach der Mitākṣara zu Y. I, 65 die Regel über die Zurücknahme eines schon zur Ehe gegebenen Mädchens nur dann Platz greifen, wenn die *saptapadi* noch nicht vorüber ist (*saptapadāt praś*), der Dharmasindhusara (Pana 1882, III a, f. 62) erklärt alle Bestimmungen über Annullierung einer Ehe nach der *saptapadi* als im Kalzeitalter abgeschafft, nach den von Colebrooke für seine Darstellung der indischen Trauung benutzten Quellen ist die *saptapadi* „the most material of all the nuptial rites“<sup>2)</sup>. So gilt auch noch jetzt z. B. bei den Deshasth-Brahmanen in Dharwar die Regel: „when the seven steps have been taken, the marriage is complete“<sup>3)</sup>. Nun sagt Baudhāyana über den entscheidenden 7. Schritt: *saptamaṃ padam upasaṅgrhya*, d. h. nach Winternitz 52 „Nach dem siebenten Schritte umfasst er ihren Fuß, wörtlich: den siebenten Schritt umfasst er (vgl. Hiranyakeśin: s. p. *asasthōpaga*)“. Winternitz erklärt es auch für möglich, offenbar um der in der Verbindung *padam upasaṅgrhya* liegenden Schwierigkeit zu entgehen, *saptamaṃ padam* zum vorigen Sūtra zu ziehen. Aber Matrāta zu Hirany. I, 21 sagt: *parigṛhṇiva padam kṛmayati* mit Bezug auf alle 7 Schritte, und so ist an der „Umfassung“ des 7. Schritts kein Anstoß zu nehmen, die „Umfassung“ vielmehr auf alle Schritte zu beziehen. Die Situation ist augenscheinlich die in dem Hochzeitstheil der Parāśara-Brahmanen in Travancore beschriebene: „the husband standing before her takes hold of her right foot and makes her take seven steps, reciting a particular mantra for each step taken“. Die *śaṅkārā* dieser Brahmanen sind sehr altertümlich und beweisen nach Caland über Baudhāyana dass sie Ajastambine sind, auch „Bodhāyana“ wird darin zu den Hochzeitgebräuchen ausdrücklich citirt<sup>4)</sup>. Auch bei einer Kṛatriyahochzeit in Travancore ist der Verkauf ähnlich, nur ist es dort der Bruder der Braut der *‘takes hold of his sister’s right leg and makes her walk 7 paces with her husband’*<sup>5)</sup>. Das Aufheben des rechten Fusses der Braut durch den Bräutigam findet sich auch da wo die

1) Abkürzungen. Winternitz: Das altindische Hochzeitrituell (Wien 1892). Hase: Die Heiratsgebräuche der alten Inder (I. Sud. V). Oldenberg: The Gṛhyasūtras in S. B. E. XXIX f. Hülfsband: Ritual-Literatur. Grundr. III, 2.

2) Colebrooke, Ess. I, 231.

3) Census of 1891. Travancore Report 715.

4) Bombay Gazetteer XXII, 81.

5) l. c. 741.

saptapadi in dem Beschreiten von sieben Reishaufen durch die Braut besteht. So heisst es in der o. citirten Beschreibung einer Hochzeit bei den Deshasth-Brahmanen in Dharwar: „Seven heaps of rice are made on the altar, and a betelnut is placed on each of the heaps. The priest repeats a verse and the bridegroom lifting the bride's right foot sets it on the first heap. The priest repeats another verse and the bridegroom lifting the bride's right foot sets it on the next heap . . . This ceremony is called saptapadi or the Seven steps". So auch schon in Anantadevas Saṅskāra-kāustubha (Bomb. 1882) f. 226a: tato vadhiṃ parigṛhya agner ulak *saptataṅṅularāṣiṅv* api . . . *kramoḃhyutkramayati*. Noch deutlicher in Nārāyaṇabhāṭṭas Prayogaratna (Bomb. 1861) f. 73b: añṅāger udciyāṃ *saptataṅṅularāṣiṅv* paścimalito vadheṃ *dakṣiṅgapādeṅv* varāḃ *kramoḃhyutkramayen* mantrāḃ |, wörtlich ebenso in der modernen Vivāhavidhicaṅdrīka von Sivarama Śāstri Gore (Bomb. 1889), 44. Dagegen sagt der Bengale Raghunandana in seinem Saṅskāratattva (Raghu, Calc. 1880, 389) nichts von den sieben Reishaufen: *dakṣiṅgapādurāṅsreṅga gaucha ma vīmapurāṅsareṅgē nktvā ekam iṅga ityadisaṅgābhīr mantrāḃ yathākramam saptāsu sthāneṅv vadhūr dakṣiṅgapādeṅv gaṅvā taddeṅv vīmapādeṅv na gauchet | evaṅv saptāsu sthāneṅv mayeḃ jamatā |*. Diese Beschreibung scheint so ziemlich der von Risley \*) betr. einer modernen Brahmanenhochzeit in Bengalen gegebenen zu entsprechen: "On the north side of the fire seven points are marked off, and the bride setting her feet westwards walks along these points, placing her foot on each in turn. As she walks, her husband follows close behind her, touching her heel with his toe and reciting at each step mantras or sacred texts". Mit den hier erwähnten seven points sind wohl auch die von Winternitz † mit den sieben Kreisen beim Feuerordeal verglichenen 'seven circles' bei dem aus bengalischen Quellen schöpfenden Colebrooke l. c. zu identifiziren, nicht minder die *sapta lekhaḃ* Kauś. 76, 21, auf welche die Braut tritt: *lekhasāpari kumārī padāni dādātī* (Kēśava). Mit den bisher erwähnten Formen der modernen saptapadi sind die Varietäten derselben noch lange nicht erschöpft. So geht bei den Rajputen in Bijapur der Bräutigam allein siebenmal um eine Stange herum, auf die ein Vogel aus Gras oder Holz gesteckt ist, worauf das die Trauung abschliessende Bewerfen des Brautpaares mit Reis erfolgt †). Bei den Musnis in Chulia Nagpur umwandeln Braut und Bräutigam einen Stein, auf welchem sieben Haufen von Reis und Gethwurz stehen, von denen die Braut jedesmal einen umwirft †). In Gurgaon im Punjab besteht die wichtigste Trauungszeremonie in siebenmaligem gemeinsamem Umschreiten des heiligen Feuers (hom) durch das Brautpaar mit zusammengeknöteten Kleidern †). Diese Verbindung der Umwandlung des Hochzeitsfeuers mit der saptapadi kommt auch anderwärts häufig vor, so bei den Marathas in Satara und Kolhapur †), bei den Kanjo-brahmanen, Bhadhnunja, Balhais und Halvals in Puna †) u. a. Man darf vielleicht auch schon für die Gṛhyasūtras eine ähnliche Mannigfaltigkeit voraussetzen, doch sind die in diesen Werken gebrauchten Ausdrücke (*sapta padāni prakramayati*, *prakramayati*, *utkramayet*, *abhyutkramayati*, *abhiprakramayati*) †) ebenfalls ähnlich, nur lässt der Gebrauch des Plurals *abhyutkramayanti* bei Gobbila auf kein Anfassen des Fusses der Braut, sondern auf selbständiges Gehen derselben schliessen, während die Ausdrücke bei den Südiñdern

\*) Tribes and Castes of Bengal I, 155.

†) Bomb. Gaz. XXIII, 150.

‡) Trupper, Punjab Customary Law II, 127 f.

§) Bomb. Gaz. XIX, 77; XXIV, 77.

¶) Bomb. Gaz. XVIII, 1, 170, 321, 313, 339.

\*) Hunter, Bengal XVII, 186.

Bandhayana und Hiranyakefin (s. o.) und auch Āpastamba (dakṣiṇa pada ... abhiprakramayati, ähnlich 1, 4, 3 dakṣiṇa padāśmanam aśṭapajati = Trav. Rep. 'mounts his wife's right foot on a stone') nur erstere Annahme zulassen, wie ja diese Sitte bei den südindischen Brahmanen noch allgemein herrschend ist, vgl. den Madras Census Report für 1891: „The bridegroom takes up in his hands the right foot of the bride and places it on a stone seven times. This is known as Saptapadi“ (p. 264).

2. Ebenfalls in Travancore, jedoch bei den Kṣatriyas, ist auch die Sitte bewahrt dass die Braut einen Pfeil in der Hand hält: 'During this ceremony (Schwingen der Leichter) the bride holds in her hand a bamboo stick pointed like an arrow and a looking glass' (l. o. 740). Auch die Stellung dieser Ceremonie in der Reihenfolge der Hochzeitsriten ist eine ähnliche wie im Baudhāyanaghya (Winternitz 39), dagegen ist dieselbe hier nur Kṣatriyas beschränkt wie im Dharmasāstra (Manu 3, 44; Y. 1, 62; VI. 24, 6–8), wo allerdings nur die Frau eine Kṣatriyī, dagegen der Mann ein Brahmane ist. Der Pfeil kann ursprünglich auch nur ein Symbol des Kriegerstandes gewesen sein (vgl. Winternitz 31).

3. Auf die berühmten Brautthänen (vgl. Hillebrandt 2 f.) ist wahrscheinlich aus Āpastambas Mantrapatha (ed. Winternitz, Oxf. 1897) ausser 1, 6 auch vyukṣat krāram in 1, 7, sowie die dazu gehörige Handlung des Wasserschöpfens zu beziehen. Im Trav. Rep. 213 wird über diesen Teil des Rituale der Paradesa-Brahmanen gesagt: "Then in order to assuage the girl's pain of parting with her parents... she repeats certain mantras and sprinkles holy water upon her. It is believed that this water will purify her from the sin caused by her grief or tears of parting from her parents". Wenn das Wasser die Sündigkeit der Brautthänen hinwegspült, so braucht man nicht zu der Annahme zu greifen, dass in der Braut an und für sich etwas Gefährliches liege, das durch das Wasser hinweggepült werden soll (Winternitz 45). Haradattas yad aṣṭa krāram tad apagacchati wird dann auf das Wasser der Thänen zu beziehen sein.

4. Auf das Weinen der Braut folgt in Travancore wie im Āpastambaghya 4, 8 unmittelbar das "Yoke-placing. Then an andva (= Āpastambas darbhojiva) or circular substance made of twisted kusa grass is placed on the head of the bride; also a yoke containing two holes at one end placed over it at right angles to it, the other end of the yoke being held in a northerly direction; a gold coin is inserted in one of the holes; consecrated water is sprinkled over her; the yoke and andva removed from her head; new female cloth given her..." Hieraus ergibt sich dass nach Āpastamba (und Knauth 76, 12 f.) kein Wagen herbeigeführt wird, wie Winternitz 45 nach der Analogie des Manavaghya 1, 10 (p. 12 f. ed. Knauer, ähnlich Kath. gr. bei Caland ZDMG. 53, 211) annimmt. Dies wird wohl die ältere Form dieser Sitte sein, die auf noch älteres Durchziehen zurückgeht, aber bei Āpast., auch in den Commentaren, ist von einem Wagen nirgends die Rede.

5. Das hier bei Āpast. l. c. direkt folgende Umbinden eines Gürtels (gotra: 'rope' Oldenberg, 'Schärpe' Traubinde) Haas, 'Jochstrick' Winternitz) ist in Travancore ein besonderer Act, dem noch das Umlegen des Halsbandes (madṅgasastra oder tali) vorangeht: "A girdle made of twisted musya grass is tied round the waist of the bride by the bridegroom and both return to the platform hand-in-hand in Indian fashion and seat themselves on it." Von diesem Zusammensitzen des Brautpaares handelt Āpast. 4, 9. Am Schluss der Pēter im Hause des Bräutigams heisst es: "The husband then completes the supplementary offerings to the fire, unties the musya girdle from his wife's waist, and the marriage ceremony is brought to a close". Ganz ähnlich Āpast. 6, 12: paricamanantam kṛtvottarasthityam yoktraṃ vimucya. Da die Umgürtung sich in Travancore mit der Umlegung des Halsbandes

verbündet, so hängen beide Ceremonien wohl zusammen und drücken symbolisch die Bindung der Braut aus. Dass unter dem yoktram ein Gürtel von Gras zu verstehen ist, bestätigt der Commentar zu Man. gr. I, 11, 20: *darbharaṅgus* viśaya vimūcya (Krauer p. 93).

6. Nur in Sudarśanāryas Commentar zu Āpast. 4, 4, nicht bei Āpast. selbst, findet sich nach dem gegenseitigen Anblicken von Bräutigam und Braut eine Art von Ehegefühle der beiden: *tatra varo vadheś ca darbbheṣ asinau darbban dharayamaṇau kṛtapriṣṭyamau sa-saṅkapatye: avabhyam karmāṇi kartavyaṇi prajāś cotsṛṣṭayitavya itī* || An gleicher Stelle in Travancore: "*Marriage Sankalpa*. — Afterwards the wife joins the husband on the heap of paddy and both make the following Sankalpa. — "Karmas (religious rites) have to be performed by both of us and progeny created.""

7. Das oben erwähnte *Sichansehen* des Erantpaares ist in Bombay nach dem Bomb. Gaz. (XIII, 1, 83 etc.) bei vielen Kasten der heiligste Teil der ganzen Trauung. Ein Vorhang (*antapata*) wird zwischen Braut und Bräutigam emporgehalten, der Astrolog gibt nach seiner Sand- oder Wasseruhr an, wann der glückliche Moment gekommen ist, worauf der Vorhang weggezogen wird, Braut und Bräutigam sich zum ersten Mal ansehen und mit Reis beschüttet werden. So schon der Sepskarakaustubha f. 221: *iyotivid a maṅgalapadyaśchānto tad eva lagṇam itī palhita muhūrtaṇi asto ... antapataṇi nṭarato 'pastrayub tataḥ kanyavarau paraśaram śraśor akṣataprakṣepam paraśarapṛokṣaṇe ca kuryāṇi varāḥ abhṛtghṇim ... saveti japaṇa śreṣṭa taya vikṛyamaṇāḥ aghorakṣur itī mantram jāpet*. Das Sichansehen wird bei Āpast. 4, 3 f. ebenso beschrieben, auch sind die begleitenden Mantras die gleichen, daher geht das *evayam* in 4, 3 auch jedenfalls darauf dass der Bräutigam zuerst selbst die Braut anblickt, indem er den ersten Mantra spricht, und wenn sie ihn ansieht den zweiten, es bildet nicht etwa einen Gegensatz zu den vorher genannten Feiern (*varan prahṇiyat*). Man könnte auch die Scene mit dem *antapata* schon bei Āpast. voraussetzen, doch heisst es in Travancore über diesen Ritus nur: "Then both the bridegroom and bride look at each other pronouncing certain mantras."

8. Auch die *Fier im Haus des Bräutigams* verläuft in Travancore ähnlich wie nach Āpast. (5, 12 ff.). So sagt über die Überführung der Braut Haradatta zu Āpast. 5, 12: *pravāḇaṇaṇ rathedibhir mayamū | praharaṇaṇ manṅyavahyena śibikaḥdinyanam | Matṛdatta zu Hir. 1, 22: pravāḇyanti śāktena rathena va nayaṇi jṇatayaḥ praharayanti va puruṣāvastibhir nayanti vety arthāḥ | Trav.: "Graha praveśa (grhapraveśa). — On the very afternoon after marriage, the bride is taken to the house or temporary quarters of the husband either on an elephant, horse, palanquin, on the shoulders of a man or in a car." Das Hochzeitsfeuer wird mitgenommen, *amṛṣyāṇam agṇim anuharanti nityo dharyāḥ*: "The sacrificial fire which witnessed their marriage is taken with her, as from that day forward the fire should be religiously preserved until death parts the couple." In Travancore folgt hier nun sogleich das Sitzen auf dem Fell und das Opfer: "After entering the husband's house, the pair seat themselves on a skin and commence a homa known as *praveśa homa* in the fire brought from the marriage house." = Āpast. 6, 10. Dann wie nach Āpast. 6, 11 der Sobosknabe, die Frucht sind Pflaunen: "Then a male child of a lady who had borne many long-lived sons is placed on the lap of the wife and is given plantain fruits." Hierauf das Zeigen der Sterne wie nach Āpast. 6, 12 und den anderen Grhyas, nur mit der Variante dass der *dhruva* von der Braut gezeigt wird: "In the evening when the stars begin to be visible, the pair come out of the house through the east or north door, and the pole star (*Dhruva*) is shown to the husband by the wife and Arundhati to the wife by the husband." Der *Agneya sthāḇpaka* eröffnet einen neuen Abschnitt, wie bei Āpast. 7*

ein neues Kapitel, wobei die Erklärung mit 'Oblation of rice cooked in the domestic fire itself' im Hinblick auf Winternitz 79 über sthālpaka Besichtung verdient, ebenso dass der Gatte wie nach Āpast. noch in der gleichen Nacht ('returning inside') den sthālpaka opfert, dass aber das Essen erst später stattfindet (anders Har. zu Āpast. 6, 10). Der Stock, der das junge Paar während der drei ersten Nächte trennt, stellt einen Gandharva vor (vgl. Pischel u. Geldner, Ved. Stud. 1, 77 f.), er ist 'ornamented with sandal and flowers and covered with a cloth or thread' = gandharīpto viśasā sūtreṇa vi parivāta Āpast. 8, 9. In der 4. Nacht nach Mitternacht = cātūrthyanātrē Āpast. 8, 10 wird der Stock entfernt, "with appropriate mantras" = uttarabhyām. Dann folgt der śeṣahoma = Āpastambasāṅśeṣe, "and the wife approaches the husband." Der Verfasser des Trav. Rep. erblickt in diesen Vorschriften mit Recht einen Beweis dafür dass die Brahmanenmädchen zur Zeit der Formnirung derselben erst in erwachsenem Alter verheiratet wurden.

Es wäre nicht schwer diese Vergleichen mit Nutzen noch weiter auszudehnen, z. B. auf laṅghoma, aśmāropāna, agniparikramāna, auch auf andere saṃskāra als den vivāha, doch möchte ich den Raum dieser Festschrift nicht zu sehr in Anspruch nehmen, im Prinzip ist ja auch schon längst anerkannt, speciell in der hier öfter citirten trefflichen Monographie von Winternitz, welche Bedeutung den modernen Gebräuchen für die Interpretation der schwierigen Ṛgṡyasātras zukommt.

WERNER.

JULIUS JOLLY.



## WALTHER VON DER VOGELWEIDE 9, 13—15 (ED. LACHMANN).

Der älteste oder zweitälteste politische Spruch Walthers von der Vogelweide, das berühmte Gedicht *Ich hörte ein wæzer diezen* (S. 28 Lachm.), hat Konrad Burdach in der zweiten der seinem Lebensbilde des Dichters beigegebenen Abhandlungen<sup>1)</sup> den Anlass zu tiefgreifenden, dem Waltherforscher und dem Historiker gleich wichtigen Untersuchungen geboten. Eine von der bisher geltenden abweichende Interpretation der Schlusszeilen des Spruchs führte ihn zu einer neuen Datierung desselben und zu einer gleichfalls neuen Bestimmung der Kreise, aus denen Walthers älteste politische Dichtung hervorging. Nach Burdach ist der Spruch 'ein Werk mittelalterlicher öffentlicher Publicistik' (S. 290), gedichtet, wenn nicht geradezu im Auftrage der staufischen Reichskanzlei, so doch jedenfalls in bewusstem Einverständnis mit den Anschauungen und Zielen der Reichsministerialen in der Umgebung Philipps von Schwaben. Seine Spitze ist nicht in erster Linie gegen die Zersplitterung und Verwirrung im Reiche, sondern gegen das Ausland gerichtet. Als durch die Wahl Ottos von Poitou in Köln, durch die Bedrohung der alten Krönungsstadt Aachen seitens der welfischen Partei die Sache Philipps ernstlich gefährdet schien, als von allen Seiten, von der Nord- und Westgrenze, im Süden und an der Ostmark, auswärtige Feinde offen oder versteckt das Reich zu schädigen suchten, als der Streit um die erledigte Krone Heinrichs VI. aus einer deutschen eine europäische Angelegenheit geworden war, da erließ Walther, als Wortführer der staufischen Politik, seinen flamenden Anruf an die 'deutsche Zunge', Philipp die mit dem *selben* geschmückte Krone Karls des Grossen aufzusetzen und durch den feierlichen Act der Krönung den Besitz des Weltimperiums zu entscheiden. Nicht in das Frühjahr 1198, wie man bisher gewöhnlich annahm, sondern in die letzten Junitage des Jahres, als die Krönung in Mainz vorbereitet wurde, wäre somit der Spruch zu setzen, und am Hofe Philipps zu Worms muss der Dichter ihn gesungen haben.

Gegen Burdachs Datierung, sowie gegen die Deutung von Einzelheiten hat sich Willmanns gewandt (Zs. f. d. Alt. 45, 427 ff.). An seiner früheren Ansicht (Leben und Dichten Ws. v. d. V. S. 87. 911 f.) dass der Spruch im Frühjahr 1198 entstanden sei, im allgemeinen festhaltend, verlegt er ihn nunmehr, indem er die Beziehung der *armen künnye* auf auswärtige Könige gutheißt und auch Burdachs Ausführungen über den Kreis, aus welchem Walthers Manifest hervorgegangen sei, zustimmt, in die Zeit vor Philipps Wahl

<sup>1)</sup> Walther von der Vogelweide. Philologische und historische Forschungen von Konrad Burdach I (Lpz. 1900), S. 135—270. 'Walthers erster Spruchton und der staufische Reichsbegriff' (dazu vgl. S. VII ff. 304 ff.).



in Mühlhausen in Thüringen (8. März), der dann freilich erst ein halbes Jahr später die Krönung folgte.

Für mich handelt es sich hier in erster Linie nicht um die Datierungsfrage<sup>1)</sup>, sondern um die Interpretation der Schlusszeilen. Sie muss, wie auch Burdach betont (S. 305), aus dem eigentlichen Kern des Gedichtes, aus dem Mittelpunkt des Gedankens heraus erwachsen. Nun hat aber Burdach meiner Überzeugung nach in den Gedankengang des Dichters Elemente hineingetragen, die diesem fremd sind, wenigstens nicht ungesucht aus dem Wortlaut sich ergeben. Daran scheint es mir, auch nach Wilmanns' klaren Erörterungen, nicht überflüssig, noch einmal rein philologisch den Zusammenhang des Spruchs ins Auge zu fassen. Wesentlich Neues habe ich dabei allerdings nicht zu bieten.

Die Situation des Eingangs hat kürzlich E. Schröder im Anschluss an den Aufsatz von Wilmanns (S. 438 f.) vollkommen deutlich dargestellt. An das Ohr des Dichters dringt das Rauschen eines fließenden Gewässers<sup>2)</sup>: 'da sieht er die Fische schwimmen, und nun durchschweift sein Scharbauge auch alle übrigen Bereiche der leblosen Natur und überblickt das Treiben der verschiedenen Arten von Lebewesen, die sie bevölkern': der (wildem) Tiere in Feld und Wald, der Vögel in Laub und Rohr, der Reptilien im Grase. Überall nimmt er heftigen Kampf wahr, aber überall erkennt er zugleich die Spuren einer festen und unabhängigen Ordnung: *si (alle Lebewesen) dükten sich ze nide, si enochnefen starc gerichte; si kiesenet künige unde reht, si setent herren unde kneht*. Was bei allen unvermeidlichen Streitigkeiten innerhalb der einzelnen Naturreiche diesen dennoch Halt und Bestand verleiht, die Rechtsordnung und das königliche Regiment, das vermisst Walther bei dem deutschen Volke. Ihm fehlt die *ordenunge*, d. h. hier nicht allgemein 'Einrichtung, Lebensweise', sondern die gesetzliche Ordnung. Diese Gedankenreihe spitzt dann der Dichter in den wirksamen Gegensatz zu: sogar die Mücken haben ihren König (vgl. J. Grimm, RF XLII), während Deutschlands Ehre *also zergit*. Nach dem ganzen Zusammenhang kann der Grund für das Schwanden von Deutschlands Ansehen (*ere*) nur suchen in dem Fehlen der Rechtsicherheit, der gesetzlichen Ordnung, der anerkannten königlichen Gewalt. 'Kehr um,kehr um', ruft er der *tueschin zunge* zu:

*die cirken<sup>3)</sup> sint ze hère,  
die armen künige dringent dich:  
Phylippe setze den weisen uf, und heiz si treten hinder sich.*

Eine Beziehung dieses Schlusses auf das Ausland, auf eine Bedrängung des Reichs durch fremde Herrscher, wäre vom Dichter mit keiner Silbe vorbereitet. Was Walther in der ganzen belebten Natur findet, in Deutschland aber schmerzlich vermisst, das ist die

1) Vgl. auch die Bemerkungen von K. Haupt im Archiv f. d. Stud. der neueren Spr. 105, 154 ff., der sich hinsichtlich der Datierung wesentlich an Wilmanns anschließt.

2) Dieser erste Vers kann realistische Beobachtung sein, wozu dann die folgende dichterische Vision heranzwächst, braucht es aber nicht, so wenig wie der Sänger 9, 20 in Rom wirklich liegen und tragen oder 9, 35 den Klammern wirklich weinen 'hört'. Dass jedenfalls die weitere Schilderung keine Naturbeobachtung nachsichtig zusammengefasst Wendungen (s. die Belege in Wilmanns' Ausg.<sup>3</sup> S. 117 f.) zu einer anschaulichen einer, *lop ric andreweta* (so richtig Schröder a. a. O. gegen Burdach S. 257) bestätigt auch die Rhythmik des aufzuklopfen Verses: *celt wolt it lop ric unde gela*.

3) Mit Paul wird *cirken*, die Leart von A, auf welche auch der Fehler *kilchen* in B deutet, in den Text zu setzen sein: C hat dafür den gewöhnlicheren Ausdruck *civiel* eingesetzt.

starke centrale Gewalt, die im Innern ') Recht und Sicherheit (*vrde uude reht* 8, 26) schafft. Die Berechtigung dieses Einwandes gegen seine Deutung hat Burdach nachträglich wohl gefühlt (S. 304 f.), allein, indem er ihm zu begnügen sucht, ist er ihm doch nicht gerecht geworden. Mit den *armen Königen* in vs. 14 können der ganzen Anlage des Spruchs nach nur Gegenkönige oder Thronprätendenten gemeint sein, nicht Könige von Nachbarreichen oder doch nur, insofern diese selbst nach der deutschen Krone streben. Auch der Ausdruck *ireten hinder sich* 'zurücktreten' passt nur für sie: wie hätte das deutsche Volk fremden Herrschern, die ihre Hand nach den deutschen Grenzgebieten ausstreckten, einfach zuzurufen können, 'zurückzutreten'? Eine derartige harmlose Aufforderung hätte wirkungslos verhallen müssen, und das Schlußwort des Spruchs wäre lahm.

Seit Lachmann (zn 9, 13) hat man denn auch unter den 'armen Königen' Philipps Mitbewerber verstanden, bald Berthold von Zähringen und Otto von Poitou (so Lachmann selber), bald Bernhard von Sachsen und Berthold von Zähringen (so Wilmanns, *Leben* S. 87), bald alle drei (so z. B. Paul in seiner *Ausg.* 3 S. 93<sup>1)</sup>). Die von Burdach S. 137 ff. gegen diese Deutung vorgebrachten Bedenken sind, soweit sie in der Interpretation von Walthers Ausdruck ihren Grund finden, m. E. nicht durchschlagend (s. auch Wilmanns, *Zs. f. d. Alt.* 45, 428): 'arm' konnten Philipps Gegencandidaten übertreibend genannt werden sowohl im Vergleich mit Philipps Reichtum (Winkelmann I, 50, 60) als im Vergleich mit dessen vornehmer Geburt (*esse keisers broder und eine keisers kint* 10, 9); 'Könige' dürfte der Dichter mit ironischem Spolze gewiss auch werden wollende Könige nennen, und was den oft angefochtenen Plural betrifft, so meine ich mit Wilmanns, dass Walther die Candidaten der Gegenpartei, obgleich weder alle drei noch zwei von ihnen zugleich auf der Wahl waren, 'recht wohl in dem Ausdruck *die armen künige* zusammenfassen' konnte. Von dieser Seite her sähe ich also keine Notwendigkeit, die von Burdach und, von diesem unabhängig, von G. Roethe (*Zs. f. d. Alt.* 44, 116) gegebene Deutung anzunehmen, so verlockend sie auch sein mag. Sie suchen, wie bekannt, in Walthers Ausdruck *die armen künige* eine Verdeutschung der Ansdrücke *reguli* oder *reges provinciales*, womit die Imperialistische Weltbetrachtung der staufischen Reichskanzlei seit den Tagen Friedrich Barbarossas die übrigen Könige Europas dem deutschen Könige und römischen Kaiser gegenüber als seine Unterkönige bezeichnete.

Die *cirken* oder *cirkel* in vs. 13, die *ze hère* sind, sich überheben, hat man allgemein metonymisch von den mit dem goldenen Reif, dem *circulus*, geschmückten deutschen Fürsten verstanden. So auch Burdach noch in seinem *Waltherbuche*. Während man aber früher vs. 13 und 14 als wesentlich synonymisch betrachtete, d. h. in den *armen künigen* die nach der Krone strebenden *ze hères* Fürsten erlickte, fand Burdach (S. 156) darin eine wirkungsvolle Steigerung: die sich überhebenden *cirken* die Fürsten, die sich gegen die centrale Reichsmacht auflehnen, die *armen künige* die nebenbürtigen Könige niederen Ranges, die auf das deutsche Reich andringen, um ihm etwas abzugewinnen. Ausser dem am 9. Juni in Köln gewählten welfischen Gegenkönig Otto, werden von ihm *usich* und nach unter die Rubrik der 'armen Könige' gebracht Ottos Oheim und Helfer Richard Löwenherz von England (S. 157 ff.), der unmündige Sohn Heinrichs VI., Friedrich von Sicilien,

1) Dass Walther wirklich nur an Fehlen 'innerhalb eines jeden Naturreichs für sich' denkt, zeigt namentlich 9, 2 *sem tront die oeppe wader in auf* d. h. d. h. d. h.

2) Für die bastrittene Chronologie der Ereignisse des Jahres 1198 sei, anser auf Winkelmanns grundlegendes Werk: Philipp von Schwaben und Otto IV von Braunschweig (Lpz. 1873—78) und Burdachs Forschungen, auf die von letzterem S. 435 Anm. citierte Literatur verwiesen.



## EENE PLAATS UIT DEN REINAERT.

Al is ook met de jaren van den grooten taalkenner, te wiens eer deze handel is sameegebracht, het veld van zijn taalonderzoek en het aantal talen, waaraan hij studie heeft gewijd, hoe langer hoe grooter geworden, nooit heeft hij bij zijne onderzoekingen zijne eigene taal verwaarloosd of uit het oog verloren. Het was aan den echten vaderlander, onder wiens eerste werken behoort eene „Handleiding bij het onderwijs der Nederlandsche Taal” (geschreven te Maastricht in 1859) steeds een genoegen, wanneer een door hem ingesteld onderzoek uitleep op de verklaring van den eenen of anderen meer of minder raadselachtigen Nederlandschen taalvorm; herhaaldelijk en in de laatste jaren steeds meer heeft hij het daarvoor opzettelijk ingesteld: getuige zijne opstellen in de laatste jaargangen van het Tijdschrift van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde. Het zal hem dus ongetwijfeld ook een genoegen zijn, dat onder de zeer verschillende en uiteenlopende onderwerpen, die in dit boek worden behandeld, ook de Nederlandsche philologie niet ontbreekt.

Het ligt niet in mijne bedoeling in dit opstel, naar het voorbeeld van onzen grooten taalkenner, den eenen of anderen Nederlandschen taalvorm te behandelen, of de geschiedenis van een Nederlandsch woord na te sporen, maar alleen eenige opmerkingen te maken over een regel uit onzen beroemden Middelneederlandschen Reinaert, het klassieke werk onzer ouders letterkunde, waarin men bij iedere vernieuwde lezing telkens nieuwe schoonheden en vroeger niet opgemerkte fijne trekjes en geestige bijzonderheden ontdekt. En wij zonden naar mijne overtuiging nog veel meer reden hebben om den dichter van dit kunstwerk te roemen, indien een tweede handschrift voor ons ware gespaard gebleven, en wij met meer zekerheid dan thans de oorspronkelijke hand van den dichter konden herkennen of herstellen. Als men ziet, hoeveel de tekst van den Reinaert winst door de vergelijking met het te Darmstadt gevonden fragment, dat helms slechts 260 verzen bevat, betreurt men het des te dieper, dat de critische hulpmiddelen voor het meesterwerk onzer Middelneederlandsche letterkunde zoo onvoldoende en onzeker zijn.

Indien wij een tweede handschrift hadden, dan zou de plaats, waarop ik hier de aandacht vestig, waarschijnlijk nooit eenige moeilijkheid opgeleverd of hoofdbreken gekost hebben, maar zou alleen reeds door de schrijfwijze de juiste verklaring voor de hand hebben gelegen. Ik heb het oog op een woord in een regel uit het tooneeltje, waar one de dorpelingen geschikerd worden in hun verwoeden strijd tegen Bruun den beer, dien zij reede meenen gevangen te hebben, doch die hun, omdat zij hnn strijdliet ook tegen elkaar hotvieren, ten slotte toch met en benevens zijne huid ontsaat. Een der genen, die

daarbij het meest op den voorgrond treedt en zich bijzonder onderscheidt, is „Ladolf metten crommen vingheren“, na Lamfrot de aanzienlijkste van het geheele gezelschap, of liever omdat het samegeraapt en daardoor eenigzins verward en ongelijkoortig was, van den heelen troep. Om die voorname afkomst meent de dichter, die bij alle voorkomende gelegenheden de ridderdichten parodieert, verplicht te zijn ook een paar leden te noemen van het roemruchtige geslacht, waaruit hij het voorrecht had geboren te zijn:

(vs. 800) Hughelijn metten crommen benen  
Was sijn vader, weet men wale,  
Ende was gheboren van Abstale  
Ende (en deze) was enne vranwe ogheren,  
Ere houtmakigge <sup>1)</sup> van lanternen.

Voor de critiek van deze regels ontbreken ons de hulpmiddelen te eenen male, want de bewerker van den Reinaert II volgt de beschrijving der dorpelingen slechts van verre en Baldunus heeft in zijne Latijnsche vertaling de Nederlandsche boeren vervangen door landelijke personen, ontleend aan de *Enchiridia* van Virgilius. Wij zijn dus geheel aan ons zelve overgelaten ook voor de verklaring van den laatste regel, die niet duidelijk is en waaraan reeds verschillende geleerden hunne aandacht hebben gewijd zonder evenwel tot eene bevredigende uitkomst te geraken.

Welk beroep kan met „houtmakigge van lanternen“ zijn bedoeld? Jonckhloet vertaalt in zijn glossarium op „Vanden Vos Reinaerde“ houtmakigge door *houtwerker*, zonder evenwel verder zich over de plaats zelve uit te laten of het woord nader te verklaren, dat bij ter omschrijving der beteekenis kiest. Martin drukt zich (bl. 390 zijner uitgave) meer bepaald uit in zijne vertaling: „einer Frau die Holz für Laternen schnitzte“. Doch terecht merkt Müller, *De oude en de jongere bewerking van den Reinaert*, bl. 38 op, dat „van lanternen“ toch niet hetzelfde is als „voor lanternen“. Voor zijn t. a. p. geopperd bezwaar, dat maken niet de bet. *beewerken* had, in welke beschrijving ook gedeeld wordt in het *Mnl. Wdb.* op houtmakigge, is evenwel geen genoegzame grond, nu maken werkelijk in dezen zin in het *Mnl.* is aangetroffen: zie het *Mnl. Wdb.* op maken (kol. 1036), waar hetgeen op houtmakigge dienaangaande gezegd was, wordt gewijzigd. Doch indien hem op grond van de vreemdheid der uitdrukking zelve geene der vroeger gegeven verklaringen volkomen bevredigt, dan is deze twijfel allesszins begrijpelijk, en zijne vraag: „kan er ook iets anders in schullen“ volkomen gewettigd.

Misschien is het wenschelijk eens andere vraag aan deze te doen voorafgaan, nl. de eveneens reeds door Müller gestelde: „Waren de lantaarns in de middeleeuwen wel van hout?“ Men zou haar zelfs nog wel iets algemeener kunnen formuleeren en vragen: „is het niet in hooge mate onwaarschijnlijk, dat men ooit ergens houten lantaarns zal hebben vervaardigd?“ Het antwoord daarop kan niet twijfelachtig zijn: in iemend met gezonde hersenen zal niet licht het denkbeeld opkomen, eene lantaarnt te maken van hout, en daardoor het in de middeleeuwen toch reeds zoo gevreesde brandgevaar roekeloos te vermiserieren. In het *Mnl. Wdb.* op houtmakigge is getracht aan dit bezwaar te gemoet te komen, door het woord te verklaren als „bewerkster van hout (houten stukken, bewerkte stukken hout) voor lantaarns“, doch dit kan niet anders dan eene zeer onnatuurlijke

<sup>1)</sup> *Ik* „eens houtmakigge“, dat niet goed kan zijn, doch „houtmakerigge“ behoeft niet in „houtmakerigge“ veranderd te worden.

en gekunstelde nitlegging genoemd worden van hetgeen er aan voorafgaat, nl. „maakster van houten lantaarntjes“, en zij wordt geenszins afdoende verdedigd door de er aan toegevoegde opmerking: „dat dit bedrijf een enigszins comischen indruk maakt, kan in de bedoeling van den dichter gelegen hebben“. Neen, men maakte lantarens of van hoorn (vgl. KIL: „lanterne, laterne, laterna, cornu“) of van het eene of andere metaal, b.v. blik. Doch zelfs, al wilde men voor hout een graphisch verdedigbaar en in den samenhang meer verklaarbaar woord in de plaats stellen, dan wordt daarmede de vreemde helder gebeelde uitdrukking toch niet weggelaten. Daarom is ook de willekeurige verandering van Van Helten verwerpelijk, die, afgaande op eene ergens in den Franschen tekst toevallig in de buurt van *lanterne*, maar in een geheel ander verband, voorkomend *corne de buaf* (zie Van Helten, *Reinaert* bl. 115) in zijn tekst heeft opgenomen „eene hoornmakighe van lanternen“.

Als moeilijkheden, ook die met betrekking tot het woord *san*, worden overwonnen, als men houtmakigge opvat als eene andere schrijfwijze van ontmakigge. Dat het dialect van den dichter of afschrijver ons daartoe het recht geeft<sup>1)</sup>, bewijzen voortvoren als het geregeld in het hs. wederkerende *ha* en *huve*, *hute* (577, uitg. Van Helten), *houden* (jonghen ende *houden*, 415, 440), *haet* (van *eten*, 564), *haet* (= *ate*, 565), *ontlaert* (711), *hoere* (= oore, 792), enz.

Ontmakigge is het Vlaamsche vrouwelijk van ontmakere, dat weliswaar in het Viamsch en in het Mnl. niet gevonden is, doch waarvan het vroegere bestaan bezopen wordt door het Mnd., waar *ontmaker* voorkomt in de bet. *Aerateller, lapper* (ook in den enigszins vreemde vorm *ontmakende*, a. 1289 te Rostock voorkomende in „*olt-makenigen-strate*“, d. i. „*platen renovatorium*“). „Eene vrouw, die lantarens onknept of opknapt“, eene „lantarenlapper“ is zeker minder vreemd dan „eene vrouw die hout voor lantarens bewerkt of houten stukken voor lantarens vervaardigt“, en evengoed denkbaar als heden ten dage eene ketellapper. Men bedenke welk eene groote rol bij de vroegere gebrekkige verlichting de lantaarn of het „schijvat“ (gelijk men in Overijssche tongvalen zegt) heeft moeten spelen. Dat het bedrijf tot de allerlaagste zal hebben behoord, verhoogt het comische der toevoeging, en dat men zich dit beroep eerder denkt uitgeoefend door een man dan door eene vrouw, schijnt geen overwegend bezwaar. En mischien mag men uit het woord *ena*, waarmee in het hs. de regel begint, afleiden, dat er in den oorspronkelijken Reinsert werkelijk de naam bestaan heeft van een mannelijk persoon die dit beroep uitoefende, en van wien Yronwe Ogerne de dochter was.

Er blijft nog éne zaak te bewijzen over, nl. de vorm der samenstelling ontmakere in verband met de betoekenis: *hij die iets dat oud is maakt, herstelt, opknapt, opknapt, repareert*. En ook dit is te leveren. In het Mnd. vindt men naast *ontmaker* de samenstellingen *oltkoder*<sup>2)</sup>, *oltlepper*, *oltbater*, *-bater*<sup>3)</sup>, en *oltchröder*<sup>4)</sup>; in het Mhd. *altbüezer*, *altriuze*<sup>5)</sup>, *altverhure*; in het Hld. *altficker*<sup>6)</sup> en *altschuster*<sup>7)</sup>, en dat men ook in het

1) Vgl. de opmerkingen over de A van het begin der woorden in een artikel, getiteld „Spoken en hooen“ van Dr. Henseling, in *Taal en Letteren* 11de jaarg., afl. 11.

2) Vgl. mnd. *zolden*, *ontbuesen*, *biken*, *reparieren* (Lübben).

3) Vgl. nld. *herstelltoeser* = *ketellapper*.

4) d. i. *olterlepper*.

5) d. i. nld. *oudrest*, *uitdrager*, *oudcheerhoop*. Het woord heeft niets met *roef* te maken: zie Franck op *oudrest*.

6) d. i. *schoenlapper*.

ouder Ndl. soortgelijke samenstellingen heeft gekend, bewijzen het bij Kil. opgegeven woord oudlapper, „veteramentarius sutor“ (*schoenlapper*) en misschien outwerker (*Invent. v. Brugge* 4, 306; *Rek. v. Brugge* v. 1302, bl. 92 en 159 e. e.), dat volgens Galliard hetzelfde is als oude graeuwerker (*Invent. v. Br.* 5, 237), doch waarmede ook „houtwerker“ kan bedoeld zijn. Het Mhd. *altwerkere* heeft de algemeene, ook voor het Mnl. niet onwaarschijnlijke, beteekenis „der alte aschen ausbessert“.

LINDEN.

J. VERDAM.

## ON THE INITIAL SOUND OF THE SANSKRIT WORDS FOR 'DOOR'.

The Indo-European stem for 'door', *dāsur*, *dāvṛ*, *dāvr*, is continued in all branches except Sanskrit with regular phonetic representations of the initial *dā*. In Sanskrit we are perplexed by *d* for *dā*: the only explanation of the irregularity which can claim attention is von Fierlinger's, KZ. XXVII, 476. He suggests that the change of *dā* to *d* originated in the *bā*-cases, *durbhāgam*, *durbhāsa*, and *durbhāgā*, where the loss of the initial aspiration is due to dissimilation from the aspirate *bā*. From these cases the non-aspirated stem is assumed to have spread analogically over the entire paradigm, changing \**dāsuram* to *dāsuram*, and so on.

As it happens the *bā*-cases of the consonantal stem do not occur anywhere in Vedic or Sanskrit literature, a fact not exactly prepossessing in favor of the theory. Next we call up the practically unlimited number of cases in which the *bā*-suffixes do not cause dissimilation: *dāi bhāsa*, *svadhī bhāsa*, *vytra-hī bhāsa*, *ratna-dhī-bhāsa*, etc. It is not possible to cite a single case in which the *bā*-cases obviously perform the act in question. We must not forget that the Hindu speakers of early times felt the *bā*-suffixes almost, if not quite, as separate words, witness the types *maṇo-bhāsa maṇo-bhāsa* (for \**maṇo-bhāsa*, etc.) in imitation of the nominative *maṇo*, and the like. The feeling that the *bā*-cases (along with *su* of the loc. plur.) are in a way separate words has without doubt caused their treatment in most of the Pāṇinipaths of the Vedic Saṅhitās as secondary (*addhita*) suffixes and compounds; i. e. the *padapāṭha* divides *manobhāsa* into *maṇo + bhāsa*, etc. just as it divides *prajñānt* into *prajñā + ant*, or *vytrākaṇ* into *vytra + kaṇ*.

In Sanskrit aspirates do not dissimilate across from suffix to root. The cases which Wackernagel cites with due reserve, *Altindische Grammatik* § 108, are not at all calculated to prove this dissimilation. A word like *jahi* for an ideal \**ha-hī* is conceived to be reduplicated; *badhī*, 'be thou' from *bhū* 'to be', instead of the ideal \**bhū-dhī* is every way irregular, obviously under the influence of that other *badhī* 'perceive thou' from root *budh* (Indo-Eur. *būdhi*). Nor is *vidātha* to be derived from \**vidā-dhā*, as has been assumed repeatedly, last by Oldenberg, ZDMG. LIV, 608 ff., and Foy, *Anzeiger für Indogermanische Sprach- und Altertums-kunde*, XIII, 21 ff. Not to speak of *śobhātha* 'brilliance' (SV. I. 409), *bubodhātha*, and many other phonetic groups of the same sort, these excellent scholars ignore the local element in *vidātha* when they assume 'reverence', or 'sacrifice' as the fundamental meaning. In JAOS. XIX, 16 I pointed out that the occurrences of *vidātha*



are pretty nearly restricted to the locative: a local starting-point for the manifold meanings of the word seems to me unavoidable. There is none but 'establishment, household', from *śid* 'acquire'. A bride addressed in the words, *śāśīti tvāś vidātham ś vadāśi* (RV. 10. 85. 25), just as she is about to go to her husband's home, cannot be conceived to command or announce the sacrifice (Foy, *ibid.* p. 22), because the *pāśi* is the very last person to do so. The meaning must remain: 'Full of authority do thou order thy household'. Through the intermediate meaning 'sacrificial establishment' I had arrived at much the same meanings which they advocate, namely 'sacrifice' (*ibid.* p. 17). This accounts for the contact in the meaning of *vidātha* with derivatives from root *vidh* 'revere' (Odenberg, l. c. 610), but it does not justify the etymological derivation of *vidātha* from *vidh*. That this is incorrect I hope to be able to show elsewhere.

In von Patrübny's Sprachwissenschaftliche Abhandlungen, March 1901, vol. II, fasc. 4, p. 115 ff., Professor Osthoff has shown pretty clearly that the consonantal stem *dāvēr* (in distinction from vocative derivatives such as *dāvēr om* in Goth. *dāiv*, or *dāvēr-s* in 3<sup>rd</sup> Lat. *fortis*) was restricted preethnically in its use to *plurale tantum*. Vedic Sanskrit on the other hand has both *duale* and *plurale tantum*, e. g. *dvārau* (*dvāra*) and *dvāras*: of this *duale tantum* the other I. E. languages show no sign. It is difficult to imagine a pluralic door; Osthoff's discussion, *ibid.* pp. 118, 121, points to an undefined number of blocks of wood or boards which were piled up in front of an entrance. I do not regard this as a likely theory, believing that in ancient I. E. times the plural was used largely to express the dual, even in the case of natural pairs. In other words the *plurale tantum* in this word expresses the dual. Anyhow we are not left to doubt what was meant by the dual door when it had developed in Vedic civilization. It is then no longer a primitive affair, but refers to a hinged door of two 'arms' or 'wings', folding-door ('flügel-thür'). Aside from the dual forms *dvārau*, etc. the duplex character of the door is very frequently expressed figuratively in ancient times. The stem *pakṣas* 'wing' is used in the plural (for dual) to describe the two main parts of a door: VS. 29. 5; TS. 5. 1. 11. 2; MS. 3. 16. 2 (184. 6); 4. 13. 2 (200. 11); KS. 16. 13; KS. Açamedhagrantha 6. 2; JB. 3. 6. 2. 2. The commentators explain *pakṣobhis* by *parśva* 'side' (TB., p. 376), *pakṣa* 'wing' (Mahābhāra to VS. 29. 5: cf. *dvārapakṣas* 'branch of the door', in the comment on 28. 13). The prose version of *pakṣobhis* is contained in *dvārapakṣa* 'wing of the door', Kauç. 36. 2; AG. 4. 6. 7; in *dvārapakṣas*, *dvārapakṣas* 'arm of the door', Apç. 21. 18. 12; 19. 5; LA. 1. 3. 1; 2. 3. 9; and in *dvārapakṣake* Pç. 3. 4. 18; ÇG. 3. 3. 8. The last-mentioned dual, *dvārapakṣake* 'the two door boards', are treated symbolically as 'day and night', the favorite dual conception of Vedic times. Perhaps the reader will now guess my explanation of the irregular initial sound of *dvāra*: at the same time when the prehistoric plural changed to a dual, owing to the keen realization of the duplex character of the door in the Hindu mind, the process was helped on by popular etymology so as to express still more convincingly the inherent doubleness. The basis of the popular etymology is Vedic *dn̄s* 'two', the continuation of I. E. *dn̄s*.

BALTIMORE.

MAURICE BLOOMFIELD.

NOG BENIGE TAAL- EN LETTERKUNDIGE AANTEEKENINGEN  
OP HET NIEUW-JAVAANSCH GEDICHT GĀLĀGĀLĀ').

Hooggeachte Juhlaris! In den feestbundel, U aangeboden om Uwe verdiensten als Polyglot te huldigen, zal, hoe veelzijdig de bijdragen mogen zijn, het loouwendel wel toekomen aan hen, die U als Maestro erkennen op het gebied van de Indische en de Polynesische taal- en letterkunde. Dat is het terrein, waarop Gij U vooral hebt bewogen en waar Gij hebt uitgebloeit.

Na reeds meer dan vijf en twintig jaar geleden verscheen Uwe hoogst belangrijke Verhandeling: „Eene Indische Sage in Javaansch gewaad?”. In die Verhandeling hebt Gij de overeenkomst en het verschil tusschen het Indische origineel (eene episode uit het *Mahābhārata*) en het Javaansche toneelstuk getiteld: „*Okong Obangan bale si Gālā-Gālā of „Brand der zaal Gala gala”* uiteengezet op eene wijze, die U, toegerust met een groote kennis van het Sanskrit en Javaansch beiden, niemand kan verbeteren. Bij die gelegenheid hebt Gij ook melding gemaakt van een nieuw Javaansch gedicht, de *Bale Gālāgālā*, dat dezelfde gebeurtenis behandelt. Doch, terwijl Gij van de „*Lakṣa*” het „toneelstuk” als veel ouder en klassieker letterkundig product eene vertaling gegeven hebt, hebt Gij U wat het gedicht betreft, eene trouwzwaare zeer uitvoerige en vrije, meer moderne omwerking, tot eene zij het dan ook hier en daar gedetailleerde beschrijving bepaald.

Reeds hebt Gij met een enkel voorbeeld het karakteristieke van dat nieuwere, onder invloed van het Hollandsch geboren voortbrengsel doen nitkomen, maar er is nog wel een en ander overgebleven, waarop ik thans de aandacht zou willen vestigen. Door U op de belangrijkheid van dat werk ook voor de kennis van Javaansche woorden en uitdrukkingen attent gemaakt, heb ik het namelijk met de pen in de hand gelezen, en er niet alleen heel wat materiaal voor de Javaansche lexicologie in opgeslaan, maar ook uit het verhaal eenige typische punten opgeteekend, die mij alsnog der vermelding waardig voorkomen, terwijl ik dan tevens de gelegenheid kan waarnemen om enkele Javaansche uitdrukkingen nader te verklaren en toe te lichten.

Voor eerst dan de volgende episode:

Als Vorst Dēśārātī de regering van Ngastīnā aan zijn zoon Koeroepati wil overdragen, herinnert deze zijn vader dat de helft van het rijk aan de Papjāwā's toekomt, doch dan mengt de Patih Sōngkoeni zich in hun geschil en argumenteert volgens den dichter (M. 27 vlg.):

1) Codex 1869 van de Jav. bez. der Leische Bibliotheek.

2) Uitgegeven door de Kon. Akad. Amsterdam, v. d. Post 1876.

„Gij hebt gelijk prins, doch uw vader denkt in de eerste plaats aan het belang zijner eigen kinderen; gij kent dat gevoel nog niet van kinderen te hebben; als zij op den leeftijd zijn „*stratejan*, d. i. beginnen te loopen, doet men al zijn best om „*gelang* en „*katong* (armbanden „en collier's) voor hen te koop en „*keronjang* (rinkelende metalen ringen boven de enkels „gedragen; hoewel te meer als zij op den leeftijd gekomen zijn van lust te hebben in moeis „kleuren („*birahi saydang*), dan ziet men er niet tegen op desnoods een buffel te verkoo- „pen . . . . en later als de vader slecht in zijn contanten zit, heeft hij er zijn kris voor „over, tenelude zijn zoon in staat te stellen om te trouwen of een door een ander be- „kleeden post te koop en („*ngtoer kabiklatan*).

Van een geheel anderen aard doch ook aardig is de wijze, waarop de dichter (bl. 88) Koepti sprekende invoert, als zij „*Bimâ* vermaant geen voorbeeld te nemen aan Ardoeni, die te veel aan „*Venus Vulgata* offert en er nu ook uitziet nog onfrischer dan een lijk.” De Javaansche nitdrukking luidt „*soemringah majit* „fleurig (er bij is) een lijk” (Zie over dergelijke niet altijd goed begrepen nitdrukkingen hieronder).

Levendig en vermakelijk is ook (bl. 144 volg.) de beschrijving van den tocht dien de Pandiwâ's, door de Koerwâ's voorgegaan, afleggen, zich begovende naar Ngastinâ om daarna gezamenlijk naar de door dezen voor hen ingerichte „*Bale Gâmpilâ* te gaan. De twee jongste Pandjâwâ's, ongeduldig gelijk hun leeftijd („*roemidjâ poetriâ*) meebrengt, willen nu eens met hun moeder Koepti in den draagstoel zitten, dan weer te paard, dan weder er af en te voet, om na een oogenblik weer liever gedragen te willen worden. Eindelijk verzinzen zij om de paarden van de Koerwâ's aan het hollen te brengen en nemen daartoe de hoofdoeken van de paardenjongens die zij aan de staarten binden.

Dat de invloed van Ardoeni op de vrouwen door de Javaansche dichters met voor- liefde wordt getoekend, spreekt van zelf, doch onze auteur geeft weer eens een aardige variatie. Zoodra niet in de Javaansche Don Juan op het gebied der Koerwâ's aangekomen of de prinses Doersilâwati is onder zijn suggestie zich zelf niet meester, „zij is zoo onge- „durig als een tol (bl. 162 „*kekejan*), ja gunt zich nauwelijks den tijd om zich beoorlijk „mool te maken; half aangekleed verlaat zij het bad, slaat in de haast maar wat om en „komt zoo in den kring van het gezelschap; een „*reprimande* van haar Mama, de Koningin, „lijft natuurlijk niet achterwege.”

Grappiger nog is een huiselijk tafereel ten hove (bl. 150) „waar de dochters de „*hou- „neus* waarnemen en op zijn Hollandach boterhammen met kaas snijden („*ngiris roti lan „kadjoe*), doch meer naar Ardoeni dan naar haar werk kijkende teikens haar vingers met „het schampende mes raken („*ngjumps*).”

De beschrijving van den brand der „*Bale Gâmpilâ* waaruit zij door de witte „*garangan* gered worden, geeft geen aanleiding tot een bepaald referaat, doch daarna op den tocht van Koepti met de vijf Pandjâwâ's door de onderwereld treft ons de wijze waarop de dichter nâlef en kinderlijk (bl. 351 volg.) teruggeeft „den angst, die den jongsten der Pandjâwâ's „bekruipst bij het zien van een al te natuurlijk gebedhouwden „*Boetâ* (Titan)-kop („*pinis- „sâ das Boeti saking wacisae kang kardi*) op een der poorten van een lusthof. De moeder „daagt er slechts met veel moeite in het kind te sussen („*ngojem-ajem*), door het op den „schoot te nemen. Ach moeder, roept het, hij doet alsof hij zich op ons wil werpen en „ons bijten. Kom kied, sust zij, dat kan hij niet, hij is immers van steen. De jongen geheel „gerustgesteld krijgt er zooveel aardigheid in, dat hij zijn moeder fleemt om het beeld mee „te nemen, en het (nu toch weer geloovende dat het leeft) te laten vechten met een kat

„die zij thuis hebben. Alleen de opmerking dat de eigenaar, de God Anantabogî dat niet „goed zou vinden, kan hem van dat denkbeeld afbrengen.“

Bij de onderhandelingen over het huwelijk van diens dochter Nâgîgini, die hare zinnen op Wrekodârî (Bimâ) heeft gezet, gaat het toe, zoals het Indische recht dat eischt (zie B. Dehrûck, Die indogermanischen verwantschaftsnamen, p. 578 sqq. 1), nl. dat de ondsche moet voorgaan. Bimâ nl. die de 2<sup>de</sup> zoon is, maakt bezwaren en zegt (bl. 431) „mijn ondsche broeder heeft daar recht op en komt het toe om het eerste te trouwen (*wadîg kang downi boeboneza, soeng toesi kang rabi dîsiq*).“ Doch hij laat zich bepraten. Lovendig en vermakelijk is wel de beschrijving van de voorbereidselen tot het huwelijk. „De vervalsarlijke, wijde, reusachtige Bimâ leent zich met moeite daartoe en verzoekt asjebbleft geen omslag te maken (*rimoesi*); ook zijne bruid in de onderwereld aan de *modes soudaines* niet gewoon, „stribbelt tegen, en zegt tot hare zuster die haar mooi wil maken (bl. 442): nu, maar „ik behoor toch niet klaar te worden gemaakt voor een hapengevecht (*hâtig soeng arîp di laudîng ipi soen iki pîlig*). De ondsche zuster had namelijk het woord *hêbes* gebruikt, hetgeen ook wel „mool“ kan beteekenen maar gewoonlijk „gehard, goed voorbereid v. s. *echthean*.“

Het huwelijk heeft plaats en de jonge vrouw is erg gelukkig. Haar vader kan zich dat niet begrijpen, omdat zijn schoonzoon zulke ruwe manieren heeft: „zeg het mij nu „eens rondit, vraagt hij (bl. 467 volg.), van wien houdt ge meer, van nu man of van mij? „on later: Wat heb ik dan toch misdeven dat haar liefde voor mij op mijn schoonzoon is „overgegaan. Het boek schuddende (*gêdy, mansoq mansoq*) gaat hij weg, mompelende (*oemil oemil*) en telkens omkijkende, zich beklagende, dat zijn dochter het goede wat hij haar „gedaan heeft, wegijfert (*ngilangate*): dikwijls als zij ondengend was geweest ben ik „hare moeder, de *koeweq* (een wilde kat) die haar daarover onderhield (*wêmarahe*), te „hijf gegaan.“

De eigensardige wijze, waarop Bimâ zijne jonge vrouw in de wittesbroodsweken liefkoost of met haar stoelt — onder anderen gebruikt hij haar als vangtal (bl. 459) — is te vinden in de „Indische sage“, doch niet hoe het hem na eenigen tijd in de onderwereld begint te vervelen en de komische wijze waarop hij, als men hem niet wil laten gaan, zijn besluit verdedigt (bl. 483: „ik zou hier toch niet kunnen geïjoe (? *tjêhâsi eig. nîlloopen* „van een kokosnoot, immers (*soeng*) ik ben geen afstammeling van een *oedil* (een jonge „widoel), of denkt men, dat ik verkoos een *widoel* (een modderpaling) te worden, en mijn „lachje te bergen (*angoengil oerip*) om een *sidat* (soort paling met ooren) tot vrouw te „krijgen“ neen: „lover ga ik naar mijn bergen terug, dan een *tjêlarat* (soort hagedis) in „mijn armen te hebben.“

Ziedaar, Hooggeachtte Juhilaris! nog eenige tafereeltjes uit de *Gâlîgûti*, die ik, voor zoover zij Uw aandacht niet ontgaan waren, in Uw geseugen terugroep. In de hoop dat Gij er wel iets aardigs of onderhoudends in zult vinden, vervul ik daarmee tevens den aangename plicht van U dank te zeggen voor den goeden raad, mij in der tijd gegeven, om dat boek te lezen. Ik heb er veel profijt van gehad. Misschien wordt thans ook nog een ander vakman opgewekt om het nader te leeren kennen en met de lezing er van zijn voordeel te doen.

Ten slotte wil ik nog een enkel Javaansch woord of Javaansche uitdrukking bespreken en trachten nader toe te lichten, of beter te verklaren.

1) Deze bijzonderheid dank ik aan mijn Collega Uhlenbeck.

De op blz. 106 r. 13 aangehaalde uitdrukking: *Soewringah wajü* behoort tot dezelfde, die ik in Bijdragen 1878 en 1887 behandeld heb, als bijv. van iets heel zoets: *paü goeli*, „bitter suiker, suiker is er bitter bij“; van een ergen botterik: *lapdép ðinghoel*, „scherp knie, d. i. nog botter dan een knie“, enz. Hiertoe moet ook gerekend worden het gebruik van *ädi*, *awon*, slecht (zie mijn opstel in Bijdr. 1889). Ook hiervan geeft ons gedicht een paar leerzame voorbeelden: op bl. 483 *ngor* (*moethä mring woekir*)... *ädi* (*ngkëp (älarat)*) liever... dan *sig*, slecht(er) is het (zie vorige blz. r. 13 v. o.); ingewikkelder is, doch mits de grondbetekenissen van *ädi* in het oog houdende, toch duidelijk: bl. 501/502 *awon* (*pröjäh kenging soeah*, *margä pinisah ngögö*) *bagyi* (*jen kandiéng poekoeloen angoutapmä ing kstroeli*) slecht(er) is het... een geluk zou het zijn als... d. i. dood U mij liever, dan dat ik sterf van verdriet, omdat ik van mijn kind gescheiden ben.

Voorts het woord *mriégjäd*, als „uitroep van verwondering.“

Ik heb het woord tot nog toe alleen in de *Gälü Gälü* aangetroffen. Het Javaansche Woordenboek van Wilkens geeft als betekenis op: „het zou een wonder, een geluk zijn!“ ook woord het gelijkgesteld met *béjü*, „mogelijk, doch niet waarschijnlijk!“ (ook wel *pirä béri* of *béjü*) en met *mangü*, „zal wel niet dat, of *manéh*... *jen* „hoeveel te meer of minder is het te denken, dat“; door mij reeds vermeld in de Nooy's Dialecticon. Thans echter ben ik in staat van die min of meer uiteenlopende betekenissen een *verklaring* te geven. Als men *mriégjäd* eplüit in *mriég* en *jäd*, of gebruikelijk *mérgä* en *jäd*, beantwoordt het volkomen aan het gewone Javaansche *gene-jü* (ook wel *jü-gene*). *Gene* toch is gelijk aan *dene*, in het tegenwoordige Javaansch redengevend gebruikt evenals *mérgä*, *margü* of (*a*)*margü*.

Naar analogie zou dus ook de uitroep van verwondering *kalinganejäd* bestaan, niet uit *kalingane* en *jäd* met tusschenvoegsle *j*, maar uit *kalingane* en *jäd*. En *mendakanejäd*? de Javanen gebruiken van den Kräm-vorm *mendakipoen* ook den vorm *mendakipoen + ä*, doch dat kan een vergissing zijn; in ieder geval *mriégjäd* uit *mriég* en *jäd* staat vast, want *mrepg + ä* zou geven *mrepiäh*.

Een andere uitroep van verwondering, die ook wel eens verklaard wordt met *genejü* is het woord *dadaq* of *dadaq-an*, dat meestal voorkomt in de betekenissen van „overwacht“ of „plotseling.“ Dit woord nu heeft een geheel andere oorspronkelijke betekenis, die men kan opsporen door het te vergelijken met andere van denzelfden stam *daq* afgeleide woorden. *Idaq* namelijk beteekent „het met den voet treden of trappen (op iets)“, *tiadaq* schrede; *dadaq* of *dadaq-an* moet dan ook eigenlijk aanduiden het „overwachts of plotseling ergens den voet zetten (of komen), optreden“, zoo in Kantjil I 18 *dadaq kang bijä roepa moe* „kijk! onverwachts treedt iemand van jou uiterlijk op“, al wordt het thans meestal gebruikt in de betekenis „van een verwondering of bevreemding over iets dat tegen verwachting gebeurt of iemand overkomt“; zoo ook de afgeleide vormen *andaqoq*, *kidadaq* of *dawadaq-an*. In onze *Gälü Gälü* bv. (bl. 309): *dawadaq-an lilih doekane*: „kijk onverwachts behaarde zijn toorn“.

Merkw aardig overeenstemmend is ook weder hier de grondbetekenissen van *andaqoq* of *kidadaq* afgeleid van den met *daq* verwanten stam *äoq*, voor welk laatste het Javaansche Woordenboek van Wilkens opgeeft: „overvallen, verrast door iemands komst“. Deze vormen, mij uit de lectuur nog onbekend, trof ik eerst onlangs aan in de Javaansche Courant *Djinet Kayda*, den laatste in jaarg. 1902 n°. 76, den eersten in jaarg. 1901 n°. 129.

LEIDEN.

A. C. VREEDE.

## HET INFIX IN

NIET EEN INFIX OM PASSIEVE VORMEN TE MAKEN, MAAR DE TIJDSAAANWIJZER  
OM AAN EEN VORM DE WAARDE TE GEVEN VAN EEN  
GEDECIDEERD AFGELOOPEN HANDELING.

Het inzicht in de structuur der talen van de Maleisch-Polynesiësche taalfamilie is, zeker niet het minst door de studien van den man, aan wien in oprechte hulde dit album wordt aangehoeden, belangrijk veel ruimer en jaister geworden. Zijne onderzoekingen hebben bovenal doen uitkomen, dat vele der andere opvattingen onjuist waren, en dat ook de Maleisch-Polynesiësche talen van een andere zijde bekeken moeten worden, dan men deed, dat men ze niet heeft te beschouwen als erg primitieve talen, daar ook zij in wezen een lange geschiedenis hebben doorgemaakt, en in plaats van onontwikkeld, zeer verworden, versleten en vergaan zijn, iets wat het eerst door Kern's partner in deze studien, wijzen van der Tunk, duidelijk en scherp werd geformuleerd.

Het voorhanden zijn van die andere opvatting laat zich begrijpen, en zelfs gemakkelijk verklaren. Wanneer men den gang van zaken even nagaat, en de geschiedenis raadpleegt, dan bespeurt men oogenblikkelijk, dat de beoefening dezer talen van het Maleisch moest nitgaan, en dit heeft jaren lang zijnen nadeligen invloed laten gevoelen, en het doet dit nog. Het Maleisch is nu eenmaal een der meest verarmde talen van de westelijke groep der familie, al is het klanksteelsel er vrij sterk in gebleven.

Mot het Maleisch moesten deze studien beginnen. Toen de Portugeezen dezen Archipel bereikten, heerschten op het gebied, dat thans het Nederlandsche territorium vormt, vier dezer talen als cultuurtalen. Dat deden zij ook toen de Hollanders er kwamen, en dat doen zij er nog, het Maleisch, het Javaansch, het Boegineesch en het Ternataansch, maar het was bovenal het Maleisch, dat als zoodanig veel in te brengen had, omdat deze taal ook tevens, als lingua franca, over den geheelen archipel, en zelfs daarbuiten, als een Proteus, met allerlei gezichten, haren scepter zwaaid. Een ieder leerde Maleisch en een ieder kende Maleisch, alle vergelijkingen ten opzichte van de andere talen van den Archipel, naarmate men ook deze leerde kennen, gingen van het Maleisch uit, werden daarop geschoeid, en op den voorgrond werd steeds geplaatst de eenvoud, de primitieve eenvoud, het wel, die het Maleisch zou kenmerken.

Dit standpunt heeft men thans gelukkig verlaten, maar toch laat zich die uit den historischen loop der beoefening dezer talen geboren invloed op de beschouwingen nog steeds gevoelen, en er zal zonder twijfel nog veel verricht dienen te worden om hem

geheel te boven te komen, te meer omdat ook de andere talen, die uit dezelfde oorzaak voor bestudeering daarna het eerst in aanmerking kwamen, op allerlei punten, zij het dan ook andere, een even erg verarmden toestand vertoonden, en dit op zijn beurt onvermijdelijk op de opvattingen van grooten invloed wezen moest.

Ten opzichte van eene belangrijke bijzonderheid zij dit hier even toegelicht.

Niets schijnt zoo vast te staan als de passieve waarde van het taale infix *in*, dat in vele talen, dit dient hier dadelijk opgemerkt te worden, en wel juist in die talen welke door de toestanden eerder dan andere voor een nadere kennismaking in aanmerking kwamen, naitalend in passieve woordvormen, d. w. z. slechts daarin, wordt aangetroffen, en dan ook daarom als het passieve infix *in* gequalificeerd is geworden, volkomen verklarbaar, maar daarom nog geenszins tevens ook correct.

Het optemen der talen van de Philippijneo, en van de directe verwanten van deze, in het onderzoek heeft reeds op vele punten doen zien hoe verkeerd en benepen op vele punten de langs de boven genoemde historische lijn geboren opvattingen waren. Ten opzichte van het infix *in* werd tot nog toe de vraag niet gesteld: wat deze talen ons daaromtrent eigenlijk wel leeren.

De uitkomst is een geheel andere, een frappant verschillende, en dat, terwijl juist ook deze talen ons dat infix *in* in passieve vormen, op een zekere wijze als die andere talen, leveren.

In die talen van de Philippijnen, of laat ons liever zeggen in de talen met tijdvormen, want zoo zijn daarmede tegelijkertijd ook de aan deze talen nader verwante begrepen, is het werkwoord zeer sterk ontwikkeld, maar vertoont het ook tevens vele archaische vormen. Verdere ontwikkeling schonk aan vele vormen het leven, die nadere, nauwkeuriger, specialere tijdsaanwijzingen aangeven, of ook aan vormen, waardoor een meervoud van de handeling, en dan ook van de handelende personen of de behandelde objecten wordt uitgedrukt. Het uiteenloopen uiterlijk dezer vormen in de verschillende talen doet zien, dat zij voor een deel zeker nieuw-formaties zijn. Doch daarnaast vindt men bepaaldelijk voor de hoofdtijden, bij alle verschil, dat ook hier op te merken valt, een substratum van tijdvormen, dat zij samen gemeen hebben, en dat zij zonder twijfel gezamenlijk uit den ouderen toestand dezer talen, uit haar aller moedertaal, hebben overgenomen en gevoeren. Het zal voor velen, op dit oogenblik, nog niet gemakkelijk zijn zich een goed denkbeeld te vormen van het werkwoord in deze talen. Hoewel bijv. in de grammatica voor het Ibanag van de Cuevas en die van Adriani voor het Sangireesch een goed overzicht over de werkwoordsvormen, in tabelvorm, wordt gegeven, zijn ook zelfs de gegevens daar verstrekt, nog niet voldoende, dat men uit hante beschrijvingen ook de genetische waarde van ieder der vormen en hare onderlinge verbouding van het gewenschte standpunt dadelijk opmerkt en voelt. Dit veroorzaakt, dat het werkwoord zich veel ingewikkelder voordoet dan het in werkelijkheid is, en dat is bij de mededeelingen over het werkwoord in de andere talen, in de andere grammaticas, nog veel voetbaarder. Men heeft, bij volledigheid in de opgaven, naar een vereenvoudiging in de beschrijving te trachten, maar zal zich, als men begint zich te bepalen bij de vormen der hoofdtijden, waarmede hier bedoeld worden: de tegenwoordige tijd, de gededdeerd verleden tijd, en de toekomstige tijd, spoedig een goede tijd als vooral de tegenwoordige tijd in hooge mate geïnfleueerd en in vorm gewijzigd werven.

Uitvoerigheid zou hier allerminst op hare plaats zijn hoezeer het onderwerp er ook

toe niðlokt. Beknoptheid is wenschelijk, en kan verkregen worden door een kort tabelarisch overzicht van de vormen dier hoofdtijden in verschillende dier talen met tijdvormen, voelende om te laten zien wat op het punt in kwestie opgemerkt behoort te worden. Het is zelfs niet noodig de beteekenissen der woorden op te geven, evenmin als de tabel uitgebreid behoort te worden over de passieve vormen, daar het feit dat het infix *in* ook in dezen wordt aangetroffen van genoegzame bekendheid is. Slechts zou dit wenschelijk zijn om even aan te toonen, dat dit in die talen met tijdvormen geschiedt op een wijze, die geheel overeenkomstig is met die waarin men het infix *in* in de actieve vormen dier talen aantreft.

Zoals bekend is kunnen de actieve vormen in deze talen in twee groepen verdeeld worden, nl. die met het infix *um*, en een tweede, waarbij de vormen gemaakt zijn met praefixen, die allen met een *m* beginnen. Enkele dezer laatste hebben, door de intransitieve waarde die ze kenmerkt, menigwerf ook een passieve beteekenis, iets wat op het betoeg van geometrie invloed is, trouwens het is genoegzaam bekend, dat woorden als „gebroken” zowel kunnen beteekenen „stuk” als „stuk gemaakt”, en waarom. Er kan dus volstaan worden met van de laatste groep slechts een voorbeeld van één dier praefixen te geven, doch behoudende de vormen der drie hoofdtijden wordt ook vermeld die van den Imperatief, om reden dat de eenvoudigste en duidelijkste vorm van de afleiding meer dan eens slechts in Imperativo optreedt, waarnaast dan de tegenwoordige tijd of de toekomstige tijd door een nieuw-formatie of een omschrijving pleegt uitgedrukt te worden. In de tabel wordt verder van twee soorten van letters gebruik gemaakt, etaan en cursief, om de regelmatige vormen te laten nitkomen tegenover de andere, die in de tabel moeten worden opgenomen, maar nog andere bijzonderheden vertoonen (omschrijving of reduplicatie, dit laatste eenedeels om een dunr aan te geven, praesens, anderdeels om hesitatie of een dubitatief uit te drukken (futurum). De laatste vormen, de onregelmatige, zijn in cursief gegeven.

In bijzonderheden over deze onregelmatige vormen nog het nevolgende.

Favorlang. In het fut. reduplicatie, in imperativo een conjunctief of optatief-vorm.

Ibanag. In het fut. een omschrijving, vgl. Iloco en Toumbuln, misschien ook Bisaya.

Iloco. In het fut. een omschrijving. Bij de vormen met de met *m* beginnende praefixen in het praesens en den imperatief een habitatie-vorm, zooals nit het Ibanag, zie de grammatica van de Cuevas, blijken kan.

Pampanga. Bij het infix *um* in het praesens een geredupliceerde vorm (zonder het infix), dien men in het Tagalog als futurum terug vindt.

Tagalog. In het praesens en in het futurum een geredupliceerde vorm; over dien van het werkwoord met het infix *um*, zie men bij Pampanga.

Bikol. De praesens-vorm bij het werkwoord met *um* is eigenlijk de verleden tijd van de vorm in het futurum gebezigd, welke zelf van een andere afleiding is, met het *ma*-praefix. De andere groep vertoont als het Tagalog reduplicatie, zoowel in het praesens als in het futurum.

Bisaya. Bij *um* reduplicatie in het praesens, bij de andere groep een eenigzins heterogene afleiding. Op *mohahai*, het futurum van het werkwoord met *um*, werd reeds gewezen bij het Ibanag. Men zie nog hieronder.

Sanghe. In praesens een redupliceerde vorm. Die bij het werkwoord met *um* is eigenaardig gebouwd, doch bij de verkhring er van kan hier niet worden stil gestaan. De imperatief wijkt af.



Vornen met het infix *ni-*.

	Exorbing.	Bezing.	Ikke.	Portugez.	Tagez.	Ikke.	Besyn.	Synthe.	Toude.	Makery.
Preterit. . . .	grist	henskad	amertak	averler	avnyeserfor	avnyghe	kyndelker	dykling	tueren	
Preteritum. . .	gristat	henskad	amertak	avdel	avnyndat	gindat	henskad	dynding	lueren	
Futurem. . . .	grystat	gryst + nede	gryst + to	mensel	averler	nyghe	mekkad	kynding	gryst + nede	
Imperativum.	grist	henskad	amertak	mensel	amdel	gind	henskad	dyng	tuere	

Vornen met een praefix met *ni-* beginnende.

	Exorbing.	Bezing.	Ikke.	Portugez.	Tagez.	Ikke.	Besyn.	Synthe.	Toude.	Makery.
Preterit. . . .	maka	niatde	ogyst	makat	nyphokony	nyghe	nyphoket	ni't, k'v	makuren	niyry
Preteritum. . .	makan	niatde	nygyst	makat	nyphony	nyghe	niatkad	ni'ten	niatkyren	niyry
Futurem. . . .	niatde	gryst + nede	gryst + to	makat	nyphokony	nyghe	niatkad	ni'ten	gryst + nede	niyry
Imperativum.	niat	niatde	ogyst	makat	nyphony	nyghe	niatkad	ni'ten	niatkyren	niyry

Toumbulu. In het futurum een omschrijving, zie bij het Ibanag.

Malagasy. Het futurum wijkt af met zijn omzetting in een *ā* (dat is een *k*). De imperatief is, als in het Favorlang, een optatief-vorm.

Om de reesterende, in staand gedrukte, regelmatigte vormen is het hier te doen, onverschillig of de vorm eenvoudig met het *w* praefix of met een enkel *sw* nu al voorkomt in het praesens of in het futurum, dan wel slechts in den imperatief, terwijl het feit, dat onder Biko in de tabel *gimābo*, en niet *gumābo*, als voorbeeld staat, niets te beduiden heeft, aangezien de *i* in het infix slechts een phoetische wijziging is van de vereischte *w*, om de volgende *f* van den stam *gābo*. Men vindt nevens de gegevene, zoowel in deze tijden, als ook in het perfectum, nog wel andere vormen, die hier niet opgenomen werden, bijv. geknotta, vooral waar het stamwoord met een vokaal begint, doch ook dit doet hier niets ter zake af, daar de gegevene reeds voldoende duidelijk demonstreeren wat in het licht gesteld moet worden, en het opgenomen van die andere vormen de zaak allicht weder enigszins verduistert zou.

De perfectum-vormen van het werkwoord met *sw*: *ginumat*, *limināhad* (voor *liminākasā*), *binamakal* (voor *binumakal*), *sinumulat* (voor *sinumulat*), *sinurat* (voor *sinumurat*), *sinurat*, *dimalang* en *timuru* (voor *sinumurat*, *dinumulang* en *tinumuru*) wijzen duidelijk uit dat de verleden tijd van den werkwoordvorm met *sw* gevormd is door inschulving van het infix *in*, evenzeer als *minabas* en *minakaturu* dit voor de vormen met een *m*-praefix aantoonen, daar in verband met deze vormen, en met die van het infix *sw*, *nattuddu*, *nagayat*, *naglanap*, *nagbakal*, *nābera* en *nājery*, zich voordoen als geknotta vormen, van *minattuddu* enz., vormen die zich tegenover die andere dadelijk laten veronderstellen. In het Pampanga hebben eigenaardige samenrekkingen plaats, o *manarat* zou voor *sinarat*, d. i. *sinanarat*, kunnen staan, vgl. *sinurat* voor *sinumurat*.

Over de formatie van de passieve vormen kan hier, zoals reeds gezegd werd, het zwijgen bewaard worden. Wie ze in de beschouwing zal willen opnemen, doe dit in een zelfden trant als dit hier voor de actieve vormen is geschied, en dan zal hij gewaar worden, dat *in* ook in deze vormen op een zelfde wijze optreedt, namelijk alleen wordt aangeetroffen in die vormen, welken tevens een verleden tijdswaarde hebben, of wel van deze vormen zijn afgeleid, dat dezelfde vormen ook zoeder het infix *in* met een passieve waarde optreden, en dat dus, met andere woorden, de passieve waarde dezer vormen niet schuilt in, noch daaraan wordt gegeven door het infix *in*. Voor het Toumbulisch werd dit implicite reeds aangegeven in Une forme verbale particulière du Toumbulu in de Hommage au Congrès des Orientalistes de Hanoi de la part du Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, 1902, waar tevens aan den dag komt, dat het infix *in* afgewisseld wordt met een praefix *ni*. Zulk soort nevenvormen vindt men niet alleen in de taal van de Minahasa, en daaroevens staat, dat men ook naast het infix *sw* een nevenvorm *sw* als praefix aantreft, zoals vermoedelijk in Bisaya *mabakal* = *mabakal*, maar ten opzichte van dit *ni* kan en moet hetzelfde goocostateerd als omtrent *in* hier aan den dag werd gebracht, n. l. dat het blijkt, dat dit praefix *ni*, evenals het infix *in*, ook bij actieve, let wel, actieve vormen gebezigd wordt om aan een vorm een gedeicideerd-verleden tijdswaarde te geven, een waarde die het ook in de parallelle passieve vormen blijkt te hebben, waaruit weder volgt, dat het niet het infix *in* is, dat aan deze vormen de passieve waarde geeft, met andere woorden dat *in* niet is een infix om passieve vormen te maken, maar slechts een tijdsaanwijzer, die aan een vorm een waarde geeft van een gedeicideerd afgeleopen handeling.

Hoe dan nu die vormen te verklaren in die andere talen, waarin men het lofix *in*

uitsluitend aantreft in vormen met een passieve waarde, en deze vormen als het ware aan dit *infix* die waarde schijnen te ontleenen? Het werd aan het begin van deze mededeeling reeds gezegd, men heeft de vus op de talen van de Maleisch-Polynesische taalfamilie nog belangrijk te wijzigen, en nog vele van de nit de geschiedenis der beoefening dezer talen geboren opvattingen te herzien en te écarteeren. Het taale *infix* *in* is in die talen, na of onder het verloren gaan van de tijdswaarde der werkwoordvormen, in enkele passieve vormen of uitsluitend in dezen, behouden gebleven, het is een survival uit een ouderen toestand, dat aangeboden werd, en nu die passieve waarde aan die vormen schijnt te geven, of laat men desnoods zeggen geeft, maar dit slechts doet, om dat de woordvorm zelf passief is of al was, doch niet uit zijn eigen aard.

Het verloren gaan der tijdswaarde van de vormen met *in* moet voor vele talen al vrij lang geleden zijn opgetreden. Dit wijst de groote verspreiding der zogenaamd passieve waarde van het *infix* *in* uit, waarvoor men zie het hoofdstuk der Bijdrage tot de vergelijkende klankleer der westersche afdeeling van Maleisch-Polynesische taalfamilie, dat hier in aanmerking komt, of beter Kern's geschriften van taalvergelijkenden aard. Maar omgekeerd wijst nu juist die groote verspreiding ook uit hoe uitgebreid eenmaal de faculteit te geweest om tijdsverschil bij het werkwoord in den vorm, en wel door middel van het *infix* *in*, nit te drukken, van haast iedere taal kan dit door het voorhanden zijn van enkele oude vormen met *in* nu nog, om zoo te zeggen, worden aangetoond, al is de eigentlijke tijdswaarde der vormen niet direct meer te bewijzen. Maar als een phenomeen, en dat van een bijzonder sterke bewijskracht, levert het tegenover de Noordelijke talen zoo sterk geïsoleerd staande Malagasy weder vormen met tijdswaarde, die daarom in de tabel ook vermeld werden, en zich het gereedelijkst laten verklaren, op een zelfde wijze als dit hier ten opzichte van verschillende der vormen van den verleden tijd in die Noordelijke talen is gedaan, namelijk als te zijn ontstaan door afknotting, als hoedanig zich wellicht de vorm van het futurum in het Malagasy ook laat verklaren. Van belang is hierbij bovenal, dat het verschil in tijdsvormen in het Malagasy ook geconstateerd kan worden in het actief, en dat de vormen in een parallele richting, d. w. z. tegenwoordige tijd met tegenwoordigen tijd, verleden tijd met verleden tijd, enz., samengaan, en dat ook in het Malagasy in den verleden tijd de *n*, die nu blijkt het restant te zijn van het *infix* *in*, den verleden tijdsaanwijzer, teruggevonden wordt.

WELTVEELEN, December 1902.

J. BRANDES.

## ZUR ERKLÄRUNG DES MAHĀVAMSA.

Meine Mahāvamsa-Studien haben mich naturgemäss auch dazu geführt, die Tika auf ihren Wert für die Feststellung des Textes hin zu prüfen. Ich bin geneigt, ihr durchaus keine geringe Bedeutung beizumessen; aber es ist mir nicht möglich, auf diese Frage hier näher einzugehen. Eine befriedigende Beantwortung hat ja eine umfassende Kenntnis der verschiedenen Mahāvamsa-Handschriften zur Voraussetzung, die mir abgeht, und wir haben gegründete Ansicht, von Hardy's Hand in Bilde eine kritische Ausgabe der ceylonesischen Chronik zu erhalten, die ein wirkliches Bedürfnis zu befriedigen bestimmt sein dürfte, und in der wohl auch die Tika entsprechende Würdigung finden wird.

Ich möchte hier nur eine einzelne Stelle herausgreifen, weil sie mir geeignet erscheint, die Wichtigkeit der Tika nicht bloss in textkritischer sondern auch in exegetischer Beziehung darzutun. Es ist dies die Stelle 13, 16–20.

Im vorübergehenden wird erzählt, wie Mahinda, ehe er seine Reise nach Ceylon antritt, in Begleitung von vier Theras und des Novizen Sumana sich aufmacht, um seine Verwandten in Dakkhinagiri zu besuchen. Von da begibt er sich zu seiner Mutter nach Vedisa. Hier empfängt er von Sakka den Auftrag, nunmehr nach Lanka sich zu begeben. Der Text, wie er in die Colomboer Ausgabe aufgenommen ist, führt nun fort:

16. *Devipi bhagisiddhātu puttā Bhayūḍakanimāho*
17. *therena Devipi dhanuṃṇa sutta desitva eṇa tu*  
*anagāṃphalaṃ pāṇa vāni therassa santika.*
18. *latta māsaṃ vasiṭṭva jēthamaṃsaṃ uposathe*  
*thero catuḥ therā Sumaṇṇaṃtha Bhayūḍa*
19. *saddhiṃ tena gahathena navaṭṭhāṭṭhetunā*  
*tasma sikhāra akāsaṃ uggaṇṭvī so mahāddhiko*
20. *kheṇa'eva idhāgama vamma Misaḥpabbate*  
*aṭṭhāsi Pihkūṭamaḥi rucir-Ambalḥale vare.*

In der Tika fehlt nun der ganze Vers 18. Mir erscheint das sehr bemerkenswert. Lassen wir ihn nämlich bei Seite, so schliesst sich V. 19 ganz ungezwungen an V. 17 an, während bei der vorliegenden Textgestalt V. 16 b und 17 recht unvermittelt und abgerissen dastehen. Dass ausser Bhayūḍa noch vier Theras und der Novize Sumana sich in Mahinda's Gefolge befanden, ist schon oben in V. 4 mitgeteilt. Es begreift sich aber sehr wohl, dass

ein späterer Abschreiber nach V. 17 noch einmal besonders hervorzuheben für nötig hielt, dass die gleichen Persönlichkeiten den Mahinda auch nach Lanka begleiteten. Dies hat dann zu der, wie mir scheint, will, nicht sehr geschickten Interpolation von V. 18 geführt. Die endgültige Entscheidung über diese Möglichkeit müssen wir zurückstellen, bis wir wissen, wie die einzelnen Handschriften sich verhalten. Ueber eine andere rein exegetische Schwierigkeit der Stelle aber kommen wir, wie ich meine, schon jetzt mit Hilfe der Tika ins klare. Diese Schwierigkeit liegt in dem Compositum *narata-āsi-ketuna*.

Die Uebersetzung Wijesinghas hat "who was a layman, lingering not on account of domestic affections", mit leichter Veränderung der Turnour'schen Wiedergabe „who, though still a layman, had laid aside domestic affections." Ganz anders die Tika. Hier ist das Compositum übersetzt durch *manussabhāṅgānāya*. Wir hätten also hier für *āsi* die Bedeutung „Erkennen, Wissen u. s. w.“ anzunehmen und zu übersetzen „zu dem Zweck, damit man sie als Menschen erkenne“. Dies ist auch in der That richtig, wie sich aus dem folgenden ergibt. Im nächsten *pariccheda* wird nämlich das erste Zusammentreffen des Königs Devanampiyatissa mit Mahinda geschildert und erzählt, wie der Fürst in den Theras zuerst Yakkhas vermutete. Er erkundigt sich bei Bhanḍu über sie, und nun heisst es:

31. *Bhaṅḍuṇa gihābhūva gāṭhānko narissaro*  
*āhāsi narabhāvaṃ so.*

und die Tika erklärt dies mit den Worten *so tesāṃ manussabhāvaṃ Bhaṅḍukaṇa gihābhūvaṇa āhāsi*. Es ist nun wohl sicher, dass diese Stelle direkten Bezug nimmt auf 13. 19, insbesondere dass mit *āhāsi narabhāvaṃ so* das Compositum *naratāhāsi* aufgenommen wird. Der Sinn des ganzen ist also der, dass die Erscheinung der Theras selbst die Furcht des Königs erregte, Bhanḍu aber, der Tracht und Auftreten eines Laien zeigte, hatte menschliches Aussehen, wodurch Devanampiyatissa sich beruhigt fühlte. Alles dies hatte Mahinda vorausgesagt und aus eben diesem Grunde ausser seinem priesterlichen Gefolge auch einen Laien mit sich nach Lanka genommen.

Das interessanteste ist wohl, dass durch die Stelle Mah. 13, 19 somit für *p. āsi* die Bedeutung = *jānaṃ* bestätigt wird.

ERLANGEN.

WILH. GEIGER.



بسم الله الرحمن الرحيم

### ایله حکایه ساورغ راج یغ اامت انده چیتران

سکلی غیترتا فد سوات منی دان رمان ادله ساورغ راج برنام سرودیهاشاکوید تزللو بسر  
 کرجانهی دان تزللو اامت بحالسان بدیمان لائی لاجم هلاو، دغن بلک تلیمعه فرانیس دلا سکل  
 فریوتنی دان فرکتانوی ادلیون نام نقری **یهاشاور** مک راج ایتنون سافنت کلسون اکی سکل رصیتی  
 بسر کچیل هین دین اکی تنفی یغ نژده دکسیمی یلست مننوی، اامت اورغ \* یغ ساورغ اصلی  
 در بنوا جمودویف برنام **داتو** **سکریبت** مک ابله یغ مناجادی فردان منتری تزللو ملی فکتنی  
 دان بسر کوسپی دالم نقری اامت \* ادلیون ریالی سرت اورغ برغان بوتکی فکتنی یغ انده مک  
 ایغون نله توا تیند کتھون عربی مولای برجهانی تنفی تیند فرله ترمنیم ملایسکن کرس ککنج  
 صفا مولای اامت سوزای دالم تنفی دغن مودوی جوک بیچی \* یغ ساورغ لائی **رهادین جارا**  
 نعلی ایغون کورغ توادرشد **داتو** **سکریبت** اامت فکتنی فون کورغ عانس کون باجھی کویف دان  
 لائی تیند بوکست تنفی ملی جوک بیچی سوزای کون ککدقارن ندالی بیچی سوزا فردان منتری  
 سیم دهولولک تله لام ای برهاتمتکلیت دغن **داتو** **سکریبت** اامت \* یغ ساورغ لائی برنام  
**رهادین روسی** یلست اصلی در سوزا نقری یغ چناه تمعتی فکتنی مسمی حیران کیمکلیغ  
 کلپاتی دغن چینی یغ مجتلب بورن؟ ریالی \* ادلیون سوزای نعمین جوک سیعت پایف اورغ تیند  
 سوزی مندقرو کتبی تزللو کرس بیچی سوزا اامت \* پایف اورغ لائی سوک جوک کتلی وه ابلو بیچی  
 سوات افین کرتا کونو دالم فرض عوتن رجب اتوا بیچی کلف کفایت جرم دالم سوزی بسوز \* یغ  
 ساورغ لائی برنام **رهادین کیملی** اصلی در سوزا فونز دغه لایت برنام فونو رسود ادلیون سوزا  
 دانوی کعد راج بهتشافور اامت دبیر لائی دغن تاکت ککلان دالم نقری سندسری بهتف اورغ  
 بدیچی دان دنگی اکی دی لاولیغون دلیپلر ایله راج اامت دان دقوچی حرت دکسیمی سیعت  
 دجادیکن بگیند اکسن دی منتری یوسل! دغن **داتو** **سکریبت** دان رهادین جیارا دان رهادین  
 روسی \* سهدان لاین فرند کلمت مریتکیت امله تزللو پایف اورغ لائی یغ برهاتمت دغن راج  
 یهشایف اامت \* اد یغ مرد اد یغ ترا اد یغ کچیل اد یغ بسر فکتنی دان ترششهر نمای اد یغ  
 عین اد یغ ملی \* مک سکدن مریتکیت فون دوا بعسنی یغ سوات برنام بغس بهودویف دان یغ

سوات برنام بغس شوپنهوورش ڪندرا بله بغس ايسن سلاوڻه غندق بدوعلووان سؤورغ اڪن سؤورغ  
 ٽين سڪلين مريڪيٽ سلقت مغاسيهي اڪن رجان سڪلين غندق پراوله فوجيهي \* ستنه پراڻ لمان  
 مڪ فد سوات هاري راڄ سرويهاشاکويد فون برسامر داتس محنت ڪرچائي دهلاف اوله سڪل  
 منترين دان هابلغون دان اورغ بسروان دان ريهين هين دنس مڪ سيد راڄ ايسن دنس سوار بغ  
 ملس اوله برجمفر دڪچمت هئي سڪلين بغ ڪانسپهي اهن بسر دان ڪچڙ اوله ڪمرو ڪلفڻ  
 ڪماري سڪارغ سبب اڪو غندق ميوبي معلوم بهوا فد هاري سڪارغ اڪو غندق منعفلن ڪمبارن  
 دان ڪيسرن ڪرچان اهن ڪرن اوله شرط دلا ٺاري اهن معانڪن سڪل راڄ بغ تله توجه فوله  
 تاهون عورن ٺاڻات تمام غندقله منعفلن ڪرچانسي \* ستنه ديم ٻڌند مڪ پوداغ مبهه فودان  
 مننهي سببهين يا توڙڪ اتنه داي ڪامي اورغ سڪلين جنڪ توڙڪ تباد لافي \* مڪ دمڪين جوڻ  
 سمبه مننهي بغ لاهن دان غورجوع دان غندي توش ايسن سڪلين ڪرن دڪچمتله مريڪيٽ سڪلين  
 فد سڪلن راڄ سرويهاشاکويد منسه فوه جوڻ بدانوي تيلانه ڏاتس ٻڌند بهنتي درود ڪرچان سڀقت  
 تباد پرتمو دسڻ ٻڌند لافي سمع هيدفون \* مڪ برسيد لي ٻڌند هي ڪانسپڪ سڪلين چائين  
 ڪامو برسوسه هائي ڪرن تباد جازه درود ڪامو سڪلين بغ باف فرقي ايسن مڪ جنڪ ڪامو ڪهنداڪي ٻولهله  
 ڪامو سڪلين فرقي برسام؟ نساجئي باف غندق لاهپار بايڪ؟ سمرت دهرنو سڦهين تباد برلانين  
 لغتڪ لائي تنغي تنف دان ڪلله ڪسه باف اڪن انف سڪلين ڪارن سڪارغ سڪلين سنم لغتڪن  
 داف هائي باف \* ستنه ٻڌند پرتبته دمڪين مڪ ٿوله ٻڌند درود تخت ڪرچانسي لانو پرافڪت  
 مڪ تبادله سؤورغ فون انفار سڪلين مريڪيٽ بغ تباد مغيرغ هي \* اڳيون راڄ سرويهاشاکويد ستنه  
 اي منعفلن ڪرچانسي مڪ ٻهراڻ تاهون دان بوئن لافي ٻڌند هيدق دنس سننويان دان سوڪچمت  
 دنغه ڪانسپهي مڪ ڪلهين احڪن مريڪيٽ فون سمرت تنن بوفله بغ برامبورن دان سرويو لاهن دلو  
 اهن ڪمن؟ سرت ميوانن هائي ملسوي دمڪينله اهي ٿمت \*



## VERTALING.

### IN DEN NAAM VAN ALLAH DEN BARMHARTIGE EN GOEDERTIERENE!

DIT IS HET VERHAAL VAN EENEN KONING DAT ZEER SCHOON  
IS OM TE HOOREN.

Er was ereis op eenen tijd een koning, genaamd *Sarva dhákoteida*. Zijn rijk was zeer groot en hij was wijs en beleefdvol en ook schrander van geest, terwijl hij goed was van aard en gezindheid in al zijne daden en al zijne woorden. Zijn rijk heette *Bhákópára*.

Die koning nu had groote liefde voor zijne onderdanen, groot en klein, doch die hij 't meeste liefhad dat waren zijne vier rijksgrooten, de *mántari's*.

Een van hen kwam uit het land *Jambudwípa* en heette *Dátug-Sakrita*: dit was de *Párdána-mántari* of rijkbestierder; zeer verbeven was zijn rang en zeer groot zijne macht in dat land. Naar het uiterlijk geleek hij op eenen brahmaan. Hij droeg franje kleederen en hij was reeds oud — men wist niet hoe oud wel. En zijn gelaat straalde van licht, maar 't glimachte nimmer: hard en streng toch waren de trekken zijns gelaats. Zijne stem klonk zwaar; toch was de klank ervan niet onwelkend.

De tweede heette *Rádin-Jána*. Deze nu was niet zoo oud als *Dátug Sakrita*. Zijn tooi was ook minder fijn, want zijn hovenkleed was gescheurd en zijne voeten waren ongeschoeld. Toch was de klank zijner stem edel van toon, want men hoorde er iets in van den klank der stem des *Párdána-mántari's*: in vroegere tijden toch had hij lang omgegaan met *Dátug-Sakrita*.

De derde heette *Rádin-Ewsi*. Deze kwam uit een land dat ver weg lag. Zijne kleederen waren wonderlijk van snit en ze flickerden en glansden met eenen vreemden gloed vol afwisselende kleuren. Zijne stem ook wekte verbazing; vele lieden schiepen er geen behagen in, wanneer zij zijn spreken vernamen, en zij zeiden: „De klank is zoo hard.“ Doch veel anderen ook zeiden: „O, hoe schoon! ze klinkt als de wind die ruischt en ritselt in de boomten der groote wouden, of als 't donderen des watervals in de machtige stroomen.“

De vierde heete *Rádin-Kilti*. Deze stamde uit een eiland in 't midden der zee, 't *Smaragden-Eiland* genaamd. In 't eerst was hij tot den koning van *Bhákópára* gekomen in alle stilte, vervuld van vrees, want in zijn eigen land woonden er velen die hem haatten en jaloersch op hem waren.

Daarop nam de Koning hem tot zich, en hij prees den man en had hem lief, zoo



zelfs dat hij hem tot zijnen raadsman verbleef te zamen met *Dituy-Saskrita* en *Râdin-Jâna* en *Râdin-Rusi*.

Behalve die vier lieden nu waren er nog zeer veel andere menschen die in vriendschap verkeerden met den koning van *Bhâdâpâra*: daaronder waren jongen en ouden, kleinen en grooten van rang en beroemden van naam; geringen waren er en ook aanzienlijken.

En zij allen behoorden tot twee stammen: de eene heette de stam der *Bahudâpa* en de andere die der *Çetâpârâsa*. Deze beide stammen nu streefden er voortdurend naar elkander te overtreffen; want allen beminden den koning zeer en wilden zijnen lof verwerven.

De tijd verliep, en eens op eenen dag zat Koning *Sarvabâhâpa-kauśida* op den vorstelijken troon, omsturd door zijne rijksgrooten en zijne legeraanvoerders, zijne edellieden en zijne krijgslieden, hoog en laag in rang, en de vorst sprak op vriendelijken toon, waarin droefheid doorlonk: „O, gij allen, die ik liefheb, aanzienlijken en geringen, dat ik U thans hier bijeen geroepen heb, is omdat ik U mededeelen wil dat ik op dezen dag den luister en de grootheid van dit koningschap wil verlaten; want er is eene wet in dit land, die voorschrijft dat alle koningen die den zeventigjarigen leeftijd bereikt hebben onverwijld het koningschap moeten nederleggen.”

Toen de Vorst zweeg, naderde de *Pardâna-mantârî* met eerbied tot hem en sprak: „O Vorst, wat moeten wij Uwe onderdanen toch aanvangen wanneer uwe Majesteit er niet meer is?” En evenzoo spraken ook eerbiedig de andere *mantârî's* en de krijgsoversten en de vrienden alle; want zij waren allen bedroefd. En naar hunne meening was Koning *Sarvabâhâpa-kauśida* nog krachtig van lichaam, en was het niet voegzaam dat Zijne Majesteit heenging, zoodat zij hem bij hun leven niet meer zouden terugzien.

Toen sprak wederom de Koning: „O mijne geliefden, weest niet droef te moede; want vader gaat niet ver van u heen. En indien gij 't wenscht, kunt gij allen mij vergezellen, voorzeker zal vader u allen goed verzorgen zooals vroeger. Ofschoon gij niet langer verschillend van rang zult wezen, zal niettemin vaders liefde jegene al zijne kinderen vast en bestendig woen; want allen zijn voortaan gelijk in rang in vaders hart.”

Nadat de koning zoo gesproken had, daalde hij van den vorstelijken troon af, toog heen, en goen van allen die daar waren liet na hem te volgen.

Koning *Sarvabâhâpa-kauśida* leefde, nadat hij zijn koninkrijk verlaten had, nog verscheidene jaren en maanden in vrede en vreugde, te midden zijner geliefden. En zijne liefde tot hen was gelijk eenen bloemengard, welks genen zich verspreiden en voortzweven op den adem des winds naar heinde en verre, verheugend der menschen hart.

AMSTERDAM.

A. A. FOKKER.

## DE EED IN MIDDEN-CELEBES.

Evenals elders in den Archipel is op Midden-Celebes de eed in de eerste plaats zelfvervloeking. Soms wordt deze zelfvervloeking duidelijk uitgesproken, en noemt men zelfs de kwaal of het ongeluk, dat men over zich inroept, als men onwaarheid mocht spreken. In Midden-Celebes wordt bij den eed in den zin van zelfvervloeking nergens eenig symbool gebruikt, alleen gelijk wij zien zullen bij den eed van vriendschap. Wanneer iemand bijv. beticht wordt van een of ander en hij wil dit sterk ontkenen, dan zegt hij: „Hoor, gij goden, die boven zijt en die beneden zijt: wanneer het niet waar is, wat ik nu zeg, zal ik in dit jaar geen rijst of mais eten, zal ik door een onvallenden boom worden verpletterd, zal ik door krokodillen worden opgegeten; ik zal in het ongeluk worden gestort of door menschen worden gedood“. Overal is deze zelfvervloeking, die geen afzonderlijken naam draagt, van nagenoeg denzelfden inhoud: het „opgegeten worden door krokodillen“ vindt men ook in die streken, waar men nimmer krokodillen te zien krijgt; ja, deze zelfvervloeking in het bijzonder ligt in den mond van den Toradja bestorven.

In de tegenpartij niet geheel zeker van hare zaak, dan zal zij na zulk eeno zelfvervloeking zwijgen, maar is zij van haar recht zeker, dan neemt zij geen genoegen met dezen zelfveringsreed, en zal er op aandringen, dat een der godsordeelen tusschen beide partijen zal worden toegepast; of wel zij eischt een meer volledige eed, waarvoor de echte Toradja steeds zeer bevreemd is. Het afleggen van zulk een eed heet bij de Bare's toradja's *mantando koro* van *wantando* „afsnijden, besnoeien“ en *koro* „zichzelf“. In de andere streken van Midden Celebes drukt men deze handeling op dezelfde wijze uit: in Mori zegt men *mantando*, in Boengkoë *metande*, bij de Tolakli in het bovenland van Boengkoë: *mantando koro*, in Todjo *mantando*, in Napoe *mopinda*, in Parigi *mantando koro*. Met deze woorden geeft men te kennen, dat men zichzelf het leven afsnijdt door zijn lot zelf te bepalen. Hierdoor wordt deze eed tot een godsoordeel alleen van het „duiken“, het „spoorwerpen“ en andere godsordeelen onderscheiden, doordat hier de onmisleidelijke tuschenkomst der goden wordt verwacht. Hij, die dezen eed aflegt spreekt dan plechtig: „o goden daar boven en daar beneden, wanneer ik ongelijk heb, onwaarheid spreek, mag ik binnen eene maand (of ander tijdstek) plotseling ziek worden of mag mij een ongeluk treffen“. Terwijl een los daarboven geworpen zelfvervloeking geen verder gevolg heeft, is dit anders bij het *mantando koro*. Want wanneer de in den eed genoemde tijd is verlopen zonder dat het van de goden ingeroepen onthel den eedsaflegger heeft getroffen, dan is dit een klaar bewijs, dat de ander eene valsche aanklacht heeft ingebracht en daarvoor moet hij eene boete betalen.

Niettegenstaande zijne theorieën van een verwijderd zielenland velerlei zijn, draagt de Toradja steeds met zich het innige bewustzijn, dat zijne voorouders, *lamoa*, met hem mede leven, hem vergezellen, hem hooren. Daarom is eigenlijk iedere bepaalde uitspraak voor hem een eed, waaraan die goden hem binden. Eene rechtstreeksche onwaarheid zal men dan ook niet van een Bovenlander, maar alleen van de strandtoradja's hooren, tenzij dan dat hem een lougen te zeggen is opgedragen door een hoofd, want alsdan is de lemgenaar van de verantwoordelijkheid af. Zelfs wanneer iemand zijn voornemen heeft uitgesproken ergens heen te gaan, en dit gaat niet door, dan zou hem later een ongeluk treffen. Hoe meer gewicht na eene uitspraak heeft, hoe meer zij nadert tot den eed, want het niet achtgeven op deze gedane uitspraken wordt steeds door de goden gestraft. Dit kan ons niet verwonderen, daar de Toradja's groote waarde hechten aan overzenkomsten en beloften. Eene belofte in het dagelijksche leven om bijv. te komen laat hij steeds volgen door: „als ik niet ziek ben“, minder in den zin van ons deo volente als wel om de belofte minder stellig te maken. Eene beklonken zaak, eene zaak, waar *io „ja“* op gezegd is, mag niet meer worden besproken, en men heeft zich stiptelijk te houden aan datgene, waarop men *io* heeft gezegd, niet alleen tegenover de levenden, met wie men de afspraak heeft gemaakt, maar ook tegenover de goden, die hanne nazaten niet zullen helpen in den oorlog, welke uit het niet nakomen van de belofte mocht ontstaan.

Op deze overtuiging berust het geheele systeem van boeten; al zou men het liever niet doen, men gaat toch over tot het behoeten van eene overtreding tegen de adelt, want niet alleen het rechtsgevoel der levenden moet worden voldaan, ook dat der overleeden, der goden, der *lamoa*. In alle levensomstandigheden van den Toradja komt de nauwe betrekking nit, welke bestaat tusschen hem en zijne goden.

Uitspraken omtrent scheiding tusschen echtelieden, verloofening van bloedverwantschap, worden daarom ook beschouwd als eedes. Uitspraken als: „ik wil niet meer bevriend met u zijn“, „ik wil je niet meer tot vrouw“, ofschoon in drift en niet gemeend, mogen niet zonder verzoening met de *lamoa* worden gongeed. De zwaarste afzwering van een bloedverwant of vriend of echtgenoot geeft men weer onder de volgende woorden: „Als uwe wormen in een boom zijn, zijn de mijne op de aarde; zijn de uwe op aarde, dan zijn de mijne in een boom; als uwe wormen zijn bij den ondergang der zon, dan zijn de mijne bij haren opgang; zijn de uwe bij den opgang der zon, dan zijn de mijne bij haren ondergang“. Deze wijze van eedzwering heet *moga's sio* „de wormen scheiden“. Met deze wormen worden bedoeld, die de lijken opeten. De eedsformule beteekent dus: zelfs de wormen, die onze lijken eten mogen niet te zamen leven; wij zijn gescheiden tot na den dood.

Het spreekt vanzelf, dat zulk een eed van vervloeking door een der voorouders gedaan en niet tijdens zijn leven herroepen, in acht moet worden genomen door alle nakomelingen van dien eedsaflegger. Op zulk een eed berust de voortdurende oorlog tusschen de *Bare'e toradja's* en de *Kinsdoe toradja's*. Toen in den grijzen voortijd (zoo vertelt men) twee voorvaders der *Bare'e toradja's*, *Tetemboe* en *Moali gongga* geheeten, door de laatstgenoemde Toradja's werden mishandelt, deed *Tetemboe* den volgende eed: o *lamoa sinate*, *lamoa silau*, *sangadi malori konna*, *molari bomba*, *bare'simo mototoro'o manu*, *madago mni kita*; d. i.: „o goden boven en beneden, eerst als de arengaboom glad van etam zal zijn geworden, eerst als de bombastengels wortelbladen zullen hebben gekregen, eerst wanneer de banen niet meer zullen kraaien, zal het tusschen ons (*Bare'e* en *Kinsdoe toradja's*) weer goed zijn“. Daarom, wanneer in 3 of 4 jaar de *Bare'e toradja's* geen sneltocht naar

Kinadoe op het Z. O. schiereiland van Celebes hebben ondernomen, zal hunne rijst mislukken, zullen zij sterven, zullen zij allerlei kwalen krijgen en sterven door de wraak der voorouders, *lamoa*, omdat zij hunnen eed niet gestand hebben gedaan. Vandaar dat zodelfke overwegingen tegen dit koppensnellen weinig vermogen, en de Toradja's steeds antwoorden: „Als onze heer, de radja van Loewoe, ons de smeltochten daarheen verbiedt, zullen wij het niet meer doen”; want dan draagt de radja van Loewoe de verantwoordelijkheid. Eerst als het Gouvernement in de rechten van Loewoe treedt, zal het dien oorlog, berustende op een eed van een voorouder (hiernaan twijfelt geen enkele Toradja) met goed gevolg kunnen beëindigen. Wij kennen Toradja's, die veel liever niet uit koppensnellen zouden gaan bij de Tokinadoe, maar die daartoe gedreven worden door hunne vrees voor de wraak der goden.

Tewijl bij de Toradja's enkele zeggwijzen tot eedsformulen zijn gestempeld, kan men dus in het algemeen zeggen, dat iedere stellige uitdrukking een eed is, waarop de wraak der goden volgt hij niet nakomen er van. Iedere eedsuitdrukking, welke voor herroeping vatbaar is, kan worden herroepen. Dit beropen bij de goden gaat op symbolische wijze en wel als volgt: de eedszagger of een ander voor hem neemt een gevorkten grasstengel, welken hij met beide handen vasthoudt, staande met het gezigt naar het Oosten gericht; terwijl hij met iedere hand een steegje van de vork vasthoudt, heeft hij aan ieder gedeelte ook een stukje areca-noot toegevoegd, het eenvoudigste offer. Nu zegt hij ongeveer het volgende: „o goden daar boven en daar beneden [en als een zware eed moet worden herroepen, worden alle namen van goden opgenoemd] ziet op ons neer; hetzij gij achterover ligt, hetzij gij op den hulk ligt, ziet hierheen; wij hebben verkeerd gesproken met den mond, maar hier is . . . [volgt hetgeen men offert], en voor onze verkeerde woorden deelen wij dezen gevorkten grasstengel. Eerst als de twee deelen van den grasstengel, welken ik hier vaneen scheur, weer aan elkaar komen, zal mijne schuld nog weer aankleven”. Dan schenkt de spreker den grasstengel in tweën; de ene helft legt hij op den zolderbalk, de andere helft op een vierbalk, of als hij knien is, legt hij de ene helft in een boom en de andere helft op den grond. Aanvankelijk hebben wij gedacht, dat dit een gedeeld offer betekende voor de goden boven en de goden beneden. Maar dit is niet zoo: het is eenvoudig een tot gestoigen roepen van de goden, dat men zijne schuld van zich heeft afgedaan, dat die schuld nu even ver van hem is verwijderd als de beide helften van den gevorkten grasstengel.

Dit krachteloos maken van een eed, *manjela panga* genaamd, doet de Toradja veel, ook wanneer hij zich niet bewust is van het feit eene eedsuitdrukking of belofte niet te zijn nagekomen, vooral wanneer hij bij voorbeeld over eene half vergane brog of onder een vermolmden ouden boom moet gaan, waarbij gevaar dreigt om in de rivier te vallen of door den boom verpletterd te worden, als wraak der goden voor onbekende misdaden. Voor dit *manjela panga* trekt men dikwijls alleen maar een blad van een boom en deponert dit op den omgevallen boomstam.

Op deze wijze maakt men eene verzekering, eedsuitdrukking van weinig beteekenis, krachteloos, maar bij eeden van meer beteekenis, zooals bij het bovenmedegedeelde *moga's sie*, is zulk eene aanroeping niet voldoende, maar moeten de voorouders ook worden verzoend met een offer. Bij den verloocheningseed (*moga's sie*) moet bij verzoening de verloochenaar minstens een buffel ontvangen van hen, die de verzoening tot stand brongen, en weigert de verloochende de verzoening, dan moet ook deze een doucen hebben. Hoe veel te meer dan de goden! ofschoon met deze aanbeding zeer de hand wordt gelicht.

Zal de eed van het *moga'a ule* krachteloos worden gemaakt, dan maakt de zeven stukjes een mandje met 6 stukjes arcanoot gereed, en de andere partij een met zeven stukjes. Zoo ook zorgt de eene partij voor zes stukken wit katoen en de andere partij voor zeven stukken (wanneer niet genoeg wit katoen aanwezig is, mag men ook gekleurd katoen nemen, als slechts het bovenste stuk van den stapel wit is, om de zuiverheid van hart uit te drukken). Bij het medegedeelde aanroepen der goden en het vereenschuren van den grasstengel worden het katoen en de stukjes arcanoot den goden aangeboden, maar na afdrop van de plechtigheid bergen de oorspronkelijke eigenaars hun katoen weer op.

De gevolgen van dezen afzweringsoed (*moga'a ule*) noemt men *natio dua*, *naboni dua* „door de *dua* getroffen“; *dua* is hier het best weer te geven met „tweedracht, tweespalt“; *mombedua* „met elkaar in tweedracht, tweespalt leven“. Wanneer bijv. iemand zijn broeder als broeder heeft afgezworen, en hij haalt daarna het kind van dien broeder aan, dan zal dit kind door de *lamoa* ziek gemaakt worden, *naboni dua*, „door tweespalt getroffen“. De eenige manier om het kind te doen herstellen is het bovengenoemde *manjela panga*, maar aan deze plechtigheid laten de *Pobato-tomdja's* dan nog het volgende voorafgaan: iemand, die met dit werk vertrouwd is, komt bij den zieke; hij neemt een bijl of een hakmes los in de hand, en daarop met een wielijzer tikkeede (*natingko dua*, een pregnante uitdrukking, men slaat — op de bijl — bij gelegenheid van tweespalt), beweegt hij dit voorwerp zevenmalen over den nederliggenden persoon; hij spreekt daarbij het volgende:

*dua, dua, dua masae, da oea ana ngkodi se'i;*  
*dua, dua, dua ngkai, da oea ana ngkodi se'i;*  
*dua, dua, dua ntu'a, da oea ana ngkodi se'i;*  
*dua, dua, dua mpapasja mombeduahi pai kasangkompnja;*  
*da oea ana ngkodi se'i;*

d. i. „tweedracht van vroeger her, tweedracht van zijn grootvader, tweedracht van zijne grootmoeder, tweedracht van zijn vader, die tweedracht heeft met zijn broeder, dat het kind beter worde!“

Wat de betekenis van dit *natingko dua* is, is nog niet te zeggen; de etammen huiten de *Topobato* kennen het niet; alleen bij epidemien tikken zij bij ieder sterfgeval op een bijl of hakmes; de eenige verklaring, welke *Tora-lja's* hiervan geven, luidt, dat dit tikken op ijsmer moet dienen om de overige dorpsgenooten kennis te geven van een sterfgeval, opdat zij niet zouden schrikken bij het vernemen er van!

Ten slotte moet ik nog den eed van vriendschap vermelden, door de *Bare's*-sprekers *morapa*, in *Saeseo motali*, bij de Westelijke bergstammen en in *Parigi mototovi* genoemd. Dit *morapa* heeft plaats tusschen twee personen of twee volken, die elkander „eeuwige“ vriendschap zweren. Vandaar, dat dit nogal eens voorkomt bij het vredeafsluiten, of ook wel, wanneer men zich de vriendschap of oosijdigheid van eenigen vorst in de eene of andere zaak wil verzekeren. Meestal gaan de daarbij gesprokene woorden, de eed, gepaard met het wederkeerig geven van eenig teeken, soms echter niet.

Toen in vroegere jaren de stam der *Topobato* vrede sloot met *Parigi*, werd de volgende eed afgelegd: *Toja man djela ri Wawo ndoda ungka ri Parigi bare'e maposo. Toja manu djela ri Parigi ungka ri Wawo ndoda hare'e maposo.* „Een kippenei is in *Wawo ndoda* gekomen van uit *Parigi* zonder te breken. Een kippenei is in *Parigi* gekomen van uit *Wawo ndoda* zonder te breken“. In werkelijkheid worden geen eieren gebracht, maar de zin is: Wie het eerst het hem toevertrouwde ei breekt, d. i. de bezworen vriendschap

verbreekt, zal getroffen worden door de wraak der voorvaders, en hij kan niet rekenen op eenig succes in den oorlog, welke daaruit ontstaat. — De Parigiërs waren de eersten, die „bet ei kraken". Toen zij in den daarop gevolgden oorlog geen enkel voordeel behaalden, en hun land goteisterd werd eerst door hongersnood, toen door pokken en ten slotte het hoofddorp geheel afbrandde, waren allen er van overtaigd, dat deze rampen de wraak waren der voorouders voor „het breken van het ei" (*kono kaposi nteju manu*).

Zoo ook hebben indertijd de Tonaposee en de Tolindos een eed gezworen van wederzijdsche vrede en vriendschap. De beide partijen gaven elkaar daarbij: een ei, een bord en een zwaard. De eed, welke daarbij werd uitgesproken, luidde: *ane ralinuaka tali se'i, naropu imedu'o*; „hij, die dezen eed niet nakomt, zal bij massa's gedood worden", evenals geschiedt met de uitgekopen kult van visch (*du'e*), die bij massa's door de menschen wordt opgevischt, en door de grootere vischen wordt verslonden. Zij zullen even gemakkelijk sterven, als eieren en schoteltjes breken; zij zullen sterven door het zwaard in den oorlog.

De voorwerpen, welke men gewoonlijk wisselt bij het *morapa* zijn een speer en een zwaard, die als panden van het nakomen van den gezworen eed worden bewaard.

Steeds heeft bij dit *morapa* een maaltijd plaats, waaraan beide partijen deelnemen. Bij dezen maaltijd wordt een buffel geslacht (de Tonapose eischen dikwijls nog, dat een mensch bij die gelegenheid worde geslacht). Van de horens van dit beest, die den buik zullen openrijten van hem, die den eed schendt, bewaart iedere der partijen één. Naar deze handeling heet de geheele plechtigheid *morapa* „van elkaar scheuren", „scheiden", met het oog op het gewei van den buffel, dat gescheiden wordt.

Uit al het bovenstaande blijkt dus, dat voor den Toradja iedere stellige uitspraak als een eed geldt, waarvoor hem de wraak der voorvaders, die met hem medeleven en alles aanhooren, dreigt, maar dat die woorden alleen het karakter van een eed aannemen, wanneer van die uitspraak iets gewichtigs of belangrijke afhangt.

Poso (Tominiocht).

ALB. C. KRULT.



## TAUMATA.

Hooggeachte Leermeester, Op bl. 176 van Uw „Fidji-taal“ hebt Gij het woord *taumata* „mensch“ behandeld en het bestanddeel *mata* daarvan in verband gebracht met het Alorsche *ata* „mensch“, en verder met Boet. Mak. Boeg. *ata* „skaf“, met Polyn. *ata* „verschijning, figuur“ en met M. P. *mata* „oog“.

Ik heb deze afleiding indertijd ook aangenomen voor het Sigi'sche *tomata*, zooals te zien is op bl. 570 van deel 42 der Mededeelingen van wege het Ned. Zendinggenootschap. Voor zoover ik weet, is het Sigi'sch de eenige Toradja'sche taal waarin dit woord de gewone uitdrukking is voor „mensch“<sup>1)</sup>.

Onlangz echter werd mij een verhaal verteld in het Bare'o, door eene Pebato'sche vrouw, waarin *tomata* voorkwam in eene beteekenis die mij aan de juistheid dezer afleiding deed twijfelen. Voor de duidelijkheid geef ik hier eerst het verband op waarna de zin met *tomata* voorkomt.

Een man bespiedt seven *toroli's* (kleine, rood en groen gevederde parkieten), die geregeld in zeker water komen baden. Zij trekken dan hare badjes (*toroli's*-huiden) uit en springen als mooie meisjes in 't water. Het verhaal gaat nu aldus voort: *Ndjo'smo, natina karaba atoroli au tua'i wopodago, au kapopitunja, mesonono au tua'i: A, masawa nomata kila. Nopodjanganai stutakanja, nato'o: A, mai ana da tuma'i tomata kila, kambaimbamba!* „Hij ging heen en nam het badje van de jongste *Toroli*, die de zevende was, toen ziede de Jongste: Bah, wij hebben (hier) een lucht van menschevleesch. Hare oudere zusters werden er boos om en zeiden: Och, waarvandaan zou hierheen menschevleesch komen, je kletst.“

Geheel overeenkomend hiermede is de uitdrukking in de Sangireesche verhalen, waar niet-menschelijke wezens te kennen geven dat zij door den reuk de nabijheid van menschen gewaar worden, n.l. *hai pia' djuuru ngahu tamata* „er is een lucht van groen hout“, of in de taal onzer Sprookjes-Reuzen „ik ruik, ik ruik menschevleesch“. Men zie bijv. het Sangireesche verhaal XXIX, in Bijdr. Kon. Inst. 1894, bl. 99, dat met het bovengenoemde geheel overeenkomt. *Bataha*, de held van 't verhaal, gaat op reis om de moeder te zoeken van een door hem gevonden kind. Hij komt aan eene badplaats van *Bidadari's*, die hij herkent aan den aangename geur die er heerscht. Tegen den avond komen negen *Bidadari's* baden. *Bataha* neemt van de oudste harer de kleederen weg, die het kind

1) De niet-Sigi'sche Toradja's verwonderden zich dan ook steeds over dit woord. Toen ik uit Sigi terugkwam, vroeg mij menigen, die mijne kennis van het Sigi'sch eens op de proef wilde stellen: Wat zegt de *hjn*-taal voor „mensch“?



terstond gaat besnuffelen. De *Bidadari's* kunnen *Bataha* niet zien, daar hij zich heeft verborgen, maar zij nemen terstond „menschlucht“ waar en drukken dat met de boven genoemde woorden uit.

Of nu het Sangireesche *tamata* identisch is met het bekende woord voor „ongaar, onrijp, rauw, versch, jong, groen (van planten)“, dat hijv. in het Bare'e en de andere Oost-Toradja'sche taleu *mata*, in de West-Toradja'sche *mamata* (Sig.), *manta*, *mamata*, Mak., Boeg. *mata*, Karo'sch *matak*, Minab. talen *mata*\*, Ngadj. *manta*, Boengkoesch en Morisch *mamanta*, Jav. Mal. *matak* luidt, dan wel of het met Benton. *tanata*, Talautsch *tata* overeenkomt, doet hier niet ter zake, daar de beteekenis dezer woorden geheel dezelfde is, zooals ten overvloede blijkt uit het Tob'a'sch, dat *mata* en *tata* naast elkaar in dezelfde beteekenis gebruikt.

Wat nu *tamata* in den mond der *Torof*-meisjes van het Bare'e-vertaal bedult, is niet twijfelachtig. De aardbewoners hebben zoowel voor de bewoners der Onderwereld als voor die der Bovenwereld een onaangename lucht. Immere op het oogenblik waarop de mensch naar de onderwereld (*Torale*) gaat, begint zijn lichaam te stinken en kunnen zijne huisgenooten hier op aarde hem niet meer in huis houden, maar evenmin ook kunnen zijne bloedverwanten, die hem naar de Onderwereld zijn voorgesgaan, hem in hunne woonplaats ontvangen. Hij kan dus niet tot zijne vaders verzameld worden, eer hij zijn menschenlucht kwijt is. Daarom plaatsen de Toradja's het lijk van een gestorvene op eene stelling in eene doodkist, totdat het vleesch is weggerot en de beenderen zijn overgebleven. Deze worden bij het doodenfeest uit de kist genomen en gereinigd; eerst dan kan de gestorvene in de woonplaats zijner overleden verwanten komen. Oorspronkelijk is de voorstelling dus wel deze geweest, dat de lijkucht van den pas gestorvene zijnen reeds lang overledenen verwanten, die hun menschenstank reeds kwijt waren, hinderlijk was. Verder is deze opvatting aldus uitgebreid: de aardbewoners hebben voor boven- en onderaardsche wezens een onwelriekende lucht.

Bij tegenstelling is men aan de bemelingen een welriekenden gear naar toekennen. Het boven aangezogen Sangireesche verhaal geeft er een voorbeeld van, zoo ook eene Parigische vertelling van *Stambel*, die een Ouderloos Meisje wil trouwen, dat om van hem af te komen, hare gestorvene moeder gaat zoeken. Zij komt bij *Nene Pakande*, eene Oude Vrouw, die alleen in 't bosch woont en de badplaats der *Bidadari's* bewaakt. In het Parigische verhaal wordt deze vijfde rivier *ambe nu Suruga* „de ingang van den Hemel“ genoemd, wel een bewijs dat de verrijplands der afgestorvenen, al heet zij *Suruga*, bij deze Mohammedanees nog onder den grond is, daar een vijfde er den toegang toe geeft. Het meisje wordt nu door *Nene Pakande* met welriekende planten ingewreven en bewoorkt, zoodat zij hare gestorvene moeder, die als *Bidadari* daar komt baden, kan ontmoeten met een even welriekend lichaam als deze zelf heeft.

In den mond der Hemelingen beteekent ons *tamata* „een mensch van vleesch en bloed, een rauw mensch, een ontoebereid mensch, nog niet ontdaan van zijne rauwe bestanddeelen“. In het Bare'e bestaat ook nog de uitdrukking *mbomata* „met een vleeschacht, met een rauwe lucht van ontoebereid vleesch“. In dit woord is *mba* een genasleerde en, in de lichtste lettergreep, samengetrokken vorm van *man*.

Deze opvatting van *tamata*, *tamata* wordt gesteund door hetgeen Codrington op hl. 81, 82 van zijn boek „Melanasiian Languages“ zegt. In het *Mota*, zegt hij, is de woord *tamawu* „live-man“, opposed to *tamate* „dead-man, a ghost“... When a native says that he is a man, he means that he is a man and not a ghost, not that he is a man and

not a beast... When white men first appear to Melanésians, they are taken for ghosts, dead men come back; when white men ask the natives what they are, they proclaim themselves to be men not ghosts".

*Tau mata* staat dus tegenover *tau mate*, als een „levend, versch, mensch van vleesch en bloed" tegenover een „dood, verdroogd, van zijne vleeschdeelen ontdaan mensch".

Na blijft nog te vragen hoe zulk eene uitdrukking in sommige talen de gewone kan worden voor „mensch". Ik begin met er op te wijzen dat Sig. *tomata*, Sang. *taumata* alleen beteekenen „mensch, menschenkind, menschelijk wezen" en nimmer worden gebruikt in eenige samenstelling, bijv. met een plaatsnaam, om een bewoner dier plaats aan te duiden. Zoo zegt het Sigisch: *tomata randa* „twee menschen", *tomata rolo* „die mensch daar", maar: *Tu Sipi to poidja* „de Sigiers zijn sprekers der *Idja*-taal en op dezelfde wijze het Sangiresch: *taumata indaung e* „deze mensch", *taumata w'idida' e w'inghai maka' kombang* „menschen die zoeken vinden steeds", maar: *Tau Sangih, tau Tusuhang*. Met *taumata* of *tomata* wordt dus dikwijls hetzelfde bedoeld, als met *tau*, zoodat men moet aannemen dat *mata* niet meer in tegenstelling tot *mate* wordt gebruikt. Toch heeft het zijne betekenis nog niet geheel verloren. In v. d. Truk's Bataksh Woordenboek vindt men op *mata* II: *anak mata* „een vrij mensch" tegenover *halaban* „slaf", *seri mata* „onhewerk gond", *ak mata* „zoet water" en op *tata*: *ak tata* „ongekookt water". In 't Bare'e heet „gekookt water" *se rapapate* „dood gemaakt water" en zoo zou dus *mata, tata* in verbinding met *ak* kunnen vertaald worden met „gewoon water, water waarmee niets is geheurd". Trouwens, met „zoet" water heelen wij dan ook alleen water dat niet zout of brak en ook niet geheel smakeloos is, zooals gekookt (doodgemaakt) water. In zulk een neutrale betekenis wordt in 't Bare'e ook gebruikt *madago*, dat in 't algemeen „soet" beteekent, maar ook wel gebruikt wordt om iets te kwalificeeren dat geen bijzondere kwaliteiten heeft, zoodat men het met „gewoon, allelaagsh" zoo kunnen weergeven. Zoo noemt men bij die Toradja'sche stammen bij wie zich een middenstand heeft gevormd tusschen slaven en hoofden, dezen stand *tau madago*, in welke uitdrukking *madago* de betekenis heeft „gewoon", zij zijn dus gewone menschen, geen slaaf, geen hoofd, maar eenvoudig vrijman. Die betekenis heeft dus ook *mata* in het Tota'sche *anak mata* en in het hier besprokene *taumata, tomata, amata*.



## DIE VERWANDTSCHAFTSVERHÄLTNISS DER HINDUKUSH-DIALEKTE.

In einem Vortrag vor dem VII. Internationalen Orientalisten-Congress in Wien 1886 (s. dessen „Berichte“ Wien 1889, p. 81) habe ich die Verwandtschaftsverhältnisse der indischen Dialekte des Hindukush-Gebietes als „einer besonderen Gruppe innerhalb der modernen arischen Sprachen Indiens“ auf Grund der damals vorliegenden, recht unvollkommenen Materialien gemüher festzustellen versucht. Seitdem ist durch Dr. G. A. Grierson's Bemühungen im Dienste des Linguistic Survey of India unser Wissen in erfreulicher Weise gefördert worden und hat dieser verdienstvolle Forscher seine Ansicht über die Verwandtschaftsverhältnisse in den für den Survey bearbeiteten „Specimen Translations in the Languages of the North-Western Frontier“ Calcutta 1890, einer für den Census von 1901 hergestellten „Note on the Languages of India,“ beide eigentlich nicht für die Öffentlichkeit bestimmt, sowie in den Abhandlungen „On the Languages spoken beyond the North-Western Frontier of India“: J. R. A. S. 1900, p. 501—510 und „On Pashai, Laghmani, or Dehgani“: Z. D. M. G. 54, 568—608 zum Ausdruck gebracht. Danach würden das Kashmiri und die Dialekte des Kohistan oder des Gebirgslandes am Indus, Swat und Panjkora (Garwi, Torwali, Malvi, dazu das Chitli und Gauri Biddulph's und das Dirr Leech's nebst dem örtlich etwas weiter abliegenden, ebenfalls von Leech in J. A. S. B. 7, 782—784 behandelten Tirbati) als „Sanskritic Indo-Aryan,“ das Shina-Khowar, die Kafir-Dialekte und die Kalasha-Gawarbai-Pashai Gruppe als „Non-Sanskritic Indo-Aryan“ zu charakterisieren sein. Was Grierson zur Vereinigung von Shina und Khowar veranlasst haben mag, ist mir unklar; mir scheinen beide ausserordentlich verschiedenes zu sein. Vor allem aber dürfte die Stellung des Shina dahin zu bestimmen sein, dass es vielmehr mit Kashmiri und Kohistani zu einer Gruppe zu vereinigen ist, an welche sich dann die übrigen Hindukush-Dialekte als entferntere Verwandte anschliessen.

Dies zeigt sich in erster Linie an den Formen für die Zahlwörter zwischen Zehn und Zwanzig, deren einheitliche Gestaltung in den Sprachen des inneren Indiens sich aus der Übersicht bei J. Beames, Comparative Grammar of the Modern Aryan Languages of India 2, 134 leicht erkennen lässt. Ihnen stellen sämtliche Hindukush-Dialekte einen stark abweichenden Typus gegenüber, welcher aus der beiliegenden Tabelle ersoen werden mag. (Die Schreibung ist die des Linguistic Survey, jedoch habe ich auf die Unterstreichung der zusammengesetzten Zeichen wie *te* u. s. w. verzichtet. Im übrigen folge ich den angegebenen Quellen mit allen ihren Inconsequenzen und habe nur im Tirbati *tsouda* in *tsoudā* im Dirr *Asatōhā* in *Asatōhā*, im Chitli *āwōsh* in *dāwōsh* verbessert).

Eine unbefangene Betrachtung dieser Tabelle führt meines Erachtens zu der unausbleiblichen Folgerung, dass die ältesten Formen der in Betracht gezogenen Zahlwörter im Kashmiri und Doh-Hang erhalten sind, von denen die übrigen Dialekte durchaus abhängig erscheinen. Dabei dürfen im Grossen und Ganzen Tirhai, Dri und Garwi und die reduzierten Formen des Standard Shina, die übrigen Kohistan-Dialekte Türwāl, Chilis und Gaurō jenen älteren Gestaltungen näher stehen. Eine eigene Stellung hat das in der Tabelle nicht berücksichtigte Maljā, die Hauptsprache des Kohistan, dessen eigentümliche *lash*-Formen in dem vereinzelt *pasīz*, resp. *pasālei* der Shina-Dialekte von Dras und Gurtz ein beachtenswertes Analogon finden. Das an den älteren Typus sich anschliessende Gaurabati bildet dann die Vermittlung zu den Dialekten von Kafiristan, welche sich im übrigen durch die eigentümliche Ausprägung der Vierzahl als *tsada* u. s. w. gegenüber dem *char* u. s. w. der anderen Dialekte als eine besondere Gruppe charakterisieren. Dagegen nähert sich das Pashai vielfach dem jüngeren Typus der Kohistan-Dialekte. Den typischen Ähnlichkeiten stellen sich mehrfache spezielle Berührungen zwischen einander sonst ferner stehenden Dialekten zur Seite, die zufällig zu sein scheinen, aber gerade dadurch die ursprüngliche Einheit des Sprachgebietes bezeugen. Khōwar und Kalasha fallen leider aus, da sie die alten Zahlwörter zwischen Zehn und Zwanzig nicht erhalten haben. Das Wasi-vari von Kafiristan ist so fremdartig gestaltet, dass es kaum als eine rein-ariische Sprache gelten kann.

Dieser allgemeinen Übereinstimmung in den Zahlwörtern der Hindukush-Dialekte steht eine merkwürdige Verschiedenheit im Pronomen der ersten und zweiten Person gegenüber, aber hier zeigt sich wieder um so deutlicher nähere Beziehung zwischen Kashmiri, Shina und Kohistan. Speziell Chilis, Gaurō und Maljā treffen hier in so entschiedener Weise mit dem Kashmiri und den Shina-Dialekten zusammen, dass trotz einzelner Verschiebungen und lautlicher Veränderungen die ursprüngliche Identität der Formen deutlich zu Tage tritt, wobei die nahe Verwandtschaft mit denen des Panjabi und Sindhi (Beames 2, 302, 306) noch ein ganz besonderes Interesse bietet.

Über die lexikalischen Berührungen wage ich in Anbetracht unserer noch sehr unvollkommenen Kenntnisse nicht mit voller Sicherheit zu urteilen, aber auch auf diesem Gebiete stehen meiner Meinung nach Kashmiri, Shina und Kohistan einander näher als den übrigen Nachbardialekten. Übrigens vergleiche man Grierson, Specimen Translations p. 300, Anm. 8.

Zum Schluss sei wiederholt auf das Zigeunerische hingewiesen, über dessen eigentümliche Beziehungen zu den Hindukush-Dialekten wie zu den Sprachen des inneren Indiens namentlich R. von Sowa, Die Mundart der slowakischen Zigeuner, Göttingen 1887, p. 1-7 und ich selbst in der Zeitschrift des Vereins für Volkskunde 5, 219 gehandelt haben. Wir bedürfen dringend weiteren zuverlässigen Materials für die Hindukush-Dialekte wie für die Sprache der asiatischen Zigeuner, welches der Ergründung beider Dialektgruppen zu Gute kommen wird.

MÜNCHEN.

ERNST KUHN.

Kohort (Grierson in J.A.S.B. 67, 78 f.)	Yuk-Han (Shaw)	Shan (Grierson)	Tshai (Lauk)	Dzi (Lauk)	Gari (Grierson)	Tevak (Grierson)	Chia (Bibblich)	Gao (Bibblich)	Gwehli (Grierson)	Beide von Kfir- ata (Trapp) mit einem Bsp. aus meiner Quelle)	Fokal (Lauk)
11	ts'ih	ch'ih	tho	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'ik	janis (Lamson: man, Viggo: pash)	jar
12	ts'ah	ts'ih	tho	th'yi	ts'ih	th'yi	th'yi	th'yi	ts'ih	h'is (Lamson: ts'ih, Viggo: ts'ih)	ts'ih
13	ts'auk	ts'auk	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	ts'auk	ts'is (Lamson: ts'is, Viggo: ts'is)	ts'is
14	ts'auk	ts'auk	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	ts'auk	ts'is (Lamson: ts'is, Viggo: ts'is)	ts'is
15	ts'auk	ts'auk	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	ts'auk	ts'is (Lamson: ts'is, Viggo: ts'is)	ts'is
16	ts'auk	ts'auk	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	ts'auk	ts'is (Lamson: ts'is, Viggo: ts'is)	ts'is
17	ts'auk	ts'auk	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	ts'auk	ts'is (Lamson: ts'is, Viggo: ts'is)	ts'is
18	ts'auk	ts'auk	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	ts'auk	ts'is (Lamson: ts'is, Viggo: ts'is)	ts'is
19	ts'auk	ts'auk	tho	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	th'yi	ts'auk	ts'is (Lamson: ts'is, Viggo: ts'is)	ts'is



## OUD-NOORDHOLLANDSCH TAALEIGEN IN HET CARTULARIUM EGMUNDENSE.

Kern heeft ons in zijne studie 'Eigennaamen uit oude Geldersche oorkonden' Taal- en Letterbode 3, 27 en 'Oudnederlandsche woorden' Taal- en Letterb. 4, 133; 5, 29 den weg gewezen om uit namen en woorden, in de oude oorkonden voorkomende, grammaticale eigenswaardigheden van vroegere dialecten aan den dag te brengen en zoo de oudere bijna geheel onbekende dialecten in ons land eenigzins te omlijnen.

Aan den invloed van deze studiën is het toe te schrijven, dat de schrijver dezer regelen in dit aan Kern aan te bieden werk trachten wil, enkele bladzijden aan een dergelijk onderzoek te wijden en wel aan een onderzoek, wat een in het noordhollandsche klooster Egmond geschreven Cartularium, als B III in het Rijksarchief bewaard, voor de kennis van het vocaalstelsel van het oude dialect van Noord-Holland zou kunnen opleveren, de streken waarvan de latere en de hedendaagsche taal op zoo voortreffelijke wijze beschreven zijn door Dr. G. J. Boekenooen in zijne Zaanlandsche Volkstaal. Voor dit onderzoek zijn door mij gebruikt de inkomstenregisters uit het Cartularium vóór de 13<sup>e</sup> eeuw: 1<sup>o</sup> die welke uitgegeven zijn in 'Nederl. Rijksarchief' I p. 199—196 en 199—207, vgl. v. Richtbofen 'Die älteren Geschichtsquellen' § 12 en § 5, 2<sup>o</sup> die, welke in 'Bijdragen en Meded. v. h. Historisch Genootschap' door Mr. C. Pijnacker Hordijk zijn medegeleefd, en 3<sup>o</sup> eenige Egmondse oorkonden afgedrukt in het Oorkondenboek v. Holland en Zeeland 1<sup>e</sup> deel, terwijl die stukken, waarvan de origineele oorkonden nog bestaan en in het OKb. afgedrukt zijn, met die van het Cartularium vergeleken zijn. Het Cartularium zelf bestaat alleen in een afschrift, dat in de 15<sup>e</sup> eeuw gemaakt is; waar vergelijking mogelijk was, bleek echter, behoudens eene enkele schrijffout, weinig of geen afwijking in spelling te bestaan.

De kerk van Egmond, door St. Adalbert omstreeks 700 gesticht op de plaats vroeger Hallam geheten, en het klooster in 929 door Dirk I gesticht, lagen op de grens van Kennemerland ('inter Suitherdeshaghe et Fortrapa et Kinnom') en van West-Friesland, in welke streken het klooster talrijke bezittingen had. Het is dus niet te verwonderen dat de taal wel vele friesche eigenswaardigheden vertoont maar ook in sommige opzichten tot de taal van Zuid-Holland behoort.

Waar ik bepaald heb willen aangeven dat de een of andere naam Hollandsch of Friesch of Utrechtsch was, heb ik dit door (H.), (F.) of (U.) aangeduid. (F.) beteekent Forstmann 'Alteutsches Namenbuch'.



## Vocalen.

## Korte.

a. a is in de meeste gevallen onveranderd: Abbo, Aldbertus, Aldwi, Alfric, Bava, Galo, Hagao, Alkmera, Aschusa, Sultherdestaga, Graft, hofstad(om), Akersloot en Akkersloot (en Ekkerslato cf. a tot e 3'), e. a.

a vóór n is meestal a: Franco, Isbrand, Osdam, Banes, Santfort, -lant, -camp, e. a. Sporen van een overgang van a vóór n in o zijn: Ongo de Arem, Alnoth (uit Alnath) Waloth (vgl. F. Waland).

In open lettergreep en vóór r schijnt a min of meer open of gerekt te zijn uitgesproken; hierop wijzen spellingen van a met *ai*: Halrem.

a blijft voor i + dentaal: Wald, Altop, Aldeodorp, Wastekewerthe, Waldger, Waldfrid, enz.

In enkele woorden vindt men o: Wennemerwoit (naast Winnerwald), Woldokenwerde, Goida, Wolt, Ohlecie, Oidborp. Bij persoonsnamen komt deze verbinding alleen voor in *old* nlt *-wold, wald* en *-old, -ald*: Athalold, Everold, Gerold, Reetbold, Sibold, Wibold, Willbold, Berewold-, waarnaast Barwald en Berewald-. In eene opgave van + 1129 Okt. 1, n°. 105 komt Oudthorp voor naast Althenthorp en Oidthorp, zoo ook in 1252 Spereuoude, beide misschien aan Zuidhollandschen invloed toe te schrijven. Van de Friesche plaatsnaam wordt alleen Winnemerwoit tweemaal met o, maar meest met a, gespeld. In het tegenwoordige West- en Zaanlandsche Friesch wordt echter voor *ai* + cons. meest overal ou gehoord.

a wordt e: 1° vóór andere i (daarnaast vormen waarin a bleef): (Alkmero 6), (Alc mare 4) Gerdinchimere, Kellinghe, Kellentgen (Kallinghe, Callinge) Hemstede, Iegherstede, -venne, Aegerewere, Gref (Graft), Eskendelf (volkstym. nlt Asc, nesse, sweth; Emeke, Engelbertus, Begge (Bagga), Werembotus etc. Verler in eigennamen als: Meintet, Meinwi uit Megin (Megin). Deze e uit a wordt voor *ng* soms tot *ei*: Eyngebeirto, Eynghalbert.

2° vóór r: Heram, Herem (Harum, Arum), Merna, Spornerswilt, Sporen, gherse, Fridgers, Werthere (Warthero), Evergerd, Sigerka (hier naast vele met a: Bertgarda, Everardo Sigehardo).

3° vóór andere consonanten in open en gesloten syllabe: Ekerslato, Ekkerslato, (Aker- en Akkersloot), Smelengheest 2 maal (Smalengheest I), Laotiosemele (-made), Bemestre (Bamestra 2 maal), Evo (Ava, Hema, Remwi, Remward nlt Hirabanward).

a + a waartusschen h is weggevalleo wordt á: Goida (H.).

e. e blijft onveranderd: -berg, reththesclat (i. e. rohteslät), in de namen op -bert-bero, in Erkenswidt, Gova, e. a.

vóór l is e, ook die uit a voor l, overgegaan in i: Scirmere (naast Scormere) Gribba kimpje (dat sg. kimpjen), Kimpjpenkaghere sloch Kempenwere), Imma, Ymma.

e vóór r komt eenmaal voor als a: Barechoeorrd (thans Bergen, op Texel).

breking van e vóór r komt alleen voor in Beurnerd (uit Bernward).

eg voor vocaal of op het einde wordt tot ei (ook de e uit a ontstaan): Meiose.

Ellger, Reimfrid e. a. Wadwey, Fikerdey (of Sikerdey).

e na w blijft onveranderd, eerst later gaat deze in o over, in: Weromeri (10<sup>e</sup> eeuw), in de 13<sup>e</sup> eeuw Wormer.

uitpraak van e vóór r was zeker gerekt z. a. hijkt nlt Scoerwijch. Uit de afwijking van e en a voor r in woorden als Alkmera, Alcmare, Arem en Herem is op te

maken, dat *e* en umlauts *e* hier een langen open klank hadden; ook de spelling Sibodes maer pleit hiervoor.

*i* blijft onveranderd: Smithen, Selpliede, Stricledie, Sifridus, Ansfrido, etc.  
*i* en *e* wisselen af in: Fritheric en Frethericus, Frotherard, Frothelif; met omzetting: Verthemar.

Zoo ook *i* en *e* in samenstellingen met kirke, kyrike, kirkre en kerke.

Indien Verlam Tijds. 4, 212 gelijk heest, dan is *i* in *e* overgegaan in het woord *drecht*: Paldroct (H.), thans Peadrecht.

in + th werd *ith*, id: Erkenawid, Ricswid, Ritswijt, hiernaast Reinwind (H.).

*o* blijft onveranderd: thorp, north, Foranholtz, Orshem, Thorengest, volgare, Volkmaro, etc.

In merghen (uit \*morgin) naast morghen is overgang van *o* in *e* (umlaut).

Uitspraak van *o* vóór *r* was gerokt zooals blijkt uit Scoorb naast Scorlo, Noortga, Noirtga, Noirtborpo, Voerhout (1249), Galenvoorde (1281). De *o* werd open uitgesproken, hieruit is Dargheest naast Thoren- (Thorngeest) te verklaren.

*u* is *u* gebleven: Radenburgh, Albnrch, Buschusa, Kukelin (vgl. lat. cucullia, mal. cucule), Bertulfus (doch Folcoif, Geldof, Rodolfus e.a.), Wibrandus, Wilard, Hago, Thrusting Ludolfus.

In plaatsnamen is de *u* voor *u*saal gebleven tot in de 12<sup>e</sup> eeuw, dan begint overgang in *o* voor te komen: Eghecmundum, Ekmunde, Hecmunda, etc. Sanderlant, Handgheest; later Ekmonda, Eemondenseem, Homdegest, Warmode, hondt (een maat). In evelganc, crepelfiit is oorspr. *u* voor *i* van het suffix overgegaan in *e*. Of ze hierin eerst in *o* is overgegaan blijkt niet, vgl. echter merghen naast morghen.

Lange.

*é* is *e* in Berner (ook in Corv. Heber. Berner; in hd. Peremares, F. Personsnamen p. 264).

is *á* in Wilbrandinaginwene (mágin 'consobrina'?). Volkmaro, Verthemar, Rotmarus, Saxamarus, Lantrat, Ratzher.

*é* is *e* in cuernede, curmede.

*i* bleef: Scerwik, Rodenaria, Hj (thans het Y), Misen (thans Myzen), Sile, hstifine, Hio, Inbrand, Aldwi, Folqui e.a. (het suff. *ief* ontstond uit *ief*, got. *seihans*, *seahjo* naast wgm. *seipus*).

De *ie*ngte van *i* wordt soms uitgedrukt door *ii* of *y*: Riiswic, Rijswic, Scalcwijch, Heylawijf, e. a. Ook in sommige namen, die thans korte *i* hebben, komt *y* naast *i* voor, nl. in Wijnman, Wijnamerwilt, Hyljenkem. Of men hieruit mag afleiden, dat hierin *i* voorkwam, staat niet vast, want ook in Rijninghen, naast Rinighem, Hemecekijrike en Lijnnen (voor Limbon), in 1281. komt *y* voor; voor het eerste woord wijst het in Hecm. voorkomende Renighem op korte *i*, en evenzoo kerike naast kirike, kyrika.

*ó*, *ó* blijft *o* tot na de helft der 12<sup>e</sup> eeuw; in het begin dier eeuw komen daarnaast ook spellingen met *oe* ou *u* in gebruik. *ó* en *ú* moeten zijn samengevallen in klank in een aantal woorden die later *ui* vertoont, z. a. Othal-rik, dat als Wlric voorkomt en later bijkens Boekenocogen Zannl. Volkst. tot *Uldrik(e)* werd, evenals Uterdik in 1355 als Oeterdijk, later als *Euterdyk* gevonden wordt.

o komt voor, o. a. in: Oudem, Thos, Boelo, -hova, Polghest, -broke, brother, Dodo, Roper, Othelhidis, Bovo, Boyo (vgl. Zhol. Boeije).

so in Sloodwetbe (3 maal).

oe voor het eerst omstreeks 1100 in Broek, Leytherebroeke, Spanbroec, e. a. later ook in Pool, Astbroech, Rijewikerbroeke, Westbroecke.

u slechts na 1120: Uytghesterbruch, Usdam, Pulzbruch, Bruciede, Bukel.

û is meest u gespeld; omstreeks 1120 komt wy voor, na 1200 we: Sutherbemi, Hurelede, Baren, -hoss, Hutgheest, erfhuore, hurware, Duva, Waltruth, Ghertrudis, — Uytghest, Uytghesterbruch, — huerware naast hurware.

û en os komen voor waar men u zou verwachten: Ûtgest ( $\pm$  1200) Carl. en Okk. I, 292; — Outerlec en Outerleke (11<sup>e</sup> eeuw), Oulin (fem. v. Ulo, vgl. J. Winkler Fr. Wdbk Oulke), en vergelijk Oulric naast Wirico, uit *Othel-rik* ontstaan. Het zou mogelijk zijn, dat in de dagen, toen oorspr. û in communia in ù was overgegaan, zonder dat de schrijfwijze veranderd was, men voor *û*(*o*) en ù eens lettercombinatie was gaan gebruiken, die men uit Frankrijk, waarmede Egmond in die tijden veel aanraking had, had medegebracht.

#### Tweeklanken.

ai, ai wordt meest tot ê (vgl. v. Helten IF. 7, 340) Ekthorp, Brodewere, Gher, Gherswelt. In pers. namen: op -ger, -tet; Ettet, Geltet, Tetta, Gherbrand, Gierold etc. In do talrijke composita met *hem* is niet te zien of *hem* of *hem* in het tweede lid aanwezig is.

Overgang van ê in i, te komt alleen voor in Athelgic, Scipliede en Ghieslant naast Amalger, Elliger e. a., Sciplieda en Ghoest.

Overgang in â vóór gutturale spirant en geminata komt hier weinig voor, bestond echter wel, gelijk plaatsnamen als o. a. belendaagsch Zwaag bewijst (vgl. ook *asega* in het privilegieboekje van Akerstoot). Waarschijnlijk is zij ook aanwezig in *agereswore* (over *ager* vgl. Ndl. Wdbk I, 2067; de *ai* van *aigr*, naast *aigr*, onr. *ayir* werd tot *â*, terwijl *gr* tot -*ger* werd en vervolgens -*ger*, deze *â* is later verkort zooals in *adier*, *etter* e. a.; anders de Engl. Diction. l. v. *lager*).

ai komt voor in Palndrecht, thans Pndrecht; in Okk. I, 114, 179, 304 komen ook voor Pahndrecht, Pndrecht.

ei (vgl. v. Helten IF. 7, 348) vertoont Leythem, Leythen (naast Lede, Thuriede) (H.), Heilghelo, Heylichloe naast Helegelo, Heynshroec naast Henshroec, verder in Athelhelda, Heike (Fr.), Hayco (Utr.), Heylawijf, Hellwif. — Over *ei* uit *ay* zie bij a: d.

uu is een o-klank geworden, die waarschijnlijk tot a naserde, althans de spelling is dan eens e, eo en ee dan eens a, ar: Hocbegeest, Hoghemade, Notlevenes, Sigodesloth, Jo, Joe, Ioo in Heilghelo, Heyligeloo. — Franla, Vranla, Franlo, Franwore, Vroonmeer, Franzen, Vranslot, Noortiga, gha, Noirtighe (thans Noordwijk, locale uitspraak Noortek), Ekerslote, Ekerslote, Ekerslato, Menselata, Reththesclat, Cokslate, Slioten, Scorio, Scoria, Scorie. De spellingen Noirtighe en Scorie zijn na 1200; toen had de vocaal dus zijn eigenlijken klank verloren.

Alleen a hebben: Astbroeke, Astbroech, Adrichem (ags. Eadric, F. Audricus), Scatan (thans Schoten) en hus'ada (uit \*hûshôzha).

ea. Van *eu* zijn geen voorbeelden. eo, in Theole, is lo in Liora (n° 965), verder is eo, êo tot ie geworden Ahtingdertele, Tietgerdemade, Crepelfiet, Giet, Scie, Lichtcampe, Nienthoep,

Thiedra, Thiedolf, enz. (Van Scie en Spellingbeterche is niet zeker of er oorspr. *eo* in aanwezig is).

Voor *ie* komt ook *i* voor: Libertus (in het Utr. Cartul. Liudbertus), Thitbodo, Thidger, Thidric, Thyderico (alle Hollandse namen).

*e* komt voor in Fiet (naast Fliet), Sche, Scheisat (naast Scie), Thedrickkenhem, Thetburga, Themard, Notlevénes, Zweten (thans Zwieten, H.), Fie (niet *Beo* d. i. Sen, het latijnsche Flevum. Dit moet een woord geweest zijn, dat bij idg. *plu*, *pleu* behoort, naast de verwante groep *plud*, *pleud* staande, waartoe *fet*, *fiet* behoort).

*i* komt voor in Thidvenne. Het kan zijn dat dit een *i* met naklank voorstelt, maar het is ook mogelijk, dat hierin de *i* consonantisch geworden is, zooals in dergelijke noordhollandsche namen heeten ten dagein gebruik zijnde, h. v. *Tjaarsdorp*, *Tjallewal*, *Tjaard* e. a.

#### Vocalen in open eindlettergrepen.

Deze zijn op enkele uitzonderingen na verzwakt tot *e*. Alleen de uitzonderingen deel ik mede.

*i* is nog aanwezig in loc. sg. n. Sutherbemi; en nom. sg. f. Suvi.

*a* komt voor in nom. fem., dat. sg. en gen. plur.: Alacmera, Alkmera, Aschusa, Bamestra, Egmuda, Emesekerke, Flardinga, Fridgersa, Thosa, nomina op *inga* (gen. pl.) afzeland met *a*. In de fem. als Imma, Ava, Bava, Dava, Geva, Tetta, Wela e. a. is men niet zeker, dat de uitgang germaansch is, daar het ook de latijnsche uitgang kan zijn, ovensals masculina op *us* naast germaansche zonder *us* voorkomen.

*o* in dat. sg. Ekerslato (1088), Ekerslato (f), Rotholfengabroko (n). In het laatste geval staat het voor *o*, deez *o* kan veroorzaakt zijn door invloed der latijnsche datiefuitgangen op *o*. Verder komt *o* voor bij alle masc. *n*-stammen: Abbo, Ongó, Galó, Hugo, Meiaso etc. De *o* is genoopeerd in Aldic, voor Ahiko (F.).

#### Vocalen in gesloten eindlettergrepen.

Ook deze zijn grotendeels in *e* overgegaan. Bij de persoonsnamen zijn zij meest gelatiniseerd, z. a. Abbo: Abbonis, Abboni, Azonis, etc.

*a* in *as*, uitgang van den gen. en dat. sg. n. et. en dat plur. Bergen (6. 2 maal Bergen), Beveran, Hargan, Harregan, Haregan, Leythan (2 Leythen, 1 Leythem), Limban (3 Limbang) Scagan (Scaghen, Scagha, Scaghem, 1250), Scagon 1083, Scatan, Smithan, Suctan, Vellesan (1, Velson 6), Westerbeiran. — Duvan (g. sg. f.) naast Aven (g. s. f.), (Sceinken dat. sg. m.). In Lopsan (2, Lopsen 2) is nu uit hem (hém) ontstaan; vgl. Liber Caten. Okb. 1, 33 Lopsheim.

*o* in dat. sg. *o* et en dat. pl. In Limbon, Linbon, Scagon, Velson, Wimmon (7. Wimnen 8).

*i* in Oulin (demin. van Ulo), Allin (dat. sg. Allino), Volquin, Wivrin.

*er* in Brother.

*ing* en *ung* in Thrusing en Lising.

Vocalen in tueschenlettergrepen.

De meeste zijn overgegaan in *e*: Engulbertus (eenmaal Einghalbert), Athelgír, Willibald, Hathewi, Frethericus.

*a* van *ari* is nog aanwezig in volgare (1083—1120) Okb. 1, 165; na 1182 volgare en volchare

*i* bleef in Godla.

Syacope komt weinig voor; in Swirdinghe uit Siwirdinghe, Hemenkerke en Heemskerke, bij onder Homeoekirke, Heulghelo en Heylighelo, Heilwif naast Heylawf (II.);

*Atal* wordt tot *Atal*, verder tot *Adi* en met omzetting tot *Aid*: Aldbertus, Aldwi; *vóe* *b* tot *nb*: Alberno (naast Adalbero) en Alberto.

Secundaire vocaal vindt men in Velkesen naast Velsen, Harragan, Haregan naast Hargan, Barchenerord naast Bergan, Linthereswalde naast Linththereswalde, Noirtighe naast Nortga, en in Walech, Oherwalech (F. Walh).

Lettergrepen met bijtoon behouden over het algemeen de vocaal. Waar een tweede lid van een compositum den bijtoon verliest, wijzigt zich de klank. z. a. in Arnold, Everold, Geldolf, Folcof, Sivert, Willem e. a. Nortga, Soorie, Bokele, waarnaast de vollere vormen voorkomen.

Bij de woorden op *inga* bleef *i* in Flardinga, Callinge, Teylinghen, Matlinghe, pandink en but/jink, maar in Popenkehem, Rotbolfenga, Wolbodenke, Ludolfenke-ging de *i* in *e* over.

In het Liber Catenatus van den Dom te Utrecht wordt a° 1063 Ascmannedelf genoemd. De *a* van *man* in dit woord is in het Cartul. alleen bewaard in Eskmadelf, op alle andere plaatsen wordt gevonden: Eschmndelf, Eschemendelf, Esknemendelf of Eskendelf.

De herinnering aan de samenstelling van Delf met den gen. pl. van *aseman*, dat ook uit ags. en os. bronnen als 'nauta, pirata' bekend is, is zoozeer verloren gegaan dat de schrijver van het Cartularium van 'Asmndelf vel Espndelf' spreekt. Klaarlijklijk werd dit *ase* dus met den boomnaam *ase*, ndl. *eech* in verband gebracht.

Rekking van oorspr. korte vocaal van het tweede lid schijnt voor te komen in Baldwyn, naast vormen als Baldwin, Folquini, Gherwina. Deze verlenging heeft waarschijnlijk bij de vocaal in open syllabe een aanvang genomen.

Samentrekking van twee lettergrepen tot eene vindt men, behalve bij vocaal  $+g + i$  (zie boven bij *agi* enz.), in *Araban* dat tot *Arasin*, *Arasin*, *rem* en *eris* werd: Remward, Remwi en Wigbermus, verder in Bodekenlo tot Bokele; terwijl Folcof tot *Foc* werd verkort.

UTRECHT.

J. H. GALLÉE.

## NASALIS SONANS NU — EN VOORHEEN?

In de Indogermaansche taal bestonden er lettergrepen waarin *n* *m* voorkwamen vergezeld van een volle vocaal. Dat die lettergrepen zich later ontwikkeld hebben met dit gevolg dat de vocaal gewijzigd werd of de nasaal verdween, is een onloscheenbaar feit. Doch de weg dien de oorspronkelijke vorm heeft gevolgd om te komen tot de historische vormen is moeilijk af te takeren. Wat er ook van zij, voor iedereen schijnt het vast te staan, dat op het einde van het Indogermaansch tijdvak de vocaal gereduceerd of zelfs heesemaal weggevallen was. In die omstandigheden zal het wellicht niet zonder belang zijn de wording en den aard van soortgelijke klanken in een levend dialect na te gaan.

Laten wij beginnen met de groep vocaal + *n*. In den Vlaamschen (nederfrankischen) tongval van Aalst heeft *en* de plaats ingenomen van alle mogelijke vocalen + *n*, in toonlooze lettergreep. De vocaal heeft een onduidelijk timbre, en beantwoordt vrijwel aan den idg. klank, dien Brugmann met *ə* verbeeldt (Vgl. Gram.<sup>2</sup> I, bl. 51). In het phonetisch stelsel van Bell Sweet kan men ze als low- of misschien mid mixed-wide rangschikken. Wat de lengte betreft, mechanische proefnemingen hebben mij bewezen dat ze ongeveer gelijk staat met korte *e*. Buiten de groepen *en* *em* — en ook *er* *el* — schijnt ze nagenoeg aan dezelfde wetten gebonden te zijn als de gewone vocalen.

Ontelbare malen hoort men *en* *n* in de beklemtoonde lettergreep, zelden vóór den klemtoon, behalve in samengestelde woorden, waarmee de proclitica gevolgd van hun hoofdwoord nagenoeg gelijk staan. In beide gevallen wordt het op dezelfde wijze behandeld als het tononige *en*, in den loop van den zin; met andere woorden, men past de Sandhi-wetten van den zin toe. Die wetten zijn de volgende. Wordt *en* gevolgd door een vocaal, zoo valt *e* weg of wordt zeer zwak. Integendeel behoudt *n* zijne volle kracht als men het woord gewicht wil bijzetten. Wordt *en* door een consonant gevolgd, dan valt de nasaal altijd weg, behalve vóór *t* *d*, waar hij *n'*, en voor *b*, waar hij *m'* wordt.

Voorbeelden van *en* gevolgd door een ander woord:

*wilen* <sup>1)</sup>: *wils* of *ni*, zelden *wilen* of *ni* of *seil*, *n* of *ni*: *wiljen* of *niet*, d. i. goedschiks kwaadschiks.

*wile* *zigen*: *wiljen* zeggen.

1) De spelling der dialectische woorden is phonetisch: *i* is *nl.* *e* in *bed*, *d* is *franche* *e* in *deit*, *u* is *nl.* *oe*, *ny* is *u* + *y*; *y* is eene zwakke *ü*; *n'* *m'* zijn verzwakte *n* *m*; *y'* is de explosie (franche) *g*. De minimale vocaal of *ghide* wordt voortgesteld door *e* h. v. *je*, *e*, die beantwoordt aan de *i* zonder punt, die in de Leuvensche Bijdragen gebezigd wordt. Zie Leuvensche Bijdragen I, Het dialect van Aalst, t.—3, 38 A-o) en 42.

*will<sup>3</sup> dān*: zelden *willen* of *will, n dān*: willen doen.

*will<sup>3</sup> braken* of *will, m<sup>2</sup>, zolden will<sup>3</sup> braken*: willen breken.

Eenzoo wordt voertoonig *en* behandeld in:

*būnen*: *ēm būnenaren*: zich bovenhouden d. i. de bovenhand behouden.

*bīnen*: *bīnogo, n*: binnengaan.

*bīnen*: *bīndān*, of *bīn, n<sup>2</sup>dān* en *bīnen<sup>2</sup>dān*: binnendoen d. i. binnenhalen.

*boāden*: *boāndān*, of *boā, n<sup>2</sup>dān* en *boāndān*: buitendoen d. i. aan de deur zetten.

*van<sup>3</sup> dem<sup>3</sup> buym*, van den boom. Vergelijk *va gisteren*: van gisteren, *vam<sup>3</sup> buymen*: van boomen.

In plaats van *knegine*: koningin, hoort men ook *knengine* <sup>1)</sup>. Dit laatste staat blijkbaar onder den invloed van *kīning<sup>1</sup>*, (spr. *kānīn*) en *kānīnen*: koning koningen. Eene schijnbare uitzondering is *en vva*: eene vrouw. Inderdaad is *n* niet finaal. De volle vorm van het artikel is *ene*, waarvan de *e* wegvalt. Deze *e*, die nooit gehoord wordt, behoudt aldus een virtueel leven, dat zich in hare Sandhi-werkingen opentaart. Het onzijdig lidwoord, dat werkelijk uitgaat op *n*, verliest de nasaal, en men spreekt uit *e kīng*.

Op het einde van den zin, *in pausa*, wordt *en* anders behandeld. De nasaal gaat nooit verloren. De vocaal kan hare volle waarde behouden, en dit gebeurt *immer*, wanneer men eenigen nadruk op het woord legt. Meestal echter wordt de vocaal tot haar minimum gebracht of tenemaal weggelaten, en de nasaal wordt de sonant der tweede lettergreep <sup>2)</sup>. Het is niet gemakkelijk te onderscheiden tusschen *ɣ* en *n*, d. i. *en* voorafgegaan door een *glide* of minimaal vocaal. Verschillende proefnemingen, die ik in mijn laboratorium of gemeenschappelijk met Prof. Rousselet, te Parijs, gedaan heb, hebben mij bewezen, dat in alle gevallen, waar ik een woord uitgaande op *en* zonder nadruk uitspreek, de zilveren *ɣ* afwisselt met *n*, om het even na welke consonanten *ɣ* dan wel *n* het meest gebruikt wordt. In *pausa* wordt het *finale en* op verschillende wijzen behandeld. Na explosief spirant en *r* wordt het *n n y m*, of *n*.

Men hoort aldus:

*sprān* of *sprēt, n*: spreken.

*ēt* of *ēt, n*: eten.

*pēt<sup>3</sup>* <sup>3)</sup> of *pēt, n*: poter.

*grōd<sup>3</sup>* of *grōf, n*: raddo.

*luy<sup>3</sup>* of *luyf, n*: loopen.

*loā* of *lof, n*: lossen.

*rūz<sup>3</sup>* of *rūz, n*: rozen.

*klu<sup>3</sup>* of *klu<sup>3</sup>, n*: klutsen.

*sā<sup>3</sup>* of *sā<sup>3</sup>, n*: zargien.

1) De gaturale nasaal hier en in het vervolg wordt voorgespeeld door ene ronsinletter in cursieven druk, en door eene cursieve letter in romandruk.

2) Dan uitdrukkingen gebruik ik enkel om de gewone terminologie te behouden. Ik twijfel grootelijks of men de groepen *ān* *in pa* in *brān* *ēn* *luy<sup>3</sup>* wel lettergrepen noemen mag. Die klanken kunnen niet van *n n* door den neus, of liever *er* in maar *ēn* ontlooffing van *t t p* voortvliet met die afzonderlijk uitspreken dan hoort men slechts eene onduidelijke, verdoofde nasaal. Met meer recht zou men die lettergrepen kunnen zanssen groepen *ān*: *de* *in* *ān* *ōn*, die op normale wijze kunnen geuit worden.

3) *t t p* zijn gecorrigeerde *t d n*.

*liga* of *lig*, *n*: liggen.  
*strafa* of *straf*, *n*: straffen.  
*giva* of *giv*, *n*: geven.  
*wils* of *wil*, *n*: willen.  
*kuyrs* of *kuyr*, *n*: kooorn.

Na *b* wordt *ɛ* en, *m* of *en* of wel *ɛ* den wordt *b*.

*lubn* wordt *lubm*, *lubn* of *lubn*: schavuit.  
*krabn* wordt *krabm*, *krabn* of *krabn*: krabben.

Na *n* *m* wordt *n* geassimileerd tot lange *n* *m*.

*rken* of *rkenen* (zelden): rekenen.  
*lisen* of *lisen*: schaaap<sup>1)</sup>.

Men vergeet niet dat *ɛ* en altijd ten volle kan uitgesproken worden, en dat degene, die de vocaal reduceert of weghaat, er zich volkomen van bewust is — natuurlijk zonder er over na te denken — dat hij *ɛ* en op meer normale wijze zou kunnen uitspreken. Uit dien hoofde verschilt *nasalis sonans* van de gewone klanken. Deze zijn vast, eenvormig, *sui jerte* om zoo te zeggen: *nasalis sonans* is onvast, komt slechts bij gelegenheid voor en blijft, in het bewustzijn van den spreker, door een meer normalen klank beheerscht.

Indien nu *ɸ* op zichzelf bestond, inliên zij de autonome vorm geworden was van *ɛ* en, ten minste na zekere klanken, dan zou men geneigd zijn a priori te denken dat zij ten slotte toenemaal zou moeten verdwijnen: zoo zwak en zoo onduidelijk wordt ze uitgesproken. Nu echter, daar ze immer door het klankbeeld *ɛ* en om zoo te zeggen vergezeld wordt, kan zij zich staande houden, zoolang de volle vorm zal voortleven, die ook als het natuurlijke uitgangspunt van verdere ontwikkelingen mag gelden. Inderdaad is *ɛ* en reeds ten deele gewijzigd, namelijk in de gevallen waar het door consonanten uitgezonderd *t*, *d* en *b* gevolgd wordt. Dat *n* van *ɛ* en eenvoudig weggevalen is b.v. in *ete san*: eten van, blijkt genoegzaam uit het feit dat finale *n* van het procliticum *san* op dezelfde manier verdwijnt. In andere tongvallen is de vorm op *ɛ* > *ɛ* en reeds de normale of ten minste de voornaamste geworden.

De groep *em* wordt geheel anders behandeld. Vooreerst is hij veel zeldzamer. De *e* wordt somtijds minimaal, maar de volle uitspraak is veel gewoner: ja de vocaal wordt versterkt tot *é* of *o*. Men spreekt uit *bésém béem* zelden *bésen* of *bés*, *m*: bezem. Voor consonant *bésémstél*: bezemsteel, *alsompland* (of *bésém* enz.)<sup>2)</sup>.

Nog een woord over *er* *el*. Beide worden met eene minimale en zeer doffe vocaal uitgesproken, zelfs na dentaal. Ik geloof niet dat de vocaal ergens weghijft tensij in *pe, ri*: parel, waar ze nooit gehoord wordt.

Zoer merkwaardig is het wegvalen van *r* *l* in véortonige lettergrepen, waar ze met andere vocalen dan *e* verbonden zijn. B.v.

*doer* of *doerér*: daarvoor,  
*mahneteren* of *malk* . . . : malkander,  
*oga*, zelden of nooit *alga*: al gauw.

Het is nu klaar dat onze groepen *en em* — en *el er* — geene klanken geworden zijn die gelijk staan met de klanken *ɸ* *ɸ* — of *l* *l* — resp. *en m* *ɛ* *er*, die voor de indoger-

1) Op. Cit. 30. De).

2) O. C. 30. C.



maansche taal gevorderd worden, en die ongetwijfeld door *en* enz. voorafgegaan werden. Vooreerst is de ontwikkeling verschillend tusschen de groepen *en* — *em* — *er* *ef*. De groep *en*, afzonderlijk beschouwd, wurf op verschillende wijzen behandeld. Men merkt alzoo niets van het parallelisme en de gelijkvormigheid die de ontwikkeling in de *Ursprache* zou gekenmerkt hebben. Verder is *y* of *en* van gansch bijzonderen aard en wordt door een klank beboerscht die in het bewustzijn van den spreker meer normaal schijnt te zijn. A priori zou men denken, is *nasalis sonans* onvatbaar voor iedere onafhankelijke ontwikkeling, en inderdaad is het van den voilen vorm dat de ontwikkeling uitgaat, die wij in ons dialect waarnemen en die in andere dialecten reeds voltrokken is.

Die staat van onvastheid, ondergeschiktheid kenmerkt *y* resp. *en* in alle nederlandsche en dnitsche dialecten die mij bekend zijn. Hoogst belangrijk zou het zijn, kon men ons, in een levend dialect, eene *nasalis sonans* aanwijzen die de kenmerken draagt welke voor de idg. *nasalis sonans* vereischt zijn. Die *n. s.* zou aldus een vaste, autonome klank moeten zijn, die het uitgangspunt kon worden van de ontwikkeling die in de verschillende takken der idg. taalfamilie *a*, *an*, *wa*, *en* enz. voortgebracht heeft. Zoodoende zou men het — niet overbodige — bewijs leveren dat de tegenoverstelde kenmerken van *nasalis sonans* in ons dialect, voor dien klank niet wezenlijk zijn <sup>1)</sup>.

LEUVEN (BELGIE).

PH. COLINET.

1) Onlangs wees mij de E. H. Sclaters, oud-missionaris in Afrika, te Parijs, op echte *nasalis sonans* in de Swahili-taal. Daar heeft men woorden gelijk *cin*, *wa*, *Fr*, *cin*, *ihru*, *persoon*. Die woorden zijn tweeklanken, doch zij komen voort voor dan als *aspirat*-klanken, nooit na een consonant. Het tweede woord leest *cin* in andere dialecten, *z* is aldus een soort van associatie van het labiale *u* met den labialen neusklank.

## SANSKRIT PRATOLI — HINDI PAULI.

Dr. J. K. de Cock heeft in zijn te Amsterdam verdedigd proefschrift <sup>1)</sup> terecht opgemerkt, dat de door B. R. in overeenstemming met de meest gezag hebbende kota's en (kita's <sup>2)</sup> aan Skr. *pratoli* toegeskende beteekenis (broiter Weg, Haupttrasse) niet wel past in de door hem aan het epos ontleende plaatsen. R. 5, 8, 17 wordt gezegd, dat Laaka voorzien is van hooge en witte *pratoli's*. R. 5, 51, 36 vindt men gesproken van een *puri's aṅṅapratolikām*; Mibh. 3, 15, 6 wordt eene *puri's opasalyapratolika* vermeld. Het schijnt mij onjuist, in de beide laatste gevallen van een verkleiningsvorm te spreken, gelijk dr. de Cock doet. Veeleer is *-ka* hier slechts als adjectief-voornamend suffix op te vatten. De beide samenstellingen kunnen — dunkt mij — niets anders beteekenen dan: „voorzien van *pratoli's* met torens (*aṅṅa*) en prikkels (*opasalya*) resp.“

Het is opvallend, dat *pratoli* in het epos herhaaldelijk wordt genoemd onder een reeks verdedigingswerken (*gopura, aṅṅa, aṅṅalaka, carya, parikhā* enz.). Dit is ook het geval in één der beide door B. R. aan den Kathas. ontleende plaatsen (48, 8), waar wij vinden: *adrakūtanibhūṅṅipratoligopurāritam (nagarām)*. In Kathas. 42, 124 lezen wij, hoe prins Indivaraṣa, de stad der *rākṣasa's* naderend, *atra raudraya dadarśitām pratolidevī rākṣasām*. Eerst na dezen poortwachter te hebben gedood, is hij in staat het paleis van den *rākṣasa*-koning binnen te treden. Hiermee stemt geheel overeen Śiśup. 3, 64 *tām ikṣamāyāḥ sa (Kṛṣṇa) puram (Dvarakām) purastāt / pṛipat pratolim atulapratapaḥ / vajraprabhodbhāṣitaurāyudhasir / yā devaseneca parair alaṅkya*. Uit de laatste helft van dit vers blijkt duidelijk, dat met *pratoli* in geen geval een weg of straat kan bedoeld zijn. Veeleer schijnt het een gebouw of iets dergelijks te zijn, dat zich aan den van buiten komende het eerst voordoot en waarin geen vijand mag worden toegelaten.

Ten slotte wordt *pratoli* in Prakṛt-vorm aangetroffen in *padolīdharae* (Mfroh. St. p. 99) en het raadselachtige *pāṣṍadabāṅṅgpadolika* (ibidem p. 132, 162, 164). In het laatste geval kan evenmin aan *padoli* de beteekenis „straat“ worden toegekend, daar blijkbaar sprake is van een hoog, met vensters (*gavālikho* Skr. *gavāṅka*) voorzien gebouw, dat zoo noodig als verangenen kon worden gebruikt.

Dr. de Cock heeft genoemd, „dat met *pratoli* dikwijls een muur- of walomgang wordt bedoeld“, een opvatting, die ook in mijn Mfroh. vertaling was gevolgd <sup>3)</sup> en althans het

1) Eene oudindische stad volgens het epos. (Groningen, 1899) p. 55 vlg.

2) *pratoli's rāṅṅhī vāṅṅhī* A. K. 2, 2, 2 en Hādy. 2, 134. *abhyantaramāya* N. K. Dr. *pratoli's rāṅṅhī* Nāik.

3) Bōktingk (Mfrohakatika d. i. Das indene Wāgechen. St. Petersburg 1877) vertaalt „im Turbenhanschen auf der Zinne meines Palastes“, waarschijnlijk naar analogie van het elders voorkomende *pāṣṍadabāṅṅgpadolīdharae* (Mfroh. St. 21, 24).

voordeel heeft een begrijpelijken zin ep te leveren, zonder zich al te ver te verwijderen van de officieel aangenemen beteekenis. Echter moet worden erkend, dat de door dr. de Cock en mij gewaagde verklaring geenszins ep al de boven aangehaalde plaatsen kan worden toegepast en ook voor de bedoelde passage uit de Mfroh. ternaauwernood bevredigend worden geacht. Want waarom zou de slaaf Sthavarakā juist op den omgang van den paleistoren (gesteld dat *balagga deso* beteekenis heeft) werden gevangen gezet en hoe ken hij, zich op dien omgang bevindend, door een venster ontsnappen?

Ik meen nu eene afleiding en tevens eene verklaring van Skr. *pratoti* te kunnen aanwijzen in Hindi *pauli* (waarnaast ook *paul*, *pol*, *paar* en *pauri* voorkomen), welk woord „poort, deur“ beteekent, en bovendien wordt aangetroffen in de afleiding *pauliyā* of *pauriyā* (= portier) en in de samenstelling *tirpauliyā* (= gebouw met drie poorten of deuren). In Rājasthān en Centraal Indië (Gwalior) is het woord *paul*, *pol* wel bekend ter aanduiding van staats- en vestingspoorten, zooals *Siraj paul*, *Gages paul*, *Rām paul* en zelfs *Alamgir paul* <sup>1)</sup>. In Noord-Indië vindt men daarvoor bijna uitsluitend het Persische *darvāza*, dat in Urdu als de gewone uitdrukking voor „poort, deur“ kan worden beschouwd.

Slechts werd de benaming *Hāthi* (of *Hāthiyā*) *paul* d. i. „Olfantenoport“ ook door de Mohammedanen aangenomen. Men vindt haar zoowel in de door Akbar gestichte vestingen te Lahore <sup>2)</sup> en Fatehpur Sikri (nabij Agra) als in de door Shah-jahan gebouwde citadel van Dehli, in de beide laatste gevallen ter aanduiding van een poort, die, in strijd met de voorschriften van Islam, met beelden van olifanten was versierd <sup>3)</sup>.

Dat H. *pauli* door middel van Prkt. *padoli* van Skr. *pratoti* kan worden afgeleid, zal geen nader betoog behoeven <sup>4)</sup>. Bovendien wordt de beteekenis „staats- of vestingpoort“ door sommige inlandsche geleerden aan *pratoti* toegekend <sup>5)</sup>. Wat meer zegt, zij kan ep alle boven aangehaalde plaatsen worden toegepast, en zal, waar de vertaling met „hoofdstraat“ of „muuromgang“ onmogelijk bleek, een begrijpelijken zin opleveren. Zoo zien wij Laaka emgeven door hooge, witte poorten en in de boven vermelde Mhh-plaats melding gemaakt van poorten, voorzien van torens en van ijzeren prikkels (*upasaṭya*). De laatsten, tegenwoordig nog in Indië aangetroffen, dienen waarschijnlijk om het epenrammelen der poort door middel van olifanten te verhinderen. Daar *pratoti* het „poortgebouw“ aanduidt, kan Kathas. 42, 124 van *pratodivā* d. i. „deur der poort“ worden gesproken als de plaats, waar zich de poortwachter bevindt. Zoo wordt Mfroh. 99 door den hooflman der stadswacht aan zijne onderhoorigen gelast, den uitgang van de vier hoofpoorten der stad te bezetten, teneinde de ontvluchting van Aryaka te voorkomen. Op grond dezer beide plaatsen zou

1) Voor verdere voorbeelden zie: A. Cunningham, Reports of the arch. Survey of India, Vol. II, p. 333 sqq. en XXIII, p. 102 sqq.

2) Te Lahore gaf de naam aanduiding tot een niet overnenkelijke vergissing. De militaire autoriteiten, poort het opschrift *Hāthi pavā*, hetgeen elephantinus (lett. olifantpoort) beteekent, zie Platts' Hindustani dictionary (London 1884) I, v. *Hāthi*.

3) François Bernier, Voyages (Amsterdam 1690) II, 33, A. Cunningham, Arch. Survey Report I, 225 vlg. Sayyid Ahmad, *Īsra-ī-īnādī*. Pt. II, p. 5.

4) De etymologieën in de door mij geresumeerde Hindustani woordenboeken voor *pauli* eeggenen, al Skr. *pauva* bij Shukrapur (3<sup>e</sup> ed. London 1834) en Skr. *pauva* (sic) bij Fallon (Banaras-London 1879) zijn geheel phantastisch.

5) *dhyanapradīpikā tī* kṛitā ś. K. Dr. Erenzo Bianchi in zijn comm. ep R. 2, 80, 18.

Ik in *dr̥had̥arapratolika* (R. 1, 5, 10) *dr̥had̥ōra* als *bak̥er̥ih̥i*-samenstelling willen opvatten en vertalen, „voorzien van poorten met stevige deuren.“ Ten slotte wordt nu ook *paśādablaggapaśādika* verstaanbaar. Want wat is natuurlijker dan dat de *śak̥ra* zijn slaaf in de paleispoort gevangen zet en later zelf die plants uitkleit, om den verdoo-veroordeelden Śarudatta te zien voorbivoeren, bij welke gelegenheid hij gewaar wordt, dat de gevangen slaaf door het venster is ontsnapt. Wanneer men in aanmerking neemt, dat de Indische koningspaleizen bestaan uit een verzameling gebouwen, omgeven door een ringmuur met hooge poorten, zoo blijkt, dat dezen de aangewezen plaats zijn, om waar te nemen, wat buiten het paleis in de stad voorvalt. Het tweede lid der samenstelling *bolagga* moet vooralsnog onverklaard blijven. Het komt mij waarschijnlijk voor, dat het de naam is van een of ander onderdeel der poort; torensplits, tinne, balkon of iets dergelijks, en dient ter nadere bepaling van *paśōti*.

Boven werd reeds ter loops opgemerkt, dat naast *HL. paūh̥i*) ook *paūr̥i*) wordt aangetroffen. Het zou van belang zijn na te gaan, hoe beide vormen geographisch zijn verdeeld, welk punt ik echter gaarne aan de beslissing van meer bevoegde beoefenaars der Nieuw-Indische talen overlaat, evenals de vraag, of het woord ook in andere van het Sanskrt afgeleide dialekten voorkomt. Slechte zij hier overwogen, in hoeverre de vormen met *r* voor de etymologie van het oorspronkelijk Sanskrt-woord van belang kunnen zijn. Het woord *pratōti* is tot nog toe etymologisch niet voldoende verklaard. Hetzij men zich houdt aan de door B. E. aangenomen beteekenis, of wel de door mij voorgeslagen uitlegging wil aanvaarden, de wortel *īu-* (= ophellen, wegen), door Dr. de Cock in navolging van Ś.K.Dr. (*pratulyate parimiyate śi*) als basis van *pratōti* aangenomen, schijnt mij niet anders dan een zeer gedwongen verklaring op te leveren. Mag en op grond van H. paūr̥i een Skr. \**pratori* worden aangenomen, zoo zou het voor de hand liggen, *pratōti* als een aan de oostelijke (*Māgadhī*) dialekten ontleendte vorm te beschouwen. Het klankwettig juist, maar aan de litteratuur onbekende \**pratori* zou, na afkapping van het prefix *pre-*, een vorm opleveren, welke met verschil van suffix, beantwoordt aan Skr. *toraga*, dat eveneens „poort“ beteekent, en een aantal verwanten in verschillende Indogermaansche talen kan aanwijzen<sup>1)</sup>.

Zoo mijn opvatting van Skr. *pratōti* instemming mocht vinden, zou het mij verborgen niet slechts de beteekenis van dit woord te hebben vastgesteld, maar tevens door een voorbeeld te hebben aangegeven, hoe dan beoefenaars van het Sanskrt de studie der Nieuw-Indische dialekten van wezenlijk nut kan zijn.

LAHORE, 15-1-08.

J. PH. VOGEL.

1) Zie Dr. C. C. Uhlenbeck, *Kurzgef. etym. wb. der altindischen Sprache* (Amsterdam 1928-29) I. v. *toraga* en *pratōti*.



## ZU VALLABHADEVA'S SUBHĀṢITĀVALL.

A. Barth hat in der *Revue critique* vom 30. Mai 1887 eine Anzahl von Strophen der Subhāṣitāvall besprochen, welche in der Ausgabe von Peterson und Durgaprasāda für ganz oder theilweise unverständlich erklärt sind (cf. Preface p. II und die Liste auf S. 622). Im Nachstehenden sollen noch andere Strophen, die den verstorbenen Herausgebern Schwierigkeiten bereitet haben, behandelt werden; vorher aber möge es mir gestattet sein, zu den Barth'schen Erklärungsversuchen Stellung zu nehmen<sup>1)</sup>.

N°. 1 = Str. 42. Die eifersüchtige Geliebte Kṛṣṇa's ist nicht Rādhā, sondern eine Gopī, und der letzte Vers zu übersetzen: „Dieses von der Hirtin gesprochene, den Bogenträger beschämende Wort möge euch beschützen“.

N°. 2, ebenso wie 3, 6, 9, 10, 14, 16, 17 (= Str. 70, 99, 468, 611, 621, 770, 775, 776) scheinen mir richtig erklärt zu sein, und ich wüßte nichts hinzuzufügen.

N°. 4 = Str. 191. *aśhānadōṣopantera* übersetzt B.: „nōe en quelque sorte du vice do ne pas être à la vraie place“. Ich würde lieber sagen: „gleichsam zu dem Fehler geboren, nicht an der rechten Stelle zu sein“. Der Doppelsinn des Compositums bleibt dabei bestehen.

N°. 5 = Str. 431. Der Conjectur *dhuri* für *dhuri* stehe ich auch sehr skeptisch gegenüber, weis aber nichts Besseres vorzuschlagen.

N°. 7 = Str. 604. Die zweite Hälfte der Strophe ist nicht die Antwort des Löwen auf eine Warnung, sondern die Fortsetzung ebendieser Warnung: „Denke selbst an die Zerschmetterung deiner Glieder durch den Fall von diesem.... Berge, welcher eintreten wird in Folge deiner Begierde zu springen, (aus Furcht) es könnte Hagel fallen“.

N°. 8 = Str. 607. Die Umwandlung von *lobdhara* zu *lobdya* wird überflüssig, wenn wir übersetzen: „Bedenke nur, was dein eigenes, durch Missgeschick bekümmertes Herz von ihm (der doch nur den Elefanten nachstellt) angenommen hat“ (d. h. der König soll daran denken, dass er von dem Löwen den Muth und die Tapferkeit gelernt hat, die ihn im Unglück aufrecht erhalten).

N°. 11 = Str. 658. Ist von B. richtig erklärt, doch scheint es mir durchaus zweifellos, dass bei der Geliebten an eine wirkliche Gazelle gedacht ist. Das Wort *agatalocnā*, wei-

<sup>1)</sup> Die Anzeige Buhler's in *Indian Antiquary* (vol. XV, p. 240—242) geht auf die Textkritik nicht ein. Die Uebersetzung einiger Strophen auf Grund handschriftlicher Materials durch Aufrecht (*Ind. St.* XVI, 205 und XVII, 105) hat den Herausgebern bereits vorgelegen. Andere Arbeiten über denselben Gegenstand sind mir nicht zu Gesicht gekommen.

ches vielleicht auch die Herausgeber auf eine falsche Fährte gebracht hat, lässt sich auf ein Thier sehr gut anwenden (man denke an das Antilopenjunge Dhapago in der Śakuntala).

N°. 12 = Str. 677. Ob *anyatad icchati nahi* beissen kann: „il ne veut pas lui (faire) ce (plaisir)“, möchte ich bezweifeln und lieber lesen: *adpaitad . . .* „beute will er dies aber nicht“, so dass *adpa* das *adbhava* in v. 1 wieder aufnimmt.

N°. 13 = Str. 700. Besser vielleicht: „Wenn du, o Reiber, als Schwan auftreten willst, bleibe dennoch deiner Art treu; manches (*tat tad*) kommt dabei heraus bei Menschen die dieses anstreben“ (etwas anderes zu scheinen als was sie sind).

N°. 15 = Str. 771. *lobhāncayena* wohl: „die Nachkommenschaft erlangt hat“; die Kräbe hat sogar in dem Hause ein Nest mit Jungen.

Zu folgenden Strophen möchte ich selbst einige Bemerkungen machen, wobei ich die Barthelemy'sche Nummerierung fortsetze.

N°. 18 = Str. 800. „Es hängt doch immer etwas Ungewöhnliches mit dem Gewöhnlichen zusammen. Warum trägt der Sandelbaum nicht Blüten und Früchte? Es ist für uns sehr beschämend: (aber) eine Verkehrtheit ist doch eigentlich (*eva*) der Wanderer in seiner Nähe mit der grossen Axt in der Hand“ (der ihn trotz seiner sonstigen Vorzüge fallen will). Ist diese Übersetzung richtig, so ist zugleich die sonst nur von den Lexicographen überlieserte Bedeutung „Wanderer“ für *yatu* belegt. Ober den Sandelbaum vgl. Ind. Spr. 1509; 5278.

N°. 19 = Str. 814. Hier ist das Wort *gopākṛti* in seiner Beziehung auf den Sandel zu erklären. Kann es nicht einfach heissen: „von dem Aussehen d. h. so gelb wie eine Gopi“? Oder heisst es: „die Körper der Gopis enthalten?“ (mit Anspielung auf die Sage, nach welcher das *gopīmandana* aus dem Boden eines Teiches bei Dvarika entstanden ist, in dem sich die Gopis nach dem Tode Kṛṣṇa's ertränkt haben sollen). Bei der letzteren Annahme hätten wir ein Beispiel für *ākṛti* in der Bedeutung „Körper“.

N°. 20 = Str. 818. Der Sinn der Strophe, in welcher man vor allem einen Vocativ vermisst, wird klar, wenn wir *abe* für *aho* lesen.

N°. 21 = Str. 819, zweite Hälfte: „Das da ist der Khadrabaum, oder ist er von dir dem Wanderer (selbst) bemerkt worden? Dann, o Wanderer, sehmst du dich etwa danach, dass dein Leib von den harten Dornspitzen verletzt werde“? (da du ihm nicht aus dem Wege gehst).

N°. 22 = Str. 823. *śivalayair lobhāir* „mit den herabhängenden Sprösslingen“ (ist vielleicht nur durch ein Versehen unter die *Asphuja* gerathen). V. 3 möchte ich übersetzen: „Mit deinen Stämmen werden von dir immer die Duftelephanten erfreut (wörtlich „betheilt“, „beschenkt“), die ihre Ruhe unterbrechen“ (indem sie ihre Wangen daran reiben; cf. Śā. V, 48, 44). In der Liste steht fälschlich *vīśāramaruśūb* für *vīśāmaruśūb*.

N°. 23 = Str. 836. „Wo hat nur die blinde Welke gesehen, dass das Gras von der stark regnet. Ein grosser Baum möge gleichsam als ein Freund der Reisenden kommen, der von Regentropfen frei ist“ (unter dem sie Schutz finden können). *anyāgāy* kann doch wohl hier nur „Regen“ bedeuten.

N°. 24 = Str. 837. In v. 3 kann ich *jalakāṣa* nur als Bahuvrīhi fassen, und übersetze: „Andere (Flüsse) wiederum, die (nur) Wassertropfen enthalten, entgehen (lies: *na kṣayam apnuvanti*) wenn Gras und Erdklumpen hineinfallen, (nur) durch das Regenwasser dem Versiegen“. Das Ganze ist ein Beispiel für Gross und Klein oder Macht und Ohnmacht.

N°. 25 = Str. 851, v. 3. „Welche Sogensfälle sie nur immer ins Herz giesst (durch Er-





N<sup>o</sup>. 39 = Str. 1523, v. 4 *vistā tad aparam*: „jense andere (die Lotusbäume) geht zur Rube (schliesst sich)“.

N<sup>o</sup>. 40 = Str. 1522, v. 3 *vadhurakkhayanamayūto'pi* wird wohl in .... *paṅṅṅo'pi* zu verändern sein; dann lautet die zweite Hälfte: „da der stolze Liebesgott und der Rausch, der sich darauf versteht die Sorgen zu brechen, ihr Schüler geworden ist“ (erst von ihr belehrt und gleichsam an zweiter Stelle die Sehnsucht erweckt). *gurutām* in v. 2. ist natürlich doppelsinnig.

N<sup>o</sup>. 41 = Str. 1609, v. 2 *karaṅṅaccheḍe kṛthi ma kramam* „gib dir keine Mühe deine Stellung zu ändern“ (s. P. W. 2. *karaṅṅa*, 4 d.).

N<sup>o</sup>. 42 = Str. 1616. Es ist mit anderer Wortheintheilung zu lesen: *māna niddhinakharavaḥ gaecha*: „o Stolz, lass es dir gefallen, dass ich dich ablege.“

N<sup>o</sup>. 43 = Str. 1684 (in der Liste verdruckt 1684), v. 4. Lies: *ittāḥ me 'sitavaryaya bhīnāvaya*.

N<sup>o</sup>. 44 = Str. 2000. Das beanstandete *manyeṣaḥ* ist natürlich *manye 'saḥ*.

N<sup>o</sup>. 45 = Str. 2093. In v. 3 ist *surate na* (zwei Wörter) zu lesen: „Wie sollte bei der Vorstellung des Antlitzes, welches . . . , der Mond nicht traarig werden?“

N<sup>o</sup>. 47 = Str. 2161, v. 3. *raṅṅamayaśalamayānam*. Der „Kreisschmuck des Kleides“ scheint die kreisförmige Linie zu sein, welche das Kleid mit seinem oberen Saume auf der Brust der Frauen etwas eindrückt, und welche nach dem Herabgleiten desselben zum Vorschein kommt.

N<sup>o</sup>. 48 = Str. 2241, v. 2: „deren Geist ermüdet ist von den Anschlägen, Gründe für einen erkünstelten Zorn zu erfinden.“

N<sup>o</sup>. 49 = Str. 2312. Es muss natürlich *bhājanāḥ kartum* oder *bhaktum*; *ajībhāvālakṣhaḍas*, welches in der Liste angeführt wird, kann nichts anderes sein als „ein Stück von einer Drosselbrust“, was also auch nach indischem Geschmack ein ganz besonderer Leckerbissen ist.

N<sup>o</sup>. 50 = Str. 2352. Wenn *muḥa* richtig ist, muss es wohl ein Dialektwort sein, welches den Gegensatz zu *śaṅka* bildet, also „stark“, hier speciell „doppelt“ bedeuten. Dann ist der Sinn klar: Was schon von den Wörtern mit *!* gilt, muss a fortiori von denen mit *!* gelten.

N<sup>o</sup>. 51 = Str. 2354. Soll dem Sinne nach unklar sein, ist aber in den Anmerkungen richtig erklärt. Freilich würde man in v. 4 *anyo 'nyam* statt *āmānam* erwarten.

N<sup>o</sup>. 52 = Str. 2355. Ist mir auch zum Schluss unverständlich. Den Anfang möchte ich übersetzen: „ich schnitze diese (Götterbilder) hier aus; wenn dies zu meinem Lebensunterhalte dient, was kommt es darauf an, ob sie Siva oder Kṛṣṇa vorstellen? Ich sitze das (zum Verkauf) ausstellend . . .“ Im Folgenden ist vielleicht *āto* für das ganz unverständliche *āto* zu lesen. Bemerkenswerth ist das sonst in der Bedeutung Siva unbelegte *śhaṅka*.

N<sup>o</sup>. 53 = Str. 2371. Warum soll für *pāṅṅair* die Bedeutung „in Fülle vorhanden“, „reichlich“, hier nicht passen?

N<sup>o</sup>. 54 = Str. 2403. Es schildert jemand seine grosse Armuth mit einem gewissen Galgenhumor: „Von Milch ist gar keine Rede (denn was hätte sonst ein König vor mir voraus?); noch viel weniger von Sauermilch; wie sollte ich gar zu Buttermilch kommen? Der saure Rahm gehabe ich wohl; es hilft mir auch nichts, wenn ich die Kuhmilch lobe (ich bekomme doch keine); das ist eben mein Loos, dass ich Ärmster sogar um ein Büschen sauren Reinschleim gebracht bin.“ Ob der Dichter einen Unterschied zwischen *kṛṣṇa* und *gorava* macht, oder aus Versehen dasselbe zweimal gesetzt hat, ist mir unklar.

N<sup>o</sup>. 55 = Str. 2415. An *raṣaḡ gharḡharam* in v. 4. „mit lallendem Janchen“ kann man doch wohl keinen Anstoß nehmen. Auch sind hier noch zwei andere Lesarten, die mir aber nicht besser gefallen; Anfrucht (ZDMG. XXVII, S. 11) liest *raṣaḡ gharḡharam* „unter dem Geräusch seiner Fußglocken“, und Böhlingk (Ind. Spr. 991) *raṣaḡ dhurḡhara*, „er läßt verschiedenartige Laute ertönen“.

N<sup>o</sup>. 56 = Str. 2425. *atḡḡam* in v. 3 soll unklar sein. Anfrucht übersetzt (d. I. S. 70) „emporgereicht“, was nach meiner Meinung nicht anzufechten ist.

N<sup>o</sup>. 57 = Str. 2445. Ist in den Anm. richtig erklärt; doch muss natürlich auch in v. 2 *ṣṣaḡabḡḡam* als ein Wort gelesen werden.

N<sup>o</sup>. 58 = Str. 2475. Soll unklar sein und ist in den Anm. nicht ganz richtig übersetzt; vielmehr: *ṣṣaḡāt* „aus der Menge heraus“ (erkor ihn die Siegesgöttin); *raḡḡ ḡḡṣam* „in Kämpfe mit den Feinden“.

N<sup>o</sup>. 59 = Str. 2591. In v. 2. bedeutet *ḡḡṣaḡḡḡ* selbstverständlich „ein Gattinräuber“ (wie *Rāvāḡ* im *Rāmāyana*, welches bekanntlich ins Troitzesalter gesetzt wird).

N<sup>o</sup>. 60 = Str. 2704. „Wenn die Verwandten harte und rauhe Worte reden wollen“ etc.

N<sup>o</sup>. 61 = Str. 2735. Lässt nach den Anm. keinen Zweifel übrig.

N<sup>o</sup>. 62 = Str. 2876. Der Sinn scheint etwa auf den Spruch „*Suum cuique*“ hinauszukommen, die Worte sind im Einzelnen deutlich genug.

N<sup>o</sup>. 63 = Str. 2891. In v. 2. lies *ḡḡ* *ḡḡaḡḡ* statt *ḡḡ* *ḡḡḡḡḡ*.

N<sup>o</sup>. 64 = Str. 3049. Übersetze: „Wie man sich mit (schon) schmutzigen Kleidern hinsetzt, wo es sich trifft, so achtet der einmal Gesträuchelte auch nicht auf seine weitere Lebensführung.“

N<sup>o</sup>. 65 = Str. 3068. In v. 2 würde man *ḡḡḡ* für *ḡḡḡ* erwarten: „Fort mit dir, o Schasam, hinweg, Standhaftigkeit des Geistes; was quälst du mich umsonst, Mannesstolz?“

N<sup>o</sup>. 66 = Str. 3124. Zweite Hälfte: „Wer das erschaffen hat, wesentlich oder unwesentlich, der hat jede Schlechtigkeit ausgetrunken“ (wir würden sagen „ausgefressen“, oder „mit Löffeln gegessen“).

N<sup>o</sup>. 67 = Str. 3175. „Die Khaśasprache steht gegen ein Gedicht zurück“ (obgleich sie sehr wohlklingend sein mag).

N<sup>o</sup>. 68 = Str. 3251. In v. 1 kann *arḡḡḡḡ* wohl nur heißen: „hat ihren Werth“, „steht im Preise“. Über *Vigḡ* und *Siva* als Bettler s. Ind. Spr. 1185; 2316; 4407.

N<sup>o</sup>. 69 = Str. 3424, v. 1 und 2. „Um von der Begierde nach Genüssen auszuruhen, um mir süßentligende Güter zu erwerben; nicht um die Erde zu gewinnen, sondern nach den Ozean des Daseins zu durchschiffen.“ In v. 3 bedeutet *atḡḡḡḡḡḡḡ* doch wohl „Herrscherprunk“?

N<sup>o</sup>. 70 = Str. 3459. In v. 4 ist statt *bahmatāḡ* vielleicht *bahmatāḡ* zu lesen: „Wann wäre die Gabe eines verständigen Mannes wohl vergöblich?“

N<sup>o</sup>. 71 = Str. 3476. Für *ṣṣṣṣṣṣṣṣ* lies *ṣṣṣṣṣṣṣṣ* „alles erlangend.“

Es bleiben also von den 88 „Verzweilungstropfen“ der Herausgeber (Str. 823 und 914 sind im Register je zweimal gezählt, nur noch 17 übrig (nämlich 847. 896. 907. 914. 940. 941. 1013. 1015. 2239. 2331. 2361. 2389. 2392. 3019. 3191. 3493. 3500), an denen sich andere versuchen mögen. Einiges was mir eingefallen ist habe ich nur mit Zagen gegeben, aber doch nicht zurückhalten wollen, da ja auch eine falsche Erklärung oft als Ausgangspunkt für eine richtige Combination dienen kann. Auch will ich durchaus nicht sagen, dass nicht auch viele andere Strophen, welche das Register nicht anführt, noch manche ungelöste Schwierigkeit enthalten; aber auf diese einzugehen ist hier nicht der Ort.

Zum Schluss möchte ich bemerken, dass ich einige Strophen der Subhāṣitavali ganz oder theilweise, mit gar keinen oder unbedeutenden Varianten auch in Vamna's Kavya-lakṣyaṅgī gefunden habe, welche von den Herausgebern offentar nicht berücksichtigt worden ist. Es stehen nämlich: Subh. 640, v. 1.; 1511; 1771; 1815; 2105 der Reihe nach bei Vam. II, 2, 17; III, 2, 10; I, 2, 13; IV, 3, 27; V, 2, 8.

JSSA.

C. CAPPELLER.

## AFRIKAANSCH EN NOORDHOLLANDSCH.

Over de taal van de Nederlandsch sprekende bevolking in Zuid-Afrika is in de laatste jaren veel licht verspreid, al zijn ook nog niet alle eigenaardigheden voldoende in haren oorsprong opgehelderd. Vooral de onderzoekingen van Hesseling <sup>1)</sup> hebben veel raadselachtigs opgelost en men kan — dank zij hem — thans met groote waarschijnlijkheid aannemen dat het Afrikaansch op zoo merkwaardige wijze van de moedertaal is gaan afwijken onder den invloed van de Maloisch-Portugeesche omgangstaal die de passanten aan de Kaap, en later de blijvende bevolking der nieuw gestichte kolonie, in hun verkeer met de kleurlingen spraken.

Het Afrikaansch vertoont echter in klanktelcel en uitspraak ook andere afwijkingen van het gewone Nederlandsch, waarin men overblijfselen vermoedt van het dialect dat door de meerderheid der oude bevolking aan de Kaap gesproken werd, en men heeft gemeend daarin eigenaardigheden van het Noordhollandsch, en meer bepaald het Amsterdamsch der 17de eeuw, te moeten zien. Dit denkbeeld is reeds geopperd door C. Stoffel in den Volksalmanak der Maatschappij tot Nut van 't Algemeen voor 1882; en in het Kaapsch-Hollandsch Idioticon van Mansvelt (n<sup>o</sup> 1884) geeft menige aantekening blijk dat ook de schrijver daarvan deze meening is toegedaan. Dat de taal der eerste Kaapkolonisten in hoofdzaak Noordhollandsch moet zijn geweest werd echter nadrukkelijk betoogd door Dr. W. J. Viljoen in zijn academisch proefschrift: Beiträge zur Geschichte der Cap-Holländischen Sprache (Stratatsburg, 1896).

Naar ik vermeen ten onrechte. Mijne bezwaren tegen Viljoen's stelling bracht ik reeds voor eenige jaren in beperkten kring te berde <sup>2)</sup>, gelijk ook Hesseling op bl. 6 van zijn boek vermeldt. Na echter de stelling van Viljoen zonder voorbehoud wordt overgenomen door Dr. H. Meyer in zijn geschrift: Die Sprache der Buren (n<sup>o</sup> 1901), bl. 11, en ook anderen het als eene uitgemaakte zaak beschouwen dat de oorspronkelijke vorm van het Afrikaansch het Noordhollandsch dialect is geweest <sup>3)</sup>, schijnt het geenszins overbodig de redene mijner afwijkende meening mede te deelen.

Dr. Viljoen grondt zijne uitspraak op eene vergelijking van het Afrikaansch met verschillende Nederlandsche dialecten. Hij geeft op bl. 61—57 van zijne dissertatie een overzicht van de belangrijkste der door hem opgemerkte punten van overeenstemming. In de meeste gevallen meent hij overeenkomst te zien met Noordhollandsche (of althans Hollandsche) eigenaardigheden en hij besluit daaruit tot een Noordhollandschen oorsprong van de Afrikaansche grondtaal.

1) Dr. D. C. Hesseling. Het Afrikaansch (n<sup>o</sup> 1899).

2) Zie Handelingen van de Maatsch. der Nederlandsche Letterkunde te Leiden, 1890/97, bl. 118.

3) Zoolks nog onlangs bleek uit den Netherl. Spectator 1902, kol. 305.

Dat hij tot deze gevolgtrekking kwam is waarschijnlijk een gevolg van de onvoldoende gegevens betreffende de Nederlandsche dialecten waarmede hij zich moest behelpen. Zijne opmerkingen zijn dientengevolge dikwijls onjuist en onvolledig, en karakteristieke kenmerken van het Noordhollandsch zijn hem onbekend gebleven. Hij ziet aan voor speciel Noordhollandsch wat in de 17de eeuw (en later) ook elders gewoon was en gebruikt ook overigens zijne gegevens niet met voorzichtige critiek. Zoo ontleent hij zijn bewijsmateriaal voor het oude Amsterdamsche dialect inzonderheid aan Vondel, niet biedende dat juist Vondel, de Brabander van afkomst, daarvoor al bijzonder ongeschikt is.

Aangaande de volkstaal in het 17de-eeuwse Amsterdam zijn wij intonriek zeer onvolledig ingelicht. Onze kennis ervan putten wij vooral uit de kluchten, en daarvan zijn alleen die van Bredero met het oog op het klankstelsel nader onderzocht <sup>1)</sup>. Bij Bredero moet men echter (wat door Nauta te zeer is nagelaten) onderscheiden tusschen de taal die hij de voorname personen in de tooneelspelen doet spreken en de taal van het volk, waarin hij zoo getrouw mogelijk het dialect weergeeft. Alleen deze laatste geeft ons een beeld van het Amsterdamsch van zijn tijd. Deze taal nu vertoont zooveel gelijkens met de volkstaal in Noord-Holland beoordeeld het II, dat wij ze beide voor ons doel wel als eene eenheid mogen beschouwen. Trouwens de bevolking van het oude Amsterdam was voor een groot gedeelte nit het Noorderkwartier afkomstig en de taal der Amsterdamsche zoeverende zal wel niet het dialect van Amstelsland of het Gooi zijn geweest, maar Waterlandsch.

Ik zal dus Vijljoen's opmerkingen toetsen aan dit Noordhollandsch. Nadere gegevens ten bewijze van hetgeen volgt kan men meestal vinden in mijn boek: De Zaansehe Volkstaal (a° 1897).

1°. Onder de door Vijljoen opgesomde eigenaardigheden van het Afrikaansch zijn er eenige die werkelijk van Noordhollandschen oorsprong zouden kunnen zijn.

Ik bedoel het gebruik van *ak* voor *sch* (B 11) <sup>2)</sup> en van *f* voor *r* en *s* voor *z* aan het begin van een woord (B 12, a, b). Dit is inderdaad ook in het Noordhollandsch gewoon. — Men bedenke echter dat deze uitspraak algemeen Friesch is en er onder de Hollandsche zoesledeu ook zeer veel Friesch en Oost-Friesch waren, zoodat zij niet veel bewijst voor den Noordhollandschen oorsprong van het Afrikaansch. Ook komt in het vroegere Noordhollandsch *ak* niet slechts voor aan het begin van een woord, maar men sprak ook van *moek* (moosch, mosch), *loek* (loech), *sioker* (sioscher) enz. Daarvan schijnt in het Afrikaansch geen spoor over te zijn. Het lijkt mij dus volstrekt niet zeker dat deze uitspraak in het Afrikaansch van Frieschen (of Noordhollandsch) oorsprong is en ik zou eene andere oorzaak waarschijnlijker schieten, te meer omdat ook de eigenaardige Noord-Holland niet bekend of althans ongewoon is.

2°. De volgende eigenaardigheden komen ook in Noord-Holland voor, maar hebben geen bewijskracht omdat ze in de Hollandsche spreektaal (en oudere schrifttaal) algemeen zijn:

(A 3) <sup>3)</sup> *Afr. boig, dieg*; *Ned. brocht, docht* (naast *brecht, docht*).

(A 12) *Afr. en ouder Ned. meining, geminate, trikon, vrie*; *Ned. meining, geminate* (de achte Nooll.

vorm is *meining, meint*), *teeken, vleesch*.

(A 13) *Afr. swerkeu, dwa*; *Ned. swerchewen, dweren* (naast *swerchewen, dweren*).

(B 1) *Uitspraak der meute* aan het einde van een woord als *tennis* (naast *tenen* enz.) algemeen

*Ned.* — *Afr. leuk, jonk*; *ouder Ned. leuk, jonk* (naast *leug, joug*).

(B 2) *Afr. asf*, *ouder Ned. asf*, *Ned. zacht*.

(B 7) *Afr. doestik, doestik*, *Ned. doestijk (-stik), doestijk* (naast *doestijk, doesteljk*).

(B 8, a) *Afr. openlik, ge'entheit*, *Ned. openlijk, ge'entheid* (naast *openlijk, ge'entheid*).

3°. De volgende dialectische vormen zijn ook Noordhollandsch, maar komen alle ook in andere streken voor:

(A 1) *Afr. jaen* voor *jaen(en)*.

1) Dr. G. A. Nauta, Taalk. Aanteekeningen naar anal. v. d. werken van G. A. Bredero (a° 1893).

2) Ik vermeld tusschen haaken de *ij* bij Vijljoen op bl. 51 volgt.

- (A 6) Afr. *blau* voor *blom*, *mael*(?) voor *maat*, *gewog* voor *gewag*.  
 (A 7) Afr. *farik* voor *erik*, *sturu* voor *sturu*.  
 (A 9) Afr. *raas* voor *raas*, *feur* voor *veur*, *deur* voor *deur*.  
 (A 10) Afr. *deun*, Ned. *steunen* naast *steeun*, *deus* voor *deus* (*deus*), *feul* voor *veul*.  
 (B 8, e) Afr. *ponpax* voor *papier*.

4°. Ten onrechte werden als Noordhollandsch opgegeven:

- (A 2) Afr. *fevs*, Ned. *ruars* (jonge koer). De Nholl. vorm is *veers* (niet *veer*).  
 (A 4) Afr. *spitel*, Ned. en Nholl. *opstelen*: Afr. *ken*, Ned. en Nholl. *kin*.  
 (A 11) Afr. *leleku* voor *leleken* is in N-Holl. onbekend. — *Vleek*, *vleugel*, is algemeen Ned. — *Kéleken*, *leleken* voor *leleken* is in N-Holl. onbekend.  
 (A 14) Afr. *eimand*, *elder*, Ned. en Nholl. *evenand*, *elder*. De vormen *ijmand* en *ijder* komen in de andere Holl. schrifttaal voor, maar behoren niet tot de Nholl. volktaal. — *Burje* voor *beurje* is Noordhollandsch, maar ook elders gewoen.  
 (B 2) Afr. *dering*, *tering* voor *doorn*, *larre* is in Nederland onbekend en deze vormen kunnen niet vergeleken worden met de gepalataleerde *v* voor dentalen (*hoepit*, *oups* enz.) die in het Nholl. maar ook in andere dialecten voorkomt.

(B 4) Het wegvalLEN van *f* tusschen klinkers en het overgaan in *j* of *w* (veer voor *veeder*, *gevis* voor *geerde*, *ouwe* voor *oude*) is in N-Holl. niet onbekend, maar het Noordhollandsch gaat in dezen gezinszin zoo ver als het Afrikaansch en sommige andere Ned. dialecten. Verneem als Afr. *stani* (*malde*), *tsani* (*lode*), *ruvi* (*ruede*), *tsuani* (*kwand*) zijn in het Nholl. onbestaanbaar. Zie beneden.

(B 10) De verkleefvorm *-tje* is in N-Holl. onbekend. Wel is daar gewoen *-ie*, zodat Afr. *neji*, *niyji*, *ovuyi* in N-Holl. (en elders) *evennie* *hinder*, *vooran* als *kenyji*, *biyji* enz. zijn daar echter niet gebruikelijk geweest (zie mijne Zaanseche Volktaal, XXXIX en LXI). Als de uitgang zich niet in Zuid-Afrika zelfstandig ontwikkeld heeft moet die uit een ander dialect afkomstig zijn. Zie beneden.

Van de verder door Vijlken genoemde vormen behoeft ik hier geen melding te maken, omdat ze niet als bewijzen voor zijne stelling worden aangevoerd.

Het voorgaande overziende meen ik nu het volgende te mogen constateeren.

Indien het vaststond dat de grondtaal van het Afrikaansch in het Noordhollandsch dialect gezocht moet worden, dan zouden bovenstaande feiten daarmee niet noodzakelijk in strijd zijn: de afwijkingen van het Noordhollandsch zou men kunnen verklaren doordat volstrekt niet alle oude Kaapkolonisten dat dialect behoeven gesproken te hebben. Nu echter Vijlken's stelling „class der Grandstock des Captholländischen Lautsystems auf der Volksprache Nordhollands beruht“ alleen rust op deze feiten, moet men oordeelen dat die stelling het tegendeel van bewezen is. Er is voor den Noordhollandschen oorsprong van het Afrikaansch geen enkel positief bewijs door hem bijgebracht.

Maar ik heb nog ernstiger redenen om te twijfelen aan het bestaan van eenig over-  
 wicht van het Noordhollandsch in Zuid-Afrika. Indien dit namelijk niet slechts denkbeeldig is, dan mag men verwachten dat het tegenwoordig Afrikaansch ook sporen heeft bewaard van die eigenaartigheden waardoor het Noordhollandsch zich het duidelijkst van andere dialecten onderscheidt. Daarvan heb ik echter in de mij ten dienste staande Afrikaansche bronnen niets kunnen ontdekken. Ik kan volstaan met er enkele te noemen.

a) Aan Opren, *é*, *Got*, *é*, beantwoordt in het Ned. en het Afr. *é*; het Nholl. heeft echter *é*. B. v. Nholl. *sheps*, Ned. *schaps*, Afr. *sheap*; Nholl. *deer*, Ned. en Afr. *doer*; Nholl. *beerd*, Ned. *beerd*, Afr. *beus*; Nholl. *stend*, Ned. *stend*, Afr. *st'nt*, enz.

b) Aan Opren, *oi* beantwoordt in het Ned. en het Afr. *er*; het Nholl. heeft echter *ie*. B. v. Nholl. *ics*, Ned. en Afr. *ren*; Nholl. *tsuo*, Ned. en Afr. *teer*; Nholl. *biel*, Ned. en Afr. *beel*, enz. Wel vind ik vermeld dat de schep-lingo *e* is het Boersland in vele woorden als *e* klinkt, doch Maunvelde zegt uitdrukkelijk dat die uitgang zich tot deze streek bepaald *e* dus niet tot het oorspronkelijke Afrikaansch kon behoeven.

c) In woorden eindigende op *-de* of *-de* wordt in het Nholl. die *v* steeds afgevallig; in het Ned. en Afr. daarentegen valt in bepaalde gevallen de *f* uit of gaat zij over in *j* of *w*. B. v. Nholl. *tsand*, Ned. *land*, *dt*, Afr. *tsani*; Nholl. *roed*, Ned. *roede*, *roet*, Afr. *roet*; Nholl. *biyji*, Ned. *biyde*, *biy*, Afr. *biy*, enz.

d) *Ge-* in het verleden deelwoord valt in het Nholl. weg of wordt *'e*; het blijft daarentegen in het Ned. en Afr. B. v. Nholl. *veest* of *'veest*, Ned. *geveest*, Afr. *geveest*, enz.

De vergelijking van andere kenmerken van het Noordhollandsch geeft hetzelfde negatieve resultaat.

Dit alles in aanmerking nemende moet men tot het besluit komen dat er geen reden is om in het Noordhollandsch de grondtaal van het Afrikaansch te zien.

De vraag of er dan soms een ander Nederlandsch dialect is waaraan die eer moet worden toegekend zal ik niet trachten afloende te beantwoorden. Daartoe beschik ik niet over voldoende gegevens. Ik wil mij dus tot enkele opmerkingen bepalen.

De veronderstelling ligt voor de hand dat, waar zoovele zeevaardenden zich aan de Kaap vestigden, de zeemanstaal invloed gehad zal hebben op de taal der Kaapsche bevolking. Dat dit werkelijk het geval is blijkt uit verschillende zeemanstermen die nog in het Afrikaansch voortleven (*noordkaper* voor: walvisch, *kombuis*, *puts* enz.) en misschien is hieraan ook toe te schrijven het veelvuldig gebruik van *-s* tot vorming van het meervoud: in de zeemanstaal der 17de eeuw (zie h.v. Witsen's Scheepsbouw) en ook later is dit althans zeer gewoon. Toch geloof ik niet dat eigenaardigheden in het *klankstelsel* van het Afrikaansch uit de zeemanstaal verklaard kunnen worden. De opvarenden van een schip, uit allerlei streken afkomstig, zullen alliebt een gemeenschappelijken woordvoorraad hebben gekregen, maar hun eigene uitspraak in hoofdzaak hebben bewaard, ook na vele reizen in afwisselend gezelschap.

Als dus een bepaald dialect de overhand heeft gehad aan de Kaap, dan is dit waarschijnlijk afkomstig van het zich blijvend vestigende, landbouwende deel der bevolking. En nu zijn er redenen om te veronderstellen dat juist van *deze* bevolking een goed deel afkomstig was uit Zuid-Holland, meer bepaaldelijk uit Rotterdam en daaromtrent en de Zuidhollandsche en Zeeuwsche eilanden. En indien men uit de thans in Zuid-Afrika gesproken taal dienaangaande gevolgtrekkingen *kan* maken, dan schijnen ook de dialectische eigenaardigheden van het Afrikaansch het meest overeen te komen met de gouwspreek van de genoemde streken. De hiervoren onder 3<sup>e</sup> genoemde vormen zijn daar alle inheemsch, evenals andere daarbij behoorende vormen die men voor het Afrikaansch opgegeven vindt, maar die in Noord-Holland onbekend zijn, zooals h.v. *trap* voor *troep*. Van vele der bij 4<sup>e</sup> genoemde vormen kan hetzelfde worden gezegd: ik wijs h.v. op *vremd* voor *erremd* en op den overgang van *i* in *e* in vele woorden, die daar gewoon is (vergelijk ook den geslachtsnaam *De Wet* voor *De Wit*). Zoo is Afr. *oest* voor *oogst(en)* ook in Zuid-Holland en Zeeland gebruikelijk. Meervoudsvorming op *-ers* (Afr. *gaspers* van *geop*, *raspers* van *rups*) is ook op de Zuidhollandsche eilanden gewoon (Oppel, Dial. v. Ond-Beierland, § 51, c). Maar Beierland terug (*kaantjie*, *tafeltjie*, *bietjie* enz.: zie Oppel, § 54bis en 10, c) en evenzo den Afrikaanschen comparatiefvorm *frister* van *frisch* (Oppel, § 46, b). Ik noem slechts enkele zaken, in de hoop dat anderen, daartoe meer bevoegd dan ik, een nader onderzoek in deze richting mogen instellen.

Over den woordenschat van het Afrikaansch heb ik met opzet gezwegen. Men vindt in Zuid-Afrika natuurlijk vele woorden uit de Hollandsche spreektaal (zie h.v. Vijoen, bl. 65) en ook eenige die bepaaldelijk Noordhollandsch, Friesch of Oostfriesch schijnen te zijn, maar daarnaast andere die in Zuid-Holland en het zuiden des lands thuishooren en door hun vorm onmogelijk Noordhollandsch kunnen zijn.

LEIDES.

G. J. BOEKENOOGEN.

STREEK- en NEDERLANDSCH-EN AFRIKAANSCH

## TWO NOTES ON THE MAHĀBHĀRATA.

### RELIGIOUS INTOLERANCE.

Three *Aśokas* are recognized in the great epic of India. The one ordinarily mentioned is Bhīma's charioteer. With him I have nothing to do, except to remark that his name appears also as *Vāśoka* (VI, 54, 70; 77, 19). In South India there is a *Tirtha to Aśoka*, III, 88, 13, which is "full of *śrāmas*", perhaps Buddhist asylums of the South Indian king *Aśoka* casually referred to in XII, 4, 7. The third *Aśoka* is a Northerner, appearing in a group of other Northerners; for example, the *Dirghajihva* devil who became "king of Benares", I, 67, 40. To understand this *Aśoka*, we must remember that the opponents of the orthodox heroes of the poem are regarded in many instances as incorporate devils. A very clear case is that of *Bhagadatta*. This king of *Prigjyotiṣa*, although recognized as very human, bears the devilish title common to the "great devil *Kalaka*", the *Kalakeya*, III, 173, 2 f., and other *asuras*, and is formally declared to be an incorporated devil by the name of *Bhākala*, I, 67, 9. It need not therefore prejudice the case against *Aśoka* to find him demonized. Apart from his devilish nature, as the incorporate Great Devil named *Aśva*, this monarch "was the king called *Aśoka*, who was of great power and invincible", *maśevīro 'parojitāḥ*, I, 67, 14, and it is perhaps not unreasonable to assume that "*Aśoka the invincible*", was the great *Aśoka*.

An important fact in the history of the *Paṇḍu* brothers is that they represent the second generation of a family already famous; for the father was himself a conqueror, who set up a kingdom the glory of which had been overthrown: "The renown (formerly) attaching to the name of *Bharata* had been destroyed; but it was brought back by king *Paṇḍu*", I, 113, 37. *Arjuna*, the son, extends the father's conquest, performing deeds which even *Paṇḍu* could not do, I, 130, 21 f. As conqueror, *Arjuna* (and *Kṛṣṇa*, indifferently) bears the name *Murari*, "foe of the *Mura*". Foreigners are now made tributary to an extent unknown before. "*Aṅgī*, the lovely town, and the city of the Greeks", II, 31, 7<sup>2</sup>, the "Greek" prince, *Cāpitra*?, II, 4, 25 f., as well as other barbarians and native hostile cities, *Sinhapura*, "in the North", II, 27, 20, etc. are subdued; results obtained by no former victor, for hitherto only *Kaṁpa* had even been able to make the Greeks tremble, II, 4, 23. It is in connection with these conquests that we find extolled repeatedly the victory over the *Mura* or *Mura*, the *Maurya* king who is portrayed as a devil. In III, 12, 20, *Kṛṣṇa* "again made peaceful the road to *Pragjyotiṣa*, destroying the *Maurava* fetters and



killing Nisanda and Naraka", *śodita mauravaśh pādāh*. Now Mura is to Maurya what Mura is to Maurava; but the two devils are so identical that their names interchange; where one text has Mura another has Mura (killed by Kṛṣṇa). Moreover, Mura (it will be remembered that Mura is the mother of Candragupta) is especially associated with human foes. Mura and Kaṣa are slain by Kṛṣṇa in VII, 11, 5 f., where B has Mura and C, Mura; and V, 48, 76 and 83, where both texts have Mura, Kṛṣṇa kills Mura and desolates Benares, so that it was "burned and helpless for many years". Finally we have in V, 158, 7, with Mura in C and Mura in B, the collocation previously lacking: "Kṛṣṇa killed Mura (Mura) and cut to pieces the Maurava fetters", where, as Naraka is also mentioned, the same deed is extolled as that (above) of III, 12, 20. We may thus conclude in II, 14, 14 f., despite Mura in both texts, as Naraka is again mentioned, that the Mura and Naraka ruled by Bhagadatta is the same person: *Murāś ca Narakāś cā 'na śatā yo... Bhagadatta*.

Whether all this indicates that the Pajus really aided in breaking down the last strength of the Maurya dynasty, already weakened on the Bactrian frontier, cannot be answered on the basis of epic data. But it is perhaps not without interest to establish the fact that the opposers of the orthodox party — for to the epic poets orthodoxy is more than Brahmanical orthodoxy — are incarnate devils, and the question arises whether these devils were opposed as such, or as opponents were regarded as devils. In other words, to broaden the scope of the inquiry, does the epic inculcate religious intolerance? Generally speaking, the epic poets were tolerant, but, as I have shown in my *Great Epic of India*, they were not tolerant of Buddhistic *nastika*, however much they were affected by the Buddhistic ethos. It remains only to show that the epic teaches in so many words not only a theoretical but a practical intolerance, and (contrary, I believe, to the usual belief on this subject to-day) recommends the slaughter of heretics. Such heretics are classed with Chinese, Persians, Greeks, Turks, and other barbarians, the "foreign devils", and are particularly the "countless mendicant priests", *bhikṣavaśh*, who appear in the realm at the beginning of the evil age, where "śramas are overturned" and men "believe not in the high rules of Puruṣa and Dharmas". Sinners of this sort should be "restrained by punishment", *dayānitiśh*, XII, 66, 13 f. Here the reference is particularly to Buddhists who are called devils, *dayavaśh*. But this is a mild vague statute. The following is more explicit: "When the religion of the Veda is in a precarious condition, they who secretly oppose it are devils, *dayavaśh*. Brahman created the warrior caste for (the purpose of) slaying such" (opposers of the Vedic religion), (*trayī vidye śa bhātan bhāvayaty ita*) *taṣmim prapātamanāyāśh ye śyus lūpāripantihāśh, dayavaśh tadvadhye 'ha Brahma kṣātram atho 'rjāśh*, XII, 89, 8. That devils is often unorthodox may be shown by many passages, e. g. XIII, 45, 8, where the Buddhistic practice of allowing freedom to women (*śvāntarīyāśh*) being the orthodox practice) is called *dharmaśh* *śvāntarīyāśh*. I have elsewhere, *Great Epic*, pp. 591, 475, pointed out a passage reflecting violence on the other side, and in XIII, 84, 81 the reference to "asylums of the seers seized by the devils", (*śīramāśh*) *śvāntarīyāśh*, may be another such allusion; possibly too the definition of Rakṣasas found in XIII, 98, 56, as "(men) who do not let priests, divinities, and children eat first, unscrupulous, inauspicious". The passage shows at least that Rakṣasas is interpreted as quite human in some cases<sup>1</sup>.

<sup>1</sup>) The "secret doctrine" should not be imparted to unbelievers, especially to "devilish unbelievers", *śūdrāśhānāyāśh, ye nāstikāśhāśh āpṛayāśh*, XIII, 76, 22 f. With the same thought, "he that wears the yellow robe", *śūdrāśhāśh*, is excluded from a funeral feast, XIII, 94, 43.

One of the "great devils" who took human shape and is mentioned along with Durgajihva, the "king of Benares" (Buddha himself, though this is a Vedic mark of a devilish nature, is said to have had a long tongue) actually bears the Maurya name, and is called Mayūra, I, 67, 35. He is apparently associated with Candrabantar and (Candra-)vināsana, lb. 37-38, perhaps in sly reference to Candragupta, all of them being devils.

A VEDIC CURSE IN EVIC FORM.

RV. I, 191, 16, *arasaḥ vṛcika te viṣam*; AV. X, 4, 9, *ghanena haumi vṛcikaḥ*; V, 13, 4, *viṣeṣa haumi te viṣam, aho mrigavata*; Mbh. VIII, 40, 83:

*Madrake saṅgataḥ nā 'ati  
hataḥ vṛcika te viṣam  
Ātharvaneṣa maustreṣa  
yathā cāntiḥ kṛta mayā,*

*iti vṛcika doṣṭasya viṣaveṣatasya ca  
kṛvantī bheṣajam prajāḥ caṣṭāś tuc cā 'pi dṛṣyate.*

A reference to the Ṛg Veda may be found in XIII, 30, 50, where, speaking of Gr̥tsamada, "beautiful as Indra", the poet says that "by the Dāityas he was taken for Indra" and: *ryode vartate cā 'grya śrutir yasya maḥstmanah* (Lit. Br. V, 2, 4).

NEW HAVEN, CONN.

E. WASHBURN HOPKINS.



## EEN WOORD UIT HET BERNER GLOSSAAR.

In het Gloss. Bern. (uitg. Bultenrust Hettema, Groningen 1859) vinden we op blz. 27 *goepe*, *cruppa*. In een noot van de uitgever worden we verwezen naar Diez (Gramm. der roman. spr.<sup>1</sup> I, 289; 302) en in de Inleiding, blz. XII naar Verdam, Mnd. Wdh. II, 2033, op welke laatste plaats wo lenen, zonder andere bewijzplaatsen, dat het „eene der benamingen voor den (vogel) *hop*” is, waarmee Dr. Hettema (t. l. a. p.) schijnt in te stemmen, met de opmerking dat men een *r* zal moeten inlassen, wagens *groepe* in het Triers Gloss. (Westendorp en Reuvens, Antiquiteiten II, 300: *groepe*, *cruppa*, l. *cruppa*). Nu is het Triers Gloss., zoolang er geen betere uitgaaf van bestaat dan de door Hoffmann vnn Falleralben meegedeelde uitdrukking (Horné Belgique VII, 8-11 en Westendorp en Reuvens, 296-307), een zwakke schriftuurplaats in vergelijking met het door Dr. Hettema uitgegeven Gloss. Bern., aan welke lezing we *a priori* de voorkeur behoren te geven. Te meer als blijkt dat de glossen gesteund wordt door andere plaatsen of verwante vormen <sup>1)</sup>.

*Cruppa* 'de vogel *hop*' bestaat niet. Du Cange II, 673 geeft op: *crupa* 'graculus', maar *graculus* is 'roek, kraai', niet 'hop', en nit niets blijkt dat *goepe* 'kraai' kan betekenen. Bij Diefenbach, Gloss. 159 vinden we op *crupa*, *cruppa* als vertalingen *huppfe*, *hopf* (a<sup>1</sup>. 1440), *hoppe* (nnd.), *goepe* (Ol. Bern.) en *crusel* (a<sup>1</sup>. 1512), in het Nov. Gloss. van dezelfde: *crup-a*, -*pa* *hoppe* i. *humulus*.

Wat *crusel* betreft, dat in blijkbaar mhd. *krcusel*, *krcusel* enz. 'gabel mit hakenformigen splitzen' (Gloss. Bern. *crasel*, *fuscina* etc.), en dat er een woord *crupa* met de betekenis 'haak' of iets dergelijks kan bestaan hebben, blijkt nit het door Diez t. a. p. 302 aangehaalde sja. *grupa*, -*pa* 'haak'.

Het woord *huppfe* echter is noch 'haak', noch 'de vogel *hop*' (die mhd. *weithopfe*, mnd. *mndd.* *wedchoppe* heette, vgl. Limb. Serin. 128 h *weithoppe*), noch, zoals Diefenbach, Nov. Gloss., ons zou kunnen doen denken, 'de plant *hop*', maar een ander woord, dat in het Gloss. Bern. verschijnt in de vorm *huppe* (*bolle an der huppe* 'struma'), bij Kil. als *huppe* (*hupfe*, *huppe* j. *heupe*. Coxendix.), in het wia. als *hupp* m. 'höfte', naast *heup* (Woonst., in de Grisch. Mark als *huppp* (Berghaus, Sprachsch. d. Sachsen I, 739). wat de *pp* aangat berinnert aan nija. *huppp* 'heup', en vermoedelijk een gedeelte van het lichaam aan of hij de heup aanduidde. Vgl. ook noch *huppeholz* 'höftenlahm', naast mhd. *hüffholz*, *huffholz* (Laxer I, 1378). Dat de glossen door afschrijvers die *crup(p)a* niet verstanden in aangezien voor *hopfe* 'humulus', is mogelijk.

1) Met *goepe* weet ik niets aan te vagen. Wellicht is de glossen of het lemma vermist.

Betekent nu *crup(p)a* iets als 'dij'? Diefenbach (Gloss. 159) zelf geeft het aan, door zijn verwijzing naar Diez en door de aanhaling van fra. *croupe*, ital. *croppa*, want deze woorden betekenen 'kruis van een paard' (of ander rij- of lastdier), evenals provenç. *crapa*, spa. *grupa* en portug. *gruppa*, met de afleidingen: fra. *croupion*, *croupière*, ital. *groppone* '(hsm.) li dorso' (Petrocchi), spa. *grupera*, terwijl De Cange opgeeft *crupa* 'tergum equi' (II, 672), *crupponus* 'urophygium, summa clunium' (II, 673).

Ons *gope* nu betekent 'achterschenkel' (van een paard). of is hier germ. o, in het Gloss. Bern. een zeltzame spelling, maar vgl. *roede*, sartum, *verroeten*, putrescere, met oo: *gevoeden*, lixus, alsook *root*, nouale, *verroot*, patridus (naast *verrottheit*, caries); *stooft*, pulvis (naast *stofuegt*, pulverulentus), zelfs *stoch*, cippus (naast *stoc*, eculus, truncus etc.); voor mnd. *ō* (= obd. a) in *schoren* rumpere (naast *schoren*, lacerare etc.), *boelt* gibbar, gibbus, *boeltagley*, gibbosus (naast *bolte*), *roepen*, eructare, *roeste*, pausa, *roeten*, pansare (naast *roete*, impenitas, quies, *roeten*, conulescere etc.), met oo *soog*, porca etc.

*Gope* kan dus = mnd. *gōpe* zijn, en dit wordt zekerheid als men vergelijkt de door Verdam op *gope* (II, 2069) aangehaalde plaats Spiegh. Hist. IV', 21, 98:

Updie gopen vanden paerde  
Hevet hine achterwaert gebogen.

(Vincentius) evertit eum fortiter retro super equum). Dr. Verdam komt hier langs een omweg voor *gopen* ook tot de betekenis 'achterschenkels', maar vereenzelvigd verkeerdelijk *gope* met mhd. *gupf*, *gupsf* m. 'top'. Te recht waarschijnlijk leest Behaghel *gope* in Veldeke's Enaide v. 5200 (hs. M *offe*, h EH *huf*), waar van een paard gezegd wordt:

Di sine gope was appelgrau  
Ende di ander else ein libart.

Het (vrouwelijke) woord beantwoordt volkomen aan obd. *goffa* (Steyn Meyer, Abh. Gl. III, 450), plnr. *goffun* 'clunes' (in verschillende spellingen in het Summarium Heinr., Steyn Meyer t. a. p. 73); mhd. *goffe* (md. *guffe*) 'hinterlacke' (Müller-Ben. I, 552; Lexer I, 1043), nbeiers *goffe* f. idem (Schmeller Frommann I, 875). In het mhd. (en misschien ook in 't mnd.) schijnt het alleen van paarden te zijn geberigt, evenals lat. *crupa*, in het nieuwbiets is het ook van mensen gebruikelijk (vgl. boven ital. *groppone*).

Een afleiding van *gope* is, zover mij bekend is, niet gegeven. De gelijkheid in betekenis met obd. *hawma* 'hinterschenkel, kniehoefte', oo. *hynn* 'suffrago, poples', mnd. mdd. *hawme* en *hame* (zie J. W. Müller in Tijdschr. Lettk. XV, 1 vlg.), ojsl. *hym* (gen. *hawar*) brengt ons op 't vermoeden dat de oudere betekenis 'kromming, bocht' is, en leidt ons dus vanzelf tot slav. *gab*, aangekomen (en ik zie niet in dat daar iets tegen is) dat de *g* van het slav. woord een klg. zuiver velare *gh*, en de *b* een klg. *b* is. Voor de grote de etymologische woordenboeken van Miklosich (op *gab*) en Franck (op *ham*; vgl. ook *hak* ald.) en Müller's artikel, maar kies enkele woorden uit.

Okslav. *gāneti* (uit \**gabnētī*) 'bulgen, vouwen' enz. serv.-slov. *gab* 'plooi' (= okslav. *gh*, slov. *guba* 'plooi', rusa. *gub*, *gub*, *gub* (i uit *g*) enz. 'hoog, kromming, bocht' enz., serv. *gub* 'gewricht'; rusa. *gub* *reki* 'bocht van een rivier' (= *koléno reki*, eig. 'knie v. e. rivier'); inham, het laatste ook 'land, gebied, distrikt' (hng. Miklosich), rusa. *gubki*, *gubčina* 'golf, baai, deigubas, trigubas' 'twee, drievondig', lett. *gab* 'etmsinken, sich senken, zusammenfallen, sich bücken' (Ullmann), *gubu* & 'gobocht goba', enz. (lez.).

In 't germ. behoort tot dezelfde wortel ook oe. *gēap* 'krom', b. v. *gawpau*, curvis Wright-Wülcker I, 377, 7, pandis 37, 17; *gawpe*, pando 471, 14; *gwap*, pando 486, 9, curh 377, 37, cornas (d. i. curvus, Wülcker) 274, 4. 369, 6. Figuurlijk beteekent het 'bedrieglijk, arglistig', b. v. (Jongwaa.) *gwap*, callidus (Wr.-W. 168, 10. 334, 39), *gawpne* callidior (Aelric, Genesis 3, 1), vgl. *gēaplic* 'bedriegelijk', adv. *gēaplics*, *gēapetipe* 'bedrog', *hindergēap* (Wr.-W. 168, 11 'aersutus'). De betekenis 'bedriegelijk' lost zich uit 'krom' gemakkelijk begripen, vgl. ten overvloede b. v. oe. *lot* 'bedrog', *lytig* 'bedriegelijk' bij *litan* 'bulgen', enz., en van onze wortel russ. *zagib* 'onoprechtheid' (*v dom čeloveče jest' zagib* 'jest' za nim čto libo chudōje Dal'); *ogibēla*, *ogibēn* 'vieeler, bedrieger, gauwdief' enz. De woorden bestonden noch in 't middelenl. voort: vgl. b. v. Orm *gēp*, Layamon *gēp*, *gēp* 'arglistig', enz.

Het pottische oe. adjectief *gēap*, dat vaak verbonden wordt met *stap* en de betekenis 'ruim, uitgestrekt' heeft, kan bezwaarlijk met *gēap* 'curvus' samenhangen: vermoedelijk heeft het in 't germ. de vokaal *ä* gehad en is verwant met oe. *gēapian* 'gapeu'.

In Stratman-Bradley, M. E. Dict., wordt met me. *gēp* vergeleken oijl. *gawpa* 'lynx', maar daar het volstrekt onzeker is wáárom de lee zo heet, kunnen we dat terzijde laten.

Een andere groep van woorden vergelijkt Graff (IV, 176 f.) met *goffa*, nl. ohd. \**goufana* (Reichenauer Gl. b: *kifaldanem finguram cdo coufanom* 'flexo poplite' Steinmeyer, Abh. Gl. I, 337, 38 f.), mhd. *goufen* st. fem., *goufe* 'die hiele hand' (Müller-Ben. I, 559; Lexer I, 1055; Schade<sup>2</sup> I, 314) en oijl. *gawpa* fem. '1. both hands held together in the form of a bowl, 2. as a measure, as much as can be taken in the hands held together' (Clesby-Vigf. 192), *gawpa* 'to encompass' (ald. 199); vgl. voorts zwa. *gōpen* 'handvol', agutn. *gawka*, benevens het blijkbaar uit het skandin. overgenomen schots *gawpis*, *gawpin*, 'ging 'hollow of the hand etc., handful' (Jamieson), nbel. *gūffen*, *gūffel* f. 'die höhlung der hand; noch öfters die höhlung der zusammengesügten beiden hände' (Schmedler-Fronm. I, 874), heus. *gūffel*, en het mhd. ww. *goufen* 'mit den hollen händen annehmen' (Lexer I, 1055).

Dat de betekenissen van deze woorden uit 'bulgen, krommen' te verklaren zouden wezen, valt niet te loochenen, en de ohd. glossa, waar *coufanom* de vertaling van 'flexo poplite' schijnt te zijn, zou ons licht verleiden om Graff gelijk te geven en ze met *goffa* in verband te brengen, maar aan de andere kant is het niet nodig dat we ook hier van de betekenis 'bulgen' enz. uitgaan, en is er wel wat voor, met Zmpitza (Germ. guttur. 18, 202) oijl. *gawpa* te verbinden met lit. *šūpanis* (Kurschat *šūpanis*) 'als Mass so viel man von Mehl oder ähnlichen Dingen schnell auf ein Mal fassen kann, also wohl etwas weniger als eine Handvoll. Bei Heu, Stroh und ähnlichen Dingen ist šūpanis weniger als ein Arm voll' (Kurschat I, 525). Is dat woord met *gawpa* verwant, dan kan dit met okslav. *gaweti*, dat geen paltaal, maar een velaar heeft, niets te maken hebben. Intussen mag men niet vergeten dat de overeenkomst met *šūpanis* schijnbaar kan zijn, en dat dit niet geheel hetzelfde beteekent als *gawpa*. Voor 'handvoll als Mass' toch geeft Kurschat lit. *šūpa*, Ulmann-Brasche lett. *šūpa*, voor 'Gäppe, Gäpae, beide Hände hohl zusammengenommen voll' Kurschat lit. *rēžkūšis*, voor 'Gäppe' Ulmann-Brasche lett. *rēžkūšas* (ook 'beide Hände voll'), *rēžkūšaja*, *rēžkūša*.

Een *s* als in *šūpanis* vindt men ook in een reeks woorden met dergelijke betekenis, maar merendeels met afwijkende wortelklinker. In de eerste plaats mhd. (mdd. ?) d. s. *gawpau* 'hulle hand' in Wiglois ed. Pfeiffer, 141, 80 hs. B (A *gouffen*) dat (met *sp* als in mhd. *weupe*, ohd. *wepan*) zou kunnen beantwoorden aan een ohd. \**goufana*, welke vorm behoudens de klanktrap en de verbuigingsklasse gelijk kon zijn aan lit. *šūpanis*. Dat echter dit elders niet voorkomende *gawpau* een zwakke spijker is om onze afleiding aan op te hangen, blijkt

als we de andere vormen vergelijken. We vinden: mndd. *gapse*, *gapse*, *gapse*, 'die Hölzung der beiden zusammengeführten Hände, soviel man darin halten kann' (Schiller-Labben II, 82, Labben-Walther 120), voorts nadd. *gapse* (Brem.-ndsächs. Wtb. II, 528), *gapse*, *gapse* (ten Doornk. Koolm. I, 588), *gapse* (Schämbach, Gott.-Grubenh. Idiot. 66), wlt. *gappelsche* (Woeste), gold-overijs. *gapse*, *gapse*, *gapse* (Gallée; vgl. Ndl. Wdb. en Franck op *gape*), silez. *gapsche* (Weinhold), enz. Onverschillig hoe de *e* en de *o* (*ü*) van sommige van deze vormen moeten worden beoordeeld, de *a* van *gaps(e)* verbiedt ons, verwantschap met oijsl. *gapsu* aan te nemen, en *gape* is dan ook al lang met *gapsu* in verband gebracht, ofschoon verwantschap met lit. *gaband* 'Armvoll', volgens Uhlenbeck (Idg. Forsch. XIII, 216) behorende bij lit. *gōditi* 'einhüllen', witruss. *habae* 'ergreifen', niet is uitgesloten.

Bij gebrek aan nauwkeurige gegevens is het niet mogelijk alles op te helderen. De mogelijkheid van de door Graff onderstelde verwantschap tussen oijsl. *gapsu* en ohd. *goffa* blijft.

Vast staat in i. dat mndl. *gape*, Gloss. Bern. *gorpe* 'achterschenkel' betekent, en dat het = ohd. *goffa*; waarschijnlijk is dat het verwant is met oe. *grēp* 'krom' en met oklav. *grēditi* en een oud abstractnm germ. \**gops*, idg. \**ghōbō* met de betekenis 'bulging, kromming' vertegenwoordigt.

GAZINKOVS, 15 December 1902.

J. H. KERN Hz.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

## OVER EENIGE OUDE BENAMINGEN DER HEL.

In de overoemde voorstelling der hel als eene onderaardsche krocht, waartoe enkele holen en gaten of wei poelen en moerassen toegang verleenden<sup>1)</sup>, is reeds meermalen de oorsprong en de verklaring gezocht van woorden, plaats- en geslachtsnamen, beginnende met *helle*- (eens ook *hela*- en *helle*-), zooda *hellebeke*-, *-brack*-, *-gat*-, *hock*-, *-mond*-, *putte*-, *-roef*-, *-seeg* enz.<sup>2)</sup>. Doch men heeft er later ook op gewezen, dat althans sommige dezer woorden en namen denklolijk veelmeer te verklaren zijn uit eene meer abstracte, minder mythologische opvatting van *helle*- als: graf, dood, of wei uit een geheel ander woord *helle*, onder *helde*, heiling, heuvel, en misschien ook: kuil<sup>3)</sup>.

In welke mate en op welke wijze hier Germaansche voorstellingen vermengd zijn met Joodsch-Christelijke, of ook met Grieksch-Romeinsche, behoeft hier niet nagegaan te worden. Dat ook eene Latijnsche benaming onder het volk kon doordringen<sup>4)</sup> blijkt uit eene uitdrukking als *het hol van Pluto* (ook: *Pluto*, *Plutohof*), door Gezelle in on om Brugge en Kortrijk van 't volk geboord („Hij is naar 't hol van Pluto": overleden. „Ge weunt daar lijk in 't hol van Pluto": in een donker of in een afgelegen, verscholen huis. „'t le er zoo donker als in 't hol van Pluto": helsch donker<sup>5)</sup>), en denklolijk reeds lang in Zuid-Nederland bekend: immers Kiliaan's hierna te noemen *antrum Plutonium* schijnt er de vertaling van. Ook in Holland moet onder het volk aangenomen dezelfde benaming voor een „gat" of krot van een huis gangbaar geweest zijn; Fokke Simons noemt in zijn Boertige Reis II, 46 een gering logement te Londen: „een gemeene haard van Pluto"<sup>6)</sup>.

Een ander voorbeeld van een naam voor de hel, ondanks zijn Latijnschen oorsprong

1) Grimm, D. Myth. 609, 672, N. 238; Gelher, Germ. Myth. 471 vlg.

2) Grimm a. w. 262, 670, N. 95, 238; V. d. Bergh, Wdb. d. Ned. Myth. 107; Verdam I. v.: Winkler, Stud. in Nederl. Namenkunde 290—292; Bez., Friesche Naamskt 155e.

3) Galke in Nom. zoogr. Neerl. III, 339; verg. ook Verdam op *Helle* (III).

4) Verg. ook het (meer of minder akkers) ontstaan van *Zaterdag* uit *Saturnus*, fr. *hellis* uit *Nephtunus* (Hetzf.-Darmst. en verg. De Vroegj., Med. Leg. en Etimp. 162), en wellicht ten deele ook fr. *opre* en al. *ové* uit *thovos*, nml. *thovos* uit *thovos* (7).

5) Haffner 1887, II, 600—619.

6) Het bij Grimm 608 uit eene oude kroniek zongebaakte: *splebe ininica deo pransura Plutonis in trana* herinnert op merkwaardige wijze te gelijk aan de hierboven genoemde uitdrukkingen en aan het zo te noemen *Nokis* *kracht*. — Daarentegen zullen niet met deze populaire traditie in verband staan benamingen der onderwereld als »Plutoons sael en ton" (7) (V. d. Noot 149), »Plutoons hol" (Hooft, Ges. I, 14), »Plutoons kerck" (Vandel III, 143) enz.: hier zijn christie dichters aan 't woord, die rechtstreeks uit de literaire Latijnsche overlevering putten.



onder het volk verspreid geraakt en daar toegepast op eene aardache herberg, vinden wij denkelijk in het bekende *Nobis kroeg* <sup>1)</sup>, bij Kilian: „Holl. septent. Orcus, antrum Plutonum“, en verder gevonden bij J. Zoot. Clorinde 28; J. Vos, *God. II*, 240; Heinsius, *Verm. Avant. I*, 291; Langendijk I, 484. In al deze jaatsen (kortheidsalvo hier alleen aangewezen) is kennelijk sprake van de hel, de onderwereld, waar men na zijn dood gebracht wordt door het daar wonende „hets gebroet“, die daar „te bier zijn“. In dezen laatste trek booren wij den nakinkt eener oude voorstelling der hel als een herberg, waarvan de duivel de waard is <sup>2)</sup>. Doch de in Nederlandtschland voorkomende toepassing van dezen naam op eene aardache herberg, die hetzij veraf, hetzij bepaalkelijk aan de grens van eening gebied gelegen is <sup>3)</sup>, schijnt ook in de Nederlanden niet onbekend geweest te zijn. Gezelle deelt een Vlaamsch volksvertelstel mede van *Nobus*, die, na zijn dood niet in den hemel willende komen (omdat zijne vrouw daar is) en in de hel niet toegelaten, te *Halfvege* tusschen hemel en hel, eene herberg bouwt met het uithangbord: „In 't halfweeghuizetje bij Nobis“ <sup>4)</sup>. Indien ik Gezelle goed versta, bestaan deze en dergelijke, voelal ver van de kerk en „leuden de wereld, meest altijd in 't scheid van twee of drie gemeenten“ gelegene herbergen (hans in Vlaanderen echter alleen in de volksverbeelding. Ook is *Nobis*, de waard, hier een gewoon mensch geworden; men weet niet meer dat *Nobis* de duivel zelf is.

Immers dat de voorstelling van een persoon *Nobisus*, volgens Kilian: „demon nannus, cocodemon“, niet door dezen op eigen gezag uit de samenstellingen *nobiskroeg* en *-gat* afgeleid, dus verzonnen is, maar werkelijk in de volksverbeelding bestaan heeft, dit mag men, behalve uit bovenstaand verhaal en uit het steeds onthreken van een lidwoord vóór de boven en beneden genoemde uitdrukkingen waarvan *Nobis* het eerste lid vormt, ook afdelen uit de door Gezelle t. a. p. medegedeelde zeggwijze: *Hij is naar Nobus (Nobis)*, d. i. gestorven, alsmede uit de straks te vermelden uitdrukking *Nobis gat* <sup>5)</sup>.

Evenwel schijnt deze opvatting van *Nobis* als persoonsnaam betrekkelijk jong, in allen gevalle ooporspronkelijk te zijn. Geen der vele nieuwere verklaringen toeh, die van het — ook in 't Nld., Nnd. en Nhd. (*nobis Haus*) voorkomende — woord gegeven zijn <sup>6)</sup>, heeft meer instemming gevonden dan de oude van Fr. Junius <sup>7)</sup>, dat *nobis* door de van elders bekende voorvoeging van *n* uit *obis* en dit uit gr.-lat. *abyssus* (vanwaar ook fr. *abîme*) ontstaan

1) *Nobis kroeg*, volgens 't Register in den Oosten II, 118 voorkomende bij D'Arny Groot Woordenboek en *Nobis kroeg*, en in de door V. d. Ende bewerkte, evenals bij Meilens, alleen *Nobisus* 1685 ontbreken des woorden geheel en al.  
2) Grimm 668, 836, N. 220.

3) Grimm 830; D. Wth. VII, 862 vigg. die des duivel, welke hem naar de hel draagt, zijn staart afkapt.  
4) Grimm 830; D. Wth. VII, 862 vigg. die des duivel, welke hem naar de hel draagt, zijn staart afkapt.

5) Van twee andere uitdrukkingen is 't onzeker of zij met betingende *Nobis* in verband staan. Vooreerst B. Kernus 19 en door Rutten, Insping. Idiot. Ten tweede de in Zuid-Nederland geheeride uitdrukking *de karnobis* over onsig geplengd sijn, ook: betalen, vree de brug komen. (zie Tucliaack, Rutten, Cornelissen-Verlief). Dughet II, 118 geeft (doch in beide een of ander Gruppig gebrek van lat. *nobis* schuilt. 't is reeds in het nobis schijnt eenigen steun te ontzagen van het in toru en bescheiden overkomende gron. of karuom com, (met gevond gulf) betalen; kan toru nobis soms een in (reukrijgen gebruikte) notariële mij — vooral met het oog op borsuantele zeggwijze *hij is naar Nobis*: overleden — silthans voor nobis, denken een oopzprng uit nobis, als naam voor de hel, ook gemene ondenkbaar.  
6) Zie D. Wth. t. a. p.

7) G. a. door V. Hamet op Kl. vermeld.

is<sup>1)</sup>. In deze afleiding juist, dan is deze Grieksch-Latijnsche „abyssus“, eigenlijk hetzelfde als „der hellen groot“ of „der hellen putte“ (zoals men in 't Nnl. zei), later verpersoonlijkt; men heeft hier dan te doen met een soort van jongere mythologie, waarin naar de bekende voorstelling van Max Müller, een persoonsnaam kan ontstaan uit een misverstaans woord, hier niet uit een Germaansch, maar uit een Grieksch-Latijnsche appellatium.

Deze jongere verpersoonlijking<sup>2)</sup> kan hare oorzaak of aanleiding hebben gevonden, of is in allen gevallen thans nog na te gaan in een uitdrukking als *Nobis-gat*. Eigenlijk betekende: het gat of hol dat toegang geeft tot „der hellen groot“, of wel in 't algemeen: de hel zelf, kon het ook anders, volgens een jongere betekenis van *gat*, opgevat worden; en deze dubbelzinnigheid vinden wij weerspiegeld in Kiliaan's vertaling: „*Orcus, Orci culus*“ (zie ook Mellema). Laatsbedoelde opvatting blijkt duidelijk in de volgende plaats uit de Hist. v. Corn. Adr. I, 272: „De zielen van suicke vermaledijde Geensen ... zyn ... in Nobis-gat, onder Lucifers steert ... ghevaeren“. Eenige bladzijden verder (289) wordt de hier reeds aangedulde gelijkstelling van Nobis met Lucifer buiten allen twijfel gesteld: „Heer vermaledijde en verdoemde kotters, die inden duyvels forest ofte onder nobis steert sitten als nu en braden ende als dan en klippertanden“; hier is Nobis geheel en al in Lucifer's plaats getreden, hij is de duyvel zelf. In de spreekw. zegsw. *Hij zit in Nobis' krog, onder Lucifers staart* (bij Tuinman I, 154) daarentegen zien wij de beide voorstellingen, die van de hel als onderaardsche berberg des duyvels en die van den verpersoonlijkten duyvel, naast elkaar of doorengemengd<sup>3)</sup>.

Van diezelfde voorstelling der hel, of bepaaldelijk der helle plaatsen die toegang tot de hel geven, als „*Orci culus*“, als deel dus van een monsterachtig onderaardsch lichaam, meen ik eenige andere sporen te kunnen aanwijzen. In een bij V. d. Bergh, Wdb. der Ned. Myth. 240 aangehaalde plaats<sup>4)</sup> uit een brief „*De origine Francorum*“, door A. Schoenhovius in 1547 te Brugge geschreven, wordt gezegd dat de oude heidensche Drenten „*advocans ... prius quam mactarent, cogebant transire angustum forum, quod sub aris erat, transeuntemque stercore insectabantur, ac petebant ... Foramen ipsum ob ignominiam ... Dæmonis canone appellatur*“. V. d. Bergh citeert daar verder uit de Vita B. Eligii: „*Nallae præsumat ... pecora per cavam arborem vel per terram foratam transire, quia per hanc videtur diabolo et consecrari*“.

Reeds in het Ned. Wdb. III, 333 heb ik op deze en enkele der volgende benamingen gewezen, en wel naar aanleiding en ter opbeidering van de door Harrebomée I, 75 b vermeldde<sup>5)</sup> zegswijze: *Hij gaat naar Bommekerksten, drie wren boren de hel, daar de honden met het gat blaffen*. Aangezien *bommel* en *bommelaar* namen zijn voor den duyvel of drummel, of althans voor een rumoermakenden huisgeest of watergeest (zie Ned. Wdb. t. a. p.), meen ik ook in deze uitdrukking een dergelijke benaming van den ingang der onderwereld te mogen zien.

1) Grimm 672, 837; N. 279 ff 6; D. Wb. t. a. p.; King, Elym. Wdb. i. v.

2) Verg. het ontstaan — volgens Golther, Germ. Myth. 472, in strijd met Grimm o. a. — van den Noordsechen godinnennaam *Hel* uit de algemeen-Germaansche benaming *Aulpa*, onderwereld.

3) Wnt bedoeld is in *Zie en trouw is in Nobis' krog verpaen* (bij Harrebomée I, 473c) valt, ook bij gebruik van alle opgeef van herkomst, aanzienlijk op te gaan.

4) Nauwkeuriger en in zijn samenhang te lezen bij Matthiæus, Anal. I, 41, alwaar ook het Nederlendsche origineel der Latijnsche uitdrukking te vinden is (zie daarbij Franck op dat woord en Verdun III, 1816).

5) Blijft een latero oedebeling van den heer A. E. H. Swaan s, of was althans een kwetswoew geleerd, te Haarlem, als afsicht op de vraag: „waar komje vandaan?“ of „waar woon-jij?“ inderdaad nog in volle gebruik: *nij (ven) of in Bommekerkstij, drie wren boren de hel*.

Dezelfde voorstelling kan, naar ik gis, voorts strekken ter verklaring van *Duivelnaars*, den naam eener weide aan de Berkel bij Lochem, welbekend uit Staring's *Jaromir*, en bijkens zijne Aanteekeningen (II, 204) door hem niet verzonnen, maar wel degelijk ter plaatse uit den mond des volks opgevangen en dus zeker overoud, al viel er reeds in zijn tijd „geen de minste prozaische overlevering, den oorsprong van dien naam betreffend, ... op te peuren". Was daar vroeger wellicht een kolk of poel? De in Staring's verhaal gegeven verklaring van den naam schijnt in allen gevallen tot zijn „gedichtsel" te behooren.

Met laatstgenoemden plaatsnaam zou men een anderen, eveneens uit het oude Sassenland, willen vergelijken, t. w. *Buddenarson* (in een overoud register der proedij van Werden 32a), indien men ten minste het eerste lid daarvan mocht gelijkstellen met het in den Teuthonista (ed. Boonzaier 42b) voorkomende: „Buddle. spoick. mom. Schoedvel. bailars. Citeria. larva. mascara", en beide in verband brengen met de zeer veelvornige namen voor een huisgeest of spook, bij Grimm 418, 839, N. 140, en ten deele ook in Ned. Wdb. op *Boeman* vermeld (o. a. nld. *buddle*, hmb. *boddeman*). Doch deze verklaring is niet meer dan eene zeer onzekere gissing. Immers voorreest hebben deze namen meestal n. d. *h. hd. te (butzen mann)* en worden zij door sommigen in verband gebracht met het nagnoeg gelijkloovende woord voor: *mand* <sup>1)</sup>, of wel met *boddelen*, stommelen, bolderen; ook schijnt het hachelijk een woord uit de 16<sup>de</sup> eeuw in denzelfden vorm te willen terugvinden in een stuk uit zóóvel anderen tijd. En ten tweede zijn er eenige andere plaatsnamen op *-ars*, die wellicht eene andere verklaring (*ars*, spits, uitleide?) vereischen en dao de boven gezegte betekenis van *Buddenarson* eer wraken dan steunen zouden <sup>2)</sup>.

Enoigermate wordt echter, naar ik meen, deze gissing gesteund door het woord *hailars*, dat in allen gevallen zelf allicht in dezen kring van voorstellingen zijne verklaring zal vinden. *Hailars*, een naam voor een soort van spook of duivel, of wel schrikbeeld in duivels gedaante <sup>3)</sup>, is kenooelijk wat zijne bestanddeelen betreft, hetzelfde woord als nml. *helojaars*, bestaat (zie Ned. Wdb. III, 111a); het is eene samenstelling als *roodhuid*, en dus in zijne vorming niet te vergelijken met *Buddenarson*, met welks eerste deel het daarentegen gelijkstaat. Of Woeste, die in zijn Westf. Wtb. 36 a dit verschil in woordvorming niet het ook schijnt in verlies, te recht *Bolars* <sup>4)</sup> met de beide genoemde woorden vergelijkt, moet hier in 't midden gelaten worden.

Van eene dergelijke moneterachtige volksvoorstelling, als waarvan deze namen bijk schijneo te geven, vindoo wij ook in de literatuur enkele sporen. Duivelsvloeken als in Mar. v. Nijmegen 30, 33 zijn te vinden bewijzen, vooral naast andere zooals op blz. 36, wellicht niet veel moer en anders dan dat in 't algemeen (alleen bij ons volk?) de neiging bestond om den duivel en zijne dienaars met al wat gemeen, vuil en vies was in verband te brengen, eene neiging, waarvan b. v. ook de in de oude heksenprocessen afegelegde bekenenissen <sup>5)</sup>, alsmede zekere bijgeloofige „offeranden" van heidnagsche inbrekers getui-

1) Zie Woeste, Wmlf. Wtb. 42 b en verg. Ned. Wdb. op *Bulle*.

2) T. w. ook: *Huudnaars*, *Bulars*, *Bulders*, *Hoopears*, npl. *Orsnaers*, eng. *Car's arse*; verg. ook nml. *Apenari*, npl. *Cygnos sters*. De uigave der plaatsen, waar deze namen (die ik aan mijn collega

3) Zie, behalve het boven zit den Teuthonista aangehaalde, nog het in Voorman's uitgave 152 b uit het Lat. Nederl. deel overgenomen.

4) Ook dit woord bestaat, in gansch andere betekenis, in 't Nal.: zie Ned. Wdb. III, 290, 293, 744, 790.

5) Chamaet, Bydr. t. h. straf. in Vband 3 157, 4 470.

gonis afleggen. Maar ondubbelzinniger blijken van de hier bepaalkijk bedoelde voorstelling kan men b.v. vinden in Trouw m. bl. 161, 216, en anderhalve eeuw later in V. Rusting's *Duvels Leven* 2, 4, 5, 7, 8: ongeboorname duvels worden daar inderdaad door hun meester bedreigd of gestraft met tijdelijke verbanning naar de plaats, door V. Rusting met een voor zijne tijdgenooten duidelijke Engelsche vertaling „gate house“ (poorthuis) genoemd, dezelfde plaats die Broer Cornelis den Geuzen na hun dood aanwist.

Uit een en ander meen ik te mogen afleiden, dat zich hier te lunde naast en uit de (stellig meer gewone) voorstellingen der hel als een onderaardsche krocht, of els een moester met gapenden muil<sup>1)</sup>, gaandeweg ook nog eene andere heeft ontwikkeld, waarbij de twee opvattingen van het begrip „Orci culus“, hetzij als besarning van een hol of gat dat toegang gaf tot de onderaardsche krocht, hetzij in meer eigenlijken zin, als lichaamsdeel van den „baarlijken duivel“, naast elkander stonden en soms wellicht, zooals 'in zulke gevallen gaat, op eene voor onze moderne logica min of meer danistere wijze met elkander verbonden werden<sup>2)</sup>. Op schilderijen is zeker de voorstelling van den gapenden muil de gewone; toch schijnt iets als hier bedoeld is gevonden te worden op het Laatste Oordeel van Lucas van Leiden: het „luik“ rechts van den toeschouwer vertoont onder den muil van den helledraak een duivel, gezeten boven op een ter hel gedoomde.

De hierboven bedoelde jongere voorstelling nu kan, geloof ik, ook strekken ter verklaring van het woord, dat mij tot deze uiteenzetting aanleiding heeft gegeven: *nobis*-*senars*. Het is tot dusverre gevonden bij Hooft, Schynb. IV, 5 (Brieven III, 448; in de berijming, ed. 1637, onveranderd overgenomen), bij Broedro, Moortje, vs. 2285, diene St. Ridder, vs. 1927, en bij J. Zoet, *Clorinde* 29 (alle te vinden in Oudemans' *Wdbb.* op Broedro en op Hooft). Oudemans' verklaring van het woord als eene verbastering van *nawenars* (dat gelijk zou staan met *nijpsars*, vrek, derhalve: vrekkenhol of -dal<sup>3)</sup>) behoeft nauwelijks weerlegd; het verband wijst vollegend nit dat niets anders dan de hel bedoeld is<sup>4)</sup>.

Moltzer heeft, in de aantekoning bij de plaats uit het Moortje, van het woord reeds in hoofdzaak de juiste verklaring gegeven („hol, eig. helhol, achterste, donkerste dus, deel van de hel“), die ik hier slechts kan bevestigen, aanvullen en verbeteren. Wanneer Moltzer het namelijk niet alleen met *nobis*-*gat* vergelijkt, maar 't ook mogelijk acht dat het daarvan eene verbastering is, gaat hij m. l. te ver. Zelfs al ware een door hem, naar 't schijnt, onderstelde vorm *(n)obis*-*gat* — als schakel tusschen beide woorden zoo al niet onmisbaar dan toch stellig gewenscht — aan te wijzen<sup>5)</sup>, dan nog zou de verandering van *nobis*- in *nobben*- mij toch al te forsch schijnen om zonder nader betoog te worden aangenomen.

Mag men dan, zou ik willen vragen, in dat eerste lid *abben*<sup>6)</sup> wellicht den 2<sup>den</sup> w.

1) Grimm 261, 672, N. 94.

2) *Evenals* *gat* was ook *hol* dubbelzinnig, althans in de latere volktaal (zie Ned. *Wdb.* III, 288). Verg. ook wellicht met. *cervene*, *Rein.* I, 1285 (naar Van Helten's lezing, door Verdant i. v. aanvaard); dat hier *loerene*, *harberg* (naar de lezing van het h.) weder naast *cervene*, *hol*, *gat* staat, evenals *Nobis* *krone* naast *Nobis* *gat*, is natuurlijk niets dan een *zerdering* toeval.

3) De woorden van Hooft's voorbeeld, *Arctino*, *Ipocrito* IV, 14: „*li colui, che andò in Messon per le mandragole etc.*“ helen niet ter andere vaststelling der betekenissen; naar de heer A. Thomas te Parijs mij mededeelde s'est „*spasmodic largement*“. In allen gevallen echter is er, bijkans de *spinsieven*“ (d. i. *alruin*-*woorden* of *mandragora*“), *aprie* van een *galjevel*; en het is bekend dat deze in retere betrekking stonden met den *duivel*, h.v. dienden als plaats van bijeenkomst voor heksen (V. d. Bergh 275).

4) Zie *boenden*.

5) Dat dit, en niet *nobben*-, de oorspronkelijke vorm is geweest acht ik ook hierom waarschijnlijk, dat

zien van *Abbe*, *Abbe*, den Friesch-Noordhollandschen verkorten vorm van den naam *Abter* (zie Boekenooien en)? Deze verdichte plaatsnaam zou in zijne vorming te vergelijken zijn met andere, werkelijk bestaande als *Abbege*, *Abbekerk*, *Abbenbroek*, *Abbenes*, *Abbe(n)wier*, *Abbin* enz. (vooral in Friesland en Noord-Holland gelegen) <sup>1</sup>. *Abbe* moet, in mijne gissing juist, een gonszame naam geweest zijn, waarmede (bepaaldelijk in Noord-Holland?) de duivel — oorspronkelijk misschien een watergeest, nikker, „bommelaar“, „bullebak“ of „bijtebauw“ — werd genoemd, gelijk elders b.v. *Hein* (*Heintjeman*, *Heintje Pö*), *Put* (*Zearle Piet*), *Hans*, *Jood* enz. <sup>2</sup>). Eene analoge benaming der het is dan *Heintjes eerd* (Ned. Wdb. VI, 478).

Ten slotte moet hier nog gewag gemaakt van een woord, dat op 't eerste gezicht in beteekenis en vorm met (n)abbenaars verwant schijnt, t. w. *dabbeget*, door Kilian vertaald met „*Charonnes scrobs*, *spiraculum Ditis*, *Orcl culus*, *ima sedes Erebi*, *barathrum*, *antrum Plutonium*“, en bijkens de vertaling van enkele dezer woorden in de Synon. Lat.-Teuton. gelijkstaande met „stink-gat, hellegat“. Indien *dabbeget* eens ontstaan ware uit 't *abbeget*, naar de vanouds en tot heden toe bestaande Vlaamsche uitdrukking gesproken en geschreven als *d'abbeget* <sup>3</sup>, waarin het proclitische lidwoord bij vergissing aan het zw. was blijven hängen (verg. het omgekeerde bij *oksaal*)? *Abbeget* zou, naar afleiding en beteekenis, de Brabantsche weerga zijn van het Hollandsche *abbenaars*, misschien zelfs de zooveen verlangde schakel tusschen *nobisgat* en (n)abbenaars. Maar nog afgezien van de bovengenoemde onwaarschijnelijkheid van een verloop van *nobisgat* tot (n)abbegat en van de bedenking dat voor een dergelijken plaatsnaam een lidwoord misplaatst ware geweest, Kilian geeft naast *dabbeget* een ww. *dabben*, *dabbelet* op met de bet.: „Subligere, suffodere, fodicare: Et Pulcare sine lutum versare manibus aut pedibus“; en zijn getuigenis wordt bevestigd door aanhalingen uit Zuidnederlandsche schrijvers en idiotica, bij De Jager, Wdb. d. Frequent. te vinden. Dat Kilian aan een met dit ww. *dabben* samengesteld woord *dabbeget*, door wrosten of graven in den grond gemaakt gat of kuil, naar analogie van het Noordhollandsche, in klank en beteekenis veraf staande *nobisgat* — (n)abbenaars blijkt hij in 't geheel niet te kennen — willekeurig eene geheel andere beteekenis gegeven zou hebben, dit zal men, dunkt mij, onlangs alle ruimte die men voor zijne woordveldingszucht wil open laten, toch niet durven aannemen. En zoo blijft dan ten slotte dit in beteekenis een nobil. *nobisgat* en (n)abbenaars, in vorm eenzijdigs aan het laatstgenoemde, anderzijds aan vl.-brab. *dabben* herinnerende *dabbeget* een onopgekoost raadsel.

UTRECHT, December 1902.

J. W. MULLER.

in de Hollandsche volks taal de voorvoeging eener n meer schijnt voor te komen dan de afweyging er van (zie Te Winkel, *Gramm.* Fig. 47 en 76).

1) Wankler, *Frische Nasal.* 26; Nona geogr. *Nedl.* III, 313, 315—316.

2) Over duivelnaamen in de Nederlanden zie Narmeyer, *Verh. ov. h. konz Wezen* 22 fig.; Cassinet, *Bydr.* 173, 177, 187, 192, 476, 477, 478; V. d. Bergh 10, 36, 275 enz.

3) Verg. mal. *dander*, *daghe*, *dabge* enz. (*Frack. Mal. Gramm.* § 22; V. Holten, *Mal. Sprakk.* § 348).

## VEDISCH ARKĀSĀTI UND MEDHĀSĀTI.

*arkāsāti* wird vom PW. als 'Liederfindung, dichterische Begeisterung' erklärt, von Her-  
gagne (*études sur le lex.* p. 181; *rel. véd.* I, 279 *noto*) als 'acquisition de l'hymne' <sup>1)</sup>).

B. hat sich von dem Streben nach Vereinfachung der Wortbedeutungen zu weit  
führen lassen; denn die vorgeschlagene Uebersetzung läßt sich nicht an allen drei Stellen,  
an denen *arkāsāti* vorkommt, durchführen — am besten erkennt man das in VI, 20, 4 <sup>2)</sup>;  
auch wird *sas* resp. *sāti* von einer 'découverte ou de l'obtention de l'hymne, soit par les  
dieux — soit par les hommes' nicht gebraucht. Es ist notwendig, das Wort einer genaueren  
Untersuchung zu unterziehen; wir dürfen es nicht von verwandten Ausdrücken wie  
*sāryasya sātī*, *svīrāñī*, *svīrmi(ha)* <sup>3)</sup> trennen. Es ist bekannt, dass *svīr* mit *sas* von Indra  
gesagt wird, der die Sonne wieder gewinnt, und *sāryasya sātī* von dem um das Sonnen-  
rad geführten Kampf, in dem Indra Kutsa hilft. Unter dem 'Kampf um die Sonne' wird  
aber nicht immer wie hier ein Kampf um den Sonnenball verstanden; der vedische  
Sprachgebrauch bezieht *sāryasya sātī*, *svīrmi(ha)*, auch auf Kampf um das Leben: das  
ergibt sich aus II, 14, 9; VII, 30, 2 <sup>4)</sup> und einigen Stellen, wo *svīrmi(ha)* direkt mit *ajā*  
verbunden wird <sup>5)</sup>. Weiter ist *svīrāñī* zu vergleichen. Es ist ausgeschlossen, dass es sich

1) Le sens véritable de *arkāsāti* 'acquisition de l'hymne' est confirmé par l'existence de *medhāsāti* 'acquisition du sacrifice'...

2) *caśvir apodran paśoṣya indrāna*  
*sāryasya kanyā 'śrāntas'*  
*medhāñī śhṛṣṭyāśhṛṣṭasya vīryāñī*  
*pitṛo svīrāñīti kīn caśvir pṛāñī*

3) Ich stimme Fuchel (*V. Stud.* I, 27) in Bezug auf die Bedeutung von *svīr* bei. Wenn (Eden-  
berg ZDMG, LV, 326 *darum*) vorsetzt, dass es an allen drei Stellen in Verbindung mit dem *śrī* steht, so  
scheint mir das kein Grund, die Bedeutung 'Hymne' hier anzunehmen. Ein Kavi hilft beschwörend und  
singend bei allen Usternehmungen; auch bei den Schlachten, wo man um das Leben kämpft, wird sein  
Beistand nicht gefehlt haben.

4) II, 19, 4: *indra śīcāt dāṣṭya bhānti vṛtrām*  
*andya yā nṛbhya ānāḥya bhātī*  
*paśyadhīśāthhyāñ sāryasya sātīñ*

VII, 30, 2: *śāntas u trī bhāṣya svīcī*  
*tanūṣya śrīñ sāryasya sātīñ*

5) I, 63, 6: *śrīñ ha tyād indrāryāñītw*  
*svīrāñīhe sīra āñī kavante*

130, 8: *indrōñ ca mātēv yājanānām āryam*  
*pṛāñāc svīrya cāthāñīte ājya*  
*svīrāñīheñ ājya*

160, 2: *svīrāñīte svīrāñīte kāmānām*  
*svīrāñīteya pṛāñānāya sātīñ*

in den Versen IV, 16, 9; VI, 33, 4 etwa wie bei den Taten Indras oder der Ańgiras um die Gewinnung des Lichtes im mythologischen Sinne handelt<sup>1)</sup>. Vielmehr ist es hier der Preis des Lebens, um das man *virkivisah tauri* mit den Feinden ringt<sup>2)</sup>. Sich selbst wünscht man das Licht der Sonne (III, 31, 19; VIII, 16, 10), den Feinden die Finsternis (VII, 104, 3; X, 89, 16; 152, 4; AV IX, 2, 17). Aus den Beispielen geht also hervor, dass 'die Gewinnung des *svar*' in einigen Fällen vom Himmel auf die Erde zu verlegen ist. Man begehrt im Kampfe Rinder (*gavati*), Land (*ksetrasati, ksetrajagat*), Wasserläufe und Quellen (*irvasati, apah*)<sup>3)</sup>; im friedlichen Wettstreit Siegespreise (*vajrasati*), und neben diese Wünsche tritt in der Schlacht der Preis des Lebens, das man einsetzt: 'die Erseugung der Sonne', *arvasati, svirpati*<sup>4)</sup>.

Gegen meine Auffassung spricht das von Bergaigne zum Beweise für seine Deutung angeführte *medhasati* nicht. Wir dürfen es nicht wie das PW. als 'etwa Andachtsaussagung, Gottesdienst' oder wie pw. als 'Gewinnen oder Verlieren eines Lohnes, Preises' übersetzen. Bergaigne mag richtig 'acquisition du sacrifice'. Das ist aber genauer zu definieren.

*medh* heisst zwar Opfer; aber nicht immer, obwohl die Kommentare es so wiedergeben; *medhasati* wechselt nicht mit '*yajna* oder '*adhvarasati*, und Val. VIII, 50, 10 stehen *ni-ih* *adkavare* sogar neben einander; ich glaube, dass es an mehreren Stellen direkt 'Opfertier' (oder 'Tieropfer') bedeuten muss. Der Rājan zieht auf Bente aus, zu Ross, zu Wagen, um dem Feinde Rosse, Rinder, Land und sonstige Schätze abzunehmen; und ihm helfen die 'Dh', die Gedanken der Priester zum Siege. In den Versen, die *medhasati* enthalten, steht wiederholt daneben *gā, dh* oder *mati* (VII, 66, 8; 94, 6; VIII, 3, 18; 69, 1); besonders charakteristisch ist IV, 37, 6:

*o dādhir astu santis medhasata o dravata* //

Der *dādhih santis* ist der Purohita, der *dravata santis* sein Herr und Maghavan; auf letzteren weist auch I, 129, 1 hin: *yaj tadā vidham indra medhasatayā opaki santis iśira prayajant*)<sup>5)</sup>. In diesen Fällen muss nach meiner Meinung übersetzt werden

1) IV, 16, 9: *śaha karis svamso gā abhāntan svirpātan upaharan nūthamāntan* /

VI, 33, 4: *svirpāti yad dhasyāmāni tēu yajitvānto arvadhitā pṛtho cūra* //

2) IV, 24, 3: *tām tā nāro vā havasate manik virivāntā tauriḥ kṛvāta trām* / *māhā yāi iśajim abhāntāno āntan nāro tadāgā tāvānto santis* //

3) CX, VI, 46, 4: *antāntay halyā antā mahāntāni tanūgā apāi sūrga*; VII, 30, 2: *hāntāni n tēi hāntāni vāni tanūgā cūvāi sūrgasya sūntā*; X, 154, 3: *yā gāhāntay pṛthohāntay cūvāni yā santis iśajit* / I, 131, 2: *santis antāntāntā* 3. *śrū jantā svir yāntā* (Siv., anders). Siehe Bergaigne II, 189.

4) VI, 23, 4: *cūra n cūrap vanate cūvāniḥ tanūvāni svirpā yāi kṛvāntē / tadā vā pāpa tāvāy yāi apāi vā kṛvānti svirvāni hāntāntē* // I, 100, 11, 18.

5) IV, 41, 6: *tād hāi tāntay svirvāni svira dhīrke śvāntay ca pāntāyā dhasantā svāntāyā vāntāntē* /

VI, 31, 1: *vā iktā apāi tāntay ca svira dhasantā svāntāyā vāntāntē* /

6) CX, VI, 45, 12: *dhāntir arvadhitā arvato vājāi indra gṛvāntim tanūj jāpāni hāntē dhasantē* // VIII, 71, 5: *yaj tadā vāntā medhāntā ānta hānti dhasantā / o tāsāi gāpā yāntē* //

'um ein Opfertier zu gewinnen'. Gemeint ist ein Beutezug, von dem natürlich ein Stück Vieh der helfenden Gottheit dargebracht wird; an anderen Stellen wie VII, 66, 8; 94, 6; VIII, 3, 18; 69, 1 kann die gewöhnliche spätere allgemeine Bedeutung 'Opfer' genügen. Es handelt sich dann um den Erfolg des eigenen Opfers über den opfernden Rivalen; *medhāsai* wird in dieser zweiten Gruppe von Versen so viel wie 'Erfolg im Saqsava' <sup>1)</sup>, Sieg im Opfertreit sein. In Bezug auf *čhrasī* bleibe ich bei Sayana, der es durchweg mit *śvedhājanīye saṅgrame, yuddhe* oder ähnlich wiedergibt. Es heisst 'Kampf'. Zur näheren Erklärung wird entweder auf I, 78, 9: *sira' sira' saṅgama' (udā)*; 132, 1; VI, 25, 4 (*čhro so čhraṅ vante čārirāḥ*) oder auf Stellen mit *lokāya śaṅgaya jep, śitai* (IV, 41, 6; VI, 19, 7; 44, 18) zu verweisen sein. Cf. Bergaigne II, 177\*.

BRASLAV.

ALFRED HILLEBRANDT.

1) Bergaigne II, 228, Hillebrandt, V. 3lyth. I, 120.



STANDARD BOOKS OF KNOWLEDGE

## EENE DUISTERE PLAATS OVER JAVA'S STAATKUNDIGEN TOESTAND TIJDENS PADJANG, IN ± 1580, OPGEHELDERD.

De geschiedkundige gegevens omtrent de heerschappij van het rijk Padjang over Midden-Java, zijn buitengewoon schaarsch. Gedeeltelijk moet dat toegeschreven worden aan den korten duur der opperbeerschappij, welke van 1550—1586 op zijn hoogst gerekend mag worden; maar veel meer nog aan het feit, dat in die periode onze eenige Europeesche berichtgevers, de Portugeezen, al minder en mialer zich met de oostelijker gedeelten van Java inlieten, hun handel concentreerden op de Noordkust der Soendalanden, en dat daardoor de berichten over eigenlijk Java die hun weg vonden naar de archieven, en aldus weer naar de geschiedschrijvers, geheel sporadisch werden.

Des te meer komt het er op aan, dat weinige wat er te vinden is, zooveel mogelijk tot klaarheid te brengen. Andere bronnen tot toetsing zijn er niet; de Hollanders met hun nuchtere en vertrouwde schepsjournalen, deels gegrond op persoonlijke inlichtingen van in die landen gevestigde Portugeezen, renegaten en anderen, komen eerst met 1596, als Padjang gevallen is, overmaand sinds een tiental jaren door het snel opgekomen Mataram; de inlandsche kronieken, voorzoofer in hun oudere vormen tot nog toe bekend, zijn alle bewerkingen en omwerkingen van eenzelfde Mataramsche hofkroniek, die niet dan terloops, zoede een heer vertelt van zijne vazallen, iets anders mededeelen over de eigen geschiedenis der „buitengewesten". Er bestaat weliswaar eene afzonderlijke Babad Padjang, doch slechts als onderdeel van de zogenoemde Grootte Babad, geheel op Mataramsch-Kartasoerach-Soloschen grond gegroeid; bovendien, eene afzonderlijke bewerking vond zij nog niet. Eigen kronieken uit den ouden tijd van die Javaansche zeesieden, die welker zulk een belangrijke geschiedkundige rol hebben gespeeld, als Djapara, Toeban, Grésik, Paseroeban, zijn tot heden niet teruggevonden. Des te meer reden, nogmaals, om dat weinige wat we over dezen Padjang'schen tijd van Europeesche zijde bezitten, volledig te bewerken en op te helderen.

Nu is er een buitengewoon merkwaardige plaats, waaraan Prof. Veth reeds in 1878 zijne krachten beproefd heeft. Het beste bewijs dat zij echter mogelijk was, is dit, dat hij haar, twintig jaar bijna later, in geen enkel opzicht nader heeft kunnen verklaren. Want, daar gelaten een paar onbeduidende redactie-wijzigingen, staat *letterlijk hetzelfde* te lezen in Veth's Java, II, 1878, p. 267—268, als in den tweeden druk, bewerkt door Joh. F. Snelteman en J. F. Niermeyer, I, 1896, p. 816—817; ook in de vrij foutieve aanhalingen bij de noten der 1<sup>o</sup> editie, is geen verbetering aangebbracht in 1896; eene collationeering met de oorspronkelijke teksten is blijkbaar nagelaten; en zoo staat een plaatsnaam, dien, zooals we zien zullen, Prof. Veth gissensofwijs geheel verkeerd heeft willen verklaren, in beide

drukten foutief aangehaald. Toch blijft aan Prof. Veth de eer deze lastige zinsneden aangedurfd te hebben, en zoo den prikkel te hebben gegeven tot juisteren uitlag, door er met nadruk de aandacht op te vestigen; Tiele immers in zijn eerste opstel over „De Euroopers in den Maleischen Archipel“ van 1877, was, daar waar hij deze plaats had kunnen behandelen, er zwijgend langs gegaan, en is er in zijn vervolgstudies, toen het II Deel van Prof. Vath's Java sinds 1878 compleet was, ook nergens op teruggekomen.

De belangrijke passage is aanwezig in twee verschillende redacties, gelijk Veth reeds terecht had aangegeven. En bij Couto, en bij Lavanha waar deze de 4<sup>e</sup> Decade van den in 1570 overleden Barros<sup>1)</sup> uitgaaf en deels van eigen marginale noten voorzag, staat, op een enkele karakteristieke wijziging na, hetzelfde te lezen. Wanneer men nu echter bedenkt dat Couto's IV<sup>e</sup> Decade in 1602 te Lissabon gedrukt werd, en zeer bepaaldelijk bedoeld was als vervolg op Decade I—III van Barros welke tijdens diens leven verschenen waren — vandaar ook, dat Couto zijn werk de IV<sup>e</sup> Decade noemde —, terwijl Barros' *eigene* IV<sup>e</sup> Decade, die in onvoltooid en vrij verward manuscript bij zijn overlijden in 1570 achter was gebleven, eerst in 1615 door de zorgen van Lavanha, deels ook op aanstichting van Philips III, te Madrid het licht zag, dan is duidelijk hoe Lavanha ruimschoots van Couto's arbeid bij zijne uitgave gebruik kon maken, en dit dan ook inderdaad gedaan heeft. Immers Couto's IV<sup>e</sup> Decade behandelde Portugal's koloniale geschiedenis van 1526—1539; en Barros' IV<sup>e</sup> behandelde haar van 1539—1539. De beschrijvingen liepen dus over bijna getijde periode, en meermaals daardoor evenwijdig. Zoo heeft dan Lavanha menige marginale noot op de passende plaatsen bij Barros bijgeschreven, die hij aan den gelijklopenden tekst van Couto ontleend had; aldus ook in het geval dat ons hier interesseert.

In elk opzicht is dus de tekst bij Couto *primaire* te noemen, zoodra het dingen betreft, die Lavanha aan het ms. van Barros bij den druk toevoegde. En dat te meer, waar Couto reeds senigs jaren Rijksarchivaris te Goa was geweest, en het heele Indische archief onder zich had gehad; terwijl Lavanha slechts Rijkscosmograaf was te Madrid. Het is dus billijk, bij het hier volgend naast elkander stellen der beide redacties, die van Couto als de *oorspronkelijke* voorop te laten gaan.

Couto is aan 't vertellen van den mislukten tocht van Francisco de Sá de Menezes naar West-Java in 1527, en vindt daarin een welkome gelegenheid om een algemeen beschrijvinkje van Java in te lassen; ook Lavanha denkt daar zoo over bij de analoge plaats bij Barros, en voegt zulk een beschrijving als marginale noot toe. In den aanhef luiden deze twee aldus:

*Bij Couto in 1597 (afgeprikt in 1602):*

„Tem ja ilha de Iloca) muitos reinos por esta bnda do maritimo, hás seguitos aos outros, & começado da canoa, ou da bnda

*Bij Lavanha in 1615:*

„A Ilha da Iloca he dividida em muitos Reinos pelo maritimo Septentrional della, & dos que se tem noticia, começado da sua

1) In overeenstemming met het spraakgebruik der Portugeezen, spreekt ik van Couto, niet De Couto; van Barros, niet De Barros.

2) Deze sedertme eerste folio-ekstie is aanwezig in de Univ. Bibl. te Leiden uit de Boekery van Isaac Vossius, en wordt hier gebruikt; de tweede druk deser IV<sup>e</sup> Decade van Couto verschies te Lissabon in 1778, ed. I. onder Philips II), dd. Goa, 30 Nov. 1597. Het is kwam dus niet de terugkomst in 't voorjaar van 1598 te Lissabon aan, doch het Impetrator is pas van Jan. 1602. — In de beide hier gegeven teksten van Couto en Lavanha zijn plaats- en eigenaamen door zij geuplieteerd.

do leuáte, iremos nomeando os de que temos conhecimento. O Valle, Paneruca, Agasai, Sodayo, Paniso, (cujo Rey reside pelo Sertão trinta legoas, & hé como Empereador d'estes, & de outros adiante.) Tubão, Berodão, Cajoão, Iapara, (cuja cidade principal se chama Cerinhamá, tres legoas pella terra d'entro, & a cidade de Iapara esta aborda da agua.) Damo, Margão, Banta, Sunda, Andreguir, onde ha muita pimenta. Esto Reino tem hum rio por onde ella se chamado lande; pello Sertão tem muitos Reis que se chamão Gunos, que vivem em serras asperissimas, são brutos & salvagens, & muitos d'elles comem carne humana." (fol. 40 v<sup>o</sup>; Dec. 4, L. III, cap. 1).

parte Oriental, são Paneruca, Ovalle, Agasai, Panlam (cujo Rey reside no sertão, & tem superioridade sobre os Reinos referidos, & outros) Berodam, Sodayo, Tubam, Cajoam, Iapara (a cidade principal deste Reino, se chama Cherinhamá, tres legoas apartada do mar, & à borda delle fica a de Iapara) Damo, Margam, & Matarom. Nas serras desta Ilha vivô muitos senhores q se chamão Gunos, gente salvagem, & q come carne humana." (fol. 40, marginaal noot a; bij Barros, Dec. 4, L. I, cap. 12).

Het beste zal zijn den tekst van Couto te vertalen zooals hij, mijns inziens, vertaald moet worden, en daarop te laten volgen een nadere bespreking van die vertaling, in verband met de filten, die sinds 1878 door Prof. Veth terecht of ten onrechte daaruit gelezen waren. De latere, goeddeels naar Couto nageschreven, passage bij Lavanha kan dan in het eind nog even ter sprake komen, voor zoover deze nog iets opmerkelijks aanbiedt.

Couto's belangrijke mededeeling luidt dan aldus, met terechtheering der juiste plaatsnamen: <sup>1)</sup>

„Het heeft [nl. het eiland Java] vele koninkrijken aan dezen kant der zee [dus: aan de Noorikust], de eene onderworpen aan de andere, en beginnend bij het hoofd, of van den oost-kant, zullen we die noemen van welke wij kennis dragen. Het [land van] Bali, Panaroekan, Grésik, Sédajoe, Padjang, (welke Koning vertoef in het Binnenland dertig mijlen [ver], en [zooveel] is als Keizer van dese [genoemde], en van andere verderop [te noemen].) Toeban, Brondong, (Ka-)Djoewana, Djapara, (welker hoofdstad geheeten is Kalinjamat, drie mijlen te lande inwaarts, en de stad Djapara [zelve] ligt aan den oever van 't water.) Demak, [Se-]Marang, Bantén, Soenda [Kalapa], Indragiri, waar veel peper is. Dit Koninkrijk [nl. Indragiri] heeft eene rivier waarlangs die [peper] uitgaat genaamd Djambi; in het Binnenland heeft het vele Koningen die geheeten zijn Goenoeng's, die leven in allernauwste bergstroken, dielrijk zijn en wild, en velen van hen eten menschenleesk'.

Naar aanleiding van deze, ook hier gespateerde, namen, zoude men dan de volgende opmerkingen kunnen maken:

O Valle = Het [land van] Bali. Eigenlijk zou het niet noodig zijn hierbij still te staan, indien niet Lavanha's veel verwarder tekst tot misverstand kon aanleiding geven. Die noemt achtereen: „Panaroekan, „Ovalle“, Orésik“. En zoo kon men er soms aan denken „O Valle“ te vertalen met „De Valle“, d. i. „Der Mahometisten paus“ te Giri bij Gresik. Het is voldoende, slechts even tegen een dergelijke spitsvondige uitlegging te waar-

1) De vertaling is zoo letterlijk mogelijk. Wat tuschen groote haken staat, is duidelijkheidshalve door mij toegevoegd.

schuwen, al was het alleen omdat er geen enkele aanduiding is, dat men vóór 1600 op Java ooit een der welbekende „etichters“ van den Islam op Java, een dus „der acht zonnene of wal's“ (verg. Veth, Java, 2de druk, I, 1896, p. 240), werkelijk toenmalig reeds Wall zou genoemd hebben, dus „vriend Gods, heilige“ (ih. p. 229, noot 3). Kanonisering pleegt altijd geruimen tijd na dato plaats te hebben. — De vorm „O Valle“ = het (land van) Bali“, komt geheel overeen met het Port. „O Malabar“ = „het (land van) Malabar“.

Pasarookan, Griseik, Sedajoe, Padjang en Toehan, waren reeds door Prof. Veth terecht herkend. Op Padjang wordt hieronder teruggekomen.

Berodao = Brondong. Hier sloeg Veth echter de plank geheel mis. In zijn noot gaf hij het allereerst verkeerd weder, door te schrijven „Berbodo“, wat in geen der beide uitgaven van Couto staat; maar dan verklaarde hij gissennerwijs „misschien Biora“. Dit zou zich dan indertijd tot aan de Noordkust van Java, tot in het Rimbang'sche hebben moeten uitgestrekt, want we hebben hier bepaald met zeemachten te doen, en zelfs met zeevteden, terwijl straks bij Kalinjamat uitdrukkelijk vermeld wordt dat het drie zeezijl naar binnen ligt. Veth is wel tot deze conjectuur gekomen doordat het, naar de volgorde, west van Toehan moest liggen. Doch bij Lavanha zien we „Berodam“ = „Berodo“ \*) zelfs vóór, d. i. Costelijk van, Sedajoe en Toehan genoemd. Maar we hebben hier luidersdud Brondong voor ons, een belangrijke zeeplaats tegen het eind der 16de eeuw, door de Hollanders in 1596 dan ook aldus aangetroffen en beschreven, later achterluttigegaan; thans nog slechts een paardenpost op den grooten weg *tusschen* Toehan en Sedajoe, aan zee, tusschen post Ginting en Sentoel in nauwkeuriger aanduiding, doch waarvan Prof. Veth in het 3de Deel van zijn Java, in 1882 dus, nog altijd kon schrijven: „Brondong, ook Blimbing genaamd, waar vele visschersvaartuigen te huis behooren“ †). We hebben hier dus met een Enkhuizen of Stavoren van Java's Noordkust te doen, vroeger een machtige zeeplaats, thans nog slechts een visschersdorp.

Cajono = (Ka) Djoewana. Het verwondert eenigzins dat Veth dit niet herkend heeft; hij zwijgt er over. Maar meer verwonderlijk is het, dat Tiele, die toch zoover op de oude kaarten thans was, waar hij in een Spaanschen tekst van 1548, een scheepsverklaring, vermeld had gevonden „Cajongan“ op Java's Noordkust, de fonteyne conjectuur maakt „Pekalongan“ ‡). Toch had ééne blik op het kaartje van Java in Linschoten's Itinerario van 1596, tusschen fol. 22 en 23, hem kunnen zeggen dat ook daar „Cajoto“ lag *tusschen* Toehan en Mandalikké, in de inwijk of bocht die Java's kustlijn daar maakt, n. a. w. niets anders kon wezen dan het nog heden welbekende, vrij aanzienlijke Djoewana, vulgo Joana. De voorslag „ka“ is *misschien* door de Portugeezen van de Javanco afgeleiderd, wanneer die het hun aanwezen: (poen)ika Djoewana = daarginds (ligt) Djoewana! Djapara, Kalinjamat, en Demak, werden reeds door Prof. Veth terecht thans

1) De schrijfwijze „van“ is antieker dan „Jo“; beide vertegenwoordigen den bekensket Port. neushank.

2) III, p. 221. Het getuigenis gaat feitelijk terug tot Dr. P. Bleeker's »Fragmenten eener reis over Java“, Tijdschr. v. N. I. 1850, I, p. 92: »Blimbing (sic), een groot zeedorp, waar vele prauwen te huis behooren“.

3) Zie het stuk van G. Escalante Alvarado in *Collectión de Documentos. Ind. del Archivo de Indias, V. Madrid 1860*, p. 198: »y allegamos [en Juni 1546] a la isla de Java, a dho tonnanho dho costilla, mas en la

parte, die blyken contemporene kaarten tusschen Pasarookan en Java's N. O. punt (naap Sidjano) moet geoordeeld worden; waarschijnlijk daar waar nu Agel ligt, stwaar 2 beschreven sterven gevonden zijn met het [d. i. Ka-Djoewana]. En verg. nu Tiele in *Ugje. Kon. Inst.*, 4, IV, 1880, p. 283.

gebracht. De belangrijkste toevoeging omtrent „Corinhama“ — of „Cherinhama“, zooals Lavanha spelt —, dat deze hoofdstad van het zeerijkje Djapara drie mijlen („tres legoas“), d. i. dus 3 x 6360 M. (mijlen, van 17½ op 1 graad) 1) of ongeveer 12½ paal naar binnen toe was gelegen, doot het met volle zekerheid herkennen; immers de heusche afstand van rinnen van „het historisch merkwaardige Kall Njamat, eenmaal de zetel der Djaparaasche vorsten“ (Veth, III, 1882, p. 702), tot Djapara bedraagt 12½ paal! 2). Er is dus geen kwestie of we dit wel voor ons hebben. Toch is de verhaspeling „Kall“ tot Port. „Cori“ verwonderlijk, *faast bedenkelijk*. Zoude, zoo vraagt men zich arzeliend af, de hofstad in haar bloei niet geheeten kunnen hebben Sri Njamat = het schoone Njamat, de „Schoone Juweelknop“, gelegen aan de kali Njamat, die als rivier naar de stad geheeten was? Een analoog aldus van het oude Crī Bojja = Palembang, en het moderne Siak Sri Indrapoera? Daartegen pleit echter weer ten zwaerste, dat de plaats, ook in de Javaansche babads, steeds Kalinjamat wordt genoemd. En ook pleit daartegen, dat we op Port. kaarten uit deze 16de eeuw evenzeer de Karimata-eilanden verhaspeld vinden tot „Cherimata“. — Slechte even behoeft nog herinnerd, dat de Fort. n. d. denzelfden gemouilleerden klank heeft als ons nj of de Jav. njā.

Margão = (S)marang. Twijfel omtrent deze gelijkstelling kan nauwelijks bestaan. De voorzag S6 of Sa van Margão = Marang — men lette op de analogie der neusklinken a o en ang — is *mischien* bij de Portugeezen weggevallen, omdat zij er het telwoord 1 in zaagen. Het voortkomen deser zeesstad hier is daarom hoogst belangrijk, omdat er geen andere tekst tot nog toe bekend is, welke Semarang vermeldt als reeds bestaende in de 16de eeuw. Bij De Jonge wordt het evenwel reeds in Aug. 1618 genoemd, blijkbaar als een flinke stad tusschen Djapara en Mataram (Kërta) gelegen (IV, p. 96—97) 3). Het bestaan van Semarang als een reeds aanzienlijke plaats in ± 1580 mag dus wel ontwijfelbaar heeten. Des te meer verwondert het echter bij Couto niet genoemd te vinden Cherihon, dat reeds in 1629 door Diogo Ribeiro als „churban“ geкартеerd werd; zie het facsimile van Tiele in Feestnummer Bijdr. Kon. Inst. 1883, achter p. 8.

Bantën, en Soenda, d. i. Soenda Kalapa, waren reeds door Prof. Veth genoemd.

Andragir = Indragiri. „Zoo ik meen Anjer, dat met Indragiri op Sumatra verward schijnt“, schrijft Veth ten onrechte (2e druk, I, p. 316, noot 3). We hebben hier wel degelijk Indragiri voor ons — immers, in den aanhef, werd ook wel Bali meegeteld bij Java —, met zijn Djambirivier, zijn vele peper, zijn Goenoeng's of bergmenschon (binnenlanders; ouderwetsch-Holl. „boeren“) die er regeerden, en... zijn *menscheters*, welk laatste niets anders dan een oprakelen is der slechte naam van de Batak's! Prof. Veth is ook hier ingelooopen (2e druk, I, p. 317, noot 2), heeft Goenoeng's niet herkend, en op het voetspoor van Lavanha, de onjuistheid verteld dat Couto zou beweerd hebben, hoe er op Java menscheneters zouden zijn, in plaats van in Indragiri!

Want Lavanha's verwarrde en in hoofdzaak op misverstaan van Couto berustende tekst, moet vertaald aldus luiden:

1) Volgens eenstemmig getuigenis van Barro, 3 Spaansche experts in 1524 (bij Navarrae, IV, p. 339), Pipafatta en Linschoten was de Port. „legoa“ of Sp. „legua“ bij zoetwater toen van 17½ op 16 graden.

2) Volgens den afstandsmijer der res. Djapara (Ind. 836, 1873, n°. 101) ligt post Kraak van Djapara 10½ paal, en volgens de residentiekaart ligt Kalinjamat op ongeveer 2 paal Zuid van Kraak, ten Westen van den grooten weg Koedoe-Djapara.

3) Niet te vinden in het, trouwens zeer onbetrouwelijke, Register van J. W. G. van Haast (1868) op De Jonge's seriewerk.

Het Eiland (van) Java is verdeeld in vele Koninkrijken langs den Noordelijken oekant ervan, en onder die waarvan bekendheid is, beginnend van zijn oostelijk gedeelte, zijn [: Panaroekan, (het) [land van] Bali, Grésik, Padjang (welke Koning vertoefte in het binnenland, en heeft opperhoogheid over de vermelde Rijken, en andere) Brondong, Sédajoe, Toehan, (Ka) Djoewana, Djopara (de voornaamste stad van dit Rijk, het Kalinjamat, drie mijlen verwijderd van zee, en aan den oever daarvan ligt die van Djopara) Démak, [Sé]Marang, en Matarnm. In de bergen van dit Eiland [dus: van Java!] leven vele heeren die geheeten worden Goenoeng'e, wild volk, en dat menschenkesh eet'.

Commentaar is verder overbodig! West-Javn echter is door Lavanha in 1615 weggelaten, en *Matarnm* toegevoegd.

Doch voor twee dingen mag nog kortelĳk de aandacht worden gevraagd. Van het eerste werd straks al even gezegt. Zóór kort naast Couto's tekst over Java moet zijn neergechreven — vermoedelijk in 1595<sup>1)</sup> —, kwamen de Hollanders op Java, immers in 1596, en deden daarvan het eerste openlijk verslag in 1597 en 1598. Nemen we nu tot vergelijking het beste scheepsjournaal dier eerste Reize naar Indië, dan blijkt, in vergelijking met Couto's tekst, eenige aardige bijzonderheden.

We dienen dan te nemen „D'Erste Boeck ... Door G. M. A. W. L. t'Amstelredam, by Corn. Claesz., 1598" (langw. 4°. Ex. Kon. Bibl.), waarvan men reeds sinds een halve eeuw heeft angetoond, dat de twee laatste initialen te verstaan zijn als Willem Lodewijcks, doch noch Tiele, noch een ander later in staat zijn geweest de eerste drie letters te duiden. Het is mij daarom een waar genoegen, hier even de *volle oplossing* te kunnen geven. De schuilnaam moet in zijn geheel bĳkbaar aksus gelezen worden: O. GuljM. (of GuljM.) A. lias W. illem L. odewyck(z?)<sup>2)</sup>.

Lodewijcks nu, geeft op p. 36 r<sup>o</sup>—37 v<sup>o</sup> een schets van de toenmalige Jnvaansche „steden", en daaronder merken we dan achtereenvolgens vĳchtig op, van Oost west naar West gaande: Balmbangan; Panaroekan, waar veel Portugeezen en gekerstende Javanees wonden, en o. a. „eenighe Vrouwen cleederen [worden] / diemen in de Javaneische tale *Camborius* noemt" (36 r<sup>o</sup>), waarmee ontwijfelbaar — men spreke het op z'n Portugeesch na — *Katu Ierik's* bedoeld zijn; Pasoeroehnn, welks koning die „Moore" was, nog kort geleden oorlog had gevoerd met het heidensehe Panaroekan en Balmbangan; Djarantan of Padjarantan („*lantjan*") „aan een schoone riviere gheleghen" (36 v<sup>o</sup>), d. i. *aus den Zuidelĳken mond van de hali Lamongan, en niet*, zoals men nog steeds verkeertelĳk meent, zoo goed als samenvallende met Grésik, er alerninst een „handelswĳk" van uitmakende, zoals Veth zelfs meent te mogen zeggen<sup>3)</sup>; Grésik, „op

1) Couto had eerst zijn X<sup>e</sup> Decade aan Philippe II bij wijze van proof ingeleverd, en was daarna, toen bekend: vĳg. *Bijdr. Kon. Inst.*, G. VI (1893), p. 156—158.

2) Reeds in een Franche aantekening 44. Londen 19 Dec. 1836 van den bekenden bibliograaf G. M.

„*Leber vótris 't es. der Ledische Univ. Bibl van 't stermaal vande Beyse enz.*" (Nidelburg, Bar. Langens, *sur les Journaux des navigateurs néerlandais* (Amsterdam, 1867) bracht het op p. 130 ook niet verder, en zijn „*Ned. Bibliographie van Land- en Volkenkunde*" (Amsterdam, 1884), p. 115—116, wist hĳ het ook nog en om Guljam of Willem genoemd? Zie bij De Jonge, I, p. 231 en 233 „Willem", doch p. 233 „Guillem" in plaats van A. lias leam.

3) Java, 2<sup>e</sup> druk, I (1880), p. 327 en noot 1.

de westelijke zyde vande Riviere", versta: een eindje Noordwest van den Noordelijken mond dierzelfe kali Lamongan, en reeds met zijn bekenden uitvoer van zout; Soerabaja — men lette op de verkeerde volgorde! —; „Brandaan", dat is dus het ons nu weer bekende Brondong, bepaalelijk hier „staalt" genoemd, „waer over den selfsten Coninck ghebleet / die tot Cékayo hem is houdende / dwelck oock een sterke stad is /" zoodat toen Brondong aan Sédajoe onderworpen was, terwijl daarbij (ten minste in *dezen* tekst) niet uitdrukkelijk woerd aangegeven of Brondong Oost of West van Sédajoe lag, hoewel de volgorde op een foutieve meening van „Oost" wijst; Toeban; Djoewana („Cjoans"), waarbij het curieuse zich voorleet dat even te voren van de vele „Sondt-pannen" gesproken wordt „van *Juana* tot *Patj*" (37 r<sup>o</sup>), met welk „*Juana*" niets anders kan bedoeld zijn dan *datzelfde* Djoewana; Mandalika, blijkbaar als stad aan den vasten wal, niet eelchte als eilandje; Djapara; Mataram („de groote stad van *Mataran*"), „wiens Coninck wel de machtichste Heero is va geheel *Java*, ende dreycht dickmael de stad *Banau* te overvallen /"; Patj; Dêmak, „waer den Keyser noch voor Coninck ghekeet wordt /"; Tégai; Cheribon („*Charaboon*"); Indramajoe („*Dermajo*"); Pamanoe kan („*Mousson*"); Krawang („*Crawoon*"), een groot vischersdorp, zooder dat gezegd wordt dat het een heel eind van zee lag; Djakatra, „ten rechten van ons *Sunda Galapa* genaemt: want *Sunda* is een vruchtbarigheyt phetsen inde Javaensche sprake geseet / ende *Galapa* een Indiaensche Note / so beteykenet dan oë phetse overvloedich van *Coco*." — een woordafleiding die ik niet thuis kan brengen, en trouwens ook niet geloof, want zie den aanhef van mijn art. „Soenda" in de Encycl. v. Ned.-Indië, IV, 1<sup>e</sup> Af. (1902); Tapara („*Tanbara*"), ten onrechte met den gemouilenden meeklinker (n: 37 v<sup>o</sup>); en ten slotte Bantë of Bantam.

Het curieuse is, dat in deze lijst van 1508, teruggaand tot het persoonlijk bevaeren van Java's Noordkust in 1506, *juist niet* genoemd worden Kalinjamat en Padjang, waarvan Couto in zijn in 1597 afgesloten tekst de ligging haast nauwkeurig bepaalde. Die tekst van Couto gaat terug tot vóór 1558, tot vóór het *soerscheijlijke* jaar — zekerheid is absoluut nog niet verkregen! — waarin Padjang door Mataram's Senapati werd ingenomen, en daarmee de suprematie over Java verloor; maar Couto's bericht moet ook zijn van ná 1568, toen Padjang's eerste heerscher, Arjã Pangiri, den Sultans-titel (*soerscheijlijke* slechts weer, voor zoover het jaartal betreft!) ontving uit handen van den „Paus" van Giri. We mogen dus zeggen, dat het archiefstuk, waaraan Couto zijn gegevens moet ontleend hebben, den toestand schetst van Java in ±: 1580, toen Padjang de opperhoofdheid had; en dat hij het alleen een beetje zonderling plakte bij een verhaal dat in 1527 speelde. Toch is dat Padjang maar niet zoo ineens verdwenen. Zoowel Padjang als Kalinjamat bestonden wel degelijk nog als steden in den tijd der eerste Hollandsche zeeochten; want zelfs in eene „Remonstrantie... van de negotie die tot Jayara soude kunnen gheden worden" nit 1615 (zie De Jonge, IV, 1609, p. 57 — 62), wordt *allereerst* gesproken van „steden die haatwaerts Inlegghen" (p. 57), en daaronder genoemd Pati, Padjang („*Pajangh*"), Trajén („*Toreymman*"), de nu haast verdwenen groote pielesterplaats in Zuid-Kédoe, halverwege aan den grooten weg tusschen Magelang en Jogja), en Kalinjamat („*Kiyamat*"). Daarna eerst in de derde plaats wordt van de meer oostelijke Javaansche zeehavens gesproken, waaronder ook weer Brondong („*Brondong*")<sup>1)</sup>.

1) „*Toreymman* en *Kiyamat* zijn nu onbekend", schreef De Jonge, l.c., p. 58 noot 1. Over Padjang zwijgt hij. Brondong echter had hij in zijn dl. II, p. 469, noot 1 terecht uit het „*Brondong*, gelegen by *Tuban*" in een tekst van 1599 bekend.



Maar waar *lag* dan toch dit Padjang van weleer, dit machtige Padjang van de tweede helft der 16<sup>e</sup> eeuw? Want niemand schijnt dat te weten <sup>1)</sup> en nergens wordt dat gezegd! En juist dit was het tweede punt, dat ik nog even wilde aanroeren. Het antwoord heb ik reeds, zij het verborgen, gegeven op de kaart van Java die de 1<sup>e</sup> aflevering (1900) van het werk „De Batik-kunst in Nederlandsch-Indië en haar geschiedenis” begeleidt. Immers, de schaarsche baksteenen overblijfselen van het vroeger oppermachtige Padjang liggen op korten afstand West-Zuid-West van de kota Solo, ten zuiden van den grooten weg van Soerakarta naar Kartsoera, *recht West van de hali Djinis*, en van de aan dier Oostelijken oever gelegen, van oudsher belangrijke en ook nu nog door blauwververij en batikken goedbekende desa La wean of Nglu wean, waar op 21 Dec. 1749 Pakoe Boewini II „vooreerst” begraven werd, maar nog tot heden toe voorgoed begraven ligt <sup>2)</sup>.

Doch het is hier de plaats niet, daarover door te gaan. In de Bijdragen van het Kon. Instituut van Ned. Indië zal ik deze interessante ligging van Padjang nader, en met een terreinschets ook, verhelderen. Alleen dit nog: Couto was niet zoo erg mis dus, toen hij den afstand van Djapara tot Padjang op 30 „leguas” of ± 125 paal stelde; want inderdaad ligt Soerakarta een 110 paal zowat van Djapara.

DES HAAG, 31 Dec. 1902.

G. P. ROUFFAER.

<sup>1)</sup> Alleen Hromund heeft het wijkbaar wel geweten, doch is er niet aan toe gekomen het te beschrijven; want in zijne „Bijdragen tot de kennis van het Hindoesisme op Java” (Vrch. Bat. Gen. XXXIII, 1868, te Sink) leed men: „... Padjang, welke kraton en ruzse wij later willen bezoeken” (p. 177).

<sup>2)</sup> Zie bij De Jonge, X, p. 156, dI. Soerakarta 21 Dec. 1749: „Beroesoehang Pacoeboewana, dewelke zieteen avond... overleden en heden na oude gebruykelykheit voorerst (?) op de Larisan (sic) begraven is.”

## ZUR INDO-EUROPÄISCHEN VORGESCHICHTE DES GRIECHISCHEN PASSIV-AORISTS.

Vor einigen Jahren ist von Wackernagel in den Indogermanischen Forschungen die Vermuthung ausgesprochen worden, der griechische Passiv-Aorist auf *-ev* sei aus reiner Analogiebildung nach den Plural-Formen der 2. Person auf *-thés* (wie sie im Sanskrit sich finden) hervorgegangen. Prof. K. Brugmann war insofern mit der Wackernagel'schen Ansicht einverstanden, als er einräumte, dass jedenfalls gegen dieselbe nichts Wesentliches beizubringen sei.

Bei allem Respekt vor den beiden obengenannten hervorragenden Sprachgelehrten wagt es Unterzeichneter, eine der übrigen entgegengesetzte Meinung zum Ausdruck zu bringen. Gegen die Wackernagel'sche Ansicht hat er u. A. Folgendes einzuwenden:

1°. Es ist ganz und gar unerwiesen, dass die besagten Formen auf *-thés* wirklich alt genug seien, um zum indo-europäischen Sprachmaterial gerechnet zu werden.

2°. Die Formen auf *-thés*, wie sie im Sanskrit erscheinen, bedingen nicht eine spezielle Aoristbedeutung.

3°. Auch im sogenannten Genus (dem einzigen Bedeutungsgebiet, das *-thés* und *-ev* überhaupt etwa mit einander gemein haben) ist die Uebereinstimmung zwischen den Beiden nur gering, insofern der *-ev*-Aorist die Bedeutung des sogenannten *Medicinis ausschliesst*, während die Endung *-thés* (in ihrer Bedeutung kann entsprechend der griechischen Endung *-εε*) *sämtliche nicht-aktiven Genera umfasst*.

4°. Es lässt sich schwerlich annehmen, dass von einer Form der zweiten Person eine so überaus kräftige Analogiewirkung ausgegangen sei; von einer Form der dritten Person könnte man schon eher Derartiges erwarten.

5°. Die W'sche Ansicht lässt innerhalb des griechischen Gebietes den *-ev*-Aorist fast älter wie den anderen (auf *-εε* ohne *θ* gebildeten) passiven Aorist erscheinen. Es zeigt sich dieses aber als grundfalsch. Der *θ*lose passive Aorist (*ισθης*) muss ja im Gegentheil (wenigstens als allgemein verbreitete grammatische Form) bedeutend älter sein als der *-ev*-Aorist. (Die Vorliebe der Homerischen Sprache für die Formen mit dem *θ* ist wohl lediglich als dialektische Eigenthümlichkeit zu betrachten.) Von uralten Wurzeln wie *\*e(e)h<sub>2</sub>*, *\*a<sub>2</sub>h<sub>2</sub>*, *F(e)h<sub>2</sub>*, *\*f(e)h<sub>2</sub>*, *\*e(e)h<sub>2</sub>*, *\*e(e)h<sub>2</sub>* bildet sich in allen griechischen Dialekten der passive Aorist fast immer ohne *θ*, von den Neubildungen hingegen so gut wie ausnahmslos mit dem *θ*.

1) Aus den Adjektiven *εθέρ* und *εσθέρ* zu ermitteln.

6. Sanskritischem *dh* entspricht griechisches *r*. Das griechische *θ* vertritt in der Regel skr. *dh*, nur *ausnahmsweise* skr. *dh*.

Da der mir in dieser Sammlung zugestandene Raum nur ein äusserst beschränkter ist, so erlaube ich mir, gleich ohne Weiteres zu meiner eigenen Ansicht über den in Redo stehenden Gegenstand überzugehen und dieselbe in möglichster Kürze darzulegen.

a. *Indo-europäische Periode*. Sehr alt Indo-europäisch sind zweifellos die aktiven Aoristformen auf *ém, ém, ém, ém*, wie (ॐग्वाम) (skr. *agám*, gr. (ἄγω), Pl. (ἔγωγάμ) (skr. *agámas*, gr. (ἔγωγαμ); (ἔγνωμ) (skr. *agnám*, gr. (ἔγνωμ); (ἔρωγῶμ) (gr. (ἔρωγῶμ); (ἔβημ) (gr. ἔβη). — Im Griechischen sind die auf diese Weise gebildeten Aoriste in vier verschiedenen Vokalfärbungen vorhanden, nämlich á (ā oder a), ó (o), é (e) und á (ö).

Nach meiner Ansicht hat es nun in alt-Indo-europäischer Zeit eine entsprechende Aoristform gegeben von der Wurzel *é(s)* (sein), und zwar ganz regelmässig in der e-Färbung: *ém, ém, ét*. — Pl. *émés*. Bedeutung: ich *war* (im Augenblicke) oder auch: ich *ward*.

In einer späteren indo-europäischen Periode entstanden allmählich *syntaktische Verbindungen* der Aoristform *ém, ém, ét* mit gewissen eigentümlichen, aus dem zusätzlosen Stamm eines Verbums in der *schwächsten* Form bestehenden Verbaladjektiven<sup>1)</sup>, deren Bedeutung *der Handlung unterworfen, dem Zustande anheimfallend*, z. B. *pi-ém* = ich ward „durchbohrt“, d. h. *der durchbohrenden Handlung unterworfen*; ich ward durchbohrt, es kam ein Loch in mich; — *lag-ét* (das Ding) ward „aufbes“, d. h. *der aufbesenden Handlung anheimfallend*; es ward aufgelosen, es kam in die Hände, wurde zu Andern gesammelt.

Zu Ende der indo-europäischen Periode müssen die beschriebenen Verbindungen schon ziemlich häufig gewesen sein und schon angefangen haben zu unzertheilbaren *grammatischen Formen* zu erstarren.

Das uralte Verbum *dhē* hatte die Bedeutungen: 1) *legen, setzen*, und 2) *machen* (letztere Bedeutung ergibt sich aus dem Gebrauch des Verbums *rihuai* bei Homer und den Tragikern und aus der schwachen Perfektbildung in den germanischen Sprachen: *hausi-dēdan*, ich habe „hör“ gethan). Von *dhē* war die starke Form *dhē*, die schwächste *dhā*.

Als *syntaktische Verbindung* des Verbums *dhē* mit der Aoristform *ém* entstand regelmässig die Verbindung *dhā-ém*. Sie hatte diese Bedeutung: ich ward „stell“ oder „mach“, d. h. ich wurde der stehenden oder machenden Handlung unterworfen; ich ward *gestellt* (in irgend welcher Stellung versetzt) oder *gemacht* (in diesen oder jenen Zustand gebracht).

In spätester indo-europäischer Zeit entstanden *Anfänge dreitheiliger syntaktischer Verbindungen* aus dem inzwischen schon ziemlich geläufig gewordenen *dhā-ém* und dem früher von mir beschriebenen Verbaladjektiven in der Bedeutung „ich ward zum Gegenstand der ... Handlung gemacht“, wie z. B. *tu-dhā-ém*, *Bed.*: „spann“, „mach“-ich-ward, d. h. ich ward zum Gegenstand der *spannenden* Handlung gemacht, man *spannte* mich oder ich *spannte* mich selbst; — *wēger-dhā-ém*, *Bed.*: „aufweck“, „mach“-ich-ward, d. h. ich ward zum Gegenstand der *aufweckenden* Handlung gemacht, man *weckte* mich oder ich *weckte* mich selbst auf.

<sup>1)</sup> Eine solche uralte Verbalform ist selbstständig erhalten im Homerischen *ἔγωγε* (*ein té* *pro* *to* *enxi* *airé*).  
Aussprechungsweise (L.-e. *kar*).

Die letztbeschriebene Art von syntaktischen Verbindungen war gegen Ende der indo-europäischen Periode noch nicht sehr häufig oder gemeinsam geworden und noch weit von der Erstarrung zu unzerstörbaren Conjugationsformen entfernt.

5. *Griechische Periode.* Die ungrische Sprache übernahm die vorhandenen, schon theilweise zu grammatischen Formen erstarrten syntaktischen Verbindungen wie **pf-ém**, **lag-ém** u. s. w., liess ihre Erstarrung zur volldeutigen Thatsache werden und nahm ihren Gebrauch als gemeiniglich an. So entstanden die griechischen Formen (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον* u. a.

Die ungrische Sprache übernahm zu gleicher Zeit die Anfangs von dreitheiligen Verbindungen wie **ti-dha-ém**, **wégar-dha-ém** u. s. w., verarbeitete sie zugleich genau nach Analogie der obeschriebenen *zweitheiligen* Verbindungen und dehnte alsbald ihren Gebrauch in sehr erheblicher Weise und zuletzt auf die grosse Mehrheit der in der Sprache vorhandenen Verba aus. So entstanden die Formen (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον*, (*ἵπαιρον* u. a. Die grosse Vorliebe, welche die griechische Sprache von Anfang an für *letzte* Bildungen gezeigt hat, erklärt sich 1) dadurch, dass die Zusätze **-er**, **-er**, **-er** n. s. w. sich ganz einfach und bequem an die verschiedensten Verbalstämme anfügen liessen und sich immer ganz deutlich von jeder *andern*, nicht zum Gebiete des passiven Aorists gebörenden Bildung unterschieden, und 2) weil für die (in der späteren griechischen Sprache bei weitem *vorsetzende*) Klasse der *rokalisch-austretenden* Verbalstämme der passive Aorist ohne *θ* so gut wie *absolut nicht zu verwenden* war.

Zur weiteren Begründung meiner Ausführungen mögen zum Schluss folgende Bemerkungen dienen:

1°. Ein treffendes Analogon für die Entstehung des passiven Aorists mit dem *θ*, wie sie nach meiner Ansicht stattgefunden hat, bildet die für einen Jeden vollständig klare *Perfektbildung* in den germanischen Sprachen. In *nasi-da*, *nasi-dédum* u. s. w. erhielt sich nämlich das indo-europäische **dhédhēs**, **dhédhamēs**, d. i. das Perfectum jenes nämlichen Verbums **dhē**, dessen (freilich *posthum-geborenes*) Passivaorist ich im griechischen **-er** entdeckte zu haben glaube. Gerade so nämlich, wie *nur eine einzige Verzweigung* des ind.-eur. Sprachstammes das Perfectum **dhédhēs** als *Conjugationshilfsmittel* verwandte, kann auch ganz leicht dasselbe mit unserm hypothetischen **dhā-ém** der Fall gewesen sein.

2°. Ein Analogon für die Entstehung des passiven Aorists *ohne* das *θ*, wie sie nach meiner Ansicht stattgefunden, bilden die (ursprünglich nur *syntaktischen*) zu grammatischen Formen gewordenen Verbindungen mit **-isa** im Sanskrit, wie *tiastim isa* u. s. w. Dieses *isa* ist nämlich zweifelsohne das Perfectum **isa** jenes nämlichen Verbums **dhē**, dessen Aorist wir in unserm hypothetischen **ém**, **ēs**, **ēt** entdeckte zu haben glauben.

3°. Die Accosuirung der betreffenden Aoristformen (Accent in allen Formen, *ausser* dem *Indicativus*, auf dem *e* oder *i*) lässt sich ganz natürlich erklären durch unsere Annahme, dass in einer früheren Periode **-i-** und **-e-** den Stamm eines *selbständigen Verbums* ausgemacht haben. (Dass gerade die *Indicativformen* eine Ausnahme bilden, erkläre ich einfach durch folgende kurze Regel: Die *Augmentsthe* im Griechischen sieht den *Accent* auf sich oder doch, wo dieses unmöglich, zu sich hin (vgl. *ἵπαιρον*, *ἵπαιρον*, *ἵπαιρον*, *ἵπαιρον*).

4°. Zum Schluss ist noch zu bemerken, dass zwischen den Aoristformen auf **-er** (ohne *θ*) und denjenigen auf **-er** ein ziemlich streng durchgehender Bedeutungsunterschied besteht. Es haben nämlich für gewöhnlich die Formen auf *θ*-losses **-er** keinen andern Sinn als diesen:

ich kam (durch Zufall, von selbst oder doch durch eine willenlose oder wenigstens nicht bewusst gewollte Ursache) in den . . . Zustand. So z. B. *irāxy* (es schmolz hin, es thante auf), *irāpy* (es erstarrte, gefror, wurde zu Stein oder Eis), *irāvy* (es trat in Verwesung), *ijāpy* (es kam ein Riss oder eine Spalte in . . .) u. s. w. Die Formen auf *-vy* hingegen pflegen fast durchweg zum Begriffe „ich ward“ den ergänzenden Nebenbegriff zu enthalten: durch *persönliches Zuthun* von mir selbst oder einem andern Wesen. So z. B. *idāvy* (ich machte mich selbst los oder ward von einem Andern losgemacht), *irāfvy* (ich wurde verkauft), *ivāvy* (ich bewegte mich oder wurde bewegt) u. s. w. Der betreffende Bedeutungsunterschied stimmt auch wieder genau zu unserer Annahme, nach welcher auch ursprünglich in *-vy* nur die Bedeutung *-ich ward*, in *-vy* hingegen die Bedeutung *-ich ward gemacht* enthalten ist. — Nach der Wackernagel'schen Annahme wäre dieser merkwürdige Bedeutungsunterschied (wie überhaupt auch alles Andre) lediglich dem blinden dummen Zufalle zu verdanken.

HAAG, December 1902.

Dr. J. M. HOOVLIET.

## LA LÉGENDE DE RĀMA DANS UN AVADĀNA CHINOIS.

J'ai déjà signalé et mis à profit, dans mes *Notes sur les Indo-Scythes* (Journal Asiatique 1896, II, p. 446), la collection de 121 avadānas traduite en chinois par Ki-kia-ye, en 472 J. C., sous le titre de *Tse-pao ts'ang king* (Nanjo, 1829; éd. japon. XIV, 16). Le premier avadāna de la collection a pour sujet l'histoire de Rāma. Il n'est pas sans intérêt de voir quelles corrections la légende épique a dû subir pour servir de lecture édifiante aux bouddhistes dévots. Le compilateur du Jātaka pāli, s'il avait laissé de côté l'enlèvement de Sītā et l'expédition contre Rāvāṇa, avait du moins conservé le personnage de Sītā; il s'était contenté de transformer l'épouse chérie en tendre sœur. Cet artifice, que la littérature de couvent a religieusement perpétué jusqu'à nos jours, n'a pas satisfait la conscience exigeante du rédacteur de nos Avadānas: il a supprimé radicalement la princesse de la légende.

Le traducteur, Ki-kia-ye, est presque inconnu. Les Catalogues chinois (voir les références dans Nanjo, *App. II*, 110) donnent son nom, sa date et se bornent à indiquer qu'il est originaire des pays d'occident (*si-yu*). La composition de l'original indien se place entre Kaniska, héros de plusieurs des contes du recueil, et la fin du V<sup>e</sup> siècle, époque de la traduction. Quelle qu'en soit la date précise, un fait subsiste: au V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, la légende de Rāma circulait dans certaines régions du monde bouddhique sous la forme que représente la version de Ki-kia-ye. C'est assez pour montrer l'ancienneté de la méthode qui prétend reconnaître les étapes successives de la légende au nombre croissant des éléments mis en jeu; à ce compte, le présent avadāna remonterait plus haut dans le passé que le Dasaratha-jātaka pāli, sans parler du Rāmāyaṇa. Et pourtant il n'est guère douteux que l'œuvre de Vālmiki fut déjà célèbre dans l'Inde à l'époque où un moine obscur compilait les avadānas que traduisit Ki-kia-ye.

### DAÇARATHA — JĀTAKA.

*Tse-pao-ts'ang-king* (éd. jap. XIV, 10, 1).

Jadis, au temps où la vie humaine durait dix mille ans, il y eut un roi qui s'appelait *Cheu-che*<sup>1)</sup>. Il régnait sur le *Tenn-feou-ti* (Jambū-dvīpa). La première de ses épouses royales

1) Ce nom est assez embarrassant. *Cheu* qui signifie *dix* traduit bien le *saṃvṛit dśa*. Mais *che*, qui signifie *prodigue* ne peut traduire *raṭha* «le char»; c'est surtout un caractère de transcription (*Jāli*, méthode... n<sup>o</sup>. 60 sqq.) qui rend la syllabe *ca* ou *ca* du *saṃvṛit*. *Daçaratha* se traduit régulièrement par *Cheu-tch'e*.

lui donna un fils nommé *Lo-mo* (Râma); la seconde, un fils nommé *Lo-man* (Lakshmana). *Lo-mo*, l'héritier du trône, avait une grande vigueur, la force de *Na-lo-pen* (Nârâyana) en même temps que *chen-lo*<sup>1)</sup>; à entendre sa voix, à voir ses traits, l'ennemi même le plus acharné n'aurait pu lui tenir tête. Ensuite la troisième épouse eut un fils nommé *Po-to-to* (Bharata), et la quatrième eut un fils appelé « le Tueur d'Ennemis » (*'atrughna*). La troisième épouse était très aimée du roi qui l'honorait beaucoup. Et il lui adressa ces paroles: « Tout ce que j'ai de richesses, je n'en réserve rien; quel que soit ton désir, il sera aussitôt exaucé ». La reine répondit: « Je n'ai rien à désirer. Plus tard, si j'ai une faveur à demander, je m'en ouvrirai à toi ». Le roi vint dans la suite à tomber malade; sa vie fut en danger. Alors il institua comme son héritier *Lo-mo*, pour lui succéder sur le trône, noser sa chevelure avec le ruban de soie, porter la diadème royal, être généreux et obéir aux lois, comme c'est le devoir des rois. L'épouse de rang inférieur observait le roi malade; dès qu'il entra en convalescence, elle perdit confiance. À voir *Lo-mo* héritier du trône paternel, elle avait conçu de l'envie, et elle s'en découvrit au roi: « Tu m'as offert une faveur; je la réclame aujourd'hui. Que mon fils règne, et que *Lo-mo* soit banni! Tel est mon désir ». À ces mots, le roi fut comme un homme qui suffoque: il perdit le souffle et ne put parler. La droiture vent qu'il déshérita l'aîné après l'avoir créé roi; la droite veut qu'il n'annule pas une faveur formellement concédée. Le roi *Chen-che* n'avait jamais encore manqué à sa parole; c'est le devoir des rois. Le devoir n'a pas deux paroles; il a promis, il doit tenir. Dans cette pensée, il déshérita *Lo-mo*, lui retira le manteau et la diadème royal. Alors le frère cadet *Lo-man* dit à l'aîné: « Tu as de la vigueur, en même temps que *chen-lo*<sup>1)</sup>. Pourquoi ne t'en sers-tu pas, quand tu éprouves ce déshonneur? » L'aîné répondit au cadet: « Manquer à l'engagement paternel n'est point le fait d'un fils pieux. Et de plus, cette reine-ci est comme ma mère, sauf qu'elle ne m'a pas enfanté; mon père l'aime et l'honore, et elle est comme ma mère. Notre puîné *Po-to-to* est parfaitement obéissant; son cœur est droit sans erreur. Il m'est comme un autre moi-même. Plutôt que d'agir comme on ne doit pas faire à l'égard d'un père, d'une mère, d'un puîné, j'aime mieux éprouver du mal ». Le cadet écouta ces paroles et garda le silence.

Ensuite le roi *Chen-che* bannit ses deux fils; il les condamna à demeurer au loin dans les profondeurs des montagnes, à y passer douze ans entiers; passé ce terme, ils pourraient rentrer dans le royaume. *Lo-mo* et son cadet obéirent à l'ordre paternel, leur cœur resta sans haine. Ils allèrent saluer leur père et leur mère, puis ils pénétrèrent dans les profondeurs lointaines des montagnes. Mais *Po-to-to*, avant de s'installer sur le trône d'un autre, les pria de revenir pour exercer le pouvoir royal. *Po-to-to* était intimement uni avec ses deux frères; il leur obéissait, et sans cesse il les vénérait humblement. De retour dans le royaume, quand le roi son père mourut, il apprit que la déloyauté de sa mère avait causé la spoliation de ses deux aînés et leur exil au loin; il prit en horreur l'acte contraire à la justice commis par sa mère qui l'avait enfanté. Sans vouloir fléchir le genou devant elle, il lui dit: « Ce qu'une mère fait, qui voudrait y désobéir? Mais quand elle a consommé et déjoint la famille, regarder encore sa mère, la saluer, l'honorer, lui obéir avec une piété filiale, cela surpasserait de beaucoup l'ordinaire ». Alors *Po-to-to*, avec les généraux et la multitude alla jusqu'à la montagne; il laissa la foule en arrière, et s'avança

1) Je ne sais comment expliquer ce *chen-lo* qui revient un peu plus bas exactement encadré de la même manière, et je suis porté à croire que *ki-ki-ye* s'est trouvé dans le même *chuan-yan*. Les deux syllabes *chou* et *pié* (p. ex. *chou*), et le pour *re*.

tout seul. En voyant carveoir leur painé, *Lo-man* dit à son frère aîné: „Eh bien, toi qui vantaes toujours la droiture de notre painé *Po-lo-to*, son humilité, son obéissance, regarde; le voici qui vient à la tête des soldats; il veut châtier son aîné comme un rebelle”. L'aîné dit à *Po-lo-to*: „Frère, pourquoi viens-tu donc à la tête d'une troupe armée?” Le painé répondit: „C'est que je craignais les difficultés de la route, des rencontres de brigands; j'ai rassemblé cette troupe de soldats pour servir à la garde de ma personne; je n'ai pas en d'autre pensée. Je désire que mon frère retourne à son royaume pour le gouverner comme il convient”. L'aîné répondit au painé: „C'est l'ordre de mon père qui m'a imposé d'aller au loin, jusqu'ici. Comment pourrais-je m'en retourner? Si tu agis de ton chef, n'invoque pas la piété filiale ni les devoirs de la parenté, pour couvrir ton excès de zèle. Si tu veux t'obstiner, sache que ton aîné a la volonté tenace”. Le painé, sachant que la fermeté de son frère était inébranlable, lui demanda une de ses sandales. Déçu dans son espérance, éprouvant du déplaisir, il retourna dans le royaume, porteur de ce présent; pour gouverner selon la loi. La sandale restait constamment installée sur le trône royal; jour et nuit on venait lui demander de rendre la justice, comme si c'eût été l'aîné en personne, sans aucune différence. Et sans cesse il envoyait des hommes à la montagne; mainte et mainte fois, il pria son frère de revenir. Mais, tant que les douze ans fixés par l'ordre paternel ne furent pas révolus, le chiffre des années n'étant pas encore rempli, les deux frères demeurèrent fidèles à la piété filiale et refusèrent d'enfreindre l'ordre reçu. Mais petit à petit les années finirent par s'écouler; et comme le painé n'avait pas manqué d'envoyer fréquemment des messagers pour rappeler son frère, l'aîné sachant quels honneurs il avait reçus, tout comme s'il eût été présent, se laissa toucher par les sentiments de son painé et il retourna sans retard au royaume. Et quand il arriva au royaume, le painé vint humblement au devant de lui, plourant en silence, et il remit le pouvoir à l'aîné. Et l'aîné, humblement aussi, lui dit: „Mon père a donné le pouvoir au painé, il ne convient pas que je le reçoive. Le painé répondit: „Mon aîné est le fils de la première épouse; il a été la victime patiente de la volonté paternelle. Correct et droit fut mon aîné; ainsi fais-je de retour. Je lui cède humblement la place”. L'aîné, n'ayant pas commis de faute, à son tour obtint d'être roi. La haute vertu de l'aîné et du cadet se propagea par l'exemple; la voie qu'ils avaient largement ouverte fut un bienfait qui profita au peuple entier. Comme ils avaient pratiqué la piété filiale, les hommes s'entraînèrent sur leur modèle à la piété et au respect filial. La mère de *Po-lo-to*, quoiqu'elle eût causé tout le mal, n'eut plus de méchanceté au cœur. En conséquence de l'acte de piété filial, il vinta et il pnt en saison; les cinq récoltes prospérèrent et mûrirent; les hommes firent sans maladie, et dans le *Yen-fou-ti* (Jambûdvîpa) la population tout entière fut heureuse et florissante dix fois plus que d'ordinaire.



UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

## ARABISCHE MEERVOUDSVORMEN VAN MALEISCHE WOORDEN.

Gelijk bekend is, komt in de Zuid-Semitische talen een tweevoudige meervoudsvorming voor; eene door toevoeging van een meervoudsuitgang aan den enkelvoudsvorm, en eene inwendige door zekere vocalische wijzigingen in het consonantencomplex van den wortel. In het Arabisch heeft de eerstgenoemde plurale slechts één vorm daar alle consonanten en vocalen van den singularis behouden worden; gewoonlijk wordt bij aangeduid door den term: volkomene plurale (*pluralis canonica*). De tweede plurale, welks karakter boven zeer kort werd aangegeven, heeft zeer vele vormen, daar de enkelvoudsvorm zoowel door toevoeging of uittoefing van consonanten, als door verandering der vokalen meer of minder belangrijke wijzigingen ondergaat; in de spraakkunst wordt dit meervoud gebroken plurale (*pluralis fractus*) genoemd.

Over het gebruik van deze twee meervoudsvormen in het Arabisch behoeft hier niets medegedeeld te worden; alleenlijk worde gereleveerd dat de plurale fractus de grootste uitbreiding heeft gekregen. De frequentie der gebrokene meervoudsvormen is zoo belangrijk, dat de nitwendige meervoudsvorm, althans in het mannelijk geslacht, twijfel doet ontstaan aan de echtheid van woorden voor zoover die vallen buiten het niet ruime kader van enkele afzonderlijke woorden en klassen van woorden die steeds den plurale canonici verkrijgen. Zoo zegt S. Fränkel in zijn werk *Die Aramäischen Fremdwörter im Arabischen*, op bl. XV, ten aanzien van de herkenningsteekenen van vreemde woorden: „auch die äusseren Pluralbildung masc. gen. muss als Verdachtsmoment angesehen werden. Die Sprache scheint in Fremdwörtern, die sich viel von der Analogie der sonstigen Sprachformen unterscheiden, nicht mehr die Kraft zu inneren Umbildungen besessen zu haben“. Indien deze uitspraak niet door eene restrictie werd gevolgd, zou zij onjuist zijn, want ook van vreemde woorden worden plurales fracti gevormd; terecht haat de schrijver op zijne mededeeling de beperking volgen: „doch finden sich bekanntlich die äusseren Pluralbildungen auch in vielen acuten Wörtern, wie umgekehrt doch manche Lehnwörter den inneren Plural bilden“.

Het is bekend dat de plurale fractus niet tot het Arabisch alleen is beperkt gebleven, dat van Perzische woorden meervoudsvormen naar Arabische wijze voorkomen (bijv. *rochroet* pl. fr. van *racht* = bagage, *dakdaka* pl. fr. van *dika* = landdelmen, e. a.), doch minder bekend is het dat van Maleische woorden meervouden worden gevormd volgens de beide Arabische pluralisformaties. Deze zaak wensch ik in de volgende bladzijden te behandelen.

De taal der Arabieren — Hadramieten zoowel als Mokkaten — in Nederlandsch-Indië heeft zich met verschillende Indonesische, met name Maleische, woorden verrijkt, een ver-

schijnsel dat op zich zelf beschouwd niets bevreemdends heeft, en geene verklaring behoeft. In de groote centra van verkeer waar vele Arabieren woen is het gebruik van inlandische leenwoorden natuurlijkerwijze het belangrijkste; in Batavia zal het ongetwijfeld culmineeren. Inderdaad maken op deze plaats de Arabieren in hunne gesprekken onder elkander behaardelijk gebruik van Maleische woorden, welke zij naar den aard van hun orgaan en idioom arabiseeren, en flexie doen ondergaan, dat is in casu van dualis- en pluralisvormen voorzien. De pluralisvorming wensch ik hier te bespreken.

Vooraf echter eene opmerking over hetgeen in dit verband onder Maleisch moet verstaan worden. Daar de beneden volgende mededeelingen alleen op Batavia betrekking hebben, is er slechts sprake van het dialect van Batavia, waarin zoo vele vreemde elementen zijn opgenomen, en gemakshalve noemen wij deze mengtaal Maleisch. Van het „Maleische“ element in het Arabisch alhier zal niet worden gesproken, slechts van die „Maleische“ leenwoorden welke op Arabische wijze van een moeroudsvorm worden voorzien. Over dit verschijnsel werden mij van verschillende kanten gegevens verstrekt, voornamelijk door Sajjid 'Oesmân bin 'Abdoellah en diens zoon Sajjid 'Alawi bin 'Oesmâ.

Van Maleische leenwoorden wordt door Arabieren zoowel een pluralis ennis als een pluralis fractus gevormd. Van het eerste geval worden de volgende voorbeelden geoomd:

MALEISCH.	ARABISCHE UITSPRAAK.	MEERVOUD.
danda (boete)	dandah	dandât
djaga (wacht)	zâqah	zâqât
djambatan (brug)	gombatan	gombatânât
gelas (glas)	qalas	qalâsât
kantor (kantoor)	kantôr	kantôrât
karota (rijtuig)	karitah	karitât
katja (spiegel)	kâsah	kâsât
kebon (tuin)	kaboen	kaboenât
kerandjang (mand)	krangân	krangânât
kémbos (bedgoedjen)	klânboe	klânboewât
koemandan (commandant)	koemandan	koemandânât
lampo (lamp)	lanfoe	lanfoewât
lantaer (lantaarn)	lantêrah	lantêrât
lmarl (kast)	'ammârî	'ammârîjât
pas (pas)	bas	bâsât
pêraboe (schip)	brâw	brâwât
pêrkara (zaak)	farkarah	farkârât
pesta (feest)	bistah	bisât
radja (vorst)	rajab	rajàt
rustang (rustbank)	rangân	rangânât
roepijn (gukken)	roebbijah	roebbijât
sawah (rijstveld)	aswah	aswât
selandang (draagsarcoeng)	selindân	selindânât
stokop (stolp)	asjtoeloeb	asjtoeloebât
tangga (trap)	tankah	tankât
waroeng (winkel)	wâroen	wâroenât
		دندہ
		زاقہ
		گمباتان
		قالاس
		كانتور
		كاريتہ
		كاشہ
		كبنون
		كرندجان
		كلنبوہ
		كعمندان
		لنفر
		لنتيرہ
		امماری
		باس
		براو
		فركارہ
		بستہ
		راجہ
		رندجان
		روبيہ
		سواہ
		سلندان
		سطلوب
		تنگہ
		وارون

Al deze meervoudsvormen hebben den vrouwelijken uitgang *ât*, geen heeft den mannelijken uitgang *ôc*. Dit verschijnsel is niet overklaarbaar. Vooreerst hebben vele vreemde woorden in het Arabisch den vrouwelijken meervoudsuitgang. Verder zijn er onder de opgegevene woorden vele die op *âk* eindigen, bij deze wordt de formatie van den pluralis naar analogie met de echte Arabische woorden op *âk* (ك) regelmatig met *ât* tot stand gebracht. Zij worden geheel als Arabische feminina behandeld, zoodat ook de dualis naar de Arabische methode gevormd worden; evenals van *ar. oemânâh* de dualis *oemânâtâ* is, zoo is die van *riâfâh*: *riâfâtâ*, van *sâwâh*: *oedwâtâ*, van *dandâh*: *dandâtâ*, van *bistâh*: *bistâtâ* enz. Buitendien is een beletsel tegen het vormen van plurales sâni het feit dat het voor het taalbewustzijn vaststaat dat van dit meervoud in het mannelijk slechts bij enkele woorden of groepen van woorden — bij biradicalen masculina en feminina die ur-semitisch zijn, bij eenige oude algemeen-semitische triradicalen, bij enkele oude vormingen zooda in de telwoorden en pluralische voorzetsels, in verbale en adjectivische vormen — gebruik gemaakt wordt<sup>1)</sup>. Bij nieuwe elementen schijnt de taal niet tot het vormen van meervoudsuitgangen van het mannelijk geslacht te kunnen komen.

Dat werkelijk „manche Lehnwörter den Inneren Plural bilden“, zooals Fränkel in de aangehaalde plaats verzekerde, kan blijken uit de vele Maleische woorden die, in de Arabische spreektaal opgenomen, meervoudig worden gemaakt met behulp van den pluralis fractus.

De volgende gevallen worden vermeld:

MALEISCH.	ARABISCHE UITSPRAAK.	MEERVOUD.
bangkoë (bank)	bankoë	banâkoë
boengkoës (pak)	boengkoës	banâkis
botol (flesch)	bôtol	hawâtil
desa (dorp)	disah	dijas
djoeni (zak van goedi)	djoenijah	djawâni
gantang (inhoudsmat)	qantam	qanâtîm
gobang (munt)	qobân	qawâbîn
kain (kloed)	kâin	kawâ'in
kampoeng (dorp)	kamfoën	kawâ'în
kar, kahar, (kar)	kahar	koehoër
karoeng (zak)	karoën	kawârin
kendi (kruik)	kandi	kandi
koepija (hoofddoeksel)	koëfijah	kawâfî
koersî, krosi (stoel)	koersî	karisî
koesir (kootsjer)	koesir	kawâsir
kontrak (contract)	kantarah	kanâtir
kotak (vierkant vak)	koëta'	kawâtî'
langgar (behehuis)	anqar	anâqir
mangkok (kopje)	manâkoë	manâkoë
modja (tafel)	midjah	mijâdj

<sup>1)</sup> Zie D. H. Müller, *Ueber den Gebrauch des inneren Plurals usw. in den semitischen Sprachen*, (Actes du VI Congrès Internat. des Oriental. tenu à Leide, II partie, section 1).

## MALEISCH.

njonja (mevrouw)  
peas (munt)  
pip (pijp)  
pling (bord)  
reken (rekening)  
roda (wiel)  
saroenj (kleed)  
segel (zegel)  
sen (cent)  
sita (dagvaarding)  
talam (schotel)  
toekang (baas)  
tong (ton)

## ARABISCHE UITSpraak.

noeljah  
bisah  
bib  
firin  
rikin  
roedah  
gatoem  
niqil  
sint  
altah  
talam  
toekha  
tong

نونه  
بسه  
ببب  
فبرين  
ريكين  
روده  
صاروم  
سينل  
سنت  
سنته  
طالم  
تركان  
طلق

## MEERVOUD.

nawān  
bijas  
bijab  
fajārin  
rajākin  
roewad  
šawārim  
šajqil  
soenoët  
sijat  
šawāllin  
tawākin  
šatnq

Afzonderlijk vermelden wij het woord *gédong* (steenen huls) dat in de arabische uitspraak *qaddoem* (قَدْرَم) luidt, en niet alleen een' plurals fractus heeft in den vorm *qaddim*, maar ook volgens de Maleische wijze verduubeld wordt in het meervoud: *qaddoem qaddoem*.

De veelheid der opgenoemde woorden is een bewijs tegen Fränkel's algemeene stelling dat „in Fremdwörtern die sich viel von der Analogie der sonstigen Sprachformen entfernten“ de taal niet meer de kracht tot inwendige vervormingen schijnt gehad te hebben, althans wanneer het vergeld in deze mededeeling ook op latere tijden van toepassing te verklaren.

Ook van de tweede soort der gharabische woorden worden duske gevormd met *éa*, en van woorden die op *ah* eindigen op *ahin*, geheel naar Arabischen trant, bv. *rodātān* van *ródah*, *disātān* van *disah* enz.

In het reeds een merkwaardig feit dat van Maleische woorden Arabische dualies en plurales gevormd worden, nog eigenaardiger wordt het verschijnsel wanneer men bedenkt dat die zoogenamde Maleische woorden uit velerlei talen ontleend zijn. Wij zien hier met Arabische uitgangen voorzien Hollandache woorden als: koetsier, kar, pas, ton, zegel in hunne Maleisch-Arabische vormen, even zeer als woorden die uit het Sanskrit, het Tamil en het Portugeesch voorzien worden. Vooral ten aanzien van laatstgenoemde taal is het feit merkwaardig. Immers vele Arabische woorden zijn opgenomen in het Portugeesch en op Portugeesche wijze van meervouds- en andere flexievormen voorzien, en thans blijkt dat Portugeesche woorden hetzelfde lot ondergaan in het Arabisch.

In het woord *kroes* of *kors* voelt de Arabier dadelijk het Arabische woord dat ook in de klassieke taal den plur. fr. *karas* heeft; slechts volledigheidshalve word het vermeld; hetzelfde geldt van *koeljah*, evenwel daarvan schijnt een nieuw meervoud gevormd te zijn. Verscheidene opmerkingen zouden nog over enkele woorden gemaakt kunnen worden, doch zalks zoude ons voeren buiten de grenzen van de bedoeling dezer verhandeling; een nog niet algemeen bekend merkwaardig taalphenomeen bekend te maken aan hen die belang stellen in de Oostersche taalwetenschap.

BATAVIA.

DR. PH. S. VAN RONKEL.

## DE CHALUKYASCHE BOUWSTIJL OP DEN DIËNG.

In Fergusson's *History of Indian and Eastern Architecture*, London 1876, komt een hoofdstuk voor, dat handelt over Java. Naar eene hanzijde daarvan (650), gewijd aan het Diangplatanu, werd reeds herhaaldelijk, o. a. tweemaal door Dr. Brandes verwezen <sup>1)</sup>. Men leest daar:

"but what these temples tell us further is, that if Java got her Buddhism from Gujerat and the mouths of the Indus, she got her Hinduism from Telingana and the mouths of the Kistnah. These Djeing temples do not show a trace of the curved-lined sikras of Orissa or of the Indo-Aryan style. Had the Hindus gone to Java from the valley of the Ganges, it is almost impossible they should not have carried with them some examples of this favourite form. It is found in Bermah and Siam, but no trace of it is found anywhere in Java.

Nor are these temples Dravidian in any proper sense of the word. They are in stories, but not with cells, nor any reminiscences of such; but they are Chalukyan, in a clear and direct meaning of the term. The building most like these Javan temples illustrated in the preceding pages is that at Buchropully which would pass without remark in Java if deprived of its portico" (zie photo I).

Alvorens deze uitspraak aan een nader onderzoek te onderwerpen, moge kort worden aangeteekend, dat Fergusson de niet Mahomedaanse gebouwen van Hindostan rangschikt in drie afdelingen naar de drie hoofdgodsdiënen, het Buddhisme, het Jainisme en het Hinduïsme.

<sup>1)</sup> Tijdschrift van I. T. L. en V. Bat. Gen. Di. XXXII, 1869, noot onder bld. 109, en Artikel "Oudheden" in de Encyclopedie van Ned.-Indië.



TEMPEL TE BOCHROPULLY.

Het Buddhisme is sedert lang uit geheel Voor-Indië verdwenen. Slechts grottempels en de bouwvallen van eenige stapa's zijn overgebleven. In het zuiden kreeg het nimmer vasten voet. De stapa van Amrawati aan de Kistna en de grottempels van Bhaja in de Western-Ghats zijn de zuidelijke grenspalen. Toch gaf de uitbreiding dier leer den stoot aan de ontwikkeling der bouwkunst, en schiep de geloofsijver van haar volgelingen de voorbeelden, welke anderen tot navolging prikkelde.

Het Jainisme, ouder dan het Buddhisme, is verspreid over het geheele land en gebruikte verschillende bouwstijlen. In het bijzonder zijn de gewoonlijk op 12 zuilen rustende koepels zijner heilighdommen merkwaardig.

Bij de afdeling van het Hinduisme onderscheidt Fergusson drieërlei bouwstijl; een Drawidischen in het Zuiden, een Chalukyaschen in het Midden, en een Indo-Arischen in het Noorden van Voor-Indië. Natuurlijk zijn de grenslijnen van het gebied dezer verschillende stijlen niet nauwkeurig te trekken. Voorbeelden van den eenen stijl worden aangetroffen in de streek, waar een andere overheerschend is; zelfs komen niet zelden twee verschillende stijlen aan hetzelfde gebouw voor<sup>1)</sup>. Maar in het algemeen kan men zeggen, zonder ver mis te tasten, dat de weelderige Chalukyasche stijl thuis behoort in het stroomgebied der Kistna en der Godawari; in het noorden naar de zijde van Orissa breidt hij zich wat verder uit, in het zuiden langs de Kistna moet hij daarentegen over een belangrijk oppervlak wijken voor den Drawidischen.

Op Java zijn slechts twee soorten van gebouwen uit den Hindutijd te onderscheiden, Boddhistische en Ciwaitische. Jainisme wordt op Java niet gevonden. Men zoekt daar ook tevergeefs den Indo-Arischen stijl, welks dak een gebogen wellijn vertoont. Op dit punt is Fergusson's beweren juist. Waar de sikravorm aan het uitwendige der tempels overal gemist wordt, komt hij echter menigmaal in het inwendige voor. Dikwijls is het opgaande dak van binnen als een epitafoog bekapt.

Zooals algemeen bekend is, hebben de tempels van Midden-Java, opgericht in een tijdsverloop van ongeveer twee eeuwen, (8<sup>de</sup> tot eerste helft 10<sup>de</sup> eeuw) in vorm en aanleg groote overeenkomst. Alle hebben slechts kleine inwendige ruimten; de plattegrond bestaat bij de eenvoudigste alleen uit een vierkant; bij de meer samengestelde uit een vierkant met rechthoekige aanbouwen, nissen of vertrokken, tegen het midden der zijden. Nergens herinnert iets aan de scherpe hoeken, aan den stervorm van den ontwikkelde Chalukyaschen stijl.

Zuilenbouw werd niet toegepast; mantapa's, voorhallen, in Hindostan zoo algemeen, aan welke pijlers en plafonds de beeldhouwers met uitnemend gevolg hunne krachten beproefden en heerlijk werk leverden, ontbreken overal.

Slechts het dak vertoont in het oog loopende verschillen. Ongelukkigerwijze is daarvan bij slechts weinige tempels genoeg overgebleven, om zich een juist oordeel over de oorspronkelijke constructie te vormen. Uit los op elkander gestapelde steenen opgetrokken, is het veelal geheel verdwenen of in een onherkenbaren puinhoop veranderd.

Zoowel bij den Drawidischen als bij den Chalukyaschen stijl is de vorm van het dak pyramidal, maar bij den eersten gaat het met groote oprongen, in verdiepingen, naar boven, zoodat de horizontale afscheidingen het sterkt spreken. Bij den laatsten daaren-

1) Zoo h.v. de Chalukyasche tempels in Ballari, welke Drawidische torens hebben. Vol. XI. New Imperial Series, Archaeological Survey of India.

togen wordt de spitse vorm, de pyramide, meer behouden; tegenever de kleine trappen of horizontale insnijdingen treedt de verticale verdeling meer op den voorgrond.

Uit den aard der zaak zijn de Javaansche tempels, wat grootte en bewerking betreft, niet te vergelijken met die van het vasteland uit later eeuwen, maar zij geven de grondvormen, die het wezen van den stijl bepalen, klaar en duidelijk terug.

Zoover thans kan worden nagegaan in de Buddhistische architectuur van Midden-Java nauw verwant met de Drawidische, welke laatste, volgens Ferguson, haar uitgangspunt zou hebben gevonden in het Buddhistische wihara. Hij licht dit toe bij zijne beschrijving der enevolksid gebleven, in de levende rots uitgehouwen Siwaïtische tempels van Mahavelipore.

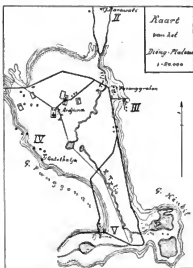
Het dak verrijst in verdieptingen. Kenmerkend is daarbij de *dago*b, die onveranderlijk de bekroning van den geheelen bouw vormt<sup>1)</sup> en ook dikwijls als ornament gebruikt wordt. In de tot dusverre onderzochte tempels ontbreken daarbij de putten, welke in den regel in de Siwaïtische kapellen worden aangetroffen en bestemd waren tot opmerking der asch van vereerde dooden.

Over de priesterstad op den ouden kraterbodem van den Prahn bestaat een uitgebreide litteratuur. In Dr. Verbeek's „Oudheden van Java" eischt de vermelding der titels niet minder dan zes bladzijden. Jarenlang werden op het Diëngplateau onder deskundig toezicht opgravingen verricht, maar die geheel eenige gelegenheid werd niet gebruikt, om een goede bouwkundige beschrijving, toegelicht door duidelijke teekeningen, samen te stellen. Nog steeds wordt de beoefte daaraan levendig gevoeld. Zelfs werden de putten niet onderzocht, waarvan Brumund en anderen melding maken. Al is het meerendeel, naar het schijnt, geleidigd, eenige kunnen nog ongeschonden zijn en bij opening belangrijke resultaten opleveren.

Het aantal Diëng tempeltjes is, hoewel vroeger overschat, indrukwekkend. Klein van afmeting, minsten zo meerendeels uit door grooten eenvoud en schoone verhoudingen.

Men kan ze, naar het voorbeeld van Dr. Brumund, onderscheiden in 5 groepen, welke hier kort mogen werden opgesomd.

1. (Midden). Die in de vlakke, de meest bekende en best bewaarde, nl. de tjandi's Arjuna (zie photo II), Srikandi, Puntadewa en Sembadra. De vorm van beide eerstgenoemde



1) De versiering der verdieptingen van het dak met balusters doet denken aan de hekwerken (rulle) der staps's.



is dezelfde. Tj. Srikandi (zie photo III) is slanker en hooger nit den grond gebouwd en daarbij iets meer versierd dan Tj. Arjuna. Beide bestaan uit een vierkant vertrek met



TJ. ARJUNA.



TJ. SRIKANDI.

portaal waarheen een trap toegang geeft. De twee verdiepingen van het dak hebben, evenals de wanden van den tempel, nissen, waaruit de beelden zijn weggenomen. Deze nissen schijnen volgens Fergusson in de plaats gekomen van de cellen, die men o. a. te Mahavellipore in drie rijen boven elkander vindt uitgebouwen. Op de hoeken van elke verdieping zijn versieringen aangebracht in den vorm van kleine tempeltjes<sup>1)</sup>, die doen denken aan de bekroning der onderste rij nissen van den Boro-Boedoe.

Op Tj. Pustalewa komen wij weltra terug.



TJ. GAJUT KATAL.

Tj. Sombadra heeft vier uitbouwen tegen de zijden, terwijl de eerste verdieping, de conig overgebouwen, minder sterk terug springt.

II. (Noord). Die bij den Gg. Dieng aan de Kali Tulis, Tj. Darawati en Parikesit. De laatste is sinds + 1878 grotendeels ingestort. Het grondvlak van de eerste is, evenals dat van Tj. Sombadra, een twintighoek, terwijl de eerste verdieping nog aanwezig is.

Opmerking verdient, dat de kalakop, welke bij de andere tempels boven den ingang en de nissen is aangebracht, hier ontbreekt, en dat de nissen op de kroonlijst, welke een hoofd omlijten, overeenkomen met die, welke op Tj. Bima worden aangetroffen.

<sup>1)</sup> Het dak dezer tijndi's komt overeen met dat van den Jainarotempel van Indra-Sakka te Elora Westera-India. Dk. V. Imp. Ser. 1883.

III. (Oost). Die bezuiden de pasanggrahan aan den weg naar Wanasaba. Geen dezer bouwvallen is, naar de beschrijving, iets meer dan een pulnhoop.

IV. (West). Die tegen de helling van den Panggonan. Van deze zeven tempeltjes schijnt Tj. Sentjaki, de noordelijkste, de merkwaardigste. Geen afbeelding kon worden geraadpleegd, maar afgaande op de mededeeling van Brumund, moet dit met zorg bewerkte gebouwtje een vierkant grondvlak hebben. Daarhoven zou het dak als een achthoek oprijzen, en deze achthoek zou hij de volgende verdieping overgaan in een cirkel. In dit bericht juist, dan staat het dak van Tj. Sentjaki naast dat van verschillende Boddhistische bouwwerken van Midden-Java, waarbij eveneens vierkant, achthoek en cirkel op elkander volgen.

Van den top der overige tjandi's dezer groep is zeer weinig overgebleven; bij Tj. Nalagareng, Nakula Sadewa en Gatot Katja (zie photo IV) echter genoeg om te besluiten, dat die in verdiepingen was opgetrokken.

De tot dusverre beschouwde tempeltjes zijn dus beslist Drawidisch, evenals alle andere Ciwaitsche gebouwen van midden-Java (b.v. die van Oengaran), en zeer zeker zou Fergusson's uitspraak allen grond missen, indien de zuidelijke tempelgroep, waarvan slechts één enkel gebouw is overgebleven, niet iets geheel anders te aanschouwen gaf.

V. (Zuid). Tj. Bima (zie photo V) is gelegen niet ver van Telaga Terus, tegen den voet van den Panggonan. Het bovenste deel van het dak is afgestort, maar de op een lotuskussen rustende hoofdmassa is goed bewaard gebleven.

Deze heeft den vorm eener pyramide, welker ribben krachtig uitkomen, veel krachtiger dan de horizontale lijnen der nisvormige ornamenten, welke op lotuskussens geplaatst, afwisselend hoofden <sup>1)</sup> (zie photo VI en VII) en andere versieringen omlijsten.

Hier staat men voor het eenig bekende voorbeeld van den Chamkyaachen stijl <sup>2)</sup> op Java.



TJ. BIMA.

Waarop berustte nu Fergusson's oordeel, dat de Drawidische stijl op Java geheel zou ontbreken?

Uit de vermelding van den tempel van Bachpully, niet ver van Hydrabad aan een zijtak der Kistna gelegen, volgt, dat hij geen kennis heeft genomen van eenige andere kron dan Raffles' History of Java. Wel besprekt



HOOFD UIT EEN DER NISSEN VAN TJ. BIMA.



HOOFD UIT EEN DER NISSEN VAN TJ. BIMA.

<sup>1)</sup> Hoofden in nissen vindt men o. a. op de buitenwand van Cave I en XIX te Ajanta. Arch. Survey of W. I. II. IV Imp. Ser. 1883.

<sup>2)</sup> Deze staat niet zoo bijzonder ver van den Indo-Arischen, wanneer de sikra slechts een zachte wending

bij met lof en de schitterende photo's van Van Kinsbergen en de beschrijving van Brumund<sup>1)</sup>, maar deze bescheiden hebben zijne aandacht niet genoeg bezig gehouden.

Hij heeft het oeg eenig en alleen gevestigd op twee teekeningen, voorkomende in Dl. II blz. 32 van Raffles' werk, getiteld "One of the temples on the Mountain Dieng or Prahu" (zie photo VIII), en "One of the Temples found on the Mountain Dieng or Prahu, restored to its original state" (zie photo IX). En nu is het niet tegen te spreken, dat deze teekeningen groote gelijknis vertoonen met den tempel van Buchropally.



ONE OF THE TEMPLES  
ON THE MOUNTAIN DIENG OR PRAHU.



ONE OF TEMPLES  
FOUND ON THE MOUNTAIN DIENG OR PRAHU  
RESTORED TO ITS ORIGINAL STATE.

Ongeukkigorwijze bestaat deze gelijknis niet tusschen diezelfde teekeningen en een der Dieng tempeltjes, welk ook.

De oorzaak van dit feit is gemakkelijk na te gaan.

Zoodis reeds door Dr. Leemans<sup>2)</sup> is verhaald, werd de Dieng in 1814 op last van Raffles ook bezocht door den bekenden ingenieur Cornelius, die verscheidene gebouwen opmat en in teekening bracht. De vruchten van dezen arbeid bevonden zich thans in 's Rijks Museum van Ondheden en worden in den Catalogus van 1885 onder de nummers 2 tot 15 vermeld. Nu is het treurig, maar waar, dat door of onder leiding van Cornelius een stel teekeningen is vervaardigd, dat weinig of geen waarde heeft.

Het origineel der restauratie-teekening bij Raffles is N°. 7 van den Catalogus: „Opstand van het huis van Derwongso“, thans bekend als Tjandi Puntadewa.

Cornelius teekende wat hij niet kon zien, — omdat het niet aanwezig was —, zoodis hij dacht, dat het zoo kunnen wezen. Uit eene ongelukkige restauratie van Tj. Arjuna distilleerde hij de nog ongelukkigere van Tj. Puntadewa.

vertoont, zoodis b.v. bij den tempel van Papanatha (Ferguson blz. 438) in Maharashtra, aan de noordwestelijke grens van het gebied van den Chakryaschen stijl.

1) Dl. XXIII. Verh. R. G. v. K. en W. blz. 156 en vlg.

2) Verh. en Med. K. A. v. W. afl. Leet. Dl. 8, 1865.

Gunstig steekt daarbij af Wilson, wiens teekening als N°. 178 van den Catalogus, onder den naam van tempel van Polo-Dewo voorkomt. Wilson teekende ten minste wat hij zag, zooals hij meende het te zien.

Tj. Puntadewa (zie photo X) was waarschijnlijk sedert 1814 weinig veranderd, toen van Kinsbergen vijfzig jaar later zijne photographie gelieven, om zekerheid te geven, dat het dak in verdiepingen was opgetrokken, en dat de eerste verdieping breede nissen had. Op de zijwanden van het tempeltje zijn de beelden van Brahma en Wisnu nitgebouwen en dat van Çiwa staat meer dan waar, schijnlijk op de achterzijde. De photo geeft op het dak liggende nog te zien een stuk van een zeer gemutloed beeld, met een kort zwaard aan de linkerzijde. Hoogst opmerkenswaardig zijn ook de geestig bewerkte koppen in de kleine nisjes boven de kroonlijst in het midden der zijden.

Waar Fergusson, afgaande op eene teekening, welke geenszins berust op degelijke meting, maar op zuivere phantasie, de tempeltje van den Dëng in hun geheel lijft bij den Chalukyaschen stijl, verkeert hij in dwaling. Het meoerendeel is zonder twijfel Dravidisch. Maar de schoonste en hoogste, en tegelijk uitvoerigst bewerkte van alle Dëng tempels, Tj. Bima, stelt hem voor een klein gedeelte in het gelijk.



TJ. PUNTADewa.

Ten slotte een kort woord naar aanleiding van Fergusson's opmerkingen omtrent de plaats van herkomst der Hinde-Kolonisten van Java. In Veth's Java Dl. I, 1896, wordt uiteengezet, hoe reeds in de eerste eeuwën onzer jaartelling de kust van Koromandel het land was van handel en scheepvaart, vanwaar de westnoessen de zeevaarders naar oben Archipel en Achter-Indië vorderde. Dat de oudste stroom van landverhuizers, voor West-Java Wisnuitisch, voor Midden-Java Çiwaitisch, van daar afkomstig was, wordt door Dr. Kern's bejaling van het type der opschriften in de residenties Batavia (ult 400-500 A. D.) en Kadoe (779 A. D.) bevestigd.

Later werd de groote aanvoer der emigranten meer bepaald gericht naar Midden-Java. Deze tweede comee, zooals Dr. Brandes zich uitdrukt, was deels Buddhistisch, deels Çiwaitisch. Zij bracht de bouwmeesters aan, wier werken, te beginnen met Tj. Kalasan (779 A. D.), getuigen van de macht en den geloofsijver der nieuwe heerschers. Omtrent de stroom, waaruit deze tweede stroom van kolonisten afkomstig was, beslecht verschil van gevoelen.

In Veth's Java wordt, stennende op overeenkomst in letterschrift, het Westelijk deel van Bengalen, de Northwestern Provinces, dus de vallei van den Ganges als de bakermat der Buddhisten aangewezen.

Tegenover de paleographische gronden stelt Fergusson bouwkundige, waar hij beweert, dat het bijna onmogelijk is eene landverhuizing van eenige betekenis uit het stroomgebied van den Ganges aan te nemen, nu op Java geen enkel voorbeeld van den Indo-Arischen stijl wordt aangetroffen, terwijl die stijl wel werd overgebracht naar Siam en Kambodja. Hij noemt de monden van den Indus en de golf van Cambay, van waar zeker in later

jaren — laat ons zeggen, sinds 1200 A. D. — een groot scheepvaartverkeer met Java is uitgegaan. Maar de legendarische expeditie van A. D. 525 en de bij nader onderzoek niet sterk gebieken verwantschap tusschen de bouwwerken van Java en de kloosters van Gandhara, kunnen zeker niet als krachtige argumenten gelden voor den tijd, waarvan nu sprake is.

Dr. Brandes stelt de zaak in een nieuw licht door na vergelijking van de *oudste* Buddhistische en de *oudste* (Jivaitische) Inscripties met verschillende schriftsoorten van het vaste land de stelling uit te spreken, dat het Nagri der eerste en het Kawi der laatste wellicht door dezelfde Hindoes naar Java zouden zijn gebracht, en wel uit Noord-westelijk Indië.

Spoedig werd het Kawi de algemeene landstaal, en nu geschreven in teekens, die nauw verwant zijn aan het Pali en de Achter-Indische alphabetten. Dit schijnt er op te duiden, dat de hoofdmassa der Intere landverhuizers bleef stammen uit het Zuiden.

Hoewel deze duistere kwestie daarvoor niet tot oplossing zal worden gebracht, mogen hier twee korte opmerkingen een plaats vinden.

Ten eerste eene van bouwkundigen aard. Opvallend is bij de Javaansche tempels het overal terugkeerende kala makara ornament, veelal in zijn geheel, de grijnzende leeuwkop boven en de bek van den vischollifant aan den voet der omlijsting van deuren en nissen; dikwijls ook de kala kop allen boven pilasters, of de makara-snuit afzonderlijk als het einde van een torana of boog. Dr. Brandes vestigde reeds de aandacht op verschillende variaties en vervormingen van deze belangwekkende versieringen o. a. laatstelijk in het feestchrift door het Bat. Gen. van Kunsten en Wetenschappen aangeboden aan het Orientalisten Congres te Hanoi (1902). Nu komen dezelfde motieven voor bij een groot aantal bouwwerken van het vaste land. De oortype van den makara is verschillend. Zoo b. v. op de stupa van Bharhut een krokodil; op die van Amravati een visch. Bij laatstgenoemde <sup>1)</sup> vindt men onmiddellijk naast een visch met schubben, slechts in den bek afwijkend van de natuur, het vreemdsoortige monster, waartoe de wilde phantasie het vervormde. De vinnen groeien aan tot voorpooten, de snuit wordt opgerold als die van een olifant en daaruit komen lotusbloemen of krulornamenten voort.

Afgeloidde vormen vindt men te Ajanta, (waar de gelijkenis van enkele pilasters met die van Tjandi Sewoe treft bij Cave 19, te Kanheri, te Aiwalli en Pattadakal bij Badami, te Aurangabad, Narayanpur, Elora, enz. Maar nergens meer in het oog springend — en dit verdient nadere overweging — dan bij de gemengd Chalukyaasch-Dravidische tempels van het Ballari district <sup>2)</sup> aan de Tungabhadra, de van het Zuidwesten komende hoedak, die met de noordwestelijke Bima samen de Kirtna gaat vormen. Deze tempels, welke enkele eeuwen jonger zijn, missen echter de betrekkelijk strenge en daarom niet onbevallige lijnen van het midden-javaansche ornament; de eenvoudige, rechte of gebogen lijsten, welke opening of tablieu in den muurwand harmonisch afsluiten, hebben plaats gemaakt voor grillige weelderige krullen, die den indruk geven van overlading. Die lijsten loopen niet meer geloidlijk als van zelf in den makara-kop uit. Kop en lijst maken niet langer één geheel uit.

In plaats van den kop alleen is nu gekomen het geheele dier, veelal van vier pooten

<sup>1)</sup> Zie pl. XLIII t/m XLVI van de South India Buddhist Antiquities. D. XV. Imp. Ser. 1894.  
<sup>2)</sup> Chalukyan Architecture D. XXI Imp. Ser. 1893.

en een pretentieuzen breeden staart voorzien<sup>1)</sup>. De mull draagt de torana, waarvan de kakap<sup>2)</sup> den sluitsteen blijft uitmaken.

In zijn vervinging geeft het jongere ornament van Zuidelijk Indië, verspreid en minder op den voorgrond tredend ook noordelijker teruggevoeden, mogelijk een aanwijzing omtrent den oorsprong der bouwmeesters, die hetzelfde motief met dezelfde consequentie in hun nieuw vaderland in toepassing brachten; het zou dan het boven-Kistna gebied kunnen zijn.

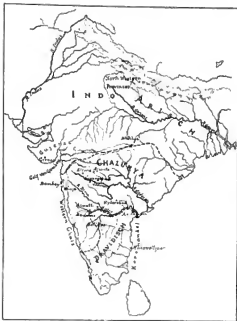
Geheel in overeenstemming met deze bouwkundige opmerking is een tweede van geografischen aard.

Het stroomgebied van de Kistna en de Godawari, welke niet ver van elkander in de golf van Bengalen nitsmonden, omvat een groot gedeelte van Zuidelijk en Midden-Indië. Inderdaad vertoont de natuurlijke gesteldheid van den bodem hier greote overeenkomst met die van Sumatra.

In de onmiddellijke nabijheid van het Westerstrand

rijst de machtige keten van de Western-Ghats op, en de bronnen van de Kistna en de Godawari beide, benevens die van verscheidene harer zijtakken, liggen op korten afstand van de Arabische zee. Aan den bovenloop der Godawari vindt men in het Noorden de beroemde grottempels van Ajanta, Elera, Aurangabad, enz. welke Mahayanisne hetzelfde is als dat van Midden-Java, en in het Zuiden aan de Kistna heeft men het land der Drawidiërs, waar een krachtig Çiwaisme ter eere der Brahmaansche Trimurti heiligdommen stichtte, welke beelden en symbolen treffende gelijkenis vertoont met die van Frambanan en Diëng.

Er is geen gemakkelijker en veiliger weg om diep uit het binnenland de zee te bereiken dan langs een bevaarbare rivier. Op die wijze konden de inwoners van Maharashtra,



1) De oorspronkelijke vorm is geheel verloren gegaan. Cosens determiniert het hier als "probably the tapir or rhinoceros, not the "magnum" or alligator" or generally supposed". In de Çiwaische tempels is de makara voorgesteld als de wahana van Waruna.

2) Vyali, grotesque fin-like carvings, worden zij door Cosens genoemd.

Berar, Kosala, Kalinga, Andhra en Malsur aan de kust van Koromandel samenkomen, om zich in te schepen naar het nieuwe vaderland. De naam van het „voortreffelijk, onvergelijkelijk eiland Java“, dat „edel pronkstuk onder alle landen“<sup>1)</sup> zal in den loop der tijden ver landwaarts in zijn doorgedrongen en mogelijk, onder medewerking van politieke omstandigheden, tot een gezamenlijken exodus van Buddhisten en Çiwalten hebben geleid.

Het brongebied van Kistna en Godawari zoude aldus het land van herkomst geweest kunnen zijn der Hindus, welke de tempels stichtten der klassieke Midden-Javaansche periode; tempels, welke in hoofzaak Drawidisch moeten heeten, doch slechts bij zéér weinige, als met name Tjandi Bima op den Diëng, den Chalukya-bonwastijl vertoonen.

AMSTERDAM, December 1902.

J. W. IJZERMAN.

1) Sanscrit inscriptie op Java van den Jare 654 Çaka (A. D. 732) door Dr. H. Kern, Bijdr. E. d. T. L. en V. v. N.-I. Dl. X. Jg. 1885.

## GORDIRACHERI.

In het woordenboek van de taal der Duitsche Zigeuners, dat R. von Sowa in 1868 heeft uitgegeven<sup>1)</sup>, is de etymologie der overgenomen woorden zeer beknopt en zeer voorzichtig behandeld. Slechts wanneer er niet de minste twijfel kan bestaan, vindt men de taal genoemd waaraan het woord is ontleend. Nu en dan is de schrijver misschien al te bebodzaam geweest. Zoo geeft hij niets bij het artikel *medechánscha*. Aangezien dit woord eene *mess* beteekent, en de Duitsche Zigeuners een aantal termen hebben die uit het Fransch afkomstig zijn, zal men *medechánscha* gerust mogelijkstellen met *mésange*. Daar de *f* bij hen ongewoon is, geven zij die weer door *df* (in de Duitsche transcriptie *dach*), in plaats van de Fransche *s* (hier *s*) is eene *f* gekomen door assimilatie aan de *df*, en die twee medeklinkers, *f* en *df*, zijn van volgorde veranderd, iets wat zich gemakkelijk laat begrijpen: in plaats van *medánús* hebben zij gezegd *medánús*.

In een ander artikel heeft von Sowa de etymologie niet kunnen aanduiden ten gevolge van eene drukfout bij Pott. In het woordenboek van Bischoff had hij gevonden *schawani* in den zin van *vuurslag*. Nu gelijkt dit *schawani* op niets zoozeer als op *salabon*, dat volkomen hetzelfde beteekent. Aan iemand als Pott kon dit niet ontgaan, en deze heeft (2, 302) de beide woorden gelijkgesteld. Von Sowa heeft dit niet opgemerkt, doordat bij Pott 2, 233 ten onrechte wordt verwezen naar 2, 402.

Niet te verwonderen is het dan ook, dat von Sowa zich onthoudt van eene verklaring der vormen *starrjéni* en *sharkáni*, die beide eene *slak* beteekenen. Pott (2, 247) gist iets dat ook hem zelf niet kan voldoen. Onwillekeurig moet men denken aan fr. *escargot*. Nu heeft prof. Fischel de opmerking gemaakt, dat een enkel woord der Duitsche Zigeuners, als *davaafira* (een voorschot), uit Zuid-Frankrijk afkomstig is, maar dat de moederheid der Fransche woorden in hun dialect waarschijnlijk is overgenomen uit de dialecten van Lotharingen<sup>2)</sup>. Bij Hatzfeld-Darmsteter leert men, dat fr. *escargot* vervoemd is uit provenç. *escargot*, en bij Lucien Adam, *Les palais lorrains* (blz. 322) vindt men voor *escargot* onder andere ook *estargot* en *eskergote*. Ik geloof dus dat men zonder bezwaar mag aannemen, dat in beide vormen der Zigeuners nit een Fransch dialect komen, en dat in *sharkáni* de *s* eene *f* heeft vervangen.

Een zoo voorzichtig schrijver als von Sowa laat een vorm als *gordirachéri* onverklaard; deze staat alleen bij Bischoff, en door *é* wordt bij hem de klinker met het hoofddoent

1) *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, III. 11.

2) *Beiträge zur Kenntnis der deutschen Zigeuner* (a. 1894), blz. 34.



aangeduid (van Sowa heeft bij vorgiasing laten drukken *gordirachèri*). Voor de duidelijkheid geef ik nauwkeurig wat men bij Bischoff leest:

„Schuhflicker, *puro gordirachèri*, noch *gordechèri*.  
Schuhmacher, *gordechèri*“.

Van Sowa vermeldt beide vormen, maar tegen zijne gewoonte verwijst hij niet naar Pott, die onder het artikel *Cirac* (2, 256) er iets van zegt dat, zooals men wel begrijpt, overweging verdient<sup>1)</sup>. Want *cirach* is een vorm van het woord dat bij de Deutsche Zigeuners luidt *dirac* of *tirach*, en dat *schoen* beteekent. Intusschen is het zeer moeilijk van *dirac* te komen tot *gordirachèri*. Van *dirach* is gevormd het bnw. *dirachengro* volgens eene in vele Zigeunertalen zeer bekende formatie. Als znw. m. wordt het gebruikt voor *schoenmaker*, evenals *triakhingoro* bij de Grieksche Zigeuners en *cirachengoro* bij de Robeemsche; daarnaast staat het bij Bischoff vermeld *dirachengri*, waarschijnlijk op te vatten als znw. vr., in den zin van *leest*.

Naast het zeer begrijpelijke *dirachengro* zou men zich desnoods een vorm *dirachèri* kunnen voorstellen in dezelfde beteekenis. Want verschillende dialecten maken gebruik van het suffix *-ari* of *-aris*, dat de Zigeuners wellicht uit Slavische talen of ook uit het Romeensch hebben overgenomen. Naast *ari* vindt men den minder gewonen bijvorm *-ari*: Miklosich geeft als voorbeeld *mesleris*, dat de Hongaarsche Zigeuners gebruiken voor *schrijnwerker*, „*stichter*“<sup>2)</sup>, gevormd van *mesel*, in anderen vorm *mesali*, een woord voor *tafel*. Ook Bischoff heeft een enkel dergelijk woord, nl. *tamppekèri*, trommelslager, naast *tamppek*, trommel. Een vorm *dirachèri* zou dus niet onmogelijk zijn, maar in aanmerking genomen het zoo populaire *dirachengro* is het onwaarschijnlijk. En niemand zal zich willen beroepen op den vorm *tirajero* der Spaansche Zigeuners<sup>3)</sup>, want *tirajero* heeft hetzelfde suffix als sp. *sapatero*: die Romaansche uitgang is bij de Gitanos gewoon. Nog veel minder zal men willen denken aan invloed van den Duitschen nitgang van *ekuster*, die bij de Duitsche Zigeuners wordt voorgesteld door *-ari*: Bischoff heeft *feldschèrri*, *heuschèri*, *tiechèri* enz.

Indien een vorm *dirachèri* ook al denkbaar is, *gordirachèri* is als afleiding van *dirach* onmogelijk, men kan zich niet voorstellen hoe de syllabe *gor-* met *dirachèri* zou kunnen verbonden zijn; en een stamwoord *gordirach*, in welke beteekenis ook, is niet te vinden. Men komt dan van zelf tot deze vraag: is soms de tweede vorm *gordechèri* oorspronkelijker dan *gordirachèri*? Pott meent van niet, en acht het mogelijk dat juist *gordechèri* minder nauwkeurig is doordat het eene *r* zou hebben verloren. Maar het omgekeerde is dunkt mij waarschijnlijker: wanneer in een term voor *schoenmaker* het woord voor *schoen* schijnt voor te komen, maar zóó dat men de andere lettergrepen daarbij niet kan verklaren, dan moet men denken aan eene oort van volksaetymologie of desnoods aan eene verginging van een lexicograaf. Inderdaad is het niet onmogelijk, dat *gordechèri* ouder zou zijn dan *gordirachèri*. In verschillende gevallen wordt bij Bischoff een enkelvoudige klinker weergegeven door *ea*; in plaats van *-ech-* heeft hij *-cach-* b. v. in *leachusitza*, eene kraamvrouw, waarvoor Liebich heeft *legitizza*, dat boter op den oorspronkelijken vorm gelijkt. Bij een ander woord gaat Bischoff nog verder: voor *noot* of *hazelnoot* hebben de Zigeuners het woord *penasch* of *pendech*, Bischoff geeft *péndirach* (zie het art. *Nuss*), doch van eene *r* is in den juiststen vorm van het woord niets te zien. Nu vermeldt van Sowa van ver-

1) Pott merkt ook op, dat *puro* moet zijn toegevoegd naar het voorbeeld van hd. *alt* in *altfischer*.

2) Zie zijn handwerk 10, 403.

3) Borrow, *The Zincoli* 2, 114.

schillende groepen Duitse Zigeuners dat zij de *r* zeer weinig laten rollen <sup>1)</sup>, en daaruit zal men mogen afleiden dat Bischoff *péndriáč* meende te hooren, terwijl niet anders dan *pendoach* of *penieck* werd gezegt. Iets dergelijks moet hem zijn overkomen bij het hooren van *gordechéri*, en daar het woord *dirack* hem bekend was, meende hij het woord voor *schon* terug te vinden in het woord voor *schonmaker*, waarvan hij *gordirachéri* voor de nauwkeurigste transcriptie hield.

Men zal dus, naar ik meen, mogen uitgaan van *gordechéri*. Aangezien het aantal der met *-eri* afgeleide woorden bijkbaar beperkt is, en men een etamwoord als hier zou vermitscht worden, in geen Zigeunertaal kan aanwijzen, is *gordechéri* waarschijnlijk niet door de Zigeuners zelf gevormd, maar in zijn geheel een vreemde term, een dergelijke b.v. als het tweemaal bij Bischoff voorkomende *perrachéri*, schaapberier (zie bij hem blz. 56 en 79), dat ontleend moet zijn aan fr. *berger*, in den tijd toen de *r* daarin nog werd uitgesproken, b.v. dus in de 10<sup>de</sup> eeuw <sup>2)</sup>. Liebich heeft *brachira*, ook zeer natuurlijk, maar *perrachéri* is even goed te verklaren door de analogie met andere woorden op *-eri*. Moet nu ook voor *gordechéri* aan een Fransch woord worden gedacht, dan denkt men alereerst aan *cordonnier*. Ook Pott noemt dat woord, maar hij gaat uit van *gordirachéri*, en zegt dan zonder twijfel te recht: „schwer erklärlich trotz des Anklangs an frz. *cordonnier*“. Mij dunkt echter dat *gordechéri* daarmede is te versenigen.

Wat kon een vreemde vorm als *kordó-ŋjéri* worden in het dialect dat Bischoff in zijn woordenboek afbeeldt? In dat dialect kon *ŋj* worden tot *j*. Want naast een vorm die bij Liebich en anderen luidt *rapajá*, geeft Bischoff *rapaja* (blz. 41), en zooals Pott reeds heeft opgemerkt (2, 274), moet dit een meervoud zijn: de zuivere vorm is *rapajaja*. Veel gewoner nog is de overgang van *j* tot *j*: een aantal voorbeelden daarvan geeft Pott I, 88 vigg., en tevens ziet men, dat nit die *j* niet zelden ontstaat *ch*. Zoo is het regelmatig meervoud van *momti* (eene waskaars) *momtja*; daaruit ontstond *momt-ŋja*, *momtja*, maar Bischoff heeft *momécha* (zie het art. *Seelenmesse*). Elijkbaar, en het is zeer natuurlijk, kon *ch* ook ontstaan nit eene *j* die eene oudere *ŋj* vertegenwoordigde. Bischoff vertaalt de uitdrukking *spicerruthen laufen* met *raicha naschaf* (voor *nasasen*). Dit *raicha* moet men, zooals von Sowa opmerkt, beschouwen als een meervoud: *ruicha* is ontstaan uit *raija*, dit uit *raja*, en *raja* uit *ranja*, het meervoud van het feminiuum *rani* of *ras*, dat voede beteekent (zie Pott 2, 268).

De overgang van *ŋj* tot *j* is het gevolg van eene neiging die soms minder sterk was dan de behoefte aan gelijkvormigheid in naamvallen van hetzelfde woord, en zoo vindt men bij Bischoff die *biéne schwaimeu* vertaald met *i perrenja naschéna*: hier is *perrenja* het regelmatig meervoud van het woord dat hij ouder *Biéne* opgeeft als *parreni*. Toch vindt men dien overgang in de meervouden *rapaja* en *raicha*. Maar in een vreemd woord, dat geheel op zich zelf stond, kon hij het allernatuerlijkst plaats hebben. De vorm *cordonnier* bestaat volgens Hatafeld-Darnosteter reeds in het geschreven Fransch der 16<sup>de</sup> eeuw. Desnoods reeds toen kunnen Zigeuners hem in hunne taal hebben opgeuomen, en mij dunkt, dat bij hen *kardó-ŋjéri* kon worden tot *kord-ŋjéri*, waaruit vervolgens ontstonden *kardó-jéri* en *kordchéri*. Dien vorm heeft Bischoff gehoord, en hij noteerde

1) Zeitschrift f. Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft 19, 190; Zeitschrift d. d. morgenl. Gesellsch. 47, 433.

2) Verp. b.v. Nyrop, *Gramm. hist. de la langue française* 4, § 304 en § 315, waar men leest dat de *r* naa het einde in sommige dialecten nog in de 17<sup>de</sup> eeuw hoorbaar was.

hem zeer nauwkeurig, behalve dat hij, volgens zijne gewoonte als Duitscher, de tennis aan het begin voorstelde door *g*.

Men zou een oogenblik kunnen vragen: maar is het niet mogelijk, dat de Zigeuners dit zoo ver verspreide woord aan een Hoogduitsch of een Nederduitsch dialect hebben ontleend? Het antwoord is eenvoudig: in vormen als mhd. *kurdesener*, md. *kurdesener*, nnl. *cordesener* enz., kon de stam desnoods eene samentrekking ondergaan als b.v. in *cordeseder*, dat in den *Trithonista* naast *cordescaen* wordt opgegeven, maar de *n* werd in het suffix nooit gevolgd door eene *j*, en alleen bij de groep *nj* kan voor de taal der Duitsche Zigeuners het verdwijnen der *n* ondersteld worden. Daarom moet men aannemen dat *gordeckeri*, evenals zoovele andere Zigeunerwoorden, ontleend is aan het Fransch.

LEIDEN.

A. KLUYVER.

ATHARVA-VEDA: CRITICAL NOTES; WITH SOME ACCOUNT  
OF WHITNEY'S COMMENTARY.

1. Condensed śha-pādas in the saṁhita.

The verse viii. 8. 2 is of surpassing interest, first, as an instance in which śha-pādas, instead of being written out in full (as, for example, at HGS. I. 4. 8 or at AGS. I. 7. 13), are preserved in the saṁhita itself in their most condensed or abbreviated form; and, secondly, as showing how great the critical significance of the ritual prescriptions may sometimes be. So far as I am aware, no Occidental critic has ever called attention to an instance of this kind. The second half of our verse reads as follows:

*dhūmam agnim parādṛṣṭvā 'mitrāḥ  
hṛtā ā dadhatim bhayam.*

To all appearance, something is wrong with the prior pada: what may it be? — The hymn is used in the "army-rites," for the destruction of the hostile army, and in particular in the starting of the so-called "army-fire." The prescriptions of Kauçika (16. 12, 13) are *dhūmam iti dhūmam anumantrayate: agnim ity agnim*. Keçava (p. 314, end) expands them in this way: *dhūmam parādṛṣṭvety ardharcena dhūmam anumantrayate: agnim parādṛṣṭvety ardharcena jṛtam agnim anumantrayate*. Bloomfield, as the notes on pages 42 and 314 of his admirable edition show, came very near to the correct apprehension of the whole matter, but without quite reaching it; for, at p. 583 of SBE. xlii, he notes that *amitrās* is metrically superfluous, and suggests that it may have crept in as a gloss from vs. I. Henry, p. 61, had already made the same suggestion; and, before either Henry's or Bloomfield's note was published, Whitney also, in the ms. of his commentary, had proposed the excision of *amitrās*.

The *bhāṣya* to this hymn is lacking; but Śaṅkar Paṇḍurang Paṇḍit (SPP.) has himself written a very good introduction, working out the *viśvayo* nearly as "Śyama" might have done. He says (p. 658"), with greater explicitness than either of his sources, *dhūmaḥ dr̥ṣṭvā 'gnipadarakṣitēnū 'rdharcenū 'numantrayate: "agnim parādṛṣṭvā 'iyadīnū 'rdharcena dhūmapadarakṣitēnū 'gnim anumantrayate*. The initial practices for the "army-fire" may accordingly be summarized as follows. With vs. 1, the sorcerer twirls a fire-drill (Kauçika 16. 9) made of *arvatika* and *badhaka* sticks (16. 11: cf. vs. 3, 4). Thereupon, while reciting the first half of vs. 2, he lays down some "old rope" (*jira-rajuḥ*,

Darila: apparently to serve as tinder) "in the place where the sparks [from the fire-drill] fall" (so Darila and Koçava). When the smoke appears, he exorcises it with the words

*dhūmīm parādīṣya 'mitraḥ  
hṛtsi ś dadhātam bhayīm.*

These then are our śha-pādas, adapted (*śaśnamāta*) to their first use. When the tinder breaks out into flame (*agnis jātām*), he addresses it with the words

*agnīm parādīṣya 'mitraḥ  
hṛtsi ś dadhātam bhayīm.*

And these are our śha-pādas, adapted to their second use. According to Atharvan standards, the half-verse in either form is good meter, and there is no call for emendation.

In the light of the ritual uses, the words of the sahitā appear plainly to be (not what we had supposed, a running bit of text, to be read as it runs, — but rather) the condensed form of two half-verses which vary by only a single word and are condensed by the non-repetition of all that is common to both. The critical interest of the case is heightened by its apparent antiquity; for the Cashmere recension also exhibits the same condensation: its reading, *agnis dhūmā* (intending *dhūmām*), although unatelligent and in the wrong order, nevertheless presents both alternatives, substantially as in the Vulgate. — I may add that Lāṭṣyāna's *Çrauta-Sūtra*, at li. 12. 10, admits an śha-pāda into its text, as variation upon RV. i. 50. 106. Somewhat similarly, AÇS. (at lv. 6. 8) and ÇÇS. (at v. 9. 11) have preserved a variant in the text: *hṛpa evas hṛpā svar tī va*; cf. note to AV. vii. 14. 2.

## 2. Orthographic Prakritisms.

At x. 9. 23, the word for 'pasterns' is written *rchārus* by SPT., and *rchārus* by Roth and Whitney (RW.). The Bombay editor reports no variant; but Whitney's O. and E., and apparently his K., give the noteworthy variant *rchāras*, and Ppp. supports it by reading *rchāras*. Verses 13–24 contain an enumeration of the parts of the sacrificial victim, and in so far the passage is analogous to the *ācamācāhagamāntras* of VS. (xv.) and TS. (v. 7. 11 ff.). The context of the clause *rchārahīḥ kopījātam* (VS. xxv. 8) leaves little doubt as to the equivalence of *rchāra* and *rchāra* (Mahidhara says *gūphāhāhāhā nīḥyāh*); while the corresponding clause in TS. v. 7. 13', *achārahīḥ kopījātam* renders the equation *rchāra* = *achāra* ineluctable. Whatever be the origin of these forms, the orthography of the Vulgate text appears distinctly to be a Prakritism, as is also the TS. form. Compare Pāli *ucchādana*, *ūghācchā*, *bhācchā*, etc., and Fischele's Grammatik, §§ 317–321, 327.

In the familiar house-building hymn, iii. 12, we have at 4c the prayer, 'let the Maruts sprinkle it with water, with ghee,' *uchintu udnā maruta ghr̥tina*. All of Whitney's mss. read *uchintu*, and so do all of SPT's authorities save two of his three reciters and his S. In their text, RW. accepted *uchintu*; but SPT. (following his K. V. S.) accepts *uchintu*, which is given also by the Paippalāda text (Ppp.); and in his note Whitney concludes by approving of SPT's *uchintu*. If, however, forms like *rchārus* are to be passed as admissible Prakritisms, then also it is competent to go to retain *uchintu* as the better-attested Atharvan reading. In neither case, of course, is there any doubt as to the

meaning; comm., *calohimāśā sūcanta*. — Without going into details, other cases in point may be briefly mentioned. At xix. 3. 4, 5, for *parihāsam* and *kaṭam* (accents apart), many mss. have *parihāsam* and *chavam*; and at x. 3. 6, for *parihāsa*, Ppp. has *parihāsa*. At xii. 4. 4 the Vulgate has *ucyasa*, while Ppp. reads *ucasa*. As I have hinted under xix. 34. 2, there may be hidden under the Ppp. variant *kyechra* some form of *grisa*, perhaps *grīyas*, nom. pl. fem. The reading of some mss. at xix. 39. 9, to wit *yāmicakub* (perhaps for *yāu māsīyāb?*), may at least be noted here; and the *ucyāyasa* of xix. 31. 12 may well be considered at this point in connection with the other variants *utthāyasa* and *utthāyasa* (cf. Pinchel, § 250).

### 3. Faulty assimilation.

Under this category may be put those instances of corruption of a text, in which the error arises from assimilating a word, in respect of ending or accent or the like, to some word or words in the immediate neighborhood which bear to the true form of the corrupted word a likeness sufficient to give rise to the confusion. Thus, in one of the metropolitan journals a couple of days ago, the jewel to be given to His Holiness at the celebration of his silver jubilee next April is described as "a topaz weighing nearly *founda* pounds." My emendation of *founda* to *four* was indeed pure conjecture; but it was a guess which even the timid would not call hazardous; and I subsequently saw it confirmed by the reading of another newspaper, which doubtless printed the paragraph in question from the very same source as the first one, to wit, the "Associated Press Despatches," and which thus represented another *pakka* of an identical tradition. I give some striking instances from the *sāhiti* of the Atharva-Veda.

Thus at xv. 7. 3, we read *śi 'nam śpo gachati, śi 'nau crādīhī gachaty, śi 'nau varśās gachati, yā eśā vīda*. All the authorities of SPP., both manuscript and oral, agree in reading *śpo gachati*, and so do those of RW. The Bombay edition, p. 332, retains the ms. reading; the Berlin ed. omends to *gachenti*. — In xix. 43 we have a sequence of eight verses, the first part of each of which is, alike in all, *gātra brahmarīdo yānti dīkṣāpā tāpasa sādā*. The third is an *śha-pāda*, reading in verse I *agnir mō tātra nayatu, with cōyir mō and śrya mō* and so on as variations until we get to vs. 7, where *śpo mō tātra nayatu* is read by all the authorities of both editions, including *sāhiti* and *pāda* mss., oral reciters, and even the text of the native commentary. Here again SPP. follows them, while RW. emend to *nayantu*. — At x. 6. 17, a part of Whitney's ms. read *śm imāś dēvā (p. -āḥ) mayim pṛthī amūcāta pambhāsam*, and so do a majority of SPP.'s authorities (see p. 765), oral and written. The confusion is plainly due to the *śm rija nīruṇo mayim pṛthī amūcāta pambhāsam* of vs. 15, and was perhaps helped by the *abādhnata*, six times repeated in the *vas.* ensuing. — The seeming difficulties of xix. 7. 4 are greatly relieved by assuming that *evāntu* is a faulty assimilation of an original *vahatu* to the *vahantu* at the end of vs. 5. The rare form *vahatu* may be compared with *evāntu*, *nūcātu*, *mūcātu*, and with the *sciatu* of the Ppp. variant to our xix. 33. 1. I have discussed the verse at length in an added note (Whitney, p. 909), and will merely add my reading of the halfverse: *śnam pāru (p. -vā) rācātam (as 3d singular) mō aśādhīrjam (p. -śhī śrjam) devy āttarī vahatu (p. devī āttarī ś vahātu): 'may the Former Ashāhīs give me food; may the Latter, the divine one, bring refreshment'*. — The cases of *gachati* and *nayatu* are well matched by one in Dīgha Nikāya, ix. 7, p. 181 top, where

we have the phrase *saññā uppajanti*, 'ideas arise,' and then, in the very next sentence, *eva saññā uppajanti*, 'a single idea arise,' with plural verb-ending, albeit the *eva* makes the breach of common concord most manifest.

In xix. 18 we have a case similar to those just noted, but its similarity is veiled by the fact that the corrupting element is far removed from the corrupted element in the text of the A.V. as we have it. As is set forth in my introduction to book xix. (see p. 895 of Whitney), the contents of that book resemble in large measure those of earlier books, and have in general the appearance of after-gleanings. Had the material of book xix. been part of the original collection, we should have expected to find the verses that now form our xix. 18 very closely associated with those of iv. 40 or v. 10 in the text, as they doubtless were in the memorial tradition. Hymn xix. 18 consists of five dyads or *pariyaya-dvayas*, one for each cardinal point and a fifth for 'the fixed and upward points.' They begin with *agnihā tē vāsurantam śchantu yō mā 'ghagāvat' pṛicya dīpī bhūddīvat*, and continue with *sōmam . . . dīkṣipagās, sūryam . . . pṛatigās*, etc., as variations. Through all ten verses, however, the authorities, manuscript and oral, and the commentary, are absolutely unanimous in giving the impossible *yō . . . bhūddīvat*. The corruption seems accountable on the hypothesis of a confusion with the nearly accordant phraseology of v. 10, *yō mā pṛicya* (etc.) *dīpī 'ghagūr bhūddīvat*, where the singular verb is entirely in place. RW. emend to *bhūddīvan*, while SPP. retains *-vat*, and the comm. is at much pains to make it out to be an equivalent of *abhitāḥ sarvato dāsayyūḥ* etc. In this connection, the reader may consult my note, at p. 859, line 14, of Whitney, respecting the *ś vidatam* given by many mss. at xviii. 3. 88.

At xix. 38, 1 only the accent is involved. The first half-verse, containing the demonstrative clauses, ends with *agnate*; while the second half, a relative clause, ends also with *agnate*, impossible, because accentless, and yet given by all the authorities of both editions. Both editions emend to *agnatī*. — At xix. 48. 5, *ś* both accent and endings are involved. In vs. 5 *pālas ś, d, e* read *yē ca bhūttēṇ jigrati, tē na atnēṇ jigrati, tē naḥ paṣṭēṇ jigrati*. All the authorities, oral and written, agree in giving *jigrati*, alike in *ś, d, e*; and *e* is wholly in place in *ś*; but is emended in both editions to *jigratī* in *d* and *e*, although Whitney notes that the accent in *d* might be tolerated as antithetical. He notes further that *jigrata*, imperative and accentless, would be better still for both *d* and *e*; and this reading the otherwise corrupt Ppp. actually has. In vs. 6, all the authorities (save SPP's A, which has *jigrati*) again read *jigrati*. As the indicative of *ś* ousted an imperative 3d pl. in *ś, d, e*, so here it seems to have displaced an imperative 2d sing., *jigrāhi*. RW. give *jagāhi* by emendation, and their conjecture is, once more, confirmed by Ppp. — Here may be mentioned the impossible *bhūyastha* of the much-discussed xviii. 4. 86, corrupted from *bhūyasta* by false assimilation to the correct preceding *stha*: for full details, see Whitney's and my notes on the passage, pages 863-4.

The instances given above relate to verb-forms; a few concerning substantives and adjectives and so on may now be adduced. At xiv. 2. 59 *kṛyavīntas* appears with the impossible accent *kṛyavāntas*: so read all of Whitney's mss. save D., and so nearly all of SPP's, and neither edition corrects it. A marginal note in my copy suggests that the blunder (*kṛyavāntas 'ghām*) may be due to the *kṛyavāto aghām* of vs. 61; and my explanation is confirmed, or rather emended for the better, by SPP., who (in his note on p. 814) attributes the wrong accent and *kampa* to the *kṛyavāto aghām* of vs. 60. — Again, at xviii. 3. 47, 48, we find in all (save one, Op.) of Whitney's mss., and in SPP's Cp,

the accentuation *ṛṣibhīḥ*, instead of the proper *ṛṣibhis*, which both editions give. Here SPP. acutely queries whether the *madhyadatta* of the AV. reading is not due to the *madhyadatta* of the RV. concordant, *pūbhis*, at x. 15. 9, 10. I think we may safely answer Yes. (See notes on the AV. passage.) The same word is again misaccented at xii. 22. 14, the blunder here, presumably, being ascribable to the *ṛṣibhīḥ* (= *ṛṣibhīḥ*) shown by many mss. in the next verse. Other very striking instances of faulty assimilation occur in the same hymn. Thus at vs. 8 we have *prathamābhīḥ*; and, accordingly, in vs. 9 and 10, *dhīṣṭībhīḥ* and *ṛṣīḥ*: the correct accent *-ī-* is not given by one of SPP's authorities, nor by any of Whitney's, save his D. and L., collated after publication. Yet again, in vs. 12 we have rightly *utārebhīḥ*; and, accordingly, in vs. 13, *utārebhīḥ*: not one authority gives the correct *utārebhīḥ*. In all these last four instances (vs. 14, 9, 10, 13), SPP. accepts the wrong accent, while RW. omend.

Peculiarly interesting is the case at xix. 46. 6. In vs. 5 we read *sahisaram prapō amśinaḥ dāpṭe*, 'a thousand lives are in this [amulet named] Unsubdued'. In vs. 6 the plain intention of the text is to describe the amulet as *sahisara-prapōḥ*; but all the authorities, the oral and (with two or three exceptions) the written, give in fact *sahisaram prapōḥ* (which is neither one thing nor the other), or else *sahisra prapōḥ* (which is also neither one thing nor the other). Even Ppp. shares the confusion and gives *sahasram prapōḥ*. This is clearly a case of half-way assimilation to the reading of vs. 5; and I am the more ready to accept such an explanation of the corruption in this place because, on two occasions, in referring to the Collation Book for the ms.-reading of this word, I caught myself looking at the wrong place, vs. 5 instead of vs. 6. An analogous case may be seen in its several stages in my note to xix. 28. 5, p. 942: *hṛddhī sapṭānām ā bhīṣadhi*, *sapṭānām bhī*, *sapṭānām bhī*.

At xix. 24. 4d we read *sōmāya rījhe pīridhāḥaḥ u*. Then, in vs. 5, all the authorities agree in making *pāda b* end with *abhiṣastipī u*: apart from the entirely strange and un-Vedic look of *u* in such collocation, the parallel texts (PGS. i. 4. 12; HGS. i. 4. 2; MP. ii. 2. 7) all read *abhiṣastipīḥ*, and we can hardly doubt that our *-pī u* is a faulty assimilation to the ending of vs. 4. With *bḥ* the case is substantially the same. — Finally, we may cite the verse *sipa 'amān prapō hṛgatām sipa vāgām prapōḥ kavamaḥ*, xix. 58. 2a, b. Similar anatheses with *sipa* *hu* occur at i. 1. 4, AB. ii. 27, VN. ii. 106. In our verse, some authorities, including nearly all the *pāda*-mss., begin *b* with *sipa hṛgatām*; the contamination seems clearly to proceed from the *sipa* + *hṛgatām* of *a*, unless indeed we are to assume a yet deeper-reaching corruption.

#### 4. Some account of Whitney's Commentary.

Whitney's autograph transcript of the text of the Atharva-Veda Saṁhita is contained in his Collation Books, dated "Berlin, Oct. 1851—Jan. 1852." The title-page of the edition of Roth and Whitney, dated 1856, implies the promise of a second volume to come. The unfulfilled parts of the promise are soon to be made good by the issue of Whitney's Commentary in the Harvard Oriental Series. The preface of the Berlin edition gave the specifications of the implied promise in eight items as follows: (1) an introduction to the Atharva-Veda; (2) critical and (3) exegetical notes; excerpts (4) from the *Pāda-pāṭha*, (5) from the *Pratīkākhyā*, (6) from the *Anukramanī*, and (7) from the ritual of the *Kaṇṭhika-Sūtra*; and (8) a concordance of the Atharva-Veda with the other Vedic saṁhitas.



As most of the work on the first volume had fallen to Whitney, so most of the work on the second was to have been done by Roth. In fact, however, it turned out that Roth's very great services for the criticism and exegesis of this Veda took a different form, and are embodied on the one hand in his contributions to the *St. Petersburg Lexicon*, and consist on the other in his brilliant discovery of the Cashmere or Paippalāda recension of the Atharva-Veda and his collation of the text thereof with that of the Vulgate recension.

Meantime, several items of the above-mentioned promise had been more than abundantly fulfilled by Whitney. In 1862 he published the *Pratīkhyā* (item 5: *Journal of the American Oriental Society*, vol. vii.), text, translation, notes, indexes, etc., — for accuracy, thoroughness, and *ἀριστεία*, a philological master-piece. In 1881 followed the (unpromised) *Index Verborum* (*Journal*, vol. xii.), in which was given a full report of the *paḍa-readings* (item 4). The *Table of Concordances between the several Vedic saṁhitās* (1882, *Indische Studien*, vol. ii.) and the *Index of Pratikas of the Atharva Veda* (1857, vol. iv.), — the first in large measure, the second in largest measure, the work of Whitney, — went far toward the accomplishment of the eighth item.

Of the outstanding items (1, 2, 3, 6, and 7), the one of most immediate importance was the second, the critical notes, giving the various readings of the mss. In his edition published in Bombay, 1895-98, S. P. Pandit had given the variants of the authorities, manuscript and oral, accessible to him, but not including the mss. in European libraries, nor the Cashmere version. Besides the mss. in Berlin, Paris, the Bodleian, and the India Office, collated by Whitney before publication of the text, he had also collated twenty years later (in 1875: see *Journal of the Am. Or. Soc.*, vol. x., p. cxviii, *Proceedings* for Nov. 1875), other mss. in Munich and Tuebingen; and Roth had performed the laborious and difficult task of making a careful collation of the Paippalāda text, and had given it to Whitney.

In 1878 Garbe gave us the *Vaitana-Sūtra* in text and translation; and that was followed in 1890 by Bloomfield's text of the *Kaṅṭha-Sūtra*. The inherent difficulties of the latter text and the excellence of Bloomfield's performance make us regret the more keenly that he did not give us a translation also. The material for report upon the ritual uses of the verses of this Veda (item 7) was thus at hand.

In the course of his long labors upon Atharvan texts, Whitney had naturally made many observations suitable for a general introduction (item 1). Roth had sent him a considerable mass of exegetical notes (item 3). In London, in 1853, Whitney had made a transcript of the India Office ms. (n<sup>o</sup>. 235, Eggingel) of the *Amkramanī* (item 6), and had subsequently added a collation of the Berlin ms. thereof. Finally, during the decades in which he had occupied himself with this and the related texts, he had noted in the *Collation Book*, opposite each verse of the Atharvan saṁhitā, the places in the other texts where that verse recurs, in identical or in similar form, in whole or in part; thus making a very extensive collection of concordances, with the Atharvan saṁhitā as the point of departure.

All this varied material Whitney had worked up into a running commentary on the complete text of the nineteen books of the Atharva-Veda, and to it he had added an extremely close and literal English version. Exclusive of the matter for the general introduction, the ms. of his commentary and translation, as he left it at his death in 1894, consisted of about 2470 folios. Some two years earlier, in April, 1892, the work was

already so far advanced that Whitney made what he called an "Announcement as to a second volume of the Roth-Whitney edition of the Atharva-Veda." The announcement was printed in the "Proceedings" of the Am. Or. Soc. for that date (Journal, vol. xv., pages cxxxi-cxxxiii), and will serve in lieu of a preface by Whitney. In it he expressed the hope that he might finish the work "in a couple of years or so"; and he closed with the following important statement: "The design of the volume will be to put together as much as possible of the material that is to help toward the study and final comprehension of this Veda."

Thus expressly did Whitney disavow any claim to finality for his work. His translation he regarded as wholly subordinate to his commentary, and we may be sure that he had his own good reasons for making the version as he did. But it is certain that the commentary will long maintain for itself a place of first-rate importance as an indispensable working-tool for the purposes which it is designed to serve. The subsidiary results that are to be won from the study thereof (the "by-products", so to say), are likely, I am convinced, to be abundant and of large interest and value. Moreover, we may confidently believe that Whitney's labors will incidentally put the whole discipline of Vedic criticism upon a broader and firmer basis.

Lastly, Whitney seems to me to have made it plain that a similar commentary is the indispensable preliminary for the final comprehension of the Rig-Veda. That commentary should be as much better and as much wider in its scope as it can be made by the next generation of scholars; for it will certainly not be the work of any one man alone. For this task Bloomfield's Vedic Concordance is likely to be the most important single instrument; and Brāhmana, Çrūta, Gṛhya, and other texts appertenant to the Rig-Veda, together with Epic and later texts, should all be systematically and completely excerpted, with the Rik sahitās in hand and with constant references made from the Rik verses to the ancillary passages which bear upon them. Thus to have demonstrated the necessity for so far-reaching an undertaking, may prove to be not the least of Whitney's services to Vedic scholarship.

It fell to me as Whitney's pupil and friend, and in particular as the Editor of the Harvard Oriental Series, to bring out his work. Its scientific importance called for the utmost feasible accuracy in printing, and for the best typographical form. Pains have not been spared to meet these requirements. The work is electrotyped, and will thus, it is hoped, be quite free from the blemishes occasioned by the displacement of letters, the breaking off of accents, and the like.

In the main, Whitney's manuscript was complete; but in unnumbered details, minor and major, there was still opportunity for long and patient toil upon the task of verifying all references and statements, of revising where need was, and of bringing the whole nearer to an ideal and unattainable completeness. What these details were, the work itself may show. Suffice it to say that two days ago, on the last day but one of the old year (1902), I had the pleasure of returning to the printer the corrected proof of the last page of the work, page 1009.

Harvard University,  
CAMBRIDGE, Massachusetts,  
New Year's Day, 1903.

CHARLES R. LANMAN.

SECRET NUMBER 50 10000000

## OVER EENIGE SPREUKEN VAN WALTHER VON DER VOGELWEIDE.

Onder de gedichten van Walther von der Vogelweide zijn de zoogenaamde „Sprüche“ uit een litterairhistorisch oogpunt het belangrijkste, omdat wij onze kennis omtrent Walthers persoonlijkheid, karakter en levensomstandigheden bijna uitsluitend daaruit moeten putten. Immers het wordt thans algemeen erkend, dat zijne minneliederen ons geen blik vergunnen in zijn leven, wel in de ontwikkeling zijner kunst. De spreuken daarentegen zijn, afgezien van de zuiver bespiegelende, bij uitstek „gelegenheidsgedichten“ in den zin, waarin Goethe dit woord gebruikt: zij zijn naar 's dichters geest en gemoed ontweid door een aanstoot van buiten, zij zijn, om een moderne uitdrukking te bezigen, voortgekomen uit het maatschappelijke en staatkundige „milieu“, waarin de dichter leefde. Juist wat naar de mid. minnedichten onthrekt, de „Besonderheit“, zooals Gervinze zegt, hebben deze pittige dichtstukjes in hooge mate: zij zijn zoozeer door de bijzonderheden van het milieu bepaald, dat zij voor ons min of meer duister worden, en wij zeer vaak naar de beteekenis moeten gissen. Bij deze moeilijkheid komt nog de, hoewel niet slechte, toch veelal onbetrouwbare overlevering van Walthers gedichten: in omvangrijke dichtverzamelingen van lateren tijd, waarin, langs niet te controleren wegen, van heinde en ver allerlei materiaal is samengevoeld. Niet alleen, dat de oorspronkelijke lezing nog al eens is verminkt of verloren gegaan, maar ook het antenrechap van Walther staat niet altijd vast.

In de laatste jaren is onze kennis van het geestelijk en maatschappelijk milieu, waaruit Walthers spreuken zijn voortgekomen, vooral verruimd door de onderzoekingen van Schönbach (o. a. Die Anfänge d. d. Minnesanges, Graz 1898) en Burdach (Walther v. d. Vogelweide I, Leipzig 1900), met name wat de politieke spreuken betreft, waarin Walther als woordvoerder der imperialistische partij tegen de politiek der Römische Curie optreedt. Wat echter die soort spreuken betreft, die een meer intiem, persoonlijk karakter dragen, tasten wij nog al te vaak in het duister rond. Dit ligt trouwens in den aard der zaak: alleen door een gunstig toeval kunnen historische documenten ons aanwijzingen geven omtrent toestanden en persoonlijke verhoudingen, als waarvan die spreuken de weerklink zijn. En men weet, dat het toeval juist voor Walther niet gunstig is geweest, slechts in één gelijktijdig document wordt zijn naam gevonden. Wanneer ik het dus waag, over eenige spreuken van dien aard de discussie te heropenen, dan spreek ik vanzelf, dat ook ik niets anders kan te berde brengen, dan gissingen, over welke waarschijnlijkheid ik gaarne het oordeel van vakgenooten zou vernemen.

In de eerste plaats wensch ik de aandacht te vestigen op de vijf spreuken: Lachm. 16, 28 tot en met 18, 15. Zij zijn, behoudens een kleine wijziging in de twee laatste, in denzelfden 'Ton' gesteld, dus op dezelfde melodie of variaties daarvan gezongen; de inhoud van de twee eerste raakt eenigszins de politiek; de drie laatste zijn zuiver persoonlijk. De twee eerste en het vierde zijn 'Rügelieder', het derde is een 'Streitlied' en het laatste een 'Danklied'. Zou er nu tusschen deze spreken ook een innerlijk verband kunnen bestaan?

In het eerste lied: *Philipp, künec hère*, wordt de keizer vermaand, vrijgevier te zijn, en gewezen op het voorbeeld van Alexander, zooals hij in 19, 17 aan Saladin en Richard Leunwenhart wordt herinnerd. Veel scherper spreekt de dichter het verwijt van schrevelheid nit in het tweede: *Wir suln den kochen räten*. Hier wordt Philipp niet genoemd, maar men kan na het betoog van Burdach niet meer twijfelen, of de spreuk doelt op hem, of althans op zijne raadslieden (de zulkige koke). De toespeling op 's keizers schoonvader of schoonbroeder, die hnn troon en rijk verloor, omdat zij de gedane beloften nit gierigheid niet nakwamen, geeft aan deze spreuk iets bijzonder hatelijk. Walther geestdrift voor den Stauer, die uit 18, 29 en 19, 5 tot ons spreekt, is hier blijkbaar aanmerkelijk bekoeld, en dit verklaart misschien ook, dat de dichter, die later zoo welsprekend zijn gloeiende verontwaardiging over den moord op Engelbrecht van Keulen zou uiten, geen woord van bestraffing vond voor den moordenaar van zijn eens zoo geliefden keizer. Wanneer nu Walther de kanselier des keizers met een kenken vergelijkt, zijne staatslieden met koka en de nit te deelen belooningen en gunsten met een stuk gebraad, dan schuilt daarin misschien ook een hatelijkheid<sup>1)</sup>. Dat de tijdgenooten er iets bijzonders in vonden, bewijst de ironische aanhaling van Wolfram v. Eschenbach: *W. 286, 10 hër Vogeleid sou braten sun*; de ironie vind ik in *Vogeleid* in verband met *braten*. Men moet bedenken, dat die stout-realistische dichtjes, die zoo diep ingrepen in het praktische leven, een verrassende nieuwigheid waren in de hooftse poëzie dier dagen.

De volgende spreuk *Was uren hüt frö Bine* is zeer duister en zal wij nooit voldoende opgehelderd worden. Bij de woorden *vor und nach der söne* moet men m. i. niet aan het noemen denken, zooals Wilmanns oppert. Zijne omschrijving: „die Bohne tangt zu keiner Zeit, weder vor noch nach Tische (bezüglich der physischen Wirkungen)“ maakt de zaak nit helderder, en verduistert daarenboven het woord *sol*. Wil men *söne* opvatten als *middag*, dan staat er; „zij is vóór en na den middag rot“, wat geen zin geeft. Het ligt voor de hand, dat op het jaargetijde gedeut wordt, en dan moet men onder *söne* wel met Lachmann den Hemelvaartdag verstaan. Ik zou dan voorstellen, hij het lezen den klemtoon te leggen op *söne* en *vor und nach* te vertalen door *omstreeks*. Voorts zou ik de gemeenschappelijke lezing van A en C: *wan ër(ot) in der sünne* willen behouden, en dus vertalen: „zij is omstreeks Hemelvaartdag (d. w. z. reeds in de lente) rot, en altijd vol wormen, behalve als zij nog geheel jong is“ (terwijl een halm in den zomer wel uitdroogt, maar niet rot). Het slotvers verklaart Lachmann: „vor der Bohne muss man ein Pater-noster beten, um ihrer los zu werden“. Ik geloof niet, dat dit de bedoeling is. Uit mijn eigen herinnering kan ik aanhalen, dat ik in katholieke kringen in het Rijnland herhaaldelijk deze uitdrukking: *libera nos a malo!* heb hooren bezigen, o. a. als er van een onangenaam mensch, een kwaad wijf, sprake was, dus ongeveer in den zin: „de hemel beware er ons voor!“ En dat wil Walther klaarblijkelijk hier zeggen. Ik geloof dan ook,

1) Zie Burdach, Der mythische u. d. geschichtliche Walther, Deutsche Rundschau Nov. 1902.

dat het woord *sed* in de hss. uit gewoonte is ingevoegd, en moet geschrapt worden, waardoor de lezing van C: *Blaue* behouden kan blijven. (Zoo ook Wackernagel en Bartsch).

Wat nu de bedoeling dezer zonderlinge spreuk betreft, zijn twee dingen duidelijk: vooreerst, dat zij een verweer moet zijn tegen een aanval van een anderen dichter, en ten tweede, dat de halm in den 'Abgesang' doelt op de strofep 66,4: *Mich hat ein halm gemachet frô*, waaraan hier beantwoordt: *er machet manec herze frô*. Men heeft daaruit opgemaakt, dat de aanvalver over het halmlied van Walther had gespot. Men zou echter nog verder kunnen gaan, en het vermoeden opperen, dat de onbekende bestrijder niet enkel een spottiedje had gedicht, maar dat hij tegen den maker van het venijnige 'Irâtenliet' de partij van Philips had opgevat. Hij zou bem bijv. hebben kunnen verwijten, dat hij van zulke ordinaire dingen als gebruden vleesch had gezongen, en hem spottend hebben aangeraden, liever van de ordinairste spijze, van bonnen te zingen, zoodat hij immers ook al halmen en stroo bezongen had. Dat zou een zeker licht werpen op: *si râtis sottenkisse*: de boon als vastenspijs<sup>1)</sup> tegenover het gebrâad! en de tegenstelling tusschen boon en halm ware dan toch verklaard.

Wij komen nu tot de spruk 15,1, waarin Walther verleedigd wordt tegen een aanval van een zekeren heer *Wicman* (in het Parijsche h. *Volcman*), van wien verder niets bekend is, waarschijnlijk een kunstbroeder. Dat dit gedicht van Walther afkomstig zou zijn, werd dikwijls in twijfel getrokken, het laatst door Saran. Beitr. z. G. d. d. Spr. u. L. XXVII, 1. Mij schijnt inderdaad het auteurschap van Walther hier zeer twijfelachtig, niet zozeer om enkele rhythmische en stylistische ruweden, als wel omdat ik mij een dergelijke manier van zeggen in den mond van Walther niet verklaren kan. Met Saran acht ik het onaannemelijk, dat Walther van zich zelve in den derten persoon zou gesproken hebben. Welke reden zou men daarvoor kunnen aanhalen? Die 'objectiviteit', waarvan Wilmanns (W. v. d. V. Ausg. 2. S. 143) spreekt, ligt geheel niet in Walthers hartstochtelijke natuur. Als hij van zichzelf sprekende, gezegd had: *ich, Walther*, dat zou ik begrijpen, maar niet, dat hij zich tweemaal *hër Walther* zou genoemd hebben. Daarbij komt nog iets, wat Saran niet vermeldt, de aanhef: „heer *Wicman*, is dat loffelijk, de meesters der kunst te willen hinderen in het dichten van zoo kunstige spreuken?" Mij dunkt, zóó kan alleen iemand spreken, die zelf niet tot het gild der kunst dichters behoort; er is inderdaad een zekere 'objectiviteit' in het gelicht, die verraadt, dat de maker buiten de kwestie staat. Het is zeer wel mogelijk, dat een voornaam heer, die Walther protegeerde, diens melodie gebruikt heeft, om er een verweerdichte voor hem op te maken. Dat zangwijzen van groote meesters door anderen, soms met onbeduidende variaties, werden overgenomen, komt in de mhd. lyriek herhaaldelijk voor: Walther zelf heeft Reinmar geopieëerd, en van Ulrich v. Siengenberg hebben wij parodieën op gedichten van Walther. Een *doctus* was alleen hij, die de vinding van anderen voor de zijne wilde laten doorgaan. Dat er overigens met dit gedichtje iets niet in den haak is, blijkt ook uit de overlevering in het h. C, die zeer sterk afwijkt van die in A, en hlijkbaar beforven is, wat men door mondelinge traditie heeft willen verklaren. Zelfs de naam van den aangevalen dichter is hier veranderd in *Volcman*. Ten opzichte van dezen heer *Volcman* nu waag ik een onderstelling te uiten, die op het eerste gezicht vrij dwaas zal lijken: ik geloof, dat hij met *Wicman* identiek is, en dat de naam *Volcman* eenvoudig op verschrijving en mislezing berust. Vóór mij ligt het prachtige facsimile van eenige bladen van het Parijsche h. door Mathien (Paris

1) Zoo ook *Gulst de Provinz, Bible, San-Marie, v. 1683*.

1851). Daarin is de *w* bijna niet te onderscheiden van *v*; de *i* kan door een kleine verlenging overgaan in *l*, zoodat veer *seic* licht kan gelezen worden *soic*; zoo kan ook *nam* en *sant* verward worden, want *m* en *st* zijn haast niet te onderscheiden. Als zulke onduidelijkheden in een pronkhandschrift voorkomen, dan mag men ze te meer veronderstellen in de kleine liedeboken, waaruit de verzamelaars putten. Ik etel dus, dat, kort gezegd, in de overlevering voorafgaande aan C, eens een scriba *nom* zette in plaats van *nam* (een typische font), en dat het aldus ontstane *Wicnam* door een afschrijver *Wolman* werd gelezen. Ik zal, om dit duidelijk te maken, de twee namen onder elkander plaatsen, in letters, geopieërd uit de hz. *Aerzoge van Anhalte* van het facsimile.

## Wicnam Wolman<sup>1)</sup>

Uit mijne eprvatting vloeit natuurlijk voort, dat de verminking in C niet geheel het gevolg is van menelinge, maar ook van slordige schriftelijke overlevering. Misschien is dit gedichtje eerst later bij de spreuken van Walther gevoegd, en ontving de breu van C het reeds in verminkten staat.

Of Wicman dezelfde was, tegen wien Walther de spreuk van *frs Bône* richtte, moeten wij in het mikkie laten. Het zou in elk geval verklaren, waarom Walthers verdediging juist dezes zangtoen van hem eendeende; en de aan een echo herinnerende overeenstemming in den aanbe van beide spreuken:

	Was éren hát fró Bône,
en	daz man só von ir singen sol?
	Hér Wicman, lot daz éra,
	daz man die meister irren sol?

zou dan niet toevallig zijn. Overigens is er in deze spreuk nog meer duister, met name de plotselinge vraag: *sous obe hér Walther kriche?* Men zou haast denken, dat Wicman hem, naar aanleiding van gebruid en halm, verweten had, laag hij den grond te kruipen. Dat zou een tegenspanner zijn van den lof, dien Gottfried v. Strassburg (Tristan 130,4) aan Blikr toeswaait: *als sort dis sweiment als der ar*. Misschien denkt de dichter zich reeds hier den aangevallene als het wild, en den aanvaller als jachthond, zooals aan het slot.

Op dit slotvers kom ik nog terug in verband met de volgende spreuk *Mir hát eis lieht von Franken*, welke interpretatie eveneens op groote moeilijkheden stuit. In A staat *lieht*, C heeft *het*, wat trouwens zoowel *lieht* als *kaars* kan beteekenen. Men heeft totzoo toe algemeen aangenomen, dat hier sprake was van een kaars, als symbool van een geschenk, dat de *Minaere* voor Walther zou meegebracht hebben, en verwezen naar 84,18, waar in dergelijken zin van een *kerze* gesproken wordt. Deze twee plaatsen zijn trouwens de eenige in de mhd. literatuur, waar *lieht* of *kerze* die beteekenis kunnen hebben. Men zou daarmee Fransche uitdrukkingen kunnen vergelijken, als *à chaque saint sa chandelle*; *sous lui devez une belle chandelle*, waarin *chandelle* een outbewijs of geschenk voor te bewijzen of bewezen diensten en weldaden beteekent. Deze zeer gewone spreekwijzen berusten ogetwijfeld op het gebruik, aan een heilige een kaars te efferen. Maar het lijkt mij onwaarschijnlijk,

1) Deze lettersorven komen niet geheel overeen met die van het hz.

dat dit bij Walther als een algemeen bekend gezegde twee keer zou voorkomen, en verder nooit meer. Saran (l. c.) heeft dan ook aan *kerze* in 84,13 een andere, zeer aannemelijke verklaring gegeven, en vat hier het woord *liet* inderdaad op als *lied*, waardoor de lezing van A zou vervallen. Het lied van Ludewig, dat de markgraaf aan Walther gebracht heeft, zou dan de voorafgaande spreuk tegen Wicman zijn. Aanvaardt men deze verklaring, dan wordt daardoor de samenhang tusschen de hier behandelde spreuken voltooid. Wel schijnt mij het argument van Saran, dat *vert* niet van een geschenk gezegd zou kunnen worden, onhoudbaar; men kan in elk geval verstaan: *dat*, wat de M. mij gebracht heeft, *komt* van Ludewig'. Daarentegen past de regel *es wot als er min hit gedicht* veel beter voor een loflicht, dan voor een geschenk. Maar het moest overtuigend schijnt mij het onverwachte slotcompliment, waarin Walther zijn begunstiger een goede jacht toewenscht, in verband met het even onverwachte slotvers *es jagent ir also ein leitlant nach seine*. Wanneer de heer Ludewig een hartstochtelijk jachtliehebber was, dan begrijpt men comiddehlijk, hoe hij op het beeld van een speurhond kon komen, en dan is Walthers compliment een woorklank daarvan, evenals de slotwoorden *nach ire* een echo schijnen van *nach seine*. Tegenover een vorgeefschte jacht staat hier een jacht met succes.

Naar aanleiding van de twee laatste verzen acht ik een opmerking niet misplaatst over de zonderlinge wending *das hundes louf... erhelle im... wot nach iren*. Men zou op het eerste gezicht geneigd zijn, in *louf* een schrijffout te zien voor *louf*, een jongeren vorm van *lied*<sup>1)</sup>. Het is mij echter gebleken uit het jachtgedicht van Hadamar v. Laber (ed. Stejskal), dat de *louf* van honden hetzelfde is, als *hant*, *ruore*, en dat onder *loufen* zoowel het jagen, als het daarmee gepaard gaande gebul verstaan wordt. Ziehier eenige bewijspplaatsen.

- |           |  |
|-----------|--|
| str. 179. | hiet ich min Herzo<br>an minem seil und waer ein och gewaltec,<br>den louf wolt ich mit ze fuesen jagen.   |
| 111.      | Die hunde et alle liefen,<br>das min gedanke dicke<br>ûf in die wolken riefen:<br>herre got, her ab von himel blicke,<br>und hoere ditze wunneslich gedoene! |
| 182.      | Ich jach, ob er die hunde<br>hôrte loudert loufen.   |
| 301.      | owê dax ez noch liefe,<br>dax ich die selben hunt noch hoerent wârde! <sup>2)</sup>  |

Lachn. 33,1 opent eene reeks van zeven strophen, waarin paus Innocentius met groote heftigheid wordt aangevallen. Deze eerste spreuk bevat een buitengewoon lastige plaats, waaromtrent de meeningen zeer uiteenloopen. Het zijn de twee verzen:

nu kretz in sin awarzes buoch, dax ime der hellemôr  
hat gegeben, und ûz im leest slint rôr.

<sup>1)</sup> Dit is het geleerstaalste woord vóór het gebul der jachthonden, Had. v. L. 425 *doch hôrte ich woter gretze liê noch leitunt; rouf*, dat ook in aanmerking kon komen, wordt alleen van vogels gezegd.

<sup>2)</sup> Zoo ook Oswald v. Wolck. (ed. Schatz) XXII, 47: *die hant, der stimt mir nie wolt lauften awas*.



De pons wordt hier van toovenarij en van een verbond met den booze beschuldigd, evenals in 33,31, waar hij met den toovenaar Gêrbret op ééne lijn gesteld wordt.

Wilmanns (t. a. p. blz. 185) vermeidt niet minder dan zes uitleggingen, gepaard met emendaties, en sluit zich bij de tweede verklaring van J. Grimm aan: *laest stân rîr*: 'der Papst schneidet sich seine Pfeifen', waarmee hij vergelijkt: 'wer im Rohr sitzt, hat gut Pfeifen schneiden'. Mij schijnt de gissing van Wackernagel en Bezenberger het meest aanneemelijk, dat *laest* ontstaan is uit *laest* = *laeset*. De bezwaren van Wilmanns tegen *is im laeset stân rîr* zijn licht uit den weg te ruimen. Als men zegt: 'er spielt Klavier vom Blatt', dan is 'er blâst Pfeife(n) aus einem Buche' svengoel mogelijk. Wat voorts dan pluralis *stân rîr* betreft, zou men met het oog op de gebrekkige overlevering van deze strofe ook kunnen lezen *laeset er stân rîr*. Maar mij dunkt, dat dit niet noodig is. Het meervoud laat zich verklaren door de gelachte aan een schalmei of herderstuit, die uit verschillende aaneengebonden rietjes bestaat. Dit instrument past uitstekend voor den herder van Gods kudde. De ongetrouwe herder blaast aan zijne kudde een valsch lied voor, waardoor hij de hem toevertrouwde schapen misleid<sup>1)</sup>.

Een overeenkomstige plaats vond ik in de liederen van Muskatblât, en wel 81, viii (ed. Grotte), waar de dichter aan de vorsten en henschoppen, die het licht der christenheid moesten zijn, het slechte voorbeeld verwijt, dat zij aan de menigte geven:

Ir grossen heubt, ir sit bedeut  
uff<sup>2)</sup> gûem epor, ir pift daz rîr  
mit grossen vâgelympen.

Mocht Muskatblât het vers van Walther gekend en nagevolgd hebben, dan zou daarvoor de gissing *laeset* bevestigd worden.

Op twee plaatsen geeft Walther aan zijne uitleggers een harde noot te kraken in een rijmwoord op een eigennaam: het zijne 82,11 *Stollen*: *knollen* en 82,17 *katzen*: *Atzen*. De beteekenis dezer woorden is uit het zinverband absoluut niet op te maken, en alle onderzoekingen daaromtrent leidden steeds tot 'non liquet'. Ik waag nu in alle bescheidenheid een poging, om althans de verklaring der tweede plaats een stapje vooruit te brengen.

Gêrhart Atze, een dienstman van landgraaf Herman van Thüringen, had, zooals wij uit 104,7 vernemen, te Eisenach een paard van Walther doodgeschoten, en weigerde onder een mal voorwendsel, de schade te vergoeden. Het schijnt, dat Walther bij den landgraaf geen recht kon verkrijgen. Vandaar de wraakneming door het spotters 82,11: *At ze hove, Dietrich!* Het is een dialoog tusschen Walther en zijn schildknaap, wien hij een paard ter leen aanbiedt. Hij laat hem de keuze:

wedr rîtes gerner eine guldin katzen,  
ald einen wunderlichen Gêrhart Atzen?

Het spreekt vanzelf, dat er hier van een gouden kat geen sprake kan zijn. Een *guldin katze* zou desnoods ook een gouden munt met den kattenstempel kunnen beteekenen, zooals het ofr. *ferin au chat, matle au chat*. Maar daarmee komen wij niet verder; er moet natuurlijk een dier bedoeld zijn. Nu wordt *katze*, evenals *mit. catalus, calida*, ook wel gebruikt voor een jong dier in het algemeen; men zou dus hier aan een jong paard kunnen

1) Verg. ook 33,30: *sin hîrte ist rînem wete in warden under sinen schîfen*.  
2) Dit zal moeten zijn *wa. nhd. ðz*.

denken. In dat geval is *guldin* vermoedelijk *goudkleurig*, d. w. z. rood, volgens het toenmalige taalgebruik. Trouwens, wij zeggen ook *goudos*, *Goldfuchs*. Wij hebben aldus een dragelijken zin gekregen, hoewel het idee zeer vreemd blijft. Walther vraagt: „Rijdt gij liever een (dat?) goudvosje of dien malen Görhart Atze?“ De knaap gaat op de scherts in, en zegt na eenige hatelijkenheden aan het adres van den paardenschieter: „Geef me maar dien Atze“, waarop het antwoord volgt: „Nu ge Atze hebt begeerd, moogt ge te voet gaan.“ Deze verklaring is volkomen duidelijk, en toch voldoet ze niet, omdat alles op een vrij flauwe aardigheid neeromt, en de slotwending niets treffends heeft. „Der Gedanke ist matt“, zegt Wilmanns. Er is hier geen spoor van den hartstocht en het vlijmend arcasme van Walther.

Niet zonder eenigen schroom durf ik de vraag te opperen, of Walther in die twee verzen soms een dubbelzinnigheid heeft gelept? Moesten zijne hoorders bij *riest eine Katzen* niet aan *Katzenritter* denken? Ik weet wel, dat dit scheidwoord eerst in de 14<sup>e</sup> eeuw voorkomt, maar het is zonder twijfel oud. In verband hiermede trefst het, dat de dieren, waarmee Atze vergeleken wordt, *katz*, *affe*, *guyaldci*, alle drie zinnebeelden van wellust en ontucht zijn. Misschien werd *cata*, *katz*, onder den invloed van *catamita* \*) meer bijzonder gebruikt ad designandum virum, qm se viro praebet, feminae instar. Dat men bij *catamita* aan *cata*, *katz* dacht, blijkt ten duidelijkste uit het daarmee zonder twijfel in verband staande Fransche *ekaltamite*. Men begrijpt dan ook, hoe *Katzenritter* aan die beteekenis komt. Misschien is de oplossing van het raadsel op dit spoor te vinden. Brandmerkt Walther zijn vijand als een „katamite“<sup>2)</sup>, dan wordt de onnossele scherts een verpletterende boon. En hoe scherp wordt dan de pointe: *sit du Atzen hdt gegert!* Het feit zelf behoeft ons niet te verwonderen. Hoe welig deze ondoogd in de 13<sup>e</sup> eeuw tierde, gelieve men na te lezen in Schultz, Das heftische Leben I, 464 fig., waar ook de bewijspiaatsen te vinden zijn, o. a. een vers van een naamgenoot van Walther (van Châtillon) *Se mures effeminant et equa fit equus*, dat een treffende overeenkomst vertoont. Wat we nu van het hof te Eisenach weten, is met mijn veronderstelling niet in tegenspraak: het ging er woest toe: een voortdurend gewel van inheemschen en gasten van soms zeer verdacht alcohol, drinkers en vechtersbazen, op wie de oostersehe zeden niet zonder invloed gebleven waren. Wij kunnen a priori vermoeden, dat het met de zedelijkheid in zink een milieu niet te best gesteld moest zijn.

Natuurlijk zouden hiermee niet alle moeilijkheden verwijnen. Waarom bijv. *guldin*? Staat dit in verband met de uitdrukking bij Berthold v. Regensburg: *din rôte stude?* Maar ik wil niet de eenige gissing op de andere stapelen. Hoer ik niet reeds de woorden van Mnskathüt: *Ir sit bedoubt uss güdem spor?*

AMSTERDAM.

J. J. A. A. FRANTZEN.

1) Dit *catamite* naar het model van *catamita* gevormd.

2) Dit woord schuilt in een duistere plaats bij Oswald v. Wolkenstein, Weber XXVIII, 24; Schatz XVII, 18, die beiden *Katamiten* geven. Zie ook Mhd. Wb. I. v. *Anteus*/c. Sabine waarachtig Oswald bij zijn vertrek naar het Heilige Land: *hät dich vor Katamiten??*



## VOORTLEVEN VAN VERDWENEN KLANKEN IN DEN SANDHI.

(DIALECTEN VAN AALST EN LEEUWEN)<sup>1)</sup>.

Het is een gewoon verschijnsel in onze dialecten, dat zekere aansluit-consonanten dan eens uitgesproken worden, dan weer niet, en dat daar, waar ze wegvallen, hun invloed in den sandhi van den volgende aansluit-oesnettemin werkzaam blijft<sup>2)</sup>. Doch veel opmerkelijker is het feit, dat zekere klanken niet alleen voor de uitspraak, maar ook voor het spraakbewustzijn in an- of aansluit verloren gingen, en, dat de siphonometiek nochtans dezelfde is gebleven, m. a. w. dat de sandhi-wetten, niettegenstaande het te loor gaan in an- of aansluit van zekere klanken, ofwel niet toegepast worden, waar men hunne werking zou verwachten, ofwel blijven gelden, alsof de klanken nog werkelijk uitgesproken werden.

Vóór consonant luidt b. v. ons vrouwel. onbep. lidwoord *en*, het onz. *e*: Leuv. *en vrā* *eene vrouwe*, *e kind een kind*; *e kind* komt van *en kind* (vóór vocaal-aansluit wordt en behouden: *en nes een huis*), en de *n* is hier verdwenen krachtens den algemeenen sandhi-regel der onbetoonde lettergrepen, alwaar aansluit- en vóór aansluit-consonant de *n* verliest<sup>3)</sup>. Waarom werd dezelfde regel niet op het vrouw. *en* toegepast en zegt men niet *e vrā* zoals *e kind*?

Het antwoord ligt in den vroeger bestaanden vorm van 't vrouw. *en d. l. ene* waar de eind-*e* de toepassing van den sandhi-regel verhindert en de *n* voor apocope gevrijwaard heeft. Later is die *e* zelf weggevallen, doch hare phonetische invloed leeft voort in *en*<sup>4)</sup>.

Zoo verradit soms de sandhi van eens aansluit-consonant een verdwenen aansluit-consonant van het voorafgaande woord.

1) Taalverschijnselen als die welke hier ter sprake komen zijn zeker aan vele, zoo niet aan alle Nederlandsche dialecten eigen; doch ik heb mij bepaald bij de dialecten van Aalst en Leuven, waar de feiten resp. door den H. Prof. Colinet en door mij waargenomen werden. In de *Leuvenische Bijdragen* (1<sup>ste</sup> jg. 1896: *Het Dialect van Aalst*; 2<sup>de</sup> jg. 1897: *Het Dialect van Leuven*) zijn ze reeds, alhoewel niet in hunnen samenhang, behandeld geworden. — De spelling in de dial. voorloopen gevolgd is, zoveel mogelijk, die der *Leuv. Bijdr.*; *e* is da onduidelijken vocaal, ook is de diphthongie (te = *ie*), *n* = nagesnate korte *en*, *m* = korte ongevonde *en*, *h* = *ch*, *m* = *eg*.

2) Ndl. ze gaat uit luidt te Leuv. se gaat niet; ze gaat vallen en *en* vallen voor vallen, zeels *deest* falen *deest* vallen voor *deest* vallen.

3) Cf. *Leuv. Bijdr.* II, blz. 152.

4) Daarom schreef Prof. Colinet *en*, en nam ik voor mijn dialect die spelling over. — In hetzelfde geval als het vrouw. *en* en *en* verkoren het negatieve *en* en het vóórwoord *en*. Cf. *Leuv. Bijdr.* I blz. 202; II, blz. 227.

In de Aalstersche woordjes *mé* en *ni* *met*, *niét*, wordt de eind-dentaal van den oorspronkelijken vorm nergens meer gehoord. Nochtans, wanneer de anlaut van het daarop volgend woord eene voor sandhi vatbare consonant is, zoo wordt die in de nitspraak gewijzigd alsof de dentaal *mé* en *ni* nog ten volle gearticuleerd wort: *mé had met goed* in plaats van *mé gád*, *ni kúd niét goed* in pl. v. *ni gúd*<sup>1)</sup>.

Het Leuv. mann. onbep. lidw. levert ons voor het besproken taalverschijnsel een merkwaardig voorbeeld op. De nitspraak er van weifelt tusschen *enen* (*enem*, *ene*), met zwakke anlaut *e*, en *nen* (*nem*, *ne*). Vóór *enen*, enz. neemt de voorafgaande anlaut den vorm *aan*, dien hij voor iederen vocaal-anlaut aanneemt; vóór *nen*, enz. kan hij blijvew zoonks vóór *enen*, ofwel uitgesproken worden als vóór een gewoon n-anlaut, b. v.: Leuv. *dá was ene kie*, *dá was ne kie* of *dá was ne kie daar was een(en) keer* (*een*), *ik vrag ene fraa* *ik vraag enen frank*, *ik vrag ne...* of *ik vrüh ne...*, *ik shrév enem brief* *ik schreef enen brief*, *ik shrév nem...* of *ik shrév nem...*, *g éd enen oud gij hebt enen hond*, *g éd nen...* of *g ét nen...*; naast *ik was nogal...*, *jü oh nie ja of neen*, *ik shrév er nes...* *naar huis*, *g ét niks...* *nists*. De gang van het verschijnsel ligt duidelijk in de drie naast elkander levende uitspraken besloten<sup>2)</sup>.

In verband met deze sandhi-werking staat die van de reeds lang verdwenen articulatie der anlaut *h* in zekere Leuv. en Aalst. samengestelde woorden of uitdrukkingen, die als samenstellingen mogen aangezien worden.

In den sandhi wordt *h* anlaut algemeen als vocaal-anlaut behandeld: Nl. *de eer* en *de heeren* luiden b. v. in Leuv. *d'ier* en *d'iere*. Nu, vóór vocaal-anlaut veranderen de anlaut-stemlooze spiranten in stemhebbende: *f* < *v*, *h* < *g*, *s* < *z*, en de stemhebbende blijven staan: Nl. *ons hart* luidt b. v. in Leuven *onz ét*, enz. Toch zien wij dien sandhi-regel niet toegepast in de volgende gevallen: Leuv. *dahir daghur* naast *vé nen dag ire* voor *enen dag huren*, *es* *ler* *ons Heer* naast *onz lerschap* *ons heerschap*, *nesave hute* *houden* naast *en nez áve een hute houden*, *nesir Anshuur* naast *en nez ire*, *vlesues vleeschhuis*, *Vlesávvers* *Vleeschhouwers* (familienaam) naast *vlez éte vleesch eten*; de woorden die in 't Nl. op *-heid* uitgaan: *woesed wijsheid*, enz. Waarvan komt die schijnbare uitzondering op de gewone regels van dea sandhi zooniet van den oorspronkelijken *spirite asper*, welke in zekere gevallen zija invloed op den voorafgaanden anlaut behouden heeft?<sup>3)</sup>

De sandhi, door het Leuv. en Aalst. adv. en pronomen er vóór zich bewerkt, vermaakt daar ook eenen vroeger bestaenden consonant-anlaut. Men zegt b. v. te Leuven *és* *er* *is* *er*, *was* *er*, *as* *er* *als* *er*, *dater* *dat* *er*, *water* *wat* *er*, *güter* *gant* *er*, *géfter* *geeft* *er*, enz.; *ik* *les* *er*, *éf* *er* *hef* *er*, *lah* *er* *lach* *er*, enz. die nooit vóór er een stemhebbenden anlaut gedoogen; *ik* *gef* *er* *geef* *er*, *blús* *er* *blaas* *er*, *züh* *er* *zaag* *er* (naast *gev* *er*, *blúz* *er*, *züg* *er*; *ik* *wés* *er* *woes* *er*, *bléf* *er* *bleef* *er*, *zah* *er* *zag* *er*, *gaf* *er* (naast *wéz* *er*, *blév* *er*, *zag* *er*, *gav* *er*).

1) Cf. Leuv. Bijdr. I, blz. 198 en volg. Te Leuven wordt de dentaal van die twee woorden behandeld als de caëli-dentaal van het ukw. Ze blijft in present staan, onder den vorm *t*, vóór vocalen waart ze behouden en valt weg vóór consonanten, zonder haar sandhi-effect te verliezen. Cf. Leuv. Bijdr. II, blz. 116, 226.

2) Cf. Leuv. Bijdr. III, blz. 117 en volg. De vorm *ene* is seddamer dan *en*. Het schijnt nu, dat ik vóór *enen* en *n...* articuleer: en *vrüh* en *ne* *man* *ene* *vrouw* of *en(en)* *man*; de voelgdrukke *wé* *of* *drinking* *ne* *fraa* *van* *knepman* *en(en)* *frank* *en(en)* *koopman* Fr. *un* *franc* *marchand*, wordt nooit anders uitgesproken. — Dit is niet doen zich het Aalstersch taalgeen tegenwoordig op dezelfde wijze voor.

3) Cf. Leuv. Bijdr. I, blz. 59, 192. De spelling is *oishur* *oishur*, *oeshur*, enz. — Wanneer de anlaut vóór *h* seddamer in komt het verschijnsel niet voor: Leuv. *Heivervues* *Brouwers*, Aalst. *Smilkekeude* *Oud-mannekshuis*, voor *Heivervues* en *Smilkekeude*.

In al die gevallen zouden wij vóór er uitsluitend eenen stemhebbenden aansluit moeten verwachten. Men spreekt inderdaad uit: *ez eel is hij? was eel was hij? dad ez dat is, wad ez? wat is? gúd en gaat nau (veeg); ik los af ik los af, év wv hef op, lag set facht uit.*

Luidde die er wellicht der — een vorm van 'adv. en 'pron. welke in vele gevallen voor er gebruikt wordt \*) — en is de sandhi-working door de weggevalen *d* van er veroorzaakt? Indien wij alleen te doen hadden met de verbindingen *water* (= *wet der wat er*), enz., d. i. met de gevallen van aansluit of *d + d*, dan konden wij die oplossing als gewettigd aanzien. Inderdaad *d. t + d* wordt in den sandhi *t + t < tt < t: dweel dan < dwe tan dood doen*, enz. 2).

In andere gevallen nochtans, indien men aanneemt dat onze Sandhi-wetten sedert de middeleeuwen niet van aard veranderd zijn 3), kan *d*-aansluit niet in 't spel zijn, dewijl znlke aansluit den voorafgaanden stemloozen spirantaansluit overal in eenen stemhebbenden wijzigt en den stemhebbenden bewaart; *ik blév der ik bleef er, ik gív der twee ik geef er twee*, enz.

Het schijnt dus, dat men deze sandhi-effecten niet anders kan verklaren dan met te veronderstellen, dat het adv. of het pron. of beide — want tusschen twee door vorm en betekenis zoo nauw verwante woordjes kan de verwarring van ouds dagteekenen 4) — toen ze de phonetische wijziging van den voorafgaanden aansluit deden ontstaan, met stemloozen dentaalansluit uitgesproken werden. Dergelijk aansluit vinden wij terug voor de partikel in het oude *thar*, voor het pronomen in den gen. pl. van het oude demonstrativum *ther*.

Dezelfde Sandhi-verschijnselen veroorzaakt het enclitisch subject en object-pron. *Aanst. en*, *Leuv. em* (ook en alhoewel minder en platter, en dan uitsluitend als subj.-pron. gebezigd). Het eenige verschil in den sandhi tusschen dit voorbeeld en het voorgaand is dat de dentaal van het pron. *em*, *em* nooit in eigen vorm in onze dialecten verschijnt.

Ziehier de feiten voor 't dialect van Leuven: 't emphatisch obj.-pron. *ém* wordt in den sandhi behandeld als een vocaalansluit (*ge gúd ém úle ge gaat hem halen* enz.), 't enclitisch obj.-pron. zólden als een vocaal, bijna altijd als een stemlooze consonantansluit (*ge gut em úle*). 't Enclitisch subj.-pron. *em*, en (de *m* is oogenschenlijk aan 't obj.-pron. ontleend, *em* is de oude vorm) wordt altijd als een stemlooze consonantansluit behandeld. Afgesien van 't obj.-pron. waarvan de bespreking ons te verre zou leiden, zoo komen wij tot de slotsom in de *Leuv. Bijdr.* omstandig door Prof. C. voor 't dialect van Aanst, door mij voor dat van Leuven gemotiveerd, dat hier ook een stemlooze dentaalansluit in 't spel is en dat wij den oorspronkelijken vorm van *en* in het oude demonstrativum te zoeken hebben 5).

Wat er ook van zij, het schijnt mij genoegzaam bewezen, dat er in beide dialecten

1) Naast *ik gíf er twee* *er* en al de volgende, hoort men ook dikwijls *gíf der em*. Na *l. m. n* begint men insgelijke *er* of *der*: *ik wat er of der heb er, won er of der ge er, enz.*

2) De vormen *dater, wader, glister, gúfter* behooren *m. l.* ontleed te worden als *da-ter; wa-ter; gú-ter, gúf-ter*; *cf.* *da ene... dat wij... wa blít? wat belíft u? enz.*

3) Men moet in acht nemen, dat de *Mnl.* spelling den sandhi, alhoewel gedeeltelijk en dikwijls inconsequent, toch genoegzaam voorstelt om het toemalig bestaan der tegenwoordige regels waarschijnlijk te maken." Prof. Colinet, *Leuv. Bijdr.* I, blz. 185.

4) Te Aanst en te Leuven, soosde vrouwen in 't *Nél.*, hebben ald. en pron. dezelfde vormen. — Wat al deze punten betreft, slook de vraag hoe de sandhi onze werkloos is gebleven, zie de uitvoerige bespreking van Prof. C. in de *Leuv. Bijdr.* I, blz. 184—190.

5) *Leuv. Bijdr.* I, blz. 190—193; II, 147—149.

zekere klinken in an- of aushat uit de uitspraak en zelfs uit het spraakbewustzijn verloren gingen, welke wij aan hunnen voortlevenden fonetischen invloed kunnen erkennen<sup>1)</sup>.

Vanzelf dringt zich nu de vergelijking op tusschen deze feiten en den voortlevenden invloed der F, h.v. in Homeros' taal. En 't is ons toegelaten, bij het licht dat ze op een soortgelijk verschijnsel werpen, de hypothese ten minste omzichtig te vinden, welke Moaro in zijne *Grammar of the Homeric Dialect* formuleert als volgt: "Another supposition . . . is that the words which originally had initial F the ordinary effects of an initial consonant remained after the sound itself was no longer heard"<sup>2)</sup>. Hij haalt de Fr. voorbeelden *le hēros, la hauteur* aan en zegt: "Similarly, then, it may be held that the facts of Homeric metre only prove the habit or rule of treating certain words as if they began with F".

Niemand zal 't ontkennen, een groot gewicht hebben voor deze hypothese de gevallen, die hooger besproken werden. Ze laten ons toe, de bezwaren, die Moaro zelf er tegen inbrengt, uit den weg te ruimen. Wanneer hij h.v. aan de wettigheid van de vergelijking tusschen het geval van F en dit van de Fr. A twijfelt en zegt: "Moreover the retention of a traditional usage of this kind is very much easier in an age of education", dan mogen wij hem gerust stellen; immers onze tongvalen worden noch geschreven, noch tot eenig lotterkundig doeleinde gebruikt en zijn er verre van af, een "age of education" voor te stellen. Zoo is het ook met een tweede bezwaar: "It seems difficult to believe that the F would have kept its present place in the memory of the poets unless it were familiar, either to the ear as a present sound, or to the eye as a letter in the written text". De feiten zelf weerleggen die meening. Het weifelen van den invloed der F wordt zeer verkeerbaar, wanneer men nagaat, dat h.v. de drie uitspraken *dū was ene kie, . . . was ne . . .* en *was ne . . .* naast elkander in dezelfde stad, ja, door denzelfden persoon gebezigd worden.

Wat nu eindelijk de verlenging betreft door F in zekere gevallen voor zich bewerkt, niets m. l. belet ons aan te nemen dat, bij het verdwijnen der eigenlijke F articulatie<sup>3)</sup> deze zou overgegaan zijn in een van den voorafgaanden klank moeilijk te onderscheiden geluid, dat alsdan verlengend zou gewerkt hebben, en wiens invloed, na het totaal wegvallen van F, zou hebben voortgeleefd. De verlenging voor andere verdwenen klinken zou op dezelfde wijze kunnen uitgeleefd worden, met inbegrip van de 3 p. pl. der 2<sup>e</sup> tijden op -v (voor -r): *ἔβαν ἀνδρῶν*, enz.<sup>4)</sup>.

LEUVEN.

DR. LEO GOEMANS.

1) Onder den titel *Note sur les sons disparus* levert ons de H. Rousselot in de *Rev. des Études Grecques* *Études de Celfrœus*, blz. 207 en volg., den werkzaamigen titelzug eener mechanische proefnemer verschil tusschen beide uitspraken vermenen; met zijn fonetisch toestel vond hij de reden van 't verschil in de trillingen der *ἄ* en de explosie der *ἄ*, in *ἄ* = *arbo* integendeel blijft er, tusschen en in de uitspraak, volgens den H. R., waarschijnlijk een geluid vernadi. En de uitkomst phonetisch bevestigd ons échappent comme leurs pressions."

2) blz. 378 en volg.

3) «La chute des consonnes n'est pas un phénomène aussi simple que le mot semble le dire. Ce n'est pas une chute à proprement parler, c'est un amoindrissement progressif dont on ne peut entre autrement les étapes que là où il est en train de se produire." Cit. l'Abbé Rousselot, op. cit. blz. 281.

4) Moaro, op. cit. blz. 345 en volg.

## DE BEGRIPSVERWANTSCHAP VAN LICHT EN DUISTER IN HET INDOGERMAANSCH.

Als het woord van Steintal waarheid bevat: „die Etymologie ist die Geschichte der populären Begriffsbildung“, dan kan de linguïstiek van onschutbare waarde zijn voor de psychologie der volken, door de begripontwikkeling in de taal tot haar oorsprong te volgen. Ook dan, ja wellicht dan vooral, wanneer een maatschap tegenstrijdige betekenissen schijnt te omvatten.

Veel is er geschreven over deze paradoxe in de semantiek. Wat de bewering van Carl Abel betreft, *Gegenstand der Ursprache* 14 vlg., dat al. alle begrippen door vergelijking ontstaan en de mensch zijne oerbegrippen slechts door tegenstelling kan vormen. — zonder twijfel kan zij in hare algemeenheid den toets der kritiek niet doorstaan. Ook honds ik het er voor, dat de historische „Gegensinn“ zelf in tal van gevallen noch tot den certijf,

noch tot een oervorm opklimt. Zoo is *εὐκτασι* als vox media: verwacht 

	hoop
	vrees

 etellig eene Helleensche ontwikkeling uit de grondbeteekenis „willen“ van den Idg. wt. vel; ook zou men naar aanleiding van Xenoph. *Anab.* I, 6, 7, waar *εὐκτασι* „onmacht“ beduidt, niets op de oorspronkelijke beteekenis van den wt. *drē*: dā „sterk zijn“ kunnen afdingen. Verder denke men aan voces mediae als *εὐχάλα, ευαφροσύνη, periculum* (Bréal, *Sémantique* 110), *altus, sacer, facinus, enteludo*, e. a. Het lat. *praesens*, bevroren, schijnt zich uit den middelterm „verschroeld“, en deze uit „verbrand“ te hebben ontwikkeld; daarentegen wijzen al. *tiselen* (van warmte en kou) > mul. *tiselen*, frequent. van *tindan* branden, goth. *tandjan* aansteken, en ohd. *zandān* gloeien, op een germ. wt. *tind* met de bet. „prikkelen“, „doen trillen“.

Tot de belangrijkste verschijnselen op dit gebied behoort wel de begripsverwantschap van „licht“ en „duister“. Bedrieg ik mij niet, dan dient men ook hier twee typen van wortels wel te onderscheiden. In het eerste geval is de wt. *zawe* vox media, en vloeien gemelde begrippen rechtstreeks of onrechtstreeks uit zijne grondbeteekenis voort. Bij de wortels der tweede soort is het begrip „licht“ den wt. eigen; maar aldus wordt de grondbeteekenis genuanceerd en ontwikkelt zich de schakeering ten koste van het hoofdbegrip.

### TYPE I.

Bij de wortels dezer type ontwikkelt zich het begrip „zien“ of uit de grondbeteekenis, of uit het begrip „licht“: zien is „helder zijn“, „glanzen“ van oog en voorwerp, vgl.



Bechtel, *Sinnl. Wahrn.* 157. Uit „zien“ vloeit verder het begrip „weten“ voort, vgl. J. Baner, *Das Bild in der Sprache* 21.

1. (s)keg = bedekken  $\left\{ \begin{array}{l} \beta \text{ beschutten, beschermen} - \text{acht slaan op} - \text{waarnemen, zien.} \\ \gamma \text{ verduisteren.} \end{array} \right.$

a. Gr. *εστρον* huid, leder, lat. *scutum* schild, *cutis* huid, on. *skann* schild, ohd. *hst* hnd. —  $\beta$ . On. *skil* toevluchtsoord, ohd. *schir* bescherming; skr. *ks* zien, *karis* „ziener“, gr. *κωσ* zie, begrüp. *κωσ* ken = \**κω-κω*, zie echter Fröhde, BB. XVII, 307, *κωσ* *κωσ*, *κωσ* offerziener. Hiertoe behoort ook het lat. *caeso* (vanwaar *caesus*) ben voorzichtig, volgens de wet van Thurneysou-Havet > \**coeso*; verder goth. *skuggan* spiegel, *uskans* cantus, *skanns*? *conspicuis* (zie Uhlenbeck, *Goth. Wtrb.* 133), on. *skynna* spieden, enz.; lit. *karoti* op zijn hoede zijn. —  $\gamma$ . Gr. *εστρον* duisternis, lat. *obscurus* duister, ohd. *scūwo*, on. *skugge*, oir. *scath* schaduw; Foy, IF. VI, 314. Mijne interpretatie van dezen wt. wijkt af van Steintal's verklaring, *Zeitschr. f. Völkerpsych.* I, 426 vlg.

2. käl = käl = kel = bedekken  $\left\{ \begin{array}{l} \beta \text{ van een vlek voorzien} \left\{ \begin{array}{l} \delta \text{ wit maken.} \\ \epsilon \text{ besmetten.} \end{array} \right. \\ \gamma \text{ verduisteren} \end{array} \right.$

a. Gr. *καλύπτω* bedek, *καλύβη* hut, lat. *calo* verberg, *super-cilium* wenkbrauw; Johanson, KZ. XXX. 437, goth. *kaufjan* omhullen, ohd. *hala* geboelbonding nl. *hullen*, *helen*, *helm*, *hel*. —  $\beta$ . Gr. *καλίε* vlek. —  $\delta$ . Gr. *καλίε* *αίε*, *ἦριε* *κατά* *τὸ* *μέτωπον* *καλίε* *ἴξαι* *καλίε*, lat. *caliginis* met witgevekt voorhoofd, umhr. *kalēro* id., zwits. *helm* blek, vgl. Zapitza, *German. Gott.* 118. —  $\epsilon$ . Skr. *kalāhka* smet, *kalāna* vuil, on. *kalā* drek. —  $\gamma$ . Skr. *kalā* zwart, gr. *καλαρός* zwart; Bezenberger, BB. XVI, 246, *καλά* *καλίε* *καλίε* *καλίε*, *καλίε* *καλίε* *καλίε*, lat. *caliginis* duisternis. Voor de betoekenis wijs ik nog op het lit. *kalėnas* wit en zwart gevekt.

3. skep = bedekken  $\left\{ \begin{array}{l} \beta \text{ beschermen} - \text{acht slaan op, rondzien.} \\ \gamma \text{ verduisteren.} \end{array} \right.$  Vgl. N<sup>o</sup>. 1.

a. Gr. *σκεπώ* bedek. —  $\beta$ . Gr. *σκεπώ* scherm, bescherming, *σκεπτός*; zie om mij, verpied, *σκεπτός* opzichter, verpieder, vgl. *Isocr* — *Isocr*; Prellwitz, *Gr. Wtrb.* 287. —  $\gamma$ . Skr. *skēp* nacht, duisternis, *skēp* id.

4. pol = bestrooien  $\left\{ \begin{array}{l} \beta \text{ met wit: wit, bleek zijn.} \\ \gamma \text{ met zwart: donker zijn.} \end{array} \right.$  Vgl. N<sup>o</sup>. 2.

a. Gr. *παλλώω* bestrooi, zie Petr, BB. XXV, 146, skr. *palāwa* kaf, on. *plāwa* id. —  $\beta$ . Lat. *pallo* (\**pl-wo*) ben bleek, lit. *paltoas*, on. *plard* wit. —  $\gamma$ . Gr. *παλλός* donker, *καλλός* grauw, *καλλός* stof, lat. *pallus* (\**pl-wo*) donker, vaal, *palvis* stof, on. *falo* vaal. Wellicht behoort tot dezen wt. het alban. *plē* voortbrengen, zie G. Meyer, IF. V, 180.

5. (s)perk = besprenkelen  $\left\{ \begin{array}{l} \beta \text{ licht kleuren.} \\ \gamma \text{ donker kleuren, bevlecken.} \end{array} \right.$  Vgl. N<sup>o</sup> 2 en 4.

a. Skr. *sparg*, lat. *spargo* > \**spewo* besprenkel, on. *sprekla* „sprunke!“, *burkne* varonkruid; Noreen, *Uryerm. Landl.* 186 (p: dh verklaart Siebs, KZ. XXXVII, 302 vlg., door de bewegbare s). Het nl. *foret*, ontleend aan ohd. *forelle*, berust op een voorgerm. \**perkno* „gespikkeld“; Franck, *Wtrb.* 255. —  $\beta$ . Skr. *spicnis* bont-gevekt, vooral van koolen gezegd; bij de Grieken daarentegen was, naar het schijnt, het bert het bont-gevekte dier bij nitstek: *spicē*, *spicē*. Lat. *palter* (\**pic-er*) schoon: licht-bont, tenzij dit woord samenhangt met *placno* (Wharton, *Et. Lat.* 82, Stolz, *Coll. Lat. Müller* II, 252) of met *potio* (Briën, *MSL* II, 182, Petr, BB. XXV, 146), it. *erc* rood, bont. —  $\gamma$ . Gr. *spēkō* word donker, *spēkō* blauw-zwart, *spēkō* *καλίε*, lat. *sporcus* „vuil-gevekt“.

6. mēl: mel Boteekens als N°. 5.

a. Goth. *mīljan* schrijven, *mēla* letterteeken, enz.: Prellwitz, *Gr. Wtrb.* 195 (BB. XXV, 285 vergelijkt hij het lat. *flavus*). — β. Lat. *mulleus* (f) roodachtig, purperen, gr. *μύλας* (\**m-l-rz-*) roodbaard, lit. *mūlynas* blauw, cymr. *melyn* flavescens, crocons. — γ. Gr. *μυλίου* bezedel, *μύλας* zwart, skr. *mūlādī* vuil, lit. *mulūtis* moers, lett. *melī* zwart worden. Ab. *mjer* in *permjēr* mingo? Zie G. Meyer, *IF.* V, 180.

7. rēg<sub>1</sub>: reg<sub>2</sub> = kleuren } β licht kleuren — zien. Vgl. N°. 2, 4, 5 en 6.  
 } γ donker kleuren.

a. Gr. *ῥέγιον* > *ῥεγ-ῖον* kleur, *ῥεγισσαγέ*: *ῥεγισσαφία*. — β. Skr. *rajyati* is rood, gekleurd; lit. *regti* gowaar worden: Bechtel, *Sinnl. Wahn.* 153. — γ. Skr. *rajās*, goth. *regis* (Uhlenbeck, *Goth. Wtrb.* sub verbo), on. *ryðkr* dulsteris; gr. *ῥεγίαι*: *ῥί*: idg. *g<sub>2</sub>* = β *vōcr* = zie Brugmann, *IF.* I, 503.

8. vē = waaien (lucht) } β helder zijn.  
 } γ betrokken zijn.

a. Gr. *ἄεω* waai, *ἄερος* lucht, lat. *ventus* wind, *aura* lucht, — β. Gr. *ἄερος*: *ἄερος* met de kleur van de lucht, helder. — γ. Gr. *ἄερος* donker, *ἄερος* duisteris.

9. ver = omsluiten } β (tot zich trekken) trekken (Prellwitz, *Gr. Wtrb.* 104).  
 } γ beschermen, enz. zie N°. 1, β.  
 } β bedekken — verduisteren.

a. Skr. *epati* omsluiten, goth. *warzjan* „weren“, lit. *veriti* sluit. — β. Gr. *ἔπει* trek > \**ep-ep-* met determinant e? (Persson, *Wurpeler.* 125); — γ. Skr. *ep-* beschermen, *edratā* bescherming, gr. *ἔπειαι* (\**epōai*) en *ἔπειαι* (\**epōai*) behoed, houd tegen, *ἔπει* > \**ep-ep-* zie, *ἔπει* let op, *ἔπει* hoede: Hübchmann, *Vocalsyst.* 171, lat. *veror* „ontzien“, *verus* waar, goth. *vear* behoedzaam, „voorzichtig“, on. *vear* trouw, ohd. *veara*, oplettenheid, enz., oel. *vēra* geloof. — 1. Avest. *var-* omhullen, lat. *operio* (\**op-erio*) bedek, verduister. Wellicht behoort tot deze maagschap zend *har* beschermen en gth. lat. *servo*: Colinet, *Roc. Indo-eur.* 18, zie echter Pedersen, *IF.* V, 64 vlg.

#### TYPE II.

1. sk.h.ā-ī: sk.h.ye-ī = lichten — β schemeren — γ duister zijn.

a. Skr. *chāyati* glans, *chāyati*, got. *skēman* lichten, schijnen, on. *skína* id. *skír* helder, ohd. *scēman* schijnen, on. *skiri* glanzend, mnl. *schijn* „glans“, „schijn“, lit. *skindras* helder, oel. *šira* zuiver, alban. *hē* bekoorlijkheid (vgl. lat. *species*): Uhlenbeck, *Goth. Wtrb.* 133. — β. Oa. *skāno*, mnl. *schēm* „schemer“, *schier* grijs, nl. *schim*, *schemeren*, frequent van *schemen* > mnl. *schēmen* glanzen, zie Franck, *Wtrb.* 840, 848. — 1. Skr. *chāyati* schaduw: Zubaty, *KZ.* XXXI, 12, gr. *scāi* schaduw, *scāis* beschaduw, *scāis* > \**scāis* tent, lat. *cosa*? hut, volgens Fröhde, *BB.* XVI, 162 = \**skāno*, ags. *scia* spook, on. *scimo* schaduw, evumals mnl. *schēme*, abd. *schemen* en ook nl. *schijn*, althaeu dial; alban. *hē* schaduw, ir. *cf* nacht: Whitley Stokes, *BB.* XIX, 54, oel. *scāis* schaduw.

2. ghie<sub>1</sub>: ghie<sub>2</sub> = glimmen, glanzen. — β schemeren. — γ } vaal zijn.  
 } bleek zijn.

a. Gr. *χλεις* word warm, word week, pronk, *χλεις* jeugtig-frisch, lat. *hilaris* „helder“, on. *glimr* maan, ohd. *gleimo* „glimworm“, on. *glimo* glans, oir. *glé* > \**glej-jo* glanzend. — β. Ags. *glōma* schemering. — γ. Gr. *χλωπε* vaal, geel, lit. *gelas* vaalgeel.

3. bhleg<sub>1</sub>: bhleg<sub>2</sub> = schitteren, gloeien — } β bleek zijn. — 1 } vaal zijn. Vgl. N°. 2.  
 } γ vlammen. — e walmen.

a. Skr. *bhāj* schijn, *bhārgas* glans ( $g > bh. g$ , verkiart Persson, *Wurzeler* 20), gr.  $\Phi\lambda\gamma\omega$  straal, schitter, lat. *fulgor* schitter, *fulmen*, *fulgur* „bliksem“, zie echter Zapitza, *German. Gutt.* 190 en Kirste, *M.S.L.* VIII, 101, vgl. ook Hoffmann, BB. XVIII; 290, *flagro* gloei, ohd. *blechen* „blekken“, *blanc* wit-glanzend, on. *blakra* „blinken“. —  $\beta$ . On. *blekr*, ags. *blēc*, ohd. *Meih* „bleek“: Noreen, *Urgerm. Leuml.* 214. —  $\gamma$ . Lat. *flavus* > \**bhī*  $yo$ ? geel, on. *blaktr*, vaal, zwart, ags. *blac* zwart. —  $\gamma$ . Gr.  $\Phi\lambda\delta$  vlam,  $\Phi\lambda\gamma\omega$ , lat. *flagro* slikker op, mul. *blaken* viammen, nl. *blaken*. — a. Ohd. *blakmal* niello (Franck, *Wdwb.* 106), nl. *geblakerd* = brandkleurig, limb. *blēk* walm, *blāken* walmen.

4. *bhīe*: *bhīe* a heider worden — [ $\beta$  bleek zijn] —  $\left\{ \begin{array}{l} \gamma. \text{loodkleurig zijn.} \\ \beta. \text{blauw zijn.} \end{array} \right.$

a. Lit. *blai* *zjīe* opklaren, on. *blī* kleur, ags. *blē* id. —  $\gamma$ . Deze betekenis is specifiek Germaanech: vgl. Persson, BB. XIX, 273. Ohd. *blō* lood en glib. on. *blγ* > \**blī*  $ga$ . —  $\beta$ . Ohd. *blāo* „blauw“. Prellwitz, BB. XXII, 104 vergelijkt de maagschap „blauw“ met lat. *flavus*.

5. *leuk* a lichten —  $\beta$  schemeren — [ $\gamma$  duister zijn]. Vgl. N<sup>o</sup>. 1.

a. Skr. *vācā* schijnt, gr. *λαός* glanzend, lat. *lux* licht, *luna* maan, *Lucreti* enz.: Zimmermann, BB. XXV, 26, goth. *laulafjan* „lichten“. —  $\beta$ . Gr. *λόκν*, *λαίφα* schemering, *ἀμφλόκν* H 433 „diluculum“.

ROZAMOUD.

JOS. SCHRIJNEN.

## EEN NGRUWAT-VOORSTELLING.

Hoewel het Javaansche tooneel, in den loop der eeuwen, zijne oorspronkelijke religieuse beteekenis nagenoeg geheel heeft verloren en thans — niettegenstaande tal van oude gebruiken, door de macht der adat bewaard gebleven, aan den vroegeren toestand herinneren — feitelijk volkomen wereldsch geworden is, zijn er toch ook tegenwoordig, vooral bij de conservatieve landbevolking, nog enkele gelegenheden, waarbij tooneelvoortooningen worden gegeven, die zoowel door den inhoud van het stuk zelf als wegens het doel dat met de voorstelling wordt beoogd, inderdaad een onderwotsch religieus, een gewijid karakter dragen.

Zulke gelegenheden zijn o. a. de *Berésih desa* of *Pétri desa*, de plechtigheid van het reinigen of verzorgen van de desa (*pétri* = verzorgen, zie Kaw-Bal. Wdbk. n. v. *pétri*, cf. Jav. *pétri*). Wanneer namelijk de rijstooft is afgevoerd en de padi veilig in de loembong is geborgen, dan wordt een algemeen schoonmaak in de desa gehouden: pagirs en wegen worden hersteld, pantjoernas worden vernieuwd, het onkruid wordt gewied enz., en daarna wordt ten huize van den kerah een groot offermaal aangericht, ter eere van den *Sanhyang desa*, waaraan alle mannelijke desabewoners deelnemen. Na afloop daarvan wordt op aller kosten een wayangvoorstelling gegeven, waarbij in den regel — althans bij de meer conservatieven — de lakon *Sri mulih* (= *Sri Sedana*) of de lakon *Pakukawan* (= *Mangkukawan* of *Tawm tawm*) wordt opgevoerd. Beide lakons, waarvan alleen de laatstgenoemde bekend is door het overzicht van te Mechelen (Notul. Bat. Gen. XVII, Bijlage II) zijn ontleend aan dezelfde oude, echt-Javaansche landbouw-legenden, die voor een groot deel verwerkt zijn in de Manikmâyâ en aanverwante literatuur, en in beide speelt dewi Sri, oorspronkelijk de gepersonifieerde, zuiver animistisch gedachte rijstgeest, een voorname rol, terwijl in de lakon *Pakukawan* ook over den oorsprong van allerlei veidgewassen animistisch-getinte verhalen worden gesproken<sup>1)</sup>. De lakon *Sri-mulih* verhaalt van de zwerftochten van dewi Sri, en hoe zij gastvrijheid inroept bij verschillende eenvoudige lieden; zij gaat hunne huizen binnen en onderzoekt nauwkeurig of hun huizen en erven wel zindelijk en net zijn en of er een kruik (*képij*) met helder water gereed staat. Is dat alles in orde, dan prijst zij den bewoner en belooft hem geluk in de toekomst; in 't tegenovergestelde geval spreekt zij een vloek over hem uit. Hier vindt men dus een directe toespeling op het *berésih*-desa. 't Is zeker niet toevallig dat juist de na den afloop

1) De eigenlijke beteekenis van de in deze en dergelijke lakons en verhalen optredende personen is nog niet vastgesteld, en 't is de vraag of dit ooit geheel zal gelukken. 't Schijnt wel dat landbouw-kalenders en wichestabellen zowel op den loop der verhalen als op de personennamen invloed hebben geoefend.

van den rijstoogst vertoende lakons vooral over dewi Sri en over den landbouw handelen, en evenzeer verdient het de aandacht, dat zoowel de in deze stukken optredende personen als de verhalen zelf grootendeels zulver-Javaansch zijn: Indische figuren uit het Mahabharata komen wel nu en dan erin voor, doch spelen altijd een ondergeschikte rol.

Een andere aanleiding tot een eenigszins plechtige wayang-vertooning doet zich voor als het lang droog geweest is en de landbouwende bevolking, voor wie dit een levenskwestie is, verlangend naar regen nitziet. Men geeft dan wel een wayang-vertooning dicht bij de leiding of de rivier waaruit het water voor de velden moet worden verkregen, en vóór den djalang wordt geplaatst een pengaron (aarden pot), gevuld met water of met dauw. De lakons in dit geval gebruikelijk, zijn de lakon Wata-Gunung (men denke aan de regenrijke wuku Siatá tengevolge van dewi Siatá's tranen) of de lakon Wind-sédjati: de laatste handelt over den strijd van Djannáká en Windu-sédjati om de positie van „lananging djangsi", waarbij Djannáká in een meer verandert, dat al het water van 't eiland Java tot zich trekt, zoodat de menschen hevigen dorst lijden. Eindelijk, vooral door invloed van de widdári's, wordt hij weer Djannáká, waardoor het opgeshopte water zich weer kan verspreiden.

Doch de meest gewijde wayang-vertooningen zijn die, welke worden gegeven met het bewuste doel, om het onheil, dat als onvermijdelijk gevolg beschouwd wordt van een bepaalde omstandigheid of gebeurtenis, te bezwaren of af te wenden, om de persoon of de personen, die door dat onheil, dien vloek, bedreigd worden te bevrijden, te verlossen, d. w. z. te ngruwat (in het woord *ruswat* ligt het begrip los, losgemaakt, verlost, bevrijd<sup>1)</sup>). Volgens een ongetwijfeld oud geloof zijn er namelijk zekere toestanden of omstandigheden en gebeurtenissen, welke de persoon of de personen, die in zulk een toestand verkeeren of door zulk een gebeurtenis getroffen zijn, noodwendig met onheil bedreigen, als het ware aan de willekeur van de „booze macht" overleveren. Znlke personen worden aangeduid met den naam „*sukérta*". En wie *sukérta* is, moet geroewat werden<sup>2)</sup>.

Wat de genoemde toestanden betreft, deze hebben vooral betrekking op het aantal, en de opeenvolging van mannelijk en vrouwelijk, van de kinderen nit dezelfde vader en moeder gesproten. Zoo worden algemeen aangenomen als *sukérta* te zijn, dus in de termen voor ngroewat te vallen:

*lare gólano gólani* (of *kolano-kólini*), twee kinderen, een jongen en een meisje van dezelfde vader en moeder die geen broer of zuster meer hebben. Over 't woord zie men Kawi-Bal. Wáik. e. v. Kadjans<sup>3)</sup>; en

*lare onlanganing* (of *opfal agólil* of wel *opól-agólil*), een éénig kind, hetzij jongen of meisje; eigenlijk „heen en weer slingerend", aan geen van beide zijden steun vindend (in een ouder of jonger broertje of zusje).

Minder algemeen worden tot de tiyang *sukérta* gerekend:

*lare ngér-nger lanang*, twee zoons; eigenlijk „twee deurposten", die aan weerskanten de deur (in casa de anders) staan.

1) Cf. *rujat*, minchien ook *lawar*. Zie ook Kawi-Italin. Wáik. e. v. *lobat*, dat in dezelfde betekenis gebruikt wordt als *ruswat*, n.l. zwegen van den tijdelijken toestand, waarin iemand tengevolge van een vloek verkeert". Cf. *lobar*.

2) De naam *sukérta* is hier vrouw. Immers 't *Sankert sukérta* heeft niet dan gunstige betekenissen. Het zou hier denken aan een eufhemisme, aan een *panang* die, of evenzondig aan een verfraging van het woord *sukérta*.

3) De door van der Tuuk voorgestelde afleiding uit *gharipi* schijnt mij niet erg aannemelijk.

*lare kembang spanyang* twee dochters; eigenlijk „een paar bloemen“.

*lare spanyang ingapit pantjuran* drie kinderen, waarvan alleen het middelste een meisje is; eigenlijk „een bron, aan weerszijden ingesloten door een pantjuran“. De toespeling is duidelijk.

*lare pantjuran ingapit spanyang* drie kinderen, waarvan alleen het middelste een jongen is.

*lare p'odaneu gangsal*, vijf zoons (de 5 P'indawa's), en nog vele andere, althans theoretisch, want praktisch schijnen tegenwoordig alleen de sub 1) en 2) genoemde kinderen als euk'rt'a beschouwd te worden. Slechts gedeeltelijk tot deze rubriek behoort het geval *lare dipan-badijangan'ku*, „een kind dat men klein heeft gehouden“, d. w. z. dat men niet, zooals gebruikelijk, kort na de geboorte het haar heeft afgeschoren; in dat geval heeft op later leeftijd, b. v. bij 't huwelijk, een gedeeltelijke schering plaats, doch dan is „ngruwat“ noodig.

De gebeurtenissen of onwillekeurige handelingen, die iemand *euk'rt'a* maken zijn:

*ngutak'én gajdik* de gajdik (wrijf-cylinder, steenen stamper) breken.

*m'ijahak'én pipisan* den steenen vijzel of wrijfsteen stuk maken.

*ngret'ehak'én dandang* bij het rijstkoken den kookpot laten omvallen, en

*dalang krubuhan panggung* als tijdens de wayang-voortooning de panggung, het houten raam waarop de k'rt'r gespannen wordt, omvalt naar den kant waar de dalang gezeten is, zoodat deze onder het scherm bedolven wordt.

Hiermede zijn de gevallen, die thans nog „ngruwat“ vereischen opgesomd. Wel geeft R'anggá-Waristá, de bekende Solo'sche pudj'anggá, in zijn Pustiká R'adjá Poerwá (deel I p. 104 sqq.) er veel meer op (in 't gebod 172!) doch de eigenaardige werkwijze en de gewaarsijk-rijke fantasie van dezen Javaanschen geleerde zijn genoegzaam bekend.

Wij zullen niet trachten 't eigenaardige gebruik van ngruwat en de verschillende gevallen daarvan ethnologisch te verklaren, hoewel analoge gebruiken van andere volken in en buiten den archipel genoeg materiaal ter vergelijking verschaffen 1). Hier is het slechts van belang te constateeren dat nog tegenwoordig, niettegenstaande de al wijder en wijder om zich heen grijpende modernisering en den zich altoos uitbreidenden invloed der muslimsche orthodoxie, door een zeer aanzienlijk deel der Javanen in de genoemde gevallen het „ngruwat“ wordt noodig geacht, en men huiverig is het na te laten.

Dit ngruwat nu — het werd reeds gezegd — heeft plaats door middel van, of gaat althans gepaard met, een eenigzins plechtige wayang-voortooning met een bijzondere, speciaal hertoe bestemde, lakon. 't Schijnt dat hier en daar wel de lakone Boe'joeng-Basoe, Sri S'ésj'án en Pakukuwan, ja zelfs Watu-Gunung voor dit doel gebezigd worden of werden (evenals in de Soendalanden de verhalen — wawaj'atj of pantoeen — Budag Basu en S'lnal-djana). Doch in de Vorstenlanden is, voor zoover mij bekend, tegenwoordig slechts ó'ca lakon bij het ngroewat gebruikelijk, en dan ook uitsluitend daarvoor gereserveerd, n. l. de lakon Moerwák'k'áá of Poerwák'k'áá.

Alvorens den inhoud van dit stuk te beschrijven, wensch ik eerst eenige mededeelingen te doen over de deze voorstelling begeleidend gebruikten. Het laat zich denken dat bij het, met een religieus doel, opvoeren van zik een gewijde lakon, men veel meer dan anders zich gebonden acht aan oude sdatvoorschriften, waarvan de meeste vroeger wel bij elke wayangvoorstelling werden opgevoeld, doch die thans bij de gewoone, zilverwereldsche vertooningen, door de meeste dalangs worden verwaarloosd. Het opvoeren van

1) Wat de gajdik, de pipisan en de dandang betreft, zal men moeten bedenken dat deze zaken wel tot de oudste en meest onontbeerlijke voorwerpen van huishoudelijk gebruik behooren.

een lakon ngruwat wordt daarom bij voorkeur toevertrouwd aan een onden (jalang, die afstamt uit een geslacht van jalangs (turun jalang). Bijzondere zorg wordt besteed aan de sadjen (offer), waartoe — naast tal van nauwkeurig bepaalde opzjen — ook nog behorende een kris van een bepaald fatsoen en eenige kledingstukken (juweng brojod) sarungn gajaman, sjadjang papjan biesjot, bangun tulak, sindor, poleng) en volgens sommigen zelfs nog andere zaken, als o. a. een kaars, een epigolpje, een koekeosan enz. Verder wordt tot driemaal toe wierook gebrand. Bij deze gelegenheid is het ook, dat sommige jalangs vóór het begin der voorstelling met den dampende wierook bij zich, in een met een doek overdekte koerengn krulpen <sup>1)</sup>. Bovendien zal de jalang, die „mayang ngruwat“, meer dan gewone aandacht wijden aan het nauwkeurig en op de juiste oogenblikken prevelen van bepaalde toovergedjes of tooverformulieren (*matik mndra*, *adji of "dongj*), iets wat hij in gewone omstandigheden wel eens schijnt na te laten. Zulke formulieren, waarvan sommige eenwennod en daardoor bodenklijk verbasterd zijn, zijn in hun tegenwoordigen vorm dikwijls moeilijk te verstaan en zelden geheel duidelijk. Toch wil ik er enkele meedeelen, ter kennisgeving.

Als de jalang van hule zal vertrekken om te gaan wajangspelen provokt hij: „Sun danhyang, sira danhyang, remah angkér kayu seng, ya aku géguru ning seng, danhyang prayangan sudjroning omahku, sadjabaning omahku, ruméksaha njang badanku.“ Hij roept dus de bescherming in van de geesten in en om zijn huis. Ingeeljk vraagt hij, gekomen aan de *tjipari* van het huis waar hij zal spelen, hulp en steun aan de daar wijkende geesten.

Als hij zich neerzet vóór het scherm, formuleert hij om zoo te zeggen de „nyat“ door te mompelen: „Ingsum arép mayang, kofakku dawangan lumah, kelir tindjomaya, kayonku purbénégará, blentjongku sarining tjahjá.“ Bovendien is het in zijn eigen belang wenschelijk dat hij ook een „dongj péngasihán“ opzegt, een dongj door welke kracht hij zich de genegenheid (der toeschouwers) verwerft. Zulke een formulier luidt b. v. „Ingsum maatak (= maték) adjikoe si Begéndá (lees M<sup>o</sup>), ngrup njawan mangngá; singá 'ndulu singá andéng, téká kedjép téká léréh, téká djénen téká asih ménjang aku, andulu badan-saliraku.“ Verder moet een goed jalang nog dergelijke mantra's kennen als de „talé“ (het gamelanstak bij 't begin der voorstelling dat eenigszins met onze ouverture is te vergelijken <sup>2)</sup>) begint, als hij voor de eerste maal de *gunungan* uittrekt (uit den pisangstam), als hij de eerste maal met de *tjempáti* op de klet éémt, als hij een *soereng-ratu* (een wayang-pop die een vorst voorstelt) in de hand neemt, als Sémár opkomt en ten slotte vóór hij weggaat. Ik vermeld nog slechts die, welke hij mompelt als hij de eerste maal de pit van de lamp smuit (*nyipit blentjong*): „Blentjongku batará Tantrá, aréngé batará Wisnu, arube batará Bramá, dak-anjít ma-jangi buwáni kabéh.“

Eindelijk zij nog opgemerkt, dat ook bij het ngruwat het getal zeven een rol speelt, wat o. a. blijkt uit de son gold, die men den jalang als loon betaalt. Men zal hem b. v. geven 27 gublen, 7 dubbeltjes, 7 centen en 7 halve centen, of 7 suku (halve gulden).

1) Zie mijn Bijdrage tot de kennis van het Javanische tooneel, p. 40.

2) Volgens de volksoening kousen gedurende de tulu de danhyang en pirájdjmit uit den ontrek naar de tulu te kjen. Is de tulu uit, dan gaan ze naar hús. Zoo vast is die overtuiging, dat vnschen gedurende Ook staat men kinderen eerst in sloop van de tulu toe naar de wayang te kjen, en velen dat ze te voren door de djants zouden worden kastigevallen.

Gaan wo thans over tot de ngruwat-vertooning zelve. De voorstelling heeft plaats in de pringgitan van het huis van de persoon of de personen, die geruwat moet(en) worden. Aan de eigenlijke lakon-ngruwat gaat altijd een willekeurige, gewone lakou vooraf. Deze laatste wordt vertoond op den gewonen tijd, d. i. van 's avonds 8 tot 's morgens 5 à 6 uur. Eerst dan begint, na een korte pauze, de lakou *Murwákala*. De persoon of de personen, die geruwat moeten worden, zit(ten) gedurende deze voorstelling tegenover den *çalang*, aan de andere zijde van de pangguh (salorig pangguh), aan de zijde dus (binnenshuis), waar de vrouwen plegen plaats te nemen. De klir wordt in den regel weggenomen: immers de vertooning begint eerst als de zon op is. De lamp blijft evenwel hangen.

De lakou Murwákala wordt in geen der mij bekende lakouverzamelingen, noch te Leiden noch te Batavia, aangetroffen. De reden hiervan zal wel zijn, dat de *çalang* deze heilige lakou niet wieden opteekenen. Zij zijn ook thans nog uiterst geheimzinnig dsarmes, en willen dit stuk alleen dan opelen, wanneer er werkelijk iemand moet geruwat worden. Hieronder laat ik volgen een schets van de lakou Murwákala, zooals ik die nit den mood van een Jogh'achen *çalang* heb opgeteekend. Voor de volledigheid kan ik niet instaan, daar andere bronnen ter vergelijking mij ontbraken.

Schets van de lakou Murwákala.

Batrá Guru houdt audientie in den *surákyá* (het godenverblijf), omringd door de goden Neráda, Brámá, Eodrá, Sambo en Bajoe. Een *gári-gári* heeft Guru opmerking gemaakt dat er op aarde iets bijzonders gebeurt. Neráda deelt mede dat die *guru-guru* veroorzaakt wordt doorat een zekere dewi Téngga, vurige ascense bedriift midden in de zee. Dadelijk begeeft Guru zich daarheen, rijdende op de *Jémbu Andini*, en begeleid door Neráda. Zoodra Guru de prinses heeft gezien, wier lange haren haar eenige kleeding vormen, begeert hij haar tot vrouw; doch zij weigert, en als hij geweld wil gebruiken, vlucht zij. Heer haren fladderen in den wind, zoodat Guru haar in al haar schoonheid ziet. Hij gheeft van liefdesverlangen . . . . . 't Gevolg is dat er weldra een groote *déawá* te voorschijn komt, die eigenlijk de „kama salah" van Guru is. Die reus begeeft zich tot den god, en verzoekt dezen hem een naam en kleedoren te willen schenken. Guru noemt hem *batári Kála*, en schenkt hem de kleedoren, die vroeger gedragen werden door Karungkálá<sup>1)</sup>. Daarop vraagt Kála om eten, en Guru wiligt ook dat verzoek in door de *wong sukertá* (cf. boven) tot zijn voedsel te bestemmen. Kála verwijfert zich.

Zoodra Kála weg is verwijert Neráda aan Guru dat hij onbezonnen heeft gebenedeld door zulk een ruime volmacht aan Kála te geven. Guru heeft berouw, maar 't is te laat, zijn gegeven woord moet hij houden. Ewanwel, Neráda weet hem over te halen een list aan te wenden. Op diens raad zoekt hij Kála op en beschrijft Kála's lichaam, zijn rug, zijn borst, zijn voorhoofd, zijn handen enz. met bepaalde formulieren, (*dongá*), als de *dongá's* (te) *ingin sunyong, santilahang, banyak çalang, sastrá-biwádati, kumbilo-gáni, panghwaran* enz. Den verbaasden Kála zegt hij dat deze opschriften hem overal zullen doen kennen als den zoon van Guru, maar in waarheid zal ieder, die deze *dongá's* kan lezen, Kála kunnen verhanderen de *wong sukertá* tot zijn voedsel te gebruiken.

Kála gaat verder om voedsel te zoeken. Weldra ontmoet hij twee kinderen *gétjaga-gétjini*; hij wil ze verslinden doch ze vlichten naar *Méçjang-Kemulan*. Guru, die Kála in 't oog gehouden heeft, besluit *çalang* te worden. Hij noemt zich *çalang kálatá-burésind*

<sup>1)</sup> Waarschijnlijk Karungkalah, een der zonen van Kapdjawan, zie Dr. Brandes in T. B. G. XXXII, p. 375 en 376.



(volgens anderen Djati-Wassa). Néridā wordt zijn pandjak (= niyāgā) onder den naam *Asim-ore* en Brāmā wordt panggōnder. De wayangtoestel heet *Reklamā-māpārekā*, de kelir heet *Megimōdjōng*, de pisir (roode rand om de kelir) *kuseung-kuseung*, de bontjong *waringin aungang*, het vuur *batāri surya*, de gōbbog *māgā ganggal*, de *tipak-dāri* heeten *lānggā-buwānā*, de *panggung* hale *kēmbang* en de gamēlan *Lakā-nīntā*.

Terwijl Guru, Brāmā en Néridā als zitzende wayangspelers rondzwerfen in den omkreis van *Mepjāng-Kamolan*, vernemen zij dat een zekere boejoj Bowal aldaar een *ḍalang* zoekt om zijn kinderen, die *gējānā-gējīnī* zijn, te ngruwat. Onmiddellijk begeeven zij zich daarheen, stellen de *panggung* op en maken de saljen in orde (*strānāi toekal ing pangrusat*). Nadat *ḍalang Kīlā* buwānā eerst van 's avonds tot 's morgens een willekenrig, gewoon wayangstuk heeft gespeeld, begint hij 's morgens de lakon *Murwākīlā* te vertoonen, die diense moet om te ngruwat. Terwijl hij daarmede bezig is komt er plotseling iemand met 't bericht dat er dieven bij den kām van *Mepjāng-Kamolan* hebben ingetroken. Bij onderzoek bliken er drie dieven te zijn: *Dyngil-awalam*, *Sokā* en *Langhir* geheten. De eerste wordt gevat en onthoofd; zijn hoofd wordt op een staak gestoken. De twee anderen vluchten de *paringitan* binnen en zoeken bescherming bij *Kyāi ḍalang*, die belooft hen te zullen beschermen en zijn spel voortzet.

Doch plotseling verschijnen twee kinderen *gējānā-gējīnī*, die gevlicht zijn voor *batāri Kīlā*. Op *Kyāi ḍalang*'s bevel verschuilen ze zich tusschen de gamēlaninstrumenten. Weltra komt *Kīlā* en vraagt naar de kinderen. Doch de *ḍalang* beweert ze nergens gezien te hebben, en speelt weer door, terwijl *Kīlā* blijft staan kijken, dicht bij 't huis, tegen een klapperboom geleund. Onverwachts gaat nu de *ḍalang* met luider stemme tooverformulieren reciteren, n.l. die welke Guru vroeger op *Kīlā*'s borst had geschreven: hij heeft ze slechts af te lezen. 't Duurt niet lang of *Kīlā*, wien 't aanhooren van deze mantra's een gevoel geeft alsof zijn gansche lichaam werd geroosterd, kan het niet meer uithouden en vliegt weg, de lucht in (*maburi*). De kinderen *gējānā-gējīnī* zijn gered<sup>1)</sup>.

Guru, Néridā en Brāmā hernemen hun godengedaante en keeren terug naar den *surūlāyā*. Einde van de lakon *Murwākīlā*.

Na afloop van de voorstelling begeeft de *ḍalang* zich met de te ruwaten personen naar buiten, naar een op het erf opgericht tentje of een ombeynde *rukātā*, en daar worden zij door den *ḍalang* overgoten met water, dat theoretisch uit 7 bronnen afkomstig is (*dega tuk pū*). Hij prevelt daarbij eenige formulieren, waarvan de meest bekende aldus luidt: „*Tak-guyang banyuku sigege, Umā kang 'nggyang, Durga kang ngoeki, Wisnu kang ngentas, ihang harane si ḍabang-bayi, ihang dening hyang Wisna*”. (De laatste regel wordt thans wel veranderd in: „*dening kersaning Allah*”). De kloederen door de geruwatte personen gedragen vóór het baden, worden *ḍā* in de rivier geworpen *ḍā* aan den *ḍalang* geschonken. En hiermede is de ngruwatplechtigheid geëindigd.

Wat de toovermachtige mantra's betreft, waarmede *Kīlā* wordt op de vinct *gojaagd*, die ook wel „*kidung-ngruwat*” worden genoemd, daarvan zijn er mij twee fragmentarisch bekend. De eerste begint met sang *Kīlā* als de oorzaak van alle ongeluk, Wiens als den heelmeeester te noemen. Vervolgens worden achtereenvolgens *Brāmā*, *Guru*, *Wenang* en *Tunggal* als [*mede?*] heelmeeesters vermeld, terwijl in 't eind de *ḍalang* zichzelf door sang-

<sup>1)</sup> Volgens sommige *ḍalangs* konnu, nadat de dieven *batāri Kīlā* is verdwenen, nog een aantal kleine *Kīlā*'s (*siḡāhā*'s geheten) uit patten, boomen, rivieren enz. en vragen om alhier en, wat hen door den *ḍalang* wordt toegeworpen.

hyang Weoang gemachtigt verklaart den vloek op te heffen (aku ngadég rádji pamnah, munah kabeh sirna kabeh, aku wesang ngruwat ankeru kabeh, ruwat dening kang Wisasá).

Een tweede mántrá of edji, waarin de jalang meest o. a. verschillende van zijn lichaamsdeelen met vreemde namen noemt — een eigenaardigheid die in vele tooverformulieren voorkomt \*) — eindigt aldus: „Aná lare képarak gemilik ngatin puyeng, warase taopá telimbá, krungu kidungku si wulung-kémbog, singgah singgah durgá siinggah, Kállá seming gabá kaog adoh, aku wis wéruit adjal-kémulaniré“<sup>2)</sup>.

Ik heb meegedeeld wat mij is bekend geworden omtrent de Javaansche ngruwat-voorstellingen. In de lakon Murwákállí zijn verscheidene trekken — vooral het optreden van de drie dieven — mij onduidelijk en geheel overklaarbaar, en mijn segsman kon mij oiet nader inlichten: hij kende slechts zijn lakon. Men zou het verhaal of verhalenamenstel moeten kennen waaruit de lakon is getrokken, om het verband te begrijpen, evenals de, nog te weinig gewaardeerde, *śrat-bijgá* genoemde werken meermalen ons doen zien om welke reden of althans op welke wijze zekere oorspronkelijk allerminst bijeenbehoorende verhalen uit de Sanskrt literatuur tot één lakon zijn verwerkt.

Op de vraag, welke de bronnen zijn van de lakoe Murwákállí, kan ik slechts gedeeltelijk antwoorden. In de Manik-máyá wordt wel de geboorte van Kámá-salah beschreven, maar van den verderen inhoud van onze lakon wordt daar niets vermeld. Eenigszins anders is het met de Tantu Panggáharan<sup>3)</sup>. Daarin komt (fol. 325—346 van de Leidsche lontar cod. 2212) een verhaal dat — volgens vroeger gemaakte aantekeningen \*) — in 't kort aldus luidt:

Bhatari Humá heeft Komára vervloekt, zoodat hij een seif geworden is, en nu Bhrénggiristí (f. Bhrénggirití) heet. Daarom vervloekt bh. Guru op zijn beurt bh. Humá, zoodat ze in een rákásat verandert, die Durgadewi genoemd wordt. Eindelijk vervloekt bh. Guru ook zichzelf: hij wordt een reusachtige rákása, en heet sanghyaog Kála-Rudra. Alle goden en aardbewoners zijn verschrikt op 't zien van dezen geweldige rákása. Kála-Rudra gaat rondzwerven, met 't plan al wat op de wereld is te veraliden. Doch de goden Icwara, Brahma en Wişnu dalen af naar de aarde, om Kála-Rudra in zijn verderfelijk voornemen te verhinderen. Met het doel trekken zij op de aarde rond als wayangspelers: eerst spelen ze wayang walulang, daarna wayang-topeng<sup>4)</sup>. Dit schijnt — hoe is mij niet duidelijk — tengevolge te hebben dat Kála-Rudra van zijn voornemen afziet, gaat ascete oefenen en ten slotte zijn vroegere gedaante herneemt, weer Guru wordt. Daarop herkríjgt ook Durgga, na langen tijd binnen in de narde ascete te hebben geoeft, weer haar vroeger wezen, en eindelijk wordt ook Bhrénggiristí weer Kumára.

Men mag aannemen dat er verband bestaat tusschen dit verhaal uit de Tantu en de lakon Murwákállí, en in allen geval blijkt er uit dat het motief van de goden, die gaan wayangspelen op de aarde, reeds ouwen geleden bekend was. Doch nu reeds verdere

1) Zoo luidt bv. de dengk van een toekang-ngarut te Solo: „Tanguku si Kállángsi, agáber saking lírá, lírá langa waras síkál, spēkku si pílitágrá, djémpolu kerdá-kajali, pínehuku jaoepati“ enz.

2) 't is een algemeen verbreid geloof, dat bekendheid met iemands naam en sfoont macht geeft over dien persoon.

3) Zie de raededeelingen van prof. Kern over dit cosmogonisch werk in Bijdr. Kon. Inst. 5 II p. 573.

4) Hier te luitaris is geen enkel handschrift van dit werk.

5) Volgens mijn Bijdrage tot de kennis van het Javaansche toneel p. 13 en 58 en Dr. Jayakoll. Das Javaische Maskenspiel p. 2.

conclusie's hieruit te willen trekken, zou voorbarig en onvoorzichtig zijn, en ik zal mij daarom niet wagen op het onafzienbare veld der conjecturen.

Moge het medegedeelde volstaan om aan te toonen, dat het tot hertoe nog bijna niet bestudeerde Javaansche gebruik van het ngruwat de aandacht verdient zoowel van ethnologen als van hen die de Javaansche literatuur beoefenen. Ook in de ngruwat-gebruiken ziet men een wonderlijk mengsel van inheemsche en vreemde bestanddeelen, doch waarschijnlijk zal het blijken dat het inheemsche element hier verreweg de overhand heeft niettegenstaande de vele Indische namen.

MEESTER-CORNELIS, Januari 1908.

G. A. J. HAZEU.

## THE GRAMMATICAL SECTIONS OF THE BṚHADDEVATĀ.

The main part of the *Bṛhaddevatā*, the aim of which is to state the deities of the various hymns and stanzas of the *R̥gveda*, does not begin till near the end of the second of its eight Adhyāya. It is preceded by an introduction comprising 256 śloka, or nearly one-fourth of the whole work. This introduction consists chiefly of a classification and enumeration of the Vedic deities in connexion with Prajapati, as representing them collectively, and with the Vedic triad of Agni, Indra or Vāyu, and Sūrya, as representing respectively the gods of the three worlds.

As bearing on the subject, there are here three detached passages of a grammatical character. The first (I, 22-33) starting with a statement about the importance of knowing the names of the deities, enters upon a discussion of the origin of names (nouns), arriving at the conclusion that all nouns are derived from verbs, which are expressive of some form of becoming (*bhāve*). In the next (I, 42-45), definitions of 'verb' (*akhyāta*) as well as 'noun' (*nāma*) are given. The last and by far the longest passage, coming at the end of the introduction (II, 89-122), is much the most comprehensive in its contents. Beginning (89-93) with the particles (*niṣāta*), it goes on (94-95) to the prepositions (*upāsarga*), gender (96), pronouns (97), Vedic names as included in nouns (98), and the importance of sense in the analysis of words with regard to Vedic exegesis (99-102). 'Word' (*śabda*) is next defined (103), five kinds of derivative words (104) and six classes of compound words being distinguished (105). The importance of the correct analysis of derivatives (106) and of compounds (107) is then stated, with five considerations governing the proper explanation of words (108), and criticisms of Yaska's wrong explanations (109-114). The importance of restoring words to their correct order in the Veda (115) and of restoring lost letters in deriving words (116) is dwelt on, everything depending on the ascertainment of the correct sense of the word (117-119). Some concluding remarks are, in connexion with the verb, added on 'becoming' (*bhāve*), of which there are stated to be six modifications (120-122).

After these preliminary remarks, I subjoin the text of these three passages as constituted for my forthcoming edition of the *Bṛhaddevatā*, together with translation and notes. Owing chiefly to the absence of a commentary, these sections are among the most difficult in the whole work. I hope, therefore, I may receive from fellow Sanskritists criticisms that might be utilised in the translation which will form part of my edition.

## TEXT.

- I. 22. *Ādyantayo tu sūktāṇaṃ prasaṅgaparikīrtānāṃ  
ślokaśhīr deśāṃ nāmaṃ upakṛeteha manīraṇāṃ.*
23. *Tai kṛute śhūḥ: 'kathibhyas tu karmabhyaṃ nāma jigyate  
antīraṇaṃ vaidīkāṇaṃ ca yat vāṅmad ita kīrcanaṃ'*
24. *'Narabhya' itī Nairaktāḥ parigṛāḥ karayāṃ ca ye  
Madhukāḥ śvetaktus ca Gūṭanaṃ caiva manvate:*
25. *Nīpaṣāṃ karmāṇaṃ rūpāṃ maṅgalād vaca śācīḥ  
padācāyoparatanāṃ tathāmūḃyāyāḥ ca yat.*
26. *'Caturbhya' itī tatśokar Yeska-Garyya Bāthīkarāḥ:  
'śācī 'tharthavātrīpṛgād vācāḥ karmāṇa eva ca'.*
27. *Sarcayā elāni nāmaṃ karmāṇaṃ te śha Śaunakāḥ:  
śācī rūpāṇ ca vācyaṃ ca sarvāḥ bhvātī karmatāḥ.*
28. *Yadchayoparatanāṃ tathāmūḃyāyāḥ ca yat  
tathā tad apī karmāṇa: tat cāpudhīcāḥ ca ketavaḥ.*
29. *Prajāḥ karmāṇāṃtūthā hī: karmatāḥ sāntvaṃyogātīḥ.  
Kencīl saṃjyate sac ca: nīpaṣāṃ tai prajāyate.*
30. *Yadchīṭāṇ tu nāmābhīdyate yatra katra cīl:  
saṃjyāḥ apī tad vīdyād bhīṇāyāntāḥ kaṃyācī.*
31. *Nakarmāḥ 'itī bhāṇa hī, na nāmāṣṭī nirarthakāḥ.  
Nānyatra bhāṇaṃ nāmāṃ, tasmāt sarvāḥ karmatāḥ.*
32. *Maṅgalāt kriyate yac ca nāmaparatanāc ca yat  
bhāṇāṇ eva tu sū hy śācī: saṃjyāḥ maṅgalād ita.*
33. *'Apī kūtīlānāyāṇa ita jīvet kathāṇ cīraṃ'  
Itī kriyāṇe nāmāṃ bhīṇāṇāṃ vīdīṇāṇ apī.*
- I. 42. *Śūbd-nocorītencha yena dravyeṇa pratyate,  
tad akṣeravīdī-va yuktāṃ nāmety aḥar maṃcīgīḥ.*
43. *Aṣṭ-va yatra prapjyante nānartheṇ vīdh-ktīyāḥ,  
t-va nāma karayāḥ prāhur bhāde vacoṃ-llīgīyāḥ.*
44. *Kriyāsu bhācīḥ vīdhāṃśīrīto yāḥ pūrvaparībhūta itāika eva,  
kriyābhīnīrīttīvaicā-śīdha akhyācīcābhāṇaṃ tam orthoṃ śhūḥ.*
45. *Kriyābhīnīrīttīvaicāyāḥ kṛānt-śābdābhīkīto yadā ayāt,  
Sācīkhyāvīdhācīyāḥ-llīgīyāḥ-va bhāṇaṃ tādī dravyeṇa itopalakīyāḥ.*
- II. 89. *Uccīvaicāḥ cārītheṇ nīpātāḥ amudāhṛtāḥ  
karmopasaṃgrahārthe ca kvacīc saṃpṛty-śārayāḥ.*
90. *Ūnāṇāṃ pūrvāparthā va pādānāṃ apare kvacīc.  
Mīṭāk-vaicāḥ grāntheṇ pūrvāparthāḥ va anarthe-ktāḥ:*
91. *Km im id v itī. Vāḥyāḥ ye tv anāhārthe-ktāḥ ca te.  
It-va na cīn nu cātāra uparmarthā bhāṇāntī te.*
92. *Uparīmrthe nakaraṃ tu kvacīc eva nīpātyate  
mīṭāk-vaicāḥ grāntheṇ, prīttīcāḥ te anālpaṭāḥ.*
93. *Jyāntī itī saṃkhyāṇāṃ nīpātāṇāṃ nu vīdyate.  
Vānt prākṛavāḥ-vaicāḥ nīpātāṇāṃ yadā yadā.*

94. *Uparvāṣa tu vijñeṣāḥ kriyāyogena vīṇḍ-itih*;  
vīṇḍeyanti te hy arthāḥ namakḥyāḥapibhaktiḥ.
95. *Acha ēvad natar ity etān acaryāḥ śakṣāyanaḥ*  
uparvāṣan kriyāyogin mone: te tu trayo 'dhikāḥ
96. *Trīyo eva loke liṅganī pūṣṇī stri ca nṛpaṃṣam.*  
Namasūktaprayogeṣu vācyaḥ prakaraṇaḥ tathā.
97. *Yēṣāṃ tu nāmaḥhir liṅgair grakṣeṣaḥ sarv-nāmaḥbhīḥ*;  
kṛtākṣeṣa sādṛṣṇā grhīteṣy; puṣṇaryāḥ.
98. *Padasaktaryardhuranāmanāny anyēni yēni ca*  
sarvā nāmanī caicāhur, anye oṣṭeṣu yathā kathā.
99. *Pradhānam arthāḥ: śabdō hi tadgūṇāyathā tēyate.*  
Tasmān nānāntayogayāḥ śabdān arthasūctān naḥet.
100. *Atiriktāṃ padāṃ tṛyāṃ, kṛtāṃ vākye nivēdayet*;  
viprakṣeṣāṃ ca sūpādāhyad anupūrṇeṃ ca kṛpāyēt.
101. *Līṅgaṃ dhātvaṃ vībhaktiṃ ca saṃnamoḥ tatru tatru ca.*  
Yad yat syac chandasaṃ mantrā te tat kuryāt tu laukikam .
102. *Yavatam eva dhātvanāṃ liṅgaṃ vāghigalāḥ bhāvet*  
arthāḥ cāpy abhidhēyāḥ syāt tavadbhīr guṇavīgrahaḥ.
103. *Dhātūpārasayataḥagūṇāśabdāḥ dehidhātūjam*  
bahukadhātūjam vāpi padāṃ nīrvaḥyāḥayam.
104. *Dhātūjam, dhātūjāḥ jātaṃ, samastarthajam eva vā,*  
vākyajam, vṛtāntīryam ca nīrvaḥyāḥ jācandā padam.
105. *Deigur dvandvo 'vyogībhaṣāḥ karmudharaḥ eva ca,*  
pāñcamas tu bahuvrīhīḥ, ṣaṣṭhaḥ tatpuruṣāḥ smṛtāḥ.
106. *Vīgrahaṃ nīrvaḥāḥ karyam samāseṣa api tadbhīte*;  
pravidhāyayiva nīrbrīyad: dāyḥrtho dāyḥyo ity api.
107. *Bhāryā vīpavāḥi cānyā vīpavāḥbhāryā ity api.*  
Indrāḥ ca samas cely eam Indrāsamān nīdarśanam.
108. *Śabdārupaṃ padarthāḥ ca vṛtāntīḥ prakṛtīr guṇāḥ*;  
sarvam etad anekartham; dīśānāvayame guṇāḥ.
109. *Samānyavacīnāḥ śabdā vīḍeḥ sthāpītāḥ kvacit*;  
pāṇyane yathā vṛtīḥ 'ka xu māyā' līḡate.
110. *Vīḍevacīnās te anye sāmānye sthāpītāḥ kvacit*;  
'hīmanagnīm' itī mantrā hīmaśabdō nīdarśanam.
111. *Paḍam ekāṃ samādāya dēvidhā kṛtā nīrūktavān*  
pūrvapadāḥ padāḥ Yācō 'vīḍevīḥ' itī te vī.
112. *Anekāṃ sat tathā cūṣyad ekam eva nīrūktavān*  
'aruṣō mī sakṛn' mantrā māsakṛtvīgrahaḥ eva tu.
113. *Paḍānyavayāḥ 'pi pāle cīkṛtyā nīrūktavān*  
'garbhāṃ' 'nīdhanam' ity ete 'na janyā' itī te vī.
114. *Paḍāntīr avīḥṇā trāḥpade, 'rthāḥ sīlānāmī.*  
Sārvanāvayamō 'dhāyī' vāne nēty vī dāvidhā.
115. *'śūnāḥpāṇāḥ' 'nārīśānām' 'dyaḥ nīḥ grhīḥvī ca*  
'nīrūkte'tīprabhṛtīḥv nīrthō aḥ kṛmō yathā,
116. *Vīrvāsyā vīrvāyōr loḥo bhīḥṇāḥ vṛtāntānyāḥ ca*  
atvāntī kōpīr nōbhī dīno gamīty nḡhāḥ ca.



- 1, 42. The uttered sound by which we apprehend a thing, when connected in the (correct) disposition of syllables, the wise call 'noun' (name).
43. That in which eight inflexions are employed in various senses, sages call a noun, when there is a distinction of number and gender.
44. That notion which, connected with many actions, becoming a later from an earlier <sup>1)</sup>, (and yet being) but one, is effected by the development of the action, they call by the term 'verb'.
45. When there is a becoming which arises from the development of an action and which is designated by a term with a primary suffix, and which is joined with number, inflexion (or) indeclinable form, and gender, then it is to be regarded as a substantive.
- II, 89. Particles are enumerated in various senses, both for the purpose of connecting actions and occasionally for the sake of comparison <sup>2)</sup>.
90. Others again are occasionally (used) for the purpose of filling up defective lines <sup>3)</sup> (*padas*). In metrical books those (particles) which have the purpose of filling up (the line) are meaningless <sup>4)</sup>:
91. *Kam, im, id, u* <sup>5)</sup> (are such). (There are) also to be distinguished such (particles) as have manifold senses. *Iva, na, cid, nu* — these are four which have the sense of comparison <sup>6)</sup>.
92. Now *na* is, in the metrical books, occasionally used as a particle in the sense of comparison, but frequently in (the sense of) negation <sup>7)</sup>.
93. There does not exist an enumeration of the particles (stating explicitly) 'there are so many' <sup>8)</sup>. These are used at every step on account of the subject-matter <sup>9)</sup>.
94. The twenty <sup>10)</sup> prepositions are to be recognised by reason of their connexion with (verbal) action <sup>11)</sup>; for they differentiate the meaning <sup>12)</sup> in the inflexions of nouns and verbs <sup>13)</sup>.
105. *Acha* <sup>14)</sup>, *śrad*, *antar* — these the teacher Śaktāyana considered prepositions because of their connexion with action; these are three more.

1) That is, which expresses sequence of time: the expression is taken from Nirukta I, 1.

2) Cp. Nir. I, 4, where in part the same words are used.

3) Cp. Nir. I, 4.

4) Cp. Nir. I, 9 where in part the same words are used. Cp. also RV. Prātiśākhya II, xii, 9.

5) Nir. I, 9, VS. Prātiś. II, 10.

6) Cp. Nir. I, 4: *ete caitoira upamārtā bhāvanāi*.

7) Cp. Nir. I, 4.

8) The same expression is used in RV. Prātiś. II, xii 9: *ucyante ity anti samīhāt*; but the VS. Prātiś. II, 10 and VIII, 37 enumerates fourteen, and the latter passage states that to be the number, but Yaska has twenty-two in Nir. I, 4 ff. (where five of those mentioned in VS. Prātiś. do not occur).

9) Cp. RV. Pr. XII, 9: *arthanāśit, 'on account of the sense'*, Hemacandra, ed. Böttlingk, p. 443, who borrows the whole śloka, has *prapannanāśit*. Cp. Buehly, Gott. Gel. Anz., 1859, no. 103, p. 1023.

10) This number is expressly stated in RV. Pr. II, xii 6, 7; it is also the number enumerated in Nir. I, 3, RV. Pr. II, xii 6, VS. Pr. VI, 24, and in the Gaṇa *prīḍayak*.

11) Cp. Pān. I, iv, 50: *upasarjāḥ kṛiyāyate*.

12) Cp. RV. Pr. II, xii 8: *upasarjā vītyakṛt*.

13) Cp. Nir. 3: *śāntāḥkṛtāyāṃ arthasādhakarāṇāṃ*.

14) All the Mss have *ana*, but as this already occurs among the twenty, it must be an old corruption. It might stand for *acha* or *arasa*, but the former seems paleographically and otherwise the more probable. *Aṅa*, *antar*, *acha* are *gātā* in Pān. I, iv, 64. 65. 66. A *vartika* on Pān. I, iv, 50 *śāntā* lead to the list of *upasarjāḥ*.



96. There are but three genders in popular usage — masculine, feminine, and neuter. In (regard to) names, the employment of which has been stated<sup>1)</sup>, the subject-matter must be stated in this way<sup>2)</sup>.
97. Now what is mentioned by means of nouns (and) genders, (is also mentioned) by means of pronouns: repeated mention (is made by them) of (a noun already) mentioned, similar (to the repeated mention) of a positive or negative act<sup>3)</sup>.
98. All (authorities) say that the names (occurring) in lines, hymns, stanzas, hemistichs, and any others (there may be), are nouns; some<sup>4)</sup> (call them) so in whatever way (they occur).
99. The sense is the chief thing<sup>5)</sup>; for a term is required (to be) dependent on its secondary elements<sup>6)</sup>. Therefore one should bring terms under subjection to the sense by the various expedients of construing.
100. A redundant word should be rejected, while one that is lacking should be introduced into the sentence; and one that is far removed one should bring into juxtaposition, and should (thus) arrange the regular sequence (of the words).
101. Gender, root, and inflexion one should here and there adapt<sup>7)</sup> (to) the sense. Whatever is Vedic in a formula one should turn into everyday speech.
102. The analysis of the secondary elements may be (accomplished) by the aid of all roots which possess a traditional characteristic form and the sense of which can be stated.
103. A word (*padam*), the definition of which can be expressed, whether it is derived from two roots, many (roots), or one root, is one consisting of sound (*śabda*) that contains root, preposition, members, and secondary elements.
104. A word may be explained in five ways, (viz.) as derived from a root, as derived from the derivative<sup>8)</sup> of a root, as derived from a compound meaning<sup>9)</sup>, as derived from a sentence<sup>10)</sup>, or as (of) confused (derivation)<sup>11)</sup>.
105. *Dvigu*, *Dvandva*, *Avyayībhava*, and *Karmadhāraya*<sup>12)</sup>, the fifth *Bahuvrīhi*, and the sixth called *Tatpuruṣa* (are the compounds).
106. In compounds, as well as in a secondary derivative, explanation should proceed from analysis; one should explain after separating<sup>13)</sup> (the parts); e.g. 'punishable' (*daṇḍya*)<sup>14)</sup> as 'deserving punishment' (*daṇḍa-artha*),

1) The reference is probably to the passage of the *Uṣhadhātā* given above (I, 23—45).

2) That is, in connexion with gender etc.

3) This probably means that pronouns may refer to a preceding sentence as well as to a noun.

4) *Asya* here used in antithesis to *arve* must be meant as an equivalent of *etc.*

5) Cp. Nir. II, 1: *arthanityaḥ parūṣeta*.

6) That is, the analysis of a word proceeds from the secondary elements connected with the sense.

7) Cp. Nir. II, 1: *paṭhīrthasa vāśaktiḥ saṃpannamyāt*.

8) Corresponding to *śuddhīta* below, 106, and Nir. II, 2.

9) That is, derived with a *śabdānta* suffix: cp. *śuddhīta-samāhāra* Nir. II, 2.

10) E. g. *śrīkṣan*.

11) That is, by transposition of letters, cp. Nir. II, 1: *śiṅg-santa-śiṅgapaṅgaḥ*.

12) This *śloka* is quoted by *Durga* on Nir. II, 3 (p. 163). Only four classes are distinguished in the *VB*. *Prātiś* (I, 27 and V, 1, *cosam*), which does not know the *Dvigu* or *Karmadhāraya* class.

13) Cp. Nir. II, 2: *śuddhīta-samāhāra ... pūrvasa pūrvaṃ aparaṃ aparaṃ parivāhaja nirbhūgīt*.

14) As an example of a *Tadūhīta*: cp. Nir. II, 2: *daṇḍyaḥ ... dāṇḍam arthan*. Cp. also *Śūp*, V, 1, 66.

107. and 'fair-wived' (*rūpased-bhāryaś*) as 'he has a fair (*rūpavati*) wife (*bhāryaś*)'. Thus Indra-soma (*Indra-somau*), as 'Indra and Soma', (is) an example (of a Dvandva).
108. The form of the connd (*śabda*), the sense of the word (*śabdā*), the etymology, the primary form, the secondary element, all this has manifold sense: there are ten species (of explanation) in (case of) misunderstanding<sup>1)</sup>.
109. Terms (*śabde*) expressive of a general meaning are occasionally applied in a particular sense; thus in 'who, pray, O men'<sup>2)</sup> the interpretation of 'goes' (*gacate*) is in (the sense of) 'fleeing'<sup>3)</sup>.
110. But other (terms) expressive of a particular meaning are occasionally applied in a general sense; in the formula 'with cold the fire'<sup>4)</sup> the term 'frost' (*śīma*) is an example.
111. Yāska has, in the stanza 'to every tree'<sup>5)</sup> explained the word 'man-eating' (*pāruśadāś*) by taking one word (and) dividing (it) into two<sup>6)</sup>.
112. Similarly, another expression which is not one (word) he has explained as one only in (his) analysis as 'month-maker' (*māsa kṛt*) in the formula 'the ruddy one me once'<sup>7)</sup> (*mā sakṛt*).
113. In the stanza 'not to his brother'<sup>8)</sup> he has explained the two words *garbhāy nidhānam*, even though (another word<sup>9)</sup> intervenes, by making them into one<sup>10)</sup>.
114. The class of word is not recognised in the word *śaś*<sup>11)</sup>, (nor) the sense in *śāśman*<sup>12)</sup>. Misunderstanding of the accent (in) *adhya* is shown in the stanza 'as on the tree'<sup>13)</sup>.
115. As the regular order<sup>14)</sup> (of the words) was (arranged) according to the sense

1) As an example of a bahuvrīhi compound. Yāska, Nir. II, 2-3, exemplifies only the Tatpuruṣa class, though without naming it.

2) That is, free correct under the above heads, and free incorrect: examples of the latter from Yāska are given below (109-114). 3) RV. VIII, 45, 37.

4) It is explained by Yāska on this verse (Nir. IV, 2) as *pariṣṭate*, while in Naigā II, 64, it is enumerated among the verbs which mean 'to go'.

5) RV. I, 116, 8; cp. Nir. VI, 36, where *śāśana* is explained by *śāśana* *grīṣṭāntar*; cp. Śāyana on I, 116, 8.

6) RV. X, 27, 22. This and the following five examples (111-114) are given as illustrations of wrong interpretation due to misunderstanding (*anavagama*). The preceding two śloka are, probably, also meant to be included in this criticism (109-110).

7) Yāska, Nir. II, 36, explains *paruśadāś* as *paruśāś adāśya*, 'in order to devour men', but there is nothing in this to justify the criticism that he took *paruśadāś* as two words.

8) RV. I, 195, 18; see Nir. V, 21 (*śāśāntāyāś hantā*, Both, Ert., and Śāyana on this verse. Our author here agrees with the Padapāṭha.

9) RV. III, 34, 2.

10) That is, his explanation (Nir. III, 6) is *garbhāśnidhāna*. Yāska, however, doubtless intended merely to express that the two words are in the relation of apposition, not that they form a compound.

11) Yāska enumerates, doubtless following an earlier view, ten among the particles (Nir. I, 7), but he clearly considers it an inflected word (ibid. I, 9). Our author must therefore be criticising the latter view.

12) Yāska, Nir. IV, 3, states that the word means 'fire-arm' (*śaś*). adding the divergent views of Śākāṇḍilya, Taittīrī, and Gāhara. From the above it does not, of course, appear what view our author held.

13) RV. X, 29, 1; see Nir. VI, 28. Yāska here reads *ādya* *adāśya*, while the Padapāṭha, reading *vā* *po* *adāśya*, leaves the verb unaccented after the relative. If our author is criticising Yāska, it does not appear what he means here by a misunderstanding of the accent. Cp. Both, Ert. p. 94, Max Müller, RV. Prātiś. p. 4, RV. 3, vol. IV, p. 9 and Śāyana on X, 29, 1.

14) That is, in the *kranyāyāśa*. This and the following śloka appear to be connected those as the sense requires the restoration of words to their proper order (*śaśa-śāśana*), so it requires the restoration of letters for the purposes of etymology to their proper order (*śaśa-śāśana*).



## ZUR ÄLTEREN CHRONOLOGIE VON KÄSMİR.

In seiner vortrefflichen Übersetzung der Chronik Kalhana's betrachtet Marc Aurel Stein die Chronologie von Kasmir vom fünften Buche ab, das mit der Thronbesteigung des Königs Avantivarman (856/6 n. Chr.) anhebt, als genau. In der Tat werden von diesem Zeitpunkt ab die Anfangsjahre der Herrscher teils durch Daten nach der Laukika- oder Saptarsi-Ära ausdrücklich vermeldet, teils lassen sie sich aus Angaben der Regierungsjahre mit Sicherheit ableiten. Weiter nach rückwärts können wir dagegen nur mit Hilfe der Regierungsjahre gelangen, die jedoch unglücklicherweise für Agitätija, den dritten Vorgänger Avantivarmans, fehlen. Diese Lücke scheint allerdings durch zwei Laukikadaten vollständig ausgefüllt zu werden, indem es IV 703 heisst, die mütterlichen Oheime des Königs Čippatağajapja-Brihaspati hätten vom Tode ihres Neffen im Jahre [38]89 Laukika = 813/4 n. Chr. bis zum Jahre [39]36 = 850/1 n. Chr. unumschränkt geberrecht. Da nun v. 707 berichtet wird, wie Agitätija, der nach Čippatağajapja's Ermordung von jenen Usurpatoren als Schattenkönig eingesetzt worden war, in dem zwischen zweien derselben ausgebrochenen Bürgerkriege besetzt wurde, so wäre die Regierung dieses Königs auf die Jahre 813/4–850/1, die zwölfjährige seines Vorgängers Čippatağajapja auf 801/2–818/4 festgelegt. Allein bereits Bühler und ihm folgend Stein haben gezeigt, dass letzterer mindestens zwei Jahrzehnte später regiert haben muss<sup>1)</sup>. Liest man aber Kalhana's Erzählung im Zusammenhange, so fällt auf, dass er in dem zuerst angeführten Verse die langjährige Usurpation der Brüder der Gajadevi erst vom Tode ihres Neffen Čippatağajapja an rechnet, während doch v. 679–686 ausdrücklich berichtet wird, dass sie schon während der ganzen Dauer seiner Regierung die Macht in Händen hatten. Man wird so von selbst auf die Vermutung geführt, dass Kalhana das Anfangs- und Endjahr jener Usurpation bereits in einer Quelle vorgefunden, aber ersteres Datum unrichtig bezogen haben werde. Um aber festzustellen, unter welchem König in Wirklichkeit jene Majordomusherrschaft begann, steht uns glücklicherweise eine anderweitige Kontrolle zu Gebote.

Im Anfange der Periode K'ai-joen (713–742) erschien die erste Gesandtschaft aus Kasmir in China und im Jahre 720 erhielt der König 龔陀羅祕利 *Čen-to-lo-pi-li* (Čandrapija) vom Himmelssohne die Bestallung als König. Im Jahre 738 erhielt 木多摩 *Mok-to-pi* d. i. Muktapija-Lalitaditja, der zweite Nachfolger Čandrapija's, ebenfalls von

1) Kalhana's *Rajatarahgini*, translated, with an introduction, commentary, and appendices by M. A. Stein. Westminster 1900 vol. I p. 95 f.

der chinesischen Regierung das Ernennungsdekret, dessen Wortlaut uns im Ta'ò fu-jüan-kui, einer im Jahre 1013 vollendeten Enzyklopädie erhalten ist<sup>1)</sup>. Derartige Gesandtschaften, welche für ihren Fürsten nm ein Beistätigungsdekret des Himmelssohnes nachsuchten und damit ihr Land wenigstens formell unter den Schutz und die Oberhoheit des Reiches der Mitte stellten, wurden naturgemäß in der Regel bei der Thronbesteigung eines neuen Königs abgesandt und hatten dieselbe dem fremden Oberherrn anzuzeigen. Demnach wird also der Regierungsantritt des Čandrapīja und Muktāpīja um 720 bzw. 733 zu setzen sein, und dem stimmen die Regierungszahlen, welche die Chronik den beiden Vorgängern Muktāpīja beilegt, vortrefflich: Čandrapīja regiert 8 Jahre und 8 Monate, sein Bruder Tarapīja 4 Jahre und 24 Tage (Rağat. IV 118. 123), welche zusammen den Zeitraum von 720 bis 733 gerade ausfüllen. Man bemerkt nun sofort, dass die bis auf Monate, und Tage genauen Angaben der Regierungszeiten bei Kalhapa eben mit Čandrapīja beginnen, also mit demselben Herrscher, der die diplomatischen Beziehungen mit China eröffnet und sich zum Vasallen dieses Reiches erklärt hat, was unmöglich Zufall sein kann. Das dreijährige (Rağat. IV 480) Interregnum des Ūṣṭha ist höchst wahrscheinlich in die 31jährige Regierung des Ūjajapīja eingerechnet und daher nicht besonders zu verrechnen. Stellen wir nun die Regierungszahlen der Chronik in den durch die Angaben der Chinesen und den Regierungsantritt des Avantivarman gegebenen Rahmen ein, so erhalten wir folgendes Schema:

	Antrittsjahr	
	nach Śaṅkha-1ra	nach Chr.
Čandrapīja 8 J. 8 M. . . . .	5795-10-1	720
Tarapīja 4 J. - 24 T. . . . .	3804-6-1	729
Muktāpīja-Lalitadīja 36 J. 7 M. 11 T. . . . .	3908-6-25	732
Kuvālapīja 1 J. - 15 T. . . . .	3845-2-6	769
Vaṅradīja-Bopṭjaka-Lalitadīja 7 J. . . . .	3846-2-21	770
Prthivīpīja 4 J. 1 M. . . . .	3853-2-21	777
Saṅgrāmāpīja I - J. - M. 7 T. . . . .	3857-3-21	781
Ūjajapīja-Vinajadīja 31 J.   . . . . .	3857-3-28	781
Ūṣṭha 3 J.   . . . . .		
Lalitapīja 12 J. . . . .	3888-3-28	812
Saṅgrāmāpīja II (Prthivīpīja) 7 J. . . . .	3900-3-28	824
Čippatajapīja-Brihaspati 13 J. . . . .	3907-3-28	831
Aḡitapīja 7 J. . . . .	3919-3-28	843
Anāḡapīja 3 J. . . . .	3920	850/1
Utpalapīja 2 J. . . . .	3929	853/4

Überblickt man diese Tabelle, so fällt unmittelbar auf, dass nach derselben der Anfang des Lalitapīja nur um ein Jahr früher fällt als der Beginn der Usurpation der Brüder der Ūjajadevi bei Kalhapa. Der einzig mögliche Schluss ist somit der, dass Kalhapa's Quelle jene unheilvolle Periode bereits mit der Thronbesteigung des Lalitapīja beginnen liess. Dies lässt sich auch historisch sehr wohl rechtfertigen. Lalitapīja wird uns ja als ein Fürst geschildert, der ein Sklave seiner Leidenschaften war und unter dem das Reich die Beute der Höllinge wurde (IV 661-670). Da er ganz in Sinneelust aufging und sein Herz an

1) Vgl. Ed. Chavannes, Documents sur les Tou-tou occidentaux p. 166, 350 (durch die Güte des Verfassers konnte ich die Auszügebogen benutzen). Sylvain Lévi und Ed. Chavannes, L'itinéraire d'Ou-k'ang p. 14 n. 1, Extr. du Journ. As., sept.-oct. 1892.

Hetären hong, so war es selbstverständlich, dass diese mit ihren Verwandten den König völlig beherrschten. Eine derselben war Gajadevi, ein Mädchen von ganz niedriger Herkunft, das durch seine Schönheit die Aufmerksamkeit des Königs erregt hatte und von ihm zur Konkubine erhoben worden war (vs. 677—678). Sie wurde die Mutter des Königs Cijpatagajajaja. Es ist aber an sich schon wahrscheinlich, dass ihre Brüder bereits unter der Regierung ihres Schwagers zu massgebendem Einfluss gelangt waren. Diesen müssen sie auch unter Saugramapaja-Prthivijipaja, über dessen siebenjährige Regierung Kalhana gar nichts zu berichten weiss, behalten haben, um dann unter ihrem minderjährigen Neffen die Gewalt völlig an sich zu reissen (vs. 679 ff.).

Ist diese Auffassung richtig, so muss in der Lalitajaja's Regierung vorausgehenden Periode ein Jahr ausgefallen sein, und zwar steckt der Fehler wahrscheinlich bei Candrupja. Gibt man diesem 9 J. 8 M. statt 8 J. 8 M., so fällt der Antritt Muktipaja's in der That ins Jahr 733, wie nach dem Datum seines Bestallungsdokrets zu erwarten steht.

Dagegen trägt die Zahl von Candrupja's unmittelbarem Vorgänger Durlabhaks-Pratapaditja (50 J.) augenscheinlich einen künstlichen und unhistorischen Charakter, und da keiner der bis jetzt bekannten chinesischen Reisenden des 7. Jahrhunderts aus die Namen der gleichzeitigen Könige von Kasmir mitteilt<sup>1)</sup>, so sind wir bis auf weiteres ausser Stande, den wahren Beginn der Karkota-Dynastie festzustellen.

Übrigens steht es mit der Liste der frühern Könige keineswegs so verzweifelt, als es auf den ersten Blick scheinen möchte. Am seltsamsten in dem ganzen System mutet ja sicherlich die chronologische Stellung des Mihirakula an, dessen Antritt nach Kalhana ins Laukika-Jahr 2372 = 704 v. Chr. fallen würde, während es so gut wie sicher ist, dass er mit dem gleichnamigen Hünakönig identisch ist, der in der ersten Hälfte des sechsten Jahrhunderts n. Chr. geherrscht haben muss<sup>2)</sup>. Überschaubt man aber die Liste der Könige bis auf Narendrahitja Khitkhila (I 347), so sieht man sogleich, dass die drei aufeinanderfolgenden Könige *Hiranjakula*, *Vasukula* und *Mihirakula* (I 288—289) eine Gruppe bilden, die durch dasselbe Namensselement *kula* verbunden ist. In der That hat Cunningham den Namen *Hiranjakula* auf Kupfermünzen gefunden, die mit gewissen Stücken des Mihirakula grosse Ähnlichkeit aufweisen (s. unten S. 347). Vor dieser Gruppe stehen zwei Könige *Upalapati* und *Hiranjakpa*, die gleichfalls durch ein gemeinsames Namensselement *akpa* (Auge)

1) Mit dem König *Üs-lo-pa* von Indien, der während der Periode *Üng-kwan* (927—648) gleichzeitig mit *Ki-pin* eine Gesandtschaft nach China geschickt haben soll (Abel Rémusat, *Nov. mé. asiat.* I 212 nach Ma Tswan-in) und den man mit *Durlabhakarathana*, dem Gründer der Karkota-Dynastie von Kaimir kombinieren wollte, ist es nichts. Es heisst in den Neuen Büchern der *Tsang-dynastie* Kap. 221 a f. 29 unter dem Artikel *Ki-pin* (Kapila) nach der freundlichen für mich angefertigten Uebersetzung De Groot's: „In der *Üng-kwan*-Periode, gelegentlich der Darbringung von berühmten Rossen (durch *Ki-pin*), redete (der Kaiser) Tausend seine Beileggrossen also an: „Als ich kam den Thron bestiegen hatte, sagte man mir: Der Hümmelchen wird die Kriegsmacht glänzen lassen und so die Barbaren an die vier Weltgegenden (China) erheben machen und zur Unterwerfung zwingen. Allein Wei Üng riet mir, durch Uebung von Tüchtigkeit in meiner bürgerlichen Regierung das Reich zur Ruhe zu bringen, denn es dies zur Ruhe gekommen, so würden sich die Menschen auf seine Entferrungen hin schon unterwerfen. Jetzt herrscht rundum Friede im Reiche, und dort kommen die Herden und Hüpfer der Barbaren zu den vier Seiten und bringen ihren Tribut: dies ist also das Werk (Wei) Üng's. Und er sandte den *Aus-i* (果毅, ein Militäramt) 何處羅拔 *Ho-Fi-lo-pa* weg, um diesen Reiche reiche Geschenke zu bringen, sowie *T'ien-tak* 天竺 (Indien) zur Ruhe zu bringen. Als dieser *Ü'i-lo-pa* in *Ki-pin* (Kapila) ankam, wandte sich der König nach Osten (China) und besagte mehrmals die Stirn zu Boden. Und er sandte seine Leute mit den Gesandten mit, um sie bis *T'ien-tak* zu begleiten und zu beschützen“.

2) Vgl. Stein zu Hünjat. I 289 und Introd. I 64 f.

verknüpft sind. Diese Beobachtung bringt von selbst auf die Vermutung, dass Mihirakula und seine beiden Vorgänger nur wegen der Übereinstimmung des Namens *Hirajakula* mit *Hirajakula* im ersten Compositionsgrade an dieser Stelle eingefügt sein werden. Weiter führt dann die Erwägung, dass wir hinter Abhimanju I (I 185 ff.) augenscheinlich ein Verzeichnis der Urkönige von Kāśmir vor uns haben, das von der dem NīlamataPurāṇa entnommenen kurzen Liste I 57–82 unabhängig ist, aber gleich dieser mit dem Urkönig *Gonanda* anhebt.

Die Namen Vibhīṣaṇa, Indragīṭ, Rāvapa und Vibhīṣaṇa II sind dem Rāmājāna entnommen, dem auch *Hetirāja* die beiden ersten Namen seiner achtgliedrigen Liste (Lava bis Śaṭinara Rāgāt. I 84–100) entlehnt hat<sup>1)</sup>. Der Name *Nara* kehrt zweimal in dem Verzeichnis wieder, und ebenso entspricht *Akṣa* dem Utpalākṣa und *Hiranjaba* der ersten Hälfte desselben, *Kṣitinandā* und *Vasuvānda* repräsentieren vielleicht die Dynastie der Nānda von Magadha. Der erste unzweifelhaft historische König, dem wir darauf begegnen, ist erst *Narendradīpa Khīrkhūla* (I 347), dessen Name einerseits mit den Hephthaliten, andererseits mit den Śāhis von Kābel verbindet<sup>2)</sup>. Auch *Gopādīya* und *Gokarja* sind vielleicht historisch. General Cunningham glaubte den Namen des letzteren Königs auf einer einzigen kadmischen Münze des sogenannten Kidaratypus zu lesen, doch ist diese Lesung nach Rapson mehr als zweifelhaft<sup>3)</sup>. Wir erhalten somit ein zusammenhängendes Verzeichnis von Gonanda bis auf Akṣa, das nur durch die Gruppe *Hirajakula-Vasukula Mihirakula* unterbrochen ist, wobei ich zunächst dahingestellt sein lasse, ob jenes Verzeichnis nicht selbst schon zusammengesetzt ist; andererseits schliesst sich jetzt die Mihirakuligruppe angeschlossen nach vorwärts an Khīrkhūla, nach rückwärts an Abhimanju und die übrigen aus *Chāndīkara* (I 19–20) entnommenen Könige an.

Dieser Zusammenhang wird noch deutlicher, wenn Bruno Liebig mit seinem scharfsinnigen Versuche, die Zeit des Grammatikers *Chāndragomīta* zu bestimmen, das Richtige getroffen hat<sup>4)</sup>. Nach Kalhana wirkte derselbe unter dem König Abhimanju in Kāśmir (I 176). Liebig findet nun einen Anhalt für die genauere Bestimmung seiner Zeit in dessen Grammatik. Ausgehend von der bekannten Anmerkung Katjājana's zu Pāṇini's Regel über den Gebrauch des Imperfekts für Ereignisse, die hinter dem laufenden Tage zurückliegen, und von den der Zeitgeschichte entnommenen Beispielen, durch welche Patañjali jene Anmerkung erläutert hat, bemerkt Liebig, dass *Chāndragomīta* in Beziehung auf dieselbe das Beispiel gebe: *ajājayāḥṣṭe āvāṣāṭī*. Da nun hier unzweifelhaft von einem Siege über die *Hūṇas* d. i. nach Liebig die *Arabi* Odessa des Koemas Indikopleustes, die *Śveta Hūṇa* bzw. *Śveta Hūṇa* des Varahamihira (Bṛhat-Saṃhitā XVI 35, XI 61) die Rede ist, so vermutet er mit Rücksicht auf die Zeitgeschichte in jenen Worten ein Versehen des Abschreibers für *ajāyād Guptā Hūṇas* d. i. 'Gupta besiegte die Hunnen'. Der hier angedeutete Sieg eines Guptakönigs über die Hūṇas wäre der in der Inschrift von Eḥitāri Z. 15<sup>5)</sup> erwähnte des Skāndagupta, welcher den ersten Anprall der Barbaren kraftvoll zurückwarf. Man hat bisher angenommen, dass

1) Vgl. Lassen, Ind. Altertumskunde I 572 A. 4. 573 A. 4.

2) Cunningham (Epithalites or White Huns. Num. Chron. 1904 Pl. IX 11 und p. 265, 278) beschreibt eine einzige Silbermünze mit hephthalitischem Typus und Symbol und der indischen Aufschrift: *Devā Śāhi Khīrkhūla*. Vgl. Stein zu Rājāt. I 347. Noch im Jahre 162 H. = 778/9 n. Chr. wird ein Kābel-Rah namens *Chāragī* erwähnt Jaṅgī, Hist. II I 4, 9; v. meine Beiträge zur Gesch. und Sage von Erān. ZDMG 40, 963 A. 2. Krause S. 248.

3) Cunningham, Coins of Medieval India Pl. III 6, citiert von Stein zu Rājāt. I 346 (mir unzugänglich). Vgl. Jaggan Stea, Introd. p. 81.

4) Bruno Liebig, Das Datum des Chāndragomīta. WZKM. XIII 308–315. Vgl. dass Böhtlingk eb. XIV 40–50.

5) Fleet, Inscriptions of the Early Gupta Kings (C. I. III) p. 56.

Skandagupta bis ca. 480 n. Chr. geherrscht habe; in Wirklichkeit ist aber das Ende seiner Regierung noch völlig unbekannt, ja wir wissen noch nicht einmal, ob er von dem auf dem Siegel von Bhitari an seiner Stelle genannten *Pura Gupta* verschieden oder mit diesem identisch ist<sup>1)</sup>. Der Bericht des Pügers Hui-seng, des Reisegefährten Sung-juns (520 n. Chr.), der an anderer Stelle analysiert worden ist, spricht dafür, dass die weissen Hunnen oder Hephthaliten das Reich der Gupta erst nach 480 n. Chr. angegriffen haben; sind also in jener undatierten Inschrift unter den *Häpas* wirklich die weissen Hunnen und nicht vielmehr ihre Vorgänger, die *Öösesi* si *Kalapatras* des Priskos (Eranšahr S. 55–58) zu verstehen, so wäre der Tod des Skandagupta nicht vor 485 zu setzen<sup>2)</sup>. Seitdem nämlich durch De Groot's Übersetzung der unglückselige *Lacik*, welchen Samuel Beal aus dem Texte Sung-juns herausgelesen hatte, wieder in der Versenkung verschwunden ist, wissen wir, dass um 480 Gandhara von den Jep-tat (Hephthaliten) niedergeworfen wurde, welche daselbst einen 救 勒 *Fik-k'in* (*Higin*) zum König einsetzten, der, wie ich gezeigt habe, mit Mihirkala's Vater *Toramäpa* identisch sein muss<sup>3)</sup>. Haben aber die weissen Hunnen oder Hephthaliten erst um 480 Gandhara erobert, so werden sie nicht schon im gleichen Jahre das Reich der Gupta angegriffen haben. Aus dem Gesagten würde also folgen, dass Candragomin ein Zeitgenosse des aus Münzen und Inschriften bekannten Häpatönigs *Toramäpa* war, und dasselbe gilt dann auch vom König *Abhimanju*, in dessen Regierung ihn *Kalhäpa* stört. Dagegen spricht nicht, dass I 177 auch der Bodhiattva *Nägärjuna* unter *Abhimanju* gesetzt zu werden scheint. Denn dieser Vork, der die Einleitung zu der Legende von der Befreiung des Landes von den Bettelmönchen bildet (vgl. Hüan-tsuang, *Mém.* I 178 s.), greift deutlich auf die Zeit vor *Abhimanju* zurück und knüpft an va. 171 an. In der That wird *Nägärjuna* v. 173 ganz richtig in die Zeit der drei *Turyska* (*Kölan*-) Könige *Hoška*, *Üška* und *Kaniska* gesetzt. *Kalhäpa* bekennt I 19–20 selbst, dass er „die fünf Könige von *Asoka* his *Abhimanju*“ aus *Čhavilläkara* entnommen habe. In der That zählt er aber sieben Könige auf, ein Widerspruch der sich dadurch erklärt, dass er die drei *Turyska* als gleichzeitig regierend auffasst und deshalb als einen König rechnet:

Wir erhalten somit als Ergebnis unserer Analyse drei Listen, von denen zwei (B und C) in gewissem Sinne historisch sind und unmittelbar an einander anschliessen.

## A.

	Gonanda (III) . . . . .	35 J.		
Hansajana	Vibhijaya . . . . .	53 J. 6 M.		
	Indragit . . . . .	35 J. 6 M.	Baka . . . . .	63 J. 13 T.
	Kavaņa . . . . .	30 J.	Kštinanda . . . . .	30 J.
	Vibhijaya II . . . . .	35 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> J.	Vasunanda . . . . .	52 J. 2 M.
	Nara I Kiñnara . . . . .	36 J. 9 M.	Nara . . . . .	60 J.
	Siddha . . . . .	60 J.		
	Utpalika . . . . .	30 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> J.		
	Hiranjaka . . . . .	37 J. 7 M.	Akya . . . . .	60 J.

1) Vgl. zuletzt Vincent A. Smith, *Revised Chronology of the Early or Imperial Gupta Dynasty* p. 5–8. Reprinted from the *Indian Antiquary*, Vol. XXXI, 1902, p. 257 ff.

2) In welchem Verhältnis der durch die vom Jahre 484 datirte Pfisterinschrift von Erup (Plat. Nr. 19) als König von *Mitava* mit dem untergeordneten Titel *śakya*, sowie durch Silbermünzen vom Jahre 491 besetzte *Bodha Gupta* zu Skanda Gupta und seinen Nachfolgern stand, ist noch nicht aufgeklärt. An und für sich ist es daher wohl möglich, dass er schon zu Skanda Gupta's Lebzeiten eingesetzt worden war.

3) S. mein Erläuterung nach der Geographie des Pt. Moore *Xerxes*, S. 211–212 unter Anmerkungen.



B: Chavillakara.	C.	
Asoka	Hirajjakula . . . . .	60 J.
Galauka	Vasakula . . . . .	60 J.
Dämodara (II)	Mäirakula . . . . .	70 J.
Huška	Gopäditja . . . . .	60 J. 6 T.
Šuška	Gokarpa . . . . .	58 J. weniger 30 T.
Kanijka	Narendraditja-Khiakhila.	86 J. 100 T.
Abhimanyu		

Der wahre Charakter der Königsreihe des Chavillakara ist von selbst klar: es ist (von Abhimanyu abgesehen) ein Verzeichnis von Fremdherrschern. Von den drei Turuska-königen sind Huška und Kanijka als *Hošiki* und *Kasiki* bzw. Huvijka und Kanijka der Münzen und Inschriften erkannt, der dritte Guška wird dann auch keine ganz unbekannte Persönlichkeit sein: ich wage die Vermutung, dass darin eine Verstümmelung von *Vasudeva* steckt, wofür sich in einer Inschrift von Säñči (Bühler, Epigr. Ind. II, 369) die Nebenform *Vasuka* findet<sup>1)</sup>. Übrigens ist der zeitliche Abstand zwischen Abhimanyu, wenn wir denselben richtig am Ende des fünften Jahrhunderts gesetzt haben, und den Turuska- oder richtiger Tukhärakönigen nicht mehr so gross als bei den bisher angenommenen Zeitansätzen für diese Herrscher, da mir jetzt der Nachweis gelungen ist, dass die drei durch datierte Inschriften vertretenen Könige Kanijka, Huvijka und Vasudeva die zweite Hälfte des zweiten und die erste Hälfte des dritten Jahrhunderts n. Chr. ausfüllen. Dass Chavillakara von Kusulo-Kaṅṅhizos (chln. *Kiu-tsin K'ioh*) nichts weiss, von dem es doch durch das Hōu Han-šū<sup>2)</sup> feststeht, dass er *Ki-pia* (Kaśmir und Pañjab) 'vernichtet' und in seine Gewalt gebracht hat, kann nicht anfallen, wenn man sieht, dass er selbst von Kanijka und seinen Nachfolgern nur eine ganz allgemeine Kunde hat. Noch weniger kann es natürlich Wunder nehmen, dass ihm die durch das Ts'ien Han-šū bezogte Herrschaft der Saken über *Ki-pia* (Kaśmir)<sup>3)</sup> gänzlich unbekannt blieb, die schon in der zweiten Hälfte des zweiten Jahrhunderts v. Chr. begonnen hat und bis zu ihrer Verdrängung durch Kiu-tsin K'ioh dauerte. Weder von den in die erste Hälfte des ersten Jahrhunderts v. Chr. fallenden Vorgängen im Königreiche Ki-pin, von denen das Ts'ien Han-šū berichtet, noch von den durch Münzen bekannten Königen der Saken (Maues etc.) dürfen wir also bei Kalhana die geringste Andeutung erwarten. Den Charakter eines Katalogs von Fremdherrschern trägt aber auch die rekonstruierte Liste C.

Nachdem ich gezeigt habe, dass der von den Jep tat um 450 zum König in Gandhara

1) Vgl. Sylvain Lévi, Notes sur les Indocytènes p. 77. Extr. du Journ. az., janvier-fév. 1897. — Es ist zu beachten, dass die Schriftform *Guška* augenscheinlich nur aus dem Namen der Stadt abstrahiert ist, welchen man in *Guṣṣapura* nachtrifft. Ähnlich wie Kalkha's *Hošiki* gegenüber dem *Huvijka* der Inschriften und dem OMPKI der Münzen auf dem Stadtnamen *Huvijara* (Hos-i-l. Histoire de la vie de Hussein-ſhang trad. Stan. Julien p. 90 Ho-ss-hia-ku, Béring, Indus p. 13, 14, 18 = vol. 1307 der Ube. 1333), kontrahiert *Heṣṣapura* beruht. (Ebena, wie ich nachträglich sehe, schon Coningham, Num. Chron. 1893 p. 117). Als heutiger Repräsentant von *Guṣṣapura* gilt den kaiserlichen Beamten das grosse Dorf Zebur, auf die griechischen Formen ΒΑΖΟΛΗ, ΒΑΖΙΛΙΟ auf den Münzen will ich mich nicht berufen.

2) Bei Specht, Etudes sur l'Asie centrale d'après les historiens chinois p. 9. Extr. du Journ. az. 1883.

3) Dass *Ki-pin* im Ts'ien Han-šū nur Kaśmir sein kann, hätte man nie verkennen können, wenn man sich der Pflicht bewusst gehalten wäre, den Bericht des chinesischen Historikers Ts'ien Han-šū Kap. 96 a. von A. Wylie, Notes on the Western Regions. Journ. of the Anthrop. Institute vol. X, 1881, p. 30 f. 47. Kap. 96 b. ib. vol. XI, 1882, p. 84) zunächst aus sich selbst und lediglich nach solchen Gesichtspunkten zu interpretieren. Es kann den Sinologen so wenig als den Numismatikern und Indologen der Vorwurf erspart werden, dass sie sich viel zu sehr durch schätzbare Namensanklänge leiten lassen können.

eingesetzte *ʿik-kʿin* mit Toramaga, dem Vater des Mihirakula identisch sein muss, ist es nicht schwer zu erkennen, dass auch *Toramaga*, der *jueraja*s und Bruder des Oberkönigs *Hiraja* (Raġat. III, 102 ff.), mit jenem *ʿik-kʿin* gleichzusetzen ist. Der Titel *jueraja* gibt offenbar das hephthalitische und türkische *ʿik-kʿin* (*igin*)<sup>1)</sup> wieder. Dass aber Toramaga in der Tat auch über Kasmir geherrscht hat, wird durch die zahlreichen daselbst gefundenen Kupfermünzen mit seinem Namen bewiesen<sup>2)</sup>. Wir haben hier also mindestens ein sicheres Beispiel von einem Fürsten, der Gandhara und Kasmir in seiner Hand vereinigte, was auch für die historische Erklärung anderer Münzreihen von Wichtigkeit werden dürfte. Um 520 hatte dagegen Ki-pin (Kasmir) wieder einen eigenen König, welchen der hephthalitische König von Gandhara (Mihirakula) drei Jahre lang belagert hatte, ohne ihn jedoch überwältigen zu können<sup>3)</sup>. *Hiraja* entspricht wohl dem *Hirajakula* I, 288, dessen Namen (in der Form *Sahi* [*Hiranjakula*]) Cunningham auf Kupfermünzen zu lesen glaubt, die mit gewissen Stücken des Mihirakula grosse Ähnlichkeit zeigen<sup>4)</sup>. Mit Vasukula, dem Vater des Mihirakula, kann dann nur Toramaga gemeint sein. Aus III, 67 ersehen wir auch, dass Meghavahana in Wirklichkeit erst nach Mihirakula zu setzen ist, aber nach III, 464 vor Pratāpita.

Wir haben hier ein lehrreiches Beispiel für die Art und Weise, wie Kahlaga bzw. seine Vorgänger verschiedene Quellen zusammengearbeitet haben. Da nun noch eine ganze Reihe von Königen übrig bleibt, deren Reihenfolge und Zeit selbst im allgemeinen erst noch festzustellen ist, die aber grösstenteils, wo nicht sämtlich, ins fünfte, die zweite Hälfte des sechsten und die erste Hälfte des siebenten Jahrhunderts zusammengedrängt werden müssen<sup>5)</sup>, so wird man von vornherein mit der Möglichkeit zu rechnen haben, dass auch sonst verschiedene Erzählungen über identische Personen nicht als solche erkannt und daher dieselben Könige zum Teil mehrfach vertreten sein werden. Dies scheint vor allem von *Tudhina* zu gelten. Kahlaga erzählt uns II, 5, der König Pratāpita sei ein Verwandter des Königs *Vikramāditya* gewesen, verwirft aber selbst die Ansicht über, welche diesen *Vikramāditya* für den legendären Besieger der Sakus (*Sakir*) hielten, und zwar insofern mit Recht, als man letzteren *Vikramāditya* mit der Begründung der Saka Ära zusammenbrachte. Da er indessen unmittelbar darauf berichtet, Kasmir sei in der Folge, nachdem es durch innere Zwietigkeiten gelitten, einige Zeit lang dem *Harja* und andern (fremden) Königen unterworfen gewesen, so ist nicht wohl daran zu zweifeln, dass mit jenem *Vikramāditya* der gleichnamige König von Uḡgajini gemeint ist, der auch *Harja* hiess und der Vater des durch

1) Bei den eigentlichen Türken kam der *ʿik-kʿin* in Range gleich hinter dem *toġu* und dem *ind*, den beiden höchsten Würdeträgern nicht dem Chagan. Ču-ju. sb. von Fucker, China Review vol. XXIV Nr. 2, 1900, p. 122 a. *Pr-k*, ib. Nr. 4, p. 165 b. *Sai-ja* ib. p. 171 b.

2) Dass die in Kasmir zahlreich gefundenen Kupfermünzen mit dem Namen des Toramaga in Charakteren der Guptaperiode dem Vater des Mihirakula, nicht etwa einem hypothetischen späteren König dieses Namens angehören, wird von Stein zu Raġat. III 103 ausdrücklich anerkannt. Vgl. auch dessen ausführliche Erörterung in Note H zur *Hiġatarahāḡi*: The term *dinika* and the monetary system of ancient Kasmir (vol. II, p. 319-322), wiederholt in Numismatic Chronicle 1899 (p. 27-33 des S. A.).

3) Sang-jun bei Sam. Real, Travels of Fah-hien and Sung-jun, London 1869 p. 197. *Wei-ün* Kap. 102 fol. 21.

4) Cunningham, Epthalites or White Huns, Num. Chron. 1894 Pl. X 9, 10 und p. 260, 262.

5) Der Titel *Lakṣana*, welchen Hapson auf zwei Münzen der Hephthalitenklasse mit der Legende [*Ḥi*] *Ḥa Lakṣana Uḡgajitja* erkennt (J. R. A. S. 1901 p. 358; vgl. Cunningham, Num. Chron. 1894 p. 265, 270 und Pl. IX. 12) und den wir nach einer Vermutung Stein auch im Namen des Königs *Naravarditya Lakṣana* von Kasmir (Raġat. III 383) zu erkennen hätten, ist wahrscheinlich das türkische *lak* (*lak*)-gen, befreit aber keinen sicheren Anhalt für die Zeitbestimmung, da er sich in der Form *Abakṣana* auch gegen Ende des 9. Jahrhunderts bei einem König der Gurjara in Panḍja findet (Raġat. V 140. 155).

Hüan-tsang (Mém. II, 166, 168) besugten König *Śilādīja-Pratāpāśila* von Malava war <sup>1)</sup>, jedoch auf Münzen oder Inschriften noch nicht gefunden ist. Er konkurriert in Wirklichkeit mit dem mächtigen König *Jaśodharman* von Malava, dem Besieger des Mihirakula, auf den Inschriften von Mandasr (um 559 Malava = 533/4 n. Chr., Fleet Nr. 83–85). Allerdings hat Kalhana bzw. sein Gewährsmann diesen Vikramādīja, der in der ersten Hälfte des sechsten Jahrhunderts gelebt haben muss, unzweifelhaft mit dem Śākiri zusammengeworfen, indem er ihn zum Vernichter der Sakas macht (III, 128), während ursprünglich nur von den *Mlechhas* d. i. den Hephthaliten oder Hūpas die Rede gewesen sein kann. Hiernach wäre also Pratāpādīja ein Zeitgenosse des Vikramādīja-Harja (Jaśodharman) von Malava gewesen. Sein Enkel war *Tuṅḡina*, mit welchem diese kurze Dynastie wieder ausstarb. Ein zweiter König namens *Tuṅḡina* begegnet uns III, 97–101. Er führt noch die beiden anderen Namen *Śreṣṭhasena* und *Pravarasena* und wird als Sohn des Meghavahana und Vater der schon oben behandelten Brüder Hiraṇja und Toramāṇa bezeichnet. Nun haben wir aber bereits gezeigt, dass Meghavahana jünger sein muss als Mihirakula, der Sohn des Toramāṇa, und dasselbe darf dann wohl auch für seinen Nachfolger Śreṣṭhasena-Tuṅḡina vermutet werden. Dann stehen sich aber tatsächlich als Zeitgenossen gegenüber die drei Reihen:

Könige von Malava:		Könige von Kaśmir:	
Vikramādīja-Harja	}	Pratāpādīja und Meghavahana	}
Śilādīja-Pratāpāśila		Ġalauka	
		Tuṅḡina I	Tuṅḡina II (Śreṣṭhasena, Pravarasena),

ein Dilemma das gewis am einfachsten durch die Annahme zu lösen ist, dass die beiden Tuṅḡina in Wirklichkeit identisch sind. Wir erfahren ferner, dass Pravarasena (II), der zu einem Sohne des Toramāṇa gemacht wird (III 106 ff.), nach dem Tode des Vikramādīja von seinem angestammten Reiche Besitz ergriffen (III 285 ff.) und später Vikramādīja's Sohn *Pratāpāśila Śilādīja*, der von Feinden entront worden war, in das Reich seines Vaters wieder eingesetzt habe (III 330). Sind diese Synchronismen richtig, so müssen wir aber weiter schließen, dass auch Pravarasena II von seinem angeblichen Grossvater Pravarasena I Śreṣṭhasena (Tuṅḡina II) nicht verschieden ist. Allerdings wäre hierbei noch mit der Möglichkeit zu rechnen, dass Kalhana's Gewährsmänner den Vikramādīja-Harja mit dem älteren Guptakönig Čandragupta II (bis 412 n. Chr.) verwechselt hätten, welcher den Sakas Malava entrissen hatte und auf seinen Münzen den Titel *Vikramādīja* führt und deshalb von Bhaṇḍārkar als der wahre Śākiri in Anspruch genommen wird <sup>2)</sup>.

Leizes, 18 Christmonat 1902.

J. MARQUART.

1) Hüant. III 330 und Stein's Note zu III 425.

2) H. G. Bhaṇḍārkar, A peep into the early history of India from the foundation of the Maurya Dynasty to the downfall of the Imperial Gupta Dynasty p. 34 f. 42 f. Reprinted from the Journs. of the Bombay branch of the R. A. S. 1900.

## AUSLAUT UND ANLAUT IM INDOGERMANISCHEN UND MALAIOPOLYNESISCHEN.

1. Manche Gelehrte, darunter besonders mein verehrter Lehrer Mistoll, halten grosse Stücke drauf, Sprachen mit einander zu vergleichen, die in keinem verwandtschaftlichen Verhältnis stehen. Ich glaube, mit Recht, denn dadurch gewinnen wir sicher wertvolle Hilfsmittel, um das Wesen der Sprache im allgemeinen zu ergründen. Nun zeigen die indogermanischen und die malaiopolynesischen Sprachen viele übereinstimmende Lebensäusserungen, in beiden treffen wir z. B. den Übergang von k zu h. Besonders viele Einklänge habe ich beim Auslaut und Anlaut beobachtet; und der vorliegende kleine Aufsatz hat den Zweck, einige derselben vorzuführen.

2. Literaturangabe, Abkürzungen:

Brugmann = Kurze vergleichende Grammatik der idg. Sprachen, erste Lieferung; von K. Brugmann.

Meyer Lübke = Grammatik der romanischen Sprachen, erster Band; von W. Meyer-Lübke.

Noreen = Abriss der urgermanischen Lautlehre; von A. Noreen.

Cousins = A concise introduction to the study of the Malagasy language, by W. E. Cousins; Antananarivo 1894.

Kern = De Fijdttaal, vergeleken met hare verwanten in Indonesië en Polynesië, door H. Kern, Amsterdam 1880.

Juanmarti = Gramatica de la lengua de Maguindano, por J. Juanmarti; Manila 1892.

3. Im Neuprovençalischen erscheint altprovençalisches schliessendes a als o, Meyer-Lübke, I, § 308; so lautet altes *egua*, *ega* „Staat“ heute *epo*. — Das Gleiche findet im Minankabaischen statt. Während weitaus die meisten mlp. Idiome *lima* „fünf“ sagen, so dass das a als ursprünglich gelten darf, hat das Minankabaische *limo*. Ich glaube, es tut nichts zur Sache, wenn die Qualität des o in beiden Idiomen auch nicht haarscharf die gleiche ist.

4. Auslautende Vokale werden im Griechischen vor anstehendem Vokal elidirt, Brugmann § 856 A 1. — Die nämliche Erscheinung hat das Malagasy, Cousins § 5 und § 6. Man schreibt und spricht *mandatsa* „schelten“, man schreibt auch *mandatsa olona* „jemand schelten“, spricht aber *mandats' olona*.

5. Statt der genannten Elision kann in beiden § 4 genannten Idiomen auch Krasis eintreten; Brugmann § 856 A 2 und Cousins § 18. Griechisches Beispiel: *ἑπιδύρεσι*; Mala-

gay Beispiel: das dreißigige *matrona* „leicht“ aus dem adjektivbildenden Präfix *ma-* + Wurzel *neza*.

6. In mehreren idg. Sprachen wird ursprünglich auslautender Diphthong zu einfachem Vokal, so im Kirchenslawischen, im Althochdeutschen. — Ebendasselbe bemerken wir in mehreren mlp. Idiomen. „Feuer“ lautet in mlp. Sprachen, die einen altertümlichen Charakter haben, auf einen Diphthongen aus: Ilokansisch und Tagalisch *apuy*, Bagobo *apoy* Tiruray *apfy*, Maguilaneso *apuy*, Juanmarti, S. 93; das Malaisische hat dagegen *api*.

7. Im Altindischen bequemt sich auslautender Nasal dem Organ des folgenden Konsonanten an: statt *tam karim* „dieser Dichter“ spricht man *tah karim*. — Dieses Gesetz tritt auch in mlp. Idiomen auf. Statt *rillah na* sagt der Bugieser *rillah na* „seine Hitze“; aus *anan* „Essbares Gewächs“, Cousins § 72, + *be* „gross“ macht der Madagassier *anambe*, das dann die Bedeutung „Rübe“ bekommt.

8. In mehreren idg. Sprachen wird älteres auslautendes *m* später zu *n*; so älteres althochdeutsches *tagum* zu jüngerm *tagun*, *togun*, Brugmann § 360 A 6. — Das Nämliche spielt sich auch im Malagasy ab. „Sechs“ lautet in der Bisaya Pannayana *anum*, in der Bisaya Cebuana *num*, im Bohlang-Mongoodon *onum*, im Toumpakewa *enem*, etc., etc., überallossen wir auf ein schliessendes *m*; und daher hat Kern S. 8 *enem* als Urform festgestellt, was auch meine Ansicht ist. Das Malagasy hat dagegen *enina* = *enin* + Nachschlag-a, siehe § 11.

9. Im Griechischen fallen Verschlusskute im Auslaut ab, bleiben aber, sobald sie ins Innere des Wortes zu stehen kommen, Brugmann § 356 A 11, also *γάναν γάναντες*. Hiemit gehen mehrere mlp. Idiome parallel. „Kind“ heisst in sehr vielen mlp. Sprachen *anak*, das Makasarisische hat *ana*, daneben aber *pamanakān* „Familie“ = *pa* + *m* + *anak* + *an*. Allerdings hat das Schwanden des *k* eine Nachwirkung bei *ana* hinterlassen, indem das schliessende *a* eigentlich geföhrt ist.

10. Gewiss idg. und mlp. Sprachen dulden fast keine oder gar keine Konsonanten als Auslaut. Hier sind das Italienische, das Bimanesische und das Malagasy ganz kongruent, Cousins § 30. Das Italienische erlaubt nur in einigen Formwörtern schliessende Konsonanz: *il padre*, das Malagasy nur bei dem Formwort *an* „in, bei, auf“, welches aber mit dem dazugehörigen Wort proklitisch verwechselt, weswegen man auch nicht *an* statt „im Innern“, sondern *anaty* schreibt.

11. Meyer-Lübke zeigt I § 384, dass im Romanischen auch Vokalsatz am Ende der Wörter erscheint, so besonders in der portugiesischen Mundart von Beira Alta, z. B. *deuz* „Got“. — Dieses Phänomen kennt das Mlp. auch, und zwar in weit grösserer Verbreitung als das Idg. Obiges *anak*, § 9, lautet im Malagasy *anaka*, das portugiesische Lehnwort *mandor* „Aufseher“ wird im Sagnirischen zu *mandora*. Im Malagasy fällt dieser Vokalsatz wieder weg, wenn ein Suffix antritt oder wenn Komposition stattfindet, daher babe ich § 7 *anau* geschrieben, während das Wort, an und für sich genommen, *anau* lautet.

12. Nach Noreen § 48 A 26 verliert im Althochdeutschen ursprüngliches *ant* „Zahn“ den zweiten Dental, wenn er in Anlautstellung kommt, daher der Nom. Sg. *zan*. Im Inlaut, vor Vokalen, bleibt er, also Nom. Pl. *zanti*; nun ist aber die kürzere Form *zan* auch dahin gedrungen, wo zurecht nur *zant* stehen sollte, daher Nom. Pl. neben *zanti* auch *zant*. — Ein ganz ähnlicher Vorgang spielt sich auch im Malagasy ab. Altjavanisches, gejavanesisches, balinesisches, maduresches, etc. *lepas* „frei“ verliert im Malagasy das *a*, wenn es in den Auslaut kommt, daher *alefa* = *a* + *lefa* „befreit“, behält es aber im Inlaut, vor Vokalen, daher *alefaso* = *a* + *lefaso* + *o* „soi befreit“; nun hat sich aber die kürzere

Form *lefa* auch da eingenistet, wo dem Gesetz gemäss nur *lefas* stehen sollte, daher findet sich neben *alefaso* auch *alefas* = *a + lefa + o*.

13. Auslautendes *i* afficiert im Altindischen gewisse anlautende Konsonanten des folgenden Wortes, Brugmann 355 B 1. — Auf ähnliche Weise wirkt schliessendes *i* des Mahagasy [In dieser Sprache ist für Schliess *i* stets *y* geschrieben, ohne Modifizierung der Aussprache] auf beginnenden Guttural des folgenden Wortes, und diese Wirkung ist eine Art Mouillierung. In dem Satze: *isy gaga ny olona* „nicht erstaunt (sind) die Leute“ erfährt das erste *g* von *gaga* diese Afficierung, weswegen man hier und da auch *giaga* schreibt.

14. Im Griechischen treten nicht selten sogenannte protbetische Vokale auf, so in *ἰαρίδης* neben lateinischem *iber*. — Im Mlp. ist diese Erscheinung über viele Sprachen verbreitet, bei bodenständigen wie bei entlehnten Wörtern, so erscheint niederländisches *ton* „Tonne“ im Dajakischen als *otoh*. Weder im Idg., Brugmann § 357 B 4, noch im Mlp., Ahrini, Sangireesche Sprachkunst, S. 25, ist das Wesen aller dieser Erscheinungen klar erkannt.

15. Nach Meyer-Lübke I § 634 erleiden im Romanischen Titelwörter, die einem Eigennamen vorausgehen, oft Aphrese, so wird *Dominus Maria* zu *na Maria*. — Etwas Ähnliches geschieht im Batakischen. Das Wort *ina* „Mutter“ wird, wenn es vor einem Eigennamen steht, zu *na* gekürzt. Z. B. *na n Djonaha* „Mutter des Djonaha“. Mehr Einzelheiten hierüber sehe man bei Van der Tuuk, Tobasche Sprachkunst § 159, 3, von S. 316 letzte Zeile an.

LEZMAN

PROF. DR. RENWARD BRANDSTETTER,  
Mitglied der sprachforschenden Gesellschaft an der Sorbonne.



## DIE WURZELCITATE IN DER RŪPASIDDHI.

(Abkürzungen: C. = Candra-Dhātupīṭha, ed. Leebich 1902; Dhāt. = Dhātusthādhipani von Hagiwala Jinarāna, Colombo 1893; Dhm. = Dhātumañjālī ed. Don Andris da Silva Desarakkhita, Colombo 1872; Dhp. = der anonyme Pāli-Dhātupīṭha, über den s. Franks, Geoch. und Krit. der einheim. Pāli-Gr. und Lex. 1902, S. 58; P. = Dhātupīṭha der Pāṇini-Gramm.; R. = Rūpasiddhi ed. Goparātana, Colombo 1893—7).

Als ich S. 59 meiner Geoch. und Krit. über die Stellung der R. innerhalb der Dhātupīṭha-Literatur aburteilte, konnte ich mich im Wesentlichen nur auf das von Grünwedel Berlin 1883 herausgegebene 6. Cap. derselben stützen, da Goparātana's vollständige Ausgabe in Europa erst kurz vorher zugänglich geworden war und mehr als flüchtig von mir nicht mehr hatte durchgesehen werden können. Trotz der geringen Bedeutung der ganzen Frage trieb mich das wissenschaftliche Gewissen, mein Urteil an der ganzen R. nochmals nachzuprüfen, um auch auf diesem Spezialgebiete der Paläforschung reine Bahn zu machen. Das Resultat dieser Revision lege ich hier vor. Es bleibt im Ganzen bei dem a.a.O. Festgestellten.

Citate von Wurzelenerklärungen giebt Buddhappiya in seiner R. nicht nur im 6. Cap., das über das Verbum handelt, sondern auch im 3. (Karaka-) und namentlich im 7. (Kibbidhāna-) und 8. (Uṇṇā) Capitel.

Die Frage nach der Quelle dieser Citate stellt sich schon von vornherein insofern als eine complicirte dar, als Buddhapp. für eine Reihe Wurzeln an verschiedenen Stellen verschiedene Erklärungen citirt, von denen die eine zu dieser, die andere zu jener Gruppe von Wurzelwerken in engerer Beziehung steht. Er hat also zweifellos mehr als eine Vorlage benutzt. Solche Fälle sind z. B.: R. 489/90, 508 u. öfter *ku dānādānahaṃyapādānesu* (entfernt verwandt mit Dhm. 101 *ku dāne pi ca ādāne abyaḍāne ca*, mit Dhāt. 209 *ku dānasmīṃ* u. P. III, 1 *ku dāne* . . .) neben 650 *ku havāne* (= C. III, 1). — R. 602 *kira vikiraṇe* (= Dhp. V [*tuḍḍayo*] *kira vikiraṇe*, Dhm. 93 *kira āhūtu vikiraṇe*) neben 635 *kira vikkhepe* (= P. VI, 116 u. C. VI, 105 *ky vikkhepe*). — R. 622 *ninda garahāyaṃ* (= Dhp. I u. Dhm. 33) neben 655 *nidi kucchāyaṃ* (= Dhāt. 98 *nidi kucchāyaṃ* = P. I, 86 u. C. I, 23 *nidi kucchāyaṃ*). — R. 635 *vā gatigandhanesu* (= P. II, 41 *vā gatigandhanayo*) neben 659 *vā gatibandhanesu* (= Dhp. IV, Dhm. 100 u. 114, Dhāt. 179). — R. 687 *du gativeddhimhi* (= Dhm. 41 *du gativeddhyaṃ*) neben 664 *du gatimhi* (= Dhāt. 94 *du gatiyaṃ*, P. I. 991 u. C. I, 287 *du gatau*). Unter den bekannten in Betracht kommenden Dhātupīṭha's ist denn auch keiner mit den Wurzelcitate der R. vor allen anderen so hervorragend nahe verwandt, dass er sich als deren Quelle *एतद्* bezeichnen liesse, während doch auf der





Dhp. *sidha* (beide Mss. freilich *pidha*) . . . *saṃsiddhiyaṃ*. — R. 554 u. 605 *ruha janane* = Dhp. I.

R. = Dhṃ.: R. 495 u. 6. *chidi dreedhakaraye* = Dhṃ. 103 (Dhp. IV *chida*, P. VII, 3 u. C. VII, 3 *dauidhikaraye*). — R. sowohl 516 u. 614 *gupa gopane* wie 650 *gupa saṃsāraṇe* = Dhṃ. 45 *gupa gopānake gupa saṃsāraṇe*. — R. 600 u. 627 *sica siccane* = Dhṃ. 8. — R. 616 *sara gatiṇṭṭayaṃ* = Dhṃ. 58 *sara gatiṇṭṭa*. — R. 688 *masu macchare* = Dhṃ. 73 *masu macchere*. — R. 644 *iṭṭa kampāne* = Dhṃ. 13. — R. 645 *dava dāvaṇe* = Dhṃ. 69. — R. 657 *karayāṭṭi bhājanāthā* = Dhṃ. 27 *karayāṭṭa bhājanāthamhi*. — R. *ebda daḍḍi aṇṇayaṃ* = Dhṃ. 132 *daḍḍi aṇṇayaṃ*. — R. *ebda raḍḍi hiṇṇayaṃ* = Dhṃ. 26 *raḍḍi hiṇṇayaṃ*. — R. *ebda gaḍḍi saṇṇayaṃ* = Dhṃ. 25. — R. *ebda oḍḍi aṇḍāthā* = Dhṃ. 28. — R. 659 *caṇḍi caṇḍikkā*: vgl. Dhṃ. 24 *caṇḍa caṇḍikkā*. — R. 658 *gaṇḍha siccane* = Dhṃ. 157. — R. 659 *bhāgaṇḍha siccane* = Dhṃ. 35 *bhāgaṇḍa siccane*. — R. *ebda mūca roce*: Dhṃ. 9 *māca roccane*. — R. *ebda bahu saṃkhiṇṇe* = Dhṃ. 81. — R. 664 *sida sūgāre*: Dhṃ. 36 *sida sūgāropāḍeṇu*. — R. *ebda khajja bhakkhāne* = Dhṃ. 16. — R. *ebda kura akkhe* = Dhṃ. 61.

R. = Dhāt.v.: R. 462/3 u. 6. *vaca viyattiyāṃ vācāyaṃ* = Dhāt.v. 32. — R. 613 u. 6. *cinda cindāyaṃ* = Dhāt.v. 306. — R. 617 *kila roḍḍapanāyaṃ*: Dhāt.v. 85 *kila viharoḍḍapanāyaṇe* ca. — R. 618/9 *māna vimāsaṇapāṇiṇu* = Dhāt.v. 323. — R. 654 *dava anāḍere*: Dhāt.v. 157 *davā 'nāḍerāḍiṇu*. — R. 607 u. 644 *nata gattavināṇe* = Dhāt.v. 236 *nata gattavināṇamāṇiṇi*. — R. 610 *bhāsa bhāsaṇe* = Dhāt.v. 188 *bhāsa bhāṣā*. — R. 614 u. 6. *māda ummāde* = Dhāt.v. 239 *maḍ' ummāde*. — R. 615 u. 645 *vaṃu uggīraṇe* = Dhāt.v. 147. — R. 617 u. 635 *sādha saṃsiddhimhi* = Dhāt.v. 242 *sādha saṃsiddhimhi*. — R. 644 *katha kathāne* = Dhāt.v. 311. — R. 650 *vera saṃsāraṇe* = Dhāt.v. 160. — R. 654 u. 6. *su khīṇāyaṃ* = Dhāt.v. 262. — R. 655 u. 664 *udī pūṇāṇakūḍāneṇu* = Dhāt.v. 231. — R. 659 *sāḍi māṇḍale* = Dhāt.v. 332. — R. 663 *isa pāṇiṇeṇe* = Dhāt.v. 208 *isa pāṇiṇamāṇiṇi*. — R. *ebda aṇu kkepe* = Dhāt.v. 251. — R. 664 *koṇu khīṇastakkalagāḍeṇu*: Dhāt.v. 123 *koṇu khīṇāḍiṇu* <sup>1)</sup>.

Hat aber Buddhapp. auch verschieden stark die einzelnen Pali Dhāt.v.'s ausgezert, so spricht doch Nichts dagegen, wohl aber die oben nachgewiesene Duplicität mancher Citate dafür, dass er sie alle benutzt hat.

Aber nicht nur alle jetzt noch vorhandenen. Er hat augenscheinlich mindestens noch einen Pali Dhāt.v. gekannt und benutzt, der abhanden gekommen ist. Dafür spricht schon ein Grund, u. vorige S. — Ferner sind Wurzelerkklärungen wie R. 294 *daha jighiṇṇayaṃ* gegenüber P. IV, 85 *druha jighiṇṇayaṃ* auf der einen und Dhṃ. 53 *dubha jighiṇṇe* u. Dhṃ. I *dubha jighiṇṇayaṃ* auf der anderen Seite ja gar nicht anders zu erklären als durch Annahme eines vermittelnden Pali Dhāt.v., denn R. *h* von *daha* u. *gh* von *jighiṇṇayaṃ* ist älter als das *dh* u. *g* von Dhṃ. u. Dhṃ., und doch kann *i* von *jighiṇṇayaṃ* nicht P., sondern nur einem Pali-Verke entstammen. — Der Ueberlieferungsfehler von R. 619 *caṇḍa saṇḍāṇapāṇeṇu*, „*caṇḍ* bedeutet Zusammenhang und Verehrung“ setzt eine Grundform *tāy-aiṇa saṇḍāṇapāṇeṇu* voraus, also eine, die weder mit Dhṃ. 57 *aiṇa saṇḍāṇe tāya saṇḍāṇe*, noch Dhṃ. I *tāya saṇḍāṇe aiṇa pāṇeṇu*, noch Dhāt.v. 152 *tāya saṇḍāṇapāṇe caṇḍa pāṇiṇamāṇe*, noch mit Pup. I, 618 *tāy saṇḍāṇapāṇeṇaḥ* + I, 629 *aiṇa pāṇiṇamāṇeṇaḥ*, noch mit C. I, 431 *tāy saṇḍāṇe* + I, 604 *aiṇa pāṇiṇam* sich deckt und doch von fast allen Erwas hat.

1) Diejenigen Wurzelerkklärungen der R. aufzählen, die zugleich 2 oder allen 3 anderen Pali Dhāt.v.'s gemeinsam sind, wäre zwecklos, da sich aus ihnen in keiner Richtung ein neuer Gesichtspunkt ergibt. Man sieht ihnen nicht an, aus welchem bestimmten Pali Dhāt.v. Buddhapp. jede einzelne entnommen hat.

Aus diesem verlorenen Pall-Dhätup. werden dann wohl auch die meisten der recht zahlreichen vorläufig der R. allein eigentümlichen Wurzelklärungen geflossen sein (natürlich nach Abzug derjenigen, die Buddhapp. selbst erfunden hat, vgl. J. P. T. S. a. a. O., S. 104): z. B. R. 615 *khida uttāne*; 630 *asa sabbhāre*; 650 *vāda mōngalle*; R. 665 *ki dhanasīyoge*; u. a., während das alleinstehende *khuda pipasāyaṃ* von R. 656 statt *fighac-chāyaṃ* wohl einfach auf temporäre Gedächtnisstrübung des Verf. oder Abschreibers zurückzuführen ist.

Wenn man Buddhapp.'s Wurzelcitate für buchstabengetreu halten darf, dann war jener Pall-Dhätup. im Gegensatz zu Dhāp., Dhm. und Dhātṽ. charakterisiert dadurch, dass der L. S. von *i*-Feminina stets oder mindestens fast stets auf *-imhi* auslautete. Das die Vorliebe für diese Form eine Eigentümlichkeit Buddhapp.'s gewesen und von ihm den Citaten aufgezwingt sei, ist deshalb unwahrscheinlich, weil zuweilen in Dhm. und, besonders, in Dhātṽ. oder in beiden die gleiche Form entspricht (so R. 283, 426 n. 5. *gamu sappa gatimhi* = Dhm. 1 = Dhātṽ. 223. — R. 563 *apa gatimhi* = Dhm. 57 = Dhātṽ. 149. — R. 486 n. 5. *jara vyohānimhi* = Dhātṽ. 343. — R. 498 *hi gatimhi* = Dhm. 119. — R. ebda u. 655 *akka sattimhi* = Dhm. 119 n. Dhātṽ. 267. — R. 629 u. 568 *dusa appitimhi* = Dhātṽ. 251. — R. 544 u. 6. *i gatimhi* wie Dhm. 97 *i ojjhāne gatimhi* ce u. Dhātṽ. 1 *i gatimhi*. — R. 664 u. 631 *su gatimhi* = Dhātṽ. 183. — R. 664 *ara gatimhi* = Dhātṽ. 164. — R. 577 u. 663 *jula dātimhi* = Dhm. 30. — R. 664 *maya gatimhi* = Dhm. 67).

Das Studium der Pall-Dhātupāṭha's hat also in jeder Richtung der Untersuchung immer wieder zu dem Schlusse geführt, dass noch ein Pall-Dhātup. vorhanden gewesen sein muss, der jetzt verloren ist (vgl. Gesch. und Krit. S. 59; u. J. P. T. S., a. a. O. 112), wie auch eine verlorene Pall-Grammatik (Gesch. und Krit. S. 3 ff.) und ein verlorener synonymischer (S. 68 ff.) und wahrscheinlich auch homonymischer (S. 76; 79) Pall-Kośa erschlossen werden musste. Es ist sonach, wenn auch nicht zu erweisen, so doch recht gut möglich, dass die einheimische Pall-Philologie frühzeitig ein vollständiges grammatisch-lexicales Compendium besaß, das später in Vergessenheit geriet.

## DE ZENDING VAN MENG K'I NAAR JAVA EN DE STICHTING VAN MADJAPAHIT.

Een der gebeurtenissen uit de oude geschiedenis van Java, die door den heer Groeneveldt in zijne zoo belangrijke *Notes on the Malay Archipelago and Malacca, Batavia 1876*, het nitvoerigst zijn behandeld en toegelicht, is de expeditie, die in 1292 door den Keizer van China uit het Mongoolsche stambuis, Choebilai, tegen den Koning van Java werd uitgerust, en in het volgende jaar op het oostelijk deel van dat eiland krijg voerde. Hoewel geheel afwijkende van de inlandsche berichten over die jaren, zooals ze door Dr. Brandes in zijn *Pararaton, Batavia 1897*, zijn verzameld, blijven de mededeelingen der Chinezen voor ons van de hoogste waarde, door de officiële bronnen waaruit ze geput zijn, en door de zoo veel wetenschappelijker, chronologisch nauwkeurige methode van hunne geschiedschrijving. Doch hoeveel merkwaardigs in de *Notes* over den loop dezer expeditie van 1292 ook is medegedeeld, het is er verre van af, dat niet verschillende punten nog duister blijven. Zoo is de eigenlijke oorzaak van den krijg al even weinig opgehelderd, als wij iets vernemen over hetgeen na afloop daarvan is voorgevallen. Dit laatste heeft den heer Groeneveldt aanleiding gegeven om te onderstellen <sup>1)</sup>, dat de Joëna-dynastie zich verder niet meer met onzen Archipel bemoeide. Voor zoover Java betreft, is dit vermoeden onjuist; tot aan den val van dat stambuis werden er geregeld betrekkingen onderhouden. Daarentegen vindt Dr. Brandes het waarschijnlijk dat de sending van Meng K'i, wiens mishandelen door den Koning van Java den oorlog deed nitbarsten, zoo hebben plaats gehad vóór 1280, of eigenlijk reeds vóór 1275 <sup>2)</sup>; terwijl wij dat gezantschap thans zeker kunnen stellen op minstens 1289, hetgeen volkomen de gissing van den heer Groeneveldt bevestigt, dat zulks „niet vele jaren vóór 1292“ <sup>3)</sup> zou zijn geschied. De heer Groeneveldt heeft zijn verslag geput, behalve uit de biographieën van de drie voornaamste Chinese krijgsoversten, uit de beschrijving van Java die in Hoofdstuk 210 van de *Josefs zji* <sup>4)</sup> voorkomt. Ongelukkig is echter deze officiële geschiedenis van de Mongoolsche dynastie met groote haast in elkander gezet. In 1369 werd het lijvige werk, dat uit 210 boeken of hoofdstukken bestaat, door een comité van 16 geleerden in 6 maanden gereed gemaakt <sup>5)</sup>. Daaraan is het zeker toe te schrijven, dat de bijzonderheden omtrent Java in het bovengenoemde 210<sup>te</sup> Hoofdstuk zoo onvolledig gebleven zijn, en al wat vóór en na

1) *Notes*, pag. 68.

2) *Pararaton*, pag. 86, noot 6.

3) *Notes*, pag. 32.

4) 元史.

5) E. Bretschneider, *Mediaeval Researches from Eastern Asiatic sources*. Londen 1888. Vol. I, pag. 180.

de expeditie van 1293 geschiedde niet aldaar maar elders in het werk is te vinden. Elke officieele geschiedenis van eene Chinese dynastie begint steeds met de Afdeling *Pen ki*<sup>1)</sup> of Keizerlijke Kronieken, waarin de gebeurtenissen van elke regering streng chronologisch worden opgesomd. In deze *Pen ki* van de *Joëen sji* nu komen onder verschillende jaren tusschen 1280 en 1297 ettelijke meet zeer beknopte berichten over Java en andere deelen van den Archipel voor. Het is een wel wat omslachtig werk die opgaven te vinden in de 47 hoofdstukken, die te zamen deze *Pen ki* uitmaken. Doch er bestaat nog eene meer beknopte geschiedenis der Mongoolsche dynastie, de *Joëen sji lei piën*<sup>2)</sup>, waarin in Hoofdstuk 42 de voornaamste gebeurtenissen omtrent Java in een geregeld verhaal zijn bijeengebracht, dat in zijn onderdeelen geheel in de officieele *Pen ki* der *Joëen sji* is terug te vinden en dus op authentieke gegevens berust. Een andere belangrijke bron voor de kennis van den tijd, dien wij hier bespreken is de *Nyan nan tji lië*<sup>3)</sup> door den Annamitischen Prins Li Tso<sup>4)</sup>, een tijdgenoot van Choëbilal geschreven, waaruit wij de oomsmerken van dezen Keizer betreffende de landen in het Zuiden en Zuidoosten van China kunnen leeren kennen, omdat er verscheidene van zijne Decreten in bewaard zijn gebleven. De beperkte ruimte, die mij hier ten dienste staat, laat niet toe meer uitvoerig te worden; ik hoop later gelegenheid te hebben, daarop elders terug te komen. Maar wat deze verschillende berichten ons leeren, komt hierop neer.

Het verkeer met de eilanden van onzen Archipel had in de middeleeuwen in China nitnemend plaats van uit de zuidelijke zeeplaatzen, in het bijzonder uit de haven van Ts'joëntajou<sup>5)</sup>, het Çaitou van Marco Polo. Slechts wie deze stad in bezit had, was meester van den buitenlandschen handel, en kon over zee met de vreemde rijken in het Zuiden in betrekking treden. Nu waren het juist deze beide gewesten Foëkien en Kwangtoeng, die het langst hebben weerstand geboden aan de uit het Noorden en Westen aanrukende Mongolen. Eerst in November 1276 kwamen deze over de Jang-tou; in April 1276 viel de hoofdstad Hangtjau, in December van dat jaar Foetsjau en een maand later werd Ts'joëntajou aan hen overgelyverd door den Gouverneur P'oe Sjeie-kuang<sup>6)</sup>, die door den buitenlandschen handel schatrijk was geworden en die nu naar den vijand overliep. Doch een ernstige opstand in het Noordwesten door 'e Keizers neef Kaidoe dwong de Mongolen zich tijdelijk terug te trekken en eerst in November 1277 kwam Ts'joëntajou op nieuw en voor goed in handen, een maand later gevolgd door den val van Kanton. Doch de partij van den jongdigen Keizer uit de ten ondergang veroordeelde Soeng-dynastie hield nog hardnekkig in het Zuiden stand, tot eindelijk in Maart 1279 de jonge vorst na een verloren zeeslag in zee sprong en het geheele land nu in handen was van Choëbilal. Men ziet, dat zoolang deze hevige strijd duurde, er van gezantschappen naar verre gewesten over zee geen sprake kon zijn, al waren de Mongolen volstrekt niet afkeerig om met het buitenland in verbinding te komen. Zoo lezen wij in de

1) 本紀

2) 元史類編, dat is: de Geschiedenis der Joëen-dynastie, bijeenverzameld en gerangschikt, in 1609 geschreven door 邵遠平 Sjae Joëe-p'ing, meer bekend onder zijn letterkundigen naam 戒山 Kiei Sjan.

3) 安南志畧 of Oudekschrijven van Annam, in 20 Boeken.

4) 黎嶺 In 1895 is hiervan te Peking eene Fransche vertaling verschenen door Camille Saisson, onder den titel: Mémoires sur l'Annam.

5) 泉州

6) 蒲壽庚

officieel Annalen <sup>1)</sup> dat in September 1278, dus eenige maanden na den val van Ta'joet-tajou, de Generaal So-toe en de bovenvermelde P'oe-Sjo'e-kong order kregen om aan de vroege zeeschepen, die kwamen om handel te drijven, mede te deelen, dat zij evenals vroeger konden komen en gaan en op de Keizerlijke bescherming konden rekenen. Ruim twee jaren later, in November 1280 wordt de naam Java <sup>2)</sup> voor het eerst vermeld, toen een gezant met een proclamatie naar dit rijk en naar Kiantsji <sup>3)</sup> werd gezonden, en het bevel daartoe werd in de volgende maand herhaald <sup>4)</sup>. Hieruit schijnt van Indië uit gezantwoord te zijn, want in December 1281 werd bevolen den gezant van den Koning van Java aan te zegen, dat zijn meester persoonlijk aan het Chinese Hof moest verschijnen <sup>5)</sup>. Dat is zeker niet geschied; daarentegen vinden wij in Augustus 1282 vermeld <sup>6)</sup>, dat twee hooge ambtenaren, de Sjo'e'n-wel Meng K'ing'joe'n en de Wan-hoe Soen-Sjing'foe <sup>7)</sup>, die naar Java gezonden waren, bij hunne terugkomst door Meng'koe-tai <sup>8)</sup>, die in Poekien bevel voerde, werden gevangen gezet. Maar de Keizer beval ze weder vrij te laten. Juist vier jaren later, in Augustus 1286 <sup>9)</sup> werden Pi-ls-man <sup>10)</sup> en anderen als gezanten naar Java afgevaardigd. Van dat tijdstip af gingen en kwamen er gezanten zonder tusschenpoelen. Vervolgens zond de keizer Meng den Jioe-tajing of rechts-assistent <sup>11)</sup>, om het (vroegere) bevel om naar het Chinese Hof te gaan te doen eerbiedigen. Doch de Vorst des laads verminkte het gelaat van den gezant en zond hem daarna terug. De Keizer ontstak in hevigen toorn, en was vast besloten den vijand te kastijden <sup>12)</sup>. In Maart 1292 werden daarop de drie legerhoofden aangewezen, die den veldtocht tegen Java zouden leiden <sup>13)</sup>. De bijzonderheden van dezen oorlog zijn voortreffelijk in de Notes medegedeeld en toegelicht. In Januari 1294 <sup>14)</sup> vermelden de Annalen den terugkeer van de veldoversten in China en hun onthaal door den Keizer. Een maand later stierf de tachtigjarige Choe-bi-lai, en zijn kleinzoon, die hem opvolgde, gaf terstond een andere richting aan zijne staatkunde tegenover het buitenland. Reeds in Mei van dat zelfde jaar kondigde hij een algemeene amnestie af en deed hij overal den strijd staken <sup>15)</sup>.

Hoe beknopt de hierboven medegedeelde bijzonderheden ook zijn, zij leeren ons toch veel, wat tot dusverre nog onbekend was, en vooral geven zij ons de verklaring van de oorzaken der expeditie van 1293. Sedert 1281 verlangde de Keizer, dat de Koning van Java in persoon aan zijn hof zou komen om hem te huldigen, maar deze Vorst was daartoe niet bereid. Toen werd eindelijk ometreeke 1289 Meng K'1 gezonden om op de inwilliging van 's Keizers eisch aan te dringen <sup>16)</sup>. De Javaansche Vorst, blijkbaar verbitterd, deed

1) *Joe'n sji* Bk X, pag. 7 recto.

2) 交趾: het tegenwoordige Tongking.

3) *Idem* Bk XI, pag. 13 recto.

7) 宣慰 孟慶元, 萬戶孫勝夫.

9) *Joe'n sji* Bk XIV, pag. 5 verso.

14) In andere berichten heet hij Meng K'1 孟琪 of 孟洪.

12) 至元二十三年遣必刺蠻等至爪哇, 自是通使往來無間, 後遣孟右丞持詔往, 國王刺其面歸鬻, 帝怒決意伐之. *Joe'n sji lei pien*, Bk XLII, pag. 35 recto.

13) *Joe'n sji* Bk XVII, pag. 2 verso.

14) *Idem* Bk XVII, pag. 46 recto.

15) *Idem* Bk XVIII, pag. 1 verso; *Nygn-nan tsi lin*, Bk II, pag. 6 verso, waar een hoven betrekking hebbend edikt tot den Koning van Annam gericht, volledig is opgenomen.

16) Nergens, noch in de *Joe'n sji*, noch in de *Joe'n sji lei pien* wordt de juiste datum van Meng K'1's zending genoemd; wij zagen boven echter reeds, dat zij minstens eenige jaren na Augustus 1286 moet heb-

2) 爪哇 *Tsai-wa*.

4) *Joe'n sji* Bk XI, pag. 5 verso en 6 recto.

6) *Idem* Bk XII, pag. 5 verso.

8) 孟古岱.

10) 必刺蠻 = Birman of Wiraman?

den Keizerlijken afgewaardigde eene bloedige beleediging aan, en de oorlog was onvermijdelijk geworden. Was het enkel hoerschreeuw, die Choebilal er toe dreef aan een buitenlandsch vorst den eisch te stellen hem in persoon te komen huldigen? De Chineseche berichten omtrent Java zeggen ons daaromtrent niets. Doch het hovenaangehaakte *Nyan-nen tjié líe* leert ons, dat met Annam juist hetzelfde geschied was, en is zeer uitvoerig omtrent de beweegredenen. Toen Choebilal's grootvader Tsingia-chen het grootste deel van Azië aan zich had onderworpen en een wereldrijk gesicht had, stelde hij kort voor zijn dood, die in 1227 plaats vond, een wetboek op, de Jasa, dat niet meer in zijn geheel is bewaard gebleven. Het schijnt uit twee deelen te hebben bestaan: een strafwetboek, waarvan Arabische en Perzische schrijvers ettelijke artikelen ons hebben medegedeeld, en een verzameling voorschriften voor zijne opvolgers bij het bestaren van het Rijk. Van deze laatste efdeling zonden wij in het geheel niets weten, indien niet een zestal artikelen, omtrent de plichten der natuurlijke vorsten of vazallen, door Choebilal werden opgenomen in enkele zijner edikten, tot den Koning van Annam gericht. Zij luiden aldus: 1° in alle vazallenstaten moet het Hoofd van den staat in persoon aan het Hof komen; 2° zijne zoons en broeders moeten daar als gijzelaars blijven vertoeven; 3° er moet eene volkstelling plaats hebben (om de hoegroetheid van de schatting te kunnen bepalen); 4° hulp-troepen moeten geleverd worden; 5° schatting moet worden betaald en 6° Mongoolsche gouverneurs (daroega's) zullen worden aangesteld om voor de uitvoering van deze bevelen te waken!). Geen wonder dat Choebilal deze buitensporige eischen nergens kon ingewilligd krijgen, en dat zijne lange regeering eene aaneenschakeling is geweest van vruchteloze krijgstochten zoowel tegen Annam en Tsjampa als tegen Japan en Java. En van daar dat zijn opvolger, terstond na zijne troonsbestijging, vrede sloot en met het hithitland weder op goede voet trachtte te komen.

Een belangrijk punt blijft nog ter bespreking over. Wie was de Javaansche Vorst, die den Chinesechen gezant dusdanig mishandeld had? De Chineseche berichten vermelden zijn naam niet, en de Indische, die de aanleiding tot den oorlog geheel anders voorstellen, natuurlijk evenmin. Doch uit eene passage in het levensbericht van Sji-pi<sup>1)</sup> heeft men willen afleiden, dat het Kertanagara, Koning van Toemapel<sup>2)</sup>, geweest is, die echter volgens de Pararaton reeds in 1275 gedood werd. Daaruit heeft Dr. Brandes willen besluiten, dat dus de zending van Meng K'i vóór dat jaar moet hebben plaats gehad<sup>3)</sup>. Wij weten nu, dat dit onjuist is. Maar in het bovengenoemde levensbericht staat ook alleen, dat

hem plaats gehad. En in het levensbericht van Sji-pi, *Joen sji* Boek CLXII, pag. 9<sup>o</sup> komt de volgende zeddeloofing voor: In den winter van 1269 (Nov. 1269—Jan. 1270) kwam Sji-pi aan het Hof. In die dagen wenschte de Keizer Jevu te tuchtigen. 至元二十六年冬史弼入朝。時世祖欲征爪哇。Dat er toch nog ruim twee jaren verlopen vóór de expeditie geroed was, kwam waarschijnlijk door den ongunstigen binnenlandschen toestand, die de laatste regeeringsjaren van denouden Choebilal kenmerkte, met name door den opstand in Kiangnan en de troebelheid bij den val van den minister Songko.

1) 太祖皇帝聖制。凡有陪附之國。君長親朝。子弟入質。編民數。出軍役。輸納稅賦。仍置達魯花赤。統治之。此大事。In een edikt van Augustus 1267, toea de Mongolen door het veroveren van Juanna naburen van Annam waren geworden; later nog eens herhaald in 1275 en in 1281, toea Annam al even wensig geroeid bleek te geboezamen als Java. Zie *Nyan-nen tjié líe*, Boek II, pag. 1<sup>o</sup>, 2<sup>o</sup> en 3<sup>o</sup>, en de vertaling bij C. Simons, *Mémoires sur l'Annam* pag. 104, 104 en 108.

2) *Jovin-jii*, Boek CLXII, pag. 9 recto.

3) Noten, bladz. 33: Pararaton, bl. 99.

4) Pararaton, bl. 86, noot 6.

toen de Chineesche vloot in 1298 op de kust van Java landde, Java met het naburige Kalang in strijd was, en voorts vermeldt het, dat de Vorst van Java (Toemapel), Kertanagara, (vroeger) door den Vorst van Kalang, Djaja Katong, gedood was geworden, en dat de schoonzoon van eerstgenoemden vorst, Toehan Widjaja, (nn) met Djaja Katong in oorlog was, enz. De Pararaton verhaalt, dat Toemapel van 1276 af onderworpen is geweest aan den Vorst van Kalang (Daha), Djaja Katong. Laatste genoemde was dus omstreeks 1290 Koning van Java, en hij moet het dus geweest zijn, die in dat jaar Meng K'j ontving.

Is derhalve dit punt opgehelderd, dan rest ons nog de vraag, of wij alsnog met grooter nauwkeurigheid dan tot dusverre het stichtingsjaar van Madjapahit kunnen bepalen. Toen de heer Groeneveldt in 1876 zijne *Notas* schreef, gaf hij, op grond van hetgeen toen bekend was, het tijdvak van tusschen 1290 (doch vermoedelijk later) en 1293 '1. Dr. Brandes nam daarom in zijn chronologisch overzicht<sup>1)</sup> het jaartal 1292 maar met een vraagteken aan, terwijl de heer Rouffaer<sup>2)</sup> het vrij veilig vindt om als datum het jaar 1278 te stellen. De Chineesche berichten nu zeggen niets omtrent de stichting; zij vermelden de plaats voor het eerst in het voorjaar van 1293. Kunnen zij dus in dit opzicht al geen opheldering geven, nu de zending van Meng K'j in het jaartal 1292 is gesteld, zijn zij ook niet langer een bezwaar tegen hetgeen uit de Pararaton valt af te leiden. De geloofwaardigheid en nauwkeurigheid van dit geschiedwerk wordt ook nog op eene andere plaats in de Chineesche Annalen bevestigd. Zoo vertellen zij<sup>3)</sup>, hoe in Januari 1326 de Vorst van Java, Djajanagara<sup>4)</sup>, door een gezant een goudgestreepten panter, een witten aap en eene witte kakatoe liet aanbieden, en hoe de Keizer hem daarop de volgende maand de toezegging van zijne bescherming deed, en hem als tegengeschenk kleedingstukken benevens boog en pijlen deed toekomen. Djajanagara nu regeerde, volgens het Javaansche bericht<sup>5)</sup>, julaet tot 1328. Later hoop ik elders gelegenheid te hebben hierop nader terug te komen. Het bovenstaande moge voldoende zijn om aan te toonen welk een zchat van gegevens nog in de Chineesche berichten ligt opgesloten omtrent de wederzijdsche betrekkingen tusschen China en Nederlandsch-Indië.

LEIDES, Februari 1903.

F. G. KRAMP.

1) *Notas*, bladz. 33, noot 4.

2) Pararaton, blz. 213.

3) Encyclopedie van Nederlandsch-Indië, Deel II, bladz. 442 en Bijlagen tot de taal-, land- en volkenkunde van N. I. Vp. reeks, 6<sup>e</sup> deel, bl. 112.

4) *Jou'n-jij*, Boek XXX, bladz. 14 recto en 15 recto.

5) 札牙納哥. *Tsja-ja-na-ko*.

6) Pararaton, bl. 214.





## V ET W HOLLANDAIS.

Plus d'une fois j'ai essayé de faire entendre à des Parisiens, notamment à mon ami M. Louis Havet, la différence entre *v* et *w* hollandais. Ils tendaient l'oreille, et je répétais: *vader, vater, ver, veer, vier, veier, val, veal, voelen, woelen, brieven*. Le résultat fut nul. Ils n'arrivaient pas à saisir la différence. M. Havet, pour clore la séance, me déclara que pour lui, dans le nom de son ami le professeur Van Herwerden, le *v* de *van* et le *w* de *werden* étaient „le même phonème”.

La question a souvent attiré l'attention de phonéticiens étrangers. M. Storm, dans son *Englische Philologie* (I p. 45 *ev.*) a consigné le résultat de ses propres observations et de celles de M. Sweet ainsi que celui d'une enquête faite par lui à ce sujet, indirectement auprès de feu M. de Vries de Leyde, directement auprès de l'angliste hollandais M. Stoffel et du grand linguiste auquel cette page est dédiée, M. Kern.

Le résultat de ces observations et de ces enquêtes revient à ceci: le *v* hollandais est une labio-dentale fricative intermédiaire entre le *v* français et le *f* (Storm) ou qui flotte entre *f* et *w* chuchoté en penchant plutôt vers le *w* (Brücke et de Vries); il n'est jamais complètement vocalique; initial, il est „half-voiced” et passe souvent à *f* (Storm, Sweet, Kern); même entre deux voyelles il n'est que semi-vocalique (Storm). Le Hollandais identifie plutôt son *w* que son *v* avec le *v* français (Stoffel). Le *w* hollandais est bilabial et toujours entièrement vocalique; il ressemble au *w* des Allemands du Sud, quoique plus „étroit”; le *v* des Allemands du Nord, dans un mot comme *Liese*, sonne à l'oreille d'un Hollandais plutôt comme *v*, *levere* (Kern).

Parmi les définitions données de notre *w* par d'autres phonéticiens hollandais, je note les suivantes:

M. Van Helden, dans une note au bas de la p. 121 du t. XXXVI de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, dit: „Initial et après une consonne (sauf *k*) le *w* hollandais est une spirante labio-dentale ou bilabiale, prononcée avec le reste d'un léger arrondissement des lèvres et une légère élévation de la langue; devant les voyelles arrondies *o, a, u* (*wonder, wurgel, woest*) *w* est toujours bilabial; il est identique avec le *v* français, sauf que dans celui-ci, le léger arrondissement de la lèvre est encore moins sensible et qu'il n'y a pas d'élévation de la langue; le *v* hollandais est toujours une labio-dentale désarrondie simple.”

M. W. S. Logeman, dans son étude sur le système phonétique du hollandais parlé normal (*Phonetische Studien* III, p. 283) caractérise le *w* comme à peu près identique au *w* des Allemands du Nord et au *v* anglais; d'après lui, le *v* et le *w* sont l'un et l'autre des labio-dentales, avec cette seule différence que, pour dire *v*, la lèvre inférieure se serre davantage contre les dents d'en haut.

M. Roorfs (*Klankleer*, 2<sup>e</sup> éd. p. 47) lui aussi, ne voit entre *v* et *se* qu'une différence graduelle d'intensité. „Si la lèvre inférieure touche légèrement les dents d'en haut, on obtient le *se* de *sonar*; si l'attouchement est plus fort, on a le *v* de *van*." Il ajoute que les deux consonnes sont quelquefois confondues, dans ce sens que le son de *v* est parfois renforcé; *serede* (*crueile*) sonne d'ordinaire comme *errede* (*paize*). D'après cet auteur, *v* et *se* sont, d'ordinaire, l'un et l'autre vocaliques, mais deviennent soufflés après une consonne forte: *'t seare*, *'t rief*.

Un phonéticien hollandais dont l'oreille est d'une extrême finesse, M. Eykman, professeur d'anglais un lycée d'Amsterdam, a consacré à son propre parler comparé à l'anglais une étude détaillée, qu'a publiée la revue *De drie Tullen* (année 1896). Voici ce que j'y trouve sur les deux consonnes en question.

„Mon *se* (chuchoté) est une labio-dentale. Au commencement d'un mot ou d'une syllabe (*water*, *bezerken*), on lorsqu'il est précédé d'une consonne (*zwaar*, *teuvalf*), puis, entre *er*: *se* ou *-se* et la voyelle atone de la syllabe finale (*teruseen*, *nieusee*), il est nettement explosif." M. Eykman semble admettre que son *se* est toujours vocalique, même après une explosive sourde (*teuvalf*), tandis que, chez d'autres, le *se*, dans ces conditions, est généralement soufflé.

M. Eykman décrit son *v* comme une labio-dentale fricative, le correspondant vocalique du *f*. L'orthographe, dit-il avec raison, ne distingue par toujours ces deux sons; dans *leaf* en *lead*, la labio-dentale, devenue intervocalique, est vocalique (donc *v*); dans *veertig*, au contraire, elle est soufflée (donc *f*). Il observe encore, d'accord en cela avec M. Sweet, que le *v* hollandais initial commence par être soufflé, pour devenir ensuite vocalique; *veif* se prononcerait donc *feif*.

Il suffit, je pense, d'enregistrer ces différentes opinions pour faire ressortir le manque d'accord et, parfois, un certain manque de précision, dans la description de deux phonèmes que l'oreille du Hollandais distingue très bien l'un de l'autre et que, sauf des cas exceptionnels tels que *erred* (voyez plus haut), elle ne confondra jamais dans la prononciation.

En face de ces divergences et de ces hésitations il y a, je crois, quelque intérêt à publier quelques-unes des expériences que j'ai faites au sujet du *v* et du *se* dans mon petit laboratoire de phonétique expérimentale. Comme je les prononce moi-même l'un et l'autre d'une façon normale (la prononciation habituelle du *v* initial comme *f* est dialectale; elle se trouve chez les Frisons et, d'après M. Kern, chez les juifs allemands d'Amsterdam), j'ai cru pouvoir me contenter pour le moment d'observer et d'enregistrer mes propres articulations, sans à les comparer avec celles de quelques personnes de mon entourage.

Mes tracés ont été obtenus d'après la méthode de l'abbé Rousselot par des plumes fixées sur des tambours de Marey. L'air contenu dans ces tambours a été mis en vibration par communication directe à travers des tubes de caoutchouc. Pour la voix (cette ligne donne la force expiratoire, les vibrations de l'air sortant de la bouche et marque la „tenue" des explosives), je me suis servi d'une embouchure ordinaire ou d'une embouchure percée dans une de ses parois, pour permettre à une petite ampoule placée entre la lèvre inférieure et les dents d'inscrire en même temps la pression de la lèvre contre les dents. Les vibrations du nez ont été obtenues au moyen d'une olive fixée dans une des narines. Celles du larynx par la capsule Rousselot appliquée sur la pomme d'Adam, où la retenait une bande de toile gommée ou une cravate de caoutchouc; ces dernières ne sont pas toujours nettement indiquées sur mes tracés.

Voici les principaux résultats de mes expériences:

1°. Dans la prononciation normale, *v* et *se* sont d'ordinaire l'un et l'autre des labio-dentales. Cependant *se* est parfois bilabial. Chez quelques personnes — mais elles sont

rare et leur prononciation se fait remarquer, en général, comme différant de la prononciation habituelle — il l'est toujours, même à l'initiale. Chez d'autres, chez moi aussi, il peut devenir bilabial, sans l'être cependant toujours, après une voyelle (*reueioy, réueuee*) ou après la diphtongue *ou* (*rououen, rououéy*), mais seulement après l'accent et surtout lorsque la première syllabe est prononcée avec emphase (*soor reueioy*); dans *laseeani, soe seer* mon *se* est toujours labio-dental. La force d'expiration semble être un peu plus grande pour le *se* bilabial que pour le *se* labio-dental (Fig. I p. 366).

La différence de son entre les deux phonèmes *v* et *se* ne provient pas en premier lieu d'une pression plus ou moins forte de la lèvre contre les dents; cette énergie se modifie suivant l'accent général de la phrase; dans *vader!* le *v* peut être articulé très doucement, dans le cri de *water!!* la lèvre peut se serrer très fortement contre les dents, sans que, dans les deux cas, le son spécial du phonème en soit altéré. Ce qui établit en premier lieu et avant tout la différence entre *v* et *se*, c'est que le point d'articulation n'est pas le même.

Pour *v*, comme pour *f*, dont *v* est la sonore, la lèvre inférieure s'élève vers les dents d'en haut de façon à ce que les dents touchent environ le milieu de la lèvre. Le souffle s'échappe entre la lèvre et les dents dans une direction légèrement oblique et va frapper contre la lèvre supérieure. C'est ce dernier contact qui donne au *v* son bruit caractéristique. Qu'on élève et qu'on écarte avec les doigts la lèvre supérieure, le son spécial de *v* sera à peine perceptible.

Pour *se*, la lèvre inférieure monte plus haut et rentre davantage vers l'intérieur de la bouche. L'endroit où les dents la touchent n'est pas situé au milieu, mais à quelques millimètres plus près de la limite extérieure de la muqueuse. Plus on voudra donner d'énergie au *se* (*seef seef?*), plus la lèvre rentrera. Le souffle s'échappe ainsi dans une direction franchement horizontale. Je crois bien aussi que, pour *se*, la pression des dents sur la lèvre est plutôt bilatérale, ce qui amène, ou ce qui permet, un léger avancement du milieu de la lèvre.

Cette différence d'articulation me paraît ressortir d'une façon très nette des deux photogra-



W hollandais

V hollandais

phies que j'ai l'avantage de pouvoir insérer dans cette étude. Voici, en outre, une petite expé-

rience que tout Hollandais pourra faire facilement: qu'il prononce successivement — avec assez de lenteur pour que la sensation ne soit pas trop rapide et en essayant de distinguer *v* de *f*, — *geef* *veel*, *geef* *veet*. Il sentira que, pour passer du dernier phonème de *geef* au premier de *veel*, la lèvre reste à la même place, tandis que, entre *geef* et *veet*, elle monte et rentre ou essaye au moins de rentrer; si elle ne parvient pas à se glisser un peu sous les dents, on la sentira s'appuyer plus fortement contre cette barrière.

2°. Le *v* est franchement une spirante, et partant prolongeable. Le *w*, lorsqu'il est bilabial (voyez plus haut), l'est aussi; il est alors la constrictive de *b*. Mais on peut se demander si le *w* labio-dental, c'est-à-dire le *w* ordinaire, ne se rapproche pas plutôt des occlusives. Ce qui paraît certain, c'est d'abord — tous mes tracés le montrent clairement (comparez *voorsaar* et *waarsaar* fig. 2, 3, *voel* *je* *veel* et *voel* *je* *waarm* fig. 4, 5, *veesser* et *veessenicht* fig. 6, 7, *ik* *voel* *het* *veel* et *ik* *voel* *niet* *veel* fig. 8, 9, *ga* *voort* et *te* *scopen* fig. 10, 11) — que la force d'expiration est beaucoup plus grande pour *v* que pour *w*; ensuite que le bruit spécial et caractéristique du *w* provient beaucoup moins du passage de l'air entre la lèvre et les dents que de la rupture du contact entre les dents et la lèvre, ce qui le rapproche de *m* et *n*, et surtout de *l* et de *j*, dont le son spécial se reconnaît aussi avec le plus de netteté au moment où le contact est rompu. Je ne crois pas que, dans le parler ordinaire, le *w* soit jamais une explosive orale dans le sens absolu du mot; la bouche n'est jamais complètement fermée, même lorsque le *w* est prolongé et prononcé avec une grande énergie (voyez le tracé de *te* *w*... *open* fig. 11, où les vibrations de la voix sont ininterrompues). Pour obtenir l'occlusion complète, c'est-à-dire pour arriver à prononcer la véritable explosive labio-dentale, il faut faire rentrer

Fig. 1 (*weer* *wee*; *w* labio-dental et bilabial).



*w* labio-dent.

*w* bilab.

50 V D (titre de retache de tous les tracés, sauf ceux de fig. 10)

Fig. 2 (*voorsaar*)

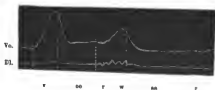


Fig. 3 (*waarsaar*)

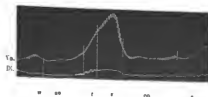


Fig. 4 (veel je veel?)



Fig. 5 (veel je warm)



Fig. 6 (veester)

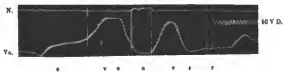


Fig. 7 (veeslicht)

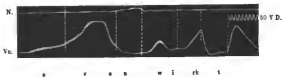


Fig. 8 (ik veel het veel)

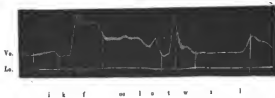


Fig. 9 (ik weet niet veel)

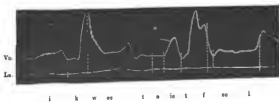


Fig. 10 (ga v.....ser)



Fig. 11 (de w.....ses)



considérablement la lèvre, appuyer fortement les dents sur la partie supérieure de la peau tendue du menton et rompre brusquement le contact. Le bruit produit par cette explosion artificielle est nettement *se*, identique à celui du *se* ordinaire. Il conviendrait donc plutôt d'appeler *se* une continue semi-explosive.

La différence constante et très notable de la force expiratoire amène encore une autre différence entre *v* et *se*, différence qui doit, elle aussi, se traduire pour l'oreille par une différence acoustique. Une expiration moins forte amènera pour *se* une tension moins énergique des cordes vocales, et celle-ci amènera une différence de ton dans le „Blähant“ du *se* comparé à celui du *v*. Pour vérifier ce fait, que mon oreille avait cru percevoir, j'ai enregistré spécialement, après avoir donné à mon cylindre la rotation la plus rapide, les vibrations du larynx de *v* et celles de *se* (fig. 12). La différence est appréciable; le ton de *se* indique un peu moins de vibrations dans la seconde que celui de *v*. Cette différence de force expiratoire et de diapason du „Blähant“ n'est, d'ailleurs, qu'un des symptômes de l'articulation plus lâche de *se*. Il est vrai, comme nous l'avons vu, que le *se* peut être prononcé avec emphase. Mais dans les conditions ordinaires, il sera moins „étroit“ que *v*; la lèvre appuyera donc moins fortement contre les dents, comme le montre la ligne de l'ampoule des fig. 2, 3, 13 à 18.

Fig. 12 (vibrations du larynx de v. v. se.)



10 V II (rotation rapide)

8°. Le *se* est toujours vocalique, comme l'indiquent clairement les vibrations de la ligne de la voix et celles de la ligne du larynx. Il est même vocalique après une explosive

soufflée, tandis que, dans le dernier cas, le *v* ne l'est jamais. (Voyez fig. 13 à 18, où le lecteur trouvera *v* et *so* après *p*, *t* et *k*). C'est ce qui explique que dans „l'accent“ dialectal des habitants de Groningue, l'assimilation de la soufflée et son changement en vocalique, qui se produit toujours devant une voyelle et devant *r*, *l*, *m*, *n*, se produit aussi devant *v*, jamais devant *v*. A Groningue j'entends dire *didewater* (dit water), *iguel* (ik wul) comme on y dit *didoor* (dit oor), *dille'm* (dit leven), mais *dil w'foerret*, *ik w'foet*. Le *v* est généralement vocalique entre deux voyelles (fig. 6, 7, 10) et après *na* *r* ou une nasale, comme le montrent les tracés de *evenser*, (fig. 6) *soarvoor* (fig. 8). A l'initiale mes tracés le montrent soufflé dans *soorvoor* (fig. 2), vocalique dans *soel je veel* (fig. 4).

Fig. 13 (hoop veel)

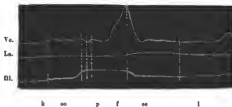


Fig. 14 ('k hoop veel)

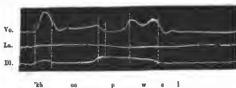


Fig. 15 (hoop veen)

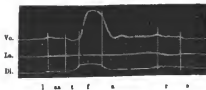


Fig. 16 (dat veen)

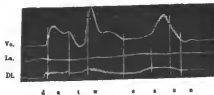




Fig. 17 (ik roel wat)

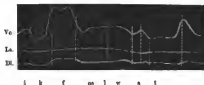
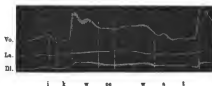


Fig. 18 (ik roel wat)



Même lorsqu'il est très vocalique, le *v* hollandais n'arrive pas à la sonorité du *v* français; la sonorité de celui-ci est si grande qu'elle n'est pas diminuée par les explosives soufflées qui précèdent immédiatement (Voyez fig. 19, 20, 21 *cap-vert*, *cet'arrivé*, *mais qu'soulez-vous*). Cependant le *v* hollandais ressemble au *v* français par le point d'articulation et la force expiratoire (comparez *voel je roel* et *soulez-vous*, fig. 4 et 22). Le Hollandais qui voudrait prononcer le *v* français comme son *se*, ne donnerait pas à la consonne française sa véritable valeur. S'il est tenté de l'identifier avec ce dernier phonème, c'est qu'il est induit en erreur par le caractère invariablement vocalique du *v* français et, peut-être, par une douceur plus grande provenant de la nature du contact des dents avec la lèvre. M. Vietor (*Elemente*, p. 220 de la 3<sup>e</sup> édition), remarque que, dans *v* français, c'est le bord inférieur des dents et non pas, comme dans *v* allemand (et hollandais), leur surface extérieure, contre lequel vient s'appuyer la lèvre.

Fig. 19 (cap vert)

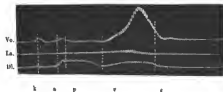


Fig. 20 (cette rivière)

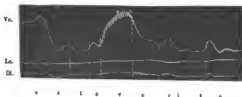


Fig. 21 (mais que voulez-vous?)

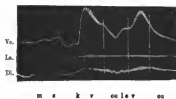
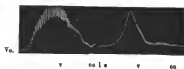


Fig. 22 (vraie-voilà)



**Abbreviations:** Vo. = voix (embouchure). — La. = Vibrations du larynx (capule). — Di. = Friction de la lèvre inférieure contre les dents (ampoule). — N. = Nez (olive). — V D. = Vibrations doubles du diaphragme.

GRONINGUE.

A. G. VAN HAMEL.



# FRAGMENT OF A BUDDHIST ORDINATION-RITUAL IN SANSKRIT

DISCOVERED AND EDITED

BY

**CECIL BENDALL, M. A.**

Professor of Sanskrit in the University of Cambridge.

The document now published, though a mere mutilated fragment, has the interest of being unique in Sanskrit literature.

The extant ordination-rituals are those of the Śhāvira-vādinas preserved in the Pali Canon, and of some other schools extant in Tibetan and in Chinese, of which no complete specimen has been published in Europe.

The modest size of my fragment renders it suitable for the present collection; while its contents seem to me specially appropriate to this occasion. For, if there be one merit more striking than another in the great contributions to our knowledge of Buddhism made by our friend and master Kern, it is that he has studied it from all sides, controlling the tradition of one school by that of another, and thus giving a connected picture of the complex whole.

The fragment was discovered by me in December 1898 in a bundle of loose palm-leaves tied up in the cloth wrapper of some classical Sanskrit MSS, preserved in the Durbar-library at Kathmānḍu, Nepal<sup>1</sup>). These documents having been most liberally lent to me for use at the India Office in London, I there made from the leaf itself both my first transcript and the photographs now published.

The leaf measures at present about 18 inches long, but it is badly broken on the left hand-side, and may well have measured once 18 or 19 inches like some of these found with it. On looking at the left of the reverse (B), one sees that a column of writing has disappeared. The fracture doubtless took place at the second string-hole.

The leaf was written in Northern India, probably not in the Eastern portion, about A. D. 900.

The general aspect of the letters, especially as to the prevalent horizontal line closing the top of nearly every letter, is more modern than the leaves of the Pali Vinaya-text discovered at the same time and exhibited last year at the Hauberg-Congress with the date c. 800 assigned.

The following forms are archaic: *i* medial, *ih*, *ih*, *et* against these we may set the more modern *k* and especially the modern *g* (with transitional forms in B. 6). Transitional are the forms of *ā*, both initial and medial. There are several forms of *ca* and *arā* (B. 2) is specially archaic.

*ṣ* shows a peculiar form, not unlike the modern Bengali *p*; but is *ps*-like (B. 3) it anticipates the modern Nepalese-Bengali form.

*l*, *ṣ* and *h* show the so-called 'Western' form.

1) An account of the collection was given by me in JRAS, 1900, p. 345; but the date suggested for the present document is (as will be seen) too modern.

Punctuation is very scanty. I have accordingly introduced *dayas* and half-*dayas*, where needed or suggested by broken Sandhi. My notice of interrogation in *square brackets* (?) for punctuation, must be distinguished from the sign (?) appended to doubtful words<sup>1</sup>.

The language is fairly correct Sanskrit.

See however A. 4, note. Occasional lapses such as *dhagayajala* (for 'dara) and *civāhā* ('vidā') may be due in part to the unfamiliarity of those words. The Sandhi is rather inconsistent and careless.

A new point of great interest is the unmistakable use of *mā* = Gk. *μή* interrogative.

The really negative character of the questions is seen by comparing *mā* [mā] *vijñāhā* (A 6) with the Pali *mā' vijñāhā* Oldenberg Vin. P. II. p. 271.

The use of Sanskrit for all liturgical purposes is significant for Buddhist ecclesiastical history. In the *Uyrapariprecha* a Mahayāna work of about the 1<sup>st</sup> Century A.D. (on the versions and fragments of which I am at present at work), the old monastic system seems already on the decline. This leads me to regard the present fragment as probably earlier than the Christian era.

As to the school to which the ritual belongs, I have little doubt that it is the Māla-sarvastivāda.

This impression is founded on information kindly and promptly supplied to me by my friend the Rev<sup>d</sup> U. Wogihara, a Buddhist monk from Japan now studying at Strassburg, who has been good enough to examine for me several Vinaya books preserved in Chinese<sup>2</sup>. The references to the Chinese versions<sup>3</sup> in my notes rest accordingly on his authority.

I have not as yet found the work in Tibetan, though I have briefly examined one work of the above-named school extant in the Tanjur.

The corresponding Pali text is Cullavagga X 17 (Oldenberg's text vol. 2; translation SBE vol. 20).



1) Doubtful syllables are marked by dots below.

2) My illustrious friend the late Thomas Watters sent me accounts of the similar formularies of the Dharmapala and Mahāyāna schools (Nanjō's Cat. No. 1163, 1110).

3) Hsing's 'Record of the Buddhist religion' (tr. Takakura) gives of course details of the Vinaya of several schools. Dr. Hult's 'Buddhistische Sühnrufen' deals with another side of the subject.

## A (obverse)

1. ... karikaya bhikṣuṇya vandanaṃ kṛtvā purastan mṛdūni [sic] assne niṣadya bhikṣu-  
ganaṃ yutrābhīḥ saṃvarāḥ brahmacā[ry]o [col. 2] pashāta saṃvṛt[er] yacitavya ['] evaṃ  
ca puna[er] yacitavya [ ] śrūta me ayikā ['] ahaṃ evaṃnamika arthaheto[ry]na [na]

2. ... [trihīḥ] saṃvarāḥ brahmacaryopasthānaṃ saṃvṛt[er] yacati ['] evaṃnamikaya  
upādhyayikaya [ ] dādātu me ayikāsaṃgṃhāḥ trihīḥ saṃ [col. 2] varāḥ brahmacaryopastha-  
naṃsaṃvṛt[er]tiṃ evaṃnamikaya upādhyayikāyāḥ anukampakāḥ anukampyaṃ upādaya [ ]  
evaṃ dvi

3. ... puna[er] jṣapti[ḥ] karaṇyāḥ [sic] [ ] śrūta me ayikāḥ saṃgṃhāḥ ['] iyaṃ evaṃ-  
namikāyāḥ upādhyayikāya upasaṃ [col. 2] patprekṣit[er] ['] iyaṃ evaṃnamika ayikāsaṃgṃhā  
trihīḥ saṃvṛt[er]sārāḥ brahmacaryopasthānaṃ saṃvṛt[er]m yacati [ ] evaṃnāma

4. ... yaṃ evaṃnamikam evaṃnamikīya upādhyayikāya antarāyikaṃ dharmāṃ [sic]  
prechaya me [ ] eṣā jṣaptiḥ [ ] śrūta tvam evaṃna [col. 2] mika ['] ayaṃ te satyako ['] ayaṃ  
bhāṣitakalāḥ yat te ['] haṃ kiṃcit prechāmi sarvatatva-yācīr adeya (?) bhāṣitāḥ paṭa  
va bhūta-

5. ... [vīpśatīva]śā vā kumārīka pariṣṛṇaṃ te paṃcādvāsaṃ ca paṭraṃ ca pari-  
pṛṇaṃ [ ] jivati te mata [?] pitarau va [?] svāmi [?] anujātaṣi mata [col. 2] pitṛbhyāṃ  
svena va svamina [?] dātā te bhikṣuṃsaṃgṃhena dve varṣe śikṣa [?] saṃvṛt[er] dātā [?]  
śikṣitāṣi dve varṣe saṃbhir dharmāḥ

6. ... pariśuddhāya anavadya (?) pariśuddha [ ] m[ā]s[ā] d[ā]t[ā] m[ā]n[ā]r[ī]ḥ[ī]ḥ m[ā] p[ra]p[ti]kā  
mā vaktavyāka mā rājābhāṣī mā rājapālāṣī [col. 2] mā te rājapathyaṃ karma kṛtāṃ va  
kārītaṃ va [?] mā saṃdīhikā mā paṇḍikā mā bhikṣuḥpāṣikā [ ] mā ateyasaṃvāsikā mā

7. ... gṃhāṣikā mā saṃgṃhābhodikā m[ā] tathāgatasyaṅtīk[ā] d[ā]t[ā] c[ā]ttaru[ḥ]śro[tr]pāḍikā [?]  
māsi cauri dhvajavarddhikā [?] mā te kusyacit ki [col. 2] yid [sic] deyaṃ alpaṃ vā p[ra]-  
bhūtaṃ vā [?] māsi caṅja māsi śokahata māsi garbhīṃ māsi āvyājana

A. 1. *arthaheto* *nāma* *nc. upādhyayīkīyā gṛhāṇāmi* see B. 1. below and compare Mgg. I. 74 1  
*nāma anāhāni* (*harasa nāma gahetaṃ gaha me thero*). Similar scraps about naming *revera* names  
are common throughout the East.

3. *saṃvṛt[er]sārāḥ* is doubtless written in confusion for *saṃvṛt[er]sāḥ*.

4. *antarāyika* is new to Sanskrit, though well known in Pali. The forms in *-iṣi* must be errors for  
acc. pl. in *ni*.

*ayikā* is new to literature, though mentioned in the *Kāśikā* (ad III. iii. 110). *ādeya*, if correct, for *ādeya*;  
but it is of course possible that we must read *atēya*[n]o[er] ['] *reya* followed by some adj. in *sen*. *in*str.

5. *paṃcena*. Chinese agrees (compare I-tsing 'Record' tr. Takahasi, p. 78); number of robes not speci-  
fied in corresponding Pali.

6. *āryā* (or 'kū'). The questions in the corresponding Chinese of Pāṣaṃpa (Nanjo 1137) are as to  
whether the candidate has come with a view of 'stowing' [from the *saṃgṃhā*] or 'making profit' [out of it].  
These seem to me to confirm our readings, though I am not quite sure about the correctness of the *translation*  
of the first word. It would seem more natural to connect it with *śāsi* and make it mean 'a slave carried  
off by force'.

For *paripāṣi* compare *pariṣi* in Jit. I. 122. 7 'maker of profit, shareholder'.  
*vaktavyāka* in spite of its odd appearance is substantially confirmed by the Ch. which Mr. Wogihara  
would render 'involved' either in 'disputes' or 'accusations'. The original formulary need, I take it, some  
semi-vernacular equivalent of the noun *vaktavyāka*.

*rājābhāṣī* occurs both in the Pali and the corresponding section (for monks) in the Mahāvīryapatti,  
271. 43. *rājapālāṣī* or 'janapāṣī' is not clear to me. Pāṣaṃpa's Ch. equivalent seems to mean: 'fared by  
the royal family'. His next two expressions refer to 'poisoning' or 'injuring' the royal family; so that '*saṃvṛt[er]*  
*āryāna*' is clearly a significant euphemism.

Equivalents of the remaining four expressions occur in the Ch. in the same order: cf. Mahāvīry. 271.  
13, 19, 30, 1.

7. Mahāvīry. 271. 7-9, 44.  
*karayati* ... *deyaṃ*: cf. Pali: 'anapāṣī'

1) In the version of I-tsing (Nanjo 1131) the three references to the *rāja* following *rājābhāṣī* are replaced  
by a requirement for the king's authorisation for his servant to join the Order.







bloss dialektische verschiedenheiten enthalten. Der beispiele für ahlaut im selben wort auch ausserhalb des st. verbums sind aus dem Germ. mit der zeit so viele aufgetaucht, dass wir uns fast überall den verhältnisses versehen müssen. Trotzdem werden wir, wie bei *truse*, *trouwe*, auch im folgenden noch vor selber all zu raschen annahme gewarnt.

Während die wörter mit germ. *egū*, später *igū* alle zu *truse*, *trouwe* im laut stimmen, weicht das im Hd. sich mit *truse* deckende *neu* im Nl. ab, indem neben *mal. niese* nicht *neuse* sondern andere formen stehn, vor allem *niese*, später *nieseue*. Zur erklärang hat man einen *o-st. nesa* (= gr. *niec* u. s. w.) neben dem *ja-st.* berufen und „compromiss“ eines \**nio* mit *niese* angenommen. Aber ein flectierter st. *nesa* ist für die entsprechende sprachperiode unwahrscheinlich. Nach dem Got. haben wir die formen *nisei* und *nisi* voraussetzen und entsprechend bei wörtern mit *auj*, wie *straujan* „streuen“, *strawind* und *strauj*, also formen in denen für eine westgerm. verschärfung gar kein anlass ist. Wenn, woran ich nachdrücklich erinnern möchte, Streitberg Beitr. XIV 186 die westgerm. verschärfung des *se* grundsätzlich anzweifelt, so ist vorsicht gewis da geboten, wo ein zwingender anlass, andere als die im Got. belegenden grundformen anzunehmen nicht vorliegt. Zwischen den genannten formen fanden dann, wie auch von anderer seite angenommen wird, leicht begreifliche ausgleiche statt: einerseits wird *nisei* – das als *mal. niese*, *neuse* (mundartlich auch jetzt noch, Gent *niese*?) auch erhalten ist – zu *nisei*, anderseits nahm ein *nisan*, oder was lautlich daraus geworden war, von *nisei* das *se* an. Ebenso typus *strausei* aus *strawind* und typus *strausan* für *straujan*. Da im Fläm. ausser vor *se* jedes *is* zu *mal. ie* wird, so konnte eich *nisan*, eh es das *se* erhielt, so weit – zu \**nisan* – entwickelt haben, dass es *mal. niesen* ergab, während aus *nisei* viel mehr *niese* entstand, und in andern mundarten beide typen *ī* bekamen. Aus den typen *strauj* und *strawu* entstanden im Nl. regelrecht *strāj* und *strawu*. Im Hd. ist – von *straw* aus *straw* abgesehen – nur die entsprechung des letztern vorhanden als *strawu*, *strawu*; das erstere fehlt zufällig, d. h. weil *strawj* durch ausgleich ganz beseitigt wurde, oder aus einem besondern. unten zu besprechenden grunde.

Als stütze einer anderen auffassung, die von formen wie *nisoj*, *strawoj* ausgeht, könnte lat. *causa* gelten, das ausser abd. *kyria*, nl. *kerie*, nhd. *küfig* in älterer entlehnung *cause* und *coie*, nl. *houwe* und *hooi* ergab. Van Helten bedarf eines nom. \**caici*, der schwerlich für die zeit wahrscheinlich genannt werden kann. M. a. nach waren nur formen mit *-ia* u. s. w. vorhanden, und man muss entweder von \**causia* ausgehn, worin unter umständen das *se* schwinden konnte, oder mit Kluge Et. wtb. direct von \**causja* (vgl. abd. *funno* „lohn“ aus lat. *funonius*), dessen entwicklung dieselbe war wie von germ. *aufs* „assel, aas“ und zum teil die von *frauen* „frau“.

Letzteres wort hat v. H. solche schwierigkeit bereitet, dass er fürs Nl. eine ganz andere grundform annimmt als fürs Hd., nämlich \**fruse*. Wenn uns an. *frisa* zu nötigen scheint einen ahlaut zu *frauen* vorauszusetzen, so wird darum ein dritter ahlaut nicht wahrscheinlicher. Ausserdem würde *fruse* im Nl. *oe* ergeben haben, vgl. *mal. roe* „ruhe“ aus *roea*<sup>1)</sup>. Allerdings bereitet *fran* auch meiner auffassung die schwierigkeit dass es nicht \**frje* ergab, und zwar sowol fürs Hd. wie fürs Nl. Es scheint dass wir hier auf noch nicht wahr genommene lautveränderungen geführt werden, indem in bestimmten fällen zwischen *au* (und andern u-vocalen?) und *u* (oder auch andern, besonders dunkeln vocalen) *i* geschwunden oder in *u* übergegangen sein dürfte, also *frawin* zu *frau(w)in*

1) Darum ist *struse* auch von mir unrichtig von germ. *struse* abgeleitet.

wurde. Den abgang eines nominativs mit *Ńi* aus *awj* kann man etwa mit Streitberg a. a. o. erklären. Auch in den merkwürdigen as. formen des masc. *fraujā* haben wir es wol grossenteils mit schwund des *j* zu tun. Denn dass wir neben den stämmen got. *fraujan* und an. *frayja* auch noch *fragan* und *fraga* anzunehmen hätten, wird mir schwer zu glauben. Der voc. ahd. as. *frā*, ags. *frā* dürfte auch wol auf *frao(j)a* zurückgehn.

Für eine weitere nebenform von *aw*, das im Nl. und besonders im Nd. hervortretende *ai*, womit wol fries. *sie* „nähen“ direct zu vergleichen ist, nehm ich im gegensatz zu andern erklärungen einen lautlichen übergang von *tuj* oder *Ńj* in *ij* an und setze parallel die *ei* in *aujan*-verbis wie *streidus* im Heliand. Die erklärungen der letzteren aus einem „compromiss“ zwischen *strōjan* und *streoidus* leuchtet mir psychologisch nicht ein, ich nehme vielmehr ei als mundartliche form eines umgelauteten *auj* (vgl. fries. *?* als umlaut von *au*): also etwa *straujan*, *strōjan*, *strōjen*, *streien*. Zu den wenigen as. belegen füg ich einige jüngere: *deiede* „taute“ Chron. deutscher Städte XX, 63, 20 lesarten; *hei* „bou“ 78, 10; bei dem Münsterer Johannes Veghe heisst es immer *streyen*; *kleien* = nl. *klaasjen*, hd. *klausen*, s. Grimm Deutsches Wtb., Md. Wtb. und vgl. mein Etym. Wdb.

Es kann keine rede davon sein, den vorgeführten schwierigkeiten in der kurzen zeit und auf dem engen raum gerecht zu werden, wie sie mir für die hochwillkommene gelegenheit zugemessen waren, mich an der ehrerbietigen huldigung der dieses buch dient zu beteiligen. Zur lösung der aufgabe wären besonders umfassende und wol gesichtete materialien nötig. Ich wollte nur einige gedanken äussern, die vielleicht bei einem künftigen versuch beachtung finden.

BOSS a/R.

J. FRANCK.

## PĀṆDURAṄGA.

Sur la côte de l'Annam méridional, entre le 11° et le 12° degrés de latitude, s'ouvre une petite baie que limitent, au Nord, le cap Hon-do, au Sud, le cap Padarang. Au fond de cette baie se jette le Song Dinh, qui reçoit à droite le Krong Pha, le Song Tabon et le Krong Bynh<sup>1)</sup>. La plaine arrosée par ces cours d'eau a environ 50 kil. de l'Est à l'Ouest et 30 kil. du Sud au Nord<sup>2)</sup>. Elle est entourée d'une ceinture de massifs montagneux (Tabar, Nul Barao, etc.), qui atteint sa plus grande hauteur vers l'intérieur et s'abaisse progressivement vers la mer de 1600 à 1200 et à 900 mètres.

Avant l'occupation française, cette région faisait partie de la province annamite du Binh-Thuân; plus tard (vers 1888), elle fut rattachée au Khanh-Hoa, tout en gardant une certaine autonomie administrative; en 1901, elle a été érigée en province distincte sous le nom de Niah-Thuân.

C'est là que se sont réfugiés les débris du peuple cham, autour du dernier temple brahmanique de l'Indo-Chine, parmi les ruines et les stèles qui racontent leur gloire passée<sup>3)</sup>. Il n'est pas sans intérêt de grouper les souvenirs dispersés qui se rapportent à ce vieux sol historique, soit dans les historiens chinois, soit dans les inscriptions.

### I. LE NOM DU PAYS.

La contrée dont nous venons de donner un bref aperçu est communément appelée *Phanrang* par les Européens qui ont emprunté cette forme aux Annamites; le nom cham est *Panrang*, et tel il est usité aujourd'hui, tel nous le trouvons dans les inscriptions (*Panrāh*) dès 1006 (aka<sup>4)</sup>). Les inscriptions sanskrites donnent comme équivalent *Pāṇḍuraṅga* ou *Pāṇḍurāṅga*, qui se trouve déjà dans une inscription de 739 aka. On serait

1) Je donne les noms les plus usuels, tels qu'ils m'ont été fournis par M. Odend'hal, résident de Phanrang; les uns sont annamites, les autres chams. Annam. *song* = cham *krong* «baeu». Le *Krong Bynh* (annam. *Song Vên*) «baeu de la forteresse» est ainsi nommé de la forteresse édiflée par le roi Pô Romé (1027—1051); il s'appelait auparavant *Krong Lan*. (Aymonier, *Légendes hist. des Chams*, dans *Éouverts et Recueil*, XIV, 172).

2) Les cultures s'étendent à 25 kil. environ en remontant le Song Dinh; on estime leur superficie à 10.000 hectares, dont les deux tiers sur la rive droite.

3) On compte dans la résidence de Phanrang 32 villages chams, dont la population peut être évaluée à 15 ou 20.000 habitants.

4) *Inscriptions sanskrites de Campù et du Cambodge*, p. 266.

tenté de croire que *Panrah* est le nom original, sanskritisé postérieurement en *Pañjaraṅga*; mais il est à remarquer que les diverses formes que ce nom a prises en chinois: *Pin-to-lo*, *Pin-t'ong-long*, *Pin-t'ou-ling*, *Pen-t'o-long*, *Pin-t'ou-lang*, nous remènent toutes à une forme *Pandarāh* <sup>1)</sup>, attestée d'autre part par deux noms modernes: 1° *Pandarāh*, nom que portait la résidence royale, selon la *Chronique*, et par lequel on désigne encore au terroir où la tradition veut qu'elle se soit élevée; 2° *Padarāh*, nom du cap qui ferme au S. la baie de Panrang. L'existence de ce doublet *Panrah-Pandarāh* n'est pas facile à expliquer, à moins d'admettre que la seconde forme dérive du nom sanskrit, ce qui est invraisemblable <sup>2)</sup>.

## II. LES TÉMOIGNAGES CHINOIS.

Le pays de Panrang apparaît d'assez bonne heure dans les textes chinois. Le *K'iao f'ang chou* 舊唐書, compilé au X<sup>e</sup> siècle, et dont les renseignements portent, à cet endroit, sur la période 705-906, donne en même temps son nom et sa situation géographique: «[Le Cambodge maritime] touche, à l'Est, au pays de Pen-t'o-lang.»

Les *Annales des Soung* (ch. 489) disent que, pour aller de la Capitale du Champa à Pin-t'o-lo, il faut un voyage de terre d'un mois.

La situation politique du *Pañjaraṅga* ressort avec netteté des témoignages chinois <sup>3)</sup>: ce n'est pas une province du Champa, c'est un pays limitrophe de ce royaume. Il n'a pas le caractère d'un Etat indépendant: il paie le tribut au Champa et en reçoit ses gouverneurs; mais, qu'il jouisse d'une large autonomie, c'est ce que prouvent assez les ambassades successives qu'il envoie à la cour de Chine en 961, 963, 967, 1086 <sup>4)</sup>.

Voici en résumé ce que les historiens chinois nous apprennent sur ce petit Etat. Il est traversé par un fleuve à deux sources, dont l'eau est très pure. On y voit une montagne escarpée et carrée appelée *Ling ch'au* 靈山, «le Mont merveilleux». Les mœurs sont, dans l'ensemble, les mêmes qu'au Champa. Les habitants couvrent leurs maisons de paille tressée et les entourent de palissades en bois. Quand un de leurs parents meurt, ils prennent le deuil, suspendent des images du Buddha pour son salut et l'enterrent dans un lieu écarté. Ils vénèrent le Buddha. Ils se servent de fenilles pour boire; leurs boissons

1) La nasalisation de la seconde voyelle dans les transcriptions chinoises n'est pas sans analogues: cf. *Mou-tchen-tou-t'u* = *Mucilinda*; *Kia-ling-p'ou-hia* = *Kulirāna*. Une étymologie singulière est donnée par *Tcheou-jou-koua* (XIII<sup>e</sup> siècle): le nom du pays de Pin-t'ong-long serait une corruption du nom de l'arbre *Pipéole*.

2) Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler à ce propos que le nom *Indra* est généralement écrit *Jura* dans les inscriptions chinoises.

3) Voici les principaux textes sur Panrang, qui m'ont été obligeamment communiqués par M. M. Paul Pelliot et Edouard Hauer:

*Annales des Soung*, ch. 489-490; *Annales des Ming*, ch. 324.

*Ling wai tai* 嶺外代答, composé en 1178 et incorporé au 17<sup>e</sup> taï du *Tcheou pou t'ou tcheï t'oung chou* 知不足齋叢書 (t. 2, p. 10).

*Tcheou fan tche* 諸蕃志, composé au XIII<sup>e</sup> siècle. Le passage sur Pin-t'ou-ling a été traduit par Hirth, *Sibirgaber*, de l'Académie de Munich, 1898.

*Sing tch'ou cheung* 星槎勝覽 (préface datée de 1436), édition du *hou lin chou* Hsi, p. 5.

*Si yang tch'ou hong tien lou* 西洋朝貢典錄, compilé en 1590; passage traduit par Mayers, *China Review*, III, 325.

*Sau t'ai fou houei* 三才圖會, (préface datée de 1607), Section Jen-wou 人物, h. 12, p. 11.

4) L'ambassade de 967 se rencontre avec des envoyés arabes. (*Annales des Soung*, ch. 490).

sont le vin de coco et le vin de riz. Le pays produit du *K'inan* 棋楠 (calambac) et de l'ivoire. Dans le commerce, on emploie l'or, l'argent et les tissus ornés.

Le chef du pays s'habille comme le roi de Champa; comme lui, il sort à cheval ou à éléphant, avec un parasol rouge et une escorte de cent hommes qui crient: *Ya p'ou!* Le *San te'ai l'ou bouei* ajoutée qu'il est nommé par le roi de Champa.

Une tradition singulière, que répètent toutes les notices chinoises, identifie Panđuraŋga soit avec Rājagṛha, soit avec Çrāvastī: les textes opinent pour l'une ou l'autre de ces deux illustres cités, mais tous s'accordent à dire qu'on y voit les fondations de la maison de Mahā-Maudgalyāna.

### III. LES INSCRIPTIONS.

Les inscriptions disséminées dans la plaine de Panrang sont heureusement un peu moins vagues que les autres chinoises. La plupart ont déjà été publiées ou analysées par MM. Bérignone et Aymonier; mais comme plusieurs inscriptions nouvelles ont été signalées dans ces derniers temps, il ne sera pas inutile de dresser la liste de celles qui sont connues à ce jour.

I. Yang Tikuh ou Da-trang. — Stèle à 15 Kil. O. de Panrang, sur l'emplacement d'un ancien monument. Objet: restauration par Indravarman I<sup>er</sup>, en 731 çaka, d'un temple de Bhadrādhīpatiçvara, qui aurait été brûlé en 709 par des armées de Java venues sur des navires. En sanskrit.

*Inscr. skr. de Campā*, pp. 207—218.

II. Glai Lamov. — Stèle à environ 5 Kil. S.-S.-E. de la précédente, sur l'emplacement d'un ancien monument. 2 inscriptions d'Indravarman I<sup>er</sup>. A. Érection d'un Indraprameçvara, en 728 çaka. B. Donation à Çamkara-Narāyaṇa. En sanskrit.

*Ibid.* pp. 218—231.

III. Glai Klong Anôh. — Stèle brisée, trouvée dans l'enceinte en pierres brutes d'un ancien *kué* ou cimetière cham, sur la rive droite du Krong Byuh, à 1 $\frac{1}{2}$  Kil. S. du tram de Hoa-trinh; aujourd'hui à la Résidence. Inscription du *senapati* Pār<sup>1</sup>), sous le règne de Harivarman, en çaka 7?? (les deux derniers chiffres sont effacés). En cham.

Aymonier, *Première étude*, p. 23.

IV. Boku. — Nommée par erreur Yang Kur par Aymonier. Pierre irrégulière, trouvée à environ 4 Kil. O. du village de Cheng-my; aujourd'hui à la Résidence. 9 lignes en skr. + 7 lignes en cham. Sanskrit: poème du *sthavira* Boddhanirvāga, commémorant les donations faites par son père Samanta, ministre du roi Vikrāntçvara. Cham: donation au dieu du mont Mandara et au dieu Praçaveçvara.

*Inscr. sanskritées de Campā*, pp. 237—242; Aymonier, *Première étude*, pp. 26—27.

V. Po Nagar. — Stèle située à 5 Kil. O. du village de Mong-duc. 10 $\frac{1}{4}$  lignes en sanskrit, prose et vers. Objet: le roi Vikrāntavarman donne au dieu Vikrāntçvara le champ Rudrakyeṣṭra, entouré de sauvages montagnards appelés Vrlas.

*Ibid.* pp. 231—237.

VI. Rocher de Po Klong Garai. — Rocher en forme de pyramide triangulaire, devant la façade du temple de Po Klong Garai, découvert en 1901 par M. H. Parmentier. Il est inscrit sur trois faces: A. 5 lignes, dont 4 $\frac{1}{4}$  en skr. et la dernière en cham; B.

1) Sur ce nom, voir plus bas p. 386, note 4.

7 lignes, en cham; C. 6 lignes, en cham. Objet: érection d'un liğa par le yuvaraja, exerçant les fonctions de mahā-senapati, après une révolte des habitants de Panrang contre le roi de Champa Paramēçvaravarman Dharmaraja. Date: 872(?) çaka.

*Inscription nouvelle.*

VII. Dané ou Batau tabiaḅ. — Inscription sur roc, à 1½ Kil. S.-E. de Gial Kleng Anòh (n° III). 17 lignes, de 3 m. 50 et 4 m. 75 de longueur; hauteur, 3 m. En cham. Donation du roi Jaya Harivarman au dieu Jaya Harilīngēçvara. Dates: 1067-1092.

Aymonier, *Première étude*, p. 80.

VIII. Premier pilier de Panrang. — Pilier inscrit, trouvé à quelques centaines de mètres de la Mission catholique; déposé à la Résidence. 2 faces: A. 21 lignes de 0 m. 27. B. 21 lignes de 0 m. 16. En cham. Victoires et fondations pieuses du roi Jaya Paramēçvaravarman II. Dates: 1142, 1149.

Aymonier, *ibid.* p. 50.

IX. Second pilier de Panrang. — Pilier de même provenance; conservé à la Résidence. 20 lignes. En cham. Donation d'esclaves et d'objets précieux faite par le même roi et par le yuvaraja au dieu Svayamutpenna.

*Inscription nouvelle.*

X. Pilier de Lomngò. — Pilier trouvé à l'embouchure de la rivière de Panrang, où il servait de borne entre deux villages annamites; probablement de même provenance que les précédents; conservé à la Résidence. L'inscription chamme a été martelée de caractères chinois la 17<sup>e</sup> année de Minh-mang (1836). Deux inscriptions d'époques différentes: 1<sup>o</sup> (Lignes 1-4). Inscription rognée. Objets et esclaves chinois, siamois, péguans donnés au temple. 2<sup>o</sup> (Lignes 5-15). Donation du roi Jaya Paramēçvaravarman II aux dieux Camēçvara et Svayamutpenna.

Aymonier, *Première étude*, p. 52.

XI. Premier linteau de Panrang. — Linteau de même provenance que les piliers précédents; conservé à la Résidence. Inscrit longitudinalement sur une face et transversalement sur deux (c'est donc un ancien pilier transformé en linteau). L'inscription longitudinale a quatre lignes de un mètre environ; l'inscription transversale (celle de l'ancien pilier) offre les restes de 6 lignes en caractères plus gros. L'inscription du linteau a pour objet l'érection d'une statue du dieu Svayamutpenna par Jaya Paramēçvaravarman II et une donation d'esclaves. Date: 1185 çaka.

Aymonier, *Première étude*, p. 46.

XII. Second linteau de Panrang. — Même provenance, même lieu de dépôt. 4 lignes, formant deux inscriptions: 1<sup>o</sup> (Lignes 1-2). Donation faite au dieu Svayamutpenna par le prince Pañkaja Abhinayandeva, gouverneur de Panrang pour le roi Jaya Paramēçvaravarman. Date 1166 çaka. — 2<sup>o</sup> (Lignes 3-4). Donation du roi Jaya Indrarvarman IV à la même divinité. Date: 1176 çaka.

*Inscription nouvelle.*

XIII. Chòk Yang. — Petite stèle signalée par M. Aymonier dans une grotte du mont Chòk Yang, au N.-E. de la vallée de Panrang. Le mont en question n'a pu être identifié, ni la stèle retrouvée. Elle comprenait 7 lignes, 3 en sanskrit contenant une invocation à Çiva, et 4 en cham, commémorant la restauration de la grotte par cinq seigneurs, en 1185 çaka.

Aymonier, *Première étude*, p. 55.

XIV. Yang Kur. — Anciennement appelée stèle du tertre Pandarang. Stèle de

grès fin; haut. 1 m., larg. 0,50; 16 lignes nettes à l'avant, 7 lignes frustes au revers. Elle se trouvait dans un terrain inculte, au S. d'une piste de charrette qui part à P.O. du village de Chung-my (en cham Palei Ba-chong), à 400 m. N.-O. d'un groupe d'anciens édifices complètement détruits, qui se composait de 2 tours alignées N.-S., d'une tour postérieure et d'une tour ou salle antérieure; déposée à la Résidence. Objet: la princesse Saryalakami érige une statue de divinité à Bhūmivijaya, sous le règne d'Indravarman III, en 1200 çaka.

Aymonier, *Première étude*, p. 50.

XIV bis. Sur une roche de granit située entre Chung-my et les tours ruinées, au N. de la piste de charrette, se lit un reste d'inscription:

i. ja yāh.

XV. Po Kloug Garai (Piliers du temple). — 2 piliers extérieurs inscrits sur 2 faces; 2 piliers intérieurs inscrits sur une face.

1. Porte extérieure, pilier Sud. A, face centrale; B, — extérieure; C, — intérieure.
2. " " pilier Nord. A " B " C "
3. Porte intérieure, pilier Sud.
4. " " pilier Nord.

Donation de terres et d'esclaves faite par le roi Jaya Siphavarman, prince Harijit, fils du roi Indravarman et de la reine Gaurendrakami, au dieu Jaya Siphallāgava.

Aymonier, *Première étude*, pp. 67-81.

XVI. Po Kloug Garai (Pierre séparée). — Petite inscription de deux lignes, en cham, incomplètement déchiffrée, où il est question d'une donation faite par une jeune fille.

*Ibid.* p. 82.

XVII. Po-sa-b. — Stèle en grès, située à 3/4 kil. du village annamite de Binh-qui, sur un tertre qui marque l'emplacement d'un ancien monument cham. En cham. 22 lignes sur la première face, 9 sur la seconde. La partie déchiffrée contient le «cursus honorum» du prince Haritstama, fils du roi Jaya Siphavarman. Dates mentionnées: 1196, 1220, 1222, 1223, 1228<sup>1)</sup>.

*Ibid.* p. 62.

En dehors de ces inscriptions, Panrang est encore nommé sur le pilier d'entrée S., tour du Nord, du monument de Po Nagar, à Nhatrang.

Cette série d'inscriptions religieuses ne permet pas sans doute de faire l'histoire de Panrang; mais presque toutes, surtout celles où la donation est précédée d'un exposé historique, nous donnent de précieuses informations sur les événements dont cette vallée fut le théâtre, sur les principaux temples qui s'y élevaient et sur les dieux qui y recevaient un culte<sup>2)</sup>.

#### IV. FAITS HISTORIQUES.

Le premier fait historique dont elles fassent mention est une incursion de pirates malais qui, en 709 çaka, saccagèrent un temple de Bhadrāṣṭipatiṅvara, situé à l'Ouest de

1) Trois inscriptions modernes se lisent sur les pieds-droits du temple de Po René et sur la poitrine d'une petite statue de déesse conservée dans le même temple.

2) Mais elles ne nous renseignent pas sur les limites du Péninsule. Peut-être s'étendait-il au S. sur les pays de Parik (Phanr) et de Pajai (Pho-hai); par contre, rien n'autorise à croire qu'il comprenait la vallée de Nhatrang (Bergaigne, *La Royaume de Compé*, p. 52).

la capitale<sup>1)</sup>. Le nom de ce dieu indique que le fondateur du temple s'appelait Bhadravarman; et si ce Bhadravarman est, comme on peut le supposer, le roi Bhadravarman I<sup>er</sup>, qui construisit le temple de Bhadravarana à My-Son<sup>2)</sup>, il en résulterait que, dès le V<sup>e</sup> siècle, le Pañjūrāga relevait du Champa.

Indravarman I<sup>er</sup>, qui avait déjà élevé le temple d'Indrabhogavara à Virapura, réédifia en 723 le sanctuaire incendié et y érigea un liāga qu'il nomma Indrabhadreçvara, pour rappeler à la fois le nom du premier fondateur et le sien.

La stèle qui commémore cette fondation, Yang Tikub (n<sup>o</sup> 1), est située à un kilomètre environ de celle de Glai Lamov (n<sup>o</sup> II), et cette dernière marque peut être l'emplacement de l'ancienne nagari: en effet, dans cette inscription Indravarman I<sup>er</sup> déclare qu'il a érigé le dieu Indraparameçvara «ici, sur l'emplacement de la magnifique demeure de Çri Satyavarman.» Satyavarman était le frère aîné et le prédécesseur d'Indravarman. La stèle de Glai Lamov se trouvant, à n'en pas douter, sur l'emplacement d'un ancien monument, il n'est pas invraisemblable que ces vestiges soient ceux du palais de Satyavarman et que le temple «à l'ouest de la ville» soit marqué par la stèle de Yang Tikub. Ce qui n'est rien moins que certain, c'est que la nagari de Satyavarman ait porté le nom de Virapura<sup>3)</sup>.

Indravarman eut pour successeur Harivarman, qui se donna le titre pompeux de Çri Harivarmadeva rajādhirāja Çri Campapura-parameçvara (735, 739 çaka). Ce prince avait un fils le pu-lyān Vikrantavarman: il lui confia le gouvernement du Pañjūrāga et le plaça sous la tutelle du senapati Pār<sup>4)</sup>, originaire du village de Dokja, dans la puri de Manḍihī. Ce senapati, qui a fait graver ses donations sur les piliers et les murs du temple de Po Nagar, a laissé également à Panrang un souvenir de son séjour: la stèle de Glai Klong Anōh, trop effacée pour que le sujet en puisse être déterminé.

Ainsi, dès le IX<sup>e</sup> siècle, le Pañjūrāga nous apparaît sous l'aspect que lui prêtent les textes chinois: celui d'un Etat féodal, gouverné, sous la souveraineté du Champa, par un vice-roi (*adhipati*). Ce gouverneur, comme nous l'apprennent des inscriptions postérieures (n<sup>o</sup> XII) joignait au titre de *Pañjūrāgaçvara*, «seigneur de Pañjūrāga», celui de *senapati*, «général»: il était naturel en effet que ce peuple, toujours prêt à l'insurrection, fût placé sous l'autorité d'un chef militaire. Il semble en outre que le Prapjūrāga ait constitué fréquemment l'appanage du prince héritier (*yuvarāja*), ce qui était un moyen assez heureux de donner satisfaction à ses aspirations autonomistes et d'assurer au roi futur la fidélité d'une population habituée de longue date à lui obéir.

En 872 çaka, le yuvaraja était en même temps mahāsēnapati pour le roi Parameçva-

1) *saṃsaryāḥ pañcāśādhītas... nāvīgatair Javalaṃsaṅgair nirdahyate.* (Yang Ekoh, B, 3, 6).

2) Voir *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, II, 185—191.

3) D'après M. Aymonier (*Première étude*, p. 21), Indravarman eût qu'il érige un temple à Virapura, sur l'emplacement de la demeure de Satyavarman. Cela n'est pas tout-à-fait exact: le roi dit qu'il a érigé un Indrabhogavara à Virapura, ensuite en Indrabhadreçvara, enfin «ici, sur l'emplacement du palais de Satyavarman,» un Indraparameçvara: mais il n'en résulte pas que ce troisième temple fût situé, comme le premier, à Virapura.

4) Ce nom est inscrit sur le pilier N. de la tour du N. de Po-Nagar (*Insér. sér. de Comp. XXVIII, 1. 8*), sur la paroi de l'édifice N.-O. du même monument (Aymonier, *1<sup>re</sup> Étude*, p. 24), enfin sur la stèle de Glai Klong Anoh. Il a été le divarément: le 1<sup>er</sup> syllabe, surmontée du croissant, est le *pa* par Bergraine, poé par Aymonier: la 2<sup>e</sup> est effacée, sur le pilier de Po Nagar, d'un signe spécial, ou les deux autres portent une voyelle chamo, que E. laisse en blanc et qu'A. transcrit par *o*. Je ne puis y voir que le signe du *virama*, et ce qui me semble le prouver, c'est que le même nom est écrit sur le mur de l'édifice de Po Nagar avec le *virama* sous sa forme ordinaire. Si l'*r* est affecté du *virama*, le croissant de la première syllabe se peut être le signe de la nasale, mais bien celui d'un *ā* ou plus probablement d'une voyelle chamo, peut-être *ā*. Dans le doute, je note, comme Bergraine, cette voyelle par *a*, et je lis le nom: *Pār*.



varman<sup>1)</sup>. Il érigea sur la colline où s'éleva aujourd'hui le temple de Po Klong Garai, un lînga destiné à perpétuer le souvenir de ses victoires :

nâmâṁ Çri-yuvarjyo yas senâprabhûr atîṣṭhîpat

lîngam ûrvvyâñ cîratîrtiyai karpâdrystmaçakâdhiṣa.

Ces victoires avaient été remportées, d'abord sur les Cambodgiens, ensuite sur les gens de Panrang révoltés contre leur souverain. Ces gens, dit le yuvaraja, furent toujours vicieux, malfaisants, frivoles, traîtres à tous les rois de Champa<sup>2)</sup>. Sous le roi Paramésvarvarman. Ils proclamèrent roi un homme du pays<sup>3)</sup>. Le yuvaraja mena ses troupes contre eux, les battit et s'empara des hommes, des bœufs, des buffles, des esclaves et des éléphants. Une moitié des prisonniers fut laissée dans la contrée pour la repeupler; l'autre fut distribuée entre les temples, viharas, monastères, sâla, ermitages.

Dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle<sup>4)</sup>, le roi Rudravarman vaincu est emmené captif par les Annamites; une partie de la population, fuyant les calamités de la guerre, se réfugia à Panrang. Un homme de ce pays se fait reconnaître roi et, au milieu de l'anarchie qui désola le Champa, se maintint pendant seize ans. Enfin le roi Paramabodhisatva le bat, s'empara de sa personne et redevenu le souverain unique (*putau ekzechatra*) en 1066 çaka<sup>5)</sup>.

Soixante ans plus tard, un nouvel orage s'abat sur la Champa; il vient cette fois du Cambodge. Le roi de ce pays — probablement Sûryavarman II — s'empara de la capitale et y plaça comme gouverneur son beau-frère Harideva. Le roi de Champa, Jaya Rudravarman s'enfuit à Panrang, qui semble avoir été à la fois un foyer de rébellion et le refuge des rois vaincus. Il y mourut en 1067. Son fils, Jaya Harivarman, acclamé roi par le peuple, lutta avec succès contre le Cambodge: attaqué, l'année même de son avènement, par l'armée cambodgienne unie à celle de Vijaya<sup>6)</sup>, il les bat à Caklyâñ<sup>7)</sup>. En 1069, les mêmes armées coalisées reparurent à Panrang et se font battre dans la plaine de Virapura, au champ Kayev. Enfin Harivarman prend à son tour l'offensive: il marche sur l'ancienne capitale, la prend et se fait sacrer selon les rites (1081). Il eut ensuite à lutter contre les Annamites, sur lesquels il remporta une victoire complète dans la plaine de Lavañ<sup>8)</sup>. En 1088, une des révoltes périodiques du Piaçûnraha le rappela dans cette région; et peut-être y en eut-il encore une autre en 1092<sup>9)</sup>. Dans une inscription de cette dernière date, Harivarman énumère ses conquêtes dans l'ordre suivant: Kambuja, Yavana,

1) Dans le vers cité ci-dessous, le date est exprimée par *âman*, *adri*, *harpa*. Le mot *âman* n'a pas encore été rencontré, à ma connaissance, comme symbole numérique; on se peut guère y voir qu'un synonyme de *taou* = 8. La date serait donc 872. Dans ce cas, Paramésvarvarman serait un roi nouveau, dont le règne se placerait entre celui d'Indravarman II, qui régna en 846, et celui de Jaya Indravarman I<sup>er</sup>, roi en 887. Mais il faut observer d'autre part qu'en 973, le roi de Champa était précisément un Paramésvara (Po Nagar, 409, R, 2); *âman* pourrait-il être un symbole de 9?

2) *duṣṭa pâpâkârma nirvîçika asthîlâ nathanâ di ya dem pa pû tana rayn pa nû rîja di nagara nei*.

3) *pâpâtan urvîñ di nagara nei*.

4) En 1064 A. D., selon les Annales annamites; en 990 çaka = 1078 A. D., si l'inscription de Po Nagar 409, A, 4, marque la fin de la guerre de 16 ans qui suivit la prise de la capitale. (Aymonier, *Prémière étude*, p. 33).

5) Inscr. de Po Nagar 409, A, 4. Cf. Aymonier, *loc. laud.*

6) Vijaya n'est pas localité.

7) Aujourd'hui Chakling, village de la plaine de Panrang.

8) Ce Lavañ n'a sans doute rien de commun avec le village de ce nom, situé dans la montagne, à 50 kil. O. de Panrang. D'après une inscription du temple de Po Klong Garai, il était situé dans le pays de Krôn, petite vallée entre Panrang et Parîk (Phauri). Cf. Aymonier, *Prémière étude*, pp. 73, 76.

9) Inscription de Batou Tablah. — Aymonier, *op. laud.*, p. 39.

Vjaya; au Nord, Amaravati; au Sud, Paḍuraṅga; à l'ouest, les Raḍé, les Mada et les autres sauvages, Mlecchas<sup>1)</sup>.

De 1112 à 1144 çaka, les Khmers occupèrent de nouveau la capitale du Champa; il est vraisemblable que, durant ce temps, Panrang devint de nouveau le refuge des rois chams. Ce fut Jaya Parameçvaravarman II qui mit fin à l'occupation étrangère et reçut le sacre royal (1149)<sup>2)</sup>.

Le rocher de Batan Tablaḥ contient, au-dessous de l'inscription de Harivarman, une autre inscription — postérieure d'un siècle environ — d'un roi qui paraît avoir résidé ordinairement à Panrang, d'abord lorsqu'il était prince héritier, sous le nom de Hariḍeva (1181), puis comme roi non sacré, sous le nom de Jaya Siḥavarman (II) (1187), enfin comme roi sacré, sous le nom d'Indravarman (III) (1199).

Les piliers du temple de Po Klong Garai sont couverts d'une longue inscription énumérant les dons de Çri Jaya Siḥavarman, prince Çri Harjît, fils du roi Indravarman et de la reine Ganrendrakṣmi. On l'a identifié<sup>3)</sup> avec l'auteur de l'inscription de Po Saḥ, qui s'intitule Çri Hariṭāmaja, fils de Jaya Siḥavarman et de la reine Bhaskaradevi. Mais comment Harjît et le fils de Harjît pourraient-ils être un même personnage? Et pourquoi ne pas y voir tout simplement le père et le fils? Dans cette hypothèse, la succession des rois serait la suivante:

<b>Jaya Siḥavarman II</b>	ou <b>Indravarman III</b> , prince <b>Hariḍeva</b> . Avènement, 1187; sacré, 1199; régnait encore en 1200. Ses inscriptions: Po Nagar, 402, B, 405, 408, B et C 1; Batan Tablaḥ; vase Nouvelle; Pendarang.
<b>Jaya Siḥavarman III</b> ,	prince <b>Harjît</b> , fils du précédent et de la reine Ganrendrakṣmi. Avènement: entre 1200 et 1220; régnait encore en 1228 (dates fournies par l'inscription de Po-saḥ). Auteur des inscriptions de Po Klong Garai.
<b>Hariṭāmaja</b> ,	prince royal, fils du précédent et de la reine Bhaskaradevi. Né en 1196, était encore prince royal en 1228. On ne sait s'il régna. Auteur de l'inscription de Po-Saḥ.

#### V. FAITS BELLEUX.

Les inscriptions nous permettent de situer quelques-uns des sanctuaires qui couvraient la plaine de Panrang.

Près du village même de ce nom, à quelques centaines de mètres de la Mission catholique, on peut voir au milieu des rizières l'emplacement d'un temple détruit: trois piliers et deux linteaux en ont seuls survécus<sup>4)</sup>. Ils nous apprennent que la divinité de ce temple était Svayamṭpanna, autre forme de Svayambhū, Brahma. Ce temple fut peut-être fondé par le roi Jaya Parameçvaravarman II: l'inscription XI nous apprend qu'en 1155 çaka, il «cébra l'érection d'une statue du dieu Svayamṭpanna, (rajan aṭhāpanā rūpa pak yāṭ

1) Le mot *mekapan*, qui précède chaque nom de cette énumération, pourrait répondre aux conjectures malaises *mekan calang* + *pan* assés; il semble annoncer le mot qui suit; si ce n'est rattaché à ce qui précède, on aboutit à une inexplicable orientation, qui met Paḍuraṅga à l'Ouest.

2) Piller de Panrang (n° VIII).

3) Aymonier, *Première étude*, pp. 62 seq.

4) Inscr. VIII—XII. L'un de ces linteaux est un ancien pied-droit inscrit emprunté à un édifice plus ancien.

pov ku Svayamutpanna) et lui fit divers présents. D'autres donations furent faites par le yuvarāja, fils de ce même souverain, par son vice-roi le Paṅḍurāḡeçvara Abhimanyudeva (1166) et par son successeur Jaya Indravarman IV (1176).

A 6 kilomètres O. de Panrang, à droite de la route qui conduit au Lambiang, s'élevait sur une colline (Ch'k Hala, "le mont du bétel") un temple en briques que les Chams nomment le *kaïna* de Po Kloug Garai. Dans le sanctuaire est un *mukhalāḡa*, dont nous savons le nom par les piliers de l'entrée: il s'appelait Jaya Singhavarmaliḡeçvara et avait probablement été érigé entre 1220 et 1230 çaka par Jaya Singhavarman III, prince Herijit.

Ce liḡga n'était pas le premier qui eût été érigé sur cette colline; en 872, comme nous l'avons vu, un yuvarāja en avait établi un à cette même place après sa victoire sur le Paṅḍurāḡa révolté.

A 15 kilomètres O. de Panrang s'élevait, au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle çaka, le temple de Bhadrāḡipatiçvara, qui pouvait avoir deux ou trois siècles d'existence. Détruit en 709 par des pirates malais, il fut reconstruit en 721 sous le nom d'Indrabhadreçvara. Il était à l'O. de la puri de Satyavarman, où le successeur de celui-ci, Indravarman I<sup>er</sup> éleva, en 723, un temple à Indraparameçvara, après en avoir bâti un troisième à Virapara sous l'invocation d'Indrabogeçvara. La stèle qui commémore cette fondation en mentionne une autre en l'honneur de Çarḡkara-Narāyana.

C'est ainsi que chaque roi bâtissait ses sanctuaires et créait ses dieux: Vikrānteçvara était le dieu de Vikrantavarman, Hariḡḡeçvara celui de Harivarman, etc. Parmi tous ces *keçaras*, une place était réservée à Praṅaḡeçvara, "le dieu de la syllabe *oḡ*".

Le plus moderne de ces temples est sans doute celui qui existe encore aujourd'hui à environ 15 kil. S. O. de Panrang sous le nom de Po Romé, le dernier roi du Champa indépendant, qui mourut en cage, captif des Annamites, en 1661. Le nom de ce prince a évincé celui du dieu primitif, comme le nom de Po Kloug Garai a supplanté celui de Singhaliḡeçvara: car la religion brahmanique, réduite aujourd'hui à des formules et à des rites, n'est plus qu'un reflet mourant du passé dans le débile esprit des Chams de Panrang, héritiers dégénérés de ce peuple turbulent et guerrier qui porta au loin le renom du Paṅḍurāḡa.

HANOI.

I. FINOT.

Digitized by Google

## DIE LIGATUR *MII* IN DER KHAROṢṬHI-HANDSCHRIFT DES DHAMMAPADA.

Einer der Silben-Complexe, die in unserer Handschrift am häufigsten begegnen, entspricht dem Sanskrit-Worte *brāhmaṇa*. Während die erste und dritte Silbe stets identisch (*bra* und *na*) geschrieben sind, variiert die mittlere insofern, als wir in den einen Fällen bloss das Zeichen für *ma* — einen nach oben sich öffnenden Halbkreis —, in den andern ausserdem darunter einen nach links geöffneten Halbkreis vorfinden. Diesen Zusatz bildet v. Oldenburg für einen Anusvāra: er transcribirt also *bramaṇa*. Senart<sup>1)</sup> stellt fest, dass man den Zusatz a priori vierfach deuten, die ganze Silbe nämlich mit *ma* oder *maḥ* oder *maḥ* oder *mā* wiedergeben könnte. Indem er die auf die einzelnen Auffassungen binzuführenden Indicien gegen einander abwägt, gelangt er richtig dazu, die ersten beiden Möglichkeiten auszuschließen. Gegen die dritte macht er mit Recht geltend, dass die Verdoppelung von Consonanten in unserer Handschrift sonst stets ignoriert wird. Noch mehr aber stösst er sich an der vierten Möglichkeit, weil ihm die geschilderten beiden Halbkreise nicht bloss an Stellen begegnen, wo das Sanskrit (wie in *brāhmaṇa*) *ma* oder (wie in *gambhira*) *mā*, sondern auch wo es (wie in *sammāṭṭi* und *sammāṭṭi*) *mm* bietet. Senart entscheidet sich deshalb für *maḥ* und glaubt, wenn die Verdoppelung allein des Lautes *m*, und zwar häufig, zum schriftlichen Ausdruck komme, so sei dies eine der orthographischen Inconsequenzen, wie solche in der Handschrift tatsächlich vielfach begegnen.

Es ist nun zu beachten, dass zwar das Sanskrit in dem erwähnten Verbum *sammāṭṭi* Doppel-*m* zeigt, dass aber in der Prakrit-Literatur — und diese kommt bei der Beurteilung unseres Idioms ebenso wohl in Betracht wie das Sanskrit und das Pāli<sup>2)</sup> — die von *mā* im gewöhnlichen Sprachgebrauch nicht streng geschiedene Wurzel *mā* mindestens in der besonders gebräuchlichen Verbindung mit *pa-* als *māu* oder *māas* erscheint: *pamāusai* oder *pamāesai* 'er vergisst', *pamāuffha* oder *pamāuffha* 'vergessen'. Da vor-

1) Journal Asiatique, B. Série, Tome 12, 1898, p. 234—236.

2) Eine charakteristische Prakrit-Form ist z. B. *uḥḥa* (d. i. *uḥḥa*) 'Nest', wie im Pariser Stück C<sup>o</sup> 3 deutlich zu lesen ist. Senart p. 292 transcribirt, dem Pāli folgend, *uḥḥa*. Das Pāli selber, eine von unserer nord-indischen Sprache durchaus verschiedene und ausserdem systematischer ausgeprägtere Mischung von Prakrit und Sanskrit, schreibt *uḥḥa* in Anlehnung an das Sanskrit.

3) *pamāuffha* begegnet an sechs Stellen des Rāvaṇavāra. Hemacandra citirt eine dieser Stellen (VI 12 *kṛp* *pamāuffha* *mā* *abap*) mit der Lesart *pamāuffha*, vielleicht weil er als Jaina die Form mit *u* für allein zulässig hält (er ignoriert auch in seiner Prakrit-Grammatik die Form mit *a*), vielleicht auch weil er der von Siegfried Goldschmidt postulirten Joins-Reconsonion des Rāvaṇavāra folgte (vgl. Goldschmidt's Einleitung p. IX<sup>o</sup> XIII<sup>o</sup> XVII<sup>o</sup>).

stobendes Verbum, obchon der Bedeutung nach dentlich zu *mṛṣ* gehörend, seine Praesensbildung von *mṛṣ* übernommen zu haben scheint<sup>1)</sup>, so ist nicht eigentlich zu sagen, ob die Aspirirung des *m* auf Rechnung der einen oder der andern Wurzel gesetzt werden soll. Ist die Praesensbildung nicht von *mṛṣ* übernommen, so müßte *mṛṣ* zwar für sich allein und mit lose anstehenden Präfixen *mṛṣyate*, in engem Anschluss an das Präfix *pra* dagegen *pra-mṛṣate* gebildet haben<sup>2)</sup>. Damit wäre die Möglichkeit, dass *pra-mṛṣati* formell auf *pra-mṛṣ* einwirken, also allenfalls im Prakrit die Aspirirung des *m* veranlassen konnte, noch näher gerückt. Es bleibt also fraglich, ob die Lautgruppe *mā* in letzter Linie von der Wurzel *mṛṣ* oder von der Wurzel *mṛṣ* herrührt. Nicht weiter führt es uns, wenn Hemacandra in seiner Prakrit-Grammatik behauptet, dass die drei Verben *pra-mṛṣ*, *pra-mṛṣ* und *pra-mṛṣ* dasselbe Praesens *paṃhṛṣati* bilden<sup>3)</sup>. Diese Angabe beruht, wie man ganz deutlich sieht, nicht auf Tatsachen, sondern auf Theorien. Der Zusammenhang von *paṃhṛṣati* 'er vergisst' mit *pra-mṛṣ* war für die Indischen Prakrit-Grammatiker ziemlich verdeckt, weil erstens die Verbindung *pra-mṛṣ*, da sie nur im R̥g-Veda vorkommt, ihnen nicht bekannt sein konnte und weil zweitens *paṃhṛṣ*, wie vorhin ansggeführt, wegen seiner Praesensbildung eher auf *mṛṣ* als auf *mṛṣ* hinwies. So ist ohne weiteres anzunehmen, dass Einzelne darauf verfielen, *paṃhṛṣati* nicht auf *pra-mṛṣ*, sondern auf *pra-mṛṣ* oder gar auf *pra-mṛṣ* zurückzuführen. Bei Hemacandra liegt offenbar einfach der Reflex der divergirenden Ableitungen vor, so dass man nicht folgern darf, ihm oder seinen Gewährsmännern seien wirklich aus der Literatur oder aus der Umgangssprache drei Verba *paṃhṛṣati* mit den Bedeutungen 'er vergisst', 'er berührt' und 'er raubt' bekannt gewesen<sup>4)</sup>. Aber selbst wenn tatsächlich *paṃhṛṣati* ausser der belegbaren Bedeutung 'er vergisst' noch die andern beiden gehabt haben sollte, so könnte die Aspirirung des *m* nicht in allen drei Fällen etymologisch bedingt sein, sondern wäre von *paṃhṛṣati* 'er vergisst' aus auf die beiden gleichlautenden Verba übertragen; denn hätte keine Beeinflussung stattgefunden, so würden *mṛṣ* und *mṛṣ* nicht gerade bloss mit dem gleichen Präfix *pra*, das mit *mṛṣ* im Prakrit zu einer charakteristischen Verbindung erwächet, die Aspirirung zeigen.

Diejenige Wurzel, sei sie nun *mṛṣ* oder *mṛṣ*, die von sich aus unter Umständen ihr *m* aspirirt, wird, da *mā* im Anlaut mit ziemlicher Sicherheit auf ursprüngliches *sm* hlaweist, zu jenen zahlreichen Wurzeln wie *gac* 'gehen', *kr* 'machen' u. s. w. gehören, die unter gewissen Bedingungen ein anlautendes *s* bewahren; d. h. entweder *mṛṣ* oder *mṛṣ* muss im Altindischen eine Nebenform, die *sm* für *m* zeigte, besessen haben. In aber Silben, die vor und nach ihrem Vocal den gleichen Sibilanten oder überhaupt den gleichen Laut wiederholen, also Lautcomplexe wie *śud śi śpaś śtat* anserordentlich selten als Wurzeln vorkommen, so ist die Wahrscheinlichkeit ungemein viel grösser, dass es eine Wurzelform *smṛṣ* gegeben habe als eine, die *smṛṣ*, welches im Indischen zu *smṛṣ* geworden

1) Das Sanskrit Wort von ältester Zeit her *mṛṣati*, dagegen *mṛṣyati*. Dass ein ursprünglich nicht der sechsten Praesensklasse folgendes Verbum nachträglich in dieselbe übertritt, ist bekanntlich nur denkbar, wenn entweder ein gleichlautendes oder ein gleichbedeutendes Verbum, das selbst der sechsten Klasse angehört, jenes andere zu sich herüberzieht.

2) Man vergleiche z. B. im Veda *irasi* und *pra-tirasi*, *āhāsi* und *pra-āhāsi*. Abhandlungen des Genfer Orientalisten-Congress (Leumann 'Ueber die Herkunft der sechsten Praesensklasse').

3) Pischel vergleicht das zweite Verbum in seiner Grammatik der Prakrit-Sprachen<sup>1)</sup> p. 152 § 210, wo zudem in Zeile 9 Hc. 4.<sup>100</sup> statt Hc. 4.<sup>101</sup> zu lesen ist.

4) Noch weiter verirren sich spätere Etymologen. Die Sanskrit-Übersetzungen des Hivagavaha umschreiben *paṃhṛṣas* einestheils (vermutlich wenn sie dafür die Sanskrit-Form *paṃhṛṣ* vor sich hatten) mit dem ihnen von der Tradition gebotenen Aspiration *pra-mṛṣ*, andertheils mit *pra-mṛṣ* und *pra-mṛṣ*; je der letztere Ableitung entsprechend wird gelegentlich *paṃhṛṣas* geradezu in *paṃhṛṣas* umgedeutet!

wäre, gelautet haben würde. Ähnlicher Art wie *smṛs* sind die Wurzeln *apṛs* und *epṛs* (von denen die zweite im Indischen auch gewöhnlich ohne *s* erscheint), während sich für *smṛy* keine Parallele finden lässt. Wir werden also annehmen müssen, unser Verbum *paṃkṣai* 'er vergisst' habe ein *ā* nicht lautgesetzlich von der Wurzel *mṛs* aus, sondern Übertragungsweise von der mit *mṛs* sich vielfältig berührenden Wurzel *mṛs* aus, die einst ein Praesens *pra-smṛiati* gebildet haben müsste, erhalten.

Aus dem Gesagten erwächst mindestens die Möglichkeit, dass die durch unser Dhammapaḍa im Sinne von *sammṛiati* gebotene Verbalform nicht *sammṛiati*, wie Senart transkribiert, sondern *samkṣai* d. h. (da die Orthographie des Textes den Anuvāra ignorirt) *saṃ-kṣai* lautet. Die Form würde ein mit *saṃ-s-karoti* vergleichbares Praesens *saṃ-smṛiati* voraussetzen.

Ganz anders als mit dem eben behandelten Worte steht es mit dem andern, das — in Verbindung mit jenem — Senart zu seiner Auffassung gebracht hat. Das Sanskrit — gemeint ist diesmal nur das buddhistische Sanskrit — bietet da nicht, wie es Senart darstellt <sup>1)</sup>, eine Form mit *sm* (*sammīṇati*), sondern eine mit einfachem *m* (*amīṇati*). Es sind nämlich zwei Verba, die Senart (wie schon vor ihm Burnouf) vermengt, durchaus von einander zu trennen. Erstens kennen die nördlichen wie die südlichen Buddhisten ein oft mit *am* verbundenes Verbum *īṇati* 'er bewegt sich' (samt dem Causativum *īṇayati* 'er bewegt'), das im brahmanischen Sanskrit (ausgenommen an einer Upaniṣad-Stelle) *g* anstatt *j* zeigt (*īṅati*, *īṅayati*). Zweitens besitzen die Buddhisten, wiederum im Norden und im Süden, ein den Brahmanen unbekanntes Causativum *sammīṇayati* (im Pali *sammīṇeti*), das nur vom Beugen des Armes gebraucht wird und dem die Nordbuddhisten zwei analoge Zusammensetzungen mit *si* und *nd* (*nimīṇayati* & *unmīṇayati*) nachgebildet haben. Während das erste Verbum einfach ein isolirt stehendes Praesens der Wurzel *ē* ist <sup>2)</sup>, mag man das zweite Verbum, einem Gedanken von Hendrik Kern folgend, auf die Wurzel *vj* zurückführen.

Kern (Geschiedenis van het Buddh. I 114\*) hat seinen Gedanken nicht eingehend genug begründet, weshalb wir hier das Nötige ausführen. Es handelt sich darum, mehrere Annahmen, die indessen alle einwandfrei sind, zu Hilfe zu nehmen.

- A. Was die Bedeutung betrifft, so stützt *saṃ-s-vj* 'on sich ziehen' speziell auch von Anziehenen oder Krümmen des Arms oder mindestens eines andern Körperteils (eines Beines oder Fingers) gebraucht worden sein, was vorläufig nicht nachzuweisen ist.
- B. Was die Form anbetrifft, so wäre *erstens saṃ-s-vj*, das der siebenten Praesensklasse folgt, der populären Sprechweise *gatas* in

1) Le sanscrit bouddhique lit régulièrement *sammīṇati* et habituellement aussi le pāl.

2) Genauer wäre die Wurzel in indischen Sansce als *vj* anzunehmen. Diese ist *vjati* ein Praesens der ersten Klasse, *vjati* resp. *vīṇati* ein (wie *svicati*, lat. *juvat* o. s. w.) in die thematische Flexion übergeführten Praesens der siebenten Klasse. Weil die siebente Klasse den schliessenden Gettern einer Wurzel gebührt von der Palatalisierung schließt (*ursprünglich* wohl nicht bloss vor barten Consonanten wie in *paṃkṣi* *paṃkṣi* u. s. w.), so erhält sich der Getternal gelegentlich beim Uebersitz unter die thematischen Verba (daher *īṇati* statt *vīṇati*; auch Prakrit *abāṅgati* 'er selbst' samt *abāṅgama* zu *abāṅ-vī*).

Ein siles Adjectiv der Buddhisten lautet in correcter Sprache (den Regeln des Sanskrit gemäss) *saṃ-s-vj*, in volkstümlicher Redeweise (den Regeln des Prakrit gemäss) *saṃ-s-vj*. Die Süd Buddhisten haben von der ersten Form eine *saṃ-s-vj* (d. i. *saṃ-s-vj*), die Nord Buddhisten von der andern Form ein *saṃ-s-vj* gebildet. Das Adjectiv, immer auf Monche angewandt, heisst 'sich nicht bewegend' oder 'regungslos' im Sinne von 'keinen innerlichen Schwankungen mehr ausgesetzt, voll Seelenfriedes'. In dieser Bedeutung kommt *saṃ-s-vj* in zwei Strophen des südlichen Dhammapaḍa (414 und 422) vor; das nördliche Dhammapaḍa wird an *saṃ-s-vj* (d. i. *saṃ-s-vj*) in der Schreibung unserer den entsprechenden Stellen (die uns noch nicht zugänglich sind) *saṃ-s-vj* (d. h. in ihrer Schreibung unserer den entsprechenden Stellen) treten. Als Vermittlung zwischen dem Adjectiv und der Wurzel supponirt die Khmer-Buddhisten *saṃ-s-vj* (das nordbuddhistisch *vīṇati* *saṃ-s-vj*) mit der Bedeutung 'innerliche Schwankung d. h. weltliche Begung' (*taṇhā*).

die thematische Flexion übergetreten, was, wenn das Verbum überhaupt von anders als streng geschulten Lesern gebräuchlich wurde, geradezu unvermeidlich war — 'sam-erjāti. Ein zweites hätte 'sam-erjāti im Präterit nicht die übliche Umformung erfahren<sup>1)</sup>, sondern die auch bei samerjī zu beobachtende, welches im Plūr zu samamrī geworden ist (da die althebraische Tradition irrtümlich von samamrī ableitet) — 'samamrījāti.

Die einn oder andere dieser vier Annahmen läßt sich möglicherweise mit der Zeit aus Inschriften oder Literaturwerken bestätigen. Einweisen darf man vielleicht betonen, daß das Plūr die vierte Annahme nicht direct notwendig macht, weil es Hoss den Potential samamrījāyasa zu bieten scheint, der auch auf 'samamrījāti zurückgeführt werden kann.

Freilich werden nun gelegentlich — aber nur gelegentlich — in den Handschriften die Praesentia samrījāti 'er bewegt sich' und samamrījāyati (samrījāyati) 'er beugt (den Arm)' durch falsche Einfügung oder Weglassung eines Anusvara (resp. durch falsche Verdoppelung oder Vereinfachung des m) einander genähert; es entstehen dann die Mischformen samemrījāti (samamrījāti) und samrījāyati. Und so finden wir auch an anderer Stelle, die den Plural samrījānti (resp. in der Orthographie der Handschrift samrījānti) erfordert, offenbar, weil statt m nach Semar's Auffassung mm, nach unserer Auffassung mā vorliegt, die erate der beiden genannten Mischformen, wobei natürlich für mm diejenige Consonanten-Verbindung zu erwarten ist, die das hier nicht gemeinte Verbum samamrījāyati 'er beugt (den Arm)' in dem Dialect unserer Handschrift haben würde. Welches diese Consonanten-Verbindung ist, wissen wir allerdings nicht, da besagtes Verbum im ganzen Dhammapada nicht vorkommt und da noch das Wort samerjī, welches allenfalls einen Fingerzeig geben könnte, zu fehlen scheint. Aber möglich ist es durchaus, daß mā die Consonanten-Verbindung war; denn da, wie wir oben sahen, samrījāyati eine Grundform mit me (für mm) voraussetzen scheint, so mag irgend eine dialektische Vertretung von me, ausser mm also z. B. mē oder mō oder mā, erwartet werden: für mē spricht der Umstand, daß unsere Handschrift öfter intervocalisches v zu ē verhärtet; für mō, daß auch v und hā zuweißen alterniren; für mā, daß zahlreiche aspirirte und unspirirte Explosivhine samt y und v sich zwischen Vocales zu h verflüchtigen können und daß überdies mā die Bedeutung von mō (wie mā die von mōh) haben kann.

Was sich aus unserer etwas weitläufig gewordenen Darlegung herauschält, ist Folgendes: Unsere Handschrift liest eine Ligatur, die den graphischen Praemissen nach zu

1) Hätte z. B. nicht wie im Sanskrit sein m zum Anusvara werden lassen. Das m wie in samerjī bleiben kann, hängt damit zusammen, daß der Laut vor Halbvocales von Anfang an nicht so wie vor andere Consonanten behandelt wurde und besonders in der populären (nicht systematisirten) Sprechweise vielfach erhalten blieb. Einige benigliche Tatsachen und Auffassungen sind registrirt bei Wachsmann 'Ahnische Grammatik' p. 334 § 283c, wo zu sagen gewesen wäre, daß sam-rjā dem Systemzwang entgegen, weil es (wie schon das Synonym rā-rjā zeigt) das Zahlwort zum 'eins', nicht das Verbalpräfix zum 'auswaschen' enthält. Wenn es so aussieht, als ob stattdessen m vor v zuweilen zu n wurde, so ist dies eine Specialtatsache, die bloß die Vertretung von v und n betrifft und die ihre besondere Anecht so wie ausreichend gegebene Erklärung findet. Urvödisches (d. h. ebensoviel im Präterit der Nordbuddhisten wie im Plūr der Südbuddhisten bezugnehmend) ist gesprochen my oder ŋj in mufante (muyante) und ähnlichen Zusammenstellungen kann nicht über my aus my hervorgegangen sein. Vielmehr ist offenbar m vor dem y, insofern dieses palatale ist, zu n resp. ŋ geworden, ungefähr ebenso wie gano-italisches ggn in Griechisches gōw und im Lateinischen ergen hat. Dann ist aber auch zu erwarten, daß so vor v, insofern dieses labiale ist, erhalten bliebe, wenn nicht der Systemzwang entgegenwirkte. So hat man denn auch vor v (insbesondere vor einem sich anschließenden v), wie Inschriften und alte Handschriften zeigen, in der anepitaphischen Redeweise m häufig bewahrt (vgl. z. B. Kießlers Bemerkung zu Aśvagho's Buddhacarita VII 51 in Gott. Nachr. 1894 N° 3). Bei dem wurde die Bewahrung begünstigt, sobald die Bedeutung des Präfixes zurücktrat oder (wie in sam-r) ganz schwand, so daß der Systemzwang nur wenig oder gar nicht zur Geltung kommen konnte.



urteilen, weil eine Consonanten-Verdoppelung sonst nirgends zum Ausdruck gelangt, weit eher für *mā* als für *mm* steht. Sie begegnet in dialektischen Aequivalenten von vier Sanskrit-Worten, unter denen zwei (*brāhmaṇa* und *gambhīra*) viel wahrscheinlicher und zwei (*sammīrāṭi* und *sammīrjāṭi*) ebenso wohl *mā* als *mm* erwarten lassen. Wird schon dadurch *mā* nahezu gesichert, so vollends durch die Ueberlegung, dass es ganz unverständlich wäre, wenn ein doppeltes *m*, das durch Assimilation aus einer Unmenge von Consonanten-Verbindungen hervorgehen kann, zufällig gerade bloß da anzutreffen sein sollte, wo *mā* entweder passender oder mindestens ebenso zulässig ist.

Noch bleibt ein kleines Bedenken wegzuräumen, das Senart gar nicht erwähnt hat. Die Handschrift drückt die Aspirirung der Lante *j* und *n* durch eine horizontal über das Zeichen gesetzte Linie aus; warum nicht ebenso die Aspirirung des *m*? Der Grund hierfür ist leicht zu finden. Das Zeichen *m* steht allein von allen Zeichen so hoch, dass es nicht einmal in die Mitte der Zeile hinunterreicht, während andererseits *j* und *n* die ganze Höhe der Zeile beanspruchen; es ist also selbstverständlich, dass man im einen Fall zur Unterbringung des Zusatz-Zeichens den unten frei bleibenden Platz benutzte. Dass je nach der Beschaffenheit der Zeichen ein Zusatz, bezeichne er nun einen Vocal oder einen zweiten Consonanten, zwei oder drei verschiedene Formen annimmt oder mindestens zwei oder drei verschiedene Lagen bekommt, bemerkt Jeder, der unser Alphabet studirt. Dabei kommt es gelegentlich vor, dass an einem Zeichen der Zusatz (wie z. B. am *v* das *r*) nicht in der bei diesem Zeichen üblichen Form oder (wie z. B. am *s* der *i*-Strich) nicht an dem bei diesem Zeichen üblichen Orte zur Darstellung gebracht wird. Es wäre also nicht zu verwundern und würde unsere Schlussfolgerung in keiner Weise beeinträchtigen, wenn auf dem vorläufig nicht photographisch bekanntgegebenen Stücken der Handschrift sich ein *mā* finden sollte, das durch *m* mit übersetztem Horizontalstrich ausgedrückt ist.



## DE DIETSCH E BOEKEN VAN 'T ROOKLOOSTER OMSTREEKS HET JAAR 1400.

In A. Sanderus' *Bibliotheca Belgica Manuscripta* vindt men een catalogus van al de oude beroemde kloosterbibliotheken in de Nederlandsche gewesten, op een na: van den rijken boekenschat van het Rooklooster, *des cloesters van sente pauwels in zonen bi brussels gheheten ten roeden dale*, ook *ten roeden cloestere* en de *roede chuse* genoemd, wordt met geen enkel woord gerept. Deze leemte zou meer te betreuren zijn, indien niet een paar oudere lijsten van de boeken van die abdij bewaard gebleven waren, waardoor we althans iets weten, al is het minder dan we wenschen. Een dezer lijsten, waarop alleen van *Nederlandsehe* boeken sprake is, vindt men op de keerzijde van het derde blad van hs. Brussel 1351, dat uit het Rooklooster afkomstig is (zie b.v. J. Van den Gheyn, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique*, t. II, p. 163, nr. 1131). Deze lijst is niet onbekend. Reede in 1847 werd ze uitgegaven door K. van Swyngenhoven in de *Bulletin et Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique* t. 4, p. 219 vlg.; tien jaar later opnieuw door K. Stallaert in *De Klauwaert, Veertiendaagsch Kunst- en Letterblad* 2, 57 vlg. (1857, 2 Maart), en daaruit overgenomen in de *Dietsche Warande* 1857, blz. 191. Een derde uitgave werd bezorgd door K. L. van W... tot Y... e in de *Annales du Bibliophile Belge et Hollandais* (Brussel 1865), blz. 105 vlgg. 1). Geen enkele dezer uitgaven is echter nauwkeurig, en alleen in de laatste is een bescheiden poging gedaan om het stuk te commenteeren, zoodat het zeer wenschelijk is een en ander nog eens te beproeven.

Zooals men aan het bijgaande facsimile zien kan, is er aan den linker benedenhoek van de lijst een groote vlek. In 't oorspronkelijke is deze vlek bruin gekleurd; zo werd veroorzaakt door het gebruik van galnotenzuur, dat op het perkament gestreken werd om het schrift, dat ter plaats uitgekrast was, weer op te halen, wat, zooals 't meestal gaat, meer kwaad dan goed gesticht heeft. In den thans volgende afdruk is het ontbrekende zooveel mogelijk aangevuld, maar tusschen rechte haakjes geplaatst en cursief gezet 2).

Dit sijn die dietsche boeke die ons toe behoeren.

Item inden eersten een ewangelij boec. ¶ Item een epistel boec ¶ Item ij bruchten. Item noch een stuc van eenre bruchst. Item van den vijf sloten ¶ Item vanden vijf gruden der minnen. Item ij serkeeye die beginnen. Het was een jonghelinc etc. Item eenen dietschen souter ¶ Item een expoziçie

1) Door Gottlieb, *Ueber mittelalterliche Bibliotheken*, S. 264, n°. 722, wordt deze uitgave op rekening van Ch. Rueless gesteld. Wie het stuk leest, zal zien dat dit onnossemelijk is.

2) Ten gevolge van de bruine vlek is op het facsimile hier en daar minder te onderscheiden dan in het hs. zelf.



Het is mogelijk te bepalen wanneer deze lijst opgemaakt werd. Zij is nl. geschreven in dezelfde hand als een ander handschrift uit het Rooklooster, dat den 23 Aug. 1395 „volmaakt“ was (zie beneden), en er nog niet in vermeld staat; en als nog een ander, dat goedgeind werd op 15 April 1394, en er wel in vermeld wordt. Tusschen deze twee tijdstippen in werd de lijst dus opgeteekend.

Een commentaar van een dergelijken catalogus moet ons twee dingen leeren: 1° welke werken met de minder of meer duidelijke titels bedoeld worden, en 2° of de in de lijst bedoelde afschriften nog bestaan, en, zoo ja, waar ze thans bewaard worden.

Om aangaande dit laatste iets met zekerheid te kunnen beslissen, dienen de handschriften die in aanmerking komen geschreven te zijn vóór 1395, en nit het Rooklooster afkomstig te zijn.

Laten we thans elken titel afzonderlijk beschouwen.

1. *Item in den eersten een ewangeli boec.*

11. *Item noch een ewangeli boec.*

Er waren dus twee evangelien. Slechts een daarvan is bewaard gebleven: het bn. British Museum add. 26658 is er een dat waarschijnlijk even voor of kort na 1389 geschreven werd (in den kalender ontbreekt nl. het feest van O. L. V. Visitatie, dat in genoemd jaar werd ingesteld), en nit het Rooklooster komt: zie Defoux en Gailliard, *Eerste Verelag* 1, 26; Friebsch, *Deutsche Hss. in England* 2, 232; Brugmans, *Verelag*, 422.

2. *Item een epistel boec.*

Een codex die de epistolen bevat en uit de librje van 't Rooklooster komt, is ha. Brussel 2849—51. Wel komt er geen aantekening in voor, waaruit die herkomst blijkt, maar het feit, dat de tekst geschreven is in dezelfde hand als de lijst zelf en als andere handschriften nit het Rooklooster (zie beneden), neemt allen twijfel weg.

3. *Item ij. brulochten.*

4. *Item noch een stuc van eenre brulocht.*

Er kan geen twijfel aan zijn, wat onder deze nummers bedoeld wordt: nl. *Die cierheit der gheestelijker Brulocht* van Jan van Ruusbroec. Maar onder de talrijke handschriften die van dit werk nog bewaard zijn, is er geen enkel dat uit het Rooklooster komt.

5. *Item van den vijf sloten.*

Evenzoo een bekend werk van Jan van Ruusbroec. Een exemplaar, dat uit de laatste jaren der 14<sup>de</sup> eeuw dagteekent, en uit het Rooklooster komt, berust op de Mazarinische Bibliotheek te Parijs (zie mijn werk *De Handschriften van Jan van Ruusbroec's Werken*, blz. 413 vlgg.).

6. *Item vanden vijf graden der minnen.*

Daarmede wordt ongetwijfeld bedoeld het traktaat van Jan van Ruusbroec waarvan de volledige titel luidt: *Dit es van .vij. trappen in den grad der gheesteleker minnen*, maar ook soms genoemd werd: *Dyt is vanden grade der mynnen myt vij trappen*, zooals b. v. in handschrift K 46 op de Koninklijke Bibliotheek in den Haag (zie *De Handschriften van Jan van Ruusbroec's Werken*, blz. 290). Onder de nog bekende afschriften van dit traktaat is er geen dat uit het Rooklooster afkomstig is.

7. *Item ij. aerloye die beginnen. Het was een jonghelinc etc.*

De vroegere uitgevers van de lijst der Dietsche boeken van 't Rooklooster hebben geen van allen met dit nummer raad geweten, doordien ze allen gelezen hebben *aerloye*, zooals er trouwens op het eerste gezicht ook echiijnt te staan. *Aerloye* is natuurlijk niets anders dan *oerloye* (in overeenstemming met een bekende klankontwikkeling bij woorden die aan

Romaansche talen entloend zijn), d. l. *horloge, horloge, horlogie*, en met den geheelen titel wordt bedoeld: twee exemplaren van de vertaling van het *Horologium* van Hendrik Suso: *Cerloy der ewigher Wijjsheit*, beginnende: *Het vees en jonghelinc Gode bekent* enz.

Een der twee bedoelde afschriften is bewaard gebleven. Handschrift nr 8224 van de Bibliothèque de l' Arsenal te Parijs, dat een vertaling van Suso's werk bevat, is afkomstig uit 't Rooklooster, zoolke blijkt uit deze aantekening in den band voorman:

*Dit boec hoort toe ten Roodencloostere Inden dorch een sonien by bruselle.*

Het handschrift werd vóór 11 Maart 1388 geschreven, zoolke blijkt uit de volgende belangrijke aantekening die achteraan in den band te lezen staat:

*Int jaer ons heeren .m. cc. lxxvij. op den elffaten dach in meerte dat was dondersdach na groot vastelavont / quam Ghijbrecht spijshen Int cloester van sente puvuels in sonien ende brachte dit boec dat heet dorloy vander eweigher wijjsheit Ende gaef den prior te behoef der lecker bruedere ende . . . . .<sup>1)</sup> Met deser voerwaerden eest dat hi binnen sinen levne dit boec selve ende niemen andere weder hebben wilt / dat men hem selven ende niemen andere dit boec weder gheven sal: Ende en wilt hijt selve niet weder hebben so enal den cloestere voerseit eweche bliven : ~ God si sijn loen : ~*

*Ende op dien selven dondersdach voerscreven ende enachts ende des anderdaechs viel so vele aneues / dat Ghijbrecht voerseit moeste int cloester bliven van edonderdaechs tote des dijsendaechs daer na.*

8. *Item enen dietschen souter.*

Hs. Brussel 2906—'09 is afkomstig uit het Rooklooster (verg. Van den Gheyn, *Catalogue I*, p. 533, n°. 836). Bl. 1—107 zijn geschreven in de hand van de lijst; bl. 108—128 bevatten de zeven boetpalmen en *Sint-Jheronimus souter*, geschreven in dezelfde hand als een gedeelte van hs. Brussel 1805—'08, dat 23 Aug. 1396 voltooid werd en tot de librerie van 't Rooklooster heeft behoord. Vermoedelijk is dus dit gedeelte van hs. Brussel 2905—'09 de in de lijst bedoelde souter.

9. *Item ene expositie op de ewangelien. ende beghint aldus Hier es te wetens na der hystorien. etc.*

Onder de werken van dien aard welke mij bekend zijn is er geen, dat het opgegeven incipit heeft en tevens uit het Rooklooster afkomstig is.

10. *Item noch drie boeke van hadewijchen die beghinnen aldus. God die de clare minne*  
23. *Item een boec beghint God die cla[re minne]*

Het is niet van belang entbloot te weten dat er in 't Rooklooster vier exemplaren van Hadewijch's werken bestonden. Onwillekeurig vraagt men zich af, of dat niet onwaarschijnlijk maakt dat Hadewijch en Bloemardine wel dezelfde vrouw zouden zijn? Afgezien van kleine stukjes en uittreksels, zijn er thans nog drie groote handschriften met die werken, t. w. hss. Brussel 2877—'78 en 2879, en hs. Gent 941. De twee eerste, geschreven in de tweede helft der 14<sup>de</sup> eeuw (ca. 1380), zijn uit het Rooklooster afkomstig: zij dragen op hun laatste blad deze aantekening (nr 2879 met een lichte variante):

*Dit boec es der broedere van sente puvuels in sonien gheheten te rooden dale.*

Hs. Gent 941 kan niet de derde der in de lijst bedoelde codices zijn. Vooreerst emdat het niet begint met den tekst *God die de clare minne* enz.: andere visioenen gaan er aan vooraf; ten tweede omdat het voorzien is van een band die te Bethleem bij Leuven thuis hoort.

1) De rest van den regel is uitgekrast.

11. Zie onder 1.

12. *Item een boec dat rjck der ghetieve. ende beghint. Justum deduxit dominus etc.*

13. *Item vanden sacramente ende beghint aldus met roeden letteren ghescreven. dit boec mach wel een spijghel heten etc.*

Het kost geene moeite met deze titels twee werken van Jan van Ruusbroec te herkennen; onder de nog bewaarde afschriften is er echter geen enkel, dat uit het Rooklooster afkomstig is.

14. *Item een boec vander biechten. ende beghint. Annuncia populo meo sceleris eorum etc.* Niet verder bekend.

15. *Item die regule in dietsche.*

Er kan natuurlijk van geen anderen regel sprake zijn dan van dien van St.-Augustinus. Een afschrift dat uit het Rooklooster komt en uit de tweede helft der 14<sup>de</sup> eeuw dagteekent, zit in hs. 8217 op de Bibliothèque de l' Arsenal te Parijs (zie *De Handschriften van Jan van Ruusbroec's Werken*, blz. 266 vlgg.).

16. *Item salomons boeke nter bydelen in dietsche.*

Met deze aanwijzing wordt ongetwijfeld bedoeld een Dietsche vertaling van Cantica Canticoorum. Een dergelijke vertaling, afkomstig uit het Rooklooster en in de laatste jaren der 14<sup>de</sup> eeuw geschreven, en „gecorrigeerd“ door den kopist die de lijst schreef, komt voor in hs. 920 op de Mazarinische bibliotheek te Parijs (zie *De Handschriften van Jan van Ruusbroec's Werken*, blz. 415).

17. *Item een puerpueren boec dat ons meester peter vander racken gaf. Ende beghint vulgo nobis . . . vobis.*

In de uitgave der lijst in de *Annales du Bibliophile Belge et Hollandais* wordt gezegd: „Sur le manuscrit n<sup>o</sup>. 2849—51 de la bibl. de Bruxelles, manuscrit qui contient les Épitres, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse, &c., en flamand, on trouve collé sur la couverture un fragment de parchemin portant cette inscription: „Anno domini M. CCC. LXXXVIII feria 5<sup>a</sup> post oct. Apost. Petri et Pauli Mgr. Petrus Vander Rake curatus . . . eocis eci Mychaelis Gandavensis hunc librum contulit nobis . . . Amen“. C'est probablement celui dont il est question dans la liste“. Er is echter op den band van 't genoemde hs. niets van een dergelijk strookje perkament te bespeuren, en men kan wel zien, dat het ook niet op geweest is. Bijlkaar is het opgegeven nummer fout: verg. boven onder 2).

18. *Item een sermoen boec ende beghint Stephanus autem plenus gratia. Dese scoeft spreec sente lucas etc.*

Het kost natuurlijk geene moeite het onthrekende uit de *Handelingen* 6, 8 en uit andere afschriften aan te vullen. Het hier bedoelde sermoen komt nl. ook voor in hs. Berlijn *ms. germ. qu. 1084* (zie Al. Reifferscheid, *Beschreib. d. Handschriftensamml. d. Freiherrn August von Arnswaldt, Norden* [1886], s. 24); in hs. Den Haag 73 H 80 (K 49) (zie *De Handschriften van Jan van Ruusbroec's Werken*, blz. 237), en in hs. Brussel 3067—73. Dit laatste afschrift, geschreven ca. 1860, is het zesde stnk in een codex die afkomstig is uit het Rooklooster (zie *De Handschriften van Jan van Ruusbroec's Werken*, blz. 639 vlgg.). Toch is het twijfelachtig, of we hier het handschrift hebben, dat in de lijst bedoeld wordt, aangezien er daar sprake is van een sermoenboec, terwijl in het zesde stuk van hs. Brussel 3067 na het sermoen op den tekst *Hand. 6, 8* niets meer volgt: een gedeelte van het laatste blad is wit. Ook heeft de lijst *spreec sente lucas*, terwijl in hs. Brussel 3067 staat: *spreec sente lucas*. Daar staat tegenover, dat het lang niet onmogelijk is dat de samensteller der lijst de verschillende incipit's nu niet precies op

schreef zooals ze in de handschriften stonden en den term *sermoenboek* heeft toegepast op een boekje dat maar één sermoen bevatte, en vooral dat het afschrift, voorkomende in hs. Brussel 3067, zoo oud is.

19. *Item .i. boec ende beghint . . . [g]eboren te babilonie van dien duvel etc.*  
Dezen tekst weet ik vooralnog niet te determineeren.

20. *Item een boec . . .*

21. *Item een boec . . . [ende beg]hint Loepet alsoe dat ghi begripen moghet*

Het opgegeven incipit is de aanhef van het bekende werk van Jan van Ruusbroec: *Vanden gheesteliken tabernackle*. Een afschrift er van, uit het Rooklooster afkomstig, is hs. Brussel 3091, geschreven ca. 1360, waarschijnlijk het oudste van alle nog bestaande Ruusbroechehandschriften. Er kan geen twijfel zijn, of deze codex wordt in de lijst bedoeld.

22. *[Item een boec ende] beghint Nolite omni spiritus credere. ende ca . . .*

Geen enkel handschrift uit het Rooklooster is mij bekend, waarin een tekst voorkomt met dit incipit.

23. *Item een boec beghint God die cla[re] minne*

Zie boven onder n° 10.

24. *[Item een boec ende] beghint . . . oe inder selver tijt was hi van binnen. ende . . . echte heylicheit. ende een ewech leven. dat god . . .*

Dit weet ik vooralnog niet terecht te brengen.

25. *Item .i. boec ende beghint. di es thersten ghe[love]*

Hiermede kan niet anders bedoeld zijn dan het kleine traktaat van Jan van Ruusbroec *Vanden kersten ghe[love]*, te meer daar een afschrift voorkomt, geschreven met dezelfde hand als deze lijst, in hs. Weenan 13708, een afschrift dat gebindigd werd op den 15<sup>ten</sup> April 1394 (zie *De Handschriften van Jan van Ruusbroec's Werken*, biz. 278).

Het is opmerkelijk, dat de kleinere teksten die hierboven ter sprake kwamen, van oude samengebonden zijn met andere, die niet in de lijst vermeld staan, en toch weinig minder oud, en sommige zelfs onder zijn. Toen de lijst opgemaakt werd, waren deze andere teksten dus nog niet geschreven of nog niet in 't Rooklooster; maar al heel gauw nadat de inventaris van den kleinen boekenschat opgemaakt was, werd deze belangrijk vermeerderd. Behalve de teksten vermeld onder n°. 2 en 25, bestaan nog de volgende handschriften die in dezelfde hand geschreven zijn als de lijst:

1°. hs. Brussel 1805—1808: *Gregorius Dialogus*, voltooid den 23 Aug. 1395, aangezien men bl. 42b leest: *Hier es de derde boec van dylogus ute in dit boec gescreven int jaer ons heren .M.CCC.XCV. op sinte bertelmeus avonde te vespertide* (zie h.v. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. II, p. 264, n°. 1308). Een gedeelte van dezen codex is in een andere hand geschreven.

2°. hs. Brussel 2905—'09, bl. 1—107, bevattende een belangwekkend ascetisch traktaat *Hore dochter* (zie K. van Swyngnoven, *Bulletin et Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique* 4, 228 vigg., en voor den vorderen inhoud hierboven onder n°. 8 en Van den Gheyn, *Catalogue*, t. I, biz. 533, n°. 886).

3°. hs. Brussel 3003—'95, bevattende o. a. *De gaert der minnen* van Anselmus, verdietscht door zekeren Vranke Callaert; verschillende traktaatjes van S. Augustinus, S. Bonaventura en S. Bernart, en ten slotte de geelichten van Hadewijch, die aléén in hs. Brussel 2577—'78 voorkomen (deze laatste niet vermeld bij Van den Gheyn, *Catalogue* t. II, p. 377, n°. 1450).

4°. hs. Gent 1374, bevattende uitvoerige nittrekeels uit den *Spiegel Historiaal* en kleinere



uit den *Lekenspiegel* en uit *Die Rose*, den *Rincus*, de drie *Martijns*, *Der Kerken Claphe* enz.

5°. hz. Weenen 13708 bevat niet alleen dat *Gheleere* van Ruuebroec, maar ook de drie *Martijns* en allerlei andere stukken, in dezelfde hand geschreven als de lijst.

Al de andere teksten, in codices voorkomende samen met die onder n°. 8, 15, 16, 18 en 25 genoemd, zullen slechts weinig later dan deze in 't Rooklooster geschreven of gekomen zijn, dan in de eerste jaren der 15<sup>de</sup> eeuw gebonden en wellicht opnieuw geïnventariseerd, want in de meeste vindt men aantekeningen in een zelfde hand, vermeldende dat zij tot de boeken van de Rode klinis behoorden.

Omstreeke 1400 bezat deze librije dus  $\pm$  30 codices met „Dietsche boeken”, een getal dat in de eerste helft der 15<sup>de</sup> eeuw nog met ruim twintig werd vermeerderd (om alleen maar te spreken van wat ons thans bekend is). Als men daar nog bijvoegt de veel talrijker codices met „Latijnsche boeken”, die de abdij bezat, en daarbij bedenkt dat h.v. de bibliotheek der Bourgondische hertogen in 1404 nog maar 59 boekdeelen rijk was, niet tegenstaande niets verwaarloosd werd om ze uit te breiden, dan eerst kan men er zich een denkbeeld van vormen, wat een dergelijke bibliotheek op dat tijdstip voor de beschaving beteekende.

GENT.

WILLEM DE VREESE.



## THE WORKS OF ĀRYAŚĀRA, TRIRATNADĀSA, AND DHĀRMĪKA-SUBHŪTI.

Āryaśāra is scarcely known to us except as author of the *Jātakamālā*. The Chinese Tripitaka mentions only one other work of his (*Karmaphala-saṅkhyāntrodhasūtra* Nanjo N°. 1349), and even this is unknown from Indian sources. A passage in Taranātha's 'History of Buddhism' (trans. p. 90) identifies him with Āsvaghōṣa, Maṛcēṣa, and a number of less distinguished teachers, and to this passage I may hope to return later. Here, as a small tribute in honour of the modern Bodhisattva who has given us so admirable an edition of the *Jātakamālā*, I have collected from Tibetan sources a few details regarding three of the group.

In the first place, Taranātha himself supplies, in addition to two incidental references to Āryaśāra (trans. pp. 136 and 204), a verse by Dharmakīrti, which makes him in his own art a compeer of Dignaga and Candragomin in theirs:

'In wisdom a Dignaga, in purity of speech a Candragomin,  
'Accomplished in the metrics originating with Śara,  
'Who am I but the conqueror of all quarters'? p. 181.

But Dh. has given us other evidence of his admiration for Śara in the shape of a long commentary (*śika*) on the *Jātakamālā*, the Tibetan translation of which occupies in the Tanjur foll. 148—375 of Mdo XCL. The translation was made by a Bhikṣu Sakya-blo-gros<sup>1)</sup> under the superintendence of Paṅjit Janardana. This commentary does not appear<sup>2)</sup> to supply any facts of literary history. A shorter commentary, entitled *Jātakamālāpaṇḍika*, by an author named Vajrasūpṣa (Mdo CXXXIII foll. 286—330) contains perhaps the source of Taranātha's statement (p. 92, cited by Prof. Kern in his Introduction) that Āryaśāra's work was originally intended to contain ten times ten Jātakas corresponding to the ten paramitas, but owing to the noncompletion of the work only 34 jātakas were composed, of which the first 30 are connected with the first 3 paramitas:

... bstan · bcos · yōṅsu · rdzogs · pañi · bya · ba · ma · byas · pañi · phyir · dañ | pha · rol · tu · phyin · pa · dañ · po · gsum · la · bcu · bcu · kyañ | = śāstra-paripūrṇa-kriyāḥ akṛtatvad adīparamitātritaye daśa daśa santi khaln. fol. 287a.

The existence of a commentary by Dharmakīrti is sufficient to prove that the *Jātakamālā* was composed not later than the sixth century of the Christian era. But if we

1) Śākyaṃati.

2) *Prima facie*!

can trust the Chinese statement (Nanjio N<sup>o</sup>. 1349) that the *Karmaphala*<sup>66</sup> *sūtra* was a work of the same teacher and was translated in A.D. 434, we must refer the author to a date at least as early as the fourth century. The same antiquity will attach to the following works also, ascribed in the *Tanjo* to Śūra:

1. *Bodhisattvaśataka*ya dharmaghaṭī.
2. *Supathādesaparikhā*.
3. *Subhāṣitaratnakaraṇḍakakathā*.
4. *Paramitasamāsa*.
5. *Pratimokṣasūtrapadāhāt*.

N<sup>o</sup>. 1 is a poem in 35 verses, of which the first 34 correspond to the stories of the *Jātakamālā*, and the last is a finale. Each verse ends with a refrain sounding the Ghaṭī of the particular jātaka, and the whole forms a sort of versified table of contents. [Mdo XCIV. foll. 119—124. Indian Teacher the Kashmirian Paṅjit Śakyaśribhadra: translator the Bhikṣu Mañjuśrī].

N<sup>o</sup>. 2, the *Supathādesaparikhā*, is a general work of moral exhortation, and professes to be a commentary on the words of Buddha:

legs · pañ · kam · gyi · gdam · ni · thub · dbaṅ · gsañ · dañ · ahyar · te · bdag · gis ·  
bsad · bya ·

= supathādeso muntredpoko viracitaśca mayā prakāśanīyaḥ

Verses are inserted in the work, but I have not found any account of their provenance or other literary allusions. [Mdo XCIV foll. 235—65. Indian teacher Dipaṅkarasrījōana: translator the Bhikṣu Ratnabhadra].

N<sup>o</sup>. 3, the *Subhāṣitaratnakaraṇḍakakathā*, is no doubt a translation of the work discovered by M. Sylvain Lévi in Nepal (*Rapport sur sa Mission* &c., pp. 15—16 of the *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions* &c., 1890). The 28 tales of which it consists seem to correspond to the *Duśśiṣaty-Ācārya*, and according to M. Lévi it is composed merely of verses concluding the stories in that work. [Mdo XXXIII foll. 118—31 XCIV foll. 210—23. Indian teacher Rudra: translators Rudra and Bhikṣu Śakyaśrabha].

N<sup>o</sup>. 4, the *Paramitasamāsa*, is, as its name denotes, an abridged account (in verse) of the paramitas. [Mdo XXXI foll. 246—66. Translator Vairocanaśrījita].

N<sup>o</sup>. 5, a commentary on the *Pratimokṣa* of the Sarvastivādins, is ascribed in the work itself and in the Tibetan index to Śūra: but by giving the authorship as reported, these seem to admit of a doubt. [Mdo LXXIII fol. 1—LXXIV fol. 110. Indian teacher Paṇḍit Sarvajñadeva: translator Klubi · rgyal · mtshan (Nagadhvajā)].

The *Jātakamālā* itself is found in Mdo XCI foll. 1—148. [Indian teacher Vidyakaraśiṣya: translator Mañjuśrīvarma].

The name of the author is given in the colophon to N<sup>o</sup>. 1 and 3 as *śhan · dāgya · mīkan · cheu · po · stob · dpon · dpah · bo* = *mahākavi-śārya śūra*, while N<sup>o</sup>. 2 and 5 designate him simply as *stob · dpon · dpah · bo* = *śārya-śūra*. M. Lévi has promised a discussion of the name, which his Sanskrit MS presents in the latter form. Pending that discussion, we may observe that *Taranātha* in four places gives the simple form *Śūra*, while in a fifth he speaks of *Śārya-Śūra* (see the Index). It seems likely that, as in the case of *Āryadeva*, the prefix was optional and could be omitted at pleasure. That the full form *Āryaśūra* was nevertheless known to the Tibetan translators, we find from the colophon to N<sup>o</sup>. 4, where it is given in transliteration.

The above may serve to define the Tibetan material with which the discussion of this

author will have to deal. I now turn to two of the minor names belonging to the constellation of Aśvaghoṣa, namely Triratnadāsa and Dharmikarabbūti.

Triratnadāsa, in Tibetan *Dbon 'mchog 'gsum 'gyi 'dzois*, is mentioned by Tārānātha (pp. 140—1) as the author of two works

1. *Āryaprajñāparamitasamgrahakārikāvivarāṇa*

[Mdo XIV foll. 336—362. Indian teacher the Kashmirian Pandit Thig 'le-bum-pa: translator Bhikṣu Blo 'dzan 'ses-rab (Sumatiprajña ?)]

2. *Guṇaparyāntastotra*.

[Bstod I foll. 214—9, Mdo XXXIII foll. 217—21. Indian teacher Sarvajñadeva: translators Rin 'chen 'mchog (Paramaratna) and Dpal 'hrtsogs (Śrīkṣpa ?)]

to which we may add

3. *Bhāgavata śākyamunīstotra*

[Bstod I fol. 214]

Tārānātha proceeds: — 'These authors of works on the origin of the religion, who hold Triratnadāsa to be a name of the śākyā Śūra, assert that, in as much as in the Stotra of 160 ślokaḥ Dignaga has composed an appendix of the *Mīśrakastotra* 1) Śūra and Dignaga must have been mutually pupils: these have however either heard incorrect stories or heard correct ones, but incorrectly distorted them'. With the *Mīśrakastotra* I propose to deal on another occasion. But the relations between Triratnadāsa and Dignaga were certainly — apart from all consideration of this work — similar to those stated by the authors to whom Tārānātha refers. Dignaga's commentary and *karika* on the *Guṇaparyāntastotra* are given in the Tanjur twice (Bstod I foll. 219—22, Mdo XXXIII foll. 221—5). They unfortunately afford no information regarding the author of the stotra beyond his name. On the other hand, the author of the work upon which Triratnadāsa commented in his *Prajñāparamitasamgrahakārikāvivarāṇa* was Dignaga himself, as is stated

stob 'dpon 'phyogs 'kyl 'glān 'boe 'ñe 'bar 'abyar 'na |

'ses-rab 'pha-rol 'phyin 'ses 'hya 'ba 'la 'sogs 'pas |

'ses-rab 'pha-rol 'tu 'phyin 'pahl 'bdus 'pahl 'bōad 'pa |

blo 'chun 'ba 'rnams 'dran 'pahl 'don 'du 'mdor 'bdus 'te 'bāng 'gis 'byabo |

= śākyādignāgavīracitasya prajñāparamitetyāditāḥ (samgrhitāsya) prajñāparamitasamgrahāyā vivaraṇam alpabuddhinaṃ smṛtyarthāṇaṃ samānto 'śābhi racitavyam 2).

The colophon gives to Triratnadāsa the title of guru in addition to the usual designation śākyā 3).

It is therefore certain that Triratnadāsa and Dignaga were contemporaries. Their mutual relations illustrate a not unexampled feature of the Northern Buddhist Literature. Thus, between Āryadeva and Candrakīrti a similar relation exists: Āryadeva refers to Candrakīrti at the commencement of his commentary on the [*Nāgajpradīpa* (*Pradīpoddyaṇa*) Rgyud. XXXI foll. 1—57], while he is himself, als Professor de la Vallée Poussin informs me, frequently mentioned by Candrakīrti.

The works which I find in the Tanjur ascribed to Dharmika Sabbhūti are as follows:

1. *Sarvānātolokaprabhāṅga*

[Mdo XXIX foll. 481—41. Indian teacher Pañjiti Rab 'hbyor 'dbyān: translator Bhikṣu Tin 'de 'lōzin 'bzah 'po (Samsadhibhādra)]

1) Sic

2) Dignaga's work immediately precedes this commentary in Mdo. XIV

3) It is related to the author Triratnārya mentioned by Nāgjo N° 43107

2. *Daśakuśalakarmapathanirdesa*

[Mdo XXXIII. foll. 96—9, XCIV foll. 265—9. Indian teacher Buddhakaravarma: translator Bhikṣu Dharmaprajña].

3. *Saddharmasmṛtyupāsanaśārika*

[Mdo XXXIII foll. 89—93, XCIV foll. 273—7. Indian teacher Dharmakāra: translator Devendrarakṣita].

None of these seems (on a cursory examination) to supply details of literary history. The first mentions Nāgārjuna. The tract on the Ten Virtuous Acts must not be confused with that on the Ten Vicious Acts ascribed to Aśvaghoṣa (*Daśakuśalakarmapathanirdesa* Mdo XXXIII foll. 93—5, XCIV foll. 271—3, cf. Nanjio N<sup>o</sup>. 137v). The *Saddharmasmṛtyupāsanaśārika* is an account in verse of the various classes of living creatures, and is divided into six chapters dealing with 1. Creatures in Hell, 2. Beasts, 3. Pretas, 4. Men, 5. Demons, 6. Gods.

In the colophons the name of the author is given as *Chos 'idan · rab · ḥbyor · ḍbyāns* and N<sup>o</sup> 1 and 2 describe him as a Brahman, while N<sup>o</sup>. 3 adds the title *Bhadanta*. The rendering of the name by *Dharmika-Subhāsi* rests on the authority of the translation of Taranatha, and overlooks the last syllable *ḍbyāns*, which according to analogy should correspond to *ghoṣa*. The syllables *rab · ḥbyor* do indeed represent *subhāsi* in the name *Subhāsi-mūdra* (Mdo CXVII fol. 55) and probably *Dharmika-Subhāsi* is identical with the Mahāśāghika doctor *Subhāsi* whom Hsien-Tsang met (*Life* tr. Beal p. 137).

His date is partly defined by the fact that according to the colophon to N<sup>o</sup>. 1 (see above) he himself acted as teacher to his Tibetan translator. This being the case it is not possible to maintain his identity with Triratnāśāra, who, as a contemporary of Dignāga, probably belonged to the sixth century, or with Śāra, who may have been much earlier. As regards the relation between any of these writers on the one hand and Mātreceta and Aśvaghoṣa on the other I at present express no opinion.

LONDON.

F. W. THOMAS.

# GESCHRIFTEN

VAN

Prof. Dr. H. KERN

1855—1903.

## BIBLIOGRAPHISCH OVERZICHT

SAAMENSTELLER DROUK

LOUIS D. PETIT,

Conservator bij de Bibliotheek der Rijks-Universiteit te Leiden en Bibliothecaris van de  
Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde aldaar.

### 1856.

Specimen historicum exhibens Scriptores Graecos de rebus Persicis Achaemenidarum monumentis collatos. Lugd. Batavorum, Jac. Hazenberg C. fil. 1855. 8°.

### 1857—1875.

Medewerker aan het Sanskrit-Wörterbuch von O. Böhtlingk und K. Roth. St. Petersburg, 1857—75. 7 dln. 4°.

### 1860.

Over de schrijfwijze van eenige zamenstellingen in het Nederlandsch. Utrecht. Kemink & Zoon. 1859. 8°.

Ueber die Italer. — Foemina, foetus. — *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* VII, 1858, blz. 272.

Handleiding bij het onderwijs der Nederlandsche taal, ten gebreuke van inrigtingen voor Middelbaar Onderwijs. Zutphen, Willem Thieme. 1858—59. 2 stks. 8°.

3<sup>de</sup> druk. Krommesie, I. de Haan 1863.

3<sup>de</sup> o. Herken en met de spelling van het Woordenboek der Nederl. taal in overeenstemming gebracht door J. A. van Dijk. Alder 1864—65.

4<sup>de</sup> druk. Herken door H. Kern. Ald. 1866—67.

5<sup>de</sup> o. Alder 1869.

6<sup>de</sup> o. Amsterdam, J. H. Laarman 1876.

7<sup>de</sup> o. Herken door J. A. van Dijk. Amsterdam, G. Theod. Rom 1885.

In 1865 verschenen bij I. de Haan te Krommesie: *Nederl. Spraakkunst voor lerichingen van middelbaar en lager onderwijs* door J. A. van Dijk. Naar de Handleiding en met voorbericht van H. Kern, (2<sup>de</sup> druk 1867), en in 1867 bij H. E. v. Nocton in Schoonhoven: *Leidraad voor de aanvankelijke beoefening van de ontleiding der zamenstelde volzinnen*, naar H. Kern's Handleiding bewerkt door J. Schmal.

### 1860.

Bijdrage over de woorden *veel* en *er*. — *Taalgids* I, 1859, blz. 37.

\*Orast, satya. — *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* VIII, 1859, blz. 400.

### 1860.

Nog iets over den genitief *veel*. — Iets over *nordensind* enz. — Over den oorsprong van het achtervoegsel *ard*. — De infinitieven *ou fen*. — Queckenoot. — *Taalgids* II, 1860, blz. 66, 77, 192, 304, 309.

### 1862.

Çakuntala of het herkenningsteeken. Indisch toneelspel van Kalidasa. Uit het Sanskrit vertaald door H. Kern. Haarlem, A. C. Kruseman. 1862. 8°.

### 1863.

On some Fragments of Aryabhatya. — *Journal of the R. Asiatic Society of Great Britain and Ireland* XX, 1863, blz. 371.

## 1865.

Het aandeel van Indië in de geschiedenis der beschaving en de invloed der studie van het Sanskrit op de taalwetenschap. Keelvoering ter aanvaarding van het Hoogleeraarsambt. — *Annals Acad. Ind. Ind.* 1865—66, blz. 39.  
Ook afzonderlijk verschenen te Leiden bij J. van Hasselt. Cms. 1865. 8°.

The Bṛhat Saṁhitā of Vārāha-Mihira edited by H. Kern. Calcutta 1865. 8°.  
Bibliotheca Indica.

Proeve eener taalkundige behandeling van het Oost-Geïndisch taalgeen. — *Taalrijd* VII, 1865, blz. 231, 294.

## 1866.

Proeve eener taalkundige behandeling van het Oost-Geïndisch taalgeen (Vervolg). — *Mura*. — Bekomzaam. — Verdruurzaam. — *Alt voren* VIII, 1866, blz. 125, 291, 297, 303.

Over de taal der Batavieren en Franken. — *Handelingen en Mededeelingen v. d. Mtsch. d. Ned. Letterkunde* 1866, blz. 96.

## 1867.

Eine Imperativform im Gothischen. — *Zeitschrift f. vergleich. Sprachforschung* XVI, 1867, blz. 451.  
Eenheid van uitspraak. — *De Toekomst* 1867, blz. 457; 1868, blz. 57.

Verlag van een Runen-opschrift uit Noord-Amerika. — *Verlangen en Mededeelingen d. K. Akad. v. Wetensch. Afd. Letterkunde* XI, 1868, blz. 234.  
Met Dr. L. A. te Winkel.

## 1868.

Over het woord Zarathustra en den mythischen persoon van dien naam. — *Alt voren* XI, 1868, blz. 132.

Door Prof. Dr. C. F. Tiele beaarden in *Theologisch tijdschrift* II, 1868, blz. 1.

Antwoord op [C. F. Tiele's] stuk: „Is Zarathustra een mythisch persoon?" — *Theologisch tijdschrift* II, 1868, blz. 285.

Herinneringen uit Britsch-Indië. — *Bijdragen uitg. d. h. K. Inst. Ind. v. d. Ind. land- en volkbr.* v. N. I. 1868, blz. 273.

Die Yogayātrā des Vārāhamihira (Buch 1—3). — *Judische Studien heraug.* v. A. Weber. X, 1868, blz. 161.

Remarks on Prof. Brueckhaus' Edition of the Kathāsarit-sāgara, Lambaka IX—XVIII. — *Journal of the R. Asiatic Society* 1868, blz. 167.

## 1869.

Die Glossen in der Lex Salica und die Sprache der altsächsischen Franken. Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprache. 's-Gravenhage, M. Nijhoff 1869. 8°.

Beoordeeling van R. Westphal, Grammatik d. deutschen Sprache. — *De Gids* 1869, IV, blz. 361.

Zur Erklärung der altpersischen Keilinschriften. — *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* XXIII, 1869, blz. 212.

Bijdrage ter verklaring van eenige oudrukkingen in de taalwetenschap van Palasara en Pajjya. — *Bijdr. uitg. d. h. K. Inst. Ind.* 1869, blz. 1.

Java en het Goudeiland, volgens de oudste berichten. — *Alt voren* blz. 638.

## 1870.

Korte opmerkingen over Balineesch en Kawi, medegeleed met brieven van H. N. v. d. Tuuk. — *Alt voren* 1870, blz. 210; 1871, blz. 25, 77.

The Bṛhat-Saṁhitā; or Complete System of Natural Astrology of Vārāha-Mihira, translated from Sanskrit into English by H. Kern. — *Journal of the R. Asiatic Society* IV, blz. 430; V, blz. 45, 231; VI, blz. 36, 277; VII, blz. 81.

Verlag aangaande afdrucken van te Batavia aanwezige Kawi-oorkonden. — *Verl. en Meded. d. K. Akad. v. Wet. II R., III I.* 1871, blz. 228.

Belangrijkheid der tongvallen. — *Nederlandsch en Hoogduitsch*. — *De Toekomst* 1870, blz. 170, 204.

Veemgericht. — Kleinood. — Feodum. — De geschiedenis eener letter. — *Taal- en Letterboek* I, 1870, blz. 62, 132, 189, 214.

## 1871.

Nehaleonia. — Eigennamen en Verkleinwoordjes. — Moed als rechtsterm. — Een Bataafsche naam. — *Alt voren* II, 1871, blz. 89, 100, 293, 294.

Het opstel Nehaleonia werd door H. Gaidos vermeld in: *Konink. Geschied.* II, 1873—75, blz. 10.

Beoordeeling van F. C. Dondera, De physiologie der spraakklanken en van J. P. N. Land, Over uitspraak en spelling. — *De Gids* 1871 II, blz. 166.

De vrouwen in Indië. — Een dichter op den troon [de Brahman Mātṛgupta]. — De bukemst der Salische wetgevers. — *De Toekomst* 1871, blz. 205, 153, 209, 401, 546.

Over uitspraak en spelling [naar aanleiding der gelijknamige brochure van J. P. N. Land]. — *Ned. Spectator* 1871, blz. 35.

Hoe men in Nederland een boek over vaderlandsche geschiedenis schrijft [naar aanleiding van: W. J. F. Nuyens, Alg. Geschiedenis d. Ned. Volks]. — *Alt voren* blz. 379.

Inhoudsgave van 't Mahābhārata in 't Kawi (volgens mededeeling van H. N. v. d. Tuuk). — *Bijdr. uitg. d. h. K. Inst. Ind.* 1871, blz. 92.

De naamsoorsprong van Java. — *Alt voren* blz. 116.  
Kawi-Studien. Arjuna-siwaha. Zang I en II in tekst en vertaling, met aantekeningen en inleiding door H. Kern. 's-Gravenhage, M. Nijhoff 1871. gr. 8°.



Openingsrede der algemeene vergadering van de Maatschappij der Nederl. Letterkunde van 15 Juni 1871. — *Handelingen v. d. Maatsch. d. Ned. Lett.* 1870—71, blz. 1.

Indische theorieën over de standenverdeling. — *Verh. en Meded. d. K. Akad. v. Wet.* II R., dl. II, 1872, blz. 25.

Aanteekening op Vendidad XIII, 46 (ed. Westergaard). — *Als vooren* blz. 45.

## 1872.

Germaansche woorden in latijnsche opschriften van den Beneden-Rijn. — *Als vooren* blz. 304. Vermaald door H. Gaidoz in: *Revue Critique* II, 1873—75, blz. 153.

Korte Nederlandsche Spraakkunst, inzonderheid voor de laagste klassen van Hoogere Burgerscholen. Haarlem, I. de Haan 1872. 8°.

De partikel ar in 't Oudhoogduitsch. — Een rechtsterm der Salische wet. — Thenginus. — Eigennamen uit oude Geldersche oorkonden. Bijdrage tot de kennis der Geldersche tongvallen. — De instrumentaal ic. — *Taal- en Letterbode* III, 1872, blz. 117, 209, 275, 284.

't Opschrift van Batoe Berang op Sumatra. — *Bijdr. uitg. d. k. K. Inst.* III R., dl. VII, 1872, blz. 289.

Beoordeeling van R. C. Childers, A Dictionary of the Pali language. — *Als vooren* blz. 361.

Id. van E. Trumpp, Grammar of the Sindhi language. — *Als vooren* blz. 367.

Trisco en Mannus. — *Ned. Spectator* 1872, blz. 67.

De Romaansche volkengroep. — *Als vooren* blz. 214, 219.

Bronnenverwaarloozing en bronnenstudie [naar aanleiding van W. J. F. Nuyens, Alg. geschiedenis d. Ned. Volks]. — *Als vooren* blz. 338.

Bronnenstudie [naar aanleiding van L. Ph. C. v. d. Bergh, Handboek der Middelnederl. Geographie]. — *Als vooren* blz. 370.

## 1873.

Ter nagedachtenis van Mr. P. A. S. van Limburg Broezer. — *Als vooren* 1873, blz. 59.

Brief aan de redactie over P. Hugenholz Jr., Schetsen en Tafereelen. — *Als vooren* blz. 258.

Zang XV van 't Bharata-Yuddha in Kawi, met vertaling en aantekeningen. — *Bijdr. uitg. d. k. Kon. Inst.* 1873, blz. 157.

Nog iets over het opschrift van Pagger Roeljong. — *Als vooren* blz. 188.

Oudjavaansche eelformuleren op Bali gebruikte kerk [waarachter: oudjavaansche bergnamen]. *Als vooren* blz. 211.

Inleiding op A. Bruining's vertaling van Candakara Acārya's Commentaar op de Aphorismen van den Veidānta. — *Als vooren* blz. 249.

Beoordeeling van: M. A. Sherring, Hindu tribes. — *Als vooren* blz. 197.

Id. van The Vaisesika-Aphorisms of Kanāda translated by E. A. Gough. — *Als vooren* blz. 198.

Id. van R. van Eck, Bekn. handleiding bij de beoefening d. Balineesche taal. — *Als vooren* blz. 279.

Oudnederlandsche woorden. — *Taal- en Letterbode* IV, 1873, blz. 133.

Over eenige tijdstippen der Indische geschiedenis. — *Verh. en Meded. d. K. Acad. v. Wet.* II R., dl. III, 1873, blz. 170.

Over de samenstelling van woordenlijsten en spraakkunsten aller Nederlandsche, zoowel Frankeische als Sakoische tongvallen. — *Handelingen v. d. XIII Nederl. taal- en letterk. Congres.* 1873, blz. 120.

Beoordeeling van: Max Müller, De uitkomsten van de wetenschap der taalkunde. — *De Gids* 1873, I, blz. 380.

Id. van: J. Wormstall, Ueber die Wanderung der Bataver nach den Niederlanden. — *Als vooren* 1873, I, blz. 569.

Id. van: M. Schultze, Indogermansch, Semitisch en Hamitisch en van: H. L. Ternest, Uitspraakleer d. Nederl. taal. — *De Toekomst* 1873, blz. 334, 335.

Het Sanskrit op eenen steen afkomstig uit Prambanan. — *Tijdschrift v. Indische taal-, land- en volkenkunde* [Batavia] 1873, blz. 219.

Miscellanea. 1. Gavi, kuh. — 2. Das oekische perfect auf -te. — 3. Zwei oekische wörter. — *Zeitschrift f. vergleichende Sprachforschung.* XXI, 1873, blz. 237.

## 1874.

Créditant. — *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.* XXII, 1874, blz. 554.

The Aryabhatijyam with the commentary Bhatāḍḍika of Paramādīcvara ed. by H. Kern. Leiden, E. J. Brill. 1874. 8°.

Beoordeeling van: W. I. van Helten, Fanzig Bemerkungen zum Grimmschen Wörterbuch. — *De Gids* 1874, III, blz. 340.

Id. van: A. de Jager, Woordenboek der frequentieven. — *Als vooren* 1874, II, blz. 356.

Neurologie van Taco Roorda. — *Ned. Spectator* 1874, blz. 178.

Aanwinsten der verzameling van Oostersehe handschriften te Leiden. — *Als vooren* blz. 379.

De verbuiging van *Maw* in het Gotisch. — Tessel, Oesel, Wesel. — Graaf. — Verkleinwoorden op *-st, -st, -st*. — Ekster, lobster. — Over eenige vormen van 't werkwoord *zijn* in 't Germaansch. — *Taal- en Letterode* V, 1874, blz. 1, 9, 13, 18, 37, 39.

Beoordeeling van: J. Halbertsma, *Lexicon Frisicum*, Jnh. Winkler, Alg. Nederl. Dialecticon en van W. L. van Heiten, Ueber die Wurzel *lu* im Germanischen. — *Als voren* V, 1874, blz. 84, 85, 164.

Noms propres et dimiutifs dans les inscriptions du temps des Romains aux Pays-Bas. — *Revue archéologique* 1874, blz. 101.

Vagdaverust. — *Versl. en Meded. d. K. Akad. v. Wet. II R.*, dl. IV, 1874, blz. 344.

Oudjavanische eedformulieren op Bali gebruikelijk. — *Bijdr. uitg. d. h. Kon. Instit.* 1874, blz. 197.

Een javanische bergnaam. — *Als voren* blz. 208.

Beoordeeling van E. T. Dalton, *Descriptive Ethnology of Bengal*. — *Als voren* blz. 299.

1876.

Id. van: A. C. Vreede, *Handl. bij de beoef. d. Maloeresche taal*, J. C. v. Hasselt, Beginselen d. Papoesch-Meloesche taal en van Verschillende werkes in 't Novefoorsch. — *Als voren* 1875, blz. 171, 392.

Over de jaartelling der zuidelijke Buddhisteo en de gedenkstukken van Açoka den Buddhisteo. [Met 3 Aanhangsets. I. Over 't Prákrit der Gáthá's. — II. Over Koning Ajátaśatru]. — *Verhandelingen d. K. Akad. v. Wetensch.* VIII, 1875, 2e stuk.

De vertaling der inscriptien werd door A. Milroy in het Engelsch overgezet 6. 6. 5: „Profesore KERR's versions of some of the Assam Inscriptions” in *The Indian Antiquary* V, 1876, blz. 157.

Wita-Sańc'aya, oud-javanisch leerlicht over verhoor in Kawi-tekst en Nederlandsche vertaling bewerkt. Leiden, E. J. Brill 1875. 8°.

Honderd en Duizend. — Uit de Salsche wet. — Eene oude Nederlandsche geloofsbelijdenis. — *Taal- en Letterode* VI, 1875, blz. 81, 199, 177.

Over de verhouding tusschen heerschende taal en tongvallen. — *Handelingen v. h. XIV Nederl. taal en letterk. Congres.* 1875, blz. 157.

Wanneer heeft het Fransch het Germaansch voor altijd van het hof der Fransche Koningen verdreven? — *Als voren*, blz. 177.

1876.

Beoordeeling van: Jnh. A. en L. Leopold, *Van de Schelde tot de Weichsel*. — *Ned. Spectator* 1876, blz. 132.

Die Yagyátrá des Varáhamihira (Buch 4—6). — *Indische Studien herausg. von A. Weber.* XIV, 1876, blz. 312.

Einzelnes über die Inschriften von Junnar. — *Als voren* XIV, 1876, blz. 393.

Verzeld door Miss M. Tweedie o. d. t. *The Inscriptions of Junnar*, in: *The Indian Antiquary* VI, 1877, blz. 39.

Over het opschrift van Djamboe. — *Versl. en Meded. d. K. Akad.* II Rks. dl. VI, 1877, blz. 257.

Over ongenaaemde verbindingssklanken in het Tagala en wat daarmee overeenkomt in 't Kawi. — *Bijdr. uitg. d. h. Kon. Instit.* 1876, blz. 138.

1877.

Mengelingen, Kawi en Jvanssch. — Tnn-angga. — Puhawng. — Banawa. — Katyngan. — Káncit. — Anung. — Salang. — Mona. — Kabóta. — Dientjwanjansa. — Fluta. — Ngganya. — Pariph.

— Kwa en mwa. — *Als voren* 1877, blz. 137.

Het opschrift van Batoe Berangop op nieuw onderzocht. — *Als voren* blz. 159.

Stamverdelbbeling in 't Kawi. — *Als voren* 519.

Jvanssche mengelingen. — *Als voren* 523.

Heřhñ en Heřhñgotan. Middeldeelr. woorden uit oorknnden. — Volksnamen op 1, *an en ori*.

— Over *Het als lidwrdn*. — *Hwa* als bezittelijk voornaamwoord. — De *d* als tand- en tring-letter. — Heen en daan. — *Angbakische*

kleinigheden. — Een paar bedorven plaatsen. — De klanken der *r* in 't Nederlandsch.

— *Bladvulling* [over 't voegwoord *dar*]. — *Taalkundige Bijdragen* I, 1877, blz. 29 enz.

Beoordeeling van: C. P. Tiele, *Geschiedenis van den godsdienst*. — *De Gids* 1877, II, blz. 365.

Correspondence on ancient Nágari numerals. — *The Indian Antiquary* 1877, blz. 143.

Levensbericht van Dr. A. B. Cohen Stuart. — *Levensberichten der afgestorven medeliden v. d. Maatsch. d. Nederl. Letterk.* 1877, blz. 1.

Eene Indische sage in Jvanssch gewand. — *Verhandelingen d. Kon. Akad. v. Wetenschappen.* *Afd. Letterkunde* IX, 1877, 1e stuk.

Over de Oud-Javanische vertaling van 't Mahábhárata. — *Als voren* XI, 1877, 2e stuk.

Over 't Indisch tooneel. — *Het Tooneel* 1877, blz. 161.

De kleinere geschriften van Heinrich Róckert. — *Ned. Spectator* 1877, blz. 146.

De Jvansche letterkunde en de particuliere nijverheid. — *Als voren* blz. 170.

1878.

Die Yagyátrá des Varáhamihira (Fortsetzung und Schluss). — *Indische Studien herausg. v. A. Weber.* XV, 1878, blz. 167.

Verslag van eene verhandeling van Dr. S. J. Warren, Godsdienstige begrippen der Jnaita's. — *Versl. en Meded. d. K. Akad. v. Wetensch.* II R. IX, VIII, 1879, blz. 214.

Met Dr. S. A. Nabber.

Levensbericht van J. J. Hoffman — *Jaarboek v. d. Kon. Academie v. Wetenschappen voor 1878*, blz. 1.

Naschrift op: Over de beteekenis van sommige Javaansche uitdrukkingen, door Raden Mas Adipati Ario Tjondro Negoro. — *Bijdr. nitg. d. h. K. Inst.* 1878, blz. 509.

Beoordeling van: J. ten Doornkaat Koolman, Wörterbuch der Ostfriesischen Sprache. — *De Gids* 1878, III, blz. 157.

Nertomarius. — Dacius. — *Archief nitg. d. h. Zeevesck Genootsch. v. Wetenschappen* III, 1878, blz. 153.

Ook afzonderlijk verschenen bij J. C. & W. Alhofter te Middelburg 1878, 3°.

Inleiding voor een nagelaten geschrift van Mr. L. P. van de Spiegel [over de godin Nehalennia] — *Als vercen* IV, 1878, blz. 171.

## 1879.

Malaiisch-polyneesische en melanesische Sprachen und Literaturen. — *Wissenschaftlicher Jahresbericht über die Morgenländischen Studien von Oct.* 1876—Dec. 1877. Leipzig 1879, blz. 39. Met G. v. d. Gabelentz.

Opchriften op oude bouwwerken in Kambodja. — *Bijdr. nitg. d. h. K. Inst.* 1879, blz. 268. Eene vertaling hiervan o. d. t.: Inscriptions Cambodgiennes verschenen in: *Annales de l'Extrême Orient* II, 1879—80, blz. 193.

Uit de Friesche wetten. — *Taalk. Bijdragen* II, 1879, blz. 171.

Beoord. van J. H. Gallée, Altsächsische Laut- und Flexionslehre. — *Ned. Spectator* 1879, blz. 75.

Het Javaansche wayangstuk Irawan rabi. — *Verh. en Medd. d. K. Acad.* II R., dl. IX, 1880, blz. 125.

## 1880.

Over eene oud Javaansche oorkonde van Çaka 782. — *Als vercen* II R., dl. X, 1881, blz. 77.

Lex Salica: the ten Texts with the Glosses and the Lex Enenata. Synoptically ed. by J. H. Heise. With Notes on the Frankish Words in the Lex Salica by H. Kern. London, Joh. Murray 1880, 4°.

Beoordeling van: A. Holder, Lex Salica. — *Literaturblatt f. Germanische und Romanische Philologie*, 1880, blz. 203.

Loose aantekeningen op het boek van den Kantjil. — *Bijdr. nitg. d. h. K. Inst.* 1880, blz. 341.

Sanskritsche woorden in het Tagala. — *Als vercen*, 1880, blz. 535.

Begin en voortgang der Oostersche studien in Europa. Rede als [Rector Magnificus] uitgeproken 8 Febr. 1880. — *Jaarboek d. Rijks-Universiteit te Leiden* 1879—80, blz. 45.

Verlag van de lotgevallen der Universiteit in het afgelopen jaar uitgebracht den 21 Sept. 1880. — *Als vercen*, blz. 25.

On the separate Edicts at Dhauti and Jaugada. — *Journal of the R. Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, N. S. XII, 1880, blz. 379.

Inscriptions Cambodgiennes: I. Inscription de Pres-Khan (Compong Soal). II. Inscription de Bassac. — *Annales de l'Extrême Orient*, T. II, 1880, blz. 333, T. III, 1880, blz. 65.

## 1881.

Malaiisch-polyneesische und melanesische Sprachen und Literaturen. — *Wissenschaftlicher Jahresbericht über die Morgenländischen Studien im Jahre* 1875. Leipzig 1881, blz. 1.

Bidden. — *Genezen. — Tijdschrift voor Nederl. taal en Letterkunde*, I, 1881, blz. 32, 37.

Het Indische Khuisenaars- en Monnikenleven. Eene voorlesing. — *Mededeelingen van wege het Ned. Zendinggenootschap* XXV, 1881, blz. 136.

Over de opchriften uit Koelei in verband met de geschiedenis van het schrift in den Indischen Archipel. — *Verh. en Medd. d. K. Acad.* v. Wet. II R., dl. XI, 1882, blz. 182.

L'époque du roi Süryavarman. — Inscriptions Cambodgiennes. Inscription de Hanh-khnei. — *Annales de l'Extrême Orient* T. IV, 1881—82, blz. 195, 225.

Een misverstand [van Dr. H. N. van der Tuuk]. — *Tijdschrift v. Indische taal, land- en volkenkunde* [Batavia] 1881, blz. 297.

Levensbericht van H. J. Swaving. — *Levensberichten d. afgestorven medelid. v. d. Maatsch. d. Ned. Letterk.* 1881, blz. 315.

Geschiedenis van het Buddhisme in Indië. Haarlem, A. C. Kruseman, 1881—84, 2 dln. gr. 8°.

Hiervan verschenen in 1881—82 eene verkoete Franche vertaling door G. Caillias in *Essai de l'histoire des religions* IV, V, in 1882—84 eene Hoeghblitsche vertaling door H. Jacobi n. d. t.: Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien. Leipzig, 2 Bde, en in 1901 dl. I eene Franche vertaling door G. Hart n. d. t.: Histoire du Bouddhisme dans l'Inde, six Tome X der *Annales de l'Asie Ciment. Bibliothèque d'Indes*, Paris.

Sanskritsche woorden in het Bisaya. — *Bijdr. nitg. d. h. K. Inst.* 1881, blz. 128.

## 1882.

Eene bijlage tot de paleographie van Nederl.-Indië. — *Als vercen*, 1882, blz. 133.

Naze aanteekening van: Tabel van oud en nieuw-Indische alphabeten door K. F. Holle.

Over de taal der Philippijnsche Negrito's. — *Als vercen*, 1882, blz. 243.

Les inscriptions Khmers recueillies au Cambodge par M. J. Moutra. Avec 6 planches. — *Bulletin de la Société Académique Indo-Chinoise de France*. Sér. II. Tome II. 1882—83, blz. 1.

Voorecle bij Drie teksten van tooneelstukken uit de Wayang Perwā voor den druk bezogel door Ch. te Neehelen. — *Verhandelingen v. A. Batavisch Genootsch. v. Kunsten en Wetenschappen*. XLIII, 1882, blz. 1.

## 1883.

Malaiisch-polynesische und melanesische Sprachen und Literaturen. — *Wissenschaftlicher Jahresbericht über die Morgenländischen Studien im Jahre 1878*. Leipzig 1883, blz. 93.

Malaiischer Archipel und Polynesien. — *Ideem im Jahre 1880*. Leipzig 1883, blz. 1.

Over den invloed der Indische, Arabische en Europeesche beschaving op de volken van den Indischen Archipel. Als bijdrage ter beantwoording der vraag, in hoeverre het Maleisch-Polynesische ras voor hoogere beschaving vatbaar is. Leiden, E. J. Brill 1883, 8°.

Cremor lactis. — *Korrespondenzblatt d. Vereins f. Niederdeutsche Sprachforschung* VIII, 1883, blz. 93.

Proeve uit het Oudjavaansche Rāmāyana. — *Bijdragen tot de taal, land en volkenkunde v. Ned.-Indië. Uitg. ter gelegenheid van het V<sup>e</sup> Orientalisten Congres*. 1883, blz. 1.

Un Dictionnaire Sanskrit-Kavi. — *Actes du V<sup>e</sup> Congrès Intern. d. Orientalistes*. 1883, III. Sect. 2. Arzene, blz. 1.

Over de verhouding van het Maloosch tot de Maleisch-Polynesische talen. — *Alt voreen*. IV. Sect. 5. Polynésie, blz. 215.

Over eenige oude sanskritschriften van 't Maleische schiereiland. — *Verh. en Meded. d. K. Akad. v. Wet.* III R., Dl. I, 1884, blz. 5.

Een gidschrift over de Nederlandsche tongvalen [Onze Volkstaal]. — *De Gids* 1883, IV, blz. 148.

## 1884.

The Sādhāraṇa-pāṇḍarīka or the Lotus of the true Law translated by H. Kern. Oxford, at the Clarendon Press 1884, 8°.

The Sacred Books of the East ed. by F. Max Müller. Vol. XXI.

Leven van Mr. S. C. J. W. van Munschenbroek. — *Levensherichten v. afgestorven medelid. v. d. Mitsch. d. Ned. Letterk.* 1884, blz. 153.

Lājien. — *Beek. — Insiza. — Tijdschrift v. Nederl. taal en letterkunde* IV, 1884, blz. 313.

## 1885.

Malaiisch-polynesische Völker. — *Wissenschaftlicher Jahresbericht ab. die Morgenländischen Studien im Jahre 1881*. Leipzig 1885, blz. 1.

Beer. — *Brood. — Tijdschrift v. Nederl. taal en letterkunde* V, 1885, blz. 49.

Sanskrit-inscriptie ter eere van den Javaanschen vorst Er-langa. — *Bijdr. uitg. d. A. K. Inst.* 1885, blz. 1.

Eene bijdrage tot de kennis van 't oude Philippijnische letterschrift. [Beoordeeling van Pardo de Tavera, Contribucion para el estudio de los antiguos alfabetos Filipinos]. — *Alt voreen*, 1885, blz. 56.

Sanskrit-inscriptie van Java van den jare 654 Çaka (A. D. 732). — *Alt voreen* 1885, blz. 125.

Het Sanskrit-opschrift te Bekasib. — *Alt voreen* 1885, blz. 522.

De betrekkingen tusschen Achter-Indië en Indonesië. — *Alt voreen* 1885, blz. 529.

Geschied- en oordeelkundige nasporingen in Britsch-Burma. — *Alt voreen*, 1885, blz. 532.

Een werk over oude opschriften van Ceylon. [E. Müller's Ancient Inscriptions in Ceylon]. — *Alt voreen*, 1885, blz. 557.

Pūgawat of Putjangan [naar mededeeling van H. N. van der Tuuk]. — *Alt voreen*, 1885, blz. 563.

Eene plaats uit den Mahāwma. — *Etudes archéologiques... dédiées à M. C. Leemans*. Leyde 1885, blz. 145.

## 1886.

De Fijdtal vergeleken met hare verwanten in Indonesië en Polynesië. — *Verhandelingen d. Kon. Akad. v. Wetenschappen, Afd. Letterkunde*. XVI, 1886, 3<sup>e</sup> stuk.

Un livre sur les Philippines [D. José Montero y Vidal, El Archipiélago filipino etc.]. — *Revue Internationale Coloniale*, T. II, 1886, blz. 206.

Toespraak ter opening der algem. vergadering v. d. Maatschappij der Nederl. Letterkunde. — *Handelingen en Mededeelingen v. d. Mitsch. d. Ned. Lett.*, 1886, blz. 7.

Introduction to Sanskrit syntax by J. S. Speijer. Leyden, E. J. Brill, 1886, 8°.

Handschriften uit het eiland Formosa. — *Verh. en Meded. d. K. Akad. v. Wet.* III R., Dl. III, 1887, blz. 360.

## 1887.

Over de vermenging van Çīwatisme en Buddhisme op Java, naar aanleiding v. h. Oud-Javaansch gedicht Sutasoma. — *Alt voreen*. III R., Dl. V, 1888, blz. 8.

Klankverwieling in de Maleisch-Polynesische talen. — *Bijdr. uitg. d. h. K. Inst.* 1887, blz. 333, 360.

Eene nua-Javaansche cosmogonie (nl. de Tantoe Panggilaran). — *Als voren* 1887, blz. 573.

Beoordeeling van: Archaeological Survey of Southern India. Vol. IV. Madras 1886. — *Als voren*, blz. 641.

Id. van The Jitaka together with its commentary, ed. Fausbøll. Vol. IV. — *Als voren*, blz. 644.

## 1888.

Boos. — *Tijdschrift voor Ned. taal- en letterkunde*, VIII, 1888, blz. 37.

Taaltsdie aan den Kongo [W. H. Bentley, Dictionary and Grammar of the Kongo-language]. — *Ned. Spectator*, 1888, blz. 143.

Bijdrage tot de verklaring van eenige woorden in paligeschreven voorkomende. — *Verhandelingen d. Kon. Akad. v. Wetenschappen. Afd. Letterk.* XVII, 1888, 1<sup>o</sup> stuk.

Der buddhistische Dichter Cōra. — *Festpr. an Otto von Böhtlingk*. Stuttgart 1888, blz. 50.

Verslag van eene verhandeling van Dr. W. Caillard, Ueber Totenverehrung bei einigen der Indogermanischen Völker. — *Verh. en Medd. d. Kon. Akad. v. Wet.* III R. Dl. V, 1888, blz. 203. Met in. C. P. Tiele.

## 1889.

Taalkundige gegevens ter bejaling van het stamland der Maleisch-Polynesische volken. — *Als voren*. III R. Dl. VI, 1889, blz. 27n.

Verslag over eene verhandeling van G. Schlegel en F. Köhnert, getiteld: Die Schuking Sonnenfinsterniss. — *Als voren*. VI, 1889, blz. 316. Met Dr. J. A. C. Oudemans.

Het stamland der Maleisch-Polynesische volken. — *Tijdschrift voor Ned.-Indië*, 1889, II, blz. 1.

Eenige imperatiefvormen van het Oud-Javaansch. — *Bijdr. uitg. d. h. K. Inst.* 1889, blz. 20.

Oud-Javaansche absoluteiven. — *Als voren*, 1889, blz. 44.

Regelen van klankverbinding in 't Oud-Javaansch. — *Als voren*, 1889, blz. 287.

Inleiding van: Proeve eener beknopte spraakkunst van het Rotineesch, door D. P. Manné. — *Als voren*, 1889, blz. 633.

Taalondzoek in het Kongo-gebied. — *Nederl. Spectator*, 1889, blz. 245.

The tale of the Tostoise and the Monkey. — *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès Intern. d. Orientalistes* 1889 [V<sup>e</sup> Section], III, blz. 17.

Zur Geschichte der Aussprache des Griechischen. Wiedergabe indischer Wörter bei griechischen Autoren. — *Hellas, Organe de la Soc. Philhellénique d'Amsterdam*. I, 1889, blz. 2, 183, II, 1890, blz. 85.

Voorbeelden van klankommeting in het Baltisch-Litwisch. — *Festbundel ter gelegenheid zijner 40-j. ambtsbediening 28 Nov. 1889 aangeboden aan Matthias de Vries*. Utrecht, 1889, blz. 43.

Critisch overzicht: R. C. Dutt, A history of civilization in ancient India. I. II. — *E. Zeslins, Indien und Indien*. — *Indische Gids*, 1889, II, blz. 1608, 2237.

Aankondiging van A. P. Bngdanow, L'exposition anthropologique de 1879 [Russisch]. — *Intern. Archiv f. Ethnogr.* 1889, blz. 122.

Id. van Rapport décennal du Musée de Minoussinsk, en van V. Th. Müller, Description systématique des collections du Musée Dachkof [Russisch]. — *Als voren*, 1889, blz. 113.

## 1890.

Id. van D. N. Anutschin, Schlitzen, Schiffe und Pferde als Attribute der Leichenbestattung. — *Als voren*, 1890, blz. 153.

Id. van Verzameling van bouwstoffen voor volkenkunde. — *Als voren*, 1890, blz. 165, 204.

Id. van D. N. Anutschin, Zur Geschichte d. Bekanntheit mit Sibirien vor der Zeit Jermaks. — *Als voren*, blz. 208.

Rotineesch-Maleische woordenlijst, naar mededeelingen van Tello. — *Bijdr. uitg. d. h. K. Inst.* 1890, blz. 1.

Pali-handschriften van 's Rijks Ethnographisch Museum te Leiden. — *Als voren*, 1890, blz. 124.

Jalagra. — *Als voren*, 1890, blz. 126.

Critische overzichten. Diccionario Hispano-Tagalog por P. Serrano Laktaw. — *Indische Gids*, 1890, I, blz. 275.

Id. 1 Corpus Inscriptionum Indicarum. Vol. III. — 2 Bṛhadarajakopanshad herausg. v. O. Böhtlingk. — 3 K'hāndogopanshad herausg. v. O. Böhtlingk. — *Als voren*, 1890, I, blz. 1186, 1191.

Id. Bijdragen tot de kennis van het eiland Ternate door F. S. A. de Clercq. — *Als voren*, 1890, II, blz. 2561.

Over ojen en gesloten e, inzonderheid in het Oostgelderisch. — *Act. East. Ind.* — *Tijdschrift voor Nederl. taal- en letterkunde*, IX, 1890, blz. 144, 190.

In hoeverre is bevolkering van meerdere kennis der Nederlandsche taal onder de inlandsche bevolking wenschelijk? — *Indisch Genootschap. Verslagen d. algem. vergaderingen* 1890, blz. 205.

## 1891.

Opmerkingen naar aanleiding der nota van den Heer P. H. van der Kemp over [het voorg.]. — *Als voren* 1891, blz. 170.

Critisch overzicht. Kroleische Studien van H. Schuchardt. — *Indische Gids* 1891, I, blz. 905.

Ter nagedachtenis van G. A. Wilken. — *Als voren*, 1891, II, blz. 1705.

Necrologie. G. A. Wilken. — *Int. Archiv f. Ethnographie*, 1891, blz. 263.

Beoordeling van: E. J. Petri, Anthropologie [Russisch]. — *Als voren*, 1891, blz. 103.

Id. van: E. Pander, Das Pantheon des Tschang-tscha Hsuktus. — *Als voren*, blz. 173.

Id. van: F. S. A. de Clercq, Bijdragen tot de kennis d. Res. Ternate. — *Als voren*, blz. 301.

Wak — Loeme. — *Moker*. — *Tijdschrift v. Nederl. taal en letterk.* X, 1891, blz. 114, 115.

Eene oudheidkundige kaart van Java [van R. D. M. Verbeek] besproken. — *Tijdschrift v. A. Kon. Ned. Aardrijkskundig Genootschap*, Heft 5, Dl. VIII, 1891, blz. 863.

The Jitaka-Mali or Bodhihattavādāna-Mali by Arya-Gūra. Ed. by H. Kern. Published for Harvard University by Gian & C<sup>o</sup>, Boston 1891, 4<sup>o</sup>.  
Harvard Oriental Series, Vol. I.

Verlag over eene verhandeling van Dr. J. J. M. de Groot, Het Wetboek der Mahājāna-school in China. — *Verh. en Meded. d. K. Akad. v. Wetensch.* III R., Dl. VIII, 1892, blz. 12.  
Met Dr. G. Schlegel.

Id. van: Dr. C. C. Uhlenbeck, Baskische Studien. — *Als voren*, blz. 177.  
Met Dr. M. Th. Hoopsma.

Opmerkingen over ' Galerareesch naar aanleiding der Beknopte Spisakknut van M. J. v. Baarda. — *Bijdr. v. A. K. Inst.*, 1891, blz. 493; 1892, blz. 115.

Levensbericht van L. A. J. W. Baron Sloet van de Beele. — *Jaarboek v. d. Kon. Akad. v. Wetensch.* 1891, blz. 37.  
Vermeerderd met eenige opgaven der geschieden van Baron Sloet bedoeld in *Levensberichten der afgetrouwen medeliden van de Maatschappij der Nederl. Letterkunde* 1892, blz. 1.

## 1892.

Donk [uitgave van eene menigte plaatsnamen]. — *Nomina geographica Neerlandica*, Leiden 1892, II, blz. 190.

Beoordeling van R. H. Codrington, The Melanesians. — *Int. Archiv f. Ethnogr.* 1892, blz. 98.

Sawoneesche Bijdragen. Votinnen, zamenspoken en woordenlijst, met eene grammatische inleiding. — *Bijdr. uitg. d. A. K. Inst.* 1892, blz. 157; 513.

Een brief van Anquetil du Perron. — *Als voren*, 1892, blz. 331.

Beoordeling van K. E. Neumann, Buddhistische Anthologie. — *Indische Gids*, 1892, II, blz. 1363.

Germaansche verwanten van Slawisch nr̥bā. — *Tijdschrift voor Nederl. taal- en letterkunde*, XI, 1892, blz. 198.

Kubary over de Pelau-eilanden. — *Ned. Spectator* 1892, blz. 298.

Matthias de Vries 1820—1892. — *Almanak v. A. Leidse Studenten Corps voor 1893*, blz. 331.

## 1893.

Bijdrage tot de klankleer van 't Oudgelderisch taal-eigen. — Rekking van korte klinkers in lettergrepen met hoofdklemtoon. — *Tijdschrift v. Nederl. taal- en letterk.* XII, 1893, blz. 92.

De age van Karol en Elegast bij de Mongolen. — *Als voren*, XII, 1893, blz. 196.

Beoordeling van: V. Fausbøll, The Jitaka together with its Commentary, Vol. V. — *Almanak, Maandblad voor Philologie en Geschiedenis*, 1893, Kol. 101.

Id. van: Lives of Saints from the Book of Ismon ed. by Whitley Stokes. — *Als voren*, Kol. 185.

Id. van: Kuno Meyer, Aislinge Meic Conglinne. A Middle Irish Wonder-tale. — *Als voren*, Kol. 328.

Nederlandsch Rottineesche zamenspoken. — *Bijdr. uitg. d. A. K. Inst.* 1893, blz. 71.

De gewoonten der Tagalogs op de Philippijnen volgens Pater Plasencia. — *Als voren*, 1893, blz. 103.

Woordverwusseling in het Galerareesch. — *Als voren*, 1893, blz. 120.

Overeenkomst van een mythe der Kei-eilanden met een Minahassisch sprookje. — *Als voren*, 1893, blz. 501.

Ter herinnering aan H. C. Humme. — *Als voren*, 1893, blz. 503.

Eine indische Nebenform von Uçāna. — *Festgabe an Rudolf von Roth*, Stuttgart, 1893, blz. 6.

Bijdragen tot de volkenkunde in Russische tijdschriften. — *Jahrb. Archiv f. Ethnographie*, 1893, blz. 67.

Beoordeeling van: E. Lamaisse; Le Prem Saagar. — *Als voren*, blz. 105.

Id. van: S. H. Ray & A. C. Haddon, A Study of the languages of Torres Straits. — *Als voren*, blz. 181.

Over de godsdienst der Burjaten. — *Verh. en Meded. d. K. Akad. v. Wet.* III R. DL X, 1894, blz. 44.

Onderwijzerstraktementen op de Filippijnen. — *Indische Gids* 1893, I, blz. 147.

#### 1894.

Beoordeeling van: J. C. G. Jonker, Bimaneesch-Hollandsch woordenboek. — *Als voren* 1894, I, blz. 613.

Een belangrijk boek over de Filippijnen [J. M. de Zuniga, Estadismo de las Islas Filipinas]. — *Als voren* 1894, II, blz. 1101, 1198.

Een Duitsch werk over de Batak [F. W. K. Müller, Beschreibung einer von G. Meissner zusammengestellten Batak-Sammlung]. — *Ned. Spectator* 1894, blz. 8.

Aan de nagedachtenis van H. N. van der Tuuk. — *Als voren*, blz. 319.

Fabelen in het Rotineesch [naar mededeelingen van J. F. van Giddae]. — *Bijdr. nitz. d. h. K. Inst.* 1894, blz. 450, 663.

Beoordeeling van: Zivaja Starina. Jrg. II—XL [Russisch]. — *Intern. Archiv f. Ethnographie* 1894, passim.

Id. van: G. N. Potanin, Het Tangutsch-Tibetsche grensland van China en Midden-Mongolië [Russisch]. — *Als voren*, blz. 94.

Id. van: F. S. A. de Clereq en J. D. E. Schmeltz, Ethnogr. beschrijving v. Nederl. Niuru-Guinea. — *Am Cr. spell V*, 1894, blz. 163.

Id. van: K. Bohnenberger, Der altindische Gott Varuṣ nach den Liedern des Ugrveda. — *Monum.* 1894, kol. 174.

Id. van: A. Holder, Alt-celtischer Sprechschatz. — *Als voren*, kol. 359.

Over de herkomst van eenige telwoorden in 't Bargoensch der Zuid-Indische kooplieden [naar aanleiding van een opstel van Famit S. M. Natesa Sastri in den *Indian Antiquary*]. — *Festbandel ter gelegenheid v. d. 50en geboortedag van Prof. P. J. Veth*, Leiden 1894, blz. 199.

#### 1895.

Foreign Numerals in Traders' Slang in Southern India. — *The Indian Antiquary*, XXIV, 1895, blz. 82.

Aankondiging van: W. E. Retana, Un libro de Aniterias. — *Int. Archiv f. Ethnographie* 1895, blz. 32.

Id. van: P. Dragonoff, Macedonisch-Slawische verzameling [Russisch]. — *Als voren*, blz. 33.

Id. van: W. N. Dobrowolsky, Verz. van stukken betrekking hebbende op de ethnographie van Smoelensk [Russisch]. — *Als voren*, blz. 33.

Id. van: Istomin—Deutsch, Russische volksliederen. — *Als voren*, blz. 34.

Id. van: G. E. Gerini, The Tonsure Ceremony. — *Als voren*, blz. 187.

Aankondiging van: D. N. Anoutchine, L'amalette crémienne. — *Als voren*, blz. 265.

Id. van: W. E. Retana, Archivo del Bibliófilo Filipino. — *Als voren*, blz. 266.

Beoordeeling van: Félire Hoi Gormin ed. by Whitley Stokes. — *Museum* 1895, kol. 412.

Verlag over een bijdrage van Dr. J. S. Speijer, Kritische Nachlese zu Acyraghosha's Buddhacarita. — *Verh. en Meded. d. K. Akad. v. Wetensch.* III R., dl. XI, 1895, blz. 339. Met Dr. B. A. Naber.

Over de lijfschriften op het beeldhouwwerk van Boro-Boeloer. — *Als voren*, III R., dl. XII, 1896, blz. 119.

Beoordeeling van: C. C. Uhlenbeck's Handboek der Indische klankleer. — *Nederl. Spectator* 1895, blz. 20.

Ethnographie der Petau-eilanden [van Kerbar]. — *Als voren*, blz. 266.

Ter herinnering aan P. J. Veth. — *Indische Gids* 1895, I, blz. 609.

Ter nagedachtenis van H. D. Canoo. — *Als voren* 1895, II, blz. 1207.

#### 1896.

Menschenleisch als Arznei. — *Ethnographische Beiträge* [A. Bastian gewidmet], Leiden 1896, blz. 37.

Aus der indischen und der ketischen Sagenwelt. — *Gurufijakamndi. Festgabe zum 50j. Doctorjubiläum* Albr. Weber dargebracht, Leipzig 1896, blz. 93.

Een overblijfsel van een verouderde declinatie in de taal der Zend-Avesta. — *Mitlanges Charles de Harlez*, Leide 1896, blz. 140.

Manual of Indian Buddhism. Strasburg, K. J. Trübner 1896, 8°. *Grundriss der indo-iranischen Philologie*. Herausg. von G. Bühler. Bd. II, III, 8.

Een uitgave van bescheiden betreffende de Filippijnen [W. E. Retana's Archivo del Bibliófilo Filipino, I]. — *Bijdr. nitz. d. h. K. Inst.* 1896, blz. 143.

Een Hollandsch geschrift op palmblad. — *Als voren* 1896, blz. 147.

- Twee krijgstochten uit den Indischen Archipel tegen Ceylon. — *Alt voren* 1896, blz. 240.
- Opmerkingen omtrent de taal der Agta's van 't schiereiland Camarines (Filippijnen). — *Alt voren* 1896, blz. 437.
- Spaanse beschrijven aangaande de Filippijnen [W. E. Retana's Archivo del Bibliófilo Filipino, II]. — *Alt voren* 1896, blz. 720.
- Een civiltisch Heiligthum auf Bornen. — *Int. Archiv f. Ethnogr.* 1896, blz. 59.
- Beoordeeling d. Mittheilungen d. Gesellschaft f. Archäologie etc., Kasan, XII—XVII. — *Alt voren* blz. 52, *passim*.
- Id. van: Verslagen d. Oostersche Afd. v. h. Russ. oodheidk. Genootsch. IX—XI. — *Alt voren* blz. 146 *passim*.
- Id. van: A. W. Potanin, Reisen in Ost-Sibirien [Russisch]. — *Alt voren* blz. 54.
- Id. van: W. L. Sérojewsky, De Jaskoeten [Russisch]. — *Alt voren* blz. 224.
- Id. van: Orientalische Bibliographie. — *Alt voren* blz. 268.
- Id. van: Grum Grjaimilo, Reis naar westelijk China [Russisch]. — *Alt voren* blz. 269.
- Verslag over eene verhandeling van Dr. W. Caland, Die altindischen Toden- und Bestattungsgebräuche. — *Versl. en Medd. d. K. Akad. v. Wetensch.* IIIe R., dl. XII, 1896, blz. 223. Met Dr. J. S. Pajdjev.
- Een verzamelaar [Jacobsen] van ethnographische voorwerpen in de Banda-zee. — *Ned. Spectator* 1896, blz. 174.
- Beoordeeling van: H. Schuchardt, Ueber das Georgische. — *Museum* 1896, kol. 41.
- Id. van: G. U. Pope, A first Catechism of Tamil Grammar. — *Alt voren*, kol. 153.
- Id. van: Notes Orientales publ. p. l'Univ. Imp. de St. Pétersbourg. — *Tsing Pao* VII, 1896, blz. 290.
- 1897.**
- Id. van: E. Windisch, Mîra und Buddha. — *Museum* 1897, kol. 42.
- Fali patta = prajñāpita. — *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* XXXIV, 1897, blz. 160.
- Een Engelsch werk [van Ling Roth] oves de inboorlingen van Sarawak en Bilsch Noord-Borneo. — *Tijdschr. v. Ned. Indië* 1897, blz. 5.
- Een beroemd man uit den tijd der East-India Company, Brian Houghton Hodgson. — *Alt voren*, blz. 134.
- Een Chineesch reiziger [I-tsing] op Sumatra. — *Alt voren*, blz. 373.
- De onlusten op de Filippijnen. — *Alt voren*, blz. 391.
- Gebruik onzer taal in Nederlandsch-Indië. — *Alt voren* 1897, blz. 788 en in *Handelingen v. A. XXIV: Nederl. Taal- en Letterk. Congres* 1897, blz. 107.
- Over Bilderlijk's Darthula in verband met de oude Iersche sage van Dardriu en de zonen Umecha. — *Handelingen en Mededeelingen v. d. Maatsch. d. Ned. Letterkunde* 1896—97, blz. 3.
- Een Russisch geleerde [S. F. Oldenburger] over de beekhouwwerken van den Boto-Boedoer. — *Bijdr. uitg. d. h. K. Inst.* 1897, blz. 49.
- Een Spaansch schrijver [Fray José Castañó] over den goudsleutel der heidensehe Bikoleten. — *Alt voren* 1897, blz. 224.
- Een Mythologisch geflacht [der Biko's] uit de Filippijnen. — *Alt voren* 1897, blz. 498.
- Eene zandvloedzage van de Filippijnen. — *Int. Archiv f. Ethnogr.* 1897, blz. 68.
- Beoordeeling van: A. Pordnjejev, Mongolië en de Mongolen. I. [Russisch]. — *Alt voren*, blz. 75.
- Hengst. — Lîmen. — *Tijdschr. v. Ned. Taal- en Letterk.* XVI, 1897, blz. 248.
- 1898.**
- Kantoor, quatuor. — Cans, cuni. — Boot. — *Alt voren* XVII, 1898, blz. 161, 192, 237.
- Eene merkwaardige tekstverknœping in 't Oud-javaansche Râmjyana. — *Bijdr. uitg. d. h. K. Inst.* 1898, blz. 171.
- Beschreven steen van Tjandi Sewoe. — *Alt voren* 1898, blz. 548.
- Bijdragen tot de sprakkunst van het Oudjavanisch. — *Alt voren* 1898, blz. 632.
- Persoonlijke voornaamwoorden. — *Bestanddele voornaamwoorden.*
- Bimaneesche taalstudie [Bimaneesch-Hollandsch woordenboek van J. C. G. Jonker, en Bimaneesche teksten]. — *Tijdschr. v. Nederl.-Indië* 1898, blz. 433.
- De miskende trouwe gade. Balineesch zedelijk. — *Alt voren*, blz. 509.
- Een nieuwe sprakkunst van het Maloerreesch [van H. N. Kiliaan]. — *Alt voren* 1898, blz. 718; 1899, blz. 264.
- Over den aanhef eener buddhistische inscriptie uit Battambang. — *Versl. en Medd. d. K. Akad. v. Wetensch.* IVe R., dl. III, 1899, blz. 65.
- De Leidsche Hoogeschool in 1774 bezocht door aanzienlijke Russen. — *Handelingen en Mededeelingen v. d. Maatsch. d. Ned. Letterkunde* 1897—98, blz. 3.
- Een blik op het Indisch Tooneel [naar aanleiding van Het leetmen wagentje, vertaald door J. Ph. Vogel]. — *De Gids* 1898, III, blz. 466.



Philologie en Taalvergelijking. — *Handelingen v. h. A. Nederl. Philologen Congres 1898*, blz. 50.

Het accent der Sanskritwoorden, die overgenomen zijn in de Indonesische tale. — *Als voren*, blz. 184.

Beoordeeling van: Tijdschrift v. d. Oostersche Akd. v. h. K. Russisch oudheidk. Genootsch. X. — *Int. Arch. f. Ethnogr. 1898*, blz. 35.

## 1899.

Beoordeeling van: Verzameling van bouwstoffen v. d. plaats- en volksbeschrijving v. d. Kaukasus [Russisch]. — *Als voren*, 1899, blz. 119, *passim*.

Id. van: A. Pordnjejev, Mongolie. II. [Russisch]. — *Als voren*, blz. 159.

Id. van: P. E. Kulakof, Oelchon. — *Als voren*, blz. 243.

Id. van: Russische volksliederen. — *Als voren*, blz. 243.

De zaak der Filippijnen. — *Tijdschr. voor Ned. Indië 1899*, blz. 69.

Bijdragen tot de spraakunst van 't Oudjavaansch. — *Bijdr. nitg. d. h. K. Inst. 1899*, blz. 96, 231, 401.

Aanwijzende voornaamwoorden en lidwoorden, blz. 96. — Vragende voornaamwoorden, blz. 231. — Onbepaalde voornaamwoorden, blz. 235. — Beteektelijke voornaamwoorden, blz. 242. — Reflexief en wederkerig voornaamwoord, blz. 401.

Bevordering van oudheidkundig onderzoek in Fransch Achter-Indië. — *Als voren 1899*, blz. 405.

Ontwikkeling van *ar uit er* in 't Nederlansch. — *Nederlansch oor uit onder ar en er*. — Kaars. — Appel. — *Tijdschr. v. Ned. Taal- en Letterk. XVIII*, 1899, blz. 119, 126, 132, 316.

Beoordeeling van: Laut- und Formenlehre der germanischen Dialekte, herausg. von F. Dieler. — *Taal en Letteren 1899*, blz. 457.

Id. van: J. Ehn, Die ursprüngliche Gottheit des vedischen Yama. — *Museum 1899*, kol. 143.

Id. van: D. C. Hesseling, Het Afrikaansch. — *Als voren*, kol. 230.

## 1900.

Over de opleiding van Indische ambtenaren bij het Bionenlandsche Bestuur in Ned.-Indië [interview van Prof. Kern]. — *Hollandia 17 Febr. 1900*.

De Alduutsche beweging. — *Nierlandia. Organ v. h. Nederl. Verbond 1900 N<sup>o</sup>. 4*.

Over eene vertaling van enkele hoofdstukken uit de H. Schrift der zuidelijke Budhisten. — *Tijdschr. voor Ned.-Indië 1900*, blz. 333.

De toestand der Filippijnen. — *Als voren*, blz. 185.

Een spraakunst van het Mentawaisch [Die Mentawaische Sprache von Max Morris]. — *Als voren*, blz. 395.

Beoordeeling van: Ueber das Verhältnis der malaiischen Sprachen zu den polynesischen und untereinander von P. W. Schmidt. — *Mittheilungen d. Anthropol. Gesellschaft in Wien, XXX*, 1900, blz. 197.

Id. van: J. P. Dubrowa, Levensrijze d. Kalmukken [Russisch]. — *Int. Arch. f. Ethnographic 1900*, blz. 78.

Id. van: S. G. Reibakof, Muziek en liederen d. Uralsche Muzicanten [Idem]. — *Als voren*, blz. 78.

Id. van: G. E. Grun-Grainaito, Reis naar Westelijk China [Idem]. — *Als voren*, blz. 123.

Id. van: W. A. Obruzeff, Centraal-Azië [Idem]. — *Als voren*, blz. 124.

Over de taal der Jotafs'nan der Humboldtbaai. — *Bijdr. nitg. d. h. K. Inst. 1900*, blz. 159.

Bijdragen tot de spraakkunst van het Oudjavaansch. — *Als voren*, blz. 263.

Alphalei, blz. 263. — Uloposak, blz. 264. — Medekinkak, blz. 268. — Anawala et Anawala, blz. 269. — Gebruik van de bedendagische Javaansch-Balieseche lettersreeksen om de Oudjavaansche te vervangen, blz. 270. — Oudjavaansch alphabet in Nieuwjavaansche karakters, blz. 271.

Kämijasa. Oudjavaansch heldendicht, uitgegeveo door H. Kern. 's-Gravenhage, M. Nijhoff, 1900. 4<sup>o</sup>.

Uitg. d. h. Kon. Institut v. d. taal, land- en volkskunde v. Ned.-Indië.

Redevoering ter opening van het Hde Nederlandsche Philologen-Congres. — *Handelingen v. h. Hde Ned. Philologen Congres 1900*, blz. 1.

Over een merkwaardig Paliwoord. — *Als voren*, blz. 164.

Rapport over eene verhandeling van Dr. W. Calland, Altindisches Zauberritual. — *Verh. en Meded. d. K. Akad. v. Wetensch. IV R.*, dl. IV, 1901, blz. 62.

Met Dr. J. S. Speijer.

Over eenige verwanten van ons woord *roé*. — Katteker. — Eco Hoogduitsch en een Nederlansch klankverschijnsel. — Siecht. — *De ie in brief* en enkele andere ontleende woorden. — Eekatte. — Ooit. — Jagen. — Hoogduitsch *offalter*, appelboom en mistel. — Beitel. — *Tijdschr. v. Ned. taal- en letterk. XIX*, 1901, blz. 104, 106, 107, 109, 195, 200—203, 244.

## 1901.

Fransch wetenschappelijk onderzoek in Cambodja [Aymonier, Le Cambodge]. — *Tijdschr. voor Ned.-Indië 1901*, blz. 87.

- De legende van Kotjarakarna volgens het oudst bekende handschrift, met Oudjavanischen tekst, Nederlandsche vertaling en aantekeningen. — *Verhandel. d. K. Akad. v. Wetensch. N. R. III*, 1901, 3e stuk.
- Een Belgisch blad over onze taal. — *Neerlandia. Organ v. d. Nederl. Verbond*, 1901, N<sup>o</sup>. 7.
- Huk, hult. — Kachtel. — Vreugle. — Waltoewho, waldewaze. — Over de uitspraak der *ij* in de 17e eeuw. — Vechten. — Handugs. — *Tijdschr. v. Ned. taal- en letterk.* XX, 1901, blz. 32, 43, 45, 197, 244, 245.
- Bijdragen tot de spraakkunst van het Oudjavanisch. — *Bijdr. nig. d. h. K. Inst.* 1901, blz. 161, 512. — *Werkwoorden*, blz. 161; — *Werkwoordelijke vorm met voorvoegsel da*, blz. 512; — *Gebruik van de voorvoegsels make en paha*, blz. 517; — *Werkwoordelijke vormen met voorvoegsel pa*, blz. 525; — *Id. met voorvoegsel paha*, blz. 530.
- 1902.**
- Bijdragen tot de spraakkunst van het Oud-Javaansch. — *Alt voren* 1902, blz. 173.  
— Het voorvoegsel *ni*, blz. 173; — *Sihā* als voorvoegsel, blz. 174; — *De suffixen a en de*, blz. 174; — *De achtervoegsels i en an*, blz. 183.
- Oorsprong van het Maleisch woord *Rohil*. — *Alt voren* 1902, blz. 311.
- Over den oorsprong van 't Maleisch *Katika*. — *Verh. en Meded. d. Kon. Akad. v. Wetensch.* IVe Rks., V, 1902, blz. 59.
- Een nieuw werk over den Boro-Boesloer [van C. M. Pleyte Wan.]. — *Tijdschr. voor Ned.-Indië* 1902, blz. 42.
- Een Fransch werk [van A. Cabaton] over het volk des Tjams in Achter-Indië. — *Alt voren*, blz. 204.
- Het tweede deel van Aymonier's werk over Cambodja. — *Alt voren*, blz. 559, 931.
- Waldansine, waldansini. — *Tijdschr. v. Ned. taal- en letterk.* XXI, 1902, blz. 155.
- Einige Worte rücksichtlich der Frage betreffs der Organisation der ethnographischen Abtheilung des Russischen Museums Kaiser Alexander's III. — *Intern. Archiv f. Ethnographie* 1902, blz. 29.
- Beoordeling van: R. Loewe, Die Krimgotenfrage. — *Alt voren*, blz. 72.
- De Bataksche Tooverstaf en de Indische Vajra. — *Alt voren* 1902, blz. 155.
- Indische verwanten van Goetisch *uhsagan*. — *Museum X*, 1902, kol. 18.
- Over Jacob Grimm en zijn invloed op de ontwikkeling der Nederlandsche Taalwetenschap. — *Verzagen en Meded. d. K. Vlaamsche Academie voor taal- en letterkunde* 1902, I, blz. 620.
- Verlag over eene verhandeling van Dr. C. C. Uhlenbeck, Beiträge zu einer vergleichenden lautlehre der baskischen dialecte. — *Verzagen en Meded. d. K. Acad. v. Wetensch.* IVe Rks., V, 1902, blz. 259.  
Met Dr. A. Kluyver.
- 1903.**
- Een oud Javanisch geschiedkundig gedicht uit het bloeitijdperk van Madjapahit. — *Indische Gids* 1903, I, blz. 341.
- Heden. — *Tijdschr. v. Ned. taal- en letterk.* XXII, Afl. 1.
- 1877-1879.**
- Lid der Redactie van: Taalkundige Bijdragen.
- 1881-1903.**
- Id. van: Tijdschrift voor Nederlandsche Taal- en Letterkunde.
- 1884-1903.**
- Id. van: Nomina geographica Neerlandica.
- 1890-1903.**
- Id. van: Neerlandia. Organ van het Algemeen Nederlandsch Verbond.
- 1882-1903.**
- Medewerker aan: Brockhaus' Conversations-Lexicon voor de artikelen over Nederl. Letterkunde.
- 1804-1903.**
- Id. van de Encyclopaedie van Nederlandsch-Indië, voor de artikelen over Indische taal- en oudheidkunde.

## DEELNEMERS.

N. ADRIANI . . . . .	<i>Sonder bij Amoerang, Menado.</i>
T. M. C. ANSER . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
ÉTIENNE AVMONIER . . . . .	<i>Parijs.</i>
C. HAKE . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
A. BARBIER DE MEYNARD . . . . .	<i>Parijs.</i>
A. BARTH . . . . .	<i>Parijs.</i>
W. H. DE BEAUFORT . . . . .	<i>Leusden.</i>
T. H. DE BEER . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
A. BEETS . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. M. VAN BEMMELEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
CECIL BENDALL . . . . .	<i>Cambridge.</i>
N. P. VAN DEN BERG . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
T. J. BEZEMER . . . . .	<i>Wageningen.</i>
G. BIRNIE . . . . .	<i>Devonier.</i>
M. VAN BLANKENSTEIN . . . . .	<i>Leiden.</i>
P. J. BLOK . . . . .	<i>Leiden.</i>
MAURICE BLOOMFIELD . . . . .	<i>Baltimore.</i>
J. F. D. BLÔTE . . . . .	<i>Tilburg.</i>
G. J. BOEKENVOGEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
P. A. M. BOELE VAN HIENS BROEK . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
R. C. BOER . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
F. A. A. BOESER . . . . .	<i>Leiden.</i>
OTTO VON BÖHMLINGK . . . . .	<i>Leipzig.</i>
J. W. BOISSEVAIN . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
U. PH. BOISSEVAIN . . . . .	<i>Groningen.</i>
PRINCE ROLAND BONAPARTE . . . . .	<i>Parijs.</i>
J. BOSSCHA . . . . .	<i>Haarlem.</i>
J. L. BRANDES . . . . .	<i>Batavia.</i>
R. BRANDSTETTER . . . . .	<i>Lucern.</i>
M. BRÉAL . . . . .	<i>Parijs.</i>
KARL BRÜGMANN . . . . .	<i>Leipzig.</i>
A. BRUINING . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
SOPHUS BUGGE . . . . .	<i>Christiania.</i>
C. H. TH. BUNSEMAKER . . . . .	<i>Groningen.</i>

W. CALAND . . . . .	<i>Breda.</i>
T. CANNEGIETER . . . . .	<i>Utrecht.</i>
C. CAFFELLEK . . . . .	<i>Jena.</i>
F. D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. H. DE COCK . . . . .	<i>Maastricht.</i>
D. COHEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
H. T. COLENBRAENDER . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
PIL COLINET . . . . .	<i>Leven.</i>
J. CRAANDIJK . . . . .	<i>Haarlem.</i>
N. A. CRAMER . . . . .	<i>Zwolle.</i>
J. T. CREMER . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
E. H. A. CROMHOUT . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
C. TH. VAN DEVENTER . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
P. N. VAN DOORNINCK . . . . .	<i>Beunbroek.</i>
G. J. DOZY . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
W. DRAAIJER . . . . .	<i>Leiden.</i>
H. L. DRÜCKER . . . . .	<i>Leiden.</i>
H. DYSERINCK . . . . .	<i>Rhoden.</i>
F. VAN EBGHEN . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
W. EINTHOVEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
H. J. EYMAEL . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
JOH. ENSCHEDE . . . . .	<i>Haarlem.</i>
N. VAN ES . . . . .	<i>Arnhem.</i>
JHR. P. R. FEITH . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
L. FINOT . . . . .	<i>Hanoi.</i>
C. FOCK . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
S. J. FOCKEMA ANDRÉE . . . . .	<i>Leiden.</i>
A. A. FOKKER . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
A. L. FOKKER . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
A. L. FRAENKEL . . . . .	<i>Utrecht.</i>
J. FRANCK . . . . .	<i>Bonn.</i>
K. OTTO FRANKE . . . . .	<i>Königsberg i/Pr.</i>
J. J. A. A. FRANTZEN . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
J. H. GALLÉE . . . . .	<i>Utrecht.</i>
A. W. VAN GEER . . . . .	<i>Groningen.</i>
P. VAN GEER . . . . .	<i>Scheveningen.</i>
J. H. GEERTSEMA . . . . .	<i>Rijnsburg.</i>
WILHELM GEIGER . . . . .	<i>Erlangen.</i>
W. VAN GELDER . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
J. VAN GENNEP . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
M. J. DE GOEJE . . . . .	<i>Leiden.</i>
LEO GOEMANS . . . . .	<i>Leuven.</i>
M. A. GOOSZEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
H. B. GREVEN . . . . .	<i>Leiden.</i>

H. V. GROENEWEGEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. H. DE GROOT . . . . .	<i>Scheveningen.</i>
J. J. M. DE GROOT . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. V. DE GROOT . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
E. W. GUIJÉ . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
J. G. H. GUNNING . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. H. GUNNING WZ. . . . .	<i>Amsterdam.</i>
H. J. HAMAKER . . . . .	<i>Utrecht.</i>
MEJ. M. J. HAMAKER . . . . .	<i>Leiden.</i>
A. G. VAN HAMEL . . . . .	<i>Groningen.</i>
EDMUND HARDY . . . . .	<i>Würzburg.</i>
J. J. HARTMAN . . . . .	<i>Leiden.</i>
A. L. VAN HASSELT . . . . .	<i>Delft.</i>
G. A. J. HAZEU . . . . .	<i>Meester-Cornelis.</i>
J. E. HEERES . . . . .	<i>Leiden.</i>
P. HEERING . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
W. VAN HELTEN . . . . .	<i>Groningen.</i>
J. E. HENNY . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
V. HENRY . . . . .	<i>Parijs.</i>
K. HERINGA . . . . .	<i>Groenlo.</i>
D. C. HESSELING . . . . .	<i>Leiden.</i>
G. HEYMANS . . . . .	<i>Groningen.</i>
D. F. VAN HEYST . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
ALFRED HILLEBRANDT . . . . .	<i>Breslau.</i>
J. J. VAN DEN HOEK . . . . .	<i>Leiden.</i>
MEVR. WED. HOEKSTRA-VAN GEUNL . . . . .	<i>Ellekom.</i>
H. VAN DER HOEVEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
C. K. HOFFMANN . . . . .	<i>Leiden.</i>
C. HOFSTEDÉ DE GROOT . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
S. S. HOOGSTRA . . . . .	<i>Kampen.</i>
J. M. HOOGVLIET . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
E. WASHBURN HOPKINS . . . . .	<i>New-Haven, Conn. U. S. A.</i>
R. HORST . . . . .	<i>Leiden.</i>
F. J. VAN HOUTÉN . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
M. TH. HOUTSMA . . . . .	<i>Utrecht.</i>
J. HUIZINGA . . . . .	<i>Haarlem.</i>
MEVR. A. E. C. A. HUYSKES-LASONDER . . . . .	<i>Groenlo.</i>
E. H. HUYSKES HGZ. . . . .	<i>Groenlo.</i>
J. W. IJZERMAN . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
A. J. IMMINK . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
INTERNATIONALE MAATSCHAPPIJ VOOR ETHNOGRAPHIE . . . . .	<i>Leiden.</i>
HERMANN JACOBI . . . . .	<i>Bonn.</i>
N. JAPIKSE . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
C. A. L. J. JEKEL . . . . .	<i>Didemsvaart.</i>
JULIUS JOLLY . . . . .	<i>Würzburg.</i>

J. C. G. JONKER . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
H. H. JUVNBOLL . . . . .	<i>Leiden.</i>
W. VAN DER KAAV . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
G. KALFF . . . . .	<i>Leiden.</i>
H. T. KARSTEN . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
J. H. KERN HZ. . . . .	<i>Groningen.</i>
C. P. VAN KESTEREN . . . . .	<i>Baarn.</i>
F. KIELAORN . . . . .	<i>Göttingen.</i>
E. B. KIELSTRA . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
H. J. KIEWIET DE JONGE . . . . .	<i>Dordrecht.</i>
J. KIRSTE . . . . .	<i>Graz.</i>
A. KLAUVVER . . . . .	<i>Leiden.</i>
L. KNAPPERT . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. KNOTTENBELT . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
R. A. KOLLEWIJN . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
G. J. W. KOOLEMANS BEYNEN . . . . .	<i>Amersfoort.</i>
J. A. KORTIEWEG . . . . .	<i>Leiden.</i>
E. F. KOSSMANN . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
H. KRABBE . . . . .	<i>Groningen.</i>
F. G. KRAMP . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. KRAUS . . . . .	<i>Delft.</i>
W. BREDE KRISTENSEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
N. J. KROM . . . . .	<i>Leiden.</i>
ALB. C. KRUYT . . . . .	<i>Pozzo.</i>
ERNST KUHN . . . . .	<i>München.</i>
K. KUIPER . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
CHARLES E. LANMAN . . . . .	<i>Cambridge, Mass. U. S. A.</i>
B. A. LASONDER . . . . .	<i>Gronlo.</i>
G. LASONDER . . . . .	<i>Gronlo.</i>
H. L. H. LASONDER . . . . .	<i>Gronlo.</i>
L. W. LASONDER . . . . .	<i>Gronlo.</i>
E. LAUHILLARD . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
P. LEENDERTZ JR. . . . .	<i>Amsterdam.</i>
J. VAN LEEUWEN JR. . . . .	<i>Leiden.</i>
SYLVAIN LÉVI . . . . .	<i>Parijs.</i>
J. A. LEVY . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
O. J. H. GRAAF VAN LIMBURG STIRUM . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
M. G. L. VAN LOGHEM . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
D. DE LOOS . . . . .	<i>Leiden.</i>
H. A. LÖRENTZ . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. DE LOUTER . . . . .	<i>Utrecht.</i>
A. A. MACDONELL . . . . .	<i>Oxford.</i>
C. A. MARCHANT . . . . .	<i>Velp (Geld).</i>
J. MARQUART . . . . .	<i>Leiden.</i>
K. MARTIN . . . . .	<i>Leiden.</i>

W. MARTIN . . . . .	's-Gravenhage.
B. F. MATTHES . . . . .	's-Gravenhage.
M. MAUSS . . . . .	Parijs.
A. MEHLET . . . . .	Parijs.
J. H. MENTEN . . . . .	Heyhof bij Heerlen.
L. H. MILLS . . . . .	Oxford.
G. MOKKE . . . . .	Delft.
HENDRIK MULLER . . . . .	's-Gravenhage.
J. W. MULLER . . . . .	Utrecht.
P. L. MULLER . . . . .	Leiden.
S. MULLER FZ. . . . .	Utrecht.
S. MULLER HZ. . . . .	Rotterdam.
MEJ. S. MÜLLER. . . . .	Groculo.
S. A. NABEK . . . . .	Amsterdam.
G. K. NIEMANN . . . . .	Delft.
J. F. NIEKMEJER . . . . .	Rotterdam.
A. W. NIEUWENHUIS . . . . .	Leiden.
W. C. NIEUWENHUYZEN . . . . .	's-Gravenhage.
W. NIJHOFF . . . . .	's-Gravenhage.
MEJ. J. ALEIDA NIJLAND . . . . .	Amsterdam.
TH. NOLEN . . . . .	Rotterdam.
H. OLDENBERG . . . . .	Kiel.
A. P. M. VAN OORDT . . . . .	Valkenburg.
H. OORT . . . . .	Leiden.
A. H. VAN OPBUYSSEN . . . . .	Oegstgeest.
J. OPPENHEIM . . . . .	Leiden.
F. E. PAVOLINI . . . . .	Florence.
B. H. PEKELHARING . . . . .	Delft.
LOUIS D. PETIT . . . . .	Leiden.
H. PIERSON . . . . .	Zetten.
N. G. PIERSON . . . . .	's-Gravenhage.
C. PIJNACKER HORDIJK . . . . .	's-Gravenhage.
M. J. PIJNAPPEL . . . . .	Amsterdam.
A. A. DE PINTO . . . . .	's-Gravenhage.
R. PISCHEL . . . . .	Berlijn.
L. J. FLEMP VAN DUIVELAND . . . . .	's-Gravenhage.
C. M. FLEYTE . . . . .	Mecster Cornelis.
C. POENSEN . . . . .	Delft.
A. J. POLAK . . . . .	Rotterdam.
H. J. POLAK . . . . .	Groningen.
H. P. G. QUACK . . . . .	Amsterdam.
T. W. RHYS DAVIDS . . . . .	Londen.
JHR. TH. H. F. VAN RIEMSDIJK . . . . .	's-Gravenhage.
G. W. RIJKX . . . . .	Leiden.

JHR. J. RÖELL . . . . .	's-Gravenhage.
H. C. ROGGE . . . . .	Amsterdam.
J. V. ROMSWINCKEL . . . . .	's-Gravenhage.
PH. S. VAN RONKEL . . . . .	Batavia.
L. W. G. DE KOO . . . . .	's-Gravenhage.
W. ROOSEBOOM . . . . .	Buitenzorg.
S. S. ROSENSTEIN . . . . .	Leiden.
BARON VON ROSENTHAL . . . . .	Amsterdam.
G. F. ROUFFAER . . . . .	's-Gravenhage.
J. D. RUTGERS VAN DER LOEFF . . . . .	Haarlem.
J. J. SALVERDA DE GRAVE . . . . .	Leiden.
H. G. VAN DE SANDE BAKHUYZEN . . . . .	Leiden.
J. D. E. SCHMELTZ . . . . .	Leiden.
JOS. SCHRIJNEN . . . . .	Roermond.
G. M. SCHROUWEN . . . . .	Wageningen.
J. SEMMELINK . . . . .	's-Gravenhage.
ÉMILE SENART . . . . .	Parijs.
EDUARD SIEVERS . . . . .	Leipzig.
J. A. SILLEM . . . . .	Amsterdam.
N. J. SINGELS . . . . .	Utrecht.
JHR. J. SIX . . . . .	Amsterdam.
F. SMIT KLEINE . . . . .	Doorn.
C. SNOUCK HEGGROMJE . . . . .	Weteverden.
J. F. VAN SOMEREN . . . . .	Utrecht.
RADEN MAS PANDJI SOSRO KARTONO . . . . .	Leiden.
J. SPANJAARD . . . . .	's-Gravenhage.
J. S. SPEYER . . . . .	Groningen.
F. A. STOETT . . . . .	Amsterdam.
Z. STOKVIS . . . . .	's-Gravenhage.
F. DE STOPPELAAR . . . . .	Leiden.
W. STOKK . . . . .	Hengelo (D.).
JHR. VICTOR DE STUERS . . . . .	's-Gravenhage.
P. H. SURINGAR . . . . .	Asen.
II. A. J. VAN SWAAIJ . . . . .	Tilburg.
B. SYMONS . . . . .	Groningen.
A. TELTINSU . . . . .	's-Gravenhage.
G. J. THIERRY . . . . .	's-Gravenhage.
F. W. THOMAS . . . . .	Sidonp, Kent, Eng.
MEVR. WED. C. P. TIELE . . . . .	Leiden.
G. VAN TIENHOVEN . . . . .	Haarlem.
H. D. TJEENK WILLINK . . . . .	Haarlem.
M. TREUB . . . . .	Buitenzorg.
C. C. VUHLNBECK . . . . .	Leiden.
LOUIS DE LA VALLÉE POUSSIN . . . . .	Gent.



II A. W. VAN DER VECHT . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. VEIT . . . . .	<i>Leiden.</i>
MEJ. J. A. IL. VAN VELZEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
R. D. M. VERBEEK . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
J. VERCOULLIE . . . . .	<i>Gent.</i>
J. VERDAM . . . . .	<i>Leiden.</i>
A. C. VISSER . . . . .	<i>Leiden.</i>
W. VAN DER VLUGT . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. PH. VOGEL . . . . .	<i>Lahore.</i>
C. VAN VOLLENHOVEN . . . . .	<i>Leiden.</i>
J. C. VOLLGRAFF . . . . .	<i>Utrecht.</i>
A. A. VOKSTERMAN VAN OYEN . . . . .	<i>Rijswijk.</i>
A. C. VREEDE . . . . .	<i>Leiden.</i>
WILLEM DE VREESE . . . . .	<i>Gent.</i>
J. D. VAN DER WAALS . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
JACOB WACKERNAGEL . . . . .	<i>Göttingen.</i>
G. C. VAN WALSEM . . . . .	<i>Leiden.</i>
S. J. WARREN . . . . .	<i>Rotterdam.</i>
R. VAN DER WERK . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
A. VAN WESSEM . . . . .	<i>Tiel.</i>
WHITLEY STOKES . . . . .	<i>Camberley, Eng.</i>
JHR. B. H. C. K. VAN DER WIJCK . . . . .	<i>Utrecht.</i>
JHR. C. H. A. VAN DER WIJCK . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
C. J. WIJNAENDTS FRANCKEN . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>
G. WILDEBOER . . . . .	<i>Groningen.</i>
ERNST WINDISCH . . . . .	<i>Leipzig.</i>
J. TE WINKEL . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
MEVR. WED. P. F. WITTERMANS . . . . .	<i>Groculo.</i>
J. WOLTJER . . . . .	<i>Amsterdam.</i>
II. ZILLESSEN . . . . .	<i>'s-Gravenhage.</i>

Vier der deelnemers, de heeren N. ERFTS en H. C. DIMMITS te Utrecht, G. VAN VLOTEN te Leiden en E. B. COWLEY te Cambridge, zijn intusschen overleden.

Aan deze lijst ontbreken enkele namen van personen in Oost-Indië, omtrent wie niet tijds tusschen opgave is ontvangen.

## OPSTELLEN.

	Bladz.
OTTO VON BÖHTLINGK, Festgabe an Prof. Kern . . . . .	1.
N. ADRIANI, <i>Taumata</i> . . . . .	217.
ÉTIENNE AYMONIER, Les fondateurs d'Angkorvat . . . . .	165.
A. BARTH, Inscription sanscrite du Phou Lokhou (Laos) . . . . .	82.
CECIL BENDALI, M. A., Fragment of a Buddhist ordination-ritual in Saanskrit . . . . .	373.
MAURICE BLOOMFIELD, On the initial sound of the Sanskrit words for „door“ . . . . .	103.
G. J. BOEKENOOGEN, Afrikaansch en Noordhollandsch . . . . .	245.
R. C. BOER, De oorspronkelijke volgorde van Fāḥismāl 20—22 . . . . .	70.
J. BRANDES, Het infix <i>in</i> niet een infix om passieve vormen te maken, maar de tijdsaanwijzer om aan een vorm de waarde te geven van een gedeceideerd afge- loopen handeling . . . . .	129.
RENWARD BRANDSTETTER, Auslaut und Anlaut im Indogermanischen und Malaiopolynesischen . . . . .	349.
M. BRÉAL, Un changement de signification: le verbe allemand <i>wässen</i> . . . . .	27.
KARL BRUGMANN, Ariëdisch <i>dyōdāt</i> , griëchisch <i>χρυσός</i> en lateinisch <i>auris</i> . . . . .	29.
SOPHUS BUGGE, <i>Olympos</i> . . . . .	105.
W. CALAND, Eene nieuwe versie van de Urvasi-mytho. . . . .	67.
C. CAPPELLER, Zu Vallabhadeva's Subhāsitavall . . . . .	239.
PH. COLINET, Nasalis sonans <i>nn</i> — en voorheen? . . . . .	231.
L. FINOT, Pāpūrasāga. . . . .	331.
FOCKEMA ANDREÆ, <i>Dedeth, deijuramentum</i> . . . . .	161.
A. A. FOKKER, Eene Maleische vertelling. . . . .	207.
J. FRANCK, Zur entwicklung der vocale vor se im Niederländischen . . . . .	377.
R. OTTO FRANKE, Die Wurzelkitate in der Rūpasiddhi. . . . .	353.
J. J. A. A. FRANTZEN, Over esaije Spreuken van Walther von der Vogelweide. . . . .	269.
J. H. GALLÉE, Oud-Noordhollandsch taaleigen in het Cartularium Egmundense . . . . .	225.
WILHELM GEIGER, Zur Erklärung des Mahāvamsa . . . . .	205.

	Pag.
M. J. DE GOEJE, Zigeunerwoorden in het Nederlandsch . . . . .	25.
LEO GOEMANS, Voortleven van verdwenen klanken in den Samhī (dialekten van Aalst en Leuven). . . . .	317.
J. J. M. DE GROOT, Iets over Boeddhistische reliëken en reliëktoren in China. . . . .	331.
J. G. H. GUNNING, De dood van Abhimanyu . . . . .	357.
A. G. VAN HAMEL, P et W hollands . . . . .	363.
EDMUND HARDY, Ueber den Ursprung des Samaja. . . . .	61.
G. A. J. HAZEU, Een Ngruwat-voorstelling . . . . .	825.
W. VAN HELTEN, Uit de Friesche wetten . . . . .	109.
V. HENRY, Dadhikra-Dadhikrāvan et l'évhémérisme en extrême védique . . . . .	5.
D. C. HESSELING, Quelques observations sur l'emploi et l'histoire du participe grec. . . . .	69.
ALFRED HILLEBRANDT, Vedisch <i>orkṣati</i> und <i>medhṣati</i> . . . . .	263.
J. M. HOOGVLIET, Zur indo-europäischen Vorgeschichte des griechischen Passiv-Aorists . . . . .	275.
J. HUIZINGA, Over eenige euphemismen in het Oud-Indisch . . . . .	153.
J. W. IJZERMAN, De Chalukyache bouwstijl op den Dieng . . . . .	287.
HERMANN JACOBI, Ueber ein verlorenes Heldengedicht der Sindhu-Sauvira . . . . .	43.
JULIUS JOLLY, Ueber einige indische Hochzeitsgebräuche . . . . .	177.
J. C. G. JONKER, Iets over de taal van Dao. . . . .	85.
H. H. JUNNBOLL, De invloed van het Oudjavaneche Mahābharata op het Javaansch-Balineseche gedicht Bhimaswarga . . . . .	73.
J. H. KERN Hx., Een woord uit het Berner Glossaar. . . . .	253.
F. KIELHORN, A peculiar use of the verb <i>gā</i> in a verse of the Harṣacarita . . . . .	119.
J. KIRSTE, Das buddhistische Lebensrad . . . . .	75.
A. KLUYVER, <i>Gordirachert</i> . . . . .	297.
F. G. KRAMP, De zending van Meng K'i naar Java en de stichting van Madjapahit. . . . .	357.
ALB. C. KRUYT, De oel in Midden-Ceïlbes . . . . .	211.
ERNST KUHN, Die Verwandtschaftsverhältnisse der Hindukush-Dialekte . . . . .	221.
CHARLES R. LANMAN, Atharva-Veda: Critical notes; with some account of Whitney's Commentary. . . . .	301.
ERNST LEUMANN, Die Ligatur <i>mā</i> in der Kharoṣṭhi-handschrift des Dhammapāḍa. . . . .	311.
SYLVAIN LÉVI, La légende de Rāma dans un avadāna chinois . . . . .	279.
A. A. MACDONELL, The grammatical sections of the Bṛhaddevats . . . . .	333.
J. MARQUART, Zur älteren Chronologie von Kāśmir . . . . .	241.
B. F. MATTHES, Oud contract tusschen Bōne, Wāḍjō en Sōppenġ . . . . .	19.
A. MELLETT, Sur l'étymologie de l'adjectif védique <i>niyyāh</i> . . . . .	121.
L. H. MILLS, The Pahlavi text of Yasna XIX, 1-11 with all the mss. collated, also translated. . . . .	145.

	Pag.
J. W. MULLER, Over eenige oude benamingen der hel . . . . .	257.
S. A. NABER, (Johann Henrico Casparo Kern Viro Clarissimo S. P. D. —) . . . . .	21.
H. OLDENBERG, <i>Kṛgā, kṛgā</i> im Rgveda . . . . .	38.
P. E. PAVOLINI, Bhagavadgītā 2, 46 . . . . .	141.
R. FISCHER, Atharvaveda 7, 108. . . . .	115.
C. M. PLEYTE, Rampzalige Boersok . . . . .	91.
T. W. RHYS DAVIDS, The Jātaka Book . . . . .	13.
PH. S. VAN RONKEL, Arabische meervoudsvormen van Maleische woorden . . . . .	283.
G. P. ROUFFAER, Eene dmiere plaats over Java's staatkundigen toestand tijdens Puljang, in ± 1580, ogehelderd . . . . .	297.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, Sur un préfixe français . . . . .	123.
JOS. SCHRJNEN, De begrijsverwantschap van Licht en Duister in het Indogermaansch . . . . .	321.
ÉMILE SENART, <i>Nirvāṇa</i> . . . . .	101.
EDUARD SIEVERS, Angelsächsich <i>wana</i> . . . . .	127.
C. SNOUCK HURGRONJE, De blauwe prinses in het Gajō-meer . . . . .	45.
J. S. SPEYER, Naar aanleiding van eenige dmiere plaatsen in Buddhacarita en Lalitavistara . . . . .	41.
B. SYMONS, Walthar von der Vogelweide 9, 13—15 (ed. Lachmann) . . . . .	183.
F. W. THOMAS, The works of Āryaśārn, Triratnadāsa, and Dhārmika-Subbūti . . . . .	405.
C. C. UHLENBECK, <i>Bohor, ahorts</i> . . . . .	67.
LOUIS DE LA VALLÉE FOUSSIN, Les trois Asanikṛtas . . . . .	111.
J. VERDAM, Eene plaats uit den Reinaert . . . . .	189.
J. PH. VOEL, Sanskrt <i>prafāṭi</i> — hindi <i>paṭi</i> . . . . .	235.
A. C. VREEDE, Nog eenige taal- en letterkundige aantekeningen op het Nieuw- javaansch gedicht Gālgāhā. . . . .	165.
WILLEM DE VREESE, De Dietsche boeken van 't Rooklooster omstreeks het jaar 1400. . . . .	397.
JACOB WACKERNAGEL, Praktisimen im Altindischen. . . . .	149.
S. J. WARREN, Het origineel der Ćukasaptati . . . . .	97.
E. WASHBURN HOPKINS, Two notes on the Mahābhārata . . . . .	249.
WHITLEY STOKES, Irish etymologies . . . . .	51.
ERNST WINDSCH, Die Gespanne der Gōter . . . . .	139.
J. TE WINKEL, De uitspraak der <i>u + w</i> in het Middelnederlandsch. . . . .	171.
LOUIS D. PETIT, Geschriften van Prof. Dr. H. Kern 1856—1903. Bibliographisch overzicht. . . . .	409.







